D

D'OCÉAN A OCÉAN



DOMINIQUE BONNAU

D'Océan à Océa

Impressions d'Amérique

PRÉFACE

d'Armand Silvest

Frontispice
de
Ch. Toc

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR, 28 bis, rue de Richelieu, Paris

DOMINIQUE BONNAUD

D'Océan à Océan

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

PRÉFACE D'ARMAND SILVESTRE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Après av
oulu me
l'avoir acc
e présente
ien de lui
atronage !
Si j'ai cé
sa bien
efuser à
ar le prol
ous appren
art fallacie
n oncle bie
a envoyé ex
Atlantique
uérir un h
En effet si
lissé dans s
oëte tout de
la grâce de
ar l'enthous
évère se con
lais je cra
avoir un ne
lent, même
e M. Jourda
Combien il

PRÉFACE

Après avoir lu les épreuves que l'auteur avait bien oulu me communiquer, je me reprochais presque 'avoir accepté, de sa confiance affectueuse, l'honneur le présenter au public ce livre qui se recommande si ien de lui-même et a si peu besoin de mon modeste atronage !

Si j'ai cédé à la modestie de celui qui l'a écrit et sa bien inutile timidité, c'est que je ne sais rien efuser à un poëte surtout à un poëte persécuté. Car le prologue de cet aimable et intéressant volume ous apprend dès le début que c'est pour l'arracher à art fallacieux des vers que l'oncle du jeune écrivain, n oncle bien aimable cependant,—car je le connais,— a envoyé explorer l'immense et curieux pays qui va de Atlantique au Pacifique, exil bien mal fait pour uérir un homme d'imagination.

En effet si, fidèle à sa promesse, notre auteur n'a pas lissé dans sa prose un seul alexandrin, il y est demeuré oëte tout de même, incurablement poëte par la beauté t la grâce des images, par le beau rythme de sa forme, ar l'enthousiasme toujours vibrant. Puisse cet oncle évère se contenter d'une aussi vaine métamorphose ! Iais je crains bien qu'il lui faille prendre son parti 'avoir un neveu plein de talent et d'un très lyrique alent, même quand il se contente de parler la langue e M. Jourdain.

Combien il m'a fait plaisir ce prologue bon enfant qui

m'a mis tout d'abord en pays de connaissance! J'y ai serré la main, sans quitter mon fauteuil, à tous les com pagnons, sauf un, de notre voyageur: au Mécène qu l'emmenait à son bord, avant tout, à ce savant san pédantisme, à ce prince sans autre ambition que la pur gloire des explorateurs, à cet homme sympathiqu dans la grandeur même de son caractère, qui veu bien m'honorer d'un peu d'amitié et qui se nomm Roland Bonaparte; puis à ce vrai fils de sang latin plein des beaux enthousiasmes et des nobles colère dont sont pétris les fils des pays du soleil, Antoin Leandri : enfin à cet excellent docteur Topinard don j'ai défendu autrefois la cause juste, une des illustra tions les plus hautes de ce temps, brouillon en appa rence, merveilleusement méthodique, au fond, et don l'œil deux fois caché par d'éternelles lunettes et d légendaires sourcils ne s'en éclaire pas moins de trè vives flammes dans la chaleur de la discussion. Il m reste le regret de ne pas connaître le troisième com pagnon du Prince, un confrère en algèbre cependan et un compatriote méridional, M. de Pierrefeu don ces pages rapides et émues m'ont fait, par avance l'ami.

Et maintenant me voici, par la pensée embarqué su le paquebot *La Bretagne*, prenant ma petite part d la mélancolie des séparations agitant aussi mon mou choir pour dire un adieu aux souvenirs dont me di trait, auxquels m'arrache cette captivante tristesse. J regarde la mer, française encore et, comme l'auteu je regrette l'antique poésie des voiliers qui couraie comme des oiseaux, sous la blancheur de leurs ail déployées, semblant emporter l'homme bien plus ve un Rêve que vers d'autres réalités, image lointai des vaisseaux auxquels Horace confiait la moitié d son âme en même temps que son ami Virgile et, pl lointaine encore, des galères Hellènes qui attendaie le souffle des Dieux pour courir à la rive Troyenn Les paquebots d'aujourd'hui portent la cuirasse et

panache comme des guerriers, le panache de vapeur qui se perd dans la nuée et sont superbes; mais il était d'un poète, mal guéri encore par les voyages, de donner un regret aux navires d'antan qu'effleurait le vol fraternel des alcyons.

Autre impression où je devine encore un faiseur de vers impénitent et mal résigné : cette musique de la sirène dans les brouillards, qui sonne à l'oreille de si étranges incantations. O nom profané des belles charmeuses d'autrefois qui donnaient aux rochers une âme chantante et rappelaient aux marins, assez imprudents pour les écouter, que la mer est demeurée l'éternel berceau de Vénus, l'implacable déesse, par qui l'on aime et l'on meurt.

Mais voici notre voyageur sensiblement distrait par le récit mouvementé que lui fait un Anglais de l'attaque d'un train, et plus encore par les charmes suggestifs d'une jeune américaine passagère de *La Bretagne* comme lui. Encore une sirène! O mon imaginatif compagnon! Ce n'est pas moi qui nierai la grâce étrange, la très savante coquetterie de ces exotiques demoiselles aux yeux clairs et troublants. Mais faut-il vous l'avouer, je suis si peu de ma race que mon admiration, pour leur beauté particulière, ne va pas jusqu'à l'oubli même momentané de la Parisienne et de la Toulousaine.

Maintenant nous voici bien loin de France — déjà! — bien que je n'en aie éprouvé pour ma part aucune fatigue. Ah! la bonne manière de voyager, en imagination, un bon manuscrit sous les yeux, sans quitter son fauteuil! Pas de naufrage à craindre et inutile de ceindre ses flancs du triple airain que recommandait le poète latin, lequel cependant me semble dans la tempête infiniment moins pratique qu'un simple collier de bouchons.

Nous voici, après Philadelphie, après Washington, à Salt-Lake-City où nous assistons à une revue passée par le général Blount. C'est une page que je recom-

mande aux lecteurs du livre. Car je leur veux, avan tout,servir de signet à travers ce volume dont plus d'u passage sera relu plusieurs fois avec plaisir. Si je n'a pas la légèreté du ruban de soie qui sert ordinairemen à cet usage, je suis automatique, ce qui est un éviden perfectionnement.C'est ainsi que je vais encore me po ser,de moi-même,entre les deux feuillets où est raconté la rencontre du violoniste Remenyii sur le versant d Pacifique. Le doux luthier Amati ne se doutait guèr que l'âme de son instrument chanterait un jour en d si lointaines contrées!

De tout ce qui est raconté de San-Francisco, j veux me rappeler surtout la nuit dans la ville chinois d'un pittoresque si étrange, d'une précision dans le choses vues, indiquant cette tension parfaite de l'espri où rien n'échappe ni à notre observation, ni à nos yeux

Moi qui ne fais que lire, je vois aussi et je m mêle à cette foule, et je m'enchante devant ce déco et je m'étonne aux perversions naïves de cette civilisa tion si lointaine de la nôtre. Les pages tournent ryth miques sous mes doigts et me voici à Vancouver, Bauffs puis au Far-West. Tant mieux j'ai un comp à liquider avec ce pays! Imaginez-vous que j'avais l il y a longtemps de cela, un voyage dans ces pay dont dont il me fut donné de rencontrer plus tard l'au teur. Il me racontait comment couramment il délivrai d'une balle de sa carabine, un mouton qu'un aigle v nait d'enlever, en coupant d'un seul coup les deux pa tes de l'aigle. Je lui proposai une partie d'arbalète à l fête de Neuilly et je constatai qu'il mettait toutes l flèches dans le mur. J'en conclus qu'il m'avait sa doute raconté beaucoup de mensonges. Me voici mai tenant sûr de la vérité. Far-West for ever! J'en pourr parler comme un natif, décrire les prairies immens où courent les chevaux, la crinière flottant au ven comme j'en ai vu dans les plaines infertiles de la Po méranie.

Chicago et son exposition! arrêtons-nous encore à

ouvent de la Rabida plein de la mémoire de Chris-
ophe Colomb. Nous chasserons la hautaine mélan-
olie qu'a fait naître cette visite au dîner des jour-
alistes à l'Argo-Club.

Ah ! ces journalistes, c'est comme les voiliers. Je
arde aux anciens un regret, malgré les avantages
lu reportage nouveau. C'est d'Amérique, c'est de
Chicago que nous sont venus ces jolis messieurs qui,
à tout propos et hors de propos,nous viennent deman-
ler des confidences,ayant à notre confiance cet unique
itre que vous ne les avez jamais vus. Je lève tout de
nême mon verre de champagne à la santé des con-
rères de Chicago, mais que le diable emporte l'infor-
nation à outrance, et tout ce qui fait, de la vie, un
panorama furieux devant lequel, on n'a pas seulement
e temps de s'asseoir une minute pour rêver !

Mieux vaut nous attarder aux bords du lac Ontario
lont les ondes limpides doublent les infinis des cieux,
où descendent en reflets troublants les astres tran-
quilles dans la solitude des belles nuits pleines d'étoiles.
Là je retrouve mon incurable poëte et, sûr que son
oncle ne nous regarde pas, je lui serre sournoisement
a main. De crainte qu'il ne nous surprenne dans cet
acte de coupable complicité, nous voilà d'un bond der-
rière le rideau de diamants que le Niagara développe
dans sa chute, où la lumière s'irise en innombrables
arcs-en-ciel, dont une poussière d'eau lumineuse des-
sine les franges,les nappes profondes en accusant les
plis. Un invisible orchestre accompagne cette féerie
une musique monstrueuse où roulent de lointaines
rumeurs de canon.

Où le poëte devient un patriote vraiment attendri,
c'est dans la partie de son œuvre consacrée à cette
terre française du Canada où notre langue se parle
encore et dont on n'a pu arracher entièrement le cœur
de la mère Patrie ! En nous rappelant nos beaux
fleuves, et surtout le Rhin majestueux d'antan, nous
naviguons sur le Saint-Laurent par une nuit pleine

de clartés. A Québec nous nous retrouvons en plein XVIII[e] siècle, au milieu des gardes françaises dont les noms fleurent crânement l'ancienne romance militaire, et de leurs belles amies, grisettes et bourgeoises à paniers, qui nous ramènent au temps de Manon Lescaut.

Tous ceux qui ont le noble culte du passé, que ne grise pas ce mot de progrès jeté à la ruine de tous les souvenirs dont fut faite la société disparue, si vraiment française dans sa grâce, dans son art et dans ses amours, liront avec émotion tout ce que ce spectacle a inspiré à M. D. Bonnaud.

Ils assisteront encore avec un respectueux recueillement à la visite pastorale de l'évêque de Québec à l'Ile-aux-Coudres. Les magnifiques paysages du Saguenay et de la Nova-Scotia semblent aussi brossés d'un pinceau robuste et large. Allons nous distraire de ces impressions grandioses au cirque de Boston où les dompteurs de Barnum ennuient prodigieusement de malheureuses bêtes qui ne les dévorent pas assez souvent. Maintenant — et pour la fin — New-York, la première ville des Etats-Unis avec sa fièvre de spéculations, avec son immense et jamais lasse population de marchands...

Nous reprenons la mer et un concert à bord nous berce sur les vagues de l'Océan. Bon! voilà notre poëte amoureux durant la traversée du retour comme il le fut durant celle du départ. Cette fois-ci c'est une jeune Péruvienne qu'il nous décrit avec une complaisance tout à fait éprise. *Genus irritabile vatum.* Heureusement que nous arrivons au port!

Bien vite il reprendra son cœur à son rêve pour l'apporter aux chères étreintes qui l'attendent. Les bras de son oncle lui sont grands ouverts. Mais, pris d'un vague soupçon, celui-ci examine son neveu sur toutes les coutures, retourne ses poches et n'y trouve pas un seul hémistiche. Tout est sauvé!

Moi, je ne réponds pas de l'avenir, tout en rendant justice à la correction du passé.

Et maintenant il me reste à m'excuser d'avoir si longtemps attardé les lecteurs au seuil d'un plaisir, celui qu'ils prendront à lire ce livre. Je me console un peu, en me disant que beaucoup sauteront la préface, ayant déjà passé un temps considérable à regarder la jolie couverture que mon ami, le maître Charles Toché, a composée pour faire l'écrin digne des belles gemmes littéraires qu'il devait contenir,et autour desquelles j'ai chiffonné ce préambule comme un inutile papier de soie que soulèvera bien vite la curiosité de ceux à qui elles sont offertes.

ARMAND SILVESTRE.

D

Jamais
s Tuiler
lui perr
ture au
urs de l
te journ
t le faît
rche ca
re miroi
nade, l
gner d'u
ocadero
ns le pr
rdillé d
es maur
ssait à tr
miroite
és à réjo
g des be
ient —
r tranqu
eints à r
ncheur
nt d'eau

D'OCÉAN A OCÉAN

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

Jamais l'adorable panorama qui, de la terrasse
s Tuileries se déroule aux yeux du promeneur
lui permet d'embrasser comme sur quelque mi-
ture aux tons fins la partie la plus coquette du
ırs de la Seine, ne m'avait autant séduit qu'en
te journée de mars. Un joli coup de soleil do-
t le faîte du Palais-Bourbon, puis suivant la
rche capricieuse des nuages s'en allait tantôt
e miroiter par delà les vastes espaces de l'Es-
nade, le dôme chamarré des Invalides, tantôt
gner d'une lumière étrange les campaniles du
ocadero — où s'évoquait un peu de l'Orient
ıs le profil nettement posé sur le ciel à peine
rdillé de légers cirrus des minarets aux dente-
es mauresques. Un lambeau du fleuve m'appa-
ssait à travers les balustres et les platanes dans
miroitement continu, une orgie de reflets vio-
és à réjouir l'âme d'un impressioniste. Tout le
g des berges, des chapelets de pêcheurs se li-
ient — les beaux jours enfin revenus, — à
r tranquille passion et les bateaux-mouches,
eints à neuf, éblouissants, d'une grâce et d'une
ncheur de cygne évoluaient avec un bruisse-
nt d'eau, un froufrou joyeux que la pureté de

l'air apportait jusqu'à moi. Au loin, vers la Mo
naie, un remorqueur aboyait, demandant l'éclus
En face, les ruines de la Cour des Comptes o
vraient sur l'azur des carrés béants où passaie
des vols de corneilles et sur ma droite le Cours
Reine allongeait sa perspective de décor aimab
avec un gai mouvement de tramways, de cavalie
et d'équipages. La longue terrasse était presq
déserte, animée seulement de la bousculade
quelques babys courant après un ballon. Sur
des bancs circulaires, tout près de l'orangerie,
groupe de nounous commérait tandis qu'appuy
au garde-fou, deux pioupious béaient, contemp
tifs au spectacle de la place de la Concorde et
retournaient de temps à autre avec de gros rir
L'heure était exquise et cette harmonie discr
des couleurs, ce fondu des nuances qui sont
grand charme des paysages parisiens exerçaie
sur moi l'attrait irrésistible « de leur élégance
Instinctivement, des ébauches de sonnets,
musique d'alexandrins me montaient aux lèvres
je rêvais de mettre quelques chose de l'admi
tion émue qui m'envahissait. Tout en m'imp
gnant ainsi des beautés du paysage j'oubliais l
quiétude à laquelle raisonnablement j'aurais dû
en proie. L'instant, en effet, n'étais pas aux grise
du pittoresque. Je me rendais chez mon oncle.

On a beaucoup écrit sur les oncles. Arist
— universel génie, encyclopédiste avant la le
dut leur consacrer, ainsi qu'aux chapeaux un
pitre qui s'est perdu. Perte regrettable car n
aurions pu juger, par comparaison, si l'état
neveu valait au temps de l'hégémonie macé
nienne ce qu'il vaut aujourd'hui. J'ai touj
aimé à me figurer le « nepos » antique se ren

:hez l' « avunculus » le chef couronné de roses, ıne harmonieuse ode d'Horace toute prête dans a mémoire en guise de compliment et à la main a coupe règlementaire de Falerne. Il devait en ètre ainsi à ces époques délicieuses que l'humaité ne revivra jamais, âges d'or où l'on n'avait oint encore inventé cette chose étroite et gêante qui s'appelle la morale. Or, c'était justeent pour m'entendre faire — de la morale — que e matin même une lettre aigre-douce m'avait nandé près de mon oncle pour y ouïr « quelques érités ». Euphémisme que les gens mal élevés raduisent librement par « recevoir un poil ». Ce enre d'exercice manque de charmes j'en appelle tous les neveux. Mais l'injonction épistolaire eçue le matin même était explicite autant qu'impérative. Aucune issue ne m'était permise. Je ne ouvais me dérober. Je descendis les marches de ierre qui conduisent de la terrasse au quai et je ıis résolument le cap sur le Trocadéro. Mes idées e concentraient peu à peu sur la situation délicate ù je me trouvais. On a sans doute deviné que avais le culte de cette consolante musique qui st la poësie et de ces grands charmeurs de l'enui terrestre qui sont les poëtes. Or, mon oncle, ncore que causeur plein d'esprit et lisant dans ur texte les galants ciseleurs italiens de la Reaissance, mon oncle adorant la société des femes — ce qui est l'indice certain d'une nature finée par ces temps malappris où règne le fuoir ; me voyait d'un œil attristé me complaire ı jeu subtil des assonances et des rythmes. Il vait, en outre, pour principe de me traiter en onscrit, de conserver vis-à-vis de moi la rigidité ilitaire de l'officier ; rudesse apparente qui ca-

chait un cœur de papa et, d'ailleurs, ne rempla-
çait-il pas dans ma propre affection un père aimé
Hélas, si tôt perdu!... Mais telle était la tactiqu
de « mon oncle Vincent ». Sa bonté, son indul-
gence même se couvraient d'un masque de sévé-
rité et c'était en cachette qu'il nourrissait les sen-
timents paternels qui l'animaient vis-à-vis de mo
Pour rien au monde il ne leur eut donné la becqué
en ma présence. Au demeurant je le craignais
mais je l'adorais. Il avait une manière de me pince
l'oreille qui m'eut fait aller au bout du monde.

Le shampoing que j'appréhendais ce jour-l
paraissait devoir être sérieux. Journaliste de pro-
fession, mon inexactitude aux diverses feuilles o
je collaborais risquait de devenir proverbiale. Me
directeurs poussaient de ce fait des cris de Méli-
sine dont l'écho arrivait parfois jusqu'à mon o-
cle. Sans nul doute c'était quelque aubade sur
sujet douloureux que réservait à son Télémaq
de neveu l'oncle Mentor. J'allais passer un do
quart d'heure !

Ce fut donc la mine « déconficte » que je m
présentai au Cours-la-Reine à l'hôtel de ce Prin
savant qui est aussi un prince charmant et que
Tout-Paris qui travaille connait beaucoup pl
que le Tout-Paris qui persille. J'ai nommé
Prince Roland Bonaparte. Mon oncle rempliss
auprès de ce grand seigneur érudit d'importan
fonctions, il les remplissait même sur le prop
bureau de Napoléon à l'île d'Elbe, meuble super
orné des plus beaux cuivres impériaux que j'a
vus de ma vie.

Je frappai. J'entrai. Le bureau était là. L
Sphynges aux dorures mates me regardaient, na-
quoises, de leurs yeux sans prunelles. Derrière

ureau, il y avait un gentleman correct pris dans ne redingote impeccable comme un capitaine de uirassiers dans sa tunique. C'était mon oncle.

— Ah, te voilà, garnement, débuta-t-il !

Ces prémisses, eut dit un logicien, n'étaient pas rribles. J'eus le temps d'apercevoir un sourire eu dissimulé courant sous deux fortes moustanes. Je répondis, ce qui, en l'espèce était prodieusement inutile.

— En effet, c'est moi.

Et j'ajoutai.

— Comment allez-vous, mon cher oncle?

— Ah, ah, ricana la redingote avec un sardosme méphistophélique nous sommes le « cher ncle » aujourd'hui. Or ça, monsieur, nous en vons de belles !

— Vous savez des histoires?...

— Qui sont de vos façons, non des plus mériires... tu vois que je tiens mon *Ruy-Blas* aussi en qu'un homme du monde !

— Parlez fis-je, j'attends Matalobos et le pourint. Quant à la caisse des gabelles... Hélas... si n la déroba je n'y fus pour rien !...

— Halte commanda mon oncle en se levant un coup de reins militaire. Il ne s'agit pas de la. Au lieu d'élaborer les articles que tu dois à s directeurs... vous... tu fais des vers petit malureux dans des journaux de carton !

— De carton est dur, gémis-je !

— Tu ponds des sonnets pour des feuilles de ou.

— Ah! si seulement elles étaient de chou. Mais vois, trois fois hélas! que vous lûtes mon derer produit. Recevriez-vous donc la « Muse de rrière la butte » !

— Je reçois tout ce qui paraît, dit sévèremen mon censeur habituel, même cette Muse dont parles et qui paraît, dit le sous-titre, à des dat excessivement irrégulières.

— Ce n'est pas sa faute, plaidai-je.

— Non, mais qu'est-ce que ce sonnet qui d bute ainsi :

Lorsqu'emmy les linceulx vous reposez mignonne
Et que le doux sommeil a fermé vos grands yeux
Dites en quel pays bizarre et merveilleux
Eclôt le rêve auquel votre esprit s'abandonne !

— Eh ! clamai-je, soudain ravi, vous le sav par cœur... Donc vous êtes...

— Très mécontent. J'ai rêvé pour toi un aut avenir que celui de Gilbert. Je ne tiens pas à voir exhaler ton âme futile sur un lit d'hôpit Tiens, pourquoi n'écrirais-tu pas un livre... d impressions de voyage... par exemple !

Cette petite phrase qui n'avait l'air de rien a rait dû me donner l'éveil. Elle était inattendu Je répliquai :

— Des impressions de voyage !...Mais pour fa un civet, mon oncle, il faut un lièvre, or, j qu'ici je n'ai guère pérégriné qu'à travers no beau pays de France, région découverte dep longtemps. Il n'y a plus rien à faire. Croyez-m la beauté et l'harmonie des vers...

— Ah ! trancha brusquement mon oncle av un petit geste impatient. Je vais te la confisqu moi... et bientôt... ta lyre d'occasion.

— D'occasion sanglotai-je, une lyre qui presque pas servi.

— Tant mieux, elle ne servira pas du tout.

— Vous m'inquiétez... que voulez-vous dire?
— Moi... oh! rien!
— Auriez-vous une lettre de cachet?
— Non,malheureusement! D'ailleurs tu verras.
— Je verrai quoi?
— Rien.
— Mais encore!
— Paix, te dis-je, fit mon oncle, avec un souci
e la tradition moliéresque qu'un sociétaire de la
omédie Française eut admiré sans réserve...

Ce fut sur cette dernière et peu rassurante pa-
ole que je partis, très intrigué. Une pluie de pe-
its points d'interrogation dansaient devant ma
erspicacité en défaut. Je regagnai rêveur les
auteurs de Batignolles-Monceau où la meilleure
es tantes (car décidément j'étais gâté sous le rap-
ort avunculaire) veillait aux apprêts du dîner.
'allais attaquer distraitement le potage familial
uand on sonna. Un petit bonhomme à la livrée
leue et noire du télégraphe parut. Il me tendit
ne carte que je décachetai fébrilement.

Du premier coup d'œil jeté sur le rectangle
'outre mer une émotion me secoua. J'eus peine
assurer sur mon nez l'équilibre instable de mon
orgnon. Il me fallut le secours de « Tante Marie »
our lire ce qui suit:

Mon cher neveu,

Le génie de l'homme, a dit quelque part Château-
riand, est vraiment trop grand pour sa petite habi-
ation. Sache donc que t'appliquant cette parole mé-
orable je vais élargir le cercle de tes destinées. Au
ontraire de Papilius, la limite que tracera ma dextre
a d'un monde à l'autre.

— Tiens, ponctuai-je, mon oncle qui s'exprime

maintenant en paraboles..... comme Jésus-Christ.....

... Tu vas partir pour l'Amérique.

— Hein ! bondis-je.

... Apprends en effet, mon coquin de neveu, qu'à ma demande le prince Roland Bonaparte qui s'es bien voulu rappeler quelques unes de tes études histo riques de l'E*** et de la F*** te fait l'honneur de t'em mener avec lui au pays d'Edison. Demain matin soi très exactement, à sept heures, sur le quai de la gar Saint-Lazare. Tu y trouveras une partie de te compagnons de voyage MM. Léandri et de Pierrefeu plus le docteur Topinard dont la sollicitude t'est dé longtemps acquise, mais qui veillera strictement ce qu'aucun prurigo poëtique te démange pendant vo excursions...

— Prurigo !... O irrespect des chose d'Apollon

La carte se terminait par quelques recomman dations affectueuses. Mon oncle m'avertissait qu nous trouverions au Hâvre, sur le pont même d *La Bretagne*, le Prince Roland parti l'avant-veill en compagnie de sa mère, la princesse Pierre de sa fille. Lui-même s'y tiendrait ainsi que le bi bliothécaire du Prince, M. Escard. Bref, jusqu'a départ du paquebot nous allions être entour d'amis, perspective agréable.

La missive portait en *post-scriptum* la fameus interrogation de Talma dans Monlius. « Qu'e dis-tu ? »

Ce que j'en disais ! Des joies convulsives s heurtaient dans ma poitrine. J'étais ravi. Demar der à un fervent de Richepin et de Hérédia s'il l plait de contempler les « vierges Amériques

'est demander à l'ombre du baron Brisse si la erspective d'un fin repas eut quelque agrément our lui. Aidé de ma tante j'accomplis en trois eures le tour de force d'être prêt « paré », comme isent les matelots, pour un voyage au long ours, et je m'endormis en rêvant de Christophe, e Pizarre, de Cortès et de Magellan.

Au large, au large, Conquistador !
Ouvre, comme une aile de Condor
La voile noire des caravelles !

*
* *

Il était sept heures du matin quand après de ns « au revoir » à mon excellente « tantan », m'intercalai dans un fiacre dont les galeries ne ppelaient que de fort loin celles d'Apollon. Un cher trognonnant m'aida à hisser mes divers lis et nous dégringolâmes la rue de Rome. Déingoler est vrai. Le cheval était d'une instabilité rendre des points aux choses humaines et je aignais à chaque cahot de voir le plafond proématique de ce véhicule nonagénaire s'effoner sous le poids de mes malles. La voiture avait au, d'ailleurs, brinqueballer d'inquiétante façon, n'y prêtais guère attention, envahi par les réxions inévitables que fait naître dans tout esprit peu « rêvasseur » la perspective d'un long yage. Il semble que le fait même d'arpenter e quantité considérable de milles terrestres, de n aller bien loin par delà l'horizon, vers des ondes divers, où l'on sera pour un temps le conoyen d'hommes inconnus, il semble, dis-je, e tout cela ouvre le cerveau, comme le forceps

de quelque Vulcain et en fasse jaillir un mond de pensées nouvelles d'une infinie variété.

Il fallu le heurt brusque des roues de mon vé hicule contre le refuge de la gare de l'Ouest pou me tirer de ma rêverie. Revenu au sentiment d la réalité, j'ouvris la portière, je sautai à terre e me sentis aussitôt saisi par deux bras vigoureux En même temps, la bonne et Rabelaisienne figur de mon ami, le docteur Topinard, m'apparaissai le regard abrité derrière une broussaille phéno ménale de sourcils, le nez orné d'une énorm paire de lunettes et le pli de sa bouche ironiqu s'allongeant au-dessus d'un menton rasé de fra jusqu'aux favoris, ces favoris professionnels q révélaient l'anthropologiste.

— Comment va my dear ?

— Ah ! cher docteur, chantonnai-je sur u phrase de la *Damnation*. Dire que je suis ém n'est pas assez ; je suis bouleversé, agréablemen il est vrai, mais bouleversé par cet événeme inattendu, ce bolide traversant la paisible traje toire de mon existence. Mon esprit s'était acco tumé à considérer Levallois-Perret comme l bornes de tout déplacement possible, et voi que dans huit jours nous serons à New-York.

— Dans quinze à Washington, dans un mois San Francisco, dans deux à Chicago, et dans tr à Québec ou à Boston. Nous allons tracer u parabole, dit le docteur, dont les points prin paux seront : New-York, déjà nommée, Sai Louis, Salt-Lake-City, Vancouver, Winipe Montréal et Saint-John...

— Arrêtez, m'écriai-je, je ne supporterais p une ville de plus. Ménagez mon estomac. Dep seize heures, mon cœur bat à se briser. J'ai pe

une affection cardiaque... Tenez, donnez-moi otre main...

— Ah ça, gronda mon cher ethnographe, qui e traitait volontiers en malade imaginaire, vous lez me f... la paix! Parlons d'autre chose. Je is arrivé le premier, mais nos deux compagnons ont bientôt poindre. Montons; nous serons là aut à l'abri des courants d'air et nous les verrons river. A propos, votre oncle m'a prié de vous rveiller étroitement, il paraît que vous faites uelquefois des vers.

— Il paraît, dis-je, est cruel. Après tout on les end peut-être pour de la prose.

— Ne plaisantez pas, fit en souriant M. Topinard, i reçu d'un ami une mission de confiance; je ccomplirai sans faiblir. Vous me promettez de pas déchaîner d'alexandrins pendant ce voyage.

— Je promets tout, criai-je, et plus encore, si us voulez.

— Excellente disposition, fit le docteur, allons, nez.

Ayant pris le bras de l'anthropologiste je m'en s avec lui le long de cette immense salle des s-perdus. Je l'observais du coin de l'œil, et tte observation ne portait pas sur un sujet banal. i déjà dépeint en deux touches son large et obile visage, où deux yeux d'une infatigable acité s'embusquaient derrière la double barride de sourcils invraisemblables et de lunettes fort calibre. La bouche limitée par de courts oris, les cheveux rejetés en arrière, le front ste et bombé, tout l'ensemble du visage donnait docteur une ressemblance frappante et d'ailleurs intes fois constatée avec le masque bien connu M. Floquet. Le costume de mon savant ami,

qui se composait de plusieurs vêtements superpo sés, ne manquait pas non plus d'originalité. portait en bandoulière une série d'objets dive dont la prévoyante sollicitude de Mme Topinar l'avait abondamment pourvu.

En outre, dans ses poches apparaissaient d gibbosités d'un effet très pittoresque. Je cons tatai plus tard que si ces bosses rendaient le doc teur un peu dur au contact, elles renfermaient d petits instruments d'étude bien précieux et compris pourquoi il avait ainsi négligé sa prop esthétique pour ne penser qu'à la science.

Intellectuellement le professeur n'était pas se lement un original parfois étincelant d'espri c'était un laborieux et un érudit d'inlassable p tience. Ancien préparateur, élève chéri et pl tard successeur de Broca à son musée d'anthr pologie, Paul Topinard avait à son actif une v de travail et de recherches. Resté jeune et prod gieusement actif cet homme de soixante ans av gardé la rapidité de pensée et d'action d'un ét diant de première année. Armand Silvestre l'av comparé, — un jour qu'il assistait à l'une de s conférences — à un gros bourdon. Physiqueme c'était bien l'impression qu'il donnait ; mais da le domaine de l'intelligence, c'était une utile précieuse abeille qui, pieusement et vaillamme avait défendu l'œuvre de Broca, laquelle du re était un peu la sienne. Je l'aimais beaucoup, lui trouvant qu'un seul défaut, son matérialism L'irréductible idéaliste que je portais dans m âme ne transigeait pas là-dessus. De rares et v passées chamailleries naissaient parfois de ce entre nous.

Comme nous allumions une cigarette une v

rte au timbre légèrement méridional nous hêla
le troisième voyageur parut. M. de Pierrefeu,
rtait sur toute sa personne l'empreinte de son
igine provençale. De taille moyenne, bien
mpé, le coup d'œil vif et la parole brève le
uveau venu était bien le type pur de cette race
rte mi-grecque, mi-gauloise du littoral marseil-
s. J'affirmais parfois en manière de plaisanterie
il descendait du fameux Gyptis, l'homme à la
upe : lui se contentait de descendre d'une des
illeures familles du Midi. La teinte de ses yeux,
ose assez rare, n'était pas exactement la même
ur ses deux prunelles et l'un d'eux surtout pos-
ait cette teinte verte que prennent souvent les
x des marins. Ajoutons tout de suite que M. de
rrefeu avait été officier de marine et qu'il ado-
son ancien métier. Aussi la seule idée de re-
ndre la mer l'enchantait. En dehors des mé-
s de son érudition spéciale M. de Pierrefeu
t un algébriste fervent toujours prêt à résoudre
équations les plus difficiles; il était comme ses
patriotes persuadé que sa montre, son baro-
re de poche, et ses divers instruments de phy-
e étaient d'une indiscutable infaillibilité. Le
teur ayant un peu la même opinion de son
matériel scientifique d'amusantes discussions
ient surgir de cette innocente rivalité.

mme M. de Pierrefeu scrutant l'horizon au
par delà le pont de l'Europe se livrait à des
ostics météorologiques, le quatrième et der-
voyageur fit son apparition. C'était M. Léandri
taire particulier du prince; il devait me de-
par la suite un ami bien cher. Je connaissais
et j'estimais grandement ce Corse robuste et
, aux traits fins, un des derniers héros de

roman de notre époque prosaïque. Jadis en but à d'intolérables persécutions politiques il av lui, ce garçon élevé dans toute la douceur de vie bourgeoise, pris le mâquis et couché sur dure. Il avait donné pour ses idées autre cho que des paroles et, en son temps, ses aventur dans l'inextricable brousse des montagnes Cors avaient fait du bruit. Aujourd'hui sa fougue s'ét calmée : du farouche partisan d'autrefois, il restait plus qu'un excellent camarade d'une in térable bonne humeur.

Jurisconsulte de talent il allait remplir aup du prince les véritables fonctions d'un chef protocole. En attendant il s'occupait, tout nous serrant la main, de donner des ordres fidèle Charles, le valet de chambre du Pri Roland, gaillard d'une taille et d'une force to fait rassurantes dans une aussi longue promen et auquel incombait la surveillance assez com quée de nos bagages.

Les présentations faites et les bonjours éch gés, j'élevai dans un geste héroïque mon rif vers le plafond de la gare et j'entonnai le réci de rigueur :

Avant qu'aux espagnols, nos éternels rivaux...

M. de Pierrefeu qui savait son Meyerbeer co feu Scribe continua :

Colomb ouvrit un monde et des trésors nouveaux

— Ainsi, messieurs, nous voici sur le palier patrie, dans huit heures un bateau colossal, boscidien des espaces maritimes, va nous entr vers ces pays féeriques... Souffrez, mon capit

s-je au lieutenant de vaisseau que je vous inter-ewe — habitude de métier — sur l'état prochain l'atmosphère. M. de Pierrefeu tira son baro-ètre.

— Nous sommes au beau fixe, dit-il.

— Pardon, interrompit le docteur, au variable ut au plus, voyez vous-même. Et il tendait son strument.

Depuis 1872, fit le marin, où je l'ai acheté, à ew-York, dans une des meilleures maisons de oadway, jamais ce baromètre n'a erré.

— Eh bien aujourd'hui il erre fortement.

— Pourquoi, émit M. de Pierrefeu, voulez vous e ce soit le mien qui se trompe et non le tre...

— Quoi qu'il en soit se hâta de formuler M. andri désireux d'éviter un choc entre les deux téorologistes, le ciel est beau; l'Océan doit e sous le charme et tout me porte à croire que mal de mer...

— Le mal de mer n'existe pas, posa l'officier marine.

— Comment, criâmes-nous ?

— Oui, dit notre méridional compagnon. Le l de mer est un mythe. La cuvette symbolique une farce. Avec un peu d'énergie chacun peut ver roulis et tangages. D'ailleurs, j'ai le remède.

— Et ce remède ?

— Le voila : cinq plats à déjeuner, six à dîner, bordeaux de choix, de suffisants petits verres cognac âgé, une pipe solide — en merisier ant que possible — et un bon paquet de ca-al, avec cela vous braverez tous les mauvais ps de la terre. Ne pas manger, avaler de la ce, se coucher, respirer de l'éther... voilà ce

qui cause le mal de mer. D'ailleurs, la raison l dit. Un navire qui n'est pas lesté ne saurait ten le flot. Il en est de même de notre estomac...

Notre conversation s'interrompit soudain. L fidèle Charles accouru au trot, nous pressa.

— Messieurs, vite ! on va partir sans vous.

Nous nous ruâmes dans la salle d'attente qu nous traversâmes d'une joyeuse galopade et bient le valet de chambre nous désignait le compart ment dans lequel nos valises marquaient dé nos places respectives. Nous nous installâmes.

La machine déjà soufflait bruyante, prête à l course. A peine étions nous assis qu'un gentlema grand, roux, aux traits imprécis et nuls vint pre dre place à nos côtés et s'approprier les cases q restaient inoccupées. Il dispersa ses colis avec u sans-gêne qui suait littéralement l'égoïsme et parfait mépris des aises d'autrui. Ayant ainsi e combré l'autre partie du wagon de manière nous réduire à notre minimum de confortable fit monter après lui une fillette d'une dizai d'années. Rose et poupine, ressemblant à son pè par l'insignifiance des traits, cette enfant, u fois assise se mit avec une voracité parfaite engloutir de copieux sandwiches que recélait da ses flancs, un sac énorme, posé près d'elle.

Elle ne s'intéressait, du reste, qu'à cette opé tion ingurgitative et ne parlait que par monos labes pour ne point troubler, sans doute, la rég larité de sa mastication. Elle s'assit près de s père tandis que celui-ci avec une insoucian belle de cynisme, fumait, crachait, mangeait, o ganisait des courants d'air, débouchait des fio de mauvais parfums exotiques et semblait — po quatre heures qu'il allait passer dans cet étr

espace — procéder à une espèce de bivouaquement. Ainsi m'apparut pour la première fois cette race américaine, synthétisée évidemment avec trop de violence — mais tout de même assez exactement dans l'indifférence naïve du père et dans la gloutonnerie irrasasiable de la fille. Le contrôleur ayant paru je vis que ces deux êtres nous accompagnaient jusqu'à New-York..

La survenue de ces spécimens de la grande famille yankee nous avait un instant coupé la parole. A la secousse initiale du départ, nous reprîmes nos sens, et la conversation, tandis que les cahots du railway nous berçaient doucement, s'engagea vive, animée. Le docteur brûlait de raconter quelques-uns de ses souvenirs d'Amérique, car il avait passé sur le sol de l'Union, ses plus tendres années. M. de Pierrefeu causait déjà loch et vitesses. M. Léandri et moi regardions avec une petite pointe de mélancolie filer Asnières et son ruban brunâtre de fleuve ; puis Saint-Germain et sa forêt, puis Poissy. Nous traversions déjà à une bonne allure ces gares de banlieue tout éveillées, coquettes dans cette matinée printanière.

Figurez-vous, disait le docteur, qu'un industriel est venu me proposer un costume de sauvetage infaillible en cas de naufrage. L'originalité de son invention c'est qu'elle contient un véritable arsenal ; revolver à air comprimé, poignards, bowie-knife, hachette, etc.

— Et pourquoi ce déploiement d'armes meurtrières, fis-je en souriant ?

— Parce que quand un vaisseau sombre une foule de malheureux pour qui l'art de la natation est chose fermée, s'accrochent parfois aux nageurs et paralysent vos efforts. Cet arsenal est destiné

à supprimer ces fâcheux. Un petit coup de cette hachette sur le crâne et toc ! Ça y est; d'ailleurs, en cas de récidive il vous reste le revolver !

— Jolie, votre invention, fit M. Léandri. Le monsieur qui a trouvé cela m'a l'air d'un fameux égoïste.

— Aussi fit l'anthropologiste ai-je refusé ses offres. Me voyez-vous assommant du haut de mon appareil les malheureux « rari nantes » du « gurgite vasto » !

Et tandis que sursautaient sur son nez ses grandes lunettes le docteur Topinard faisait le geste martial du soldat qui frappe. Il était beau ainsi ; nous l'applaudîmes au grand ébahissement de l'américain et de sa fille lesquels n'auraient pas hésité un instant à se prémunir du fameux appareil si réellement il avait existé ailleurs que dans l'imagination du disciple de Broca.

— Votre première traversée remonte-t-elle bien loin, interrogeai-je.

— Elle remonte à 1833, c'est sur un voilier : *La Duchesse d'Orléans* que nous effectuâmes le trajet du Hâvre à l'embouchure de la Delaware.

— Et elle mit cette bonne duchesse ?

— Trois mois pour nous conduire au port de New-York.

— Bigre, ce n'était pas un fort marcheur, ce voilier, fit M. de Pierrefeu. Heureusement le progrès, lui, ne s'est pas attardé en route et nous n'allons, j'y compte bien, à moins d'accidents imprévus, mettre que sept jours et demi pour gagner la côte américaine.

— Le moins longtemps sera le mieux, fit M. Léandri qui craignait le mal de mer.

J'appuyai cette déclaration et j'en profitai pour

e faire donner par l'ancien lieutenant de vais-
au toute une « consultation » sur la navigation
autrefois, sur les voiliers et sur les progrès ac-
mplis depuis *La Duchesse d'Orléans*. Pen-
nt que M. de Pierrefeu me répondait, je voyais
chinalement défiler comme dans un panorama
ouvant toute la Normandie. Le train courait
intenant non loin du fleuve qu'on laissait sans
voir sur la droite au pied des collines crayeuses
flanc desquelles grimpaient des routes et
ayaient de petits villages d'un pittoresque pre-
. Un peu d'hiver planait encore sur le paysage,
is la tiédeur de l'air tout parfumé des senteurs
la terre indiquait l'approche imminente d'une
on plus douce. Après Vernon ce fut un kalei-
cope de jolis vallons où se cachaient des fer-
à l'aspect heureux et tranquille, de gros
ufs paissaient en des pâturages bordés de clô-
s primitives et regardaient d'un œil pensif
les wagons dont le soleil naissant projetait
nbre rose sur le vert encore pâle des prés. L'in-
nède de ce court voyage nous fut fourni par
éricain et sa fille qui profitèrent des moindres
ts pour engloutir une série d'aliments variés.
ouen ils achetèrent de fabuleuses tranches de
beaf qu'ils dévorèrent gloutonnement. Jusqu'à
-York nous étions condamnés à les voir tou-
s mâchant, devorant, buvant, mastiquant, di-
nt... Les cinq repas du bord leur suffirent à
e! Vers onze heures le train ralentit sa mar-
siffla, s'arrêta puis repartit sur un embran-
nent; nous allions maintenant aller « au pas »
u'aux docks de la Compagnie Transatlantique.
nous engageâmes entre deux haies de bara-
nents, des hordes de petits mendiants dégue-

nillés couraient le long des marchepieds quêta des sous, et à chaque piécette lancée c'était d batailles, des bousculades... affligeante mendici qui me rappela certaines routes italiennes...

Tout à coup l'immensité glauque de l'Océan dévoila brutalement et une angoisse irrépressibl profonde m'envahit. Jamais la vue de la mer m'avait produit cette impression particulière. grandeur de la course sur ces étendues solennell dont l'horizon se prolongeait à l'infini m'appar pleine d'inquiétante audace. Quelle somme d'i prévu renfermeraient ces huit jours où no allions être à la merci de cette grande mer ble qui est aussi la grande traîtresse ?

Bien hardi celui qui ne sent un léger friss devant une première traversée et qui malgré ne répète le vers du poëte :

> Combien s'en sont allés que l'on a pas revus

Mes compagnons, sauf M. de Pierrefeu exultait, devaient se livrer à des réflexions même nature car le silence s'était fait soud Dans la longée du quai plusieurs navires nous parurent entre autres un grand transport qu valet de chambre du prince reconnut com étant *La Gascogne*. « Ce que j'ai été secoué dedans, fit-il. » Cette phrase malheureuse so dans la cessation des causeries d'une manière nistre. M. de Pierrefeu voulut réagir et s'éc

— Vous exagérez, Charles. Les gros te n'ont pas prise sur des bateaux de ce tonnag disait cela pour nous rassurer car nous le sû plus tard ces énormes vapeurs sont ballo comme de vulgaires bouchons quand la me fâche sérieusement.

Néanmoins la réponse produisit l'effet rassurant ı'en attendait son auteur. A ce moment le train ırrêta devant un hangar au-delà duquel nous perçûmes la majestueuse silhouette de *La Bretagne*.

Déjà, des portières tumultueusement ouvertes, flot des voyageurs coulait. Le train se vidait. ous sautâmes à terre et cinq minutes après nous avissions la passerelle volante qui nous condui- au centre même du paquebot où, d'un petit oupe, partaient des signaux amis. Ce petit oupe s'était formé autour d'une femme char- ante, dont la physionomie à la fois empreinte ıne haute distinction et d'une grande douceur duisait invinciblement. Sur ce visage où rayon- it l'indulgence d'un fin sourire, transparaissait ıne la meilleure que j'aie rencontrée.

C'était la princesse Pierre Bonaparte, particu- rement chère au cœur de nous tous. Son regard, ce moment, se voilait d'inévitable mélancolie, , intelligence d'élite et mère dans toute la su- me acception du terme, la princesse songeait, n sans amertume, que tout départ est une gme et que le jour seul du retour en donne la f rassurante.

Nous lui présentâmes nos respectueux compli- nts et tout aussitôt le prince Roland qui s'était igné de quelques pas et qu'un groupe de passa- s avait un instant séparé des siens parut et s accueillit avec cette simplicité cordiale qui un de ses charmes. Affectueusement serrée tre son père une enfant svelte et gracieuse, la ne princesse Marie, sa fille, ne le quittait pas yeux et rêvait visiblement de ce long voyage elle eut voulu faire avec lui. J'examinai à la

dérobée le prince dont la physionomie caractéristique me frappait particulièrement à cette minute décisive. Tout en lui, disait la race, la descendance de l'homme extraordinaire qui remplit le siècle de son nom ; tout, depuis les épaules larges et puissantes, jusqu'à l'expression énergique du regard, depuis le dessin césarien du menton jusqu'à cette pâleur mate traditionnelle chez les Bonaparte. Nous avions devant nous le portrait vivant de ce prince Lucien auquel Napoléon dut la grande victoire civile qui le conduisit aux marches du trône.

On est d'autant plus à l'aise pour parler du petit-fils du président des Cinq-Cents que politiquement, c'est un indépendant, un esprit tout à la fois libéral et résolu, large dans ses vues et pourtant inflexible sur certaines questions. Bien souvent, au cours de nos pérégrinations, de très courtoises discussions nous mirent aux prises, car l'esprit américain avec ses brutalités, son espèce d'anarchie juridique et son culte de l'or, m'amenait souvent à des attaques injustes et il ne fallait aux yankee rien moins qu'un défenseur de cette envergure pour me faire revenir sur des impressions parfois trop vivement senties et trop exclusives.

Les paroles de circonstance prononcées, j'allai serrer la main du fin et nodiéresque M. Escard, gouverneur de cette bibliopole de l'avenue d'Iéna qui est une des merveilles de la capitale. J'ai appliqué à ce fin lettré l'épithète de nodiéresque parce que, son style aux formes pures et classiques, son existence toute vouée aux lettres et pleine de cette philosophie riante qui est le joyau de l'esprit français, me rappelaient l'admirable

écrivain qui nous donna *Inès de la Sierras* et les *Souvenirs de la Révolution*.

Dans mes compliments, j'avais involontairement passé sans le voir devant un pékin à la cambrure et à la carrure toute militaires qui n'était autre que mon terrible oncle Vincent. D'un coup d'œil rapide, il me toisa, m'inspecta comme à une parade. Puis il prononça :

— Avance à l'ordre.

J'avançai et bientôt, je me trouvai pris, un peu à l'écart, entre mon oncle et le docteur Topinard qui essuyait ses lunettes Eiffelesques.

— Docteur, commença mon oncle, vous savez de quoi est capable ce garnement. Pour parfaire un triolet il se perdrait huit jours dans les montagnes Rocheuses. C'est donc en ami que je vous demande de nouveau de bien vouloir veiller à ce que notre jeune poëticule n'ait aucun commerce avec les muses pendant le voyage. C'est une bien mauvaise province dont je vous confie le gouvernement. Soyez ferme, rigide...

— Ne craignez rien fit l'excellent anthropologiste, la bonté même et qui promettait tout, quitte à me laisser, une fois au large, écrire une épopée en deux mille chants.

— Et moi je vous jure, concluai-je, que le docteur n'aura pas à intervenir. Je n'ai encore vu que deux américains et ils engloutissaient du roastbeef d'une façon horriblement prosaïque. Et puis c'est un peuple qui n'a pas d'histoire.

— Peuple heureux, déclara le docteur.

— Sans doute, mais peuple tout moderne.

— Vous verrez, risposta l'anthropologiste, que ce modernisme vous séduira

— Maintenant, conclut mon oncle, tâche d revenir tout entier.

— Mieux que cela, émis-je, si je revenais aug menté.

— Et de quoi ?

— D'une femme... Très original, se marier Tacoma.

— Mon neveu, conclut l'oncle Vincent, q dirais-tu si Miss Vanderbilt on Miss Pulmann r pondaient à tes déclarations en te demandant s lon l'usage américain quel est le chiffre de fortune ?

— Je répondrais que je n'en sais rien mais q j'ai dans le cerveau des rimes dont une seu ruinerait leurs crésus de papas !

— Soit, sourit mon tuteur, essaye ! Mais les h ritières américaines qui épousent des poètes j besques, vois-tu, c'est un peu comme le moufl en Corse. J'ai tué le dernier !

— En tout cas, fis-je, si j'ai un peu de vo adresse de Freischütz, peut-être... découvrirai la dernière milliardaire romanesque !

— Il suffit, interrompit mon oncle en faisa deux tours, allons rejoindre le prince.

Nous revînmes vers le milieu du pont. *La Br tagne* sous les flèches lumineuses du soleil alo au zénith et qui chauffait la tôle du sparde comme en plein été, apparaissait astiquée à ne toute blanche dans ses œuvres hautes, comm poudrerizée, peinte, maquillée. Telle une coque qui vêtirait ses plus jolis atours pour séduire monsieur brutal qui s'appelle l'océan. Le po resplendissait passé à la pierre, lessivé avec ce netteté que seule peut obtenir une équipe de m thurins dressés à la sévère école des bâtiments

erre. Les deux cheminées, monumentales se tachaient sur l'azur céleste déjà surmontées un panache de fumée vibrante et dans les flancs colosse les pistons commençaient à bruire, ces tons qui, pendant sept jours et sept nuits alent battre la mesure d'une marche folle à trars la plaine verte. Tout autour, le bassin de ure s'écrasait sous le calme de midi et de gros mouettes planaient immobiles vers les falaises, ançaient lentement leurs bizarres silhouettes conflexes.

Reunis, nous effectuâmes à travers le paquebot petite promenade exploratrice. Je parcourus longs couloirs blanc et or, je m'engageai dans calier des premières, aux vastes carrés, aux pes d'acajou, aux décorations élégantes qu'éent des panneaux peints avec conscience par lque lauréat des Beaux-Arts et représentant scènes rustiques du pays celtique. Ces mar- tant de fois gravies dans le désœuvrement raversées me conduisirent à la salle à manger, e de résistance du steamer où toutes les élées ont été prodiguées et où les convives sont urés d'un luxe qui ne chasse pas hélas! le fâx mal de mer mais qui pourtant distrait la ée. Ce dining room dont le salon n'est qu'un ssoire, une galerie circulaire, est solennel me une salle de conférences; il y manque un d'eau sucrée et notre oncle national M. Frane Sarcey. Le vrai centre intellectuel, la poti- du navire c'est l'escalier. Là, les indépen-, les misanthropes, les gens amis de la variété n mouvement établissent leurs pénates. Là, uchent des flirts, se créent des amitiés. Là se et se défont les réputations éphémères du

bord, là se commente chaque incident du voya[ge]; là quand la sirène de son cri bizarre anno[nce] midi, chacun se précipite pour voir afficher [les] milles parcourus et suivre sur la carte marine [les] progrès de la route. Ajoutons que de cet escal[ier] on voit tout, on touche à tout, on peut aller p[artout]. Comme je le remontais, un jeune hom[me] blond du dernier chic, la jumelle en sautoir e[t le] monocle à l'œil y donnait à plusieurs domesti[ques] des recommandations : « Surtout veillez à ne [pas] rudoyer mon nécessaire — à chaque voyage j['en] ai pour dix louis ». Une assez jolie personne à l'[ac]cent anglais perdue au milieu d'une ribamb[elle] de marmots, de femmes de chambre et de no[ur]rices s'exclamait « Ah ! mon Dieu que "ce ét[ait] difficile se débrouiller sur ce navire ! » Enfin l'é[ter]nel voyageur mécontent, un gros monsieur [ar]donnant, à la figure rubiconde, un énorme ru[ban] rouge à sa boutonnière sacrait : « Je me plain[drai] à l'administration, vous aurez de mes nouvell[es] comprend-on ça... Impossible d'obtenir une [ré]ponse. Ah ! sur *La Champagne* c'est bien différe[nt]. J'écrirai à M. Péreire ». Sans doute sur *La Ch[am]pagne* ce grincheux prônait la supériorité de [La] *Bretagne*. Je me hâtai de fuir ce brouhaha cap[har]naümesque et tous ces gens éperdus pour ret[ourner] en air libre.

Avant de quitter l'intérieur du paquebot, [par] les portes ouvertes du salon je plongeai un ins[tant] sur la salle à manger. Là, tranquillement [assis] autour des tables, les américains n'avaient [pas] perdu une minute. Ils avaient droit au lunch, [car] il était près d'une heure et demi, leurs esto[macs] ne pouvaient attendre et les mâchoires de[s] boulimistes fonctionnaient avec ensemble et

ur. Je les regardai un moment préparer avec soin religieux leurs tasses de thé, échafauder monticules de tartines beurrées, brécher llamment les plum-cakes et vider d'une seule llerée un pot de confitures. Ces gens-là man-ient comme on travaille, avec une sorte de nponction, dans un silence significatif, se don-t des airs solennels et jetant de mauvais re-ds sur leurs voisins. Il y a un abîme entre e appétit et le leur. Nous n'apprécions les s repas qu'avec un certain nombre de convives isis et agréables et les américains n'aiment pas user pendant leurs repas et n'en mangent que ux.

ce moment éclata le son d'une cloche se-e à tour de bras par un matelot. La minute ochait où nous allions cesser toute commu-ion avec la terre et déjà sans doute les marins *a Bretagne* jetaient sur les amarres des pas-les des coups d'œil impatients. Je m'arrachai contemplation et je revins sur le pont.

une grande et poignante émotion secouait ivers groupes répandus de l'avant à l'arrière. espèce de souffle auguste passait sur tous les s et jusqu'aux plus indifférents on se sentait ns l'épigastre ce tremblement qu'on éprouve éâtre dans les grandes situations tragiques. qui allaient partir, tout au monde de sensa-nouvelles qui les attendaient, paraissaient s émus ; mais ceux qui restaient et dont la amie n'allait plus de longtemps peut-être la main du cher voyageur, avaient le cou-e leur tristesse ; certains pleuraient naïve-inconsciemment comme des enfants. On dait sonner de gros et longs baisers. Les

« au revoir » prononcés d'une voix coupée sanglots s'y croisaient avec l'inévitable « vo nous écrirez bien vite » dernier rameau où s'a croche l'espérance à l'heure des grandes sépar tions. De jeunes femmes l'air égaré serraient co vulsivement le bras de l'ami qui s'en allait sa autres paroles qu'un « Encore cinq minutes » d chirant. Discrètement nous avions laissé le Prin aux effusions du départ. Nous reconduisîmes e suite les deux princesses qui prenaient dou ment, comme à regret, le chemin des passerel pour se rendre bien vite à l'extrémité du mô dernier point de la côte où l'on puisse voir enc distinctement le visage aimé et adresser à ce que bientôt l'infranchissable Océan tiendra à merci, dans un envolement de mouchoirs ag au souffle du large, cet adieu du cœur que la v brisée ne saurait formuler.

Arrivé à la coupée mon oncle me prit à p pour me faire ses brèves et dernières recomm dations. Jamais sa voix n'avait résonné plus m tairement. J'avais une envie folle de lui saute cou, mais je n'osais pas.

— Tâche, me dit-il, d'un ton un peu rude en pareil moment, de te bien conduire dans ce voy Écris-nous souvent en nous racontant le plus sible de vos excursions. Et surtout, tu m'ente bien... pas de vers...

— Soyez tranquille mon oncle.

— Rappelle-toi que tu ne vas pas dans un de poëtes, l'Amérique c'est la terre par ex lence des business. Ne t'y donnes pas co Parnassien, on t'y jetterait des pommes cuite

— Ne craignez rien, fis-je, et maintenant, cher oncle, au revoir.

Je lui tendais la main, les yeux brouillés malgré oi d'un nuage humide. Alors lui subitement iittant son attitude de capitaine grondeur :

— Allons embrasse moi, fit-il.

Je l'embrassai vraiment de bon cœur, mon terble oncle et je crus sentir que lui aussi, était us ému qu'il ne voulait le paraître... Sous son veloppe martiale battait un bon cœur d'une uceur presque féminine mais il fallait des occaons comme celle-là pour qu'on l'entendit battre.

Ayant ouï ces suprêmes conseils j'accourus auès de la Princesse mère et de sa petite-fille. Je ır fis respectueusement mes adieux. Je serrai la iin de l'aimable M. Escard et le bastingage tant impitoyablement et hermétiquement reımé sur le petit groupe pressé de gagner la ée, je vins tout pensif, vers l'avant.

Alors sur une dernière et violente sonnerie, aux pels pressants des maîtres de manœuvre l'équige tout entier, fébrilement, acheva de rompre s derniers liens avec dame Europe. Appuyé sur large rampe du bordage je vis en un clin d'œil paraître les ponts volants et se replier les rdes amarres. Les coups de sifflet se croisaient sur la passerelle le capitaine allait et venait s attentif à tous les détails de la manœuvre ez difficile qui consiste à faire sortir le colosse l'étroit bassin de l'Eure.

Puis doucement entraînée vers la haute mer un petit vapeur à roues, bruyant et tapageur diable, la masse énorme du transatlantique se acha du quai. Dans la foule massée il y eut un nier cri; du premier pont, des émigrants lanent des « Ohé! » à tour de voix. Ils étaient là t cinquante à deux cents, les hommes au visage

pâle costumés de gros velours à côtes, les femm la tête entourée de foulards à couleurs vives à mode piémontaise, quelques-unes coiffées de pa vres chapeaux et mordant nerveusement leu mouchoirs. L'un de ces émigrants faisait gémir petit accordéon disant à la fois en une informe plaintive mélodie la tristesse des départs et l' si souvent déçu des rêves. Quelques-uns de c malheureux entonnèrent la *Marseillaise* que to reprirent en chœur. L'appel aux armes de Roug de l'Isle semble être la fraternelle et internati nale chanson des déshérités. C'était, en effet, d paysans du Piémont ou de la Ligurie dont l'adi à la patrie se formulait par notre hymne natio braillé avec conviction, adieu touchant qua même et où ils mettaient comme une derni protestation d'amour au pays regretté d'où chassait la misère.

Pendant que je me livrais à cette observati tout en roulant une cigarette le petit remorque *La République* avait vaillamment entraîné *Bretagne* à l'orée de la baie. Nous franchissio la passe et devant nous, bien visibles, reconna sables, tous ceux qui tout à l'heure avaient qui mélancoliquement le pont du steamer, grou sur l'étroite bordure du môle en une masse co pacte et houleuse lancèrent les derniers m d'affection et d'encouragement.

Les mouchoirs, les chapeaux s'agitèrent. U seconde j'aperçus distinctement les deux pr cesses appuyées sur le parapet de la jetée penchées sur l'abîme comme si, par un der effort, elles eussent voulu diminuer la dista qui déjà nous séparait d'elles. J'entrevis ég ment mon oncle qui désignait du geste nos

nnes à un photographe en batterie derrière son
pareil et chargé évidemment de nous croquer
passage. Nous gagnions rapidement le large et
entôt le gigantesque steamer commença à se
ntir plus à l'aise. L'hélice se mit à mordre
paisseur sombre du flot ; des jets de vapeur
sèrent par les hautes cheminées avec des crépi-
ments de fusillade.

— Lâchez... garçons !

— C'est le patron du petit vapeur qui com-
ande à ses hommes leur dernière manœuvre.
bles, cordes, grelins filent hâlés du premier
nt par une douzaine de solides mathurins. Le
morqueur s'écarte, s'éloigne et libre enfin fait
conversion par babord et regagne tranquille-
ent le Hâvre avec la satisfaction du devoir
compli.

Nous avons devant nous ce vestibule de l'Océan
i est la Manche. Sur la droite, les falaises du
oral normand et la côte de Sainte-Adresse
mblent marcher en sens inverse : ce panorama
uvant s'éclaire de cette lumière douce qui
s quatre heures, en mars, termine les belles
rnées. Pas un détail ne nous échappe. Tous
ets, la longue vue à l'œil, nous suivons la fuite
hau urs tandis que quelques gentlemen pour
quels ce spectacle est sans intérêt s'installent,
angent leurs sièges, cherchent avidement les
illeures places. Sur le pont d'un navire la
rie et l'humanité s'arrêtent pour un Américain
quatre pieds de sa chaise.

La mer est splendide, pas un mouvement, pas
remous et la vie du bord commence aussitôt.
s uns courent à leur cabine pour parachever
r installation ou y attendre, couchés, l'appari-

tion du mal de mer, les autres parcourent les diverses parties du paquebot et témoignent des étonnements naïfs d'une première traversée.

Dans l'attente de la soirée qui vient et qui s'annonce un peu fraîche les Américains déjà étendus dans leurs rocking-chairs se serrent par ordre de familles, s'entr'aident mutuellement à s'envelopper chaudement d'une foule de couvertures et de châles. Race curieuse! âpre et infatigable dès qu'il s'agit d'affaires et que ce mot magique de business a été prononcé; mais, en dehors de cet ordre d'idées, d'une mollesse dont nous aurions honte, se vautrant dans les attitudes de la plus sans-gêne fainéantise, se calfeutrant avec une terreur inouïe de l'air et de l'humidité, du reste inaltérablement étrangers à ce qui se passe cinq centimètres plus loin, absorbant sans quitter leur position horizontale une foule de choses inattendues et dont ils bourrent leurs poches à l'aide de razzias opérées à la fin des repas sur la table du bord. Les français, eux, vont, viennent, causent, rient, grillent des cigarettes, scrutent les quatre points cardinaux, vifs, légers, tout à fait différents de ces « chiffes humains » prostrés à la façon des boas dans leur far-niente digestif.

Le prince paraît enchanté du temps superbe que nous avons et, dans une évocation très de circonstance, il nous narre le départ de la première caravelle et l'erreur heureuse de Colomb, lequel s'imaginait aller aux Indes, alors qu'il cinglait vers la Havane; puis, passant à un sujet sociologique, il nous entretient des mœurs américaines, mœurs auxquelles il va falloir dès maintenant nous accoutumer et nous plier.

— Nous allons vers un pays où rien ne doit nous

urprendre, dit-il ; n'ayez donc jamais l'air surpris, ous peine de passer pour des européens indérottables. Tenez, j'ai beau avoir déjà fait un asez long séjour chez eux, les américains ont juré le m'étonner quand même. Voici en effet une ettre que je viens de recevoir et où m'est faite 'étrange proposition de ramener en France quelques-uns des derniers spécimens de la race ouge. Le barnum a confiance dans le succès et artagera, m'assure-t-il, avec moi les bénéfices de 'entreprise. Je n'exagère rien, voici cette curieuse nissive.

La lettre passe de mains en mains : elle est laire, précise, nette, une vraie lettre de comptable. Proposition y était faite au prince de renouveler — indirectement il est vrai, — l'entreprise le Buffalo-Bill. Comme nous nous récriions :

— Mais ceci n'a rien que d'extrêmement natuel, fait le prince, et vous en verrez bien d'autres, 'est-il pas vrai, docteur ?

Le docteur qui a rabattu les oreilles de sa casuette et qui fume philosophiquement son petit nerisier répond :

— Je suis étonné d'une chose, c'est que cet ndustriel ne vous propose pas de présenter vousnême au public les Sioux, les Flathead ou les lack-feets que vous achèteriez. Dans mon enance on eût été plus loin « et l'on vous aurait ffert de vous exhiber à leur tête sur un mustang ndompté ». D'autant que nulle part comme en Amérique le nom de Napoléon n'a le don d'intéesser le public. Allez — on m'a changé mes ankee !

Nous rions, puis je prends le bras du docteur t nous voilà partis pour une petite excursion à

3.

l'avant. Penchés sur l'étrave nous regardons l'eau irrésistiblement fendue filer en une longue et blanche traînée sur les flancs du transatlantique.

Le vent s'est élevé du large, un petit moutonnement se dessine, j'interroge M. de Pierrefeu qui fume sa pipe à quelques pas.

— Eh ! — voici de mauvais signes — mon capitaine !

— Et pourquoi ?

— Les moutons...

— Sont des animaux charmants.

— Oui dans Mme Deshoulières, mais pas sur l'océan... le mal de mer...

— Ah! encore... mais c'est une obsession, vous avez la manie du mal de mer comme on a la manie de la persécution.

— Pourtant nous remuons.

— Songez à autre chose.

— Nous tanguons cependant quelque peu.

— Prenez-moi une solide bouffarde, rien de tel pour remettre le cœur en place.

Vaincu par ces réponses et décidé à devenir un mathurin endurci, je sors à mon tour mon Bussang et je bourre une pipe qui, bientôt, en effet me paraît délicieuse et tandis que la brise me fouette le visage je témoigne de mon contentement à l'ancien lieutenant de vaisseau qui me répond :

— Tout est là, bien manger, bien boire, bien fumer, c'est par ces moyens fort simples que les marins combattent le mal de mer.

— Et ça leur réussit ?

— Toujours.

Un peu tranquillisé, je poursuis ma promenade. La nuit baisse de plus en plus, un couche

le soleil superbe s'éteint graduellement à l'hori zon. De gros nuages très-élevés et peu inquié- tants dorent leurs contours aux reflets de fournaise que projette encore l'astre à demi disparu dans la mer. Un ou deux petits bâtiments perdus sur cette immensité se hâtent vers la terre, laissant derrière eux de lourds serpents de fumée noire.

Enfin l'obscurité se fait complète; sans que, le docteur et moi, debout côte à côte depuis une heure, ayons échangé une parole,tout entiers à ce magnifique spectacle de la fin du jour. A ce mo- ment des feux viennent piquer le fond noir de l'espace, des phares s'allument. Voici Cherbourg et plus loin, beaucoup plus loin, en plèine nuit une lumière vive, inattendue, semble surgir de la mer elle-même.

— Casquets ! nous apprend un matelot qui passe.

Un froid léger nous gagne et tout doucement nous retournons vers le centre du navire où les hublots du salon resplendissent. Pourtant il y a peu de monde, à peine quelques yung ladies et un ou deux mélomanes qui déchiffrent une partition sur le piano du bord. C'est que, par cette bell nuit, beaucoup ont préféré rester le plus tard pos- sible sur le pont.

Nombre d'américains sommeillent là, sous des monticules de couvertures, la tête calée par des coussins, la bouche ouverte dans un ronflement, les narines en l'air...toujours dans ce même aban- don, cette même faculté de se trouver partout chez eux... Nous descendîmes jusqu'à nos cabines pour y chercher des vêtements de renfort et nous revînmes bientôt nous accouder à notre poste fa- vori. Longtemps nous bavardâmes doucement,

sans fatigue, l'œil fixé sur ce décor toujours grandiose, toujours sublime dans sa variété, qui est l'océan. Sous nos pieds la masse énorme du steamer vibrait de vitesse. Nous marchions bon train pour profiter de ce temps splendide, rare en mars. Le ciel fourmillait d'étoiles, la brise était tombée, il ne restait qu'un léger souffle de vent suffisant pour distendre derrière nous, en gigantesques lambeaux, les volutes d'épaisse fumée que vomissent les cheminées.

La mer n'a pas une ride.

. . . .

Le train-train ordinaire des traversées n'a rien de particulièrement palpitant et en narrer le détail serait raconter des choses connues de tous.

Le lendemain et le surlendemain nous marchâmes à bonne allure, puis survint un gros, très gros temps et nous eûmes le superbe coup d'œil de la mer démontée, balançant comme un joujou la masse formidable du paquebot. Fidèle aux prescriptions de M. de Pierrefeu, je montrais un appétit fervent et fumais comme un loup de mer de profession, du reste, nous supportâmes assez correctement roulis et tangage, et M. Léandri lui-même ne garda la chambre qu'une journée à peine, le temps d'acquérir l'habitude. Nous fîmes la connaissance de quelques passagers parmi lesquels le monsieur au monocle. C'était un très charmant compagnon et beaucoup moins vanné physiquement et moralement qu'il ne voulait le paraître. Un peu las de la vie parisienne il s'en allait en des endroits étranges avec cet enthousiasme particulier aux chiens qu'on fouette : je ne sais, mais j'ai tout lieu de croire que celui-là ne fit pas long feu sur la terre américaine. Pourtant

uand nous traversâmes le Canada central nous nprimes à Winnipeg qu'il s'acclimatait assez ien et qu'il ne parlait pas de regagner le quartier Iarbœuf.

Nous liâmes également conversation avec quelues français admirateurs fanatiques de l'Amérique et entre autres avec un gentilhomme périourdin dont la verve ne tarissait pas quand il arlait des ridicules européens en général et de la outine française en particulier.

— Mais, monsieur, exubérait-il, quand, d'un mot ourtant anodin, je blessais quelque peu son ankeesme fervent, vous ne pouvez savoir ce u'est ce pays? Ah! la France, monsieur, la rance; certes je n'en veux point médire; mais renons un citoyen français dans les moindres ctes de sa vie privée. Vous vous éveillez, quel éve

— don, interrompis-je, est-ce qu'en Amérique les réveils ont lieu en fanfare.

— Riez, riez! mais écoutez! « Percute sed audi». onc vous vous éveillez, votre chambre est troite, votre lit petit, il vous faut un valet de hambre! De salle de bains, n'en parlons pas, est un luxe inabordable sauf aux fortunes prinères. Voulez-vous de l'eau chaude? Il faut la ire chauffer.

— Diable, tremblai-je, la congéleriez-vous pour faire?

— Attendez, monsieur le railleur; je tourne un uton, l'eau bouillante arrive, quelquefois même, robinet à eau froide laisse échapper un liquide n moins bouillant — voisinage de conduits —. ous n'avez qu'à laisser couler, avouez que c'est ic. Pas d'armée de domestiques importuns et

bouchés : des timbres! Vous appuyez et paraissent : l'homme qui cire les bottes, celui qui rase, celui qui porte les paquets, le groom, le garçon de restaurant, la chamber-maid, le chapelier,... que sais-je encore ?

— Change-t-on de chemise automatiquement?

— Je ne vous répondrai pas. Je vous le dis en vérité, c'est le dernier mot du confort intelligent. Vous voici tout habillé, prêt à sortir, vous, bon français, un horrible escalier vous tend ses marches assassines...

— Eh quoi! interrogeai-je, à New-York, vous passez par les fenêtres ?

—Que non ! Et l'ascenseur, monsieur. Moi qui vous parle, aux Etats-Unis, en huit ans, j'ai descendu en tout et pour tout, six marches, et encore, par accident, à Cincinnati... un tremblement de terre qui avait arrêté l'appareil à un mètre du sol. Une fois dans la rue, ah ! c'est là que je vous retrouve, vous béez aux omnibus; perplexe, vous tirez des plans pour ne pas allonger des kilomètres à pattes. Les tramways, rares et complets, les omnibus, un mythe.

> Charmant cet omnibus au nom mythologique,
> Mais ça manque épouvantablement de logique.

—Chut, clamai-je, ce sont de mes vers. Heureusement le docteur n'a pas entendu, car j'ai un oncle.

— Ah ! ah ! satanisa, imperturbable, le gentilhomme périgourdin, vous avez un oncle, un oncle français, bien entendu ; eh bien ! je suis sûr que si demain votre parent vous voyait arriver, mine basse et susurrant « J'ai laissé cent louis au cercle ! » Il vous ferait...

— Ne parlons pas de ça, brâmai-je, éperdu ! Ce sont des hypothèes douloureuses.

Eh bien, moi qui vous parle, monsieur, une nuit dans le Kansas, avec des fermiers et quelques gentlemen, mi-éleveurs, mi-financiers même quelque peu cow-boys, qui venaient de toucher de grosses sommes; j'ai perdu, en une nuit, vingt mille dollars, cent mille francs; j'avais près de moi un anglais qui perdit le double. On nous avait volés. Je le vis trop clairement. Mais nous étions « coffrés». inutile de songer à la police, et deux contre seize, en cas de révolte, notre compte était bon. Ces messieurs caressaient distraitement le manche de leurs bowie-knifes, et leurs poches se bossuaient de Smith Evesson. Je m'exécutai, mais mon angliche voulut s'esquiver, et ce fut lui qu'on exécuta. Un cow-boy l'abattit à dix pas de la maison, comme un bighorn, un coup superbe! Tué net! Je m'en allai, soulagé de ma fortune, et j'arrivai à pied en piteux état chez un oncle de ma femme, qui est américaine.

— Et cet oncle!...

— Me donna quarante mille dollars en me disant: dans cinq ans rapporte m'en soixante mille...

— Et vous avez tenu parole...

— Facilement.

— Diable, fis-je ébranlé!

— Et tenez, tout chez vous se fait par routine, une lettre... pour l'expédier que d'histoires! Il vous faut un timbre, il vous faut chercher un bureau de poste, il vous faut perdre du temps. Ah! le temps perdu en France! Que de milliards gaspillés! Et vos trains, quelle misère! Des billets qu'on vise et qu'on revise, des salles d'attente gardées comme des arsenaux, des précautions injurieuses, inspecteurs, contrôleurs, guichetières, hommes d'équipe, bagages, bulletins, oh la la! ma tête!

— Alors dis-je, crédule, en Amérique on se passe de tout cela.

— Vous l'avez dit. Aucune inquiétude à avoir. All right partout. All right » avant d'arriver à votre station, vous donnez votre adresse à un employé, et en même temps que vous, vos colis s'y trouvent rendus comme par enchantement.

— Et on ne vous les vole jamais.

— Monsieur, fit sévèrement, l'américanophile, sachez qu'aux Etats-Unis, tout volé est un crétin... on n'y vole que les imbéciles !

— Pourtant, me révoltai-je, un imbécile, fut-il le plus imbécile de la terre a pourtant le droit de n'être pas dévalisé !...

— Non, monsieur, déclara le gentilhomme. Savez-vous ce que c'est que le struggle for life ?...

— Oui, criai-je, c'est la plus épouvantable théorie dont ait jamais accouché cervelle humaine. Je suis « Tolstoïste », entendez-vous ! Et je m'enfuis épouvanté pour revenir un peu plus cuirassé cinq minutes après.

J'écoutai si bien ces panégyriques que, par opposition sans doute, les habitudes américaines me semblèrent dix fois plus compliquées et plus absurdement tyranniques que les nôtres... Je constatai, du reste, que les lettres n'y partaient pas toutes seules et que les billets de chemin de fer étaient visés dix fois plus fréquemment que sur nos lignes françaises... le reste à l'avenant.

En dehors de ces quelques passagers, car l'ensemble de ce « départ » était terne et les jolies femmes y manquaient, ou à peu près, deux mots seulement de l'équipage, car je m'en voudrais d'oublier le capitaine Collier.

Le commandant de *La Bretagne* était un

emarquable type de marin, d'un sang-froid par-
ait, d'une correction irréprochable. Sorti de la
otte, comme presque tous ses collègues, il avait
u l'honneur de gagner son ruban rouge sous les
urs de Paris assiégé.

Jamais, d'ailleurs, il ne parlait de sa brillante
onduite pendant ces terribles journées. Il n'appa-
issait guère qu'au dîner et, peu bavard de sa
ature, n'ouvrait la bouche que pour causer navi-
ation avec le Prince Roland en des termes dont
technicité m'épouvantait.

Le docteur du bord, lui, avait un caractère ori-
nal et des sorties imprévues qui égayaient la
ble du commandant. L'excellent homme avait
venté divers remèdes pour le mal de mer ; mais
s'avouait franchement, tout en les recomman-
nt, convaincu de leur inefficacité. Ça fait tou-
urs patienter un peu, disait-il.

Dès que le temps le permettait nous nous trou-
ons réunis autour de notre « chief of party » et
ns le plaisir des premières impressions nous
hangions force paradoxes. M. de Pierrefeu était
peu le médecin Tant pis et moi le docteur
nt mieux : de là des discussions dont s'amusaient
s compagnons. Quant au docteur, tout ce qui
était pas à la gloire et au profit de l'anthropo-
gie n'attirait pas longtemps son attention.

Quelquefois la conversation s'engageait sur la
rine du passé comparée à celle du présent.

— Parlez-moi, s'écriait alors M. de Pierrefeu,
s croisières d'autrefois. Qu'est-ce aujourd'hui
un navire ? Une machine. Qui le dirige ? Le
pitaine ? Non ! le mécanicien. En cas de guerre
ficiers et matelots ne sont plus que les rouages
imes d'un monstrueux instrument de précision.

Vous ne vivez plus avec la mer, vous ne la comprenez plus, vous ne la séduisez plus, vous la violez ! Vous filez à des allures invraisemblables, c'est très beau d'aller vite; mais encore une fois, qu'est-ce que le courage et l'intelligence d'un commandant, l'excellence d'un équipage ont à voir là-dedans ? Un arbre de couche qui se brise, une hélice qui se fausse et vous êtes flambés. Allez donc tenir la mer avec un mouchoir de poche en guise de voiles pour diriger un corps flottant de 8,000 tonneaux. Le mécanicien est roi ! Soit!King Engineer. C'est très bien. Mais je préférerais le roi matelot. Vous aviez des hommes fous de leur métier, vous aviez l'amour de la carrière, la poësie du bord..., vous finissiez par vous identifier avec le bâtiment qui vous emportait. Quand on faisait à bord des voiliers certaines manœuvres, on restait saisi d'admiration, c'était splendide. Il y avait des commandements lancés à tu-tête par la vibration d'airain des porte-voix et qui étaient très magnifiques ! Je vous les dirai encore car de mon temps au Borda on nous forçait à les connaître. En un clin d'œil à ces ordres compliqués le navire se transformait, se couvrait de voiles ou s'allégeait, ne faisant qu'un avec les deux éléments formidables qui sont la mer et le vent, sachant échapper aux colères de l'un et profiter des bonnes grâces de l'autre. A présent la navigation se fait mathématiquement, sans imprévu, sans fantaisie. Vous êtes des atômes accrochés à un mécanisme.En avant...Go-ahead! morte la poésie des antiques voiliers devant la prose enfumée des vapeurs. Tenez... avant de quitter le Hâvre vous avez vu sur la gauche cette antique frégate aux sabords de forme surannée

C'était un bateau de 64 canons qui s'appelait, coïncidence curieuse, *La Bretagne*. Eh bien, c'est là dessus qu'on commençait il n'y a pas si longtemps son apprentissage et en revoyant ce vieux bâtiment ainsi mis à sec et abandonné aux démolisseurs j'ai eu un moment de vrai chagrin. Allez donc épouser ces sentiments là devant ce chaudron titanesque qu'est la coque d'un cuirassé ou d'un transatlantique !

Ainsi s'exclamait M.de Pierrefeu et il invoquait devant nous avec cette faconde, apanage du vieux midi rhétoricien, l'existence de l'ancienne marine avec tous ses côtés romanesques et séduisants.

Suivant une invariable habitude le froid nous avait pris en approchant de Terre-Neuve, poudrant le pont d'une neige fine et bleutée. En même temps de petits oiseaux au plumage blanc se jouaient dans les lames et de temps à autre voletaient avec de petits cris. Depuis quatre jours nous avions perdu de vue les derniers goëlands, et l'aspect assez amusant de ces minuscules pingouins vint aider notre patience. Nous suivions leurs ébats d'ailleurs pleins de gentillesse et les regardions lutter de vitesse avec le monstre qui nous emportait et dont l'étrave dans un mugissement continu fendait d'une vitesse affolée ces eaux soudain refroidies.

Mais un autre compagnon plus gênant encore que le froid ne tarda pas à paraître. Le brouillard à la tombée de la nuit de vendredi nous enveloppa complètement; quoique ce fait très ordinaire se produise à presque toutes les traversées il est toujours le signal d'un émoi considérable parmi les passagers, d'un redoublement de vigilance parmi l'état-major et l'équipage. Les officiers de

vaisseau ne plaisantent jamais avec ce chaos impénétrable et énigmatique dans lequel il leur faut foncer à toute vapeur. Les ordres sont formels. Une journée perdue causerait un tort énorme à la compagnie. Les transatlantiques anglais, américains, voire même allemands, exploiteraient aussitôt ce jour de retard et ne manqueraient pas de se donner comme meilleurs marcheurs. Or, si la réputation de confortable des bateaux français est d'ores et déjà assise d'une manière indiscutable, leur vitesse quoique très grande est dépassée par celle des steamers Umbria et Campania, de la Compagnie Cunard. Les Américains surtout attachent une importance énorme à toute perte de temps et parfois préfèrent au luxe, à l'élégance et au confort poussés au dernier point de perfection de nos paquebots les vastes paniers à salade de la Cunard Line.

Ainsi donc le rideau gris et lugubre, hôte habituel de ces parages humides nous ayant totalement enveloppés, chacun devint songeur et inquiet. Les rémininiscences d'anciens abordages se présentaient devant les esprits en images terribles. Quant à *La Bretagne*, son énorme et métallique personne ne daigna pas ralentir d'un nœud à l'heure. Haletant, ruisselant, crachant des spirales compactes de fumée noire par ses lourds tuyaux elle entra dans l'inconnu traître des brumes. A dix mètres du navire un véritable mur impénétrable se dressait. L'eau sur les flancs du paquebot, filait, filait avec une rapidité rendue plus sensible encore par l'immobilité lourde du brouillard, lequel enveloppait, comme d'un suaire notre horizon restreint presque à la distance des bastingages. L'avant du steamer ne se devinait

que confusément de la porte du salon où nous nous tenions en observation.

Alors dans cette obscurité plus impressionnante mille fois que celle de la nuit, un bruit sinistre, effrayant, une sorte de gloussement tragique, triste comme un cri d'agonisant s'éleva. La modulation de cet hululatûs surhumain allait des notes graves aux notes désespéréments suraiguës comme les appels que doivent lancer après la bataille les chevaux éventrés, hennissant à la mort dans l'abandon des champs de carnage. Tout le monde se tut. Et moi qui n'étais qu'un terrien, un éléphant comme disent les marins, je me sentis pris d'une angoisse énervante. Je jetai un coup d'œil sur le prince qui, tout aux observations que lui suggérait ce phénomène atmosphérique, inscrivait sur son petit carnet quelques indications que l'officier de quart venait de lui communiquer après avoir consulté ses instruments. Le calme et l'indifférence absolue au danger que respirait le petit-fils du prince Lucien me rassurèrent un peu — par contagion réflexe — aurait dit un physiologue. Autour de nous les passagers regardaient sans un mot le carré de brouillard grisâtre qui s'encadrait dans la porte entr'ouverte. Quelques-uns dont un capitaine d'artillerie espagnol tenaient à la main de mystérieux paquets qui n'étaient autres que des ceintures de sauvetage et dont ils dissimulaient soigneusement le contenu de crainte de ridicule. Les femmes étaient très pâles. Quelques-unes pleuraient.

Mais comme toujours la note gaie nous fut donnée par un personnage d'ailleurs amusant et fort aimable, mais qui positivement était atteint de « Mathurinomanie », si j'ose m'exprimer ainsi.

C'était un notaire tunisien qui, pour cette traversée avait fait emplette d'un extraordinaire complet en peau de phoque, d'un suroît digne de figurer aux pêches d'Islande. S'il ne s'était contenté que d'exhiber ce costume hyperboréen tout dégouttant d'eau dans les couloirs et aux yeux des rares ladys que respectait le mal de mer, le mal n'eut pas été grand. Malheureusement de ce casque imperméable, de cet ensemble de bottes d'égoutiers, de gants vert clair (un poëme) et de blouse huilée comme plusieurs salades, sortaient des phrases terribles, des observations faites avec l'aplomb d'un vieux capitaine dont toutes les mers ont tanné le cuir et généralement ces déclations se formulaient :

— Nous avons le nord-oît. Fichue affaire.

— On va faire établir un grelin, il devient nécessaire d'utiliser le petit foc.

— Le commandant est très très inquiet, nous avons une mer démontée.

— En cas d'accident, vous savez les ceintures de sauvetage c'est de la blague.

— La chaine du gouvernail vient d'être emportée par une lame.

— C'est par un temps comme celui-ci que le *Renard* s'est perdu corps et biens.

— Ah ! fit quelqu'un, si le vent s'élève encore cela peut devenir critique.

— Critique ! vous êtes bon. Dites effrayant.

—Pourquoi n'essaierions-nous pas de louvoyer...

— Louvoyer, monsieur, mais c'est à peine si nous gouvernons !

Un éclat de rire irrespectueux pour ce Nostradamus de sinistre augure éclata à l'étage supérieur

ımmédiatement accompagné d'autres hilarités. On e roulait au-dessus de nos têtes.

Je me penchai dans la cage de l'escalier et 'aperçus en proie au rire le plus convulsif M. Léandri auquel les paroles de l'officier minis-ériel avaient rendu le service de lui faire oublier e mal de mer. Ses voisins et ses voisines n'y enaient plus... Contrarié, se sentant grotesque le nonsieur au suroît cessa soudain ses palinodies, ocha la tête et disparut non sans murmurer : Nord-oît, grand vent... position désespérée...

— Cependant le Prince Roland ayant terminé es notes se tourna vers moi comme la modulation perdue, l'épouvantable appel recommençait et il ne dit avec un sourire :

— La Sirène... Ce nom mythologique ne vous it rien en ce moment ?

C'était la Sirène, en effet, qui nous régalait de ette sérénade macabre. La Sirène ! Non pas cette réature séduisante aux grâces onduleuses, bai-nant sous la lumière azurée des flots les teintes meraldines de son corps souple et tentant, mais n monstre inconnu, un plésiosaure, une fantas-que apparition de la faune antédiluvienne épou-ntant les échos de son long hurlement. Hurle-ent est le mot, c'est bien un cri hurlé jusqu'à tinction de son, que ce bruit étrange produit de ux minutes en deux minutes par le matelot de art debout dans la hune, l'œil fixé sur l'épais deau des brumes, la main sur le robinet chargé lancer dans le larynx de cuivre de la Sirène le puissant de la vapeur.

Toute la nuit ce cri résonna. Beaucoup de pas-gers, de passagères surtout ne se couchèrent s. Pour moi, vers minuit, avant de gagner ma

cabine, j'allai voir le docteur qui, paisiblement s'apprêtait à faire le meilleur des sommes. Tranquillement il lisait un numéro du *Herald*; à côté de lui M. de Pierrefeu dormait déjà à poings fermés.

— Eh bien docteur, fis-je, nous voilà à la merci d'une collision.

— Oui, répondit mon bon maître Topinard comme dans les rues de Paris nous sommes à la merci d'une cheminée qui peut d'un instant à l'autre nous tomber sur la tête... Allez, mon cher et dormez sur vos deux oreilles, ce qui est une figure impropre.

— Moi, fis-je, je ne dormirai pas.

— Alors courez chercher des cartes et nous allons faire un piquet doucement sans réveiller mon voisin.

J'obéis et cinq minutes après assis sur le rebord de la couchette du docteur, j'avais recouvré mon empire sur moi-même et j'annonçais :

Quinte majeure, quatorze de dames, trois as trois rois, six cartes qui valent 59. Vous ne dites rien ?

La Sirène hurlait toujours mais je ne l'entendais plus. O puissance de la dame de trèfle...

Vers six heures du matin le brouillard se dissipa et le capitaine annonça peu après au Prince que le lendemain dimanche vers 9 heures nous apercevrions, sans doute, la terre Américaine, c'est-à-dire l'extrémité de Long-Island. C'était encore plus de 24 heures de route; mais néanmoins, il sembla à tous que le voyage était fini, ce fut une joie générale et le soir au dîner accoutumé de cette dernière journée et qu'on appelle le dîner du capitaine le docteur obtint un vif succès en s

coiffant d'un casque de papier que l'une des plus
charmantes passagères venait de trouver dans ces
sortes de bonbons nommés, je crois, cosaques et
qui sont de tradition dans cette circonstance.

Dans la matinée du dimanche, à l'heure exacte,
es grèves jaunâtres de Long-Island vinrent mettre
enfin une barre à l'horizon. Cela paraissait au
premier abord se confondre avec les nuages bas,
puis, à la longue on en arrivait à distinguer
quelque chose d'immobile.

Enfin, grâce aux jumelles, les premiers détails de
a côte américaine devinrent nettement percep-
tibles. Sous son costume d'hiver, car la saison
était beaucoup moins avancée qu'en Europe, elle
n'était pas séduisante cette longue île et paraissait
manquer de relief et de coquetterie. C'est que
Long-Island n'est à la hauteur de sa réputation
que pendant les mois d'été.

Les diverses plages de l'île, qu'on apercevait
ort bien à présent, avaient l'air, avec leurs casinos
t leurs hôtels vides et morts, avec leurs maisons
nachevées, leurs jetées hâtivement construites,
eurs baraquements abandonnés, de quelque pays
que viendrait de désoler une guerre. En réalité,
ont cela n'avait rien que de naturel, l'Américain
st l'homme du monde qui chérit le plus le pro-
visoire. Il s'installe avec plaisir dans les logements
es plus primitifs et, sauf du côté de Boston, les
villégiatures américaines ont l'air de vrais campe-
ments. Ce sont des villes nées d'hier et qui
disparaîtront demain. D'où l'abandon complet
ans lequel on laisse ces plages quand la saison
st encore éloignée, d'où également, la métamor-
phose radicale que subissent tous ces jolis points
e la côte Long-Islandaise aux mois de juillet,

août et septembre. Une villa américaine se bâtit en trois semaines et pour une season ; tout au moins elle est d'un confortable étonnant.

Telle quelle cette terre était donc triste avec sa végétation et ses bâtisses abandonnées. En passant vis-à-vis d'une des stations les plus fréquentées de ce prolongement de terre américain « Coney Island » les américains du bord nous firent voir un éléphant monumental dans lequel avait fonctionné l'année précédente un hôtel complet. A la lorgnette cet éléphant, fantaisie architecturale renouvelée du fameux pachyderme de la Bastille illustré par Victor Hugo, était amusant avec sa tour de style indou son attitude de bon géant immobile et les fenêtres qui de ci de là décoraient les diverses parties de son énorme corps; la marmaille du bord poussait des cris de joie. D'ailleurs, la vue des terres yankees avait subitement transformé tous nos américains. On eut dit que le nouveau continent agissait à distance sur eux par électrisation. Plus de fauteuils rangés comme en un jeu de massacre plus de costumes plus ou moins lâchés plus de châles, de tartans de toilettes de voyage. Tout l élément anglo-saxon avait repris son aspect gourmé. Les hommes gantés, cravatés de noir, corrects comme au seuil d'un salon avaient déjà — O fumisme ! — revêtu le frac de soirée et le chapeau haut-de-forme. La plupart étaient, en effet, attendus à dîner. Ils se préparaient naturellement à cette soirée prévue comme des gens de Versailles qui prennent le train pour aller dîner à Saint-Cloud. Les ladies avaient arboré de triomphantes toilettes de visite. Leurs cheveux ne pleuraient plus en désordre sur leurs visages et tous leurs bijoux brillaient

oleil de leur pays. Il n'était pas jusqu'au com-
andant de *La Bretagne,* le capitaine Collier qui
eût, pour la circonstance, arboré un manteau
perbe, une fourrure de prix. Vu d'en bas il
ait l'air, l'excellent officier, sur sa passerelle,
un plantigrade au poil précieux accomplissant
promenade habituelle des fauves en cage.

Le brouillard nous avait fait manquer les pre-
iers pilotes qui vont comme on le sait très loin
mer. Nous en prîmes un comme les passes de
baie de New-York étaient déjà en vue. C'était
brave homme à l'aspect d'épicier endimanché,
i avait l'air de revenir de quelque réunion
ortive avec sa jumelle en bandoulière et ses bas
pantalon retroussés. Je fus choqué de cet
pect bourgeois car je m'attendais à voir paraître
loup de mer, et un loup de mer américain,
st-à-dire quelque chose de merveilleux et pour
ployer une expression qui reviendra souvent
s ma plume,... de *best in the world.*

Car je commençais à prendre la tournure d'esprit
éricaine. J'avais été entrepris par plusieurs
w-Yorkais, gens aimables au demeurant, et qui
uis vingt-quatre heures s'essayaient avec con-
ion à me persuader que rien au monde ne
it l'Amérique du Nord, en général, et l'Etat
New-York, en particulier. Ils me mettaient
u à la bouche par des descriptions tellement
euses que j'écarquillais les yeux pour aperce-
plus vite ce pays de Chanaan.

n attendant on dévorait les journaux apportés
le pilote. Les nouvelles de France annonçaient
hute du ministère Loubet. Et c'était curieux,
lifférence où nous laissaient après huit jours
epos, de tête à tête solennel et imposant avec

l'Océan, ces petits échos de la politique. A s'emplir ainsi l'âme d'infini pendant les longues heures de la traversée on sort pour ainsi dire de l'humanité. On transcendante involontairement et l'on en vient à oublier qu'il existe des états, des députés des ambitions et des ministères.

Enfin, la grande côte continentale plus foncée avec des lointains sombres en repoussoirs apparut et nous cessâmes de n'avoir la terre qu'à tribord. Des îles basses émergeaient sur la gauche ; îles de sable basses et maussades. Le docteur qui paraissait connaître ces parages autant et mieux probablement que le pilote (car les pilotes américains n'ont auprès de nos capitaines qu'une réputation secondaire) le docteur, dis-je, me désigna Sandy Houck, îlot jaunâtre avec, à cette époque, quelques masures désertes et croulantes. Tous ces premiers spécimens de la terre américaine n'étaient pas attrayants. Néanmoins je ne cessais d'explorer le panorama qui grandissait devant nous, ne voulant pas me laisser impressionner par ce début. Et j'avais raison de persévérer car bientôt je fus récompensé de ma constance. Comme une belle fille qui ne laisse apercevoir d'abord qu'une forme incertaine et voilée la rade immense, merveilleuse de New-York se présente sous d'assez tristes aspects et l'on ne commence à en soupçonner l'étendue admirable et la situation unique au monde qu'une fois engagé dans ce goulet étroit qui s'appelle les Narrows. Alors on voit se dérouler au loin cet immense espace de mer tranquille séparé des colères de l'Océan, avec tout au fond une ville formidable dont les détails encore mal perçus annoncent des proportions inusitées.

— Attention à ce passage, nous dit le prince

est peu profond et les bancs de sable y jouent parfois de mauvais tours aux transatlantiques. Le malheur est que les vaisseaux des lignes françaises ient été jadis un peu plus sujets que les autres à ces sortes d'accidents. Souvent le steamer pris par e fond friable de ces passes étroites se voit obligé le stopper : ce sont ensuite de longues et coûteuses nanœuvres pour le sortir de cette position embarassante. On affirme, mais je veux en douter, u'autrefois les pilotes américains avaient facilenent le coup de barre malheureux. D'ailleurs, au ays des business, et si ce simple déplacement de ouvernail devait leur rapporter de beaux et bons ollars des compagnies rivales, la chose n'avait ien d'extraordinaire.

— Mais, fit M. Léandri, c'est odieux...

— Ah ! fit son altesse, je crains fort que vous e vous américanisiez jamais.

Le prince prophétisait d'une façon étonnante, à eine avait-il fini de parler que brusquement énorme masse du transatlantique s'arrêta. Nous erçûmes tous ce brusque stoppage car, habitués epuis sept jours à la trépidation continue du eamer, cette cessation de mouvement nous usa une véritable surprise. *La Bretagne* venait fectivement de donner dans un banc de sable.

A bord, ce fut une explosion de colère chez un rtain nombre de passagers français. M. Léandri moi-même, gagnés par le mécontentement géral, courûmes à l'arrière où l'hélice battait dépérément l'eau boueuse. Une véritable mer cume résultait de ses efforts formidables dont rait la coque toute entière du paquebot. On endait des imprécations ; quelques-uns monent le poing au pilote.

— Ah! le bandit, fit M. Léandri, les dents serrées.

— Si on le jetait sur le banc... proférai-je.

— ... de quart, interrogea M. de Pierrefeu ?

— Non... de sable pour lui apprendre à connaître un peu ses fonds.

— Calmez-vous, messieur, fit le prince Roland, dont l'œil n'avait pas quitté la passerelle. Le capitaine Collier ne bouge pas, il n'a l'air qu'à demi inquiet, peut-être n'est-ce là qu'un insignifiant détail de manœuvre... après tout et quoique j'en aie dit, ne concluons pas trop vite à la coquinerie du pilote.

Et nous eûmes raison de ne pas conclure, car après cinq longues, cinq mortelles minutes, le bâtiment ayant donné une bande sensible sur tribord, reprit soudain sa marche, d'abord lente, très lente, puis régulière ; nous étions sauvés, nous n'avions plus à craindre un transbordement toujours ennuyeux et un retard d'une journée.

Aussi un soupir s'échappa de toutes les poitrines. Enfin cette fois, c'était bien fini, bien terminé et le plancher des vaches, ce misérable plancher que M. de Pierrefeu regardait avec un certain mépris n'était plus loin. Au fond, j'en étais enchanté, mais n'oubliant pas que c'était lui, de Pierrefeu, qui m'avait loupdemerisé et qui m'avait appris à narguer la tempête, la bouffarde au bec et les mains dans les poches, je crus devoir dire :

— C'est attristant de quitter cette bonne *Bretagne.*

— Allons, fit l'ancien officier de marine, je vois que vous n'êtes pas trop éléphant... c'est bien.

Les éléphants, en style de marin, ce sont les pauvres terriens et dans la fréquentation de M.

errefeu j'avais appris à mépriser souverainement t innocent pachyderme. J'empochai donc le mpliment quoiqu'il fût légèrement immérité. vais hâte de sentir sous mes pieds un sol tran-lle et bien élevé et de ne plus voir l'eau des rafes faire des angles obtus avec les parois de ur cristal.

Nous nous rapprochâmes d'une sorte de fort à spect, d'ailleurs, peu redoutable et là *La Bre-gne* enfin stoppa, s'arrêta pour une grande ure. C'était le moment de la visite de santé et s déclarations à la douane. De petits vapeurs x formes nouvelles pour moi, out entiers en achines et en ponts couverts à plusieurs étages uraient autour du paquebot. Les uns amenaient s douaniers, d'autres l'inspecteur sanitaire, autres encore venaient chercher le courrier. 'était comme autant de mouches bourdonnant tour du colosse. Lorsque, enfin débarrassé de s formalités aussi longues qu'énervantes, le and steamer reprit sa route pour ne s'arrêter tte fois qu'à son port de débarquement, je me nnai tout entier au spectacle tant attendu de tte rade de New-York dont jusque là nous n'a-ons fait qu'entrevoir les grandes lignes.

Les Narrows s'effaçaient à l'arrière et levant ous le cadre s'élargissait subitement. La baie de ew-York apparaissait enfin dans toute la fas-euse majesté de son étendue. Un semblant de rteresse, le fort Tompkins, je crois, s'effaçait eu à peu sur la gauche tandis qu'à droite s'a-gnaient sur la rive en amphitéâtre peu élevé une rie de constructions, d'usines et de fabriques où on devinait les faubourgs d'une cité colossale. 'était, en effet, Brooklyn qui la première nous

offrait ce spectacle de sa débordante prospérité. Le nombre des vaisseaux ancrés ou en manœuvre augmentait. Ils apparaissaient maintenant par groupes et même par files sans qu'aucun mouvement se manifestât à leur bord, car c'était le dimanche, jour sacré de repos en Amérique comme en Angleterre. Heureusement, les nouveaux arrivés mettaient un peu de vie dans cette escadre innombrable et immobile. Les coups de sifflet stridents lançaient des appels de tous les côtés. Les grands voiliers de commerce à trois, quatre et cinq mâts étaient entourés d'une série de ces petits vapeurs déjà entrevus aux allures vives et empressées et dont le balancier, l'antique balancier de Fulton scandait de ses oscillations la marche affairée. De gros steamers aux flancs noirs comme nous à peine sortis de la lutte avec l'océan arrêtés de-ci de-là suivant les besoins du service paraissaient fatigués, lourds et veules dans ces eaux calmes auprès des fines mâtures et des gréements légers de leurs voisins à voiles. Plus loin sur son îlot, sa torche fièrement élevée dans les airs la statue de Bartholdi se devinait plus qu'elle ne se distinguait nettement, perdue dans les proportions gigantesques de cette rade. Et je songeais qu'elle n'eût pas eu trop de trois cent mètres cette allégorie de bronze pour produire dans cette immensité l'effet imposant qu'on en attendait. D'ailleurs, le paquebot passa relativement loin de l'ancien fort polygonal sur lequel elle est édifiée. Nous allions droit sur la ville dont l'inextricable fouillis de maisons, de monuments, de bâtiments de tout ordre et de toute nature commençait à devenir visible.

On distinguait les deux chenaux entre lesquels

ointait New-York, l'Hudson à gauche, l'Ister
River à droite... trop fiers des beautés de leur
ville natale pour ne pas s'en faire les cicérones
bligeants et obligés, les Américains nous prodi-
uaient les explications.

C'est ainsi qu'à droite l'un d'eux me désigna
nfin le fameux pont de Brooklyn qui, de loin,
erd, lui aussi, rapetissé par le cadre trop vaste
ans lequel il apparait. Certes, on ne soupçonne-
ait pas à voir de loin ce suspension bridge jeté
implement entre deux rives quelle prodigieuse
njambée il exécute et à quelle vertigineuse
auteur.

Vis-à-vis de nous on distinguait de hautes
naisons sans grand caractère mais curieuses par
eur hauteur même. Après Chicago, New-York
'adonne, elle aussi, aux constructions en hauteur
t les immeubles ou, pour parler la langue du
ays les « buildings » que j'apercevais devaient
pproximativement avoir une douzaine d'étages.
Une coupole d'apparence assez légère pointait au
ommet d'une sorte de tour sans grand style. Dans
e monument se rédige et s'imprime le *World*,
'un des grands journaux de New-York. La tour
u World est fatalement la première manifestation
rchitecturale de l'art yankee qu'on aperçoit en
enant de la haute mer et ce n'est qu'une réclame.
ur le bord de l'eau une lourde et rébarbative
our circulaire, véritable cirque massif, bloc
isgracieux, sorte de fromage de hollande à la
aille fantastique intrigue, comme le vestige d'un
emps barbare, d'un âge plus guerrier et plus
nquiet. C'était là, en effet, sous cette rotonde de
ierre qu'on enfermait à leur arrivée les émigrants
'Europe et qu'on leur jetait quelques pauvres

aliments avant de les diriger sur les terres qu'ils devaient défricher. Dans son enfance, le docteur avait assisté à ces scènes navrantes et vu les faméliques colons entrer et sortir en longues files de ce séjour peu séduisant. Les malheureux goûtaient là les premières amertumes de l'exil, dans un pays dont la plupart ignoraient la langue et où les attiraient les plus flatteuses promesses. Pour beaucoup d'entre eux la déception commençait là. D'autres — plus tenaces ou plus courageux — s'efforçaient de ne point penser à la patrie où ils ne laissaient que misère et tournaient leurs yeux pleins d'espoir vers les immenses espaces de l'intérieur. Là, neuf fois sur dix, les attendaient des périls, des misères, des ennuis pires encore peut-être que ceux auxquels ils s'étaient dérobés en s'expatriant. Ah ! qui le dira ce calvaire de l'émigrant. Humbles, passifs et résignés, combien sont morts à la peine désespérés, ruinés, ayant englouti l'épargne chétive, précieusement apportée dans leur ceinture. Nul ne le sait ! En Europe il a fallu presque un siècle pour que les diverses nations en vinssent à ébaucher une ligue protectrice de l'émigration. Et tandis que sur les rares, très rares individus qui réussissaient, on bâtissait force romans, que la légende des « Oncles d'Amérique » s'accréditait chez nous, des milliers d'italiens, de belges, de paysans français, allemands s'acheminaient vers cet Eldorado où, leur disait-on, les fermes se donnaient comme petits gâteaux, et où la terre généreusement partagée récompensait au centuple les efforts du cultivateur. Ces troupeaux humains tombaient au milieu d'une population hostile, dont le tempérament, les mœurs et les lois différaient essentielle-

nent des leurs. Alors quelques uns, les mieux ioués intellectuellement, s'américanisaient, arrivaient à vivre, parfois même à s'enrichir, mais 'immense plèbe des travailleurs s'usaient sur ce ol tant vanté, dans la colossale besogne du éfrichement, devenaient la proie des agioteurs l'abord, des usuriers et des hommes de loi ensuite.

Un jour, à pied, sans rien, ils reprenaient la oute interminable des ports de l'Atlantique, eureux quand on leur faisait la charité d'un norceau de pain et lorsque épuisés, tués de fatigue s atteignaient le but de leur pénible course. Sans oute ce sacrifice était nécessaire. C'est à ce prix ue tout l'intérieur des Etats-Unis, de l'Atlantique u Pacifique, de Saint-Louis, à Pueblo et aux ontagnes Rocheuses s'est transformé peu à peu que l'immense prairie jadis déserte s'est conslée de cultures florissantes. Loi terrible du ogrès ! Aujourd'hui encore le Canada tente our le Manitoba les mêmes expédients, on attire s cultivateurs européens par d'allèchantes petites ochures répandues à profusion. De même qu'auefois parmi ceux qui répondent à ces engageantes llicitations le plus grand nombre repart sans oir pu réussir. Mais les conditions ont changé, émigrants peuvent s'éclairer et tout au moins uvent-ils trouver à vivre en s'engageant dans fermes.

Qu'on se reporte donc à une époque où toute tte émigration avait lieu sans ordre, sans rveillance, en un pays encore inculte et demi uvage où la loi du plus fort régnait, où c'était aisemblablement la traite des blancs qu'entreenaient les agents d'émigration et on aura une e du nombre de victimes européennes qui

ont engraissé de leur sang le sol de l'Union.

— Regardez, s'écria l'un de mes voisins, regardez, voici les « piers ».

En effet, cela valait la peine d'être regardé, cette double haie de « piers » qui font à l'Hudson comme une garde d'honneur. Dans ce pays où le bois est encore à discrétion malgré les milliers de milles de forêts abattues ou brûlées, les diverses compagnies de navigation commerciale ou postale ont édifié une série de môles dont les bases sont faites de ces formidables troncs d'arbres qui jadis couvraient tout le pays. Sur ces pilotis d'une solidité encore à toute épreuve se sont bâtis des hangars d'embarquement, des entrepôts, des docks et des gares.

Entre ces « piers » se tapissent de véritables petits ports, d'où sortent à tout moment comme d'une boîte à surprises, et sans que du matin au soir, ce mouvement fantastique se ralentisse, un monde de vapeurs aux noms et aux formes baroques qui vont animer de leur fourmillement la nappe glauque de l'Hudson, les ferry-boats, véritables maisons flottantes, halls mouvants avec, au centre, une trouée réservée aux voitures, emportent vers leur travail toute une population d'employés, d'ouvriers, tandis que s'élève et s'abaisse au-dessus de leur toiture élevée le balancier primitif. Les ferrys spéciaux aux railroads, affectent des formes variées; quelques-uns carrés comme d'immenses radeaux, avec une roue unique placée à l'arrière, charrient sur leur plate-forme, une série de convois, wagons à bestiaux, trains de ballast, trains de matériel, qui tout à l'heure passeront des rails du bateau sur ceux de quelque grande ligne ferrée; d'autres s

urmontés d'une petite gare, station minuscule l'un curieux effet. Les voiliers chargés jusqu'à la igne de flottaison et paresseusement remorqués, roisent les bateaux de pêche, les yachts de plaiance, les navires de guerre aux pavillons variés.

Enfin d'immenses vapeurs à quatre, cinq et six tages emmenèrent les voyageurs vers les divers oints de la côte américaine voisins de New-York. l en est de grands comme des transatlantiques et ui sont avec leurs alignements de fenêtres et de alcons comme de vastes hôtels, très élégants.

Ces steamers-palace passent majestueux sous le ablier du pont de Brooklyn envoyant aux échos stridence puissante de leurs sifflets. Quant à la ourbe innombrable et papillonnante des petits emorqueurs, des mouches de tout genre, ils filent travers ce mouvement et ce grouillement intenses vec une vitesse et une légèreté incroyables, évoant gracieusement en multipliant les rauques ppels de leurs sirènes... Puis, par instants, comme ns une coulisse de théâtre, on les voit s'enfonr disparaître, avalés en quelque sorte par l'ouerture béante des piers. C'est un véritable décor féerie et réellement il faut constater qu'aucun ort au monde même Londres, même Liverpool offrent le spectacle d'une pareille activité, d'un trecroisement aussi multiple d'embarcations de ute espèce...

Tout à la joie de l'arrivée, les passagers sement ne plus se connaître ; la grande dispersion i va s'opérer a déjà détruit les amitiés d'une seine. Je jette un regard sur ces compagnons tout l'heure disparus, dont la société, agréable en mme, a distrait l'ennui de la traversée. Dieu qu'il rait triste et froid en ce moment le pont de *La*

Bretagne! comme on s'y sent étranger les uns aux autres. Cette grande salle à manger hier encore gaie, animée, vivante, a l'air d'une salle d'attente traversée par des voyageurs impatients. La petite cabine où nous avons dormi M. Léandri et moi, si tranquilles, notre petit « home » de sept jours est déjà transformé. On a enlevé la literie, relevé les couchettes ; par terre, nos malles bouclées attendent. Sur le pont tout le personnel du steamer court, va, vient fébrilement. Voilà la petite place où le soir des premiers jours je suis venu m'asseoir tout à l'avant regardant l'eau chanter et jaillir sur les flancs de la proue et rêvant à demi étendu tandis que soufflait à mes oreilles la chanson chromatique du vent et que sur la dunette les deux matelots de quart se renvoyaient la traditionnelle mélopée traînante et quasi orientale : « Bon quart babo... o... ord, bon quart tribo... o... ord... » Là je regardais passer au-dessus de ma tête le panorama changeant des nuages avec leurs effets de lumière si divers, si inattendus... Tout cela je l'ai goûté compris avec les délices d'impression d'un néophyte. Maintenant cette belle traversée est finie retrouverai-je au retour la fraîcheur de mes sensations premières ?

Aussi je me sens malgré moi tout imprégné de ce sentimentalisme bête qui fait qu'on s'attache aux choses; pour un peu j'embrasserais les cordages.

Nous sommes tous à notre poste. Le Prince nous dominant de sa haute taille, le lorgnon porté haut et reconnaissant à mesure les détails de cet alignement de piers, déjà vu à son premier voyage. M. Léandri rappelant le souvenir d'Ajaccio et ne désarmant pas, défendant pied à pied la poësie de ses paysages corses qu'il ne veut à aucun prix de

clarer inférieurs aux sites américains. M. de Pierrefeu auquel le commandant cause des péripéties du voyage, enfin l'excellent docteur insaisissable et incessible comme une rente, paraissant et disparaissant, parlant successivement aux uns et aux autres en anglais et français tout à la joie de revoir un pays depuis si longtemps quitté.

La Bretagne passe à travers tous les ferrys, ous les yachts, tous les steamers. Elle a arrêté le mouvement de son hélice en bonne géante qui raint d'écraser involontairement quelque myrmidon. Trois petits remorqueurs, leurs amortissoirs de bois pendants à leurs bordages, piquent droit ur le paquebot, se collent par leur avant au ventre du vaisseau et poussent de toute la force de leurs machines. C'est ainsi conduits que nous arrivons la grande rotonde de la Compagnie transatlantique française et qu'enfin le trait d'union qui doit ous attacher définitivement au nouveau monde st jeté sous la forme d'un pont volant. Sur le lancher du pier, à travers la principale ouverture ous apercevons des visages inconnus attendant n rangs serrés les arrivants d'Europe. Nul ne ous cherche dans tout ce monde aux yeux inuiets ; mais des divers groupes qui le composent artent de ci de là, des cris, des interpellations ans les deux langues ; voire même en italien car s émigrants massés sur la bordure du second pont nt reconnu quelques amis et avec cette volubité, ce besoin de bruit particulier aux races mériionales, ils hêlent à pleins poumons... Les homes auxquels on a fait une dernière distribution e tafia sont gais, les femmes sont muettes et sernt leurs bambins dans leurs bras d'un mouveent de méfiance convulsive et irréfléchie... Pau-

vres gens... éternelle misère du prolétaire dont la vie n'est qu'un leurre incessant. Puisse le sol américain vous être plus clément que celui de la vieille Europe. Hélas l'homme est partout le même et ceux qui ont remplacé sur ces rives tant espérées le Sioux incivilisable et l'Apache féroce n'ont guère de meilleurs instincts. Cette terre américaine est dure au faible, impitoyable au petit et l'esprit farouche primitif de ses autochtones a fait place à une autre sauvagerie — celle des business à peu près aussi indifférente à la douleur humaine.

Comme je me livrais à ces réflexions attristantes le débarquement commença; l'anarchie la plus complète régna un instant à bord. Chacun chargé de ses bagages gagne de son mieux la passerelle. Le flot humain descend — le steamer se vide — tandis que ses salons, ses cabines, ses promenoirs, hier encore si familiers, si fréquentés, prennent l'aspect triste et mélancolique des logis abandonnés.

*
* *

La nuit est entièrement tombée quand, avec la dextérité d'un guide accompli, le Prince dirige notre petite caravane vers Hoffmann-House l'un des hôtels favoris de l'aristocratie New-Yorkaise. Nous tombons en plein soir de Sunday et l'immense ville est déserte, pareille à la cité de la Belle au bois dormant. Tout est fermé, de rares passants traversent en se hâtant les « corners » des avenues. Un vent froid balaye les rues vides, tandis qu'au-dessus de nous avec un fracas de tonnerre les « elevated » bondés de voyageurs, remplis d'une foule coquette et endimanchée, passent nous causant à chaque fois un étonnement nouveau. C'est

a surprise de tous les nouveaux débarqués que ces viaducs de fonte suivant les grandes voies longitudinales de New-York laquelle affecte sur les plans, a forme d'un gril démesurément allongé prêt à cuire on ne sait quel esturgeon fantastique.

Il est impossible de se faire dans cette soirée obscure une idée exacte de la grande ville américaine. Nous marchons, nous marchons... soudain les lumières plus vives, une place irrégulière mais vaste baignée de la clarté laiteuse des lampes à rcs.

C'est Madison Square où débouchent, animées ncore malgré l'heure et le jour ces deux artères ameuses Broadway et la fifth Avenue. Sur notre roite la façade, flamboyante sous les feux du gaz, 'un hôtel, se dresse avec, en lettres d'or, ces eux mots hospitaliers : *Hoffmann-House*, c'est otre logis.

Nous poussons la haute porte vitrée et nous pénéons dans un hall dont l'animation contraste avec silence et le vide de la rue. Là des gentlemen smoking deviné sous le pardessus à la mode, us le mac-farlane de drap mat doublé de moire, boutonnière fleurie, le cigare à la bouche font s cent pas, causant à voix basse, lentement mme ennuyés dans un désœuvrement inhabiel. Quelques grooms peu empressés se détachent un groupe d'employés qui, assis au long du ur, lisent et commentent les « papers » du soir. ns mauvaise grâce comme aussi sans la moindre acieuseté un gérant majestueux indique aux porters » qui se sont saisis de nos « parcels » agages à main) l'étage et le numéro des chames qui nous sont réservées. Bientôt installés en s « rooms » vastes comme des salons nous jetons

un coup d'œil attendri sur les lits immenses. Surtout au sortir des couchettes ultra-minuscules du transatlantique la vue de ces esplanades nous cause un véritable plaisir. Cependant on vient nous apprendre qu'un ami du Prince nous convie tous à dîner dans la salle à manger de l'Hoffmann. En dépit des prédictions laudatives du gentilhomme américanophile et périgourdin de *La Bretagne* nos malles n'arriveront, paraît-il, que vers onze heures ou minuit. Diable! Mais à Paris nous les aurions déjà près de nous!

Enfin force nous est de nous rendre en costume de voyage dans le Dining-room de cet hôtel tant vanté. Justement le dimanche soir est le « jour » des dîners galants de l'Hoffmann. Il est de bon ton d'y conduire les « ladies » élégantes qui pour un empire ne voudraient être vues ailleurs. La vaste salle resplendit, ses murs sont tapissés d'une sorte de Lincrusta doré du goût le plus affreux. L'or éclate partout. C'est une pépite, un gisement eldoradesque plutôt qu'un hall. Autour des tables, par groupes de quatre ou de six le tout New-York viveur et mondain, les hommes en frac, les femmes en somptueuses toilettes de ville causent, rient, mangent et flirtent. On nous sert à la place d'honneur un repas de bon aloi et qui dénote la présence de chefs français, le culte des traditions gastronomiques de notre cuisine parisienne. Tout en dégustant de petites huitres succulentes servies sur un lit de glace je jette sur les tables voisines le coup d'œil professionnel du journaliste et du reporter.

Bien curieuse à observer cette gentry américaine. Les fils affinés de cette République à laquelle Franklin servit de parrain pour la simplicité, l'au-

érité et le patriarcalisme des mœurs s'épuisaient en une recherche évidente de manières aristocratiques. Mais leurs efforts n'atteignaient qu'à une sorte de pose, à ce manque d'aisance, à ces contorsions, à cette préoccupation gênante de la recherche dans les gestes et dans les attitudes qui, chez nous, caractérisent ceux que nous avons baptisé « les rastaquouëres ». Voulant forcer leur talent et visiblement attentifs à ne porter un verre à leur bouche que selon d'automatiques et étroits principes, ces « snobs » n'avaient rien de cette grâce sans efforts, de ce laisser-aller apparent et de cette noblesse charmante, toute naturelle, qu'un grand-seigneur, qu'un homme de race sait mettre en ses moindres mouvements. La plupart rasés comme les acteurs un épais chignon de cheveux noirs plaquant leur sinciput le monocle à l'œil, ces « dudes » souriaient à tout bout de champ à leurs compagnes — visiblement « allumés » sous la tenue publique habituelle à la race anglo-saxonne. Ils posaient involontairement peut être, mais sans jamais se départir de leur affectation aux yeux indifférents des maîtres d'hôtels et des garçons. Où donc est le temps où l'Américain le mieux élevé étalait au dessert ses pieds sur la nappe et se nettoyait la mâchoire à l'aide d'un bowie-knife. Ces mœurs ont quelque deux siècles de date et je ne pense pas qu'il faille les regretter.

Les jolies croqueuses de bananes qui dînaient sous la lumière adoucie des bougies à petits abat-jour, côte à côte avec ces Brummel new-yorkais portaient sans grâce d'exquis costumes arrivés, d'ailleurs, en droite ligne de la rue de la Paix. Elles avaient un certain charme de santé ; bâties pour la plupart d'assez garçonnière façon, elles

me parurent aussi expertes en ce jeu féminin de la séduction que les « beautys » de nos restaurants à la mode. Elle s'essayaient à dégeler leurs commensaux dont la réserve — que j'aurais volontiers qualifiée de constitutionnelle comme dans la chanson de Ferny, était agaçante pour un français. Le flirt anglais et américain est tout juste l'opposé du nôtre et ce n'est ni à Londres ni à New-York que Boufflers eut pu se vanter de « pouvoir encor en dépit des ans, mériter un soufflet. » C'était donc ces dames qui se mettaient en frais, tandis que rougissaient à leurs moindres questions les grands dadais hypnotisés près d'elles. Je remarquai qu'elles n'étaient point fardées et que leur teint ne faisait qu'y gagner. Mais ce que je constatai avec regret ce fut la présence dans leurs mignonnes quenottes d'une foule d'incrustations d'or. Toujours cette exhibition du métal tant chéri. L'or est en Amérique une baguette de fée qui embellit instantanément tout ce qu'il touche et tandis que chez nous, nos mondaines dissimulent d'invisible façon les petits désastres de leur dentition, les plus fraîches yung-ladies de l'Union montrent avec fierté des incisives cuirassées de feuilles d'or. Quelques-unes s'y font sertir de petits brillants. Et je ne sais rien de plus laid. Je m'attends, si la mode des fausses nattes reparaît, à voir les américaines arborer des chignons en fil d'or. Tout est beau, là-bas qui coûte bien cher !

Le dîner terminé nous fûmes au Walhdorff, magnifique hôtel ouvert du matin même et des splendeurs duquel s'entretenait tout New-York. Le luxe des dorures y tenait de la folie et je pus m'y croire en quelque fol décor d'opérette à grand spectacle. Je renonce à énumérer toutes les excentricités

somptuaires de cet établissement. Je cite seulement — en passant — la chambre des fiancés (Bride-room) à cent dollars (500 francs) par nuit. Jamais l'atrocité du goût yankee ne se dévoila plus cruellement que là. Chaises plaquées d'or, sophas en étoffe d'or, lit — ayant coûté 50,000 francs — incrusté d'or. Ah! Franklin, mon vieux quaker, si de ton petit mausolée d'Arch-Street à Philadelphie, tu vois des machines pareilles, dans quelles proportions épiques doit s'allonger ton nez classique! Le docteur ayant consciencieusement examiné les somptuosités réclamesques de ce Bride-room, le majordome qui nous les faisait admirer lui demanda ce qu'il en pensait et malicieux, selon son habitude, l'anthropologiste me désignant du regard apprit à notre cicerone l'intention ou j'étais d'utiliser prochainement ce « réduit plein de simplicité » — musique de Gounod. — Ce jeune gentleman, ajouta-t-il, est environ vingt-cinq fois millionnaire et c'est pour conclure un noble mariage — musique de Meyerbeer — qu'il est aux Etats-Unis.

L'autre immédiatement tomba dans le panneau. Cet homme avait une figure rebondie de rustre et deux longs favoris qui lui donnaient l'air d'un macaque. Il me demanda gravement quelle serait la date approximative de mon mariage. Chut, étouffai-je, j'épouse la plus riche héritière du Connecticut et je vous promets ma pratique... mais rien encore n'est officiel... plus un mot... J'en ai trop dit...

Respectueux l'oberkellner n'insista pas. Cependant m'ayant vu sur la fin de notre visite sortir un paquet de caporal supérieur des poches de mon pardessus et rouler modestement la cigarette du Chatnoiriste, il parut concevoir des doutes sur

l'énormité de ma fortune et disparut l'air vexé.

En sortant j'attrappai le docteur.

— C'est égal, dis-je, vous en faites de belles. Me voyez-vous pris au mot et forcé après une nuit passée (quel cauchemar) seul au milieu de ces magnificences rotschildesques, de régler une note de cent dollars...

— Bah, fit le docteur, un télégramme à votre oncle et l'addition se trouvait payée... comme par enchantement.

— Ça, concluai-je,pour une jolie idée, c'est une jolie idée. Docteur comme pénitence je vous condamne à me permettre... un sonnet.

— Jamais... plutôt la mort!

— Alors je télégraphie à mon oncle et j'empoche les vingt-cinq louis en me réclamant de votre autorité...

— Soit, se lamenta le disciple de Broca,je consens un sonnet... mais pas plus!

Et nous quittâmes le Walhdorff. Le Prince marchait devant. M. Léandri et moi les yeux fatigués de tant de clinquailles et de chamarrures rêvions d'une nuit tranquille, passsée dans un lit enfin immobile. Le docteur, redevenu yankee, considérait ce luxe épateur comme tout naturel et quant à M. de Pierrefeu,avec son esprit mordant de provençal il trouva dans ses souvenirs de croisière *quelque chose de beaucoup plus fort!*

Les jours qui suivirent furent employés à diverses excursions tant dans New-York qu'aux environs. Ce qu'on pourrait appeler les « paysages » de la grande cité américaine, nous ne devions les goûter qu'à notre retour, au mois de juin,où New-York est superbe. Avril est là-bas un mois trouble, incohérent où la pluie,le soleil,la neige,la chaleur

se succèdent avec une bizarrerie déconcertante. Cette ville étrange, formidable, sorte de Carthage moderne agenouillée aux pieds d'un invisible Baal qui est le dieu « Money », je ne devais bien la comprendre, bien la pénétrer qu'à notre retour et c'est à ce moment que j'en parlerai.

Un seul mot en passant. New-York est sans conredit la ville riche de l'Union. Les grands clubs de la Fifht avenue mirent le plus aimable empresement à ouvrir au prince Roland leurs portes généralement très fermées. Notre « chief of party » rapporta des soirées passées parfois au milieu de cinquante ou soixante gentlemen, dont le moindre était quelque chose comme huit ou dix fois millionnaire, de très piquants aperçus. Du reste, la haute vie à New-York est européenne — et même françaíse dans tout l'agrément du mot. Un certain scepticisme y règne ainsi qu'une liberté d'allures qui, sans aller jusqu'au sans-gêne comme à Chicago, n'a rien du cant hypocrite et de la raideur protestante en honneur à Boston. On y aurait volontiers des tendances aristocratiques et, de fait, il s'y forme plusieurs « gentry » distinctes. En tête sont les « Knickerbockers », descendants des vieux colons hollandais et qui vivent extrêmement retirés. Ce sont des personnages un peu surannés, un peu ridicules, sortes de marquis de Carabas retour de l'émigration et ne fréquentant personne. Le Prince nous cita la très drôle invention de ce personnage malin, publiciste philosophe sachant admirablement comme se joue le clavier des ridicules humains et qui avait publié une liste des personnes « *que l'on pouvait voir* » à New-York. Les « purs », selon lui, s'arrêtaient au nombre modeste de 140, mais il n'en nomma que 139. Ce 140e, cet X***, dirait le

subtil Andrieux, chacun voulut l'être et la liste fit fureur. Le goût impérial, le retour aux décorations artistiques du commencement du siècle fleurit sur les rives de l'Hudson comme dans toute l'Amérique. La mode y fut, au premier empire bien avant que ce mouvement eût pris chez nous forme décisive. Je n'en veux pour preuve que la très intéressante soirée que donna, en l'honneur du prince, une des femmes les plus charmantes et les plus intelligentes de l'Amérique, Mme Mott, qui de son élégant hôtel, fait le musée Napoléonien le plus complet et le plus riche qui se puisse voir.

La journée du 7, veille de notre départ pour Washington débuta par une tempête de neige; neige, à la vérité, peu redoutable puisqu'elle fondait presque aussitôt tombée, mais qui n'en était pas moins inattendue après les sept jours de beau temps, et même de petites chaleurs, écoulés depuis notre arrivée. Nous dûmes au moins à cette giboulée matinale de voir la physionomie de New-York sous la neige. A travers les hautes glaces du hall nous regardâmes mélancoliquement passer les tramways, leurs toitures toute blanches, aller et venir les passants, luttant, le parapluie en avant, contre la rafale et pataugeant de leurs énormes snow-boots dans une boue grisâtre. Le ciel du reste ne tarda pas à s'éclaircir, et la légère couche de neige qui avait mis aux maisons des couvertures d'hermine fondit, disparut en un instant. La pluie avec toute une escorte de brouillards parut aussitôt et, le lendemain matin, quand nous nous dirigeâmes vers le pier de la Pensylvania railroad company, une épaisse brume envahissait l'Hudson, voilant l'énorme fleuve. Le spectacle était saisissant. Tandis qu'à l'intérieur du pier

ans les salles d'attente, une foule silencieuse aga-
ée par le mauvais temps attendait l'arrivée du
erry-boat, devant nous, comme derrière un ri-
eau passaient et repassaient de vagues masses
ombres à peine devinées malgré la distance très
roche où elles évoluaient, d'autres grands ferrys
hargés d'une foule compacte,et qui s'apprêtaient
jeter sur le pavé de New-York la masse de leurs
assagers.

Pour trouver plus sûrement le chenal des piers
voisinants dans cette atmosphère obscure et trom-
eusе, leurs hautes cheminées lançaient de longs
ppels tandis qu'à chaque station, d'énormes clo-
hes exécutaient toute une série de sonneries dif-
érentes et déterminées.On eut dit un concours de
las funèbres ou de tocsin exécuté par tout un
onservatoire de sonneurs. Tout ce vacarme s'al-
ongeait, s'étendait, s'augmentait encore du sifflet
es remorqueurs,des cris des pilotes se hêlant et,
e l'Hudson jusqu'à la rive opposée,montait aussi
oute une cacophonie bizarre, sinistre même, à
avers cet humide écran de brouillards.

Une masse plus noire que les autres se détacha
u vague de l'horizon borné auquel nos regards
accoutumaient.

Le long ferry du Pensylvania s'engagea dans
allée d'énormes palissades qui constituait le pier.
eu à peu nous distinguons nettement son large
ant arrondi comme un ventre, son pont sur-
ussé et sa haute cheminée avec le petit kiosque
capitaine d'où partait une série de sifflets de ma-
œuvre.Au centre—nous laissant revoir le brouil-
rd du fleuve comme à travers une lorgnette —
passage central réservé aux voitures et litté-
lement bondé de chevaux et de charrettes.

Les deux côtés de l'avant étaient noirs de monde. Le large bâtiment transportait certainement la population d'une jolie sous-préfecture française, et, en effet, lorsqu'il fut amarré, ne formant plus qu'un avec le sol ferme du pier, malgré la largeur des issues, il fallut bien cinq bonnes minutes à cette foule rapide et pressée pour passer du ferry à terre.

L'opération terminée, on ouvrit les portes de notre salle d'attente et des passagers en nombre presque égal allant vers New-Jersey remplacèrent ceux qui venaient de descendre. Les voitures, paisiblement, sans cris, à peine un coup de fouet claquant l'air par ci par là, embarquèrent. Nous nous dirigeâmes vers l'avant. Outre l'heure matinale, l'inévitable tristesse de cette perspective brumeuse nous avait saisis. Le Prince cherchait dans le *Herald* les dernières nouvelles d'Europe, le docteur retrouvait des sensations évanouies depuis cinquante ans. M. Léandri avait découvert un de ces petits gamins cireurs de souliers qui courent sur les ferrys leur boîte à la main en criant : « Schain ». Ce bambino était italien et tout en brossant écoutait M. Léandri lui parler sa langue natale, un rire de contentement montrant toutes ses dents blanches.

Enfin M. de Pierrefeu avait allumé sa pipe et suivait avec intérêt la manœuvre de l'espèce de proboscidien qui nous emportait. Autour de nous rien que des gens enfoncés jusqu'au chapeau dans les différents « papers » de New-York ; rien que des physionomies plongées dans la plus absorbante lecture.

Peu à peu nous avions démarré, quitté le chenal. Nous étions en plein Hudson. Autour de nous évoluaient d'autres bateaux dont quelques-uns marchaient perpendiculairement à notre route. O

ntendait d'abord leur sifflet, leur sirène ou leur loche puis on voyait passer à peu de distance une mbre mobile. Malgré le danger constant et terble d'un abordage avec cet incessant va et vient e bâtiment les accidents sur l'Hudson sont rarismes même par les plus épaisses brumes. Le luxe es précautions n'est pas, on le croit, chose inutile. n appel de cloche toujours le même frappait otre oreille depuis quelques instants; il devint lus rapproché, plus strident. Nous gouvernions ertainement droit dessus et en effet, nous nous ouvâmes une fois la cloche visible — sonnée à our de bras dans une logette par un gentleman en as de chemise — juste en face du pier de la ensylvania. *Le Ferry* recommença son éternelle anœuvre, s'avança entre les deux haies de pilo-, vint buter intentionnellement contre un cintre énagé à l'extrémité et s'emboîta sans une faute ns le demi cercle du quai. Nous descendîmes. Dix inutes après nous étions installés dans un des rlor-cars du train en partance pour Washington. On sait que les wagons de luxe dits parlors-cars ssèdent deux rangées de fauteuils latéraux. Je 'établis confortablement dans un de ces sièges acieux et monumentaux comme un fauteuil de binet médical. C'était notre premier pas sur les ies ferrées de l'Union. Pendant combien de urs et de nuits allons-nous les prendre, les reendre, les connaître et les pratiquer ces fauteuils parlors et ces « boxes » de sleeping?

Le train partit sans un sifflet, sans un avertissent des conducteurs, comme il est d'usage en mérique. Devant moi à travers les vitres, ou utôt les vastes glaces du parlor, je voyais défiler e maigre banlieue où le printemps tardif n'avait

pas encore mis même une espérance de verdure ou de floraison. Les villas, cet éternel modèle de la villa américaine, véritable joujou, miniatures agréables s'alignaient les unes — mais rarement — en briques et à deux ou trois étages ; la plupart en bois, jusque dans leurs toitures, avec de petites vérandas supportées par des colonettes plâtrées. Il y en avait de nouvellement peintes, toute blanches, très propres, et de vieilles sur le bois desquelles grimpait comme une lèpre.

Et toujours autant que la vitesse du train le permettait, à travers les baies à guillotine des pièces on apercevait de gentils intérieurs, tout un luxe, un bonheur de propriétaire, d'homme libre chez lui, non persécuté par la tourbe des concierges, des gérants et des voisins comme dans nos immeubles-casernes. On devinait d'un coup d'œil toute cette petite fierté des ménagères anglaises et américaines qui trouve moyen de meubler, de bibeloter, de draper, d'agrémenter un salon avec rien, alors que chez nous — beaucoup plus riches peut-être, mais aussi beaucoup plus rares — sont les salons coquets et les luxueux intérieurs.

Et c'est là la grande supériorité de la race anglo-saxonne. Ce bien être familial posé au-dessus de tout. Le mariage facilité, le bonheur conjugal prôné, recherché ; et l'on n'attend point comme chez nous d'y être usé, croulant, vanné pour se créer une famille. A la vérité on commence à calculer les chiffres des dots, à faire du mariage une âpre affaire ; mais si ces mœurs latines viennent à triompher (comme l'appréhendait il y a peu de temps un journal anglais) la prospérité de la grande race colonisatrice pourrait s'en ressentir cruellement.

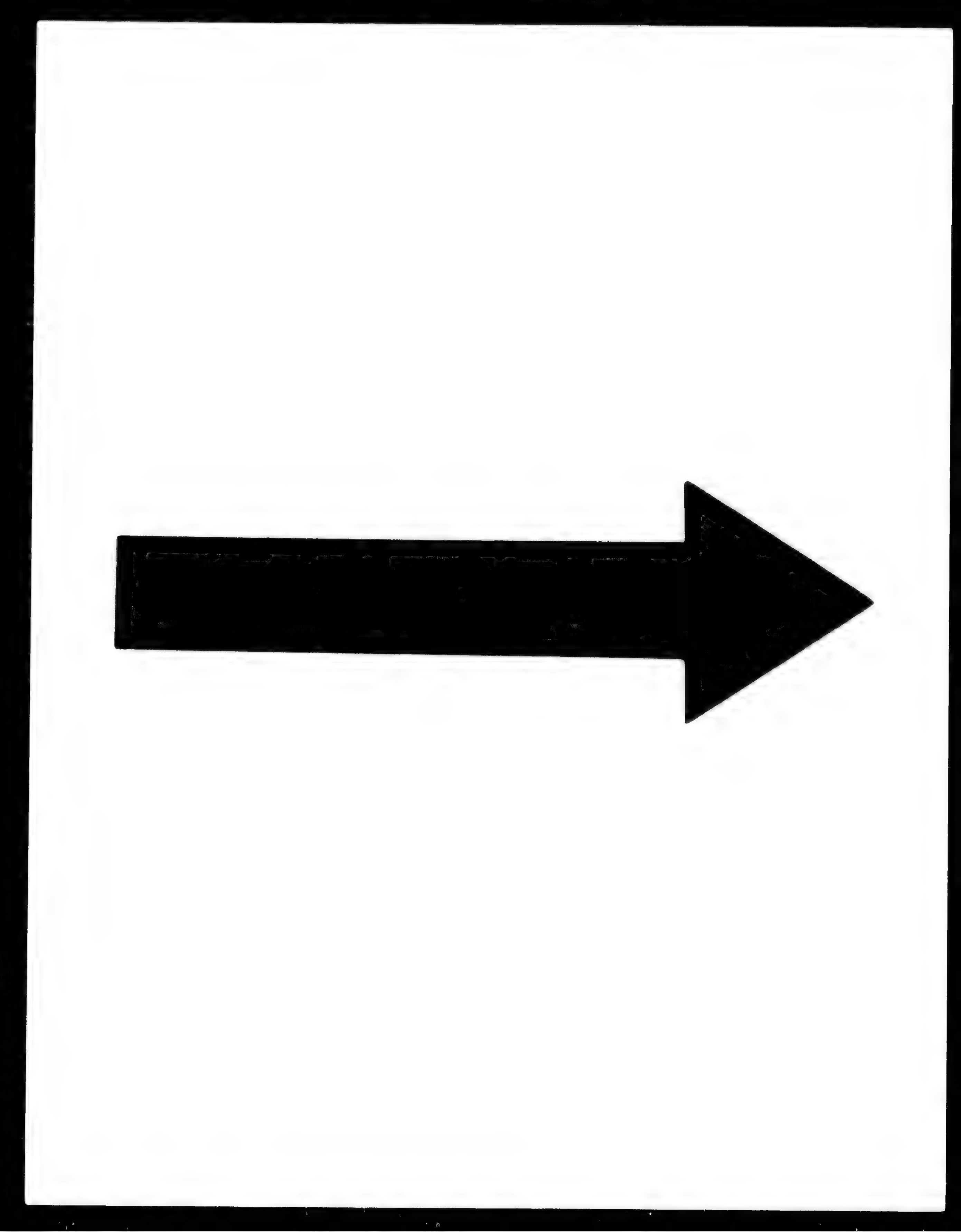
Qu'on n'aille pas conclure de ce dithyrambe ue je sacrifie traîtreusement mes compatriotes. Non, je ne m'aplatis pas devant le génie des yan-ees et même je reconnais que, comme société, omme cœur, comme délicatesse, comme tact, ous sommes bien autrement doués que les amé-icains lesquels peuvent être d'amusants old fellows naisne seront jamais des natures spontanément gé-éreuses et tendres,et fines.Mais à quoi bon toutes os qualités puisqu'elles sont étouffées, broyées ous le poidshonteux de l'idée « bourgeoise » pré-ominante, sous le fatras des lois démodées et des outumes anti-naturelles dont nous ont cerclés, omme d'une ceinture de fer,la succession des âges.

Oui,l'adage est profond et vrai,sur ce chapitre du oins. Les peuples heureux sont ceux qui n'ont pas 'histoire—partant pas d'héritages fâcheux à subir.

Et voilà pourquoi j'ai eu pendant tout mon éjour aux Etats-Unis le chagrin de constater que es gens intellectuellement et philosophiquement ien moins armés que nous, sont, sous le rapport e la vie pratique, incroyablement en avance sur vieille Europe.

Toutes ces réflexions je les faisais comme ache-aient de se dérouler à mes yeux les derniers aysages du New-Jersey, paysages sans grand ca-ctère, semés de prairies pelées où broutaient de res bestiaux, coupés de ci de là d'usines, et où ous poursuit une pluie de réclames hallucinantes Castoria ! Castoria !—ou—Admiral cigarettes»...

Comme les premières ondulations pensylva-ennes paraissaient, mais basses et peu intéres-ntes en raison de la proximité des côtes,j'observai es voisins. Tous ou presque tous avaient cette ysionomie nervoso-bilieuse que donne l'activité



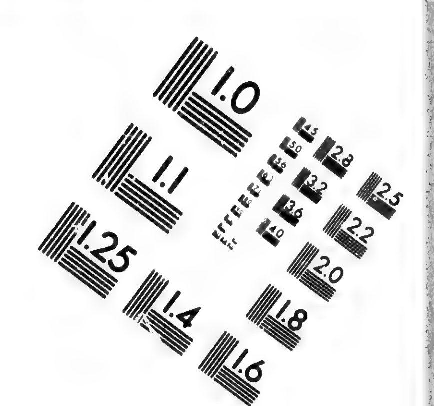
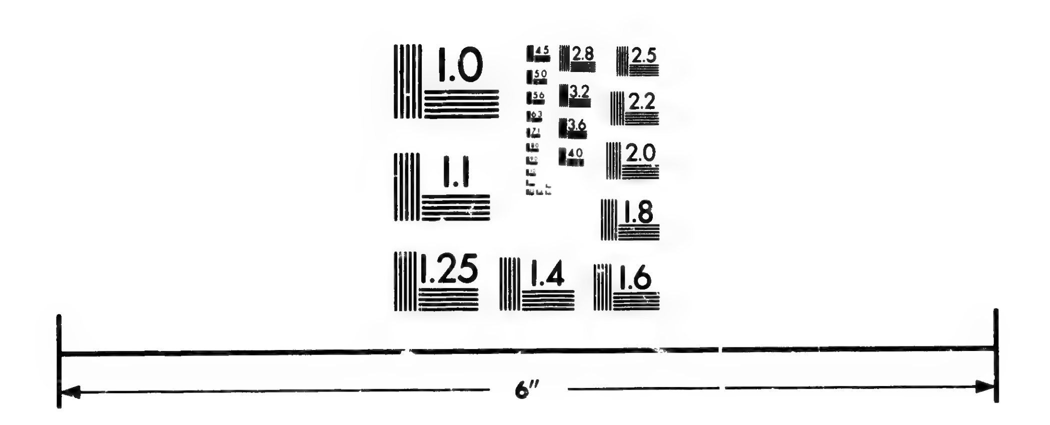


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

et la lutte commerciale trop intenses, le visage sanguin, rougi par plaques, résultat évident de la fièvre « des affaires »; car, pour ne pas détester le Whysky, l'américain, en général ne s'alcoolise que modérément. Mais la rapidité d'une vie réglée à la vapeur, l'absence de toute fantaisie, de toute flânerie en dehors du repos du soir use et brûle cette race aussi sûrement que le feraient les excès contraires.

Au fond du wagon deux vieilles dames se repassaient réciproquement des journaux. En face de moi une de ces originales comme il en abonde en Angleterre, et comme Maupassant en a magistralement peint quelques-unes, ne restait jamais immobile; tantôt des profondeurs d'un ridicule gros comme un sac de nuit elle tirait tout un jeu de parfums, tantôt elle rajustait à l'aide d'un minuscule nécessaire le désordre de sa toilette, tantôt enfin elle se plongeait dans la lecture d'un petit livre recouvert par elle-même d'une housse de soie et s'arrêtait par moments en poussant de gros soupirs. Fort heureusement, pour me distraire de ce voisinage encombrant, j'avais à l'extrémité du wagon les rires perlés de deux jeunes ladies presque des enfants! Elles sont la seule chose charmante et je n'hésite pas à dire exquise de cette race américaine si peu faite, en général, pour les sensations inutiles. De ces gamines que n'ont pas encore démesurément allongées les exercices physiques et qui sont à cette limite troublante et si tendrement énigmatique de l'âge injustement nommé ingrat, de ces fillettes au teint frais, aux yeux hardis et pleins de lumière, aux manières libres et garçonnières, se dégage un rayonnement. Partout sans doute la jeune fille a

ces dons charmeurs mais ici, encadrées dans la foule morose, sérieuse et ennuyée des hommes, tranchant sur les allures de chien savant, la diaphanéité trop tardive et la liberté « voulue » de manières des femmes, elles ont un je ne sais quoi qui égaye et console l'âme latine. Quant aux neveux de l'oncle Sam ils ne font aucune attention à ces fleurs subtiles qui ne se révèlent pas par l'acuité d'un gros parfum. A quoi sont-elles bonnes? disent-ils. Pas à faire des enfants à coup sûr. pas même à tenir un ménage. Ce sont pour eux des chrysalides avec toute la laideur généralement inhérente aux chrysalides. Et c'est pourquoi latin imaginatif et rêveur j'avais ouvert cette page exquise de Shakespeare où Roméo s'écrie :

O, she doth teach the torches to burn brigth!
Her beauty hangs upon the cheek of night
Like a rich jewel in an Ethiope's ear
Beauty two rich for use, for earth too dear!

« Ah! les flambeaux apprennent par elle à resplendir. Sa beauté brille au visage de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Ethiopienne. Trop précieuse beauté pour qu'on ose en faire usage, créature trop adorable pour ce monde! »

Et c'était en levant les yeux du texte anglais, où le plus puissant des tragiques évoque, en quelques lignes, tout un monde de poësie, que je contemplais ces grandes fillettes insouciantes et rieuses. L'une pouvait avoir quinze ans, l'autre un peu moins, et une véritable mélancolie m'envahissait de songer qu'un jour, toute cette éclatante et indéniable splendeur se résoudrait en la plus grimacière et la plus prosaïque tournure et que si le hasard me ramenait plus tard en Amérique j'y trouverais

deux mères de famille mouchant une douzaine de babys, veillant à la propreté du crachoir marital et lisant Byron ou Longfellow comme on lit la cuisinière bourgeoise, avec la studieuse mais bornée attention des écolières « raisonnables ».

Partout je les ai retrouvées ces exquises yung-misses, sinon elles-mêmes, du moins d'autres toute pareilles, partout j'ai constaté la parfaite indifférence de l'Américain pour ces mignonnes inutiles et partout j'ai laissé mon livre et mon journal pour suivre leurs ébats pleins de grâce ramassant pour moi, français, ces miettes des sensations absolument méprisées par le yankee.

Comme nous approchions de Baltimore qu'annonçaient assez tristement de grandes bâtisses qu'on devinait pleines de machines, un mouvement de tramways et d'elevateds, j'allai à l'arrière du convoi respirer l'air du dehors, sur l'espèce de plate-forme qui termine tous les sleeping et les parlors de l'Union. J'y étais à peine que les deux petites américaines y vinrent. De gros bonbons aux formes bizarres craquaient sous leurs dents et elles étouffaient de petits rires. Sachant qu'ici elles étaient pour tous des enfants, presque des babys, je leur demandai :

— Whis is this station, please.

Alors avec un grand sérieux et des efforts surprenants d'amabilité et d'obligeance, elles me répondirent. Quand les phrases devenaient difficiles je les arrêtais.

— I can not understand... difficult.

Et au milieu de grands rires, insouciantes et naïves elles répétaient leurs phrases. Puis à leur tour elles me questionnèrent. — Vous venez de Paris. Vous faites un voyage d'agrément ? Et je

restai stupéfait : les deux demandes avaient été faites en français. Je constatai la justesse de l'observation faite au début du voyage par le Prince qu'en Amérique presque toutes les jeunes filles et les femmes parlent notre langue. Sans doute elles n'eussent pu prononcer un discours académique, mais elles parlaient suffisamment avec un joli accent pointtrop britannique et des petits gestes impossibles. A un certain moment, un monsieur à la barbe grise, les yeux gros de sommeil parut. C'était le père.Elles l'appelèrent gentiment et lui, m'apercevant ne parut point étonné de nous voir en conversation.Au contraire, il nous sourit dans sa broussaille patriarcale. J'allai au-devant de lui et luiadressai la parole.C'étaitun homme charmant de la meilleure société du Maryland et jusqu'à Washington il m'entretint tantôt en anglais,tantôt en français,de sa patrie et des qualités innombrables qu'il lui trouvait.

Car c'est là encore une des choses qui vous frappent dans ce diable de pays. Tous ceux avec qui vous causez dans les Pulmann, sur les bateaux, dans les hôtels n'ont qu'un mot à la bouche, l'éloge de l'Amérique : Nous sommes heureux ici, monsieur, nous n'avons aucun des lourds soucis des Européens, l'Amérique est vraiment le pays par excellence.

Ceux mêmes qui sont seulement des américains d'adoption ont au moins autant d'enthousiasme. Allez donc voir en Allemagne, en France, en Italie et ailleurs si vos compagnons de voyage avoueront n'avoir rien à désirer et habiter la région du globe la plus privilégiée.

Après Baltimore l'horizon s'élargit subitement, on sentait proche l'espace formidable de l'océan.

A ce moment même le soleil se voila de nuages gris et une teinte douce et reposante, s'étendit sur le panorama au milieu duquel filait le rail-road. Des bouquets de bois, des lieues de forêts apparaissaient sur la droite et le cadre s'agrandissait des proportions plus sauvages. C'était bien ce paysage américain que Chateaubriand a décrit. Non pas celui des forêts vierges et des savanes mais celui qui, dès son arrivée, frappa le premier ses yeux par sa poësie mélancolique.

De la plate-forme où j'étais, j'avais,en appuyant sur un des boutons électriques répandus à profusion tout le long des parlors, fait venir le « porter », le nègre en uniforme que nous devions voir dans tous les Pulmann et dans tous les Wagners cars. Moyennant vingt « cents » il daigna m'apporter le plus détestable cigare que j'aie fumé dans toute l'Union où, Dieu sait, les invraisemblables « infectados » pullulent. Néanmoins sollicité par l'air devenu vit je l'allumai courageusement. J'en avais à peine tiré quelques boufées qu'un coup amical me fut frappé sur l'épaule et je vis le docteur, qui tout gaillard, ses yeux pétillants derrière ses gros ses lunettes contemplait le paysage et d'un geste embrassant tout l'horizon semblait me dire : « Hé, ça n'est pas mal !

L'estuaire gigantesque de la Delaware commençait à ce moment à s'allonger à l'infini — sur notre gauche; le docteur dithyrambique s'écria :

— La Delawarre — voilà cinquante ans bien que je me baignais ici même ou tout près — sans caleçon sous l'œil bienveillant de la grande nature américaine. Tout cela était superbement sauvage. Partout où vous voyez ces champs, ces fermes, ces cottages, s'élevaient les plus splendides

prêts que vous puissiez imaginer. Mes parents étaient fixés là. A cette époque les colons établis ur ce point de la Delaware se comptaient, et si ose évoquer un souvenir bien lointain, je la traersais cette Delaware à peu près à cet endroit-ci. lle est, vous le voyez, d'une jolie largeur. Mais, l Léandre, j'étais attiré vers l'autre rive par une ès charmante enfant dont les traits ne se sont as complètement effacés de ma mémoire. Elle 'attendait au bord du fleuve, sous les grand ares, et cette végétation alors admirable et touffue faisait notre complice... Ah ! tout ceci est bien in. Mais ce pays est décidément surprenant. Vous quittez forêt vous le retrouvez ville. Où, de mon mps, l'on avançait la hachette à la main — cette meuse hatchett suspendue — que vous avez vue l'arrière du wagon, dernier vestige de l'existence antan — vous avez aujourd'hui le choix entre nq ou six lignes de chemin de fer!... Et à la ace des grands arbres ligottés de lianes vous ez quelques bouquets de bois qui semblent déchés de la forêt de Saint-Germain et à travers squels vous apercevez toute une vie commerle et industrielle... des villes, des villages... à rte de vue ! — Ainsi parlait le docteur — surpris changement opéré dans le pays de son enfance.

Après la Delaware d'autres immenses nappes au apparurent, toujours sur notre gauche. C'était tte fois les diverses échancrures intérieures de baie de Cheasepeake. Ces golfes immenses semient morts. Leur eau n'avait pas une ride. Le in filait sur des ponts de bois construits presque ras de l'eau peu profonde, en sorte qu'on eût rouler sur la surface même des flots. A perte vue la baie se déployait dans sa grandeur mé-

lancolique ; un petit voilier de pêche se balançai au souffle à peine sensible de la brise du large. C fut le seul point qui vint rompre la monotonie d ces vastes lagunes car cette partie de la baie qu nous longions ne conduit à rien, ne mène null part, la creusée des eaux s'arrête là et la naviga tion se fait au centre même de l'immense bai n'ayant que faire de suivre ces côtes tout à fa désertes, stériles et peu fréquentées.

. . . .

A mesure que nous nous rapprochions de Wa hington nous constations une élévation sensibl de la température. Sur la plate-forme, un ve tiède — un vent du midi — soufflait. Nous avion laissé New-York sous la neige et nous nous tro vions maintenant en pleine région chaude. L printemps tardif n'avait pas encore mis une feuill aux arbres; mais dans les champs, parmi les herb des prés nous distinguions des fleurettes en plei éclosion. Un parfum de campagne, une puissan odeur de sève nous soufflait au visage et tous l cinq, cahotés par l'allure rapide du train, couve de poussière et de fumée, nous restions songeu captivés par cette poësie indéfinissable de la be saison. Nous étions seuls, d'ailleurs, sur la gale d'arrière du train. Malgré la frappante transform tion du climat tous les voyageurs demeuraient da l'intérieur des cars dont les doubles vitres étai hermétiquement closes et où la température ét absolument intenable. Les serpentins selon la m thode américaine conduisaient à travers le wag la chaleur d'un poële énorme placé à l'arrière d un petit compartiment. Les américains, nous vîmes par la suite, ne sont pas seulement frile ils se complaisent dans des atmosphères inv

mblables. Il ne s'agit pas pour eux d'éviter le oid il faut encore qu'une atmosphère comause les écrase dans leurs fauteuils et que, bercés r le mouvement du train, ils puissent dormir la ouche ouverte le Herald ou le World répandus tour d'eux — de ce sommeil de plomb que nne la demi-asphyxie. Hommes et femmes tout bonheur de cette véritable cuisson et, tandis e le soleil se chargeait déjà à lui tout seul de ndre brûlante la paroi extérieure des cars, ouaient de temps à autre des yeux lourds et paraisent surpris de voir ces cinq gentlemen debout une plate-forme. Tout le long de ce voyage ce pour nous un continuel étonnement de voir mbien ce peuple qui, sous d'autres rapports, a e entente nette et énergique de l'hygiène, a tout comme un amour du renfermé et des chars malsaines qu'engendre un chauffage exagéré. Là où chez nous on ouvrirait tout, on se plainit de n'avoir point assez d'air ; eux ferment imdiatement toutes les issues, et fussent-ils cent s un espace à peine suffisant pour vingt, réclant du feu, des poêles bourrés jusqu'à la gueule les couvertures. — Sans doute les fréquents et médiats changements de température qui se duisent sur la côte atlantique excusent un peu e manie. Pourtant, de voir ainsi les américains ouvoir à l'aise dans des étuves, alors qu'il fait dehors quelque chose comme 18 ou 20 degrés igrades... cela donne de leur complexion une bien pauvre.

ous passons au-dessus d'un grand fleuve saneux et bas. Enfin nous traversons en ralennt une série de pelouses dont le vert chatoyant que une culture et des soins savants. A l'hori-

zon s'esquisse une grande ville dominée par un
série de monuments trop blancs et d'aspect ma
sif... un Panthéon d'une belle hauteur émergea
sur la droite, sur la gauche un gigantesque obéli
que... Nous arrivons à Washington et nous trave
sons, en ce moment, les jardins du Smithsoni
Institute qui font avec ceux du Capitole et de
Présidence comme une ceinture de verdure à
capitale de l'Union, du côté de Potomac. Ce
façon d'entrer dans la ville gouvernementale e
assez gracieuse et quand on sort de l'utilita
New-York on voit avec plaisir des jardins fa
pour le plaisir des yeux, des plates-bandes s
gnées, des arbres taillés, des serres et tout l'atti
enfin d'une cité élégante et coquette.

*
* *

Cette arrivée — par des jardins fleuris — d
la ville capitale, construite d'ailleurs sur les pl
d'un français : le major Lenfant, nous avait d'
tant mieux disposés qu'une température de jui
avait fait éclore sur les branches des arbres de
ritables perlées de fleurs. Les magnolias dont s'
touraient les édifices publics étaient superbes.
souffle parfumé emplissait la magnifique ave
Pensylvania, orgueil de Washington et par laqu
le Prince nous conduisit tout droit à l'Arling
hôtel. L'impression reposante que nous ca
cette cité pleine de monuments, aux rues paisi
bordées d'élégantes boutiques que n'envahi
aucune brutalité industrielle, ce beau ciel du
ryland que célèbrent avec raison tant de ch
populaires américains — tout cela devait nou
duire après le fracas, l'affolement et le surch
fage de la vie New-Yorkaise. Nous fûmes con

Je dois dire que l'esprit des Washingtoniens me
rut plus hospitalier que celui des autres améri-
ins Est-ce la présence des diplomates étrangers
côté politique — partant plus accueillant —
s habitants qui presque tous appartiennent soit
Congrès, soit à la magistrature, soit à la haute
ministration... toujours est-il que la ville gou-
rnementale de l'Union est une ville de « clubs »
le temps se passe en réceptions continuelles.
épouvantable ennui pèse, d'ailleurs sur ces cé-
nonies extrêmement froides et prétentieuses,
pour ma part, après y avoir été pris trois fois,
parvins à me dérober à de nouvelles invita-
ns me contentant de renvoyer à ces gentlemen
n intentionnés, mais bien rasants, ma carte
c mes plus vifs remerciements.

Tout a été dit sur Washington dont un savant
plus aimables et des plus complaisants M.
son, du Smithsonian Institute nous fit voir les
ects les plus intéressants.

e centre de Washington, le cœur de la cité,
t évidemment cette Pensylvania, familièrement
na-Avenue, large comme notre rue Royale et
neusement bitumée. Là, viennent aboutir les
ou six rues un peu animées de cette ville of-
lle. Là, sont les plus beaux magasins. Cette
e imposante part du Capitole, dont la masse
ge parmi d'épais feuillages au sommet d'une
ssion babylonienne de terrasses, pour aboutir
etit monticule où sont groupés la Maison
che, les ministères, la Trésorerie et d'autres
es d'usage non moins gouvernemental et ad-
stratif. A la nuit tombante elle est délicieuse
avenue; du Potomac qu'on ne voit pas —car
toie extérieurement la ville — monte une

fraîcheur qui se parfume aux massifs des groun dont le gracieux cercle enserre la capitale. Pe ou pas de voitures. Seuls de délicieux cables cars vont, viennent, filent, s'arrêtent, reparte dans un gai tintinnabulement de timbres. Et l'o reste honteux devant la simplicité, l'élégance et rapidité de ce système de tramways — surto lorsqu'on se rappelle le triste funiculaire de Bell ville et la difficulté inouïe qu'eurent à en assur le service à peu près régulier, nos ingénieurs pa siens. On m'objectera que le sol de Washingto est plat. Je répondrai qu'à San Francisco les ru ne font que monter et descendre des côtes ina cessibles aux horses-cars et que les cables-cars fonctionnent admirablement... D'ailleurs le tra way à attelage et l'omnibus antique ont à p près complètement disparu en Amérique et l'am lioration qui en résulte dans le service des tra ports en commun est saisissante, indiscutable.

Washington est la seule ville de l'Union d les rues soient convenablement pavées et où piéton n'ait pas à exécuter une danse des œ pour traverser les rues ailleurs qu'aux carrefo (corners). C'est à Washington qu'existe aussi plus beau panorama de la bataille de Gettysbu fléau national qui sévit dans toutes les cités am ricaines, comme l'influenza ou la diarrhée inf tile. Il n'est pas une bourgade possédant qu ou cinq mille âmes qui n'ait son panorama d « Battle of Gettysburg » Avec cette belle ig rance de l'histoire contemporaine que posséd les jeunes bacheliers de notre beau pays je m'i ginais la guerre de Sécession comme une esp de fantasia — une guerre d'opérette. Ce nom Gettysburg ne me disait rien. Mais comme je m

prêtais à un « chinage » consciencieux le docteur m'arrêta d'un geste.

— Ce combat dont les yankee ont fait un rasoir national a été sérieux, très sérieux, dit-il. Ce fut évidemment le point culminant de cette rivalité terrible du Nord et du Sud où s'engloutirent tant d'existences et de fortunes. Là, se décida le sort de la campagne hardie menée jusqu'en plein cœur des Etats abolitionnistes par l'armée esclavagiste. Ces deux mots abolitionnistes, esclavagistes je les emploie n'en trouvant pas d'autres, mais à regret. En effet, ce furent bien plus des appétits d'une espèce particulière, une antique jalousie commerciale, l'envie portée à des voisins trop prospères qui, sous couleur humanitaire, lancèrent les gens du Nord qui se fichaient des noirs, comme de colin-tampon dans la redoutable aventure. J'en veux pour preuve la présence dans les deux armées de bataillons nègres. Ce fut le 1er juillet 1862 que s'engagea l'affaire de Gettysburg. Les confédérés, comprenant qu'ils jouaient la carte suprême, attaquèrent avec une furia indicible. Les deux ailes de l'armée fédérale, commandées par le général Meade furent à demi écrasées et durent abandonner une partie de leurs positions. La cavalerie sudiste après des merveilles d'audace et de valeur s'apprêtait à exécuter un mouvement enveloppant qui vraisemblablement eut décidé en faveur des siens la victoire encore incertaine. Mais la grosse attaque dirigée contre le centre que commandait le général Hancock échoua complètement. On était au 3 juillet la bataille durait depuis *soixante heures* ! Les Nordistes voyant l'ennemi déconcerté firent un dernier effort et restèrent enfin maîtres de ce champ de carnage. Quel-

que chose comme trente mille cadavres témoignè-rent de l'acharnement réciproque des deux armées. La guerre n'était pas finie mais la force du Sud était brisée; comme toujours le succès emporta dans la cause fédérale les irrésolus. *La bataille de trois jours*, comme l'appellent les américains, assura la suprématie des Unionistes. La résistance des confédérés ne fut plus qu'une espèce d'agonie.

. . . .

L'hôtel où nous étions descendus était à la fois le plus ancien et le « mieux considéré » de Was-hington chose assez rare car l'américain générale-ment va au plus moderne cherche en tout ce qui croit être le dernier mot du perfectionnement. L'Arlington Hôtel, fort confortable, d'ailleurs avait, comparé à l'Hoffmann et au Wahldorf, un air de bon vieil hôtel de province. Il était bondé de voyageurs et ces personnages mêmes m'intri-guaient beaucoup. Dès le matin je les voyais réunis dans le hall ou dans le ritting-room prenant les postures les plus variées, mais généralement vau-trés sur les fauteuils, un gros cigare à la bouche tout congestionnés du dernier repas absorbé n'échangeant entre eux que des paroles rarisylla-biques. De leurs yeux alourdis tous ces individus possédant — tous — le type parfait du charcutier qui a réussi, suivaient le mouvement des voitures qui se faisait devant l'hôtel, ne s'interrompant de leur espèce de léthargie que pour exécuter au-dessus de leurs crachoirs la gymnastique habi-tuelle aux américains. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect parfaitement déplaisant de ces personnages qui étalaient complaisamment les purs défauts de leur race : le sans-gêne, l'é-goïsme, la vacuité du cerveau et la satiété de

omac. La plupart portaient sur leur face conges-ionnée la trace évidente de l'alcoolisme : Pour-ant à table, rares étaient ceux qui buvaient du vin. Il est probable qu'ils se rattrapaient autre-ment. Qu'étaient-ils? Que faisaient-ils là plusieurs ours de suite, toujours balancés dans leur rocking, aveux, indifférents, repus? *Ils attendaient des laces.* C'étaient des solliciteurs venus quelques-ns de très loin, avec une recommandation pour n ministre et qui guettaient de là leur nomination quelque place de juge de paix, de trésorier-ayeur, de contrôleur, d'inspecteur... que sais-je? — resque tous riches, ils ne doutaient pas d'une omination la plupart du temps cyniquement ayée — offerte au plus fort enchérisseur. Ils s'é-aient déplacés pour hâter par leur présence la olution de leur affaire. Une demi-heure, au milieu e la journée, leur suffisait pour rappeler par une isite discrète leur présence au ministre. Le reste u temps, ils digéraient : prenant dans le hall d'Ar-ngton hôtel des airs de gros lézards se chauffant u soleil affichant leur panmuflisme avec bonheur..

C'est qu'en effet, c'est à Washington que vien-ent aboutir toutes les ambitions, toutes les intri-ues, toutes les rivalités de clocher. C'est là que s puissants agents électoraux vont demander le ix de leurs services, la politique, étant en Amé-que considérée comme une affaire et même omme une sorte de business plutôt déshonorante.

oici encore une des caractéristiques de ce peu-e étonnant. Du premier bond, après avoir en omme à ses débuts, apporté dans la conquête de liberté la plus noble et la plus pure ardeur, après voir à Harpers Ferry, à Gettysburg, donné la note odigieuse de l'affranchissement des noirs, les

américains n'ayant plus à mettre en quelque sorte la politique au service des grands principes et des grandes idées sont allés d'un bond, jusqu'au scepticisme le plus complet. Aujourd'hui, c'est bien du mépris qu'il sont pour le « politicien ». Rien ne saurait dire la somme d'humiliante compassion que prend ce mot dans la bouche d'un négociant de Broadway ou sous la plume d'un rédacteur du *World*. Et, à dire vrai, les quelques hommes, vivant exclusivement de politique qu'il me fût donné de voir justifiaient assez ce mépris curieux. Sentant le whisky d'une lieue, de mauvaise tenue, possédant des allures louches d'hommes d'affaire de quartiers pauvres, ils donnaient une idée navrante du parlement auquel ils appartenaient et paraissaient plutôt se rattacher à quelque louche condition sociale qu'à celle de représentant du peuple américain à la Chambre de Washington. La distance qui sépare un notable commerçant, un officier, un magistrat, un journaliste, un ingénieur d'un député est incommensurable. Autour des uns règne une atmosphère de respectabilité, un peu exagérée mais réelle; autour de l'autre, des sourires s'ébauchent, les regards des hommes se croisent comme quand dans une foule on vous désigne un individu mal famé. Qui dit politicien dit gentleman douteux. Ce peuple utilitaire et, avant tout travailleur, inventif, audacieux, a pour ces hommes qui vivent d'autre chose que du travail, le mépris que professent seuls chez nous quelques grossiers manœuvres pour ces « *faignants de députés* ». La politique est le refuge des gens qui ont fait de mauvaises affaires et des coquins qui n'ont pas réussi.

Chez nous, au contraire, si bien des farceurs parviennent à subtiliser adroitement un mandat

représentatif, l'honorabilité et le prestige de la députation sont tels que des commerçants fort riches, des médecins, des notabilités de la science et des lettes, de gros propriétaires fonciers, des gens possesseurs de fortunes considérables n'hésitent pas à briguer une situation qu'en Amérique leurs pareils repousseraient avec dédain.

Sommes-nous dans le vrai ? Avons-nous tort ? Il ne m'appartient pas de résoudre ce problème. Je constate seulement l'opposition absolue des appréciationsaméricaines et françaises, du rôle de la politique et de ceux qui s'en occupent. Je me permets pourtant de préférer notre manière de comprendre la représentation nationale laquelle me paraît plus digne d'un grand peuple d'une grande nation ayant un idéal et des vues élevées.

Pour revenir à Washington, il faut rester sur le harme du premier coup d'œil. De ses monuments ue dire avec la meilleure volonté du monde: l'Obélisque de cent vingt-cinq (ou cent cinquante) nètres, est tout simplement ridicule. Les ministères ont de mauvais devoirs d'architecture. Le Capiole a été décrit mille fois : tous les guides du nonde en donnent les moindres détails. La seule hose qui frappe dans ce monument vaste et froid, 'est la façon tout à fait pittoresque dont il est préenté. — Cette succession de terrasses aboutissant la base de l'édifice et lui faisant comme un socle e verdure est d'un effet charmant et que je m'éonne de n'avoir pas vu reproduit ailleurs. Inérieurement on a la sensation d'un palais de Verailles (mais d'un Versailles indigent fait de bric et e broc) à l'époque où la Chambre et le Sénat s'y éunissaient. — Corridors, salles, hémicyles, etc... ut m'y rappelle ce temps déjà lointain. Mais on

chercherait en vain ici les inestimables trésors d'art contenus dans notre palais national. — Quelques statues mal placées en certains endroits, serrées comme dans un « débarras », quelques maigres toiles répandues de-ça de-là rendent plus sensible encore le vide solennel et glacial de ce monument qui pourtant n'est pas laid quoi qu'on en ait dit et qui sans avoir la valeur de notre Panthéon comme type d'architecture serait, en somme, digne des Etats-Unis, si quelque sentiment d'art en meublait le vide salled'attentesque.

La plupart des états se sont mis du reste à se bâtir des capitoles respectifs inspirés par celui de Washington.

En somme, de tout Washington officiel et palatial il n'y a à tirer *aucune* considération artistique ou philosophique un peu neuve. Aussi ne parlerai-je ici que de deux choses qui me paraissent attirer à elles tout l'intérêt dans la cité riveraine du Potomac, la Maison Blanche et le monde savant, Cercles, Musées, Instituts...

La maison blanche répond à l'idéal Cincinnatisme dont les américains de l'Indépendanc-War s'étaient toqués. Cet Elysée est un petit hôtel mesquin, bien situé sur le penchant d'un petit monticule au pied duquel coule le Potomac. Un joli jardin l'entoure. Nul soldat, nulle garde, pas même un domestique en livrée. Ceci est très bien surtout pour une pareille république où dans le principe et pour tout observateur qui ne regarde que la surface des choses M. Wanderbilt est dans le car de la 23[e] rue l'égal du loqueteux qu'il coudoie et l'idée ne lui viendrait pas de faire la moindre grimace... M. Cleveland, gros homme qui est loin d'avoir l'esprit épais, politique malin dont

l'œil est tout un poëme, Mme Cleveland, fort jolie femme dont le charme est proverbial et la grâce justement vantée, font en bons bourgeois les honneurs de leur home et ce, avec une simplicité qu'un simple particulier peut et doit trouver charmante. Le malheur est qu'au point de vue diplomatique ces manières popotes soient plutôt ridicules. Le chef d'une nation de quatre vingt millions d'âmes devrait, ce me semble, vis-à-vis des représentants qu'entretiennent auprès de lui les grandes puissances européennes se montrer à la hauteur des traditions de courtoisie qui toujours réglèrent les relations des chefs d'états avec les ambassadeurs. On imagine mal Mme Périer, par exemple, écrivant au comte Hoyos de venir dîner « sans façon » ou le Président de la République française recevant en audience solennelle un plénipotentiaire dans son salon au milieu du flot quelconque des visites et du papotage des dames. C'est pourtant de cette façon que se passent les choses à White-House. Et voici des exemples :

L'infante Eulalie, dont la venue aux Etats-Unis fut tam-tamée en rinforzandos catapultueux par la presse américaine, ayant rendu visite au Président Cleveland, celui-ci fit rendre à son tour *par Mistress Cleveland* la visite de la princesse espagnole. Et d'un.

Lorsque récemment nommé ambassadeur de... mettons Gerolstein, M. X... fut remettre à M. Cleveland ses lettres de créance, il se rendit en grand uniforme, suivi de sa maison civile et militaire à la Maison Blanche. L'heure de cette cérémonie avait été arrêtée d'avance, à midi. L'ambassadeur fut exact au rendez-vous, mais il ne trouva au salon d'attente qu'un jeune secrétaire qui, de son plus

gracieux sourire, l'invita à s'asseoir et à attendre sous le prétexte fantaisiste que le Président était *avec des dames*.

Les officiers et les secrétaires de M. X... se montrèrent à bon droit surpris de cette étrange réception. Le diplomate eut l'esprit d'en rire et pria son monde de ne laisser rien voir d'un étonnement en somme, légitime. Enfin *après une demi heure d'attente* M. Cleveland qui, en effet, reconduisait quelques ladies babillardes habituées de la maison, parut et s'excusa avec une bonhomie bien jouée. Il était en redingote ce qui fit pendant un mois le sujet des conversations irritées du corps diplomatique tout entier. Et de deux.

Autre chose, un plénipotentiaire français qui devait être prié à dîner à White-House (c'était, je crois, sous le prédécesseur de M. Cleveland) ne fut pas surpris de se voir un jour avertir par son domestique que l'*ami d'un des nègres* au service de la présidente l'avait chargé de dire à son maître qu'on l'attendait au « dinner » du lendemain. Et de trois.

On pourrait multiplier les anecdotes typiques. Ce que je voudrais surtout arriver à démolir c'est cette légende de simplicité, de rondeur bon enfant dont les yankee enveloppent tout simplement le pire des égoïsmes et la plus déplorable des indifférences à tout ce qui n'est pas leur intérêt ou leur peau.

Car aux premiers pas que l'on fait sur la terre des dollars, elle nous séduit, cette rondeur; ce bonziguisme vous plait d'autant plus qu'inévitablement le bateau qui vous amena était bondé d'anglais dont la froideur et la morgue font tout à fait opposition aux manières américaines. On em-

enchanté. On s'attendrit. Mais peu a peu, du Roger Bontemps le malin se dégage et vous finissez par vous apercevoir que l'Oncle Sam se moque de vous — à moins que suivant l'expression odieuse en usage dans l'Union vous ne « valiez » une grosse somme. En ce cas l'étiage de votre fortune mesurera le plus ou moins de luxe des réceptions. Je me rendrai moi-même cette justice qu'après quelques lapins splendidement posés par de gros « clubmen » qui me firent perdre plus d'une journée à admirer les becs de gaz et les calorifères de leurs cercles je me renfermai comme un escargot dans ma coquille. En vain pleuvaient les invitations me conférant de droit le titre de membre « of commercial association » ou m'admettant provisoirement à jouir des avantages du Club Pensylvania and Maryland, ces cartons s'enfouirent dans mes valises dès que j'eus répondu avec la plus satanique politesse à ces espèces de mauvaises farces. En un mot « Ça ne prenait plus »...

Washington est aussi la ville savante des Etats. Le Smithsonian Institute y est représenté par un musée très intéressant et très clair, sinon très riche. L'un des membres de cet Institut Smithsonien, M. Wilson — déjà nommé, fut aux petits soins pour le docteur. Ses collègues poussèrent même l'amabilité jusqu'à conférer à M. de Pierrefeu le titre de Doctor of Pierrefeu lorsqu'il accompagnait notre érudit matérialiste dans ses excursions scientifiques. L'ancien lieutenant de vaisseau s'acclimata, d'ailleurs, bien vite à ses nouvelles destinées et, si ma mémoire est bonne, il donna quelques consultations dont l'effet fut positivement mirifique. Elles étaient, d'ailleurs, empruntées à la thérapeutique courante des marins

qui est d'une simplicité particulière et qui ne laisse pas au malade le temps de s'impatienter (Voir plus haut le remède au mal de mer).

Au bout de quelques jours nous commençâmes à trouver quelque monotonie à la capitale américaine. Le ciel du Maryland tournait à la guitare et nous étions las d'admirer dans le parc voisin d'Arlington le beau groupe des Français de l'Indépendance : Lafayette, d'Estaing, Rochambeau, las aussi de regarder au Capitole les fauteuils de velours frappé aux dossiers encombrés de dorures des membres de la Suprême-Court, les sièges capitonnés, mais plus simples des sénateurs et enfin les stalles de moleskine des représentants, menu fretin pour lequel les égards sont tout relatifs. En quarante-huit heures — bien employées — nous avions goûté toutes les beautés Washingtoniennes et nous en étions réduits à contempler les silex du Smithsonian Museum. Ce savant loisir finit à la longue par rassasier même le docteur et un soir je vis apparaître l'anthropologiste — dont la chambre communiquait avec la mienne — dans un simple appareil qui, d'ailleurs, lui seyait à merveille.

— Connaissez-vous Philadelphie, dit-il, sans préambule.

— Seulement par ouï dire, répliquai-je ; jamais encore je n'ai connu le bonheur de lui être présenté.

— Alors, reprit M. Topinard, demain matin à sept heures, je vous emmène. Je vous promets que vous ne regretterez pas ce petit voyage et pour ma part, je ne vous cacherai pas que l'idée de revoir la grande cité du Delaware où vécut mon père, où j'ai passé une partie de mon enfance me cause une véritable émotion. Ainsi c'est entendu, soyez debout avec l'aurore. M. de Pierre

est des nôtres. D'ailleurs, Philadelphie est à deux pas... Quatre heures d'express, pas plus !

— En effet, c'est « à côté. »

Le docteur disparut. Bientôt Morphée nous berait l'un et l'autre. Mais à sept heures, le lendemain, ous nous trouvions réunis sur le quai du Pensylania Ohio rail-road — dépôt où se formait un légant convoi composé de parlor-cars de luxe et rminé par un wagon-restaurant d'aspect tout ce u'il y a de plus sérieux. M. de Pierrefeu consulta n baromètre de poche qui — ce jour-là — se trouit en harmonie complète avec celui de notre vant ami. L'un et l'autre prédisaient une belle urnée en dépit d'une averse qui venait de crever -dessus de la gare. Ce fut sous cet heureux spice que nous prîmes place dans les fauteuils onumentaux du parlor, véritables sièges de ntiste, auxquels manquait la petite cuvette rtative où ces cruels opérateurs incitent les ents à cracher leurs molaires.

Une secousse, nous partons. Le train franchit pas les jardins du Smithsonian, envoie aux tes-bandes fleuries des lambeaux de fumée nche et s'engage sur le long pont qui enjambe Potomac, fleuve plat et peu engageant. Peu à la vitesse s'accroît et c'est à toute vapeur que s passons devant une série de petites gares et stations où notre express est trop grand pernage pour s'arrêter. Les paysages du Maryl nd lent, coquets, devant nos vastes glaces et, à timore, après un court arrêt dans la gare obs-, nous marchons directement sur la ville des kers à travers les verdoyantes et exubérantes ts pensylvaniennes. Un maître d'hôtel pomx vient carillonner de voiture en voiture, an-

nonçant le premier service et bientôt nous nou asseyons tous les trois dans un somptueux décor du dining-car, autour d'une petite table égayée de plantes vertes. Le menu est abondant et soigné. Notre exode matinal nous dota d'un bel appétit et fin gourmet, comme tout bon méridional, M. de Pierrefeu nous élucubre un repas de premie ordre. C'est donc, convenablement lestés et dis posés aux meilleures impressions que nous met tons pied à terre dans l'immense gare de Phila delphie. Là, plusieurs compatriotes, avertis pa le docteur, nous attendent et nous font une cor diale réception. A leur tête figure M. Vossion consul de France, un de ces représentants d'éli comme notre pays en possède — hélas trop peu.- Ecrivain de race, nul ne connait mieux que c aimable diplomate le fonds et le tréfonds d « cosas de Amèrica ». M. Vossion admire grand ment la prospère république du Nouveau-Mond -- il serait même Américanophile fervent — ma sans pour cela se boucher volontairement les yeu et les oreilles. A ses côtés un professeur de fra çais des plus obligeants, un tout jeune ingénie par les soins duquel fonctionne sur les bords d Delawarre une importante fabrique de cellulos se mirent à notre disposition avec beauco d'amabilité. On nous conduisit aussitôt visiter l magnifiques chantiers de M. Cramp, constructe attitré de la marine américaine. Mais au cours nos pérégrinations à travers ce monde industri je crus m'apercevoir que le docteur jetait de tem à autre un regard attristé sur la ville que no venions de traverser à vive allure et sans en av aperçu autre chose qu'un fort bel Hôtel de Vil Je compris que sa pensée était bien loin des b

bettes, des éperons, des cuirasses et des chaudières, bien loin là bas, vers quelque petite rue populeuse et commerçante de la vieille cité de Penn où tout enfant il avait vécu, joué, couru et qu'une foule de chers et respectables souvenirs assiégeait sa mémoire. Aussi laissant M. de Pierrefeu aux prises avec les ingénieurs de la maison Cramp, filâmes-nous par une porte latérale. Dix minutes après nous étions en plein cœur de Philadelphie.

Oh ! l'étrange et curieuse cité ! avec ses rues étroites, ses antiques maisons, ses places dans le goût du XVIII[e] siècle et son monde grouillant d'employés pressés, chargeant et déchargeant au seuil des boutiques des pyramides de ballots amenés par d'immenses véhicules attelés de quatre, cinq et six chevaux. Tout de suite j'eus ce cri : mais c'est la rue des Jeûneurs à trois heures de l'après-midi ! Et c'était bien cela. Le docteur approuva d'un geste. Philadelphie c'est le triomphe du « gros » de « la commission » c'est notre quartier parisien du « Mail » dans sa fièvre et son animation du milieu de la journée. Nous avions pris une voie zigzaguante toute bordée de magasins en contre-bas où s'amoncelaient des infinités de marchandises diverses. Là du coton, ici du café ; mais surtout des toiles, des étoffes modestes, beaucoup de bonneterie et de sucre. On a la sensation d'une ville-ruche. C'est l'Old City des premiers âges. Bien que le Quakerisme n'y sévisse plus — du moins visiblement — les mœurs sont restées patriarcales et les quelques grands buildings qu'on a bâti parmi cet amoncellement de bonnes vieilles maisons jurent comme une robe de clinquant à quelque aïeule simplette. L'excellent docteur exultait. Voilà bien mes chères rues d'au-

trefois, s'écriait-il, rien n'est changé. Voici Market Street, voici l'antique square « Indépendence » et Walnut et Arch Street où se trouve le tombeau de Franklin et de sa femme ? Ah les braves gens ! tout est à sa place. Je me reconnais parmi ces dédales comme si j'avais quitté l'Amérique hier. Il y a ici un esprit qui s'est conservé intact à l'abri du « businisme » outrancier de New-York et de Chicago. Tenez vous allez voir...

Et sans autre préambule, le docteur pénètre dans un magasin où trois graves gentlemen écrivent penchés sur leurs grand'livres. Il demande un renseignement quelconque et, à la faveur de ce prétexte, raconte son cas bizarre d'un retour au pays de son enfance après cinquante années d'entr'acte. Les trois philadelphiens s'empressent aussitôt, nous reconduisent pleins d'égards et répondent de la meilleure grâce aux flots de questions qui leur sont adressées. L'un d'eux prend son chapeau et nous conduit jusqu'au quai du Delaware avec une simple amabilité qui me stupéfie. On m'a changé mes oncles Sam ! Pendant trois heures nous allons sans sentir la fatigue par ces quartiers pleins de souvenirs. Chose rare, ce coin de l'Amérique a une histoire ! Voici, dans Arch Street, la petite maison dont le rez-de-chaussée, aujourd'hui occupé par un bar, était il y a cent ans, la gracieuse officine de Mistress Elisabeth Ross, la modiste en renom des dames quakeresses de l'époque. Dans son intéressante plaquette sur le centenaire de la Constitution américaine, M. Vossion narre avec beaucoup d'agrément l'anecdote qui rendit ce rez-de-chaussée légendaire. Ce fut là, en effet qu'en 1777 Washington, dont l'austérité s'alliait à une certaine élégance et qui tenait plutôt de Lafayette

que de Cromwell — — au point de vue mondain s'entend — se rendit avec son comité pour traiter avec la modiste l'importante question du futur drapeau des Etats-Unis. Les fortes têtes du congrès avaient admis cette idée d'une bannière nouvelle et chargé le général qui devait conduire les enseignes de la jeune République à la victoire, d'en arrêter la forme et les couleurs. Mistress Elisabeth déploie devant ces soldats et ces bourgeois préoccupés des graves soucis de la lutte naissante, ses plus chatoyantes étoffes. Washington fait un croquis d'après lequel elle coupe sept bandes rouges et six bandes blanches — plus un carré bleu pour le coin supérieur — avec treize étoiles. Ici, dit Vossion, une discussion surgit, le président voulait des étoiles à six pointes. La jolie modiste lui démontra, on ne sait trop comment, que les clous d'or de la voûte céleste ne paraisssaient en avoir que cinq. Galamment le général céda. On fit des coutures provisoires et, le surlendemain, le drapeau présenté au congrès était adopté à l'unanimité. Il est d'ailleurs un des plus charmants que je connaisse et Mistress Ross était certainement une femme de goût.

L'indépendance Hall où fut signée la déclaration d'indépendance et où fut définitivement arrêtée la constitution des Etats-Unis existe encore. C'est un bâtiment des plus simples, dont on a fait un musée où plus d'une relique est française et où le souvenir de Lafayette s'évoque à chaque pas. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'à Philadelphie nous comptons plus d'amis que dans toute l'Union. C'est bien, mais ce n'est pas assez et l'espèce de gallophobie qu'affichent certains Etats doit prouver que la reconnaissance des peuples est

à peu près aussi incertaine que celle des rois. Les peuples sont pour nous des frères tant qu'il ne leur en coûte que des paroles.

Philadelphie, dit encore fort justement M. Vossion, est la vraie capitale historique et nationale des Etats-Unis. On y revit le passé et le passé des Etats-Unis, je le préfère au présent. Cette ville d'un million deux cent mille âmes n'a pas ce caractère provisoire des autres grandes capitales de l'Union. New-York n'est qu'un passage, Chicago est le prototype de ces « villes champignons » démesurément gonflées en quelques saisons, Boston qui se targue de représenter la vieille Angleterre est froide et prétentieuse, c'est une cité hybride, au fond sans caractère, Saint-Louis est inhabitable et d'ailleurs appartient à l'Amérique « neuve », enfin, pour citer les plus grands centres, la Nouvelle-Orléans est à demi-latine ; seule, Philadelphie me parait résumer l'Amérique de l'Indépendance, celle des Franklin, des Thomas Jefferson, des Coke, des Madison... et la page que Chateaubriand lui consacra reste toujours vraie en dépit d'un accroissement formidable. Les quartiers neufs de la cité pensylvanienne entourent comme d'une ceinture élégante ces antiques quartiers qui fleurent bon le temps des perruques poudrées. Le sonneur allégorique, que toute bonne patriote philadelphienne met, dans son salon à la place d'honneur, le petit carillonneur de bronze qui met en branle une cloche imaginaire et lance aux échos du Delaware le tocsin de la liberté ne parait plus dater de 1776. On ne s'étonnerait pas de rencontrer par les rues des marchands en culottes courtes, des bourgeois en habit de drap marron, des soldats en catogan et des ladies en cornettes. Notre flâne

se prolongea sans fatigue jusqu'à six heures. Nous reprîmes alors le chemin de la gare où nous avait donné rendez-vous M. de Pierrefeu. Nous longeâmes le City-Hall, le plus beau sans conteste des monuments modernes que possède l'Amérique du Nord. Inspiré visiblement de notre Hôtel de Ville de Paris, ce bâtiment a une bonne tournure Renaissance. Il ne manque que des fresques magistrales signées Toché pour en faire quelque chose d'admirable. Elles seules seraient dans le "style" de cette époque brillante et complèteraient l'œuvre au point de vue artistique. Une statue colossale de William Penn, alors reléguée dans une cour centrale doit prochainement surmonter le plus haut pavillon de ce bel édifice.

Dans la gare — d'une richesse et d'une élégance rares — du Pensylvania-rail-road, nous trouvâmes notre compagnon en train d'arpenter le sol mosaïqué du grand hall et plongé dans un numéro du *New-York-Herald*. Nous avions les uns et les autres une heure d'avance sur le départ — mal indiqué comme toujours par des horaires ultra fantaisistes. Nous en profitâmes pour faire un tour dans les quartiers neufs et nous y béâmes de surprise charmée devant ces rues coquettes et propres que bordaient de merveilleux petits hôtels. Je ne puis mieux donner une idée de l'élégance des demeures de West Walnut Street et autres voies cossues qu'en les comparant à nos plus jolis petits hôtels du quartier Monceau. Certes il devait faire bon vivre dans ces homes délicieux, capitonnés, ruisselants de luxe et où, par les grandes baies du centre, des salons d'une richesse étonnante s'apercevaient baignés d'une lumière discrète filtrant à travers les stores de soie bouillonnés

7.

à l'italienne... Nous croisâmes à un « corner » deux jeunes filles dont l'exquise silhouette donnait raison au dicton populaire lequel décerne aux femmes de Philadelphie, de préférence à toutes celles de l'Union, la palme de la beauté. Ces deux yung-ladies arboraient de petits chapeaux melons, des corsages masculins, hermétiquement boutonnés mais fort bien remplis et sous leur jupe relevée je m'aperçus qu'elles portaient bottes vernies et culottes de drap. De mignons éperons sonnaient à leur cheville et d'un petit geste délicieux elles coupaient de temps à autre l'air d'un coup de leur cravache. Elles allaient évidemment à quelque cours d'équitation. Je devais parcourir toutes les villes de l'Union sans jamais retrouver cette captivante et fugitive impression et le souvenir des deux mignonnes amazones est resté pour moi comme une des plus caractéristiques et des plus charmantes des apparitions féminines de notre voyage.

Cependant l'heure approchait où nous devions reprendre la route de Washington. Bientôt nous nous installions dans un moëlleux reclining-ca et nous quittions Philadelphie comme la nui épaississait ses ombres. Cette ligne du Pensylvani est la première, sans aucune espèce de comparaison des lignes de l'Union pour le confortable des car comme pour la rapidité des services. Une heur plus tard, à je ne sais plus quelle jonction, nou montions dans un dining-car de premier ordre o nous fîmes un joyeux dîner arrosé de Pontet Canet. Le docteur ne tarissait pas sur Philadelphi et sur ses souvenirs d'enfance. Il était amusant a possible dans ses évocations de la vie américain d'alors et notamment dans l'histoire tout à fa

digne de la plume de Dickens de son voyage de Buffalo à Philadelphie *sans un cent* et après qu'on lui eût volé l'argent envoyé par son père. Partie en steam-boat, partie en voiture et beaucoup aussi à pied, le jeune Topinard avait traversé ces distances énormes, se sauvant toujours par sa bonne humeur, sa gentillesse et son tempérament remarquablement « débrouillard ». C'était là une rude école. Mais je dois ajouter qu'elle avait formé un « lutteur ».

Nous prîmes le café et nous allumâmes les cigares comme le train, après une course affolée dans le noir opaque de cette nuit sans lune, entrait en gare de Baltimore. La machine souffla trois minutes puis nous repartîmes. Nous avions quitté le dining-car, éclairé jusqu'à l'aveuglement, par une profusion sans pareille de petites lampes Edison et nous fumions dans la tiédeur du Smoking-room tandis que s'inclinaient au passage de notre rapide les grands arbres un moment illuminés qui bordaient la voie. Bientôt des clartés parurent à l'horizon, nous passâmes avec fracas dans une tranchée étroite puis — au pas — nous franchîmes le nouveau la ceinture de jardins fleuris de Washington. Nous sautions enfin à terre et dix minutes après nous dormions du sommeil des justes dans nos chambres déjà familières d'Arlington-Hôtel.

Le départ de Washington s'effectua par une assez claire matinée ce qui ne laissa pas de nous causer un certain plaisir. Nous allions, en effet, nous confier pendant cinq jours et cinq nuits aux Pulmann-Cars américains et la perspective d'un aussi long voyage s'égayant d'un peu de soleil était plutôt attrayante.

Bientôt chacun d'entre nous, mollement étendu

dans son reclining-chair, attendait l'instant du départ, lequel s'effectua, comme d'habitude, sans la moindre cérémonie, et à l'heure exacte. Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les jardins du Smithsonian.

Le Potomac entre ses rives de sable jaune disparut rapidement, le train prenant une allure rapide. Je dois dire que nous quittâmes Washington sans regret. Quand on sort de New-York et qu'on n'est pas encore habitué à la vie américaine, la capitale de l'Union cause une impression reposante de bonne et paisible vie provinciale; mais à la longue, on se lasse de la monotonie de cette ville trop peu peuplée pour sa taille et la largeur de ses avenues, on finit par trouver tristes ces monuments autour desquels l'herbe pousse, dont les cours sont désertes et que n'anime aucune garde. C'est une ville officielle dans toute l'acception du mot, il n'en reste qu'un souvenir précis mais froid.

Nous filions maintenant dans la direction de Harrisburg où nous allions échanger notre recli-ning-car contre un sleeping qui devait ne se sépare de nous qu'à Saint-Louis. Une carte à la main le Prince suivait la route tout en semant des annota-tions sur le fameux petit carnet dont bien des pages étaient déjà noircies.

Une température de serre chaude régnait dan le wagon : Aussi, fort ami du grand air, me rendis-j sur la plate-forme d'arrière du car, lequel se tro vait être le dernier. J'y restai deux heures, seu rêvant et voyant défiler des deux côtés de la rou une nature charmante que je ne saurais compar qu'à certains paysages de l'Est dans nos départ ments forestiers. De petites élévations de terra — peut-être les lointains et très atténués contr

forts des Alleghanys — m'apparaissaient, joliment boisés, nous courions à travers une forêt interminable mais d'aspect nullement sauvage et où le système des coupes raisonnées me parut mis en vigueur. Plus avancés en ceci que quelques états du Pacifique et que le Canada, — les Pensylvaniens ont sans doute compris l'avantage d'un abattage rationnel. Plus tard je ne vis que trop quelles effroyables hétacombes avaient, avec l'aide des incendies, mutilé stupidement et enlaidi ces forêts américaines qui causèrent tant d'admirations et d'enthousiasmes poétiques.

Je m'attendais à être bientôt rejoint par le docteur que j'avais laissé dans l'Appleton Guide. Mais il faut croire que le passage auquel mon savant ami s'était attaqué manquait d'intérêt, car, étant revenu dans le wagon, je l'aperçus profondément endormi ; son livre et quelques newpapers gisaient autour de lui éplorés. En revanche, à la description que je fis au prince de mon petit observatoire, son Altesse ne voulut point rester plus longtemps dans l'étouffante chaleur du car, et bientôt nous étions installés l'un et l'autre sur la plate-forme.

Les panoramas successifs de la campagne Pensylvanienne se succédaient — toujours dans la même note : des bois, encore des bois avec quelques vallonnements peu élevés, mais suffisants néanmoins pour borner l'horizon. Aucune manifestation printanière n'animait ces bois, encore plongés dans la léthargie de l'hiver.

Les feuilles mortes couvraient littéralement la voie d'un tapis jaune et, attirées par le déplacement d'air, voletaient en tourbillon devant nous.

De ci, de là, quelques stations qu'on devinait

uniquement destinées aux besoins de la population forestière; de longues files de bois coupé, alignées avec ordre, et, — s'érigeant comme une sorte d'arc triomphal — le gabarit, l'appareil destiné à mesurer la hauteur et la largeur des wagons chargés de manière à leur permettre de passer sans accidents sous les ponts et sous les tunnels.

Nous vîmes là une preuve de plus du soin qu'apportent dans la pratique de leurs travaux ces américains que l'on croit encore en France des risque-tout impossibles et des imprudents de premier ordre. Au bout de quelques semaines de séjour sur la terre américaine les appréhensions qu'ont pu faire naître les légendes disparaissent entièrement pour faire place à une quiétude absolue. Le service sur toutes les lignes de l'Union présente tout autant, sinon plus de sécurité qu'en France et les systèmes de signaux et de manœuvres les plus tranquillisants y sont mis en vigueur. Sans doute il y arrive des accidents, mais la moyenne, quand on songe à l'immense réseau des voies ferrées des Etats-Unis, est sensiblement inférieure aux moyennes européennes.

Nous faisions ces diverses constatations tandis que sur la droite du train apparaîssait une large et imposante rivière qui n'était autre que la Susquehannah. Nos compagnons nous avaient rejoints sur ce que j'appelais pompeusement la « perspective plate-forme ». Partout où cinq français sont réunis, la mélancolie ne dure pas longtemps et la tristesse qu'avait fini par faire naître cette longue course à travers des bois dépouillés et mornes se dissipa rapidement.

Nous nous rendîmes alors au Smoking-room et là nous nous livrâmes à des plaisanteries variées

ble sur le déplora retard où croupissent nos plus grandes voies ferrées que leur monopole cependant, devrait obliger à suivre un peu la loi du progrès. Etendus sur les divans du fumoir tout fleuri d'arabesques et d'incrustations orientales, orné de délicieux miroirs biseautés tandis que par les larges glaces aux doubles verres,la nature Pensylvanienne déployait toutes ses grâces, non pas secoués, mais mollement bercés sur les triples ressorts du Pulmann,nous accablâmes de brocards les boîtes à puces, les cercueils roulants du P-L-M, de l'Ouest et de toutes nos lignes françaises en général !... Puis le docteur ayant sorti son baromètre, immédiatement cet instrument de précision se trouva en contradiction formelle avec celui de M. de Pierrefeu, d'où l'inévitable discussion qui nous fournit à point nommé la somme habituelle de plaisanteries. Dans l'intérieur du car où les voyageurs yankees somnolaient comme des pythons sous leurs couvertures, un silence parfait régnait. Pourtant, il y eut un mouvement à l'arrivée du « porter », un nègre superbe, qui commença à battre, à l'aide du petit balai de paille traditionnel et inévitable dans toute l'Amérique saxonne, les pardessus des voyageurs. Nous arrivions à Harrisburg.Un pont métallique d'une belle largeur enjambant la rivière nous conduisit à la ville et nous mîmes enfin pied à terre dans une vaste gare où nous attendîmes l'arrivée du train de Saint-Louis.Le docteur profita de la halte pour parcourir les coins et les recoins de cette importante station et pour interwiewer quelques gentlemen obligeants. Enfin le bienheureux Pulmann-Sleeping-car, duquel nous allions pendant cinq jours faire notre habitation, arriva traîné par une forte loco-

motive. La longueur des wagons américains est étonnante: on se demande même comment ils franchissent sans accident les courbes, pourtant dures et fréquentes sur toutes les voies de l'Union.

On sait que ces wagons sont divisés en un certain nombre de boxes à deux personnes — que chacune possède ainsi vis-à-vis l'une de l'autre une sorte de petit divan. Au-dessus des têtes court une suite de vastes casiers, véritables bijoux d'ébénisterie et qui, rabattus le soir, forment un lit supérieur, tandis que les deux divans rapprochés par un ingénieux système de coulisses forment le lit inférieur.

Ce dernier est de beaucoup le plus agréable. D'abord parce que l'on a, sous les yeux la fenêtre soigneusement doublée de manière à ne laisser passer ni air ni poussière et ensuite parce que le lit est, en somme, mieux maintenu, bien calé et d'un accès facile. Je me suis demandé comment l'ingéniosité des constructeurs de Pulmann'cars n'avait pas trouvé moyen de rendre plus habitable la couchette supérieure où rien ne vous cale, où vous êtes menacé d'un continuel versage et où les prises d'air du plafond vous envoient des vents coulis redoutables. Cependant je n'ai jamais entendu les américains formuler la moindre plainte à ce sujet et j'ai été fortement étonné qu'une compagnie rivale comme la Wagner-Company n'ait pas trouvé un moyen de rendre les deux « birth » également confortables. Ce serait un rude coup porté à la maison Pulmann dont le matériel, estimé à des centaines de millions ne saurait être transformé ou changé rapidement.

Au départ de Harrisburg nous nous réunîmes au fumoir, qui formait selon l'habitude un petit salon charmant à l'arrière du wagon. Harrisburg

ville industrielle et peu engageante s'effaça vite u premier tournant du railroad ; d'ailleurs, les ointains s'estompaient de roux, la nuit venait.

Le paysage avait grandi tout à coup ; nous traversions les Alleghanies ou plutôt leurs extrêmes ranches et je ne pus m'empêcher de me récrier levant le paysage splendide qui se déroulait sous os yeux. Tandis que le ciel prenait un ton de uivre, de hautes collines, presque des montagnes, pparaissaient couvertes de bois épais qui, à cette eure crépusculaire, se détachaient avec une netteté d'ombres chinoises. Au pied de ces coteaux 'une grandeur majestueuse se déroulait la Susque-annah, tantôt s'élargissant en baies tranquilles areilles à des lacs, tantôt se réduisant aux proortions d'un fleuve encaissé et tumultueux.

L'eau reflétait en des teintes à la Henner toute gamme vespérale des couleurs avant courrières e la nuit comme en un miroir profond et calme. ela était beau, réellement beau.

Cependant nos estomacs sonnèrent l'heure du ner. Un wagon-restaurant placé en tête du train ous offrit un assez bon repas, comme nous ne vions bientôt plus en faire sur la prochaine et écrable ligne de Saint-Louis à Pueblo.

*
* *

Le dîner arrosé de Saint-Julien et de Pontetnet fut gai. Le docteur — certainement le moins tient d'entre nous — eut fort affaire de secouer zèle des noirs boys chargés du service. Pour ma rt, je compris qu'il ne fallait pas demander à

ces nègres plus d'efforts que leur très rudimentaire intelligence n'en comportait et prenant modèle sur le stoïcisme du prince j'attendis tranquillement. Nous finîmes, d'ailleurs, par être suffisamment servis et je dirai même que la cuisine me parut soignée. Après quoi nous regagnâmes le fumoir où une grande discussion s'éleva sur ce qui nous paraissait être le « mauvais côté » des mœurs et des habitudes américaines.

— Mais, s'écriait le prince Roland, répondant à une sortie de l'un de nous, vous raisonnez en Parisiens qui veulent retrouver à Harrisburg le boulevard des Capucines. Voulez-vous me dire, je vous prie, ce que ferait un maître d'hôtel de la Paix ou du Café Anglais si, à 8 heures 1/2 du matin, c'est-à-dire à l'heure où on fait le « ménage » du restaurant, un gentleman américain s'installait et commandait un breekfast. Sans doute on le servirait. Mais, après quelles hésitations, quelles allées et venues, quels dérangements pour tout le personnel. Eh bien ce monsieur serait alors, suivant votre raisonnement, amené à nous considérer comme des sauvages. — Non, il faut absolument prendre les habitudes du pays que l'on parcourt. Il est inutile, n'est-ce pas, de songer à les révolutionner. Estimons-nous donc heureux que le dîner soit ici à la même heure à peu de chose près qu'en France et pour les repas du matin — mettons-nous aux deux séances — breekfast et lunch, si chers aux estomacs anglo-saxons...

Ainsi parlait le petit-fils du prince Lucien tandis que s'élevait au-dessus de nos têtes la fumée du tabac français dont nous nous étions approvisionnés à New-York. Le docteur tout en se tapotant de temps à autre l'abdomen — car il avait dîné

avec un appétit de vingt ans, nous régala d'un tableau charmant des primes mœurs yankee — à l'époque dorée et bucolique du settlement. Puis la fatigue vint à la longue. M. de Pierrefeu ne tarda pas à gagner sa couchette. Peu après le Prince et M. Léandri en firent autant.

Enfin le docteur et moi quittâmes les derniers e fumoir. Ce ne fut pas sans faire quelques niches u bon docteur qui, d'ailleurs, me rendit mes plaisanteries avec usure, que je m'allongeai sur na birth juchée au-dessus de celle de l'éminent nthropologiste.

L'agilité avec laquelle je parvins à effectuer ette ascension suggéra au docteur d'intéressantes bservations sur cette descendance du singe chère Darwin et à lui-même. Pour compléter cette mpression je parvins sans quitter mon belvédère atteindre de la main les vêtements qu'il avait moncelés au pied de son lit et cette ascension inattendue de sa garde-robe ne laissa pas que de causer docteur une certaine surprise. Enfin, las de nous ystifier mutuellement, nous nous endormîmes rcés par les mouvements du train : mouvements sez rudes malgré l'excellence des ressorts du gon et occasionnés par de nombreuses courbes.

Vers le milieu de la nuit, le docteur frappa à n plafond de bois qui n'était autre que le planer de mon lit. Une vive lumière filtrait par les terstices des aérifères. Je me laissai glisser à re et nous vîmes passer comme en un rêve la ste et importante cité de Colombus. La lumière ctrique se trouvait répandue d'un bout à l'autre la ville à profusion, éclairant la perspective de s larges et longues qui se perdaient dans la it et donnant un relief fantastique à d'immenses

bâtiments qui étaient des usines, des hauts four-neaux, des forges endormies sous la lumière bleuâtre des lampes à arc. Dans ces rues pas une âme. Cet amoncellement de constructions prenait ainsi un aspect apocalyptique et hallucinant. Nous ne restâmes que quelques minutes en gare, puis le train repartit et j'allai continuer mon somme.

Toute la journée du lendemain nous filâmes à petite vitesse entre des plaines cultivées et mono-tones, sans accidents de terrain. Toute cette région de l'Ohio, de l'Indianah et du Sud de l'Illinois, est riche mais peu pittoresque. Les arbres fruitiers, tous les spécimens de plantes fourragères y abondent.

Les stations y sont généralement représentées par quelques fermes groupées autour d'une gare rudimentaire. Quant aux habitants ils ont l'aspect tranquille et bonasse des cultivateurs d'un comté anglais ou d'un de nos départements agricoles. Nous traversâmes Indianapolis et le soir vint accompagné d'une légère pluie. La deuxième nuit ne fut pas plus accidentée que la première. Dans la journée du lendemain, si le paysage resta peu passionnant, si le terrain demeura désespérément plat et régulièrement cultivé, nous traversâmes des stations qui, plus tard sans doute, seront des villes célèbres mais qui n'avaient encore qu'une demi-douzaine de maisonnettes. Chose curieuse l'une s'appelait Wellington et la suivante Napoléon. Ironie voulue ou involontaire de ceux qui bapti-sèrent les premiers ces haltes d'émigrants. En passant devant Napoléon j'allumai d'un seul coup une demi douzaine d'allumettes tisons en guise de bienvenue à la cité naissante qui, dans cinquante ans peut-être, aura plus de cent mille âmes, chose fort possible avec l'effrayante croissance des villes

américaines. Le docteur tout en rendant hommage au sentiment qui m'avait guidé blâma la détonation ainsi obtenue, dans son horreur véhémente des armes à feu. Pendant que je me livrais à cette innocente manifestation, le prince, seul sur la plate-forme, accoudé et pensif avec une teinte de mélancolie dans les yeux, regardait disparaître et s'effacer dans le lointain cette modeste station perdue au beau milieu de la grande plaine centrale américaine et à la naissance de laquelle avait présidé le souvenir du vainqueur d'Austerlitz.

Les pauvres fermiers de Napoléon-City ne se doutèrent pas que dans le train qui venait de stopper quelques secondes devant leur embryon de quai, ce personnage grand et brun, aux yeux noirs, à la stature martiale, et qui fixait d'un regard intéressé leur bourgade tandis que le train s'éloignait, était un prince de la famille impériale. Ils ne s'en étonnèrent pas, pour une excellente raison. C'est que le village était absolument désert. Tout le monde était aux champs.

Saint-Louis. — Ah ! ces trois heures d'arrêt comme elles nous paraissaient d'avance agréables et reposantes, après ce cahot de cinquante-six heures !

Les porters, les flagmans, les employés de toute sorte qui parcourent d'une façon insupportable et continue les trains américains vinrent prévenir les voyageurs d'avoir à regarder le pont de Saint-Louis, lequel exécute, en effet, une assez longue enjambée par dessus le Mississipi.

Mais c'est un pont à piles et, par conséquent, malgré son étendue, il n'a pas la hardiesse du pont de Brooklyn, d'ailleurs plus étendu. En nous penchant aux portières nous aperçumes à travers le tablier à claire voie, rouler un fleuve jaune et

large, puis nous pénétrâmes dans un immense hangar au milieu d'une agglomération de trains considérable. Nous étions arrivés. Nous allions troquer notre pulmann pour un autre et ainsi de suite jusqu'à Salt-Lake-City.

L'impression que nous fit la gare Saint-Louis fut fortement déplaisante. Une saleté répugnante régnait dans les salles d'attente où se serrait une foule d'ouvriers et de cultivateurs crachant, chiquant, malpropres !

Une odeur nauséabonde traînait. Quant au mouvement même de la station il était formidable et comparable à celui d'une grande gare de Paris le dimanche soir.

J'appris que c'était l'époque des engagements pour les valets de ferme. La fin de l'hiver et le moment des semailles causaient cet encombrement. Aussi les trains qui rayonnent de l'énorme cité de Saint-Louis sur toute la riche région agricole des alentours étaient-ils bondés de voyageurs aux costumes campagnards et porteurs des outils de leur profession.

—Dire, fit le Prince, au spectacle de cette animation, dire qu'il y a cinquante ans, cette ville fu attaquée par les Indiens qui y commirent de sé rieux dégâts et faillirent la tuer en quelque sor dans l'œuf..... Hein docteur, que dites-vous d changement ?

— Je pense, répondit en riant le docteur, q les Indiens peuvent venir à présent. Ce seraient eux, les pauvres diables qui disparaîtraient, s'il n'étaient déjà à demi-mangés.

Ce court colloque ne tomba pas dans le vide fut recueilli par une escouade de reporters qui pressaient autour de nous. Deux de ces personn

;es parlaient français, mais tous répandaient à qui nieux mieux une terrorisante odeur d'absinthe. Plus tard nous lûmes dans un des journaux de aint-Louis, gravement imprimé, sans que l'idée nême d'une pareille stupidité ait arrêté le rédaceur, que le Prince Roland Napoléon Bonaparte vait émis en pleine gare de Saint-Louis (500,000 abitants) la crainte d'être attaqué par les Indiens. allait-il attribuer pareille ânerie à quelque alleand gallophobe (ils sont nombreux à Saint-Louis) u à un reporter comprenant bien mal le français!. ous ne nous attardâmes pas à creuser cette question.

Cependant, les représentants de la presse de int-Louis avaient, autour de nous, resserré leur rcle menaçant. Ils tenaient à leur interwiew. ur rien au monde ils ne l'eussent lâché. Les éritifs dont ils avaient fait un copieux usage les ndaient plutôt familiers. Le plus âgé d'entre eux décida enfin à nous adresser la parole et il le en ces termes inattendus... Excuse-my, Prince, suis le comte de D. De noble famille... euh... h... mon grand-père, le duc de V.., fut guillotiné ndant la Terreur.

— Ce dut vous être un moment bien pénible, -je gravement.

— La France, voyez-vous, poursuivit l'ivrogne, a toujours la France...

— Et les français seront toujours français... Mongneur, dis-je au Prince, si vous voulez voir nt-Louis pendant les deux heures de l'arrêt... tez vivement avec ces messieurs. Je connais ce re de raseurs. Ils ont la ténacité du sarcopte. De s, ils sont gris. Ceci vous sauve. Il faut que de nous se sacrifie. Ce sera moi. Je reste. Parvite.....

Le Prince ne se le fit pas dire deux fois et, tan-dis que je commençais à dicter aux six carnets bra-qués sous ma figure mon « opinion » comparée sur la France et sur l'Amérique, mes compagnons s'enfuirent avec la fluidité de l'oxygène.

Je restai seul, comme autrefois Daniel, entouré d'interwiewers rugissants. Ah ! je leur élucubra de bien singulières théories sur la situation politi que de mon pays. Il y avait une question qui re venait fréquemment dans leurs paroles incertaines « Et M. Carnot ? » A la longue, ne sachant plus qu leur dire sur notre podestat Elyséen, j'émis ce doute « Il est à craindre que le dernier scandale don tout Paris s'entretient ne nuise fort au président...

— Et ce scandale, clamèrent-ils !

— Vous l'ignorez ?... Mais c'est l'annonc prochain divorce de M. Carnot.

Ils écrivirent « Divorce, Carnot », puis ils re prirent :

— Pourquoi M. Carnot veut-il divorcer ?

— Eh mais, fis-je, que vous êtes naïfs, po épouser tout simplement Mlle Yvette Guilbert.

Ils transcrivirent Yvette Guilbert. Puis, sur les si cinq, après ce coup un peu fort, s'en furent regagn leurs journaux. Je restai seul avec le comte de L'état d'ébriété de ce malheureux augmentai vue d'œil. Il voulut m'embrasser, puis aller chercher ses papiers de famille. C'était un « truc Je sautai dessus avec précision et l'envoyai qué ses documents, lui donnant rendez-vous pour heures au buffet. Notre train partait à huit.

M'étant enfin débarrassé de ce citoyen cramp je courus vers le dining room, car je mourais faim et j'y arrivai en même temps que le Pri Roland et sa « party », lesquels venaient de

miner leur promenade rudimentaire par les quartiers de la grande cité de l'Etat du Missouri.

— Eh ! bien, messieurs, articulai-je, vos impressions sur Saint-Louis.

Un silence accablé me répondit seul. Enfin M. Léandri prononça :

— Il y a beaucoup de fils télégraphiques.

Et le docteur appuya :

— Enormément de fils...

A quoi M. de Pierrefeu ajouta :

— Trop de fils... et trop de pavés.

Il paraît que le pavage de cette ville tient de l'invraisemblance. La voiture de mes compagnons avait exécuté un rigodon féroce. Et je compris pourquoi ils ne parlaient guère. Cette gymnastique les avait brisés. D'ailleurs, une fois restaurés, ils me confièrent qu'en demeurant à la station j'avais été le plus heureux des cinq. Saint-Louis passe pour la ville la plus laide et surtout la plus sale de l'Amérique centrale. Mes compagnons, je crois, ne s'inscriront pas en faux contre cette fâcheuse réputation. Ce fut sous cette impression mauvaise que nous réélûmes domicile dans un car de la ligne Saint-Louis-Pueblo. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le train qui nous emporta vers l'ouest nous réservait les plus désagréables surprises. Il nous fut d'abord facile de constater que, même dans les Pulmann, les employés de ce rail-road déplorable ne subissaient aucune autorité, se vautraient à côté des voyageurs quand leur présence était inutile et disparaissaient au moindre appel à l'arrière du train pour y organiser des parties de cartes et, sous l'œil bénévole des chefs de train et des surveillants de Pulmann.

Nous comprîmes qu'il n'y avait absolument pas

à compter sur un pareil personnel et nous frémîmes en songeant qu'il nous faudrait pendant près de quarante-huit heures déjeûner et dîner problématiquement.

En effet, aucun dining-car n'était attaché au wagon, nous n'avions pas de provisions et le porter du train, une sorte de nègre à tête simiesque, déjà à demi abruti par l'ivresse ne répondait à aucun appel. C'était la mort à bref délai. La mort par la faim comme Ugolin dans la tour de Pise.

Le premier jour, cela alla encore et nous obtînmes quelque nourriture, mais, le soir venu, le porter disparut.

Le lendemain matin, les chefs de train et les surveillants restèrent dans leurs couchettes jusqu'à onze heures. A leur réveil nous dépêchâmes l'interprète, garçon, d'ailleurs bien intentionné, mais terrorisé par tout ce qui était américain et qui demanda à ces autocrates du train de Saint-Louis-Pueblo s'il était possible d'obtenir quelque service des gens du railway. Ces messieurs eurent un sourire entendu et répondirent : — All right.

L'interprète revint porteur de cette bonne parole.

Trois tentatives furent couronnées du même succès. Le docteur enfin, qui parlait fort bien l'anglais, m'entraîna pour tirer de ces personnages une réponse satisfaisante. Nous les trouvâmes dans leur box, mangeant et buvant, servis par le nègre décidément moins gris qu'il ne voulait le paraître.

— On a donc, dit le docteur, résolu de nous laisser mourir de faim. Depuis ce matin nous demandons une tasse de thé à cet employé et nous n'obtenons aucune réponse.

— Ah, fit l'employé principal !

— Ah... All right.

— Pas all right du tout, cria le docteur qui s'exaspérait, pas all right... entendez-vous.

Gravement les casquettes galonnées s'inclinèrent.

— Yes, yes, nous comprenons, all right.

Nous laissâmes ces mauvais plaisants et nous revînmes définitivement découragés.

Il fallait se passer de repas. Nous allions subir [u]n jeûne partant de la veille au soir — sept heures — jusqu'à trois heures de l'après-midi, heure où [n]ous arrivions à Pueblo.

Nous rongeâmes notre frein à défaut d'autre [c]hose et nous nous promîmes de profiter de la [le]çon. Quant à la ligne Saint-Louis-Pueblo nous [fé]licitâmes le Prince de n'en pas être le principal [ac]tionnaire.

*
* *

Les désagréments variés dont s'émaillèrent les [ci]nquante-huit heures passées dans le rail-road de [Sa]int-Louis à Pueblo furent heureusement com[pe]nsés par d'intéressants spectacles et la vue d'une [na]ture absolument différente. Au delà de Dodge [Cit]y nous vîmes apparaître enfin cette prairie fa[me]use dont l'imagination de nos conteurs sut [ex]ploiter la couleur originale et peu connue. [D'a]bord les champs, les arbres fruitiers, les petits [bo]uquets de bois s'espacèrent; nous n'avions [mê]me plus pour nous servir de points de repère [les] bâtisses vagues d'une Washington ou d'une [Na]poléon City. Les stations, maintenant, se bor[na]ent à une gare mal définie, à une prise d'eau [pou]r la machine, à un ou deux hangars et à ces [gro]ssiers assemblages de palissades destinés à [am]ener le bétail au niveau des wagons étables.

Ces parcs d'embarquement, nous allions en voir des centaines d'exemplaires jusqu'à San-Francisco et surtout au retour dans la longue traversée du Far-West.

A présent toute verdure avait disparu et au matin de la seconde journée passée dans ce railway inhospitalier nous eûmes la surprise de rouler en plein désert. Une très légère couche de neige avait répandu sur l'immense espace, à peine bossué de quelques ondulations, sa claire farine. Un air assez vif pénétrait dans le sleeping, dont les poêles depuis longtemps éteints ne donnaient aucune chaleur. Néanmoins, courageusement nous fîmes notre toilette aux lavabos de marbre du vestibule et dans l'impossibilité de nous faire donner même une tasse de café, nous allumâmes pipes et cigarettes et nous regardâmes défiler le paysage étrange et neuf au milieu duquel se déroulaient à l'infini les parallèles des rails.

Ce froid imprévu avait fait des victimes parmi les troupeaux de la prairie et nous pûmes voir un certain nombre de chevaux et de bœufs étendus morts ou mourants. Certains meuglaient désespérément, jetant vers le train qui les effleurait pres- et dont le sifflet réveillait leur agonie, des regards lamentables. Rien de triste comme la fin de ces ruminants aux grands yeux doux et ternes, crevant abandonnés au milieu de ces solitudes blanches. Quelques prairie-dogs, minuscule rongeur, gentil animal à la tête fine et intelligente, disparaissaient dans leurs terriers au bruit de notre marche. Enfin le loup, le sinistre petit loup de prairie, louche guetteur de cadavres et suiveur de troupeaux en détresse, détala plus d'une fois derrière une charogne à demi dépecée. Quant

ces fameux cow-boys, sur l'existence desquels je commençais à avoir des doutes, nous n'en vîmes guère. La rigueur de la température avait-elle chassé ces rudes et sauvages cavaliers, toujours est-il qu'aux rares arrêts du rail-road, nous en aperçûmes, ou du moins on nous en montra deux ou trois, mais très peu romantiques, prosaïquement costumés — et à pied — ce qui est le comble de l'horreur pour un cow-boy.

Ces personnages avaient l'air de bons bourgeois de Houilles ou de Poissy venant attendre à la gare la langouste commandée à Paris.

C'est que la prairie de ces côtés, la prairie du Colorado et du Kansas n'a pas, à beaucoup, près le sauvage caractère de l'Assiniboïa ou du Manitoba ; les rares habitants en sont bien moins farouches. Pourtant il arrive souvent que des trains ont été arrêtés sur cette ligne décidément fâcheuse.

Le prince Roland nous cita avec cette précision de mémoire précieuse en voyage, quelques exemples peu tranquillisants. De fait, à voir les patibulaires figures des employés : surveillants, conductors, porters et autres, on pouvait n'être pas rassuré.

Il y avait surtout une histoire de train attaqué à la dynamite qui eut donné la chair de poule à un anarchiste.

Cette attaque à l'explosif ne datait que de trois mois. Une cartouche avait été placée en travers des rails de façon à éclater au premier choc. La locomotive s'était renversée sur le côté tandis que l'engineer et le chauffeur à demi-morts des effets de la secousse étaient allés tomber à 25 mètres de la voie sur le sol heureusement mou — de la prairie. Ils venaient à peine d'accomplir cette parabole

dangereuse que des individus masqués, le visage couvert de suie — des « blackmen » — leur posèrent sur le crâne le canon de leurs revolvers en poussant le traditionnel « Hand's up » (les mains en l'air) et en leur défendant de bouger. Les pauvres diables n'en avaient guère envie. Pendant ce temps, le reste de la bande pillait le wagon aux bagages et décampait une fois « la pie trouvée au nid » c'est-à-dire une fois découverte une somme de 150,000 dollars en métal dont, grâce à quelque complice employé de la ligne, ils connaissaient la présence dans le convoi attaqué.

Au fond, et le docteur avec moi — nous n'aurions pas été fâchés d'une petite aventure. Mais cette pensée égoïste n'eut heureusement aucune suite, aucun « blackman » ne coucha en joue l'engineer. Aucun arrêt anormal ne se produisit.

Mais si les hommes nous laissèrent passer librement, il n'en fut pas de même des éléments, et nous eûmes le magnifique spectacle de la formation d'un cyclone.

Il était deux heures. Depuis midi les dernières taches neigeuses avaient disparu, le sol avait repris son uniformité violette. La chaleur soudain devint suffocante et des tourbillons de vent nous rendirent bientôt impossible notre chère plate-forme. Nous revînmes nous asseoir sur les divans du spleeping, ayant de la poussière plein les yeux, mâchant de petits graviers désagréables et, devenus subitement pensifs, nous assistâmes à la formation de la tempête. Le cyclone montait, mais fort heureusement il se dirigeait en biais du Sud-Est au Sud-Ouest, en sorte qu'il ne nous atteignit pas et que nous vîmes au loin ses grandioses effets sans en éprouver la terrible force.

Sur notre droite,le ciel tout entier était devenu
'un noir d'encre tandis que vers la gauche l'azur
stait inaltéré, à peine légèrement verdi par les
flets de l'orage. Bientôt des tourbillons se for-
èrent et toute une partie de notre horizon s'en-
loppa, sous la pression du phénomène, d'une
descriptible et poignante horreur. Des nuages
s, lourds comme des chapes de plomb, se con-
ndaient avec une multitude de petites trombes
sses qui couraient en tournoyant au ras du sol.
fin de larges bandes de pluie formèrent à une
tance de 5 milles environ une sorte d'épais
eau. Le spectacle du cyclone, au sein de cette
ture nue et déserte à l'infini a une grandeur in-
testable et l'âme en est toute pénétrée d'effroi
te. Nous vîmes deux jours plus tard par les
rnaux de Salt-Lake-City, que la tempête avait
des effets terribles et que les victimes se chif-
ent par douzaines. Des maisons avaient été
evées comme plumes au vent et des trains
ient dû s'arrêter sous peine d'être jetés hors de
s rails et renversés.

ous l'avions, en roulant, Madame, échappé
e !

e lendemain matin il nous fut impossible d'ob-
même un cracker — un pauvre biscuit, des
du Pulmann. Ces misérables nègres étaient,
lleurs, horriblement gris, ayant dû dépouiller
que voyageur de sa provision de whisky.Nous
es par ne plus même soupçonner leur exis-,
. D'ailleurs, notre supplice touchait à sa fin
mesure que nous nous rapprochions de Pueblo
ndulations de la Prairie s'accentuaient. Au
nous apercûmes bientôt une ligne bleuâtre
se dégagèrent des cimes neigeuses, des som-

mets de hautes montagnes. Ah Pueblo! que to nom fut acclamé par ces sept français affamés Groupés sur la plate-forme du car, nous saluâme de hurrahs enthousiastes la tête blanche du Pikes Peak qui perçant les brumes violacées de l'horizo nous annonçait la fin d'une épreuve tragi-comiqu mais suffisamment enrageante.

Le docteur faisant contre fortune bon cœur ava réussi à se procurer quelques mauvais fruits qu vendait dans le wagon de queue un gamin au tei de tabac. Il nous offrit gaiement de les partage Le Prince dont je recommande la continence à l société contre l'abus du tabac, n'avait pas, comm nous, la ressource de tromper la faim à coup cigarettes. Il déjeuna vaillamment d'une banan nous nous partageâmes deux oranges avec le so que devaient mettre les naufragés de la *Méd* aux prises avec leur dernier biscuit.

Mais, comme, chez des Français, la gaieté et bonne humeur ne doivent jamais perdre le droits nous épicâmes ce frugal repas d'une sé de paradoxes et de mots à désarçonner mon c maître Armand Silvestre.

M. de Pierrefeu moqueur nous entretint d'ab avec des larmes dans la voix des brillants di de Hoffmann-House et d'Arlingtown, de S berries-ice-cream, d'œufs à l'aurore et de c froids de bécassines sur canapé... Nous en vîn à conspuer le « Humbug » des prospectus am cains, lesquels affirmaient que sur tout le rail de l'Union on trouve à gogo dining-cars, bu variés, serviteurs empressés, etc. Bref nous é sâmes le stock des plaisanteries faciles à su même et surtout en voyage.

Pour achever de nous faire trouver plus br

les dernières heures à dévorer sur cette ligne exécrable, un grand gentleman — un anglais sans doute — avec lequel j'avais échangé quelques paroles et qui me parut pour le moins aussi furieux que nous-mêmes contre l'invraisemblable toupet des employés du rail-road, nous conta une palpitante anecdote, à rapprocher du récit de l'attaque à la dynamite fait un peu auparavant par le Prince. « Mon premier voyage sur ce damné de chemin de fer, dit-il, fut, vous allez le voir, passablement émotionnant. On célébrait à cette époque je ne sais quel aniversaire de la Secession-war à Pueblo ou aux environs. Le train était au complet. A la station de Kingsley -- je crois — un nègre, un de ces odieux nègres qui empoisonnent au propre et au figuré ce pays, monta dans le Pulmann où j'étais. Il était visiblement ivre. Le chef du train lui demanda aussitôt s'il avait son ticket. Pour toute réponse le « negro » mit la main à sa poche en tira un revolver et, avec la rapidité de l'éclair, le déchargea en plein dans le ventre du « conductor. » Trois balles y passèrent, trois coups de feu qui nous attirèrent tous au fumoir où se passait cette boucherie. Atrocement pâle, tordu par une douleur inouïe l'employé eut pourtant la force de sortir lui aussi son « Smith Ewesson », il saisit d'une main crispée le drôle au collet, le maintint d'une étreinte désespérée et lui logea, avec la régularité d'un métronome, les six balles de son arme dans le crâne. L'autre tomba mort. On l'eut été à moins. Comme c'était un nègre, nul ne voulut toucher à ce vilain cadavre. Nous emportâmes, avec toutes les précautions possibles le « conductor » vers un [illegible]s box ; un médecin qui se trouvait là accourut [illegible] commença le pansement. Le blessé souffrait

horriblement, néanmoins avant tout, de ses dents crispées il eut le courage de faire appeler l'engineer. La machine stoppa et le mécanicien parut. « Joë, fit le chef de train, si dans deux heures je ne suis pas dans un bon lit avec toute la pharmacie nécessaire, je suis flambé, j'ai une blessure que la glace et la charpie seront insuffisantes à calmer. A toute vapeur, mon garçon, à toute vapeur jusqu'à Pueblo. Brûle toutes les stations. D'ailleurs, qui sait si cette agression n'est pas un prélude à... » Il ne put en dire davantage. Il s'évanouit. L'engineer avait rejoint son poste. Alors commença la course la plus folle que j'aie jamais vue. Dieu vous préserve, messieurs, d'un pareil « rush ». Les wagons en sautaient hors des rails où ils se replacaient au petit bonheur. Les roues sifflaient à nous en crever le tympan. Nous écrabouillâmes quelque bœufs, cinq ou six chevaux que leur mauvais génie avait conduit sur la voie. Aux stations, nous passions comme un boulet au milieu de cris de terreur. Un hasard providentiel voulut qu'aucun wagon ne se trouva en manœuvre sur la voie. Nous arrivâmes à Pueblo avec cinq heures d'avance ! Si les « blackmen » avaient manigancé quelque chose contre le train, notre rapidité les déçut. Aux portes de la ville, on stoppa. Il était temps. Deux essieux venaient de se rompre. Un des wagons touchait terre. On transporta l'homme blessé dans un hôtel voisin. Je sus plus tard qu'effectivement les secours pressants qu'il avait trouvés là lui sauvèrent la vie... Sa décision énergique nous avait sauvés, nous et lui... car derrière nous le train qui suivait fut attaqué..... six hommes tués. J'ai fait parvenir cent dollars de gratification au « conductor ». Je l'ai rencontré depuis... Il a

ventre en argent. On l'emploie dans les bureaux... Voilà mon histoire ».

— Elle est instructive, répondis-je, et elle doit édifier ceux que leur fâcheuse étoile amène sur ce railway. J'en prends note...

— Ce récit est-il bien vrai, me fit à l'oreille le docteur.

— Bah ! répliquai-je en baissant la voix. Si non e vero !...

Enfin, vers midi moins le quart, nous roulions au pied des montagnes ; des groupes d'habitations paraissaient, les villages de la banlieue Puebléenne. Nous passons sous un long pont, dans un bruit de ferraille, l'Arkansas river à peu près desséchée et nous entrons enfin dans une petite gare neuve propre et coquette aux murs tout frais de laquelle flamboyaient enfin ces mots consolateurs « Dining-Room ».

*
* *

Nos bagages à la main, nous gagnâmes en file ndienne l'extrémité du Pulmann. Au bas du marhepied se tenait toute une société de gens à l'asect aimable et cossu, les gros bonnets évidemnent de cette ville née d'hier. En même temps, n gentleman grand et roux me frappait sur l'épaule n me priant en anglais de lui désigner son Altesse.

— Je suis, me dit-il, le maire de Pueblo.

J'accédai aussitôt au désir de ce brave magistrat je le présentai au Prince qui trouva, en dépit des ampes d'estomac trop compréhensibles, son affalité et sa bonne humeur ordinaires pour complienter non seulement le maire, mais tous les nobles qui attendaient dans le vestibule la sortie wagon.

Enfin nous mîmes pied à terre et à ce moment précis une voix de stentor poussa le cri :

— Vive Napoléon !

Le digne habitant de Pueblo qui venait d'exprimer ainsi son contentement de voir un Bonaparte, s'approcha aussitôt et nous donna, après de robustes poignées de main, l'explication de son enthousiasme, c'était le petit-fils d'un soldat de l'empire, venu jadis demander asile à la libre terre d'Amérique. Dans le cœur de ce descendant des grognards, la flamme du culte impérial était restée vivace et rien, à ces distances formidables, n'en avait diminué la naïve ardeur.

Ce manifestant était, d'ailleurs, un homme superbe dont la figure osseuse et virile s'ornait d'une barbe de fleuve et dont la stature imposante faisait comme le prototype du pionnier. Il était bien le digne fils de ces hommes inusables avec lesquels l'empereur alla des Pyramides au Kremlin...Quand le Prince le gratifia d'un vigoureux shake-hand, il parut heureux comme un enfant et balbutia : « Napoléon... Napoléon... » Il y avait vraiment toute question rapetissante de politique mise à part, quelque chose de touchant dans la naïve démonstration de cet homme...

Cependant les gracieux et hospitaliers notables de Pueblo, ignorant sans doute à quelle épreuve venaient d'être mises notre patience et notre faim nous conduisirent avec toute la courtoisie remarquable vers... un cortège de voitures, les plus luxueuses certes de la région, et dont la mission allait être de nous faire voir, pendant les deux heures de l'arrêt, cette ville de Pueblo, si jeune et déjà si importante.

Le Prince sut très adroitement faire entendre

nos nouveaux amis qu'un déjeuner sérieux nous était nécessaire et,grâce à cette précaution,il nous fut promis que nous aurions aussitôt après une rapide excursion dans la ville tout le temps nécessaire pour « réparer ». Le buffet était (nous fut-il affirmé) de premier ordre et nous échangeâmes le docteur et moi de muets regards de plaisir à cette heureuse nouvelle. Quant à M. de Pierrefeu il mordillait sa forte moustache d'une façon significative... enfin ce n'était plus qu'une question de minutes et nous nous laissâmes entraîner dans d'excellents landaus.

Je ne sais si c'était la joie d'être sorti de ce maudit Pulmann, mais cette ville m'était un enchantement. Un joli soleil nous baignait de ses rayons tièdes... Pueblo semblait une cité de villas coquettes, de homes du dernier genre, quelque chose comme l'avenue de Villiers du Colorado.

Tout disait, dans cette cité aux rues à peine tracées et déjà parcourues de jolis électric-cars, la prospérité grandissante. Les édifices municipaux. construits en belle pierre granitique un peu bleutée, les magasins luxueux et vastes, les maisons presque toutes ornées d'un jardin, leurs perrons fleuris de plantes méridionales, tout avait un aspect heureux et gai. On nous conduisit au musée des mines,vaste monument non dépourvu de style et qui n'eut point déparé une grande cité européenne. Nous vîmes là sous toutes ses formes l'or coloradien que roulent dans leurs eaux teintées les rios de ces pays féeriques. Les diverses collections étaient présentées avec clarté et avec goût — une extrême propreté régnait partout et le parquet y luisait comme un miroir. Mais l'hommage rendu au véritable enrichisseur de la ville

et de la contrée, au Coal, au charbon maître du monde, s'était formulé d'étrange façon au milieu de toutes les vitrines consacrées aux métaux. A droite s'élevait une sorte d'idole comme un « minstrel » hiératique. C'était la déité symbolisée du King-Coal, formée de différents blocs de houille.

Cela avait absolument des aspects d'idole indienne et barbare. Pour ma part, j'y vis une dernière et involontaire influence, comme la contagion suprême de l'esprit idolâtre des autochtones.

La mine de Trinidad avait fourni les matériaux de cet étrange bonhomme.

A ce moment un de nos hôtes vint présenter au Prince l'une des plus curieuses pépites. Nous admirâmes avec lui ces éblouissants specimens du précieux métal. Le plomb, l'étain, le cuivre, l'antimoine, l'aluminium nous apparurent aussi sous leur forme primitive, et nous pûmes nous faire une idée de la richesse du sol de ces régions. Nous quittâmes ce musée, convaincus qu'avant peu Pueblo serait l'une des villes les plus prospères du Nouveau-Monde, située, comme elle l'est, au centre d'une région minière en pleine activité et la plus productive peut-être de l'univers.

Notre visite des principales curiosités de la ville terminée, nous pûmes enfin regagner la bienheureuse gare et son dining-room. Le valet de chambre et l'interprète avaient mis le temps à profit. Non seulement, instruits par l'expérience, ils avaient acheté force victuailles et force bouteilles de Californian wine, mais encore ils nous avaient fait préparer un regular dîner qui nous ravit.

Décidément Pueblo avait tous les charmes : un beau soleil, de jolies rues, des habitants aimables et prévenants, enfin un buffet di primo cartello.

Aussi, à peine assis devant nos assiettes respectives nous récriâmes-nous sur les mérites de cette ville adolescente.

La vue de magnifiques beefsteaks, entourés de french « potatoes » frites et soufflées dans un style à contenter l'illustre Bignon lui-même, interrompit nos dithyrambes et bientôt un martial cliquetis de fourchettes annonça que « non verbis sed actis » nous allions fêter le terme d'un trop long jeûne. C'est égal, voyageurs qui me lirez, méditez les affres par lesquelles nous passâmes et dites-vous que la ligne Saint-Louis-Pueblo ne doit être prise... qu'en temps de carême.

Quand, notre fringale apaisée, nous remontâmes dans le car qui devait nous transporter au pays des Mormons, les notables reparurent et vinrent nous faire de bons souhaits auxquels nous fûmes d'autant plus sensibles que nous avions terminé cette abstinence de 48 heures. Enfin un des agents de la nouvelle ligne monta dans notre compartiment. Causeur intéressant, il devait nous faire apprécier toutes les beautés de la route dans laquelle nous nous engagions et nous porter par là à célébrer les divers mérites de sa Compagnie. On nous adjoignit même un vieux professeur français, excellent homme tout fier de sa connaissance de l'idiome Racinien et qui nous accompagna jusqu'au Great Canon.

Quant la première secousse nous annonça que nous quittions ce séjour à la fois si court et si agréable je poussai un soupir et lançai à la ville de Pueblo un adieu amical. Sur le quai, toutes les têtes se découvraient au passage du wagon où debout sur la plate-forme, le prince Roland ren dit le salut à ces charmants hôtes d'une heure.

Le panorama était superbe. Le train longeait les eaux de chocolat clair de la tumultueuse Arkansas-river, pour le moment assez tranquille ; il allait résolument dans les montagnes, commençait cette ascension curieuse qui, de Pueblo — ville étalée « au bon soleil » nous devait amener à des hauteurs considérables, en quelques heures nous conduire à Leadville, à une altitude de 10,200 pieds et dans des températures basses inévitables à ces hauteurs. Du côté droit, nous voyions grandir le sommet neigeux du Pikes-Peak qui joue les Mont-Blanc dans cette région du Colorado, mais qui n'atteint que 14,147 pieds.

Il existe un funiculaire pour transporter pendant la belle saison les touristes à cette altitude déjà remarquable. Mais, à cette époque et la neige étant encore fort épaisse jusque dans les basses vallées, ce funiculaire ne fonctionnait pas. Du reste, tout l'effort des américains de ce que j'appellerai la moitié pacifique des Etats-Unis tend à faire de tout le Colorado une sorte de Suisse. On veut attirer là et dans la région voisine du Yellowstone park la foule des Yankee qui vont demander aux sites helvétiques l'imposant spectacle de ses montagnes.

Je dois dire que les invites les plus intelligentes sont faites dans ce sens ; brochures répandues à profusion, cartes, photographies, excellents hôtels ménagés au long de la route, moyens de transport rapides et perfectionnés.

Ces séductions restèrent vaines pourtant et nous brûlâmes ce pays tant vanté. Beaucoup de nos hôtes devaient jusqu'au retour, jusqu'au paquebot, jusqu'au Hâvre, nous témoigner de leur étonnement à ce sujet. Songez-donc ! Des étrangers qui n'ont pas vu Yellowstone Park. Or, ce qui

nous en aperçûmes, ce que nous eûmes entre les mains de belles et nombreuses photographies de cette propriété nationale les récits et les aveux de gens sérieux et autorisés, enfin et surtout, à cette époque de l'année, la neige qui rendait les excursions impossibles, tout cela nous décida à « brûler » cette région.

Il convient de ne pas rabaisser la nature américaine, mais elle se rabaisse toute seule, d'abord parce que la moyenne de ses sommets est inférieure à celle de nos géants des Alpes franco-suisses et des Alpes bernoises, ensuite parce que presque partout des coupes effrénées ont déboisé le flanc des montagnes et clairsemé des forêts qui jadis devaient être merveilleuses. L'intérêt économique et ethnologique de ce pays est prodigieux, mais la Suisse le laisse loin derrière elle sous le rapport du pittoresque.

Nous n'eussions pour rien au monde laissé deviner ces impressions devant l'agent de la ligne Denner et Rio Grande qui fort obligeamment nous détaillait les splendeurs de « son » panorama. Le prince était assis sur la plate-forme du car et avait fait asseoir près de lui ce manager beau parleur. Debout dans la fumée d'opale des cigarettes nous étions tous là, fidèles à notre observatoire plate-forme, écoutant les explications de notre nouveau compagnon et regardant défiler les premiers et imposants contreforts de ces montagnes justement dites rocheuses dont les flancs prenaient teint de brique propre aux rochers que chauffe qu'éclaire un soleil puissant.

A peine venions-nous de quitter Pueblo, que sur des pentes de ces hauteurs dénudées, un spectacle saisissant nous fut donné. Des groupes de quatre

à huit hommes descendaient les sentiers qui rampaient le long de la côte, armés d'instruments de mineurs ; sans doute ils se rendaient au travail habituel de ces régions argentifères et carbonifères, ils allaient aux fosses comme nos porions des Flandres. Mais leur costume plus qu'étrange nous fit, quand nous les vîmes de plus près, nous exclamer de surprise. Ces malheureux avaient une sorte de vêtement de carnaval, de complet de clown, mi-parti blanc rayé bleu d'un côté, blanc rayé rouge de l'autre. Sous leur calotte, on devinait un chef rasé impitoyablement et on apercevait un visage glabre de cabot résigné, leur aspect était sinistre. Ils marchaient au pas, militairement, l'air triste et mauvais. Nous nous expliquâmes bien vite le pourquoi de ces apparitions étranges. Non loin d'eux, des hommes costumés en Buffalo-Bill, larges chapeaux, cartouchières au flanc et des bottes énormes aux pieds, surveillaient la marche de ces escouades dont l'aspect avait à la fois, dans ce pays où l'on plaisante peu, quelque chose de grotesque et de terrible. Tous les surveillants portaient sous le bras ou sur l'épaule une carabine à répétition de fort calibre. Nous comprîmes que c'était là l'un des pénitenciers de l'Union et notre guide nous donna aussitôt toutes les explications nécessaires sur l'existence de ces condamnés dont la moindre tentative d'évasion est immédiatement réprimée à coups de rifles. Un geste équivoque et l'homme au costume de Buffalo-Bill a le droit d'envoyer le travailleur dans un monde où bien probablement il n'existe pas de servitude pénale. Aussi, ces gardiens, barbus comme tout yankee qui se respecte, avaient-ils l'air peu commodes ; les hommes, habitués évidemment à la perpétuelle

menace de cette vie, ne tournaient même pas la tête au passage du train. Cette vision attristante s'évanouit bien vite pour faire place à de grandes impressions d'un ordre tout autre. Le Pikes-Peak en effet se dégageait nettement des monts environnants. Il apparaissait dans la forme légèrement ballonnée que revêtent la plupart des montagnes américaines de Denver à Tacoma. On distinguait les plis énormes faits par la nature à la robe d'hermine du géant et de-ci de-là des pentes presque verticales sur lesquelles la neige n'avait pas eu de prise restaient noires ou grises d'un gris sale au sein de toute cette blancheur. Devant nous se rapprochait à vue d'œil tout un chaos de collines granitiques, déchiquetées, pittoresques, par les couloirs desquelles les rails de la ligne Denver Rio grande se dirigeaient vers l'ouest hardiment. Le cours d'eau torrentueux qui, depuis Pueblo longeait notre droite, passait et repassait sous la voie avec un bouillonnement continu de ses eaux jaunâtres ; tantôt nous l'avions à babord, tantôt à tribord ; mais il s'accidentait maintenant de petites chutes et d'une série de barrages évidemment destinés à favoriser cette pêche miraculeuse des pépites, aujourd'hui,— il nous le parut du moins, un peu délaissée pour le travail plus rémunérateur des mines. La plupart de ces barrages paraissaient abandonnés, croulants, vermoulus et leur aspect ajoutait au caractère désolé de cette campagne stérile. Pour ma part, je trouvais un grand charme à cette nature nouvelle qui s'harmonisait beaucoup mieux avec tout ce que j'avais, sans la connaître encore, rêvé de cette partie de l'Amérique. C'était bien là le pays de l'or ! le royaume incontesté du minerai et de la pépite ! A nos côtés, l'a-

gent de la compagnie nous faisait l'historique de Pueblo. Pueblo, disait-il, a maintenant 45,000 habitants; elle se pose en rivale redoutable de Denver. Elle est bâtie, comme vous avez pu le voir, sur les rives de l'Arkansas River. La prospérité de notre cité date de 1874, époque où le premier railroad fit son apparition dans les contrées jusque là déshéritées sous le rapport des voies ferrées...

Tandis que parlait ce vivant Joanne, le train avait atteint ces passes fameuses dont on nous entretenait depuis Washington. Nous allions voir enfin cette Royal-canon-gorge dont nous avions vu dans les hôtels la sempiternelle reproduction : un petit train, petit, petit, passant à toute vitesse entre deux murs perpendiculaires granitiques d'une hauteur de 1,000 pieds. A ce moment, une certaine obscurité régna dans les cars, tellement nous cotoyions de près la muraille rocheuse qui résonnait bruyamment du cliquetis de notre marche. Nous roulâmes pendant un quart d'heure dans ce boyau sonore. Le Prince, sur l'invitation du chef de train, avait pris place sur la locomotive. Il en descendit, comme la pression brutale des freins nous arrêtait au milieu de ce site tant attendu. La Royal-gorge, en cet instant, nous apparaissait dans toute sa beauté dantesque. Nous avions sauté sur les talus et nous contemplions la sauvage horreur du décor qui nous enserrait de tous côtés.

Comme sortant de derrière la toile d'un théâtre la ligne ferrée apparaissait brusquement, après un tournant très rapproché. Le train, immobile au fond de ce couloir obscur, soufflait, prêt à reprendre sa course après les cinq minutes d'arrêt admiratif de rigueur. Cette locomotive semblait tout

dépaysée au sein de ce paysage barbare. Sur notre droite, la paroi rocheuse s'élevait perpendiculairement à une distance de quelques mètres des Pulmann, mais le mur de gauche cédait brusquement, laissait apparaître ce torrent qui ne nous lâchait pas et envoyait à ces rocs gigantesques le roulement monotone de ses flots désordonnés. Ainsi, nous avions d'un côté, un mur abrupt, de l'autre, le torrent, derrière nous, une passe étroite, et devant nous, un nouveau resserrement. Partout, de grands blocs de granit présentaient leurs arêtes verticales.

L'étroite bande d'azur qu'on apercevait au-dessus de nos têtes semblait une lucarne ouverte au sein de ce bouleversement. Tous les éléments d'un paysage tragique, scène de quelque action mystérieuse et terrible, se trouvaient réunis là. C'était, en somme, la perte du Rhône, mais grandie, le couloir de Bellegarde avec des bordures rocheuses de 8 à 900 mètres !

Vraiment, le spectacle était imposant : un grand silence se fit parmi nous. Le prince Roland me parut, avec raison, apprécier la façon dont était fait tout l'œuvre sur lequel on avait pu, par une espèce de miracle, faire passer, dans ce corridor étroit et à deux pas d'un gave redoutable, une voie ferré mise également à l'abri des éboulements et des inondations. Réellement on pouvait donner un mot d'éloge aux ingénieurs de cette ligne difficile et le Prince était, en la matière, assez bon juge pour que, dans sa bouche, ce mot eut un certain prix. — Aucune fondation n'ayant pu être faite sur ce sol rebelle, la voie, à cet endroit, est, en effet, littéralement suspendue ; elle prenait son appui de poutres métalliques en forme

d'angles, solides arc-boutants de fer emboîtés dans les deux parois. La largeur de la gorge est de 50 pieds à l'endroit où passe le railway et de 70 au sommet dont l'ombre oppose aux rayons du soleil un impénétrable écran.

En somme, le problème difficile d'établir une voie au-dessus du niveau maximum de l'Arkansas river avait été résolu d'une façon brillante, car, à certains moments de l'année, avant l'établissement de la voie, le torrent étendait d'un roc à l'autre la nappe de ses eaux sablonneuses.

Le panorama des divers Rockys-Mountains continua de défiler jusqu'à la tombée du jour, présentant successivement les aspects les plus variés, c'était tantôt, se profilant au-dessus de nos têtes sur le ciel d'une pureté blanchâtre, les tours d'une cathédrale gothique, tantôt des colonnes semblables aux débris d'un temple grec ou d'un sanctuaire égyptien ; tantôt enfin des blocs affectant des allures de forteresses massives. La couleur des rochers était particulièrement curieuse. Nous roulions sur cette pierre rouge d'où, parait-il, l'Etat de Colorado tire les matériaux de ses édifices. Depuis longtemps le Pikes Peak avait disparu à l'horizon. Au crépuscule nous sentîmes croître le froid qui déjà s'était manifesté au passage de la Royal-Gorge. Le railway s'élevait, en effet, d'une manière continue et ce fut au bout d'une rampe sans arrêts que nous arrivâmes à Leadville. La transition de l'intérieur du Pulmann, chauffé à blanc par les énormes poëles du vestibule, à la température du dehors, fut telle qu'après avoir sauté joyeusement sur le quai nous regagnâmes précipitamment nos boxes de sleeping. Je revêtis à la hâte mon solide mac-farlane, et, enfonçant

ma calotte jusqu'aux oreilles, je retournai sur le trottoir de la station. Le docteur m'y avait précédé, couvert de plusieurs pardessus et les oreillères de sa bonne casquette de savant prudemment rabattues. Nous constatâmes que la température était juste à zéro centigrade et nous dûmes battre la semelle tout en considérant la curieuse perspective qui nous était offerte. Là, devant nous, à cette altitude de 10.200 pieds, s'étendait toute une ville épaisse, manufacturière, où pointait toute une forêt de cheminées d'usine. J'ignore si Leadville est « the highest of any city in the world », mais il est certain qu'à quelques heures de Pueblo si doucement baignée de chaleur solaire et présentant tous les caractères d'une ville du midi, nous avions sous les yeux une ville triste et glaciale, une de ces villes d'ouvriers et de fabriques comme on en rencontre surtout dans le nord. Les montagnes, ou plutôt les sommets des montagnes, forment à Léadville comme une ceinture de lignes neigeuses. La population de cette curieuse cité minière bâtie si haut, si haut... est, disent les guides, de 30,000 habitants. Il est certain que l'animation qui régnait dans la gare et dans les salles d'attente de cette station encore d'aspect provisoire, témoignait de l'importance du lieu. Du reste, le manager de la Compagnie, qui nous quitta à cet endroit, ne manqua pas de nous apprendre que le monde devait à cette ville née en 1859, 200,000,000 de dollars de minerai d'argent soit 1,000,000,000 de fr. Nous partîmes de Leadville comme une buée épaisse couvrait les vitres des sleepings. Malgré notre passion pour la plateforme, nous dûmes garder l'intérieur des cars et nous contenter de la promenade au fumoir.

Nous eûmes, à ce moment, le spectacle curieux d'une course à toute vapeur dans l'intérieur d'un tunnel artificiel. Ceci n'est pas un paradoxe. Pour éviter les accidents qu'amènerait la neige, dont la couche atteint parfois jusqu'à deux et trois mètres, on a, sur un parcours d'une longueur respectable, établi des tunnels en bois. Les planches sont si peu chères dans ce pays !

Et dans ces boyaux qu'éclaire un jour bizarre comme tamisé par les lamelles de bois d'un volet, les rails serpentent à l'abri des giboulées. A cette époque, la neige fondait ; la couche blanche qui revêtait ces sortes de baraques longues de plusieurs milles se liquéfiait, coulait en rigoles clapotantes sur le toit des wagons et dans les caniveaux tracés sur les bas côtés de la voie. Rien d'étrange comme de voir apparaître,au beau milieu de ces conduits, une station couverte elle-même d'un revêtement de madriers, comme un fromage de sa cloche. Quand la neige bouche tous les interstices des planches on doit avoir là une idée de ce que serait le trajet d'un tunnel subocéanien !

La nuit venue, nous dinâmes sur les petites tables dressées par le porter. Dans la crainte d'une nouvelle famine, le valet de chambre et l'interprète avaient fait une ample provision de victuailles, de fruits, de vins variés. Nous assaisonnâmes notre « dinner » d'un « Zinfaudel » fort agréable et M. de Pierrefeu, qui se déclarait apte à découper les fruits exotiques, immola à nos appétits gloutons, un superbe ananas.

Nous filions maintenant en pleines neiges, les tunnels de bois s'espaçaient et finalement disparurent. Des deux côtés du Pulmann, un rideau blanc et uniforme défilait à présent comme une

pièce de toile blanche tendue par une invisible main. Nous réagimes à force de gaieté,contre cette vue légèrement monotone que rompait seulement de temps à autre le bas d'un bouleau, un tronc de sapin comme coupé par le cadre étroit des fenêtres.

A la station de Crevasse, nous avions tous remarqué, descendant du wagon de tête — une modeste troisième classe — ou plus probablement encore du marchepied sur lequel ces malheureux peaux-rouges ont l'habitude de voyager... gratuitement, une famille d'indiens. Vêtus de loques, sales, calamiteux, miteux, piteux. Ces pauvres bougres venaient de profiter de la dernière, de la seule concession que leur fasse encore, par un remords de conscience sans doute, l'Uncle Sam. Les puissantes compagnies de chemin de fer laissent ces misérables s'installer sur les marches des plates-formes et se rendre ainsi d'une station à une autre sans prendre le moindre billet. De temps en temps, un de ces nègres malfaisants qui, grâce à Lincoln, pullulent dans les petits emplois des administrations américaines comme les vers dans le fromage de roquefort, les envoie d'un coup de pied sous les roues du railway où se tranche en un clin d'œil le fil de leur navrante existence. Mais la vue de ces infortunés, dont les guenilles avaient justement la couleur ou plutôt le souvenir d'une couleur toute pareille à celle de ma couverture de voyage, m'inspira une idée que je jugeai propre à bercer un peu la monotonie des heures et la sempiternelle chanson des cahots. Ayant dit un mot à l'oreille de M. Léandri, chez qui le jurisconsulte ne bannissait pas le fantaisiste et chez qui le chef de protocole ne tuait pas l'étudiant, je me rendis sur le marchepied de notre

Pulmann et m'étant enveloppé à la façon indienne,
jusqu'aux yeux, dans ma couverture, je m'assis,
attendant les événements.

J'étais à peine installé que M. de Pierrefeu et
M. Léandri amenaient sur la passerelle le docteur
qui protestait en clamant :

— Allons donc ! Vous me dérangez pour rien, un
indien sur les marches du car. A cette heure !

— Docteur, affirma le lieutenant de vaisseau
qui était dans le secret, veuillez ajuster vos lunettes
et regarder à vos pieds.

Je me rencognai davantage. Le docteur avait
apparemment « ajusté » ses besicles car il s'écria
d'un air ravi :

— Ah bah ! Ah bah !

— Eh bien, fit M. Léandri, vous direz encore
que je suis un fumiste.

— Moi, mon cher ami, s'excusa l'anthropolo-
giste, mais je n'ai jamais dit cela. Ma foi, oui, c'est
un indien. Il a un vêtement de la même couleur...
Ça doit être un parent de ceux qui sont descendus
à Crevasse. Mais, tudieu, comme il est emmitouflé

— Ces malheureux sont très timides, reprit
M. de Pierrefeu. Il sent que nous l'observons. Il
se cache.

Je crois bien que je me cachais !

Cependant le train marchait à bonne allur
l'acier des roues ronflait sur les rails. Le docte
s'apitoya.

— Avec une vitesse pareille, s'il allait tombe

— Bah ! répliqua M. Léandri, ils sont habitu
à ce mode de locomotion, mais, si vous m'en croye
l'heure est propice pour tirer quelque chose
ce pauvre diable... au point de vue ethnographiq
Essayez d'obtenir qu'il se décapuchonne quelq

peu. Cette race s'en va. Les aborigènes de l'Union ne sont plus qu'une infinitésimale partie de la population. Croyez-moi, tentez l'expérience. Moyennant quelques « nickels » il se laissera mensurer !...

— Mais, observa M. Topinard, je ne connais que le dialecte Sioux...et encore l'ai-je un peu oublié. Peut être est-ce un black-feet où un Apache.

— Docteur, docteur, murmura très vite M. de Pierrefeu, il chante. Ecoutez.

— All right, dit l'anthropologiste. S'il chante, ça va bien. Je vais savoir tout de suite à quoi m'en tenir.

En effet. Il chantait. Ou plutôt sous ma draperie de laine je susurrais, mais d'incompréhensible façon, une « ancienne » à moi, pondue un soir de scandale panamiste en sortant de la Chambre et tout en absorbant un bock à la brasserie du « Clou » :

J'suis sorti d' Mazas hier matin
Vrai quel bonheur d'êtr' libre
N' plus voir la têt' de son gardien
Vrai ça vous r'met les fibres
Je r'garde les agents
D'un air négligent
En rentier je m' ballade
Et j'assist' narquois
Au départ sournois
Du panier à salade.

— Diable fit le docteur, je ne saisis pas bien. Ce n'est pas du Sioux — mais le voici qui recommence... écoutons.

Et je repris, toujours bredouillant :

Non Mazas mes enfants n'est plus
C' qu'il fut à l'origine
Je m' rappell' un temps où j' m'y plus
Mais vrai c' que ça décline
C'est plein d' d' éputés
J'en suis dégoûté
Ils ont des mines suspectes
C'est pas, nom de nom
Eun' fréquentation
Pour quelqu'un qui s' respecte !

— Oh ! mais, fit notre savant ami. C'est particulier. En ma qualité de fol-kloriste, je m'intéresse à son chant sauvage — My dear, my dear, cria-t-il, en me tapant sur l'épaule. Do you speak english?

Je ne bronchai pas.

— Que chantez-vous là, reprit en anglais le docteur. Recommencez, mon ami. Voici deux nickels. Il y en a encore deux autres —too more!

J'empoignai prestement les deux nickels. La nuit empêcha notre compagnon de remarquer la couleur de ma peau et, pour ne point rompre le charme, pour rester hermétiquement enveloppé, je les gardai dans ma main.

— Allons, mon ami, reprit l'ethnographe... chantez.

Alors n'y tenant plus, ayant peine à retenir une hilarité folle. Je me dressai sur la passerelle et sans quitter ma couverture je hurlai à tû-tête :

Trou la la, ï la la, la la ï tou, trou la la !
Ya qu'à Paris qu'on voit des p'tit's cocott' comm' ça!
Trou la la, la ï tou la la !

L'anthropologiste faillit tomber à la renverse. M. de Pierrefeu se tordait, M. Léandri étouffait.

— Mais c'est un peau-rouge du Casino de Paris, vociféra M. Topinard.

— En effet, parlai-je enfin, et rejetant mon peplum de lainage, j'apparus aux yeux stupéfaits du docteur, pinçant pour la circonstance le pas « du Huron métaphysique ! » Notre ami, sa surprise passée, ne se refusa point à rire de bon cœur du petit tour que nous venions de lui jouer. J'ai déjà dit qu'il avait de l'esprit.

Ce petit intermède passé, nous réintégrâmes le domicile pulmanesque où le nègre commençait à dresser les lits et à aligner la double rangée des « birth ». Je bénéficiai, ce jour-là, d'une couchette de dessous et, longtemps dans la nuit, mon rideau hermétiquement tiré, bien au chaud sous mes épaisses couvertures, je regardai les ondulations infinies et neigeuses des hauts plateaux de ces Rockys courir en sens inverse du train.

La haie serrée des montagnes commença seulement à s'entr'ouvir un peu avant cette ville tant critiquée, plus connue peut-être que Washington de notre vieux monde et qui s'appelle Salt-Lake-city.

Là, commençait une région fort accidentée toujours, mais où se dessinaient de ci de-là des steppes, véritables déserts en miniature. Un petit lac, le lac d'Utah, parut bientôt, joliment encaissé entre des montagnes encore couronnées de neige. Des troupeaux de bœufs paissaient dans les pâturages qui le bordaient. Nous venions de franchir la station de Lehi Junction. Des cottages, des fermes, des petites réunions de modestes bâtisses parurent, annonçant l'approche de cette région pastorale et biblique d'Utah. Déjà nos regards moqueurs cherchaient si les gens du pays qui attendaient au crossing que le train fut passé, n'é-

étaient pas accompagnés de plusieurs femmes. Nous parlions beaucoup des surprises que devaient nous présenter la capitale de Brigham Young, mais le Prince jeta un seau d'eau froide sur notre curiosité enthousiaste en nous disant :

— Les vieux Mormons, les Mormons polygames, n'existent plus ; il faudra vous contenter de souvenirs !

Le lac d'Utah passé, les inspecteurs des Pullmann vinrent nous prévenir que nous arrivions à Salt-Lake-City et nous offrir des brochures variées sur ce pays — le premier selon ces petits livres, le premier du monde et supérieur évidemment à la Suisse, sous le rapport des excursions et des phénomènes d'ordre géologique. Certes il y avait là un abus de zèle, mais cette région d'Utah, ce désert surtout qui succède aux dernières nappes du grand lac salé, ont un caractère d'originalité qu'on ne retrouve pas ailleurs, dans toute l'Union et je dirai même qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Un croisement de lignes : nous longeons quelques salins en activité, nous passons encore une jonction importante, et voici que toute une ville apparait derrière des bouquets de verdure, une sorte d'immense cathédrale s'érige côte à côte d'une gigantesque carapace de tortue. C'est la cité du grand lac, c'est le berceau du mormonisme qui se présente à nous sous une forme attrayante par un clair et gai coup de soleil. Nous sommes à Salt-Lake-City et bientôt nous foulons religieusement du pied le sol des saints des derniers jours.

*
* *

Il est impossible de ne point se rappeler Aix-les-Bains quand on visite Salt-Lake-City. Cette

ressemblance frappe tous les français qui traversent la curieuse capitale de l'Utah. Même exposition, même tracé des artères principales dévalant presque du pied des monts. Au-dessus des toits on aperçoit, comme à Aix, des cimes neigeuses et vers l'Ouest, l'horizon s'agrandit, s'élargit; on devine sans la voir l'immense cuvette au fond de laquelle dort ce lac salé, édition revue et considérablement augmentée de la mer Morte. La ville est assez coquette, tout en gardant malgré tout un aspect un peu province. Le prince, suivant une habitude, dont il ne devait jamais se départir durant ce grand voyage, refusa toute espèce de guide ou de voiture et s'en fut à pied, carrément, ayant dans l'œil le plan de la ville mormonne, étudié en quelques minutes dans le Pulmann entre Provo et Lehijunction. Nous suivîmes, confiants dans cette étoile qui ne doit jamais manquer de guider un Napoléon et effectivement ce fut avec une précision mathématique que le Prince nous conduisit, après une marche assez longue, en face de Knutsford-hôtel ! Cet immeuble colossal et prétentieux, comme toutes les constructions à effet des Etats-Unis, est une des curiosites de la ville et on le visite comme un monument. C'est ce qui justifie l'épithète un peu méprisante de ville de province dont j'ai tout à l'heure affublé Salt-Lake-City. Ce Knutsford, en effet, ne causerait à New-York ou à Philadelphie qu'une impression médiocre, mais ici sa masse énorme tirait l'œil. Quant à l'élégance intérieure et au confortable l'un et l'autre étaient suffisants. Un vaste hall sur lequel donnait une véranda circulaire qui courait le long du premier étage avait été fleuri et orné de plantes vertes avec un certain goût. De jolies miss y travaillaient, des

ladies élégantes de cette élégance criarde des américaines s'y balançaient dans des rockings-chairs. Le tableau était assez engageant et le séjour de Salt-Lake-City ne nous apparaissait point comme devant être pénible. Le hasard me donna une des plus belles chambres de ce caravansérail luxueux et je ne tardai point à savourer les douceurs du bain dans le coquet bath-room de mon nouveau logement.

Le soir le dîner fut amusant. Jamais plus prétentieux service n'accompagna chère aussi minuscule. Une escadrille de maîtres d'hôtels variés et de garçons de toutes couleurs nous apportait pompeusement de petites portions faites pour un estomac de six ans.

La vue d'une salade de homards vraiment homérique nous amusa jusqu'au fou rire. On se serait cru à Lilliput, un jour de jeûne. Au sein d'assiettes immenses le maitre d'hôtel nous fit servir trois à quatre petits morceaux auprès desquels les lentilles d'Esaü eussent passé pour des pierres de taille !

Heureusement, les plats étaient nombreux et nous finîmes à la fin de ce repas ridicule par avoir suffisamment dîné. Nous sortîmes ensuite pour jeter un coup d'œil sur la cité mormonne. Un vent vif, un vent de montagnes y soufflait le long des blocs. La rue élégante, le boulevard des Italiens de l'endroit, fit scintiller à nos yeux la file brillante de ses jolis magasins. Au retour, son Altesse trouva une invitation pour assister le lendemain au fort Douglas à une revue des troupes de la garnison; l'officier qui en était porteur ajouta avec force amabilités de la part de son chef que nous aurions, au fort, le spectacle curieux d'une compagnie composée d'indiens — en partie faits pri-

sonniers puis enrégimentés à la suite des derniers troubles de Pine-Ridge. Il y avait là de quoi tenter notre curiosité : nous demandâmes au Prince à l'accompagner dans sa visite et, sur sa réponse affirmative, nous allâmes nous coucher en rêvant de la cérémonie militaire du lendemain.

Le jour qui suivit fut gratifié d'un soleil magnifique et notre voyage au fort s'annonça sous les meilleurs auspices.

Après le déjeuner du Knutsford où les mêmes infinitésimales portions nous furent servies pompeusement en des plats d'un mètre carré par un peloton de waiters, nous nous hâtâmes de gagner le petit électric-car qui devait nous hisser le long des rampes du Mont Douglas. Le gracieux véhicule ne tarda pas à paraître et nous fîmes sur la plate-forme une irruption toute française de furia qui amena sur les lèvres de deux jolies voyageuses mormonnes, un sourire amusé. Le car, avec une vitesse dont se fussent scandalisés chez nous les archimandrites de l'administration municipale, longea une longue avenue assez semblable à un mail de province. Puis, à un coude où nous vîmes flamboyer sur un mur, le nom de Lafayette lequel, en l'occasion, servait de patron à un pépiniériste français, — la légère voiture prit soudain une position presque verticale et sans ralentir l'allure monta, monta pendant longtemps. Des talus gazonnés rétrécissaient notre horizon des deux côtés; à peine avions-nous une échappée sur l'immense plaine du lac. Enfin, au bout d'un quart d'heure arrêt brusque devant un escalier de pierre au sommet duquel, deux factionnaires casqués du shako colonial montent la garde. Nous sommes au fort. Un capitaine en grande tenue le plumet

blanc et bleu flottant au vent, de lourdes aiguillettes d'or lui battant les pectoraux, vient au devant du Prince. En haut de cette espèce de jetée, un peu analogue à celle qui donne accès sur le pont de nos cuirassés, le colonel Blount souriant nous fait un geste amical. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure douce et qui, couvert d'une sorte de longue pelisse, son petit képi très simple mis un peu crânement de côté, une canne à la main, tient visiblement à laisser à ses subordonnés l'amour du panache. Le prince, escorté du capitaine et d'un sous-lieutenant, suivi à distance par nous, gravit les marches et salue à son tour militairement le colonel qui, après une poignée de main des plus cordiales, lui présente mistress Blount, une des plus aimables et des plus distinguées américaines que nous ayons rencontrées. Puis bien vite on nous entraîne vers le terrain de manœuvre où se prépare la revue et voilà que le plus magnifique des panoramas se déploie devant nous. L'esplanade, sur les côtés de laquelle les diverses compagnies sont rangées l'arme au pied, domine toute la vallée centrale de l'Utah à une hauteur quadruple au moins de celle de la terrasse de Saint-Germain et d'une façon identique, c'est-à-dire presque à pic. Au delà du plateau, dans une buée d'or, car le soleil déclinant s'apprêtait à voiler sa face resplendissante, à disparaître derrière le rideau des montagnes, toute la ville s'alignait. Salt-Lake nous apparaissait en ses moindres jardins, en ses plus petites villas, sous des douches de lumière métallique et tandis que derrière nous la crête du mont Douglas nous faisait comme un repoussoir d'ombre, notre regard se promenait sur toute cette plaine positivement cerclée de chaînes

montagneuses et où la nappe immobile du lac semblait un miroir oublié là par quelque Vénus titanesque. Au delà, tout au delà, à une distance formidable.....des hauteurs, puis d'autres hauteurs, des pics neigeux, des collines à peine blanchies à leur pointe. A droite, à gauche toujours la même profusion de cimes et de monts, et nous comprimes alors pourquoi tant de souvenirs bibliques hantèrent, à leur arrivée dans ces régions, l'imagination des premiers mormons. Tout ce paysage paraissait véritablement une copie de la nature judéenne des environs de Jérusalem. Ce lac mort, cette deadsea d'où partait ce fleuve nommé aussi Jourdain, la communication qu'établissait ce cours d'eau entre la grande étendue salée et ce petit lagon d'Utah, absolument semblable comme dessin et comme aspect au fameux lac de Tibériade, tout offrait une similitude étrange et que devait exploiter un fondateur de religions tel que Brigham Young. En ce moment ces considérations ne frappèrent mon esprit que d'une façon superficielle et rapide. J'étais tout pénétré de la splendeur du spectacle étalé devant mes regards. Je ne saurais dire l'impression que me causaient les horizons sublimes qui, de tous côtés, bordaient cette vallée et cette ville mormonne posée au-dessous de nous comme un joyau au fond d'un écrin. Des nuages rouges se reflétaient aux sommets neigeux des lointains et planaient légers comme de l'ouate rose, dans l'harmonieuse lumière de cet après-midi.

Soudain un commandement, un bruit de crosses qui reposent à terre avec un ensemble remarquable. Une espèce de « garde à vous » courant de rang en rang, la revue va commencer. Nous nous rangeons autour de Mistress Blount et du colonel.

Un officier supérieur, un commandant, si j'en crois les épaulettes, traverse une partie de l'esplanade et vient demander au chef de corps l'autorisation de faire défiler. M. Blount fait un signe de tête : Le commandant agite son sabre. Un clairon égrène dans l'air une petite sonnerie. Aussitôt, par le flanc droit, toutes les compagnies prennent la file. La musique qui tient la tête double dans la largeur et passe la première devant l'officier. Très ornementés, ces musiciens, couverts à la mode anglaise de passementeries blanches, leurs manches bossuées de bourrelets. Un tambour-major, superbe sous son kolbach de peau d'ours, les précède. L'allure des soldats rappelle le pas de nos chasseurs à pied. Tous les hommes ont bon air. Ce sont, d'ailleurs, pour la plupart des vétérans...

Mais voici qu'au centre d'une des compagnies l'étendard étoilé parait. Le drapeau américain flotte au souffle du vent montagnard. Et tout de suite les tambours et les clairons alignés devant la musique exécutent le salut au drapeau — le même que le nôtre à peu de chose près. Émus de ce spectacle, assaillis de souvenirs devant cet hommage militaire rendu au sein d'un pareil décor, nous retirons nos chapeaux et nous saluons... Mais soudain une angoisse irrépressible étreint nos cœurs à les briser ; nos yeux s'emplissent malgré nous de larmes... car brusquement les caisses ont cessé de battre, les clairons de sonner et, dans le silence que rythme seul le pas régulier des soldats, la *Marseillaise* — la *Marseillaise* elle-même — éclate guerrière, faisant jeu de tous les cuivres, et monte, ailée, comme dans le bas-relief de Rude, vers d'épiques hauteurs.

Les échos du mont Douglas nous renvoient

'attaque « aux armes citoyens » que les musiciens ancent à pleins pavillons, soutenus par les basses puissantes des trombones! Ah ! le brave officier que le colonel Blount. Je l'aurais embrassé de nous voir fait cette surprise.

Je regarde mes compagnons à la dérobée. Le Prince est plus ému qu'il ne veut le paraître, un éger rictus plisse sa bouche énergique. Le regard e remerciement qu'il donne à son voisin est plus loquent que bien des paroles. M. Léandri, lui ibre tout entier, en vrai Corse au cœur duquel ut ce qui rappelle le cher et glorieux passé de patrie cause une agitation profonde.

M. de Pierrefeu se cambre, reprend, sans peut-re s'en douter, l'attitude millitaire qu'il avait trefois à bord au salut du pavillon. Jusqu'à xcellent docteur qui, nu-tête, de longs cheveux ivre et sel soulevés par la brise des monts, rec-e sans s'en douter certainement, la position du dat sans armes et dont les yeux derrière le npart de ses lunettes, brillent d'un éclat presque rtial. Et tous enfin, empoignés par la beauté de te solennité militaire se déroulant dans le plus endide peut-être des cadres terrestres, nous vons du regard les défilés suscessits de chaque npagnie dont les hommes passent à la façon ombres de Caran-d'Ache entre la lumière rante du soleil et nous.

istress Blount, placée à la droite de son Al-, à ce moment se tourne vers nous et gracieu-ent :

Indians soldiers.

effet, la compagnie qui, faisant sur sa droite conversion bien alignée, s'avance maintenant le centre de l'esplanade, n'est pas formée d'Eu-

ropéens. Ce ne sont pas non plus des nègres ; oui... ce sont bien des indiens, des peaux rouges. Ce sont là ces derniers héros, ces derniers combattants de l'indépendance, suprêmes champions de la cause des dépossédés. Après la lutte dernière — car il ne saurait maintenant y en avoir d'autres — de Pine Ridge, ils sont les survivants qu'on a capturés, puis amadoués, disciplinés et finalement enrégimentés.

Ces soldiers en tunique, l'arme sur l'épaule, marchant au pas avec la précision de vieux brisquards, étaient encore, il y a trois ans, des Sioux, des Comanches, Pieds noirs, des Saulteux qui, couverts du manteau de plumes et le corps passé à ces étranges teintures multicolores qui leur donnent un aspect fantastique, commandaient au lieu d'obéir et possédaient l'ascendant et le pouvoir que les guerriers ont toujours eus chez ces tribus aujourd'hui à peu près exterminées. Ce peuple qui bientôt n'existera plus qu'à l'état de souvenir sur le sol de l'Union, aura l'ultime dérision de fournir une partie des soldats réguliers des Etats et de voir figurer ses derniers combattants dans les rangs mêmes de ceux qui les décimèrent.

Ces hommes de cuivre avaient du reste un assez bon air et une tenue convenable sous l'uniforme européen. Ils défilèrent sans un flottement, sans une faute. Aussitôt leur dernier peloton passé, le colonel fit un nouveau signe au chef de bataillon de service et ils allèrent se ranger sur la droite, au milieu des compagnies blanches. C'était la fin du défilé. Il ne restait plus au Prince qu'à passer entre les rangs et à faire l'inspection du détail. A cet effet, et après avoir échangé quelques paroles avec Son Altesse l'aimable colonel Blount n

conduisit vers ces étranges fantassins à face rouge Nous les regardâmes, tandis que, bien alignés et sous les ordres d'un jeune sous-lieutenant frais. émoulu de West-Point, ils fixaient le sol à quinze pas devant eux, dans la plus correcte des positions militaires. Ces indiens nous parurent métissés, mais pourtant, sur les cinquante hommes que nous vîmes, il en était bien six ou huit ayant le type peau-rouge fortement accusé. — Le nez proéminent en bec d'aigle, les pommettes énormes, la bouche d'un large et gros dessein, une taille élevée. Leur sergent-major, un Sioux magnifique, porteur d'un nom français « Dupont » ou « Durand, » était la perle de cette collection étrange de soldats rouges. Le Prince lui posa en Anglais quelques interrogations auxquelles il répondit avec assez d'assurance et d'à-propos. Malheureusement ses connaissances géographiques étaient plus que bornées et, quand nous lui demandâmes s'il savait ce que c'était que la France, il resta coi. Les officiers sourirent, malicieusement peut-être, mais l'excellent docteur Topinard les « cloua » d'une phrase énergique, dite à propos. Il se planta devant l'Indien, dans une belle pose à la Mirabeau, et de l'accent le plus martial, il prononça :

—La France!..The greatest nation in the World.

Chacun de rire, le colonel Blount comme les autres, puis, sur un commandement monosyllabique, les « indians soldiers » font un à droite et regagnent leurs baraquements en bon ordre.

Cette dernière cérémonie terminée, nous nous rendîmes au home de Mistress Blount, le colonel nous y avait précédés et, quand nous arrivâmes, le thé excellent fumait dans les samovars, liqueurs, gâteaux et cigares étaient préparés et of-

ferts avec une distinction parfaite par les capitaines et par plusieurs lieutenants aidés de ladies fort élégantes, les femmes évidemment des officiers du régiment. Je constatai, sans le dire naturellement, que cette armée américaine, par émulation sans doute, par quelques séjours que ses officiers vont faire tantôt en France, tantôt en Angleterre, diffère absolument comme manières de la goujaterie voulue, du nauséeux égoïsme de la population yankee. M. de Pierrefeu le disait avec raison, toutes les réceptions faites par des autorités au Prince et à ses compagnons de voyage furent marquées au coin de la plus large et de la plus cordiale hospitalité. Cette petite armée de l'Union méritait les compliments que je lui adresse en passant, et ses officiers sont les seuls gens supportables de cet immense empire.

Nous repartîmes à la nuit noire ; on vint nous faire la conduite à l'embarcadère du petit tramway. Les factionnaires n'y étaient plus : peut-être dans ce pays de cocagne, la garde ne se monte-t-elle pas la nuit.

Le mignon « car » électrique brusquement parti dévala avec une vitesse de montagne russe tout le long des pentes du mont Douglas. La voie était peu éclairée et, cramponné à la plate-forme d'avant je craignais un accident possible. Je fus stupéfait quand je vis, sur le signal d'un passant, le car, lancé à une allure vertigineuse, s'arrêter presque instantanément. Dire que tous ces merveilleux résultats de l'électricité sont inconnus, inappliqués chez nous. Ah ! France ma patrie, tu périras sous le poids d'un rondecuirisme retardataire et inextirpable.

*
* *

Telle fut notre visite au fort Douglas, jadis con

truit pour tenir la remuante podulation mormonne sous la menace du canon gouvernemental. Nous nous plaisons fort, du reste, à Salt-Lake. Les gens de l'Utah ont plutôt un caractère aimable. Quant aux mormons, ils sont fort accueillants, du moins à la surface. Son Altesse fut avec M.de Pierrefeu à une sorte de soirée spécialement organisée en son honneur et où il lui fut donné de voir les derniers débris de la grande famille de Brigham Young. Les brus du célèbre polygame et ses propres veuves entourèrent d'égards spéciaux M.de Pierrefeu,dont la vertu prolifique leur paraissait digne d'admiration.En effet, notre ami était père de huit enfants et, s'il avait eu — comme un vieux mormon, —sa demi douzaine d'épouses tout porte à croire qu'il eût compté 48 descendants pour le moins. Aussi fut-il l'objet d'attentions de toutes sortes : on l'abreuva de thé de cakes et des œillades les plus flatteuses.

Le Prince trouva que ces saints des derniers jours s'étaient bien modernisés. L'un des fils de Brigham-Young était allé visiter Paris, il avait vu l'exposition de 1889, il parlait de sa religion sans le fanatisme qu'on eût attendu de ce fils de prophète. Il ne blaguait pas encore les cinq femmes à papa, mais on pouvait parier la forte somme que ses descendants en feraient un jour un vaudeville, pour les Variétés de Salte-Lake.

Ce fut donc l'impression d'une religion finie, d'un culte dégénéré que donna à nos deux compagnons le milieu le plus mormon de Salt-Lake. Nous étions loin, en effet, de la rudesse un peu sectaire des ancêtres, de cette sauvage poésie où demeurait encore un peu du caractère bizarre et grandiose pourtant de l'exode. Pour ma part, sans avoir la

chance qu'eut M. Guimet, le fondateur du Musée des religions, de voir Brigham-Young (et ce pour l'excellente raison qu'il était mort depuis longtemps) je pus néanmoins m'entretenir avec son plus fidèle compagnon, son apôtre fervent, le libraire — qui tenait le magasin de publications le plus important de Salt-Lake — librairie toute mormonne bien entendu; c'est même je crois ce qui avait fait la fortune de ce brave commerçant. Il poussait la vénération du souvenir jusqu'à ressembler à son illustre ami. Il avait une tête superbe et énergique, couronnée d'épais cheveux blancs. De haute taille et bâti dans la perfection tout en lui disait le lutteur, le pionnier, tout, depuis ses yeux verts au regard perçant jusqu'à son encolure de taureau, jusqu'à son langage d'illuminé Il reflétait certainement Brigham, le solide patriarche, le polygame résistant dont il avait été le familier. On devinait dans toute sa personne l'ombre du grand farceur mystique qui, sans se laisser rebuter par les apparences, se fixa dans ce territoire d'Utah considéré avant lui comme un désert improductif et dangereux et y édifia la plus extraordinaire des fortunes et des sectes. Ces mormons sont en grande partie banquiers, manieurs d'argent. Dans toute l'Amérique du Nord et même dans celle du sud ils ont des débiteurs et leurs établissements financiers jouissent d'une grande réputation. Ainsi finissent en agents de change ces illuminés d'abord férus de la vie patriarcale des héros de l'Ecriture. On sait, en outre, que les vieux mormons, les irréductibles ont émigré, au nombre dit-on de 20,000 vers l'Amérique équinoxiale où les petites républiques seront, sans doute, p indulgentes à leurs idées polygamesques que

grande Confédération américaine. En somme, un coulissier riche, voyageant beaucoup, peu fanatique et monogame, telle est aujourd'hui la figure quelconque d'un saint des derniers jours.

Mais ils ne furent pas toujours aussi modernes et aussi conciliants. Dans tout l'Utah la population, aujourd'hui bien supérieure, des gentils a conservé pour eux une antipathie qui date de loin. Ces gentils, au temps où ils étaient la minorité, furent, le fait est indéniable, l'objet de vexations terribles de la part des saints. Embrigadés militairement, venant à des dates fixes payer leur dîme entre les mains de leurs bishops — ainsi qu'il le font encore aujourd'hui — les mormons formaient une caste fermée, jalouse et comme toutes les sectes passées, présentes et futures, volontiers tracassière en dessous. Tout négociant qui, sans être inféodé au Mormonisme, ouvrait un comptoir, un magasin, ne pouvait compter que sur la clientèle des gentils. Aucun Mormon ne fut entré chez lui. Mieux encore, on s'arrangeait au début, par une entente tacite de tous les commerçants de la cité, pour organiser un véritable boycottage commercial et par une baisse subite et générale du marché, lui rendre la lutte désastreuse.

Ce que les fidèles de Brigham-young ont amoncelé de ruines, de misères et de morts, avec l'implacabilité sereine de théosophes convaincus de leur tâche surnaturelle, on ne le dira jamais assez. De nombreux livres ont paru pourtant, racontant tout ce navrant calvaire des premiers gentils de l'Utah. La résistance dura longtemps. Enfin la foule compacte des nouveaux arrivants eut raison de cette opposition passionnée et le flot des « gentils » grandit, grandit, submergea enfin les Mormons.

D'oppresseurs, ils devinrent — dans leur idée du moins — opprimés, car enfin la suppression de la polygamie est la seule mesure d'Etat prise contre eux. Il existe, d'ailleurs, une action véritablement criminelle dont on aura peine à laver la mémoire du prophète, c'est le massacre des Mountains Meadows. Cette lamentable histoire prouve malheureusement que l'existence des Angels of Death, ces anges de la mort, missionnaires du crime, que Young fanatisait à la façon du vieux de la montagne, n'est pas un mythe. Prêts à tout, ces misérables n'attendaient qu'un signe du maître pour exécuter les plus épouvantables forfaits. On va voir jusqu'où pouvait aller le dévouement de ces sectaires.

Au mois de septembre 1857, parut dans l'Utah, une colonne d'émigrants venus de l'Arkansas et qui se baptisaient eux-mêmes l'Arkansas-Compagny. Ces émigrants arrivaient à Parowan, quand l'un d'eux, le jeune Aden, fut reconnu par le résident Mormon de cette localité, William Laney, auquel il avait sauvé la vie dans des circonstances antérieures. En effet, Laney avait été autrefois missionnaire du nouveau culte et, un jour, dans le Tennessee, la populace ameutée avait voulu le massacrer. Aden et ses parents l'avaient arraché à une mort certaine; heureux de retrouver ses sauveurs, le bon résident voyant la misère à laquelle, comme tous leurs compagnons ils étaient en proie, leur donna quelques provisions de route. Or, le soir même, grâce au système de délation et d'espionnage perfectionné par lequel, hiérarchiquement, les plus menus faits s'en venaient à l'oreille du prophète, le colonell-bishop « Dame » apprit cet acte de bienfaisance de Laney envers des réprou-

vés. Après avoir ouï le récit de cet affreux manquement aux lois sacrées, l'évêque-colonel se leva, pourpre de rage, et fit, du petit doigt, un signe mystérieux à son beau-frère Barney Carter, que l'opinion publique désignait comme l'un des Anges de la mort de Brigham-Young. Carter, immédiatement, sans un mot, courut à la maison de Laney, l'attira hors de son home et, le frappant d'un coup terrible au crâne, le renversa mourant sur la place. Puis il disparut.

Les émigrants, pendant ce temps, combinaient leur route et approchaient des défilés situés au-delà de Cedar-City. Ils avaient franchi les derniers settlements mormons de cette région et allaient s'engager dans les passes des Meadow-Mountains quand ils aperçurent des indiens qui, sur les hauteurs, les observaient avec des intentions douteuses. Ils s'adressèrent aux fonctionnaires de Cedar-City pour savoir si leur passage dans les défilés des Meadow s'effectuerait sans danger et sans agression de la part des sauvages. Les fidèles de Brigham répondirent évasivement et dirent que, selon toute probabilité, la colonne serait attaquée. A ce moment, le prophète, averti, fit immédiatement défendre par les bishops au bas peuple mormon d'accorder aucun secours, de quelque nature que ce fût, aux émigrants. On assura aux fermiers que la guerre avec les Etats-Unis était imminente pour le printemps et qu'il fallait, sous peine de lèse-patrie, conserver tous les grains. En même temps on répandit parmi les «saints» le bruit que ces misérables émigrants étaient les auteurs du martyre de Joe Smith et de son frère Hyrum et qu'ils nourrissaient les projets les plus sacriléges. Un d'eux, disait-on, avait poussé la profanation

vis-à-vis du nouveau culte jusqu'à appeler ses deux bœufs Brigh et Heber. Bref, on monta contre les gens de l'Arkansas company l'imagination du bas peuple.

Les émigrants cependant, las d'hésiter, s'étaient engagés dans les Meadow-Mountains, et les indiens, au petit jour, les avaient attaqués; bien armés ils repoussèrent les peaux-rouges et leur tuèrent même quelques hommes. Le lendemain, nouvelle attaque également repoussée. Mais, comme la route devenait étroite et redoutable, les malheureux colonists s'arrêtèrent inquiets, surtout pour leurs enfants et leurs femmes. Ils envoyèrent une députation demander aide et conseil aux derniers fermiers mormons de cette zone dangereuse. Amère dérision, on leur proposa de laisser dans leur camp leurs armes, leurs biens, leurs chariots et de s'en revenir vers le lac Salé où l'on devait leur trouver du travail et des terres. C'était vouloir les mormoniser de force. Les émigrants refusèrent de priver les leurs de la suprême défense qui leur restait. Au camp on devenait perplexe; on se sentait entouré de trahison; le nombre des indiens qui se tenaient en observation, croissait dans des proportions inquiétantes. Enfin, à la tombée de la nuit, comme une partie des infortunés colonists s'en allait chercher de l'eau, les chariots furent soudain assaillis et l'enceinte qu'ils formaient forcée. Avant d'avoir eu le temps de se mettre en garde, la plupart des hommes tombèrent frappés à mort. Une fusillade terrible et dirigée à l'européenne abattit tout ce qui résistait. En effet, un grand nombre de soldats de la milice mormonne et de fermiers amis des indiens, assoiffés de vengeance ou de pillage, s'étaient, sous des oripeaux variés, enclavés dans les rangs des peaux-rouges

Ces blancs furent plus féroces encore que leurs alliés ; le massacre fut horrible, dégoûtant, implacable. Il y avait, je l'ai dit, une foule de petits enfants. On les tua froidement, sans pitié. Pas une femme ne fut épargnée. Tuez, tuez, avaient ordonné les bishops, le seigneur a dit : j'anéantirai la race des blasphémateurs. « Il y a là quelque chose du « Dieu reconnaîtra les siens » de la Saint-Barthélemy.

Ce fut, au dire des témoins oculaires, qui, plus tard, déposèrent à ce sujet, une boucherie abominable. Après le massacre eut lieu le pillage et les assaillants se partagèrent les dépouilles de leurs victimes — on ajoute, que Young lui-même conduisit l'attaque et, de ses commandements inspirés dirigea cette Saint-Barthélemy d'émigrants, le fait n'est pas prouvé. Toujours est-il que le prophète doit endosser, pleine et entière, la responsabilité de ce sanglant forfait et que sa politique inflexible s'accomodait fort de ces férocités. Bien longtemps après, l'opinion publique s'émut au dramatique récit de cette agression inique. Une instruction fut ouverte, par ordre du gouvernement fédéral et, à l'endroit où avaient succombé les pauvres pionniers, on éleva une pierre commémorative et une croix de bois. La pierre portait cette seule inscription : « Here 120 men, women and children were massacred in cold blood, early in September 1857. They were from Arkansas. » Sur le bois de la croix on grava cette citation de l'Ecriture : « Vengeance is mine, I will repay, saith the Lord ! » Ces deux souvenirs poignants furent élevés au-dessus des ossements qu'avait réunis le major Carleton, United states commissioner, et par les soins de ce magistrat.

Mais l'autorité de Young était si grande encore que, l'année suivante, comme il visitait cette partie du territoire d'Utah, il n'eut qu'un geste à faire et ce monument du plus odieux des guet-apens fut immédiatement enlevé par les fidèles et soigneusement détruit.

Les Mormons n'ont jamais discuté sérieusement la véracité de ce fait qui, aujourd'hui, paraît incontesté aux esprits les moins prévenus. A côté de cet épisode historique, une foule de légendes courent sur ces « Latter day's Saints. » Je dus à l'obligeance d'un ingénieur français établi à Salt-Lake de visiter une ancienne demeure de saint abandonnée à la suite du décès de son propriétaire. On sait que les vieux Mormons n'ouvraient pas facilement leurs portes aux gentils et la raison, suivant mon guide, en serait dans l'existence d'une espèce de cave, de cachot, véritable in-pace dont tout bon mari devait pourvoir sa maison afin d'agir — à l'occasion — avec cette autorité maritale souveraine, quasi orientale, que le nouveau culte reconnaissait au polygame. Plus d'une malheureuse (affirment toujours les profanes) a terminé ses jours dans ces souterrains lugubres et sourds comme des tombes d'où pourtant on entendait sortir parfois des plaintes mystérieuses et lointaines. Dans notre visite de la vieille bicoque Mormonne nous découvrîmes, en effet, une sorte de cave assez profonde et qu'enserrait de tous côtés une épaisseur considérable de terre et de maçonnerie. Le Suédois qui habita ce logis avait-il réellement fait bâtir cette fosse pour servir d'épouvantail et au besoin de châtiment à ses nombreuses épouses? Mon cicerone en parut persuadé.

J'avoue que je le suis moins et que j'opine à

croire que c'était surtout quelques bouteilles précieuses qu'il y détenait.

Les Suédois forment, avec les Anglo-Américains, la masse la plus compacte des fidèles du Mormonisme. Chaque année, des missionnaires spéciaux vont en Suède chercher des adeptes et les ramènent, grossissant ainsi le troupeau des fidèles. Malheureusement, depuis qu'une administration indiscrète a mis le nez dans les petites affaires des mormons, le côté engageant de cette religion curieuse a disparu et les prosélytes n'ont plus la même ardeur. La suppression de la polygamie aurait-elle aussi été la suppression du Mormonisme ?

Dans la plupart des boutiques de Salt-Lake on vendait à ce moment une série de débris, petits cubes de bois, polyèdres de pierre, presse-papiers ou reliques dont la vue m'intrigua. On m'apprit que ces débris venaient du nouveau temple, de cette espèce de cathédrale gigantesque, monument d'ailleurs d'une certaine beauté et où le granit travaillé avec art avait fourni les motifs architecturaux de ce style saxon si cher aux constructeurs anglais. C'était une espèce de pélerinage, pour tout bon disciple de Brighan Young, d'accourir admirer le nouveau tabernacle et d'en apporter pieusement quelques souvenirs, sous formes de déchets variés.

Si nous étions restés quelques jours de plus nous eussions pu voir une grande réunion de mormons, une fête où Salt-Lake city eut compté pendant quelques jours 10,000 habitants de plus, 10,000 fidèles venus de tous les points de l'Utah. Quant à assister aux cérémonies du new-temple, inutile d'y songer. On entrerait plus faci-

lement dans la fameuse mosquée de La Mecque où se trouve la pierre d'Abraham.

J'eusse pourtant aimé à voir ces livres d'or, révélation d'en haut dont fut gratifié ce charlatan de génie qui s'appelait Brigham Young. Mais cette relique extraordinaire est invisible pour la plupart des mormons eux-mêmes. Le bruit court même qu'ils ont été détruits.

Quelques gentils, convertis pour la circonstance, ont pu assister aux cérémonies de ce culte étrange. Ils ont pu constater qu'il ne s'y passait rien d'anormal et que les chants en commun y prenaient une grande place comme dans le culte anglican. La musique est, en effet, fort en honneur dans les solennités mormones et les orgues de la cathédrale neuve sont, parait-il, des plus belles qui soient. Quant à l'ancien sanctuaire, nous le visitâmes en détail. C'est sous cette carapace qui a fait donner à cette fantaisie d'architecte inspiré le nom de « turtle roofed Tabernacle » que nous eûmes la représentation organisée d'habitude pour les touristes de passage. Le bedeau ou concierge du «turtle roofed», personnage aussi bien stylé qu'un sacristain de Belgique, nous fit d'abord ouïr le grand orgue, instrument de premier ordre et que l'organiste maniait non sans habileté, puis il nous fit assister à l'expérience de l'épingle dont la chute sur le parquet s'entendit en effet distinctement de tous les points du temple.

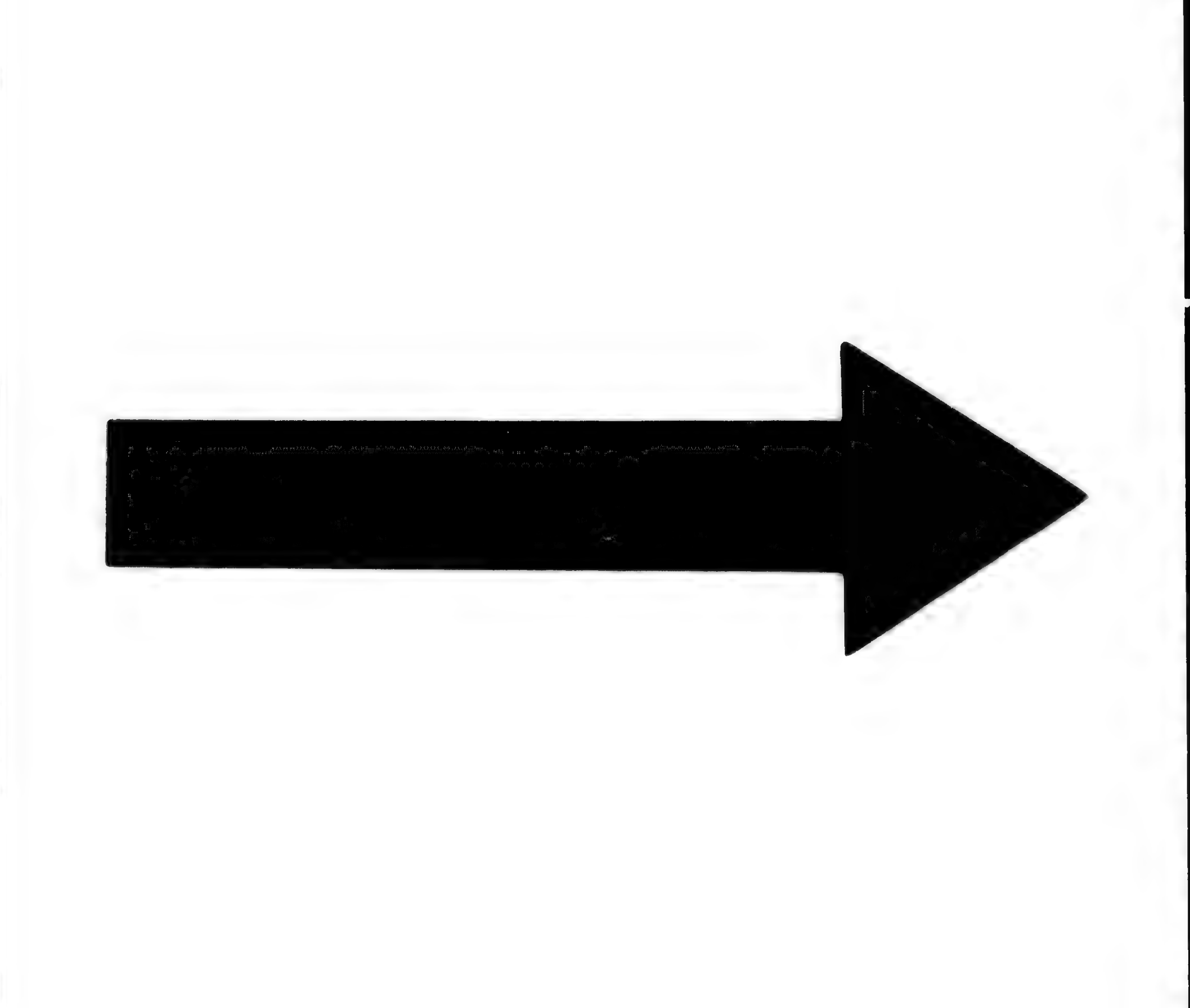
L'acoustique de cette salle ovaliforme est réellement merveilleuse : Y aurait-il là une indication pour nos constructeurs de Théâtres! Toujours est-il que 13,000 fidèles réunis dans cette enceinte sacrée y pouvaient entendre distinctement la voix d'un orateur parlant sur le ton de la causerie

ordinaire. Nous dûmes nous contenter d'admirer la façade et l'extérieur du nouveau sanctuaire. Naturellement le bedeau du tabernacle ne nous fit pas grâce du prix de revient de ce new temple et il l'estima à 3 millions et demi de dollars c'est-à-dire, si je ne me trompe, 17.500.000 francs.

Le monument, d'ailleurs, est gigantesque et digne du sacrifice que se sont imposés les riches adeptes du culte qu'on y célèbre. La maison qu'habita Brigham Young n'offre rien de bien particulier, si ce n'est son toit formé d'une série de pignons et ses corps de logis, symétriquement alignés, affectés, parait-il, à chacune de ses femmes.

Jusqu'à notre départ nous nous occupâmes des ernières manifestations de cette religion étonante, encore très vivace, mais qui perd son aractère et menace de tourner à une sorte de croynce s'adaptant à tous les milieux comme celle es Juifs. Son altesse qui avait étudié la question vec un soin particulier et qui, par sa visite aux s de Brigham Young, était à même de mieux énétrer le mystère dont s'enveloppait encore ce oduit bizarre de l'esprit de secte et du fanaisme, le Prince, dis-je, me parut considérer le ormonisme comme l'œuvre d'un esprit habile d'un homme de gouvernement.

Abstraction faite de son côté révélé, la religion e Brigham Young a fondée a produit des efs importants. Elle a défriché, enrichi, peuplé, sol méprisé et peu connu ; par la discipline de pionniers, elle a rendu possible ce travail ingrat. e titre donc, Young a droit à la reconnaissance on à l'estime, de tous ceux, et ils sont nombreux, viennent se faire une situation dans l'Utah. aintenant, que, sous le manteau des extases



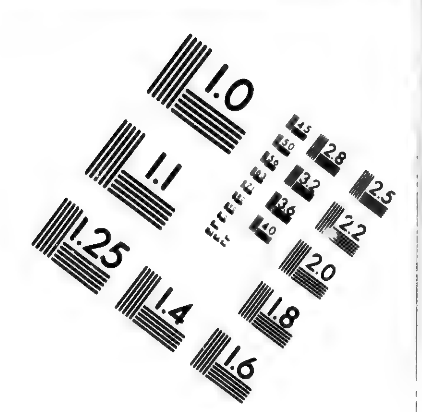
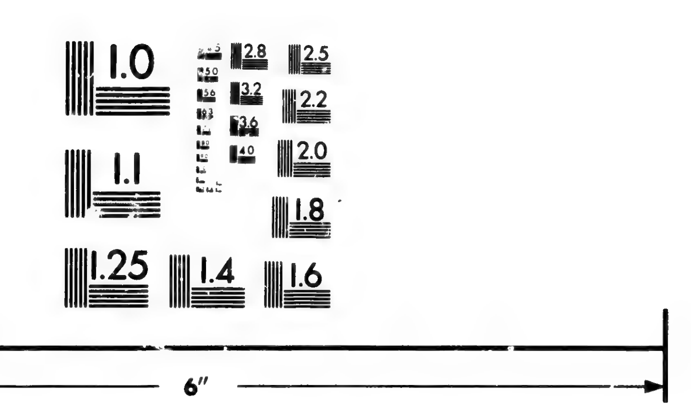
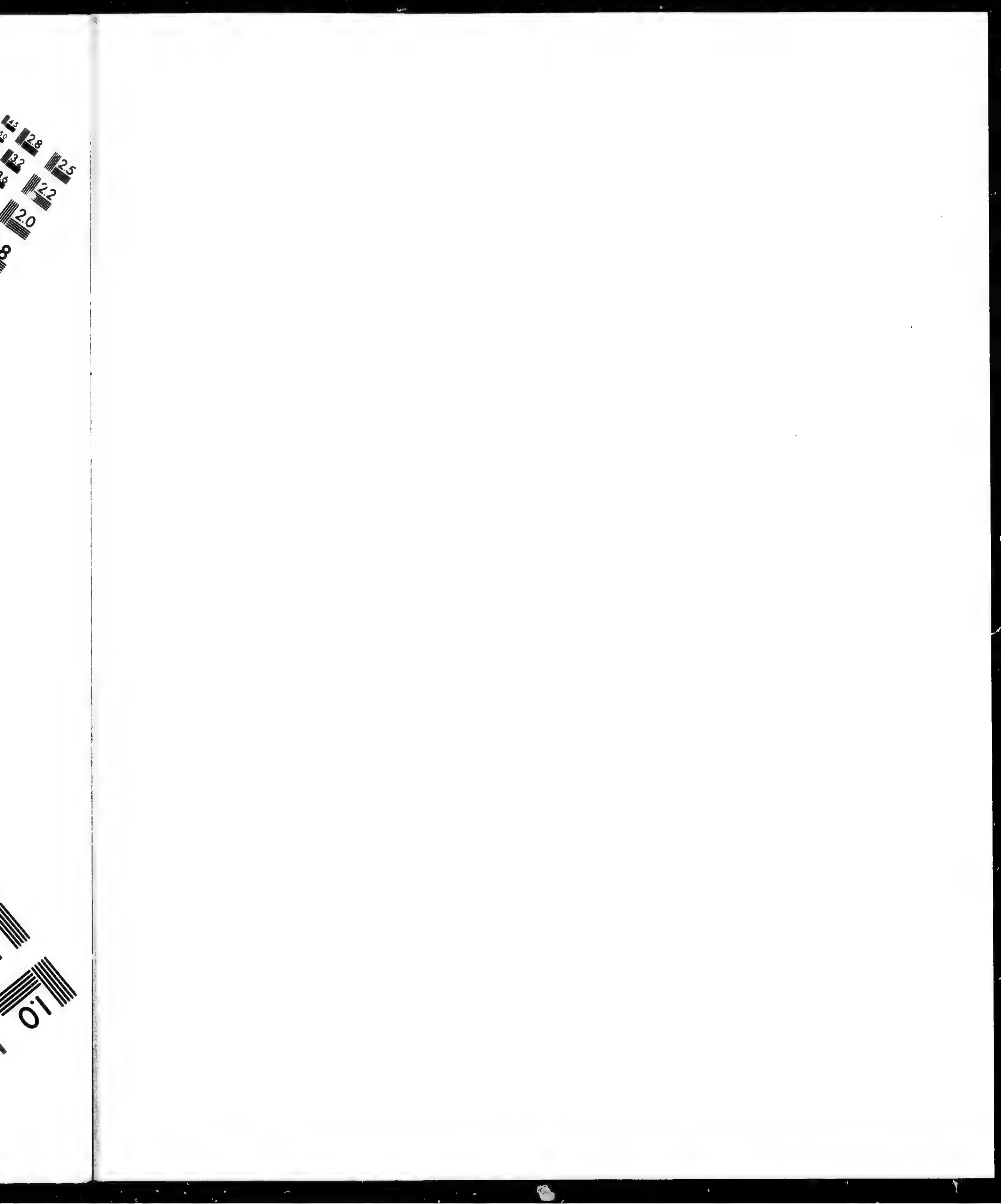


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

que, sous le prétexte de retrouver en ce coin de l'Amérique une nouvelle Palestine, et une Terre promise, que, sous couleur d'une soi-disant impulsion d'en haut désignant une Judée nouvelle à ce nouveau peuple du Seigneur, Brigham Young ait déguisé des appétits plus bas, l'adresse d'un faiseur d'affaires, le flair d'un financier auquel la richesse de ces régions minières n'avait pas échappé. Qu'importe ! si l'œuvre accomplie est utile à la masse des citoyens, et profitable au pays....

Voilà une façon d'envisager les choses dont les gentils de l'Utah très « montés » contre les mormons ne me parurent tenir aucun compte dans leurs accusations, évidemment exagérées, contre leurs anciens persécuteurs.

Après quelques excursions aux environs de Salt Lake et à ses jardins publics, d'assez pauvre aspect, nous quittâmes les splendeurs de Kunstford hôtel et nous remontâmes dans les Sleeping du sieur Pulmann pour ne plus nous arrêter que sur les bords du Pacifique à San Francisco.

Un coup de soleil aveuglant éclairait la vaste station. Des wagons ornés de drapeaux multicolores et qui avaient amené je ne sais quelle société en fête, ajoutaient leurs notes vives aux touches éclatantes du tableau.

Un coup de sifflet chose rare, annonça le dépar et, non sans une pointe de mélancolie, nous regar dâmes disparaître la haute et blanche masse d Nouveau Tabernacle et les casernements du fo Douglas.

Jusqu'à Ogden le paysage resta le même qu'au environs de l'Utah lake et de Salt lake City. Ass pensifs, dans le fumoir désert, car nous étio presque les seuls voyageurs de ce train, no

jetâmes le dernier coup d'œil sur cette ville intéressante et si curieusement isolée du reste de l'Amérique.

Nous marchions entre des pâturages peu séduisants et de petits paysages maigres dans lesquels des chevaux et des vaches broutaient l'herbe rare. A l'horizon, sur la gauche, le lac salé commençait enfin à se dégager; on apercevait les premières nappes de ses eaux bleues immobiles et lourdes.

De nouvelles et plus importantes salines fonctionnaient sur le rivage. Une colonie d'indiens établie au bord du lac même fut un instant visible et nous aperçûmes vaguement sa population misérable: 15 à 20,000 individus, maladifs, hâves, rongés des maux les plus infects et en proie au plus déplorable alcoolisme, beaucoup travaillent à bas prix à des besognes faciles dans les mines.

A Ogden, où le train s'arrêta une demi-heure, nous vîmes deux de ces malheureux, un homme et une femme, point trop laide ma foi sous son costume de loques bariolées et de figure assez avenante en dépit d'une crasse visible sur la couleur d'ocre rouge du pigment épidermique. Je tirai mon album de ma poche et m'approchai pour les crayonner. Ils avaient l'air lamentablement résignés, abrutis, et c'est à peine s'ils me regardaient faire avec des mines servilement basses et inquiètes. J'avais commencé mon croquis quand parut un grand diable de Peau Rouge, l'air aussi bestial mais plus agressif que les deux autres. Il vint jeter sur mon esquisse un regard qui ne présageait rien de bon. Craignant un coup brusque, une attaque inattendue et voyant son poing se serrer je ne fis ni une ni deux, je lui passai le crayon et le papier en lui disant en anglais quel-

ques mots qu'il ne comprit pas, car ils ne peuvent même apprendre les rudiments de cette langue qu'ils entendent perpétuellement parler autour d'eux, puis je distribuai aux hommes et à la femme des pièces de dix cents (dix sous) . Ils les prirent, eurent un sourire vite effacé et rentrèrent dans leur immobilité taciturne. Seulement, comme ayant repris des mains de l'indien mon bloc et mon crayon , je recommençais à crayonner l'indienne, le grand escogriffe lui dit quelques mots à l'oreille. Elle disparut aussitôt, alla se cacher la tête dans ses chiffons, de l'autre côté du hangar ; j'étais volé. Cet idiot me privait d'un modèle fort intéressant, aussi, furieux, laissai-je échapper des injures françaises qui parurent le toucher fort peu.

Ces deux larves restaient là, insensibles l'un et l'autre, telles des figures de cire, des statues éternellement figées dans la plus morne des attitudes. Comme je pestais très fort, une ombre se dessina à mes côtés ; je me retournai, c'était le Prince Roland Bonaparte. Il avait vu le manège des indiens, ma situation ridicule, ma colère, et il souriait.

— Ah fis-je les dents serrées, quelles brutes !

— Ne dites pas cela, fit le Prince, avec un accent de pitié profonde et sincère. Ces pauvres gens sont aujourd'hui tombés bien bas, il est vrai, mais quand on songe qu'ils ont été les maîtres de cette terre où maintenant ils rôdent en parias, quand on pense à la façon dont on les a dépossédés, décimés, battus, traqués, épouvantés, le cœur se serre. C'était une belle race, pourtant, et pleine de hautes qualités : voyez, ce qu'en a fait votre civilisation : des êtres quasi végétatifs, de tris-

déshérités sous tous les rapports. Ah ! ne leur en veuillez pas de leur timidité exagérée. Ils sont payés pour avoir peur. Ils craignent les blancs, même quand ils n'ont à la main qu'un crayon : Timeo danaos et stylum ferentes !

Et, s'interrompant, le Prince prit sa bourse et la vida dans les deux mains à peine tendues des indiens dont la face parut se plisser d'une intention de sourire, puis il leur tendit la main. Ils la serrèrent et un court éclair d'orgueil passa dans les yeux de ces infortunés. M. Léandri leur donna tout le contenu de son étui à cigarettes. M. de Pierrefeu déclara que cette misère l'apitoyait et y alla de quelques nikels. Enfin le docteur qui les anthropométrisait mentalement proposa au Prince de les interroger.

— Oui, dit son altesse, essayons d'en tirer quelque chose.

— Do you speak english, fit le docteur, très distinctement et avec une intonation que n'aurait pas désavouée un londonien de Cheapseade.

Un des indiens, le grand, sans doute habitué à cette seule et unique question, remua négativement la tête et reprit aussitôt son atonie, son regard perdu, noyé dans le vide.

—Amis, nous sommes des amis, reprit le Prince.

Ni l'un ni l'autre ne bronchèrent, ils ne comprenaient pas. Vainement le petit-fils de Lucien chercha à secouer leur torpeur accablée, il y usa sa patience ; rêveur, il s'en alla, visiblement attristé. Et sa pensée, se reportant évidemment à ces âges héroïques de l'homme rouge où couverts de leur splendide harnachement de plumes multicolores, ils régnaient en maîtres sur les vastes plaines, se condensa en une courte phrase cruellement juste :

— Ah ! S'ils avaient su.......

— En voiture, nous cria l'interprète qui arrivait tout courant, en voiture, le train va partir.

Le train partait en effet; nous n'eûmes que le temps de sauter sur les marchepieds, enlevés au vol par la poigne vigoureuse de Charles.

Le ciel étant superbe, traversé de quelques nuages blancs, nous demeurâmes réunis sur la plateforme et nous n'eûmes pas trop de tous nos yeux pour regarder, pas trop de toute notre force de sensations pour comprendre toute la beauté du paysage qui se déroulait sur notre gauche, dans son espèce de désolation fantastique. On eut dit une contrée de rêve, un très ancien décor, profond, déjà entrevu par l'imagination lorsque enfant on étudiait l'histoire sacrée. Et pourtant, ce n'était pas l'Orient. Non, en aucune façon ces monts tout blancs de neige, ces espaces solitaires et de teinte uniforme, recouverts d'une petite végétation rase et grise, enfin ces coins de lac où se réflétait un ciel d'un bleu doux coupé de ci de là par la blanche fumée des stratus épars, tout cela n'avait pas ce caractère d'implacable rayonnement, d'aridité brûlante et d'absolue nudité des déserts arabiques.

Nous pouvions déjà à l'horizon deviner—aussitôt après les dernières anses du Salt Lake — deviner les premières plaines de ce « Great American Desert » d'une étendue considérable et sur lequel, suivant ce que nous avaient affirmé les gens de l'Utah, la pluie ne tombait guère qu'une fois tous les deux ou trois ans... En attendant cette région solitaire, nous suivions les bords du lac, dont nous séparait une plaine d'imposante surface inhabitée et inculte.

Les stations se réduisaient maintenant presque

à une cahute de cantonnier, à une baraque en planches où se tenait une espèce de cow-boy, ni cavalier, ni chef de gare, et qui vraisemblablement ne devait venir là qu'au passage des trains. Un grand silence envahissait cette nature, bien faite pour exacerber le mysticisme toujours en éveil dans l'âme, assoifée d'impressions neuves, des émigrants. Il était environ quatre heures, et, de ces steppes, montait un parfum doux et pénétrant. Cette herbe courte et drue, qui tapisse toute la région de l'Utah, embaume. Elle possède un parfum comparable à celui qu'on obtiendrait en amalgamant la menthe et le thym.

Je respirais avec plaisir cet arôme agréable et inconnu, dont le vent, qui soufflait sur tout ce paysage silencieux, m'apportait les bouffées. Nous montions. Une rampe d'une jolie longueur nous élevait peu à peu au-dessus du niveau du lac. Deux machines n'eussent pas été de trop pour tirer le convoi formé d'une dizaine de cars — ce qui est beaucoup, quand on connaît la longueur des wagons américains. J'appréhendais une pluie possible mais j'espérais fermement que cette eau du ciel, si rare d'habitude, n'attendrait pas notre passage pour venir mouiller les rails et rendre encore plus difficile la tâche de la courageuse locomotive qui nous hissait peu à peu à la hauteur de « l'Elevated plateau » — (c'est le nom américain) — où nous devions redescendre vers cette terre de Chanaan qui est la Californie.

A mesure que nous gravissions cette pente mesurée, le spectacle, naturellement, gagnait en profondeur et en étendue. C'était maintenant un panorama féerique et qui me fit pousser des cris enthousiastes. A côté de moi, M. Léandri,

auquel ce paysage de montagnes plaisait en raison de ses souvenirs corses, se déclarait comme moi « emballé ». Jamais peut-être on ne vit, sauf en Suisse bien entendu, pareille profusion et pareille variété de monts. On en dénombrait sur notre gauche une véritable armée. Les uns, grands, larges, tout couverts de neige, les autres, plus petits, à peine tachés de blanc à leur pointe extrême, quelques uns, enfouis dans l'ombre que projetaient leurs puissants voisins, alignaient des plans verticaux bleutés, colorés, dans cette lumière de fin de jour, d'une foule de reflets s'entrecroisant. Quelque chose comme des montagnes « Loïe fuller ». Et par delà les vallées, par delà toutes ces élévations de terrain qui pouvaient aller de 500 à 1800 mètres, on entrevoyait, derrière nous, la région vivante et habitée que nous venions de quitter, si différente de celle que nous traversions. On distinguait très loin Ogden et même Salt Lake city, reconnaissable à son temple colossal qui mettait une note claire sur le fond d'un vert sombre du mont Douglas.

Quant au lac, il n'en finissait plus, on le voyait disparaître et réapparaître tantôt par delà des chaînes et des contreforts, tantôt en deçà des « ranges » les plus proches, à deux pas de nous, au bas de la côte que le train escaladait dans un bruit de ferraille au souffle rauque de sa machine. Vraiment, les premiers habitants de ce pays accidenté ont dû avoir fort à faire pour se défendre contre les indiens, si habiles à la guerre de partisans et de surprises. Au sein de tous ces déchiquetements multipliés à l'infini, la chasse devait être périlleuse pour l'européen et la fuite facile pour ces hommes cuivrés, habitués dès leur enfance à la vie doub[le]

du montagnard et du «gaucho».Le docteur, à mes côtés,sortit le lorgnon dont il doublait à l'occasion ses solides lunettes.«iron-eye-glasses».Son altesse, en effet, venait de lui indiquer une série d'affleurements bizarres que,de loin, on eut pris pour de la neige et qui, vraisemblablement étaient des couches de sel. Le sel,maintenant,se montrait de tous les côtés,envahissait par plaques grandissantes le sol qu'il stérilisait. A l'un de ces arrêts où la silhouette unique et triste d'une guérite tenait lieu de gare, Son Altesse et nous-mêmes ramassâmes une quantité de ces cristallisations. Elles avaient un goût salé d'une certaine force, accompagné pourtant par une saveur alcaline. D'ailleurs on appelle aussi ces plaines « Alcaline plains ».

Enfin nous n'eûmes plus que de rares échappées sur ce lac solitaire et énigmatique. Nous pûmes voir sur un sommet le Monument-Point, cette curieuse fantaisie de millionaire qui s'en est allé ériger en pleines solitudes une colonne à la mémoire des héros de l'indépendance.

Le railway s'éloignait de l'Utah et continuait à monter. Cette rampe avait une longueur véritablement prodigieuse puisqu'elle ne s'arrêtait guère qu'un peu avant la station de Terrace.

Bientôt nous fûmes en plein désert. Nous avions trouvé désolés les bords extrêmes du Salt-Lake mais l'impression de mélancolie devint bien autrement poignante quand nous roulâmes dans le great American-Desert. La vue de ces grands espaces que rien n'anime, crée un état d'âme particulier et qui varie suivant l'organisation sensorielle des voyageurs. Son altesse considérait la morne étendue infinie et très légèrement vallonnée de ci de là, avec des yeux à la fois de savant

et de poëte. Le grand sensitif qui vécut dans l'âme passionnée et éprise d'idéal de ses ancêtres revivait en lui. A côté du naturel observateur inhérent au géographe et au philosophe, il y avait chez le prince Roland un poëte, oui, un poëte qui savait trouver pour rendre le caractère des choses de saisissantes images.

Dans le livre sur la Corse qu'avait publié notre compagnon il y avait des pages pleines d'une saveur poétique et où le bonheur d'expression ne devait rien à l'habileté rhétoricienne. Justement, il m'en revenait une, à la mémoire, une de ces pages sur les montagnes de l'Antique Cyrnos qui me prouvait abondamment quel peintre à la fois fin et robuste des choses de la nature savait à l'occasion être le fils du Prince Corse. Je ne résiste pas au plaisir de la citer.

« Dans une des petites anses qui découpent la côte à cet endroit se trouvait un bateau à voile. C'était le premier que nous rencontrions depuis Calvi. Vu à cette hauteur, il ressemblait à une petite barque et le chant des marins qui se trouvaient à son bord montait jusqu'à nous dans le calme de l'atmosphère en notes claires allant se répercuter pour se perdre dans les anfractuosités des rochers qui avaient brusquement succédé à la brillante végétation du bas de la route. Nous entrâmes alors dans les bizarreries fantastiques de la pierre auxquelles le jour qui baissait rapidement donnait des allures plus extraordinaires encore. »

Ce petit tableau, n'est-il point joli comme un Corot ? Pour le moment, très intéressé par le spectacle du Sahara mormon, le Prince en caractérisait le côté poëtique par des phrases à la fois sobres et colorées, véritables coups de pinceau d'une

ustesse remarquable et je me laissais aller au harme de cette parole vibrante. Le docteur ne voyait dans cet american desert qu'un phénomène géologique.

M. Léandri enfin, grand ami de l'Orient, paraisait déconcerté de ne point trouver devant lui n paysage africain avec la chaleur, la lumière et s nappes dorées des sables Sud Algériens. En ffet, la même végétation microscopique se coninuait, tapissait, à de rares exceptions près, toutes es étendues où planait un silence de mort.

Pas un être humain, pas un quadrupède, pas ême un oiseau n'animait ce tableau infini et moocorde à la longue.

Il est certain que l'immensité des espaces terstres élève la pensée à des considérations métahysiques très élevées. Quand le panorama surtout doit sa grandeur qu'à son uniformité prodieuse et à sa simplicité, le concept de certaines ées psychologiques devient plus facile, plus net.

Le bédouin et le pêcheur sont religieux et conmplatifs, volontiers poëtes : la mer et le désert rendent ainsi. Je plains ceux auxquels la stepne paraît qu'ennuyeuse et je me faisais en face cette solitude dormante un rêve de chevauée, une traversée de ces espaces, à cheval, avec s compagnons, la tente roulée dans le paquee et campant dans ce Gobi Américain, en elque sorte vivant dans l'intimité du désert. Il fallut me contenter de voir, pendant des heures des heures, défiler les basses ondulations de plaines que n'animait aucune manifestation de et qui ne m'en paraissaient à moi que plus gestives encore. Nous en avions pour une dine d'heures à rouler dans ce décor immense et

vide car d'Ogden à Reno le désert s'étend sur la jolie longueur de 589 kilomètres.

Cependant la nuit tombait, une nuit étrange, tout illuminée de clarté stellaire. Les nègres vinrent accrocher aux quatre branches de leurs lustres les grosses lampes de cuivre. Bientôt l'intérieur des Pulmann prit un air de fête, de soirée. Nous avions regagné nos canapés de sleeping et par un heureux hasard l'un des porters étant venu me proposer quelques livres français, je découvris, parmi des traductions de Gogol et de Tourgueneff, un délicieux petit livre, œuvre de jeunesse (mais d'une jeunesse si fraîche, si bien portante, si pleine de fantaisie et d'intransigeance artiste que de ce jour je lui vouai un culte spécial) du maître Armand Sylvestre : *Rose de mai*. Et tandis que cliquetait le tic tac du rail road, que les cahots réguliers du wagon berçaient ma lecture et que, de temps à autre, le sifflet grêle de la locomotive américaine réveillait à l'infini les échos du grand désert, j'ouvris le petit livre et le lu d'une haleine, d'un bout à l'autre. Parfois irrésistible, un bon rire me secouait au récit de quelqu farce de Shakespearienne envergure, jouée par le peintre, héros du roman, à l'un de ces raseurs solennels ou à l'un de ces politiciens voraces qui depuis vingt-cinq ans, se creusent à la façon de lapins d'avantageux terriers par le sol boulevers de notre bonasse patrie. Rien ne m'ôtera de l'idé qu'Henri Regnault lui-même posa pour ce person nage idéal et charmant qui symbolise dans *Ro de Mai* la revanche de l'esprit ailé et du cœur sa calcul sur l'omnipotence du ventre et de l'intér Mais ce qui — pour moi — comptera parmi l plus beaux morceaux de cette séduisante fiction

sont les pages si sincèrement, si profondément émues qu'y ont inspirées les poignants tableaux de la guerre et du siège. Paris, lui-même, en est transfiguré et j'en vins à me demander comme Nodier si ces tragiques évènements ne se passaient point à Sparte ou à Rome et si ce n'étaient point les bords de l'Illissus où ceux du Tibre que menaçait l'agression audacieuse de l'étranger.

Etait-ce surexcitation nerveuse ou l'effet de mon long tête à tête avec la solitude biblique, toujours fut-il que chacune des réflexions de ce joyeux conteur qui, par un curieux retour, sait donner aux pensers mélancoliques une forme qui restera son grand charme et son secret, m'imprégnaient d'angoise. Le livre clos, je demeurai un long temps, les yeux baissés, et la tristesse même de mes souvenirs me parut à travers ceux du poëte... douce... infiniment attendrie.

Soudain un petit bruit sec et régulier interrompit ma rêverie. Je demeurai stupéfait. La pluie ! une pluie fine et serrée battait les vitres du car, traçait des zigzags imprévus sur le verre des fenêtres. Ainsi donc, il ne pleuvait dans ces régions qu'une fois tous les cinq ou six ans et c'était à notre passage que cette espèce d'anomalie se présentait. Et l'interminable montée continuait. La rampe où nous « colimaçonnions » depuis quatre heures n'était pas gravie. *Terrace*, point où s'achevait cette côte de Piranèse, était encore à trois quarts d'heure de distance. Un ralentissement graduel nous avertit que la machine avait soudain plus de peine à tirer, sur ces rails mouillés, sa longue traîne de wagons. Brusquement il y eût un arrêt, une minute se passa, nous repartîmes dans un grincement forcené de tous les essieux. Puis

on sentit que les roues ne tournaient plus, un second arrêt se produisit. Au dehors un bruit de pas, des voix, la grêle de poignées de sable jetées sur le ruban de fer par les gens du train. On repart enfin, une détalade brutale nous jette les uns sur les autres. On fait ainsi quelques mètres, mais la petite pluie continue, implacable. Les roues ne mordent plus et pendant dix minutes c'est un manège étrange, les tampons s'entrechoquent, on part, on s'arrête, on repart.....

Impatientés, enfin, le docteur et moi nous enfilons le couloir central et gagnons, à travers les colonist-cars où dorment déja de tristes émigrants, la voiture de tête. Là, rencontre du chef de train. L'anthropologiste s'enquiert de notre position. Demi-goguenard, dandiné sur des jambes d'échassier, l'homme à la casquette brodée d'argent nous explique. « Le mécanicien fait l'impossible pour avancer... mais il craint que cette maudite pluie paralyse définitivement notre marche! » Alors quoi, nous allons rester là !

Nous revenons près de nos compagnons qui, inquiets, ont sauté du train immobilisé sur la voie. Nous assistons aux courageux efforts de la petite locomotive. Nous jetons même du gravier sur l'acier humide ; peine inutile ! D'ailleurs, un flagman accourt en criant quelque chose ; nous remontons, tout trempés par la mince et pénétrante averse. L'homme nous explique : l'engineer va essayer de reprendre la côte plus bas, en arrière, de façon à aborder à toute vapeur cette partie difficile de la rampe. Et nous voici repartis vers Ogden, vers l'Utah.

—Mais,dis-je, c'est l'histoire même du pont de Médicine-River dans *Le tour du monde en 80 jours.*

— Absolument, fait en riant le prince Roland... traditions américaines. Vaincre les obstacles par l'audace et la vitesse ! Nous allons voir quelle sera l'issue de ce duel...

— Dieu veuille que nous passions ! fit M. Léandri.

— En effet, reprit le docteur qui paraissait d'humeur massacrante, Dieu veuille que nous passions, car cette belle aventure nous va faire dîner à je ne sais quelle heure, si nous dînons !

— Bah ! fis-je, docteur, nous verrons à nous approvisionner dans le désert. Il doit y avoir des antilopes. Je connais ces animaux. Ils se font tuer d'assez bonne grâce à l'instant précis où les voyageurs n'ont plus de vivres. Quant à leur cuissot, préparé à la mode Cœurdalène ou Pawnie, vous m'en direz des nouvelles ; c'est un morceau de roi.

— Avez-vous encore appris ceci dans Jules Verne, fit l'irritable anthropologiste.

— Docteur, intervint le Prince, ne dites pas de mal de Jules Verne. Ce fut le grand éducateur de mon enfance, c'est grâce à lui que j'ai pris le goût des voyages... et je ne suis pas le seul. Je connais cent vocations de marins et d'explorateurs qui ont leur origine dans les *Enfants du capitaine Grant* et dans *Cinq semaines en ballon*. Cet éblouissant conteur me fut cher et je l'aime encore. Jusqu'à un certain point il a changé nos goûts, secoué la torpeur casanière et végétative de la race...

— Goahead, cria un yankee du fond du Pullman... nous allons en avant.

En effet, le train avait cessé son recul. Nous avancions maintenant. Pendant trois kilomètres la rampe était d'inclinaison à peine sensible et tout de suite l'engineer accéléra sa vitesse. Peu à peu

nous en arrivâmes à une belle et consolante allure de rapide. Enfin on cessa de percevoir les « ahans » réguliers des pistons. Les roues grondaient comme un sourd tonnerre, les vitres tremblaient. Sous leurs énormes globes, les lampes tintinnabulantes avaient de brusques coups d'éteignoir. Le vacarme était formidable. A un coude de la voie nous fûmes jetés les uns sur les autres. Ayant voulu ouvrir la porte de la passerelle, un souffle effrayant faillit me renverser et le lourd battant d'acajou se referma, comme aspiré par quelque monstrueuse pneumatique. Par les carreaux brouillés on distinguait les moutonnantes étendues de cette espèce d'alfa, seule végétation de ces plaines, passant comme les pièces d'un Kaleidoscope. Il n'y avait même plus de cahots, ni de secousses ailleurs qu'aux courbes. On ne sentait plus le poids des cars...nous volions littéralement.

Mais hélas, tout ce beau déploiement de vélocité et d'efforts, cet élan vertigineux, n'aboutit qu'au plus piteux échec. Arrivés au passage critique cet emballage cessa, en deux minutes nous passâmes de la grande vitesse à la moyenne, puis à la toute petite, les roues patinèrent de nouveau, des grincements assourdissants nous cassèrent les oreilles. Enfin las, brisé, poussif, le train s'arrêta vaincu par la pluie qui continuait à tomber maintenant sous forme de brume.

Je courus, revêtu de mon mac-farlane à la tête du convoi en suivant le talus de la voie. Arrivé à la locomotive, je dis en mauvais anglais à l'engineer :

— Vous avez bien de la peine, sir !

— Yes, yes, me répondit le mécanicien qu'inondait une sueur abondante et qui serrait les dents

de rage. Mais ce qui m'effraye c'est que je n'ai pas assez de « coal ».

Ainsi il était à craindre de manquer de charbon. S'obstinant les deux hommes vidèrent encore des seaux de houille dans la bouche ardente des fourneaux. La grosse cheminée ovoïde crachait des gerbes de feu, les hautes roues de la locomotive broyaient le sable sur le rail sans déraper d'un millimètre. De temps à autre, quand le chauffeur ouvrait la porte du brasier pour y jeter son combustible,une lueur d'incendie illuminait le désert, se reflétait loin, loin au fond noir de ce paysage fantastique. Par moment il y avait une poussée, les tampons se heurtaient encore, s'entrechoquaient bruyamment, mais on n'avançait pas quand même.

Longtemps cette lutte continua avec la voie mouillée,enfin découragé, furieux l'engineer sauta à terre et courut à la recherche du chef de train auquel il proposa de gagner Terrace avec la moitié du train et de venir rechercher l'autre. C'était l'affaire d'une heure et demie. L'idée me vint de prévenir mes compagnons bien vite d'avoir à gagner le premier wagon afin d'être à même une fois à Terrace, de dîner tranquillement. Malheureusement la décision du chef de train fut prise plus vite encore que la mienne. On entendit siffler la communication interrompue de l'*air brake* et, avant que nous ayons eu le temps de dire ouf, nous étions avec les deux avant derniers Pulmann abandonnés en plein désert, seuls êtres vivants dans cette immensité muette et sombre, tandis que les pauvres colonists, qui pour la plupart, s'étaient nourris de leurs petites provisions n'avaient évidemment que faire à Terrace, et al-

laient cependant arriver avant nous. Les yankees sont expéditifs, mais ils ne raisonnent pas !

Ainsi donc, nous « gisions », immobiles comme le tronçon de quelque monstrueux reptile, au milieu de la nappe illimitée des herbes rabougries. Plus de mouvement, plus de trépidation, autour de nous un silence de tombeau, la pluie avait cessé, le clair de lune baignait maintenant les horizons du désert et le thym nain répandait ses plus exquises odeurs. Je restai longtemps, sans penser, pris au charme de cette situation extraordinaire et respirant à pleins poumons l'arôme que le vent balayait sur notre car abandonné. Cela dura juste une heure 40. Au bout de ce temps nous ouïmes la respiration d'une locomotive encore éloignée et notre machine reparut délestée des six wagons laissés à la station. Enfin nous quittâmes ce triste paysage et, vers dix heures un quart, nous dînâmes au buffet de Terrace — avec quel appétit ! il est inutile de le dire. Jamais je n'ai vu absorber autant de choses en dix minutes.

A minuit nous nous couchâmes, j'avais une birth inférieure d'où, mon rideau tiré, je regardais défiler le paysage. Je vis apparaître les premiers contreforts de la Sierra-Nevada. Vers deux heures, nous filions à toute vapeur entre deux murailles de neige et de glace : nous étions encore une fois dans une région très élevée...en pleines montagnes. Un froid sensible, en dépit des couvertures, avait envahi le wagon et j'assistais comme dans un rêve à ce nouveau défilé d'arbres couverts de cristaux et d'hermines, de gouffres tapissés d'épaisseurs neigeuses... Pas une habitation, pas une âme, rien que le monotone linceul des grandes hauteurs, le royaume alpestre de l'éternel hi-

ver... mes yeux se fatiguèrent pourtant à la longue et je m'endormis sans me douter du prodigieux étonnement qui m'attendait à mon réveil.

Effectivement, quand, vers sept heures, j'ouvris les yeux, je poussai un cri de surprise. Les montagnes avaient disparu : on les devinait seulement encore non loin vers la droite et nous roulions au beau milieu d'une nature enchanteresse, tout à fait semblable à celle des environs de Nice ou de Menton. Une végétation resplendissante avait remplacé les cimes glacées et les déserts. De grands beaux arbres se couvraient de verdure. On distinguait des champs en pleine culture, des vignes et des plantes particulières aux pays chauds, — palmiers divers, phœnix, fucus, aloës, aspedistras, toute la gamme des végétaux d'Orient dont on orne à Paris les appartements luxueux. De jolis cottages apparaissaient, avec, sur le pas des portes, des gens en costume d'été regardant passer le train... Ce fut pour tous un émerveillement et soudain de la birth voisine, je vis émerger la figure du docteur.

— Hein, qu'est-ce que vous en dites ?

— Merveilleux, docteur, merveilleux.

— Eh bien ! habillez-vous bien vite et courons à notre poste.

« Notre poste » c'était la passerelle. Nous y étions bientôt installés fumant la pipe matinale et respirant toutes les senteurs de ce pays enchanté du printemps, de ce paradis terrestre inattendu, à travers lequel le rail-road continuait sa course rapide. Son Altesse bientôt et M. Léandri nous rejoignirent, puis M. de Pierrefeu qui, joyeux, s'écria :

— Mais c'est le midi cela, à la bonne heure, mon beau et cher midi avec sa claire et joyeuse physio-

nomie. On se croirait à la terrasse du cercle Sextius à Aix, par une de nos belles journées de Provence.

— Eh ! mais fit le Prince, l'enthousiasme des soldats de l'an VI apercevant après la dure traversée des Alpes, les riches plaines de la Lombardie, n'est rien auprès du vôtre. J'avoue d'ailleurs, que, malgré ma passion pour les pays de montagnes, j'éprouve également un certain plaisir à revoir enfin de la verdure. La végétation luxuriante de ces attrayants pays me repose des sévères beautés de l'Utah ! Charles, apportez une bouteille de vin de France, du Burgundy et buvons, messieurs, à la Californie et au très agréable aspect sous lequel elle se présente.

Nous étions encore pourtant loin du Sacramento. En nous retournant, nous apercevions encore les sommets de la Sierra-Nevada au joli nom espagnol. Toute la journée nous roulâmes dans un air tiède entre deux horizons de verdure.

Cette première journée où le railway nous entraîna parmi les splendeurs de ces versants du Pacifique fut un long enchantement, un plaisir ininterrompu des yeux. Le crépuscule tomba comme nous commentions, sans nous lasser, accoudés sur la balustrade des passerelles, les charmes continuels de cette région bénie. Nous réintégrâmes nos « boxes ». Vers neuf heures une surprise, non moins inattendue, mais non moins agréable à ma fibre mélomane que celle causée à à ma fibre littéraire par la découverte d'un livre de Silvestre, vint agréablement distraire l'oisiveté de ma soirée. Le violoniste Remenyi, un hongrois que les plus grands artistes parisiens aiment comme l'un des leurs, monta dans notre Pulmann. Il était accompagné de deux fort jolies femmes et d'un

gentleman qui portait religieusement la boîte d'a-cajou où sommeillait son instrument, un merveilleux Guarnerius. Bien que le virtuose madgyar ne me fut apparu qu'une fois en compagnie du maître Marsick, je le reconnus aussitôt. Je saisis le premier prétexte pour lui adresser la parole. Remenyi, qui parle un français parfaitement pur et qui n'est pas seulement un instrumentiste mais un lettré des plus instruits, me répondit avec la plus cordiale mabilité. La conversation s'engagea tout de suite t, tandis que les cahots du rail-road berçaient la omnolence de ses compagnons et des miens, nous ous lançâmes dans une discussion passionnée sur e théâtre hongrois, ce théâtre dont nul encore 'a su ou voulu transporter sur notre scène les astes chefs-d'œuvre. Vraiment ces tragiques du ays des tziganes ont une autre allure grandiose t Shakespearienne que MM. Ibsen, Bjœrnste, jœrnston et consorts. Qu'est ce que *Maison de oupée* auprès de cette épique vision de *L'Hom-e* (1) qui va de Platon à Napoléon! Mais voilà! s quelques snobs qui « font » l'opinion moyenne, Paris, de ton public en général si facilement, si mplaisamment maniable n'admettent, en littéra-re étrangère que les scandinaves... et nos bons is les Allemands! Cependant je mourais d'envie ntendre quelque peu le son du Guarnerius que menyi m'avait montré avec orgueil; depuis ès d'un grand mois que j'étais privé de musique, ne pareille distance de l'orchestre Lamoureux, s ce train, et comme isolés l'un et l'autre au lieu de ce wagon où la fatigue et la trépidation ient assoupi à peu près tout le monde autour de

) Azember tragêdiàjà par Madàch Emeric.

nous, quelle artistique et rare jouissance que celle d'entendre un tel exécutant tirer de cet admirable violon une phrase de Bach ou une fine et pénétrante pensée de César Frank. Je n'osais prier mon compagnon de m'accorder cette faveur. Mais il vit mon regard, eut un sourire, attira à lui l'instrument et, y emboitant la sourdine pour augmenter encore l'intimité de ce plaisir tant espéré, il me dit simplement : que vais-je vous jouer ?

— Ce que vous voudrez, répondis-je, mais le mouvement du train va vous gêner — Moi fit-il, je joue partout, en railway, en car, en ferry. Un véritable violoniste a toujours à apprendre. Voyez ces doigts, dit-il en m'exhibant sa main, la plus extraordinaire que j'aie jamais vue, aux doigts minces et aux métacarpes automatiques comme les rouages d'un mécanisme, ces doigts ne se reposent jamais, sauf pendant le sommeil. D'ailleurs j'ai l'habitude des Pulmann. Je ne suis pas à ma première tournée et ces wagons sont si bien suspendus !... Que diriez vous d'une valse de Chopin?

— Moi, je ne dirais rien, j'écouterais.

— Alors, sans plus attendre, ayant à peine préludé par quelques doubles cordes d'une nervosité splendide et par une cascatelle égrenée avec une stupéfiante sûreté, une justesse absolue, une descente chromatique des hauteurs de la chanterelle aux grosses notes de contralto de la quatrième corde qui lui permet de constater l'accord de son Guarnerius, Remenyi leva l'archet...

Ah ! quelles délices et comme tous mes nerfs tout mon être vibraient à la douce et rêveuse broderie du maître quand cette valse, qui figure je crois en tête du recueil bien connu, est jouée par un interprête tel que Paderewski ou par un vio-

niste comme celui qu'un hasard heureux me permettait d'entendre c'est vraiment une chose exquise. Nul effort, nulle fatigue, et cette petite et légère fantaisie n'est plus banale dès qu'elle est ainsi rendue. Après le dessin, l'arabesque du début s'élançant sans le moindre accord de prélude, partant dans une modulation vive et soutenue comme un vol de libellule... soudain la phrase en mineur avec ses accords d'une infinie tristesse et d'une grâce qui n'interrompt pas la pensée éveillée dès le premier motif vint me « poigner » l'âme. Tandis qu'avec une souveraine sûreté l'archet, mordant les deux cordes, en tirait comme une plainte où repassaient en un éclair devant l'imagination transportée les rares heures de la vie qui furent pur amour et pure harmonie, je m'anéantis tout aux sensations soudain écloses, n'ayant plus l'idée du temps ni du lieu. En vain le train lancé à toute vitesse passait bruyamment des ponts de fer, rasait les talus, des arbres, dans un fracas fébrile, je n'entendais que le son, le son miraculeux du violon.. C'est avec raison que le catholicisme a donné dans ses cérémonies une si belle et si grande place à la musique et je ne m'imagine pas un Paradis où les harpes et les violes ne se marieraient pas à la voix surhumaine des anges !

La valse finie, Remenyi me regarda, vit mon extase et, sans presque s'interrompre, après un ou deux pizzicati distraits, attaqua l'Aria de Bach. Ni Beethowen, ni Wagner n'ont écrit rien de plus large que cette magnifique inspiration, cette phrase majestueuse où tous les sons graves du Guarnerius donnaient l'illusion du violoncelle. Les secondes me parurent des années tant l'immortelle beauté du thème les emplissait d'au delà. Je n'osais res-

pirer. L'aria expiré, je m'écriai « Merci, maître ».
Et ce fut tout. De compliments, je n'en trouvais pas à faire. Par discrétion je priai l'artiste de ne pas se fatiguer davantage.

Bah ! dit Remenyi. Pour une fois que, dans ce pays, je rencontre un dilettante, ne craignez pas d'abuser. Écoutez ceci.

— Et il enleva, avec la prestesse d'un jongleur, une danse espagnole de Sarazate. Et il soupira le délicieux andante du concerto de Mendelssohn. Et il termina par la céleste sonate de Frank, dont il nuança les mélodiques sanglots avec une telle autorité que l'on eut cru l'œuvre écrite pour violon seul.

M. Léandri s'était rapproché. Il écoutait ravi comme moi, charmé comme moi. Le Prince, attiré par le son du bel et sonore instrument, avait quitté sa petite table où s'empilaient des cartes et, debout, dominant le Pulmann de sa haute taille, il se laissa aussi prendre par la séduction, l'enchanteresse attirance de cette musique. Enfin Remenyi remit en son étui le chef d'œuvre du grand luthier rival de Stradivarius et nous nous remîmes à causer théâtre. Au bout d'une heure les nègres organisèrent le dortoir; tout le monde se coucha sauf l'artiste, sa suite et moi-même. Jusqu'à minuit nous bavardâmes. Les douze coups nocturnes sonnaient aux horloges de Sacramento quand le violoniste quitta le Pulmann, non sans m'avoir cordialement et vigoureusement serré la main.

Pas un américain n'avait écouté ces soli impromptus où le virtuose hongrois avait mis tout son âme. La raison de cette indifférence? Cela ne coûtait rien. Cela, par conséquent, ne dêvait rien valoir! Peut-être demain allaient-ils payer ci

dollars pour entendre « the famous Remenyi ». Mais là, cette aubade « gratis pro deo » que n'accompagnait aucune affiche, aucun tam-tam préalable, ne les avait même pas occupés. Race anti-artistique pour qui la musique est une affaire de mode et les « recitals » une espèce de solennité mondaine où l'on doit se montrer! En ce moment chez eux, tout est à Wagner. Non pas qu'ils comprennent un traitre accord de l'auteur de *Tristan*, mais la mode est d'admirer. Ils admirent, poussant même le snobisme jusqu'à n'accepter que des professeurs de musique, des exécutants, des chefs d'orchestre allemands. Remenyi pourtant triompha, car je sus qu'à San-Francisco ses concerts fesaient fureur... mais aussi que d'affiches ! que d'affiches! Je fus heureux de constater ces grands succès et si ces lignes vous tombent sous les yeux, o cher artiste, elles ne seront qu'un faible remerciement pour les superbes et inattendues sensations que me procura, entre Reno et Sacramento, votre idéal Guarnerius !

Grâce à la rampe du Great désert et à l'arrêt forcé qu'elle nous infligea nous n'arrivâmes pas à San Francisco à l'heure fixée (minuit 40). Nous n'y fûmes qu'au matin avec *cinq heures de retard*, chose à laquelle d'ailleurs nul, en Amérique, ne paraît faire attention, tant on y est habitué (ohé le gentilhomme périgourdin de *La Bretagne*..on ne perd jamais de temps aux États-Unis?...). Dans la nuit, le train tout entier avait passé je ne sais quel fleuve sur un ferry. Nous nous étions pendant une demi-heure sentis mollement bercés, tandis que le clapotis de l'eau s'entendait à travers les parois du car, ce devait être le Sacramento. Mais personne d'entre nous n'eut le courage de se lever pour vé-

rifier l'exactitude de cette appréciation toute hasardeuse.

Enfin quand, à six heures, nous sautâmes à bas de nos lits, nous étions dans une gare immense, mais, chose curieuse, tout à fait déserte et que n'animait aucun mouvement. Nous courûmes en hâte au lavatory et, après une toilette hâtive, nous saisîmes nos « parcels » et, définitivement, nous dîmes adieu au Rio-Grande et au Denver-Pacific Rail-road. Notre première traversée du continent américain était terminée. Nous avions traversé le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le Kansas, le Colorado, l'Utah, la Nevada, la Californie — tout cela dans de telles conditions de confortable et de bien-être que le trajet de Paris à Beauvais nous eut certainement beaucoup plus fatigués. Les wagons sont la seule chose en Amérique qui n'ait pas volé sa réputation !

***

La gare énigmatique au milieu de laquelle venait de nous déposer, — encore mal éveillés et les yeux piqués par la fraîcheur inattendue de la brise matinale, — le train de Salt-Lake, semblait une impasse. Derrière nous, la campagne d'où nous arrivions et où les rails se perdaient au loin, devant, à travers le vitrage du hall nous devinions par delà la muraille qui nous barrait l'horizon, un espace immense comme un abîme où couraient sur le fond blanc du ciel, de grosses taches noires qui étaient des cormorans. Nous eûmes bientôt la clef de cette énigme. Le railway venait en effet de nous déposer, non pas à San Francisco même, mais sur le bord de la vaste baie dont la capitale Cal-

fornienne commande l'entrée. Nous étions simplement sur la jetée d'un pier. Le Prince Roland, M. Léandri et moi, fûmes bientôt à l'extrémité de cette jetée et nous restâmes soudain, comme pétrifiés par quelque baguette d'enchanteur, en face de la scène admirable, éblouissante qui se déroulait sous nos yeux. A nos pieds venaient, battant les noirs pilotis de bois, expirer les flots de ce Pacifique, de cet Océan d'un monde nouveau dont mon imagination rêvait depuis longtemps.

L'atmosphère était d'une pureté de cristal et je percevais, à travers la brise saline du large, toute la gamme des senteurs particulières à ces contrées favorisées dont nos côtes de Provence et notre Algérie sont le paradisiaque prototype. Il me semblait qu'un air plus vivifiant pénétrait dans nes bronches et je respirais passionnément, la bouche grande ouverte au souffle odorant qui venait de la mer. La baie de San Francisco dont notre regard embrassait l'immensité s'élargissait, prenait des proportions infinies et, dans la clarté placable de l'aurore, les nouveaux détails, le oindre miroitement du flot, se percevaient netment. Au loin, juste en face de nous, deux îlots x flancs abrupts, véritables falaises comme perles dans cette rade gigantesque, se coloraient vert ondoyant des pentes gazonnées dont se nquaient leurs plateaux.

Ils émergeaient des eaux bleues du Pacifique, chipel énigmatique, et leurs masses rocheuses mblaient les « portants » de ce décor féerique. Tout là-bas, comme sur une toile de fond, monent la ville accidentée, les rues grimpantes, les fices étagés de l'heureuse San Francisco, toute gnée sur la montagne des rayons d'or du soleil

12.

naissant. Ainsi vue de l'autre rive de la baie, la reine du Pacifique paraissait presque bâtie sur un plan vertical. On distinguait à la lorgnette des quartiers lancés en une véritable escalade sur le versant des collines. On eut dit d'une cité construite exprès pour servir d'amphithéâtre à quelque naumachie dans le goût magnifique des anciens.

La masse imposante d'une église ou d'une citadelle tranchait à droite sur la foule des petites constructions grouillant sur le flanc de la cité San Franciscaine. Toutes les éminences étaient couronnées de villas coquettes qu'on devinait riches, soignées, fleuries. Leur feuillage vert foncé, les pins parasols, les palmiers, les arbres particuliers à cette belle région californienne, formaient, à travers ces dédales de luxueux bâtiments, des oasis de végétation dont se fût réjoui l'œil d'un « tachiste » et que votre palette — ô Vignon, profond et sincère exégète de la splendeur des espaces, alchimiste qui avez su fixer avec la sérénité du génie, la vie de l'air et l'esprit même des couleurs de la grande nature, eût supérieurement rendues. En bas de la côte on devinait, comme écrasée, la ville marchande, la ville des business aux hautes maisons, aux buildings imposants. Au long de ses quais déserts les flots de l'Océan, dans le calme du matin, paraissaient de plomb et leur fond bleuté se parsemait de blancheurs mates presque immobiles. Sur le port tout entier le sommeil pesait encore. A cette heure matinale ni barques, ni voiliers, ni steamers, ne troublaient le calme repos des eaux. Groupés au pied de la ville escarpée, plongés dans une demi-obscurité par l'écran d'ombre que projetait sur eux San Francisco, les navires en rade avaient l'air des troupeaux endor-

mis d'un Protée Neptunien attardé sur ces rives charmantes en quelque idylle mythologique.

Tout près de nous, pourtant, les deux ou trois piers voisins s'animaient, s'éveillaient à la vie journalière ; des hommes couraient le long des wharfs, vérifiant les bossoirs, préparant les cordes et les amarres... quelques interpellations se croisaient dans l'air pur dont se baignait ce paysage inoubliable et, au-dessus de nos têtes, les mouettes et les goëlands y répondaient par leurs petits cris grinçants. Vers l'Orient une ligne irisée suivant les contours des hauteurs, annonçait l'approche du soleil. L'impression qui se dégageait de toute cette nature était si profonde qu'aucune parole ne sortait de nos poitrines.

Des appels pressants et réitérés vinrent nous arracher à notre contemplation. L'interprète, accouru en toute hâte, nous pria de regagner la gare, afin d'avoir accès dans le premier ferry qui n'allait pas tarder à arriver. Au seuil du pier, le docteur s'épuisait en gestes, nous criait de nous dépêcher. Tout marchait en lui, son chapeau, ses lunettes, son parapluie; sa jumelle sursautait à son flanc... il était en proie à une vive inquiétude.

Aussi nous hâtâmes-nous de le rejoindre : il nous entraina vers l'embarcadère.

Là, sorti de je ne sais où, un gigantesque ferry-boat avait fait son apparition et soufflait, sifflait, grinçait, faisait crier les palissades de pilotis. Une foule de deux à trois cents employés, boys, nègres, commis, ouvriers, avaient pris place, aux divers étages, sur les galeries de cette maison flottante. Il est évident que, dans quinze ou vingt ans, ces ferrys joueront le même rôle que leurs

congénères de l'Hudson. Une sorte de Brooklyn s'élèvera à l'endroit où venait de nous déposer le rail- road. Déjà quelques quartiers s'y dessinaient, mais Oakland est loin encore des huit-cent mille habitants que possède la sœur jumelle de New-York.

Le lourd bâtiment s'ébranla bientôt. Nous avions gagné la galerie d'avant et, tout en regardant s'approcher la grande cité du Pacifique, nous assistions par la même occasion à toutes les phases du lever du soleil sur la rade. Les nuages se rosaient, s'espaçaient pour laisser la route libre à l'astre radieux et les gros rocs, îles presque désertes, au sommet desquelles s'élèvent des baraquements, des forts, peut-être, et d'où partaient des nuées d'oiseaux de mer, grandissaient à vue d'œil.

Nous les laissâmes à tribord pour gagner, sur la gauche, le port où s'enchevêtrait la forêt des mâts. Là se cotoyaient un nombre respectable de bâtiments de tout ordre et de toutes nationalités, des caboteurs italiens, chiliens, portugais, des grands cinq-mâts battant pavillon argentin, des charbonniers aux coques unies, aux puissantes machines. Il y avait enfin des navires de guerre, des cuirassés russes, des croiseurs américains, dont les coques puissantes faisaient paraître mesquins les voiliers marchands qui se tenaient prudemment au long des quais.

Après vingt minutes d'une course assez rapide nous accostâmes et nous mîmes pied sur le pavé de San-Francisco. Un mouvement intense s'y produisait malgré l'heure matinale. Des tramways, des omnibus, des cars s'y croisaient en tout sens. Des docks, des embarcadères s'alignaient tout le long du rivage. Mais au point de vue commer-

cial, c'était à peine un détail de la rade New-Yorkaise. Heureusement la nature californienne compensait largement cette infériorité évidente du tonnage.

Le valet de chambre et l'interprète ayant veillé au transbordement des bagages filèrent, confortablement installés dans un cab, pour le « Palace Hotel » où avaient été retenues nos chambres. Ces dignes gentlemen nous dépassèrent rapidement car, suivant l'habitude chère au Prince Roland, nous avions résolument pris la rue spacieuse et riche qui s'allongeait devant nous. Elle nous conduisit du reste tout droit et sans fatigue au Palace Hôtel qui, bientôt, nous exhiba sur la gauche sa façade monumentale. Ce caravansérail occupait tout un bloc. C'était, avec l'élégance des lignes et la correction architecturale en moins, notre grand Hôtel parisien. Huit ascenseurs fonctionnaient dans cet établissement dont une nuée de chinois, leur natte roulée en chignon, lavaient avec un soin minutieux les escaliers de marbre. Son altesse prit une chambre contigüe à celle de MM. de Pierrefeu et Léandri.

Je m'installai à côté du docteur et bientôt je oûtais dans le bathroom les douceurs d'un bain 'eau courante délicieusement tiède et reposant.

Dès neuf heures j'étais en tenue, botté, ciré, on chapeau luisant du coup de fer du fidèle harles. Après avoir traversé toute une série de es, égayées de jolis magasins où roulait déjà e foule affairée, je tombai tout naturellement et mme si quelqu'un m'y eut mystérieusement oussé, en plein quartier chinois. Je venais de itter une sorte de square peu éloigné du Post fice où j'avais cueilli mon courrier, je m'enga-

geais machinalement dans une voie grimpante où montaient et descendaient des files de ces cable-cars, de ces coquets et gracieux véhicules dont j'ai déjà parlé à propos de Washington et qui sont l'orgueil légitime de la cité californienne. Il existe une trentaine de lignes, de ces tramways charmants dans la manœuvre desquels ne se produit jamais le moindre accident. Si, par malheur, une anicroche survient, on téléphone au poste le plus proche d'où surgissent deux engineers munis d'instruments *ad hoc*. En deux minutes tout est réparé et le cable-car repart gaiement. Le degré d'inclinaison des rues San-Franciscaines est tel que parfois il faut se tenir au dossier de son siège pour ne pas glisser. Ce sont presque des montagnes russes, mais où des freins puissants rendent toute catastrophe impossible. Justement, comme j'avais commencé à escalader à pied la côte très raide qui surgissait devant moi, un cable-car se trouvait arrêté par un petit accident de grip, le conducteur et deux mécaniciens eurent vite fait de remettre les choses en état. Mais un rassemblement s'était formé auquel je m'étais mêlé sans prendre garde. J'aurais dû pourtant m'étonner que sur ce sol anglo-saxon les badauds fussent en si grand nombre. En effet, quand je regardai autour de moi, une fois le tramway reparti, je m'aperçus que tous mes voisins étaient des Chinois, — des Chinois vêtus du costume sombre d'uniforme qu'ils portent en Amérique, un complet de drap fait d'un sorte de vareuse et d'un pantalon bleu foncé, l chef recouvert d'une coiffure analogue à notr chapeau tyrolien et, aux pieds, la sandale à tripl semelle, leur longue natte roulée, dissimulée sou leur couvre-chef européen. Ils échangèrent dan

leur langue quelques paroles, relatives sans doute au petit « fait divers » qui venait de se passer, et ils se dispersèrent. Alors je constatai que, dans cette voie tout entière, les enseignes étaient rédigées en langue chinoise, les plaques indicatrices des rues portaient une inscription en lettres latines et une autre en caractères célestes. Je me trouvais en plein milieu de China-Town.

Ah! que de bonnes heures je devais passer dans cette ville d'Extrême-Orient, si étrangement transportée, enlacée en pleine cité yankee, à deux pas des rues élégantes, des avenues somptueuses dont se pare comme de somptueux bijoux la belle San-Francisco. Que de courses dans ses boutiques, ses tea-house, ses opium-house, ses pagodes et ses bazars. Cette race chinoise, — race marchande et âpre au gain —, est intéressante à voir ainsi hors de chez elle et c'est là qu'on se rend bien compte de l'absolue impossibilité pour l'Européen de jamais pénétrer ce peuple hermétiquement fermé à ses idées et à son culte du progrès. Bien autre est la race japonaise dont les échantillons, assez rares, du reste, en Californie, ont tout de suite adopté les mœurs et le costume américains. Mais les 35,000 célestes de la capitale n'ont pu se résoudre à suivre cet exemple et c'est la Chine qu'ils ont apportée là, qu'ils y font revivre. Le seul sacrifice qu'ils aient fait a été l'adoption de ce costume sombre qui tient un peu de nos blouses et qui les couvre tous.

Continuant ma promenade, j'arrivai dans une petite rue transversale qui était le marché. Une foule y grouillait — rien que des hommes car les Chinoises sont en petit nombre et, à part les femmes des riches commerçants qui font un tour

l'après-midi au long des magasins à la mode dans le claquettement des petits bancs ou s'insèrent leurs chaussures, elles ne sortent guère. Dans ce market je vis s'élaborer toute cette cuisine de célestes si bizarre et où domine un goût effrayant pour la gélatine. Poissons gélatineux, homards crus dont ils vident d'un seul coup de crochet la carapace gluante jetant la masse en gelée du crustacé mutilé dans du papier de riz souple comme un chiffon, légumes germés, petits haricots, petites pommes de terre, pois minuscules adornés de l'abondante chevelure des germinations... J'allais au milieu de tout ce monde, seul européen parmi ces visages jaunes et ravi d'assister à ces scènes où la vie modeste des fils du ciel se révélait naïvement, où le beurre d'un jaune rouge se pliait dans de véritables enluminures, ornées de ces curieux et fantastiques caractères de l'alphabet chinois, et où pendaient à l'étal des bouchers des oies séchées, sortes de baudruches parcheminées, des oies dont la chair, par je ne sais quel procédé, était absente.

Mais mon bonheur, ce furent les bambins: une sortie d'école qui s'effectua devant moi, tandis que les gourmandait de sa porte un magister à lunettes d'or aux poils de barbe blancs et tout raides comme les crins de ces masques, populaires chez nous. Ils étaient charmants et impayables, ces mioches aux yeux bridés, dans le dos desquels battaient de fausses queues en *fil* de soie rouge ou bleue à la mèche médiane de leur chevelure. Et ce qu'ils ont un air fier, sérieux, compassé, presque farceur à force de solennité ces marmots! Cet ornement capillaire qui les met au rang des «grandes personnes» leur inspire sans doute ce souci de la tenue.

Ils s'en allaient, par groupes, avec leurs grandes manches pagodes aux couleurs vives car ils échappaient à la blouse laïque et obligatoire, et leurs petits pantalons amples et flottants où s'exaspérait toute la gamme des soies, le rouge, le jaune, le bleu vif,... Leurs frimousses adorables, aux tons de porcelaine mate, n'étaient point encore enlaidies par tous les vices qui tuent cette race jaune. Aux coins des rues ils se séparaient avec de grandes révérences, des salamalecs infiniment drôles, des saluts le corps incliné, les mains à la hauteur des oreilles. J'avais une envie folle de taquiner toute cette marmaille, de m'en amuser comme de pantins précieux, de poupées vivantes et merveilleusement cocasses.

Je revins au Palace Hôtel pour l'heure du déjeuner et j'employai le reste de la journée à parcourir cette ville lumineuse, la plus séduisante, la seule, allais-je dire, des United States. Quand on a vu San Francisco on ne meurt pas, mais on garde de cette cité charmante un souvenir que celui de Naples ne saurait effacer. Il n'est pas un latin qui, ayant parcouru cette pacific-coast et ayant séjourné, ne fut ce que vingt quatre heures, à Frisco ! ne préfère ce littoral splendide et sa merveilleuse capitale à tout le reste de l'Union. Le ciel, la mer, la végétation, le sol lui-même si pittoresquement bouleversé, tout semble se réunir pour laisser au voyageur une ineffaçable impression. Je me laissai hisser, cramponné au dossier d'un cable-car, jusqu'au Golden Gate park qui domine la ville et semble une couronne de fête posée au front d'une déesse. Je déambulai ensuite leste, joyeux, vivifié positivement par l'air vif et pur qui venait du large s'embaumer aux massifs

poudrés de fleurs, le long des sentiers ombreux de cette aristocratique promenade. De beaux équipages, d'élégantes ladies, des babies ravissants sillonnaient les larges allées du Golden Gate et de petits ânes, au grand bonheur des mamans, y trimballaient, d'un trot inoffensif, d'adorables fillettes. Tout dans ce park attestait la présence des jardiniers européens. Les plates-bandes y éblouissaient le regard, les grands eucalyptus et les arbres de Judée y laissaient pleuvoir sur les gazons nus et veloutés une pluie de fleurettes. Enfermés en une enceinte, vaste à elle seule comme notre jardin du Palais-Royal, de magnifiques buffalos détalaient aux claquements de mains des badauds et se jetaient avec un « plouf » sonore dans l'eau miroitante d'un petit lac où pleuraient des saules chevelus. Une volière monumentale, où s'enguirlandaient avec art des plantes grimpantes de la flore mexicaine, contenait une riche collection d'oiseaux splendides dont le plumage semblait tissé d'or et semé par quelque capricieux joaillier de pierres rutilantes....... Je ne rentrai qu'à la nuit tombante au building du Palace. Les heures avaient fui, pour moi avec une enivrante rapidité pendant ma flânerie dans ce parc unique au monde et à travers les feuillages duquel la nappe bleue du Pacifique s'aperçevait, déroulant à l'infini sa perspective de saphir, tandis que, microscopiques, quelques steamers s'en allaient vers l'Ouest perdus dans cette formidable étendue.

Oui, San Francisco est une cité du Paradis et quels constrastes, quels changements dans le pittoresque de ses aspects. Cette ville et cette vie chinoises, ces trente cinq mille célestes grouillant dans leur quartier, que de curieux spectacles n'offrent

ils pas. Ah ! la nuit à China Town ! Quelle est donc la baguette de fée qui vous transporte en un clin d'œil au sein d'une capitale de l'Extrême-Orient... d'une de ces agglomérations de pagodes, de palais et de modestes boutiques, comme en évoquent certains récits de Galland. On y marche vivant dans un conte des Mille et une nuits...

Dès huit heures, quand l'ombre s'épaissit par les rues aux maisons biscornues et inégales, une vie particulière, une fièvre, un mouvement, un va et vient de foule en joie emplit de passants ces rues tout à l'heure encore peu animées, presque vides. Le céleste est essentiellement noctambule, ami des plaisirs nocturnes, fou de jeu, de théâtre, de bavardage et de ripaille. La nuit est la reine et la maîtresse de ces hommes jaunes et c'est par l'opium surtout qu'elle exerce sur eux son empire indiscuté ! Le jour est au travail, les heures nocturnes sont au rêve. Bizarre manière de comprendre la vie — mais qui semble pourtant au point de vue intellectuel avoir moins usé cette race cuivrée que la polygamie n'a affaibli la race ottomane. La pipe à opium n'a pas les désastreux effets que la morphine et les autres succédanes du « most just and potent » produisent chez nous. Le redoutable enchanteur les distrait et les grise, mais ne les tue pas. Aussi, dès que le dur labeur de la journée s'achève, la plupart de ces célestials vont-ils droit à la maison propice où les attend la natte classique et où les plus cossus ont tout un petit service de fumeur — parfois une merveille, que le patron du lieu conserve en des coffrets dont seuls ils ont la clé... Et c'est alors que, comme ces fleurs bizarres qui s'ouvrent à la blafarde clarté des étoiles, China Town s'éveille. Les boutiques s'illuminent,

bijouteries où dans le sous-sol une équipe d'ouvriers manipule les minces feuilles d'or dans l'atmosphère empuantie par l'âcre odeur du pétrole, où chauffent sur de petites lampes à alcool d'étranges mixtures, magasin luxueux où, sous les rayons de l'électric light, resplendissent les trésors de la porcelaine, les chatoiements adorables de la soie — échoppes pauvres où file — toujours — un lumignon sinistre emplissant l'étroit espace d'une âcre et insupportable fumée, salons de barbiers où, sur les têtes rasées, de dextres perruquiers ont l'air avec leurs minuscules instruments, fins comme des aiguilles à tricoter, de tisser quelque dentelle, cabarets où les verres ont d'étranges formes, « maisons de fleurs » où, penchées à leurs vérandahs, une rangée de frimousses tirées, aux yeux en biais élargis par le Kohl, caquettent comme d'agaçantes perruches, pagodes où des prêtres malins guettent l'européen naïf pour lui « filer » quelques bibelots sans valeur que, sous prétexte de religieuse obole, vous êtes obligé d'acheter, changeurs où frappent les petits marteaux, où tiquent les bouliers qui servent aux calculs invraisemblables du caissier, où s'entassent en chapelets les taëls en cuivre... Un brouillard, une buée au relent sucré, y flotte dans l'air avec une escorte d'odeurs tout à fait inconnues de ceux qui n'ont jamais visité l'Extrême-Orient. Oh! ces odeurs. Combien diverses et bizarres. Il y en a de douces, de « succulentes », dirais-je, qui vous charment à la fois l'odorat et le goût, il y en a de violentes, poivrées, musquées, obsédantes, il y en a enfin de fades, d'écœurantes, de caractéristiques. Ainsi celle des petits bâtons que l'on fait dans les temples bouddhistes brûler aux pieds des idoles... Et nos pâles

visages ont l'air, dans cette foule aux peaux ocrées, de faces de revenants. Cette langue sonore, gutturale, toute en voyelles, qu'on parle autour de vous et que nul n'entend, achève de vous dépayser. Et puis ces longues théories de chinois passent sans tumulte, sans autre éclat qu'une exclamation en « oa oa » ou en « ing » jetée d'un trottoir à l'autre. Ils marchent sans bruit, la triple natte de leurs chaussures étouffe absolument le bruit de leurs pas. Ajoutez à l'impression l'inquiétude que cause cette allure silencieuse, comme sournoise, l'évidente malveillance dont sont remplis ces yeux d'asiatiques, prunelles de félins qu'on devine atrocement cruels. Ce peuple n'est pas pour rien l'inventeur des supplices les plus raffinés du globe..

Pénétrons dans un restaurant comme il faut — chez un des Bignon ou des Félix de China Town. Il est aisé d'y voir que la nuit est le moment du « coup de feu ». Par les escaliers de bois à rampes anguleuses les « boys » montent sur les plateaux de laque d'étranges choses, des glaces bizarres granulées, rappelant par leur forme des œufs de poisson, des confitures aux milles couleurs qu'assaisonnent une infinie variété de condiments qui tiennent dans l'échelle des poivres le plus haut degré... Dans la grande salle quelques chinese ladies, peintes et jolies à croquer, fixent le visiteur européen avec une effronterie qui n'est pas de la familiarité. L'une d'elles pince distraitement les cordes d'une longue, longue guitare... Et, par les portières un instant soulevées, on aperçoit dans les pièces latérales des célestes en grande discussion, un chant nasillard traîne dans l'air, parfois des rires, qui semblent des croassements, s'entendent derrière les légères cloisons. Et à tous les

seuils, à toutes les portes un chinois est en faction veillant à ce qu'aucun blanc ne vienne troubler les mystérieux plaisirs de ses compatriotes...

Mais ce qui frappe surtout, je le répète, c'est l'atmosphère de la rue, l'ambiance de parfums, d'odeurs indescriptibles qui vous imprègne littéralement d'orientalisme. C'est comme une brume dorée qui trace d'une maison à l'autre un rideau continu et que piquent des myriades de petites lumières: lampes aux verres de couleurs, aux papiers bariolés, braises destinées à la cuisine des friandes nuitées ou à la fonte des boules d'opium, bâtonnets odorants brûlant devant une idole extérieure, devant un des Lares protecteurs de ces très anciens bonshommes dont les mœurs sont demeurées ce qu'elles étaient il y a mille ans et qui opposent à nos idées, à nos efforts de pénétration une inexpugnable indifférence. Aux corners, brutale, une lampe à arc jure par l'éclat qu'elle répand autour d'elle, comme une étoile dans un gîte de hiboux. Elle représente là notre civilisation... et, franchement, elle a raison cette honnête et fulgurante clarté édisonesque. Le chinois retors, abominablement louche dans toutes ses manières est vraiment un homme de nuit. Une obscurité perpétuelle, volontaire la plupart du temps, l'enveloppe comme un voile et nous dérobe sa psychologie, sa pensée, sa conscience. Quant par hasard il s'européanise c'est pour ne vous montrer de sa race que l'amusant contraste des mœurs publiques ou la littérature courante. Nous ignorons l'âme chinoise. Parisiens, mes frères, rappelons nous le général Tcheng Ki Tong et disons nous que peut-être — très probablement même — nous ne la connaîtrons jamais.

S'il nous avait fallu répondre aux cordiales et empressées invitations qui, de toutes parts, pleuvaient au Palace nous serions encore sur les bords du Pacifique et, pour ma part, je ne m'en plaindrais pas. Mais l'heure pressait. Le second jour une revue splendide fut organisée en l'honneur du Prince sur un des hauts plateaux qui dominent la ville.

De grand matin le Prince s'était rendu à l'embarcadère où devait venir le chercher un des petits bâtiments de la flotille fédérale. Il put ainsi assister pour la seconde fois à cette merveilleuse éclosion de l'aube qui, dans ce pays fortuné,cause d'intraduisibles sensations à ceux pour qui le grand livre de la nature n'est pas chose fermée. Le port colossal, la rade majestueuse de la capitale Californienne déployait sous les feux clairs du matin une sorte de panorama aux couleurs enivrantes alliant à la fois,et c'est là le charme caractéristique de cette côte du Pacifique, la netteté de tons des paysages orientaux et la lumière adoucie, l'ambiance point aveuglante de ceux du Nord. Des bouffées odorantes traînaient, languissamment promenées par une brise un peu fraîche qui courait capricieusement comme d'invisibles et caressants coups d'éventails la tiédeur de l'air. La vie, tout le long de ces quais superbes, s'alanguissait. Les travailleurs du port, les promeneurs,n'avaient point cette allure pressée, farouche et pénible des débardeurs et des passants des quais de New-York et de Philadelphie. San Francisco est une ville bénie où le plus pauvre des ouvriers vit plus heureux, à mon sens, qu'un petit bourgeois aisé d'Angleterre ou de Belgique. N'ont-ils point, ces Californiens cette éternelle gaieté, ce plaisir ininter-

rompu que donne un climat unique où tout sourit, où tout fleurit, où tout brille sans que jamais le soleil dépasse la note et leur fasse subir ces températures accablantes qui écrasent dans une torpeur abrutissante les cités équatoriales.

Cependant le bateau gouvernemental parut. M. Léandri, de son regard de montagnard habitué au vif éclat des sites du littoral corse l'aperçut le premier. C'était un gentil vapeur tenu avec cette propreté qui est la grande coquetterie de la marine de guerre américaine. Des officiers en descendirent et, avec une courtoisie parfaite, vinrent prier, de la part du général Ruger, Son Altesse de passer à bord. C'étaient des capitaines et des majors appartenant aux diverses armes. Leur amabilité simple et franche acheva de me convaincre de cette opinion que j'ai déjà exprimée : que l'armée de l'Union est véritablement l'élite, ce qu'il y a de mieux élevé et de plus sympathique au milieu de cette vaste nation marchande et brutale.

Le gracieux bâtiment s'éloigna bientôt. Le général et ses officiers entouraient le Prince qui, visiblement heureux de se retrouver dans un milieu militaire, s'abandonnait, rivalisait d'entrain et de primesautière fantaisie avec ses hôtes qu'il dominait de sa haute taille. Devant nous les îles Alcatraz grandissaient déjà à l'horizon, apparaissaient plantées comme des sentinelles au beau milieu d[e] cette rade unique au monde, dans le chatoiemen[t] bleu des flots aux reflets de soie changeante. Der[-] rière nous les piers d'accostement s'allongeaien[t] avec leur bordure de bâtiments à l'ancre. Un[e] foule curieuse s'était massée derrière les garde[-] fous et, de la terre maintenant presque lointain[e] un cri nous arriva, résonna agréablement à n[os]

cœurs, si loin, si loin du pays natal : « Vive la France ». Nous ne sûmes jamais quels amis inconnus avaient adressé sur les ailes de la brise Californienne ce salut cordial.

La première des îles Alcatraz se distingua bientôt nettement toute inclinée. Les prairies en pente étaient garnies de troupes qui, ainsi vues d'en bas, avaient l'air de soldats de plomb, ne tenant que par miracle sur une surface dévalante. L'honorable Thomas Edward Ruger nous apprit que ces braves soldats appartenaient au 1er infanterie. Coiffé du chapeau à plumes, cet officier général l'un des plus réputés — et justement — des Etats-Unis, avait l'air avec sa courte moustache à l'impériale, sa carrure martiale, son teint briqueté par bien des campagnes, d'un commandant de corps d'armée français. Il n'avait rien de la gourme anglaise ou de la redondance parfois visible chez certains de ses compatriotes. En un mot c'était un véritable soldat exempt de pause comme de forfanterie. La rude guerre de sécession a formé des hommes remarquables ; mais il est à souhaiter pour le pays de Farragut et de Lee qu'une telle école demeure à jamais close.

Thomas Edward Ruger paraissait avoir de cinquante huit à soixante ans. Lieutenant-colonel de volontaires quand éclatèrent les troubles sécessionnistes, du premier coup, Ruger se montra homme de résolution et d'énergie. Il conquit dans les campagnes de la Virginie du Nord et de la Shenandoah ses galons de brigadier. Aux combats meurtriers du Rappahanock il conduisit ses régiments à l'assaut des lignes confédérées et mérita les éloges du commandant en chef. A Gettysburg, à Franklin, il marcha au feu avec une insouciance,

un mépris de la mort admirables. Il en fut récompensé en 1868 par le grade de colonel (dans l'armée régulière) et le gouvernement de la Géorgie. Superintendant de l'Académie militaire il ne resta pas longtemps dans ces fonctions inactives et courut s'employer dans la Caroline du sud à pacifier définitivement cette région encore mal calmée. Brigadier général en 1886 il exerça de grands commandements dans le Missouri, le Dakota, puis à Saint-Paul-Minneapolis. Enfin, la haute situation de commandant militaire de la Californie vint couronner une carrière aussi longue que glorieuse.

Après avoir visité rapidement la première des Alcatraz, dont la position stratégique n'a pas l'importance de la seconde, nous gagnâmes l'île n° 2.

Cet autre îlot rocheux occupe une position prépondérante car elle commande le goulet qui donne accès dans la rade.

Ici l'artillerie régnait en maîtresse, car c'est à ses seuls canons qu'incomberait en cas d'attaque la protection de la ville! Ce fut entre cette île et le Præsidio, notre dernière étape, que le déjeuner fut servi, déjeûner exquis et assaisonné de l' « humour » la plus charmante ainsi qu'il convient à un déjeuner d'officiers. Le général Ruger, le second lieutenant, aide de camp Charles G. Lyman, le major Edward Hunter, le lieutenant-colonel Chaudler quartermaster général, les majors Tagan et J. Rodgers du 1er artillerie, tous rivalisèrent avec le Prince d'esprit et de bonne humeur. De graves questions d'art militaire et de tactique s'y traitèrent, auxquelles le petit neveu de Napoléon apporta son raisonnement net et catégorique, cette aptitude héréditaire qui lui avait valu à Saint-Cyr

la sardine d'or du sergent. Enfin et pour clore gaiement ces discussions techniques on leva les verres en l'honneur de la libre Amérique. Ce fut un moment d'effusion auquel le cadre grandiose de la rade san-franciscaine donnait un cachet tout particulier. La fumée du Richmond-Tobacco montait dans le cristal embaumé de l'air en légers filets bleuâtres et le soleil maintenant suspendu au-dessus de nos têtes versait à l'infini comme une légère pluie d'or sur tout ce qui nous entourait. L'extrême horizon Pacifique se confondant avec le ciel dans un ruissellement fauve, c'était comme une symphonie de couleurs vivantes et vibrantes.

Nous voici enfin au Prœsidio,—vieux nom espagnol qui sonne au milieu des appellations anglo-saxonnes la fanfare héroïque des anciennes conquêtes, et qui évoque les formidables silhouettes de ces conquistadores au « sangre azul » autrement intéressants que les hommes d'affaires de l'Amérique actuelle. C'est là, qu'allait être passée en l'honneur du Prince une revue de douze cents hommes. Cette fête, rare aux Etats-Unis, avait attiré une foule pressée de curieux intéressés par le coup d'œil des soldats de l'Union défilant devant un Bonaparte. Le décor de cette solennité martiale dépassait peut-être en beauté celui du fort Douglas et la nature San-Franciscaine à coup sûr plus riante que celle de l'Utah donnait un grand charme à ce spectacle.

Aussi quand, sur cette esplanade, d'où la vue semble s'allonger comme dans un rêve jusqu'aux rives lointaines du vieux monde asiatique, les commandements éclatèrent et les clairons égrenèrent des notes d'appel, une émotion nous prit.

Le vent s'était élevé et faisait flotter rageusement les capotes des officiers. Sur un signe du général la Marseillaise déchaina soudain ses mesures graves et belliqueuses. C'était la musique du 1er infanterie qui exécutait ainsi notre hymne national. Peu après celle du 4e cavalerie reprit l'air de Rouget de l'Isle. Devant cet océan calme et sans bornes c'était à la fois poignant et superbe, ce chant qui réveillait en nous le souvenir de tant d'heures glorieuses de la Patrie absente... Successivement nous vîmes passer devant nous le 4e de cavalerie aux chevaux appareillés, un rang blanc, un rang noir, un rang alezan, le 5e artillerie d'une tenue et d'une précision de mouvements parfaites, le 5e infanterie avec ses plumets blancs et enfin le 1er de la même arme..... Vraiment les compliments que le Prince adressa au général à l'issue de cette imposante cérémonie n'étaient pas immérités et ce fut tout pensifs, encore imprégnés de la grandeur simple de ce spectacle que nous regagnâmes la ville.

Le soir, mes compagnons escortés de quelques inspecteurs de la police San-franciscaine, visitèrent en détail China Town. Pour moi, me méfiant non sans raisons de ces cicerones officiels et intéressés et me rappelant de quel air sinistre et mélodramatique nos inspecteurs de la sûreté parisienne conduisent les étrangers de marque.... dans l'antre innocent et gueulard de Bruant, je trouvai un biais pour m'échapper ; j'avais lié connaissance avec un gentleman, ancien officier de la marine anglaise Sir Jonh Everyll. D'un roux exaspéré, nerveux et taillé en hercule sous sa maigreur extraordinaire, M. Everyll avait exploré la nouvelle Guinée et quelque peu fréquenté les canni-

bales de ces régions, un des rares endroits du globe où l'on ne joue pas encore au poker et où les femmes ne mettent pas de corset. Il avait apporté, pour les offrir au Prince, des photographies fort curieuses faites au cours de ses voyages océaniens. Nullement antropophage, doux au contraire comme un enfant, je m'en fis bien vite un ami et je le priai, lui qui parlait un peu de chinois, de me piloter dans la ville jaune. Il accepta fort aimablement. Nous partîmes et, bientôt, nous marchions côte à côte le long des trottoirs encombrés de China Town. Grouillants, innombrables, tous pareils, sous leur blouse gros bleu, les célestes se croisaient, toujours peu bruyants, glissant plutôt que marchant sur les chaussures sourdes aux semelles de natte. On eut dit une procession de fantômes. Aucun cri, aucune parole bruyante, rien des foules européennes où se saisissent à chaque pas des bribes de conversation, des morceaux de phrases. J'ignore si, chez eux, les chinois sont aussi silencieux, mais, sur le sol américain, ils ont tous cet aspect résigné et muet, ces allures de domesticité craintive.

Depuis quelques instants dans la rue transversale que nous avions choisie, nous étions arrêtés au passage par des « chinese », qui battaient le trottoir avec des appels engageants et des coups d'œil suspects. J'arrivai à comprendre, dans l'explication que me donna de leur attitude le Captain Everyll, que ces individus étaient des guides attendant le bon vouloir de l'Européen. J'en arrêtai aussitôt un dont la figure me plut. Je fis marché d'un dollar, malgré les protestations de mon anglais habitué à traiter cette racaille avec un mépris tout britannique. Ce Céleste me donna aussitôt une

carte imprimée et paraphée, sorte de garantie, de caractère officiel donné à son douteux métier.

Il se nommait Tun-Phun. Très obligeamment il nous conduisit visiter les temples où brûlaient au pied des hauts Bouddhas d'or les bâtons propitiatoires. Nous traversâmes des sanctuaires riches, moyens, pauvres, toute la gamme des pagodes depuis la somptueuse faite spécialement pour la visite des étrangers jusqu'à la mesquine, à la petite chapelle honteuse et sale qui se cache au cœur sordide d'un grenier. Deux fois nous croisâmes nos compagnons et toute l'escorte des policemen qui suivaient à peu près le même ordre de marche que nous. Mais tandis que leurs guides emmenaient nos amis vers le théâtre chinois, le Captain, sur mon invitation, pria l'aimable Tun-Phun de nous conduire dans les endroits moins connus et nous vîmes alors défiler toute une suite d'opium-houses. La plupart avaient comme entrée sur le devant une salle enfumée où les célestes jouaient à leur jeu de dominos qui compte une soixantaine de pièces. Là les lampes de pétrole filaient horriblement, rendant l'air irrespirable pour tout autre qu'un chinois.

Cette pièce traversée dans l'inattention générale, car les célestes sont des joueurs passionnés, on arrivait en montant quelques marches en des arrières boutiques sales et grises où, sur des nattes, étaient étendus, leur pipe à opium à leur côté, les clients causant entre eux, comme dans une soirée, avec un ton discret d'invités. Ces fumeurs, soit que l'heure fût encore trop peu avancée, soit que l'opium et ses effets stupéfiants et abrutissants aient été bien exagérés par les voyageurs tartarinesques, ces fumeurs, dis-je, nous

accueillirent avec une intention bienveillante, engagèrent avec nous, en anglais, une conversation aimable. Ils me firent voir toute l'inévitable manœuvre de la lampe à opium... Je leur déclinai ma qualité de français et, près d'au moins trente de ces opiomanes, j'essayai de raviver quelques souvenirs de la lutte tonkinoise où se heurtèrent leur nation et la nôtre : mais je m'évertuai en vain et les noms de Bac-Lé, de Langson, de Fou-Tchéou, ceux mêmes du Tonkin et de l'Annam, n'éveillèrent rien dans les yeux de mes auditeurs. Tel un cevenol auquel on parlerait d'une bourgade inconnue du Pas de Calais !

Nous sûmes en rentrant que les gens de police avaient fait à nos compagnons des récits effra-yants sur la haine irréconciliable que, disaient ils, les «celestials» de Frisco professaient à l'égard des français et que, prudemment, ils leur avaient conseillé de ne s'exprimer qu'en anglais ! La vérité est que, si l'on a forcé les chinois à éclairer leurs rues à l'électricité, si on prend vis à vis d'eux de sévères mesures de police, c'est que des rixes se produisaient entre des individus européens, gens sans aveu, « nervi », bravaches, et des fils du Ciel aussi peu intéressants. San Francisco, ville aux mœurs faciles, comme toutes les villes jolies et orientiformes, pullule de dames peu honnêtes qui amènent avec elles un contingent de personnages dangereux, rebut de toutes les nations.

Un de ces hommes, un français, fut un jour, en plein China Town, percé de coups de poignards et, mort, mutilé odieusement. On crut voir là quelque secte de ces associations, de ces espèces de loges maçonniques qui comptent dans leur sein des milliers de chinois. Il n'y avait, je le crois qu'une

bataille entre un fâcheux compatriote et quelques célestes de même acabit. Chaque jour, dans les parages de la Chapelle ou de la place Maubert, des rixes mortelles se produisent dont la cause est toujours la même. Mais les gens de police ne manquent pas d'exploiter les souvenirs sinistres et mélodramatiques qui donnent de la « couleur » à leurs petites explorations.

C'est ainsi que, dans les coulisses du théâtre chinois, les inspecteurs qui escortaient nos amis leur firent voir le modèle du couteau, un tranchelard formidable avec lequel « on tuait les français! » au long des ruelles sombres de China-Town.

Nous terminâmes notre excursion par une visite aux malheureuses marchandes de sourires de la basse classe, celles dont les chambres, véritables alcôves où on a peine à tenir deux, font pendant au delà de la petite cour intérieure à la fumerie et au cabaret. Par d'obscurs corridors coupés de cloaques où se devinaient les cours nous grimpâmes, c'est le mot, par de véritables échelles de bois aux temples où ces prêtresses de l'amour pauvre officiaient. Nous étions loin des cabarets luxueux, des restaurants à la mode hauts et éclatants comme des pagodes et où attendaient tout servis les repas aux gélatines variées, où de ravissantes célestes s'éventaient langoureusement, leurs yeux en amandes agrandis par le Kohl.

Dans ces taudis obscurs, des femmes, pour la plupart laides, la cigarette ou le cigare à la bouche, nous reçurent. Je distribuai à ces malheureuses quelques demi-dollars, désirant examiner l'ameublement — tout en bibelots microscopiques de leurs logis exigus. Dans la manière dont les miroirs, les sébilles, les images étaient disposés

je reconnus bien cette misère de la fille cachée sous un luxe apparent et bon marché. Elles parurent surprises de nous voir partir aussitôt l'inspection de leur room passée. L'une d'elles me poursuivit, réclamant un dollar dans un flux de paroles haineuses, exhalant de ses dents noires une kyrielle d'ordures incompréhensibles pour moi. Elle hurlait rageuse, bavant, prête à mordre. Everyll à son tour lui répondit dans son idiome qu'il parlait, je l'ai dit, assez couramment, Tum-Phun se mit de la partie. Ce fut une cacophonie. Bref, j'allais lui donner son dollar quand parut un chinois de haute taille dont la vue me parut faire sur elle une impression très vive. Elle se tut, et notre guide aux yeux bridés se mit à expliquer au nouveau venu l'objet de cette bruyante algarade. En une seconde, avant que j'aie pu m'interposer, le grand escogriffe saisit la fille par le cou et, d'une taloche effroyable, lui fit dégringoler l'échelle qui conduisait à la soupente.

Elle s'effondra, disparut. Prudemment, je hâtai le départ, car, pris entre les explications du capitaine et celles du bon Tun, je ne comprenais ni les unes, ni les autres. En bas de l'escalier nous revîmes la malheureuse calmée, déjà souriante et, pour atténuer la rudesse de sa chute, je lui donnai le dollar tant convoité. Elle ne me remercia même pas, tant l'Européen est antipathique à la Chinoise. Elles le trouvent repoussant. Elles le subissent : Sir Everyll qui avait pratiqué l'Extrême-Orient m'en cita maints curieux exemples. La Japonaise, telle que Loti la peignit bien exactement, est passive mais douce, résignée, un peu câline ; la chinoise est agressive, rancunière et le contact de l'Arien lui cause un insurmontable dégoût.

Oui, dans leur façon de vivre en plein milieu d'une ville Européenne, les célestes sont extrêmement curieux. Ils restent impénétrables, sans pourtant avoir l'air de cacher ostensiblement quoi que ce soit. Mais ils savent, quand paraît l'homme de race blanche, interrompre leurs discours, devenir soudain froids, muets, comme pétrifiés. Sir Everyll m'ayant, pour terminer, fait voir quelques Tea-Houses où se tenaient des réunions d'ordre religieux ou politique, je pus constater qu'à notre aspect tout propos cessait. Les voix bruyantes, gutturales, violentes, que j'avais entendues avant que le captain eut poussé la porte, s'éteignaient instantanément dans les gosiers et tout de suite le patron de l'établissement accourait furieux. Toujours anglais jusqu'au bout des ongles, le captain le tenait à distance par un air de souverain mépris. Mais il nous fallait partir quand même, pour que ces magots figés soudain en des postures gênantes et contraintes reprissent leur libre allure. Tous les yeux bridés nous suivaient avec une haine dans le regard nullement déguisée. Par ce qu'il est chez les autres on peut juger de l'entêtée résistance de ce peuple réfractaire sincèrement et pour toujours à nos idées, à nos efforts de pénétration.

Mais où le céleste triomphe, où il ne craint pas de rival et de concurrent, c'est dans le service des particuliers. Dans tout cet immense pays de l'Union où, nègres et blancs, les domestiques rivalisent à qui se donnera le moins de peine et se payera le plus insolemment la tête infortunée du bourgeois, le Chinois est merveilleux. C'est une perle, me disait une jolie Californienne, c'est une pierre précieuse inestimable que le Chinois. J'en possède deux, car mon home est vaste et j'ai

cinq babies qui exigent des soucis constants. Nous les appelons Si-Tien et Tien-Si. Vous ne sauriez vous imaginer le zèle, la régularité, la propreté de ces deux asiatiques. Levés avec le jour, sans même qu'on les ait entendus marcher grâce à leurs sandales à triple épaisseur, ils ont à l'heure du breekfast, entièrement terminé le ménage, tout épousseté, tout lavé, tout brossé. Donnez-leur une consigne, ils se feront hacher plutôt que d'y manquer. Jamais on n'a besoin de leur répéter deux fois un ordre. Vous savez que, comme blanchisseurs, ils ne craignent personne. En outre, et vous allez me taxer d'exagération, ils sont tour à tour et selon les besoins de leur service, des cuisiniers de premier ordre et des bonnes d'enfants sans pareilles. Ne riez pas. Je suis aussi tranquille quand je confie à Tien-Si la garde de ma nursery que quand j'abandonne aux soins de Si-Tien la confection d'un dîner de cérémonie. Quant à leur discrétion elle est proverbiale ici. C'est au point que si par hasard et sans y mettre la moindre intention mon mari demande à l'un d'eux des renseignements sur ce que j'ai pu faire la veille, l'un et l'autre, sans rompre d'un iota, répliquent par un : « I don't know » je ne sais pas. De même si je les interroge sur l'emploi que mon mari a pu en mon absence faire de son temps : « I don't know », toujours, toujours! — Ah ! je vous réponds que tous les arguments pour les décider à parler se buteraient invinciblement contre cette inertie voulue !

— Et leur honnêteté !

— Je n'ai jamais entendu dire qu'un Chinois ayant déjà servi, un domestique jaune classé et possédant des certificats ait dérobé quoi que ce soit.

Comme marchands, ils sont étonnamment retors, mais comme serviteurs, je les crois, sauf peut être une ou deux exceptions très rares, parfaitement sûrs. Leur sobriété tient de l'invraisemblance et les met à l'abri des menus larcins dont les bonnes sont coutumières.

— Et vous les payez ?

— Ah dame, assez cher, de vingt à vingt cinq dollars par mois (de 100 à 125 fr.) Tien si et Si Tien ont chacun 22 dollars chez moi mais je vous jure qu'ils me font un service parfaitement économique grâce à leurs aptitudes diverses et à leur sobriété remarquable. Je ne les changerais pas pour dix serviteurs blancs et pour trente «négroes»!

Cet éloge enthousiaste du domestique chinois je le retrouvai dans la bouche de toutes les yung ladies qu'il me fut donné d'interwiewer ! Mais je compris alors pourquoi l'opinion publique ou plutôt l'influence des classes moyennes avait obligé le parlement américain à s'occuper de cette question de l'immigration des célestes.

Si on n'y met ordre,bientôt le nombre de ceux-ci aux États-Unis dépassera celui des nègres et peut-être celui des blancs. Il y avait là il me semble, un danger à la fois économique et politique.

L'excursion de Cliff-House que nous fîmes le lendemain avec le docteur Topinard et M. Léandri est classique. On doit la faire et, d'ailleurs, elle est charmante. Un petit rail-road nous prit du sommet de la ville à l'entrée du Golden Gate Park et, courant à travers les crêtes de falaises vertigineuses, nous entraîna le long du Pacifique. A un certain moment nous eûmes en nous retournant le spectacle panoramique de San-Francisco et de la baie qu'éclairait un soleil magnifique, un amon-

cellement de maisons blanches, un entrecroisement de belles avenues dégringolant jusqu'au port où manœuvraient en ce moment une foule remuante de ferries, de remorqueurs, de bateaux les plus divers. L'eau de la rade, de cette rade merveilleuse où évolueraient toutes les flottes de l'univers, était bleue, calme et unie comme les belles glaces sans tain sur lesquelles nos bijoutiers parisiens font leurs étalages. Et c'était bien le plus magnifique des joyaux, cette ville fortunée s'étageant sous cette lumière — orientale sans excès — si douce, comme dorant les contours du paysage, la crête estompée, l'horizon des monts et devant nous faisant miroiter à l'infini les flots azurés du Pacifique.

Oui, là-bas, là-bas devant nous, bien au-delà de la ligne extrême où s'arrête notre vue impuissante, c'était le Japon, la Chine, l'Inde, les contrées mystérieuses où, à mon sens de poète — dut naître le monde — l'Extrême-Orient avec toutes ses splendeurs et toutes ses légendes angoissantes et lointaines. Un grand vapeur traînant derrière lui un lourd ruban de fumée noire, courait vers cet inconnu, allait de ce pays tout neuf à ces très anciennes patries ; du monde nouveau à la vieille Asie et je le regardais s'éloigner, regrettant qu'il ne m'emportât point vers ce monde asiatique, berceau des mythes sacrés des théogonies les plus anciennes, source de sensations multiples et d'infinis bonheurs pour le contemplateur et le mystique, d'ineffables impressions pour le poète.

Mon savant ami ne me laissa pas m'enfoncer dans ces méditations. Craignant une strophe possible, il m'en tira en me faisant observer qu'à de certains moments le marche-pied du wagon pas-

sait au ras d'un véritable abîme. Si jamais un éboulement venait à se produire, cette petite ligne de Cliff-House serait le théâtre d'un accident terrible. En nous penchant, à soixante ou soixante-dix mètres plus bas nous pouvions voir au ras d'un précipice vertical et à la paroi de sable jaune à peine sertie des pointes dépassantes de quelques roches, le rivage du Pacifique où barques et piétons nous apparaissaient petits, petits, véritables fourmis de l'abîme... Un froid nous en passait sur le front et, malgré son habitude des montagnes, le docteur se recula un peu pour échapper à cette plongée vertigineuse et directe sur la Pacific-Coast. Il n'y a que les américains pour oser jeter des rails sur ce sol sujet aux éboulis et pour faire passer, à un mètre à peine du bord dangereux des falaises que ne garde aucun parapet, un train lancé à toute vitesse. M. Léandri, pris par la splendeur du double paysage où nous promenaient les circuits de la ligne minuscule, admirait songeant avec émotion à la Méditerranée et au paysage de Bonifacio.

Pourtant l'anse du Cliff-House a une largeur et une étendue inconnues sur les côtes de notre mer intérieure. Quand nous descendîmes du train, nous vîmes cette splendide baie formant son arc de cercle très ouvert et toute illuminée des feux du soleil couchant qui, peu à peu, s'abaissait vers la surface des flots. Les fins de jours en ces pays bénis n'ont aucune tristesse. Un reflet rouge courait à la surface de l'immense étendue dont le bleu s'atténuait auprès du rivage, se bordait d'une dentelle d'écume au contact des brisants dont plusieurs venaient à fleur d'eau. Quand nous eûmes descendu la côte et que nous nous fûmes installés

dans l'espèce de Casino qui termine cette descente rapide nous nous trouvâmes comme au centre d'un immense orgue de falaises rocheuses tapissées à leurs têtes et sur leurs flancs de gazons vivaces aux jolis tons verts. Tout au-dessus de nos têtes un parc se distinguait, voisin de la gare d'où nous venions et, dans l'air pur, ses palmiers, ses orangers, ses plantes tropicales se distinguaient, nettes et propres comme des joujoux soignés, de fins bibelots.

Tout à coup, M. Léandri qui avait sa jumelle à la main s'écria nous désignant des récifs qui émergeaient de l'eau :

— Voyez donc, fit-il, sur ces rochers !... Un monde qui grouille, qui remue et qui crie écoutez, écoutez !

En effet, malgré la brise de terre qui souflait bruyamment à nos oreilles, accrue par les couloirs des falaises, nous distinguions depuis quelques minutes des espèces d'aboiements. Je reconnus ce cri guttural particulier aux otaries et aux phoques.

Le docteur qui avait, lui aussi, sorti sa jumelle s'écria bien vite :

— Mais ce sont des phoques !

— Assurément, répliqua M. Léandri, mais de quelle taille ! quelles masses ! Le rocher en est couvert.

A mon tour je saisis ma lunette et je regardai. Une véritable armée de phoques, — J'eusse dit des « morses » s'ils n'eussent point été dépouvus de défenses, — s'ébattait sur le morceau de rocher jeté par le hasard des convulsions plutoniennes à cinquante mètres de la rive.

C'étaient de gigantesques amphibies aux beaux

cuirs de bronze. Avec des cris rauques ils jouaient entre eux, se précipitaient réciproquement à la mer, s'y poursuivaient, s'y battaient, vifs et gracieux. A certains endroits de l'ilôt ils étaient amoncelés par tas, vautrés les uns sur les autres.

De temps en temps, un mouvement s'opérait dans la masse molle et quelques individus se détachaient du troupeau tout en jouant, s'allaient jeter lourdement dans la mer. On en distinguait de petits, plus rageurs que les autres, et d'énormes, de gigantesques, véritables «élephant-sea» qui prenaient des airs de sultans, redressaient orgueilleusement leur tête luisante dans une courbe gracieuse de leur long cou bronzé.[1] J'appris que cette colonie était mise sous la sauvegarde de la population San Franciscaine et que l'établissement qui est situé sur cette baie admirable de Cliff-House les soigne avec un intérêt facile à comprendre. Tous les ans, au printemps, ils s'en vont on ne sait où et quelques mois après reviennent fidèles à leur îlot.

Il est curieux de voir les Yankees qui ont férocement et maladroitement fait des hécatombes de ces animaux dans toute la mer glaciale et aux Aléoutiennes, sur les plages aujourd'hui dépeuplées de l'Alaska, respecter ces splendides amphibies dont le poids et la corpulence sont absolument remarquables et qui, vraiment, ont des attitudes magnifiques, des airs de divinités marines de bronze noir comme les sirènes et tritons de nos fontaines monumentales. Nous les regardâmes longtemps s'ébattre se faire des « niches » de toutes sortes, se taquiner. Parfois trois ou quatre individus roulaient ensemble en rugissant et tombaient dans les flots du Pacifique comme une se

masse. Un formidable clapotis résultait de sa chute, une gerbe d'eau et d'écume, puis les têtes, débonnaires malgré leurs moustaches toute martiales, des phoques reparaissaient nageant et, peu après, les victimes de cette dégringolade avaient repris sur un autre point de l'îlot ou sur un second rocher voisin, une place plus tranquille !

Ce spectacle nous amusa longtemps et nous rimes de bon cœur en suivant les ébats de ces animaux formidables et bonasses.

Avec quelques excursions aux autres sites suburbains de la capitale Californienne, tous beaux et entretenus avec un soin auquel nous n'étions pas habitués, bien supérieurs en élégance, et en richesse aux jardins publics de Washington ou de New-York, nous remplimes nos deux dernières journées. Le Docteur visita Saint-Raphaël qui, avec Monterey joue sur cette rive ensoleillée le rôle de nos situations Méditerranéennes. Il en revint enthousiaste de la nature Californienne et le soir, à notre diner du Palace, nous nous livrâmes à de dythirambiques considérations sur les charmes coquets de ce pays qui se distingue d'éclatante façon parmi la grise uniformité des Etats. — Nos dernières minutes sur le pavé San-Franciscain furent employées à visiter la somptueuse installation du premier journal de la Cité « La Tribune ». L'amabilité avec laquelle on nous y reçut, la façon toute spontanée dont le manager editor et le director nous firent les honneurs de leur vaste building, avaient, si j'ose ainsi parler, quelque chose de latin. Dans ce coin tout neuf de l'Union, les habitants n'ont pas encore eu le temps de devenir mal élevés. Peut-être aussi le beau ciel californien exerce-t-il sur eux une influence particulière qui

les soustrait au panmuftisme habituel de leurs compatriotes.....

*
* *

Dans un entretien qu'il avait eu avec le Docteur et moi, le Prince pour se rendre à Vancouver avait songé un instant au steamer et j'avais vivement appuyé, adorant ce mode de voyage depuis que M. de Pierrefeu m'avait « déséléphantisé », mais les départs du paquebot n'avaient lieu que tous les 15 jours et la veille même le steam-boat était sorti du port Californien ! — Nous allions donc forcément gagner Tacoma par ce plancher si méprisé des marins qu'ils l'ont affecté dans leur esprit à l'usage spécial de l'espèce bovine ! !

Nous quittâmes San Francisco à 8 heures du soir. Le plus beau spectacle nous était encore réservé. Notre départ de cette ville, dont le premier aspect nous parut si merveilleusement beau s'effectua en effet sous les reflets d'incendie du plus admirable des couchers de soleil. Des nuages énormes envahissaient à l'occident le ciel, comme s'ils eussent conduit à je ne sais quel sombre et formidable assaut une armée de fantômes.

Ces cumulus d'un noir épais enveloppaient déjà d'ombre toute la partie nord de la rade et les quais de San Francisco très- animés, encombrés comme à notre arrivée, de véhicules et de passagers attendant le ferry, étaient éclairés seulement de la lueur pourpre qui ensanglantait le couchant. — Nous jetâmes un dernier regard sur cette ville heureuse et superbe où notre séjour — nous le sentions tous — avait été de trop courte durée !

Mais les espaces immenses qu'il nous restait encore à parcourir nous forçaient de regarder de

vant et non derrière, à la manière des soldats de César. Nous prîmes place sur le ferry boat dont le balancier de forte taille et les roues colossales battaient déjà, impatientes, l'eau du Pacifique. Enfin, la dernière voiture ayant passé du quai sur le couloir central du steamer, nous nous éloignâmes doucement de cette ville charmante.

Tous réunis sur la galerie d'arrière nous fixions sans parler le panorama qui recommençait à s'offrir par étages successifs à notre vue. Nous avions contemplé San Francisco radieuse, claire, toute égayée des premiers feux de l'aube, nous la voyons maintenant s'enfoncer par degrés dans l'obscurité grandissante de la nuit. Le soleil disparut définitivement sur notre droite ne laissant qu'une trace indéfinissable. Une légère trainée de rose et d'or et le ciel fut alors la conquête des lourds cumulus aux tons d'encre. Ils l'envahirent et les eaux de la rade prirent des reflets d'acier noir, une teinte métallique et foncée. C'était sublime d'horreur grandiose. Le ferry filait écrasé par l'énormité de ce sombre et dramatique décor et de grands goëlands volaient en croassant sur nos têtes. Leur petit cri semblable au grincement d'une porte, nous suivait comme un adieu et maintenant nous pouvions saisir, embrasser d'un coup d'œil toute l'espèce de presqu'île montagneuse sur laquelle penchait, comme soulevée par la main invisible d'un géant, toute la ville. Au long des rues les becs de gaz s'allumaient et des reptiles de feu grimpaient verticalement sur le fond noirâtre des côtes. Ce fut bientôt comme une illumination, car étant donnée l'inclinaison incroyable des rues, pas un reverbère n'échappait à nos regards ; on voyait monter et descendre les feux de ces

mignons cables-cars qui continuaient toujours, toujours à grimper et redescendre les avenues. L'Eglise et la Citadelle à peine remarquées à notre première traversée prenaient maintenant, de leur masse obscure, une importance capitale. Cet antique et pesant vestige de l'occupation espagnole avait de faux-airs de bastille dominant et menaçant la ville. Au pied de San Francisco le port s'illuminait aussi et les navires en rade allumaient leurs fanaux de position. Mais partout la nuit gagnait, mettait de grosses taches impénétrables. Enfin, quand nous repassâmes devant les ilôts rocheux qui sont tout proches de l'autre rive, une espèce de rideau d'ombre nous déroba la vue de la grande côte californienne et les arêtes des hauteurs se confondirent, s'estompèrent dans la nuit, perdues.

Nous entrâmes dans la crique de pilotis, où s'emboîte tout ferry qui se respecte, avec les dernières lueurs du soir agonisant. Nous n'eûmes que le temps de gagner un Pulmann, tant le nombre des voyageurs était considérable. L'interprète arriva, au prix d'efforts inouïs, à nous grouper les uns non loin des autres et enfin le train s'ébranla, partit, tandis que la lune montait maintenant à l'horizon, chassant à son tour devant elle les nuages et éclairant le paysage de sa lueur pâle.

Le wagon était bondé, le fumoir lui-même envahi. Nous eûmes recours à notre système habituel et nous allâmes griller quelques cigarettes sur la plate-forme. Vers dix heures le train s'arrêta brusquement ; nous étions sur le bord d'un fleuve énorme, grand comme un estuaire. C'était, en effet, un des points du Sacramento où le cours d'eau Californien commence à s'élargir. Il alla

falloir traverser cette étendue liquide d'une belle surface. Alors s'avança le ferry le plus gigantesque qu'il m'ait été donné de voir. Deux trains de chez nous à vingt-cinq wagons c'est-à-dire cinquante voitures plus deux locomotives eussent aisément tenu à l'aise sur sa plate-forme.

Cette véritable île flottante était mue par des roues de côté dont les tambours pouvaient avoir la hauteur d'une maison de trois étages. On entendait, dans ces gigantesques boîtes, les aubes frapper l'eau de claques sonores et profondes. Par des lucarnes on apercevait la chaufferie, véritable gehenne où courait affairé tout un bataillon de chinois nus jusqu'à la ceinture. Des flammes monstrueuses dardaient leur langue ardente par les deux hautes cheminées. Le Leviathan s'approcha doucement du bord où une berge de bois reçut son choc d'accostage. Les énormes pilotis crièrent comme des damnés... Le paysage était superbe ainsi vu sous les pâles ondes lunaires. Sans les étoiles on eut cru que le jour revenait. Les bords lointains du Sacramento allongeaient leurs grands bois tout bleutés de lumière nocturne. Un silence solennel que troublait à peine le bruit chétif des manœuvres s'étendait sur toute cette scène. La nappe immense du fleuve paraissait un lac, un lac majestueux dont la mythologie païenne eut fait un fils de la nuit...

La plupart d'entre nous avaient quitté les cars et s'étaient répandus sur la plate-forme paradoxalement étendue du ferry. Nous assistâmes au transbordement. Le large bâtiment solidement amarré par des crampons d'acier pour éviter tout basculage, la locomotive se détacha, revint par un embranchement reprendre le convoi en queue et

le fit passer sur les rails du transport. A côté de nous un train de marchandises était déjà installé et les deux machines soufflaient bruyamment, lançaient de rauques soupirs qui semblaient au premier abord provenir de la chaudière du ferry.

Le fleuve traversé, nous reprîmes notre course et le lendemain, dans l'après-midi, nous entrions de nouveau dans les montagnes, nous pénétrions dans un décor de hauteurs couronnées de forêts éclaircies par les coupes. Des torrents passaient et repassaient sous la voie. Des sapins pendaient cassés, abattus, déracinés au long des pentes, au-dessus des abîmes, parfois à demi recouverts par l'eau bouillonnante des gaves. Le Mont-Shasta, ce géant à la robe neigeuse, parut enfin, toujours affectant cette forme ballonnée et très étendue qui ôte un peu aux montagnes américaines de l'impression de hauteur que donne, par exemple, le moindre pic de nos Pyrénées. La voie du rail-road avait de très pittoresques écarts ; tantôt nous passions au fond d'une vallée et trois heures après nous pouvions voir le chemin déjà parcouru à 4 ou 500 mètres plus bas ; tantôt au contraire, après avoir cotoyé le flanc d'un mont et nous être élevés jusqu'à son faîte, nous dévalions en spirale et nous cheminions une heure après à la base du colosse. Toute cette nature rappelait beaucoup nos Vosges. Elle était surtout forestière et ses adorables combinaisons de bouquets d'arbres, de massifs épais, de cascades, de ruisseaux, de torrents, de pentes abruptes eussent fourni à une légion de peintres un choix infini d'études. Les tunnels de bois reparurent avec les neiges et nous roulâmes de nouveau dans l'intérieur de ces boisements aperçus déjà sur la route de Pueblo à

Salt-Lake. Les boyaux artificiels du Southern Pacific n'avaient pas la longueur de ces derniers. Mais c'était surtout dans le trajet de Vancouver à Medicine-Hat que nous devions en voir se continuant d'interminable façon, pendant des lieues et des lieues sur le Canadian Pacific Railway, le Ci-Pi-Arr comme disent les américains par une abréviation analogue à notre P.-L.-M.

Nous passâmes notre seconde nuit toujours dans la même nature sylvestre au milieu des senteurs résineuses des pins et nous dévidâmes roc par roc l'écheveau embrouillé des Cascades-Ranges.

Enfin nous vîmes passer l'importante station de Salem, puis celle de Portland où nous déjeunâmes après avoir traversé la Colombia River aux proportions vastes, nous laissâmes sur notre gauche Olympia et nous arrivâmes dans une grande cité, bâtie sur une sorte de promontoire où la première chose qui frappa mes regards fut le pavage singulier des rues et des trottoirs entièrement revêtus de poutres transversales. Nous étions enfin à Tacoma et nous quittâmes le Pulmann du Southern pour gagner le meilleur hôtel de cette ville septentrionale à laquelle ce fumiste d'Appleton fait qu'un dédaigneux hommage de trois lignes qui est bien la plus séduisante de l'état de Washington.

Nous étions jusqu'au lendemain soir les hôtes de Tacoma, de Tacoma la rivale orgueilleuse et prospère de l'Anglaise Victoria située de l'autre côté des Sunds dans l'île canadienne de Vancouver.

A peine installés à l'hôtel, un délégué du Commercial Association club se présenta. C'était un ...ien mais qui parlait le français avec une pureté absolue, ayant longtemps dirigé à Paris un grand

restaurant. Il était le fondateur et le secrétaire de ce Club commercial, un des mieux tenus que j'aie vus pendant mon voyage en Amérique. Quand on songe que Tacoma n'existait pas en 1870, on est stupéfait d'y trouver aujourd'hui des buildings à six et sept étages et des clubs où l'on monte en ascenseur.

Il m'offrit et j'acceptai, de me conduire visiter la ville dans les courts instants que nous possédions. Mon guide improvisé, après m'avoir fait jeter un coup d'œil sur son cercle, me poussa dans un électric-car qui grimpait la côte au flanc de laquelle courent parallèlement les rues de la ville. Bientôt nous vîmes défiler toute une ravissante banlieue de cottages, de maisons de campagne coquettes, aux jardins soignés, et enfin nous descendîmes du car au sommet de la côte, au point où la vue, réellement, était sans bornes, magique, et où le regard embrassait un horizon de plusieurs lieues.

Je ne puis dire le sentiment qui s'empara de mon esprit devant ce spectacle. Il y eut de l'admiration et aussi un peu de mélancolie. C'est que l'état d'âme, pour parler comme Bourget, qu'engendrait le panorama infini que parcourait mon regard était essentiellement différent de celui des baies ou des côtes californiennes.

La lumière éclatante des rives du Nouveau-Mexique faisait ici défaut : les couleurs du paysage n'avaient pas cet éclat prodigieux, cette exagération de tous les tons vifs, qui fait du littoral de San Francisco à Los Angelos comme une seconde édition des côtes italiennes et provençales.

Ce n'était pas non plus la nature ravagée, accidentée, des Cascade-Ranges. C'était cette va

et grise nature du Nord, si tendrement rêveuse qu'aujourd'hui encore mon cœur se serre d'une tristesse douce à revoir par la pensée, au-delà des détroits multiples qui s'entrecroisaient en face de Tacoma leurs canaux aux flots d'argent, toutes ces îles des Sunds, couvertes de forêts, de pins, de chênes très anciens dont les cîmes, jusqu'à l'extrême limite de ce tableau grandiose, déroulaient une sorte de perspective moutonnante et sombre. L'uniformité de ces islands, les tons roux dont s'estompaient à leurs bases ces bois mystérieux encore revêtus de leur feuillage d'hiver, enfin les rubans de mer, les chenaux capricieux qui apparaissaient de ci de là miroitant aux clartés ultimes d'un jour tout à fait septentrional, tout cela revêtait le panorama qui s'étalait sous mes yeux de cette intense poësie de l'occident et de cette espèce de grandeur mélancolique, de majesté du désespoir plus chère ux esprits amis du rêve que la rutilance positive t les chatoiements criards des sites Orientaux.

A l'endroit où m'avait conduit l'aimable administrateur du Commercial Club la route tournait brusquement, partait vers le revers même du cap ur lequel s'élèvera, un jour, le couvrant tout ntier, Tacoma devenue ville de premier ordre vec cent ou deux cent mille âmes. Le moment ù s'achevèra cette transformation n'est peut-être as éloigné. Déjà les maisons en construction veait jusqu'à ce point extrême ou nous nous ions arrêtés.

De cette espèce de belvédère le regard plonait à son aise de tous les côtés. En bas, le rt de Tacoma et quelques steamers amarrés, e locomotive le long des docks courant, sifflant, dont les rauques expirations montaient distinc-

tes jusqu'à nous dans la pureté du soir. Puis, la ville avec ses cinq ou six artères principales, son City-hall, monument qui n'eut point déparé une capitale, ses buildings divers, ses churchs, et enfin, devant des embryons de pelouses, à nos pieds s'élevait un splendide amas de bâtiments que je pris d'abord pour quelque castel, fantaisie de richissime Yankee. Ce n'était qu'un futur hôtel, à ce que m'apprit mon guide, mais quel hôtel!

— Les rues de la cité, vues d'en haut, avec leurs poutres transversales leur servant de pavés, et leurs trottoirs de bois, avaient pris du mouvement car c'était l'heure où les dernières business cessent et une foule assez compacte remontait vers ces hauteurs, vers ce quartier de petits cottages à l'extrémité duquel nous nous trouvions. Les électric-cars, leurs plates-formes envahies par des grappes humaines, grimpaient imperturbablement! Oh! dans tout ce vaste et neuf pays, quelle honte pour nous que la simplicité, le confort, la rapidité des moyens de locomotion et quelles leçons données à nos barbares omnibus où chaque année des milliers de chevaux sont jetés en pâture au minotaure de la Compagnie générale, tout cela sans contenter le public qui trouve, avec raison, insupportable l'attente et l'incertitude de ce genre de transport.

L'heure sonnant à la tour de City-hall, beffroi massif et roman, nous rappela que l'instant du dîner approchait. Nous revînmes. Songeur j'allais l'œil toujours fixé sur ces forêts dont la masse infinie et rousse s'allongeait, se perdait au loin avec de ci, de là l'acier reparaissant des Sund cerclant comme autant de boucles brillantes les îlôts couverts de sapins.

Le lendemain nous fûmes debout à cinq heures

Le Steamer *Vancouver*, qui devait nous emporter jusqu'à Victoria, partait à six. C'était un antique « sabot », car la veille même un accident de machine était survenu à l'un des paquebots réguliers qui font le service de Tacoma à Victoria. On avait, à cette occasion sorti ce disgracieux bâtiment tout en roues. Nous pûmes constater que l'intérieur de ce débris de l'époque dévonienne était aussi peu brillant que l'extérieur.

Dans le room d'avant une population de gens mis comme des cultivateurs ou des ouvriers : une fumée épaisse, suffocante, avec, à terre, l'éternel alignements des crachoirs. Dieu que cette vue continuelle de ces ustensiles repoussants finit par agacer. L'homme de génie qui guérira le Yankee de sa passion contemplative du crachoir aura plus fait pour l'Amérique que Christophe Colomb. Colomb l'a découverte ; mais il la rendra ragoûtante. Fort heureusement la proue du vapeur formait une véritable petite esplanade qui couvrait tout l'avant et, comme le temps était splendide, le Prince, qui toujours professa pour le renfermé la plus vigoureuse des haines, vint planter son pavillon sur ce point découvert où soufflait du large un vent assez frais. Nous nous ralliâmes de suite autour de son panache lequel était en ce moment une carte détaillée de cette région des Sunds dans laquelle notre guide se débrouillait comme s'il eût vingt ans de pilotage sur les côtes du Pacifique...

La mer était calme, sans une ride et quand nous démarrâmes, malgré sa construction évidemment vicieuse, le steamer n'eut pas un mouvement. D'ailleurs, en cas de grosse houle, j'entendis le patron dire en anglais que nous ne serions pas partis sur cette coquille de noix. — Nous nous

éloignâmes tout doucement de Tacoma dont les maisons et les rues diminuèrent peu à peu et nous pénétrâmes dans un large et superbe chenal qui, suivant la côte continentale, devait nous conduire à Seattle, notre première escale.

Les Sunds sont, réellement, une des plus belles choses et des plus imposantes qui puissent se rencontrer. Un silence majestueux, que troublait seul le halètement de notre Steam-boat répercuté par de lointains échos, s'étendait sur cette nature sauvage. Le chenal avait une largueur considérable mais pas assez néanmoins pour nous dérober la vue de cette bordure de forêts qui ne devait ne nous abandonner qu'une fois dans le fameux détroit de Juan de Fuca. Ces bois avaient tout à fait le caractère scandinave. Les sapins alignant leurs colonnettes hiératiques évoquaient aussi dans la clarté froide de l'aube le souvenir des forêts où se célébrèrent les cérémonies terribles du culte odinique. Pas une barque, pas un navire en vue et sur tout ce décor d'arbres serrés, impénétrables, nulle maison, nulle manifestation de la présence de l'homme. Par moments le narrow se rétrécissait, alors nous passions à portée de fronde de ces rives boisées et nous pouvions juger de l'obscurité relative qui régnait sous le couvert des futaies et sous l'abat-jour vert foncé des aiguilles des pins. Le sillage du bateau allait jusqu'à ces berges basses, dont le plan horizontal se maintenait presque au ras de l'eau et la vague, se brisant sur les cailloutis de la grève, éclaboussait le tronc des arbres, couvrait parfois d'une dentelle déferlante d'écume ceux d'entre eux qui, morts de vieillesse ou abattus par la main des hommes, squelettes gris terreux, plongeaient en partie dans la mer. L'i

pression que causait sur tous cette nature mi-forestière, mi-aquatique l'absence de tout bruit, de tout mouvement, était profonde, et chacun de nous paraissait sentir la beauté particulièrement solennelle et imposante du spectacle qui se déroulait devant nous.

Après deux heures d'une marche assez lente dans ce décor toujours le même, au détour d'u promontoire plus accusé que les autres, le port e Seattle nous apparut. La ville s'étageait comme acoma mais sur une élévation de moindre importance.

En revanche on y devinait, à de longues et niformes toitures, une cité de manufactures, de ieries, un port marchand d'une importance conderable. Des chinois répandus par petits groupes r la jetée attendaient l'arrivée de ceux de leurs mpatriotes qui étaient à bord... Des piles de utres et de planches montraient de tous côtés leurs rmes cubiques ou pyramidales. C'est en effet le omphe, le règne du bois dans toute cette région. État de Washington est un de ceux qui, foursent le plus de madriers, de solives et de mâts, en général de pièces de construction à toute nion. Très importante est cette exploitation les divers points habités de cet état, l'un des ins connus, mais non des moins intéressants la grande république Nord-Américaine.

Port Townsend, point extrême de la navion dans les eaux américaines du Nord Pacifi-, nous trouvâmes une petite ville de garnison deux croiseurs américains et un petit bateau uerre russe étaient à l'ancre. Un personnage rre, tout petit et orné d'une barbe de fleuve, e de Meissonier yankee, me fit demander à

être présenté à son Altesse. Après l'avoir interrogé, j'appris qu'il était le Consul américain d'Honolulu en ce moment en congé. Comme la question d'Honolulu était brûlante alors et que les papers américains en étaient remplis, je demandai pour lui audience et bientôt je le conduisis devant le Prince qui, avec M. Léandri, assistait, penché sur le bastingage, au déchargement des marchandises. Je fis ainsi le bonheur de ce bizarre gentleman qui vint, après avoir causé près d'un quart d'heure avec notre « chief-of-jorney », me remercier de ces simples mots : « Thank you, sir, car, l'homme de l'histoire que j'admire le plus c'est à coup sûr Napoléon ». Il prononçait Napoléoun. Curieux exemple du retentissement prodigieux qu'a eu jusqu'en ces lointains parages l'épopée extraordinaire de ce « grand empereur » qui reste définitivement et sans conteste « l'homme du siècle ».

Une discussion géographique s'établit sur la signification et l'orthographe du nom même de Port-Townsend. J'inclinais pour ville de la fin ou fin de ville: Townsend. Mais le Prince nous apprit que la petite cité avait pris au XVIII[e] siècle le nom du marquis de Townsend ou que du moins les navigateurs de cette époque lui donnaient tous cette étymologie.

En quittant Port-Townsend, nous coupâmes droit à travers l'immense détroit et, à un certain moment nous ne perçûmes plus les côtes que comme une ligne d'horizon lointaine et indécise. Mais voici qu'une terre par l'avant grandit, s'approche. Un vent violent souffle venant de la haute mer et nous force à relever nos collets. Je jette les yeux dans la logette du patron et du pilote et j'aperçois — qui ? le Prince lui-même, attentif et sérieux

main sur la barre et l'œil allant de la carte à l'horizon, le Prince qui, tout en causant avec les deux marins de façon familière, dirige la marche du steamer. Bientôt cependant, las de l'immobilité, il quitte son poste et revient au milieu de nous comme nous passions à deux cents mètres d'une terre gazonnée et peu caractéristique que je prends d'abord pour une petite île. Ce n'est qu'un cap qui nous dérobe le court chenal dans lequel nous allons nous engager et arriver droit sur le port de Victoria. En effet, soudain le navire évolue. Le détroit prévu profile devant nous ses deux côtes et, tout au fond, la ville anglo-canadienne que dominent de hauts édifices à style officiel apparaît.

Il me semble, je ne sais pourquoi, que nous opérons comme une rentrée dans la vieille Europe qui, par extension, en était arrivée à me sembler la patrie. Ce morceau colonial de la vieille Angleterre m'apparaissait sous des couleurs attirantes d'oasis, après les trente jours de yankeesme à outrance que nous venions de passer. Sans doute, il y avait illusion ou tout au moins exagération à croire que nous en avions fini avec les horripilants défauts du caractère américain, avec cet égoïsme férocement étalé, cet orgueil cynique de soi et ce mépris du faible qui rendent au latin la société des yankees insupportable. Je ne réfléchissais point que bien des choses devaient aller de même dans ces deux immenses territoires ayant des intérêts semblables, une langue commune et de continuels points de contact.

Mais l'insolence de ces parvenus du Nouveau-Monde avait fini par me peser et surtout je sentais ... dans cette colossale nation la force ras-

surante des vieilles lois et des vieux usages. Sans doute ils ont bien leurs mauvais côtés ces codes antiques et par endroits vermoulus. Mais les générations qui ont blanchi dans leur minutieuse élaboration, les grands législateurs faiseurs de mondes, comme César, Justinien, Charlemagne ou Napoléon n'y ont pas mis en vain le meilleur d'eux-mêmes. L'anarchie ne sera jamais qu'un rêve et pour qu'elle eût un sens, une raison d'être, il faudrait une humanité tout amour où fût général le besoin de sacrifice, d'équité et de dévouement. Aux Etats-Unis la diversité des jurisprudences — qui changent d'un état à l'autre — amène une sorte de désordre anarchique dont les filous adroits, les cauteleux faiseurs d'affaires ou les grands financiers mangeurs d'hommes et de fortunes profitent seuls dans la plus large mesure. Un délit qui tombe à New-York sous le coup de la loi est dans le New-Jersey une innocente peccadille. Vous prenez le ferry. En une heure, de coquin, vous voici devenu honnête homme, et l'ignorant qui vous poursuit devant des juges nouveaux se voit renvoyer à l'école au milieu de l'hilarité générale. En un mot le businessman est le roi, le Dieu, sur toute la terre de l'Union. l'argent, toujours et partout, classe les citoyens avant toute espèce d'autre mérite. Notez qu'on n'y fait nulle différence entre le fieffé voleur qui s'est enrichi de la ruine des autres et l'honnête industriel dont l'initiative commerciale ou les découvertes techniques ont fait la fortune.

Chacun vous dira que le propriétaire d'un des hôtels les mieux situés et les plus prospères de New-York a commis autrefois quelque chose comme un assassinat, et on vous racontera de

quelles conditions il fut le meutrier de son meil-
eur ami. Grâce à sa fortune, il put acheter le tri-
bunal tout entier et se tirer d'affaire avec une
ondamnation bénigne. Cet exemple est frappant
t je le cite parce qu'on peut le contrôler facilement.
En somme l'image de la société Yankee est bien
aractérisée par ce trait de mœurs que citent tou-
ours ceux qui ont vécu là-bas : « Si vous tombez
ar terre dans la rue, quelque grave que soit votre
hute et quelque nombreux que soient autour de
ous les passants, nul ne daignera se retourner,
ncore moins aucune main obligeante ne se ten-
ra-t-elle pour vous relever. » Et dire qu'il y a chez
ous des gens fanatiques de ce joli caractère. —
isez donc un peu l'histoire de la République
méricaine, messeigneurs, et dites moi si depuis
s premières luttes avec l'Angleterre jusqu'au
nvoi des infortunés colons du Champ d'Asile,
eux soldats de France que leur misère eût dû
ndre deux fois sacrés, les Etats-Unis ne nous ont
s donné l'exemple de l'ingratitude et de l'égo-
me poussés à leur suprême degré.

La pensée que nous allions pour quelque temps
usser compagnie à ces peu sympathiques per-
nnages ne pouvait que m'être agréable et déjà
ctoria, telle qu'elle apparaissait avec ses dra-
aux rouges claquant au vent, ses buildings mo-
mentaux, ses casernes et ses parcs, me séduisait,
attirait. Disons tout de suite qu'au Canada en
t et surtout là, dans cette île presque détachée
grand état colonial par le détroit de Fuca, on
t cette influence, cette autorité rassurante des
et de l'esprit de la vieille Europe. Il y existe,
nombreuse, il est vrai, mais enfin il y existe
« Gentry », une aristocratie dont tous les

titres à donner le ton ne sont pas des titres des rente et qui sait recevoir à la façon des gentils-hommes d'Angleterre. Partout, en effet, Son Altesse fut reçue dans les formes les plus courtoises et les plus correctes. Toujours le premier magistrat, civil ou militaire était là, au débarquement ou à la descente du railway avec un landau bien attelé et mis à la disposition pleine et entière de l'hôte. Souvent aussi le corps des officiers et des fonctionnaires se trouvait à la réception d'arrivée.

Et quant au sentiment militaire nous l'y trouvâmes très développé : les officiers relativement nombreux menant la vie plus active des garnisons coloniales, passionnés pour leur état. Je rends très volontiers tous ces hommages aux habitants du Dominion et je leur souhaite (au rebours d'une grande partie de leurs concitoyens) de n'être jamais réunis à la grande république voisine.

En dehors du loyalisme, cette heureuse trouvaille d'un grand diplomate britannique, le Canada a intérêt, ce me semble, à ne pas s'américaniser complètement, à garder un peu de ce reflet d'Europe qui ne lui nuit pas, tout au moins dans l'esprit des étrangers, ses hôtes.

Il ne fallait rien moins que toutes ces considérations pour m'amener à contempler d'un œil attendri ces habits rouges qui circulaient sur les quais du port.

Pour un anglophobe qui, à six ans, lacérait d'un coup de ciseaux le portrait d'Hudson Lowe et rêvait d'une revanche éclatante à Waterloo, il fallait, dis-je, ces pensées toute nouvelles, pour me faire battre des mains à la vue de deux fourriers d'infanterie de marine qu'on apercevait sur le pier, sanglés dans leur petite veste écarlate, to

cousue de brisques en V et qui coquets, la calotte sur l'oreille et le stick à la main, avaient l'air de sortir du quartier de Trafalguar-Square, pommadés, tirés à quatre épingles, éblouissants.

Pour pénétrer dans la petite rade qui dessert Victoria nous dûmes faire un écart. En effet un charbonnier énorme avait sombré là, improvisant une sorte de récif noir qui barrait l'entrée en ligne droite. Ce bâtiment avait la moitié de sa coque hors de l'eau. Il nous fut dit, pourtant que son renflouement était impossible. D'ailleurs nous n'en avions point fini avec le « *Vancouver* ».

Un vapeur beaucoup plus rapide que le nôtre, nous rattrapa et nous passa effrontément sous le nez. Enfin notre sabot accosta et nous mîmes pied à terre — pied à bois serait mieux, — Victoria étant, comme Tacoma, pavée de poutres énormes sur lesquelles roulent les carriages de toute espèce dans des nuages de poussières. Dix minutes après nous étions à Driard Hôtel.

*
* *

Victoria est une ville en décadence. A part les fonctionnaires, les soldats et les ouvriers de l'arsenal voisin de Port-Esquimalt, la population commerciale est nulle ou à peu près. Le quartier chinois lui-même y périclite et les quelques célestes qui y végètent n'ont pas l'air de vouloir rester là bien longtemps. Aucune de ces installations luxueuses qui embellissent à San-Francisco les rues de China-Town. Tout semble mort, atteint par on ne sait quel désastre économique. Pourtant les rues de cette ville sont coquettes, bien alignées et les jolis magasins à l'aspect anglais n'y manquent pas. Mais les trottoirs déserts ne sont

guère parcourus que par quelques soldats aux claires tenues et par des marins de diverses nationalités. Les environs de Victoria, par exemple sont de toute beauté et les divers paysages qu'on trouve aux portes mêmes de la cité canadienne peuvent compter à mon sens parmi les plus beaux qui soient au monde. Le grand parc qui domine non seulement la capitale de l'île mais une partie tout entière de Vancouver et le superbe détroit de Juan de Fuca est une merveille d'exposition. On se demande ce qu'eut fait là le génie d'un Haussmann, l'habileté d'un Alphand. Les édiles Victoriens on fait ce qu'ils ont pu et ce grand parc presque tout entier de pelouses où les jeunes gens vont jouer au polo est adorné d'un soupçon de boulingrin, d'un petit lac, tout mignon et de cascatelles un peu simplettes. Il y a même un embryon de ménagerie où s'ébattent des grands-ducs et où se promène un petit ours, lequel, gracieusement, fit le beau en nous apercevant. Nous escaladâmes les dernières hauteurs du jardin public et, parvenus au sommet, en une sorte de belvédère, nous nous assîmes, ayant autour de nous un espace fantastique, un tableau d'une étendue invraisemblable où notre vue se perdait. Justement le jour était pur ; pas une brume, pas une nuée ne nous dérobait un détail de cette inoubliable scène. A nos pieds, vers la droite, à demi cachés par les arbres, les toits de Victoria se devinaient. Et un peu plus en avant le détroit déroulait l'immensité de sa bande miroitante. Tout au delà de cette véritable mer on apercevait de hautes montagnes sur la rive opposée. Le Mont Baker dressait au-dessus des nuages son front raviné où nous distinguions de grands plateaux éblouissants

ous leur nappe de neige et de glace. Des crevas-es, des abîmes perpendiculaires, zébraient sa obe d'hermine de dessins irréguliers, comme faits u pastel violet.

Une distance formidable nous séparait de ce ernier fils des Cascade-Range dont la base nous chappait, disparaissait dans une teinte cendrée. e détroit, du sud au nord, ne nous dérobait au-une de ses beautés et quand enfin nous tournions os regards vers l'intérieur de l'île, nous demeu-ions admiratifs et muets devant l'infinie perspec-ive de ses grands bois. Des forêts splendides lon-eaient les contours de l'île et de-ci de-là de gros ochers émergeaient de cette végétation mouton-ante, dont l'aspect eut enthousiasmé un Gustave oré. Sur tout cela planait un ciel sans nuage, omme une voûte firmamentale faite d'un seul oc d'azur. Assis sur un banc rustique fait d'un onc d'arbre et de deux pierres, nous passâmes en une demi-heure à scruter toutes les splen-eurs de ce panorama grandiose. Puis le docteur rtit son bussang, moi mon American-pipe et ous laissâmes en silence, monter dans l'air pur, fumée bleuâtre du tabac français.

Le lendemain notre but de promenade était ort Esquimalt. Nous ne fûmes pas moins enchantés cette excursion que de notre visite au Victoria-rk. La route que suivit notre horse-car était ex-ise et les moindres détails eussent tenté le pin-au d'un paysagiste. Elle longeait le Pacifique et ne puis mieux la décrire qu'en disant qu'un oment j'eus la douce illusion de croire nos sites mortels du Rocher d'Avon et de Franchard nsportés, avec les pins mêmes de la forêt de ntainebleau, sur les bords de cet Océan, vérita-

ble Méditerranée par l'azur de ses flots. Entre les bouquets sombres des arbres résineux, soudain un coin du Pacifique apparaissait et des caps faits de pittoresques débandades de rocs s'allongeaient en pointes fines dans la mer. Le bassin de Port Esquimalt forme comme un lac de plaisance, une exquise nappe d'eau sertie de tous côtés dans le vert sombre des collines boisées comme une émeraude au fond d'un châton. Trois navires anglais, petits, propres et bien tenus s'y reposaient, tandis que des canots emportaient vers la terre quelques-uns de leurs matelots et des soldats casernés à leur bord. Tout cela avait un air de fête et d'ailleurs c'était un dimanche; des groupes d'habitants, de jolies maids au bras de leurs fiancés parcouraient les divers sites de ce joli coin de nature américaine. Seuls — et chose vraiment rare en ce pays rigoriste et anglican — les ouvriers de l'arsenal travaillaient à la réfection d'un grand bateau charbonnier allemand enterré dans une vaste cale sèche.

Nous revînmes à la nuit tout fatigués de nos escalades et de nos escapades à travers les rochers et les chaînes en miniature de Park-Esquimalt, mais ravis de notre promenade et persuadés que nous venions de voir là l'un des plus beaux sites du monde.

Il y a beaucoup d'indiens dans l'île. On les parqués comme aux États-Unis, mais on ne les extermine pas. Au contraire de très dévoués missionnaires, catholiques pour la plupart, s'emploient avec une ardeur infatiguable à tenter un relèvement intellectuel et moral impossible de ces malheureux. Le docteur, qui fut visiter une réservation sise aux portes de la ville, revint navré

spectacle qu'il avait vu et de l'impassible abrutissement, de la saleté croupissante où il avait trouvé ces Peaux Rouges dégénérés. Désirant avoir des renseignements complémentaires il brûlait d'avance de rendre à l'Evêque une visite intéressée. Je lui proposai de l'accompagner, ce qui parut lui être agréable, car le savant anthropologiste ne nourrissait pas précisément des sentiments cléricaux. Nous allâmes au matin sonner à la porte du logis épiscopal.

L'évêque de Victoria était un hollandais ayant conservé un vague accent de terroir et fort accueillant. Son boy, un chinois, nous ayant laissés nous morfondre une bonne demi-heure, il nous fit toutes ses excuses et se mit à l'entière disposition de mon savant compagnon.

J'en suis désolé pour les « bons amis » du prince Roland Bonaparte mais la parole du révérend bishop fut peu indulgente à ces tristes Peaux-Rouges. Il nous les représenta comme lents à acquérir le moindre perfectionnement, comme rebelles à toute espèce de progrès civilisateur. Dans les premiers temps, nous dit-il, nos charitables auxiliaires, ladies et gentlemen de Victoria nous donnèrent, pour leur usage, des costumes européens, des complets, des vestons qui, dans ce pays où le froid sévit avec une certaine rigueur, devaient leur être à mon sens, bien plus utiles que les peaux primitivement préparées et les débris de châles ou de couvertures dans lesquels ils s'enveloppaient. Or qu'advint-il quand nos populations indiennes du littoral furent ainsi transformées et que la couleur seule de la peau les différencia des pêcheurs canadiens ? Ces malheureux ne purent jamais comprendre que ces vêtements

devaient en de fréquentes circonstances être retirés. Ils couchaient avec ces complets, ils faisaient partie intégrante de leur individu et, chose plus étonnante encore, lorsque leur principale occupation, la pêche, les forçait à se mettre à l'eau, ils ne se séparaient pas de leurs habits et les laissaient sécher sur leur corps — d'où des maladies terribles et une véritable épidémie de mortelles fluxions de poitrine ! Vous pouvez juger par ce début de l'état d'esprit de ces pauvres gens. Au point de vue religieux, nous les catéchisons de notre mieux et, sous ce rapport, nous avons pu leur faire faire quelques progrès, mais je le répète tout cela est pénible, pénible. Quant à chercher parmi eux des bribes quelconques de tradition ou d'histoire, n'y songez pas. Ils paraissent avoir été — par le peu que nous avons pu déduire de leurs indications — adorateurs du soleil et de la lune — cette théogonie primitive entre toutes...

Le docteur parut un peu décontenancé devant les affirmations de l'évêque. Nous remerciâmes de tout cœur ce prélat obligeant et le lendemain matin le docteur retourna à la fameuse réservation, voulant tenter quand même d'extraire de ces cervelles indiennes quelques renseignements, quelque lueur éclairant le passé des premiers habitants de l'île. Un américain qu'il rencontra et qui parlait la langue de ces Peaux-Rouges se mit obligeamment à sa disposition. Mais, malgré cette aide précieuse et sa sagacité patiente, le docteur revint... comme il était parti et désolé de l'incurable et torpide abrutissement de cette race appelée à bientôt disparaitre.

Une grande soirée devant être organisée en faveur de son Altesse chez le Gouverneur de l'île, le

Prince décida que notre « party » se scinderait, et qu'un détachement dont nous fûmes, M. de Pierrefeu, M. Topinard et moi, s'en irait en avant pour visiter, dans les Rockys canadiens, Banffs, la fameuse station thermale, Banffs-hot springs, le rendez-vous mondain (en espérance du moins) de tous les touristes américains et anglais qui, jusqu'ici, ont le mauvais goût d'aller chercher en Suisse les beautés impressionnantes des pays de montagne. J'ai déjà dit à propos de Denver et de Cascade-Ranges, moins célèbres par les guides, mais tout aussi intéressantes, quelles étaient les prétentions américaines à ce sujet. Dans tous les hôtels de New-York à Tacoma des tableaux de Banffs et des environs nous avaient poursuivis, antés ; on y représentait tantôt des trains filant à oute vapeur comme suspendus le long de vertiineux abimes tandis que des sommets fantastiues dominaient les arrière-plans, tantôt des susension bridge enjambant d'invraisemblables caons. Tout était accumulé là torrents, ponts de able, cascades, glaciers. Tout jusqu'au ciel innal où zigzaguaient des éclairs. Parfois un effet lune remplaçait l'effet d'orage, mais toujours, sédante et sempiternelle, cette vue de Banffs, urait après nous, ne nous lâchait qu'à la sortie n hôtel pour nous sauter aux yeux dans le ochain hall. Banffs ! Banffs ! Banffs ! Banffs ! ever !

Le bateau qui nous prit à Victoria nous emporta nuit, vers onze heures. Le Prince et M. Léandri rent en habit noir nous serrer la main et nous e les recommandations d'usage. Nous nous provisâmes Mr. de Pierrefeu commandant, Topinard Geographical Surgeon et votre ser-

viteur Treaturer and painter. Ainsi classés, nous nous rendîmes au bord du steamer qui fait le service de Victoria à Vancouver. C'était un navire beaucoup plus confortable que le *Vancouver*, à quoi d'ailleurs il n'avait qu'un léger mérite. Le docteur et moi fîmes choix d'une cabine confortable et bientôt, car la nuit était tiède et clémente, nous fumions la cigarette française assis sur le rebord de nos couchettes dans l'abandon d'un simple appareil et nous bavardions agréablement sans fatigue... évoquant à cette énorme distance du boulevard des Capucines toutes sortes de bons souvenirs parisiens..... Minuit sonnant à la tour du Driard-hôtel nous rappela au sentiment de l'heure.

Mon compagnon disparut sous ses couvertures; quant à moi j'essayai vainement de lire un vieil *Hérald* de Salt-Lake retrouvé dans une de mes poches. Enfin vaincu, les yeux brouillés, je me laissai aller au sommeil et, après avoir tourné la manette de la petite lampe Edison, je m'endormis à mon tour profondément.

Au matin, un long coup de sifflet, je saute à bas de mon lit : le steamer longe une côte si proche que nous recevons l'ombrage des sapins formant la bordure de ce littoral, tout à fait sauvage et plus désert peut-être que celui des Sunds de Tacoma. Des arbres énormes s'élèvent au bord de la mer, enchevêtrent leurs branches, forment d'impénétrables et sombres halliers. Les forêts de la Pacific canadian coast sont d'une beauté saisissante et la vue en est sévère, presque religieuse. Comme entre Tocoma et Port-Townsend, le sillage du steamer allait battre le pied des grands pins et le bruit de cette espèce de jusant sur

rives pierreuses nous arrivait grossi par l'écho de ces bois épais. Pendant un bon moment, penché en dehors du hublot, je respirai l'air infiniment pur et parfumé qui venait des massifs résineux après s'être rafraichi un instant au contact des flots du Pacifique ; puis je me mis en devoir de réveiller le Docteur.

Mais, comme j'écartais les rideaux de sa couchette, je constatai que l'excellent anthropologiste avait filé depuis longtemps, évitant sans doute de faire le moindre bruit. Il était sur le pont, sa jumelle à l'œil et tout à fait conquis par le spectacle de cette nature solitaire et mélancolique jusque dans l'exubérance de sa végétation.

Quel splendide tableau, s'écriait-il, en embrassant du geste le littoral que bordait à l'infini, une double haie de frondaisons compactes.

Pendant une demi-heure encore le steam-boat longea ces bords pittoresques puis soudain un vaste quai le long duquel courent des locomotives. Toute une gare est là au bord de l'eau, des trains de ballast, des wagons de marchandises, des amoncellements de bois de construction, d'immenses tas de charbon, enfin tous les dehors d'une station de premier ordre au point de vue maritime et continental. Et derrière ce mouvement, ces croisements de rails, ces docks, ces garages, ces prises d'eau, ces grues, une ville confuse et disséminée. — C'est Vancouver.

Vancouver est une escale extrêmement importante des transpacifiques. On descend là en arrivant du Japon si l'on veut traverser directement et sans changer de voiture tout le continent Américain, par le Canadian-Pacific-railway Le C. P. R. est en effet le point de départ du seul transcon-

tinental, au sens vrai et direct du mot de l'Amérique du Nord.

Justement, comme nous approchions, M. de Pierrefeu qui, plus tardif que nous, venait seulement d'achever sa toilette matinale, nous fit remarquer un grand steamer, admirablement bâti et fort élégant de formes qui était à quai. Des cristallisations salines décoraient ses cheminées comme le givre qui, l'hiver, dessine sur nos vitres le caprice de ses fleurs fantasques. Il sortait évidemment de la grosse mer et il avait dû essuyer quelque gros temps. En approchant nous reconnûmes un transpacifique sur le pont duquel deux cents émigrants chinois environ nous regardaient amarrer. Aussitôt à terre et nos billets pour Banffs pris, nos bagages enregistrés, nous courûmes pour visiter ce specimen de l'architecture navale américaine. Nous dûmes convenir que ce transpacifique était aussi bien tenu que nos grands steamers. Salons, Dining-room, escaliers, cuivres, bois, marbres, tout était de bon goût et la propreté extrême qui régnait partout attestait l'excellence des « waiters » chinois.

En effet, tout le service intérieur du navire était fait par des Célestes. La cuisine paraissait excellente à en juger par le menu qu'on me remit et les plats servis sur une des tables de la salle à manger où allaient dans un moment dîner les passagers de première. Les cabines étaient plus spacieuses que les nôtres et les lits plus larges, ce qui vraiment devrait servir d'exemple à nos transatlantiques sur lesquels les couchettes, même dans les cabines les plus vastes, sont, en somme, d'une ridicule étroitesse. Tout le personnel de ce bateau était fort poli, bien stylé et prévenant.

J'eus un instant l'idée de proposer au docteur de nous embarquer sur ce steamer jusqu'à San Francisco pour repartir ensuite et revenir par Yokohama et Shang Haï.

Si le Prince Roland eut été là, j'eusse peut-être plaidé cette cause du retour par l'Extrême-Orient avec assez de talent pour convaincre Son Altesse qui, d'ailleurs, était toute convaincue et pour un peu aurait accepté ce mode de retour, mais enfin nos billets étaient pris. En route pour Banffs. Mais c'est égal, beau transpacifique, marcheur rapide et coquet, je ne t'ai pas dit le dernier adieu et si quelque jour je puis m'en passer la fantaisie, c'est par la Californie et sur ton pont coquet que j'aborderai l'Amérique !

Les environs de Vancouver que nous parcourûmes n'ont de curieux que leurs grands arbres sur lesquels on a tout dit. Ces géants forestiers et leurs troncs extraordinaires, sur lesquels peuvent se mouvoir à l'aise vingt-six hommes sont intéressants mais au point de vue spécial du géologue et du naturaliste. La hauteur de ces begs trees est non moins anormale que leur largeur, et leurs bases, dans les rares endroits où on les rencontre encore à l'état de groupements, forment comme les colonnes d'un édifice surhumain de quelque temple du rêve....

Quant à Vancouver ville, c'est une cité embryonnaire. Le commerce y prime tout. Ce n'est pas un pays de flâneurs, d'oisifs ou de rentiers. Tout dépend de ce raccordement du C. P. R. à la ligne du Japon et le chiffre d'affaires qui en résulte est formidable. Il y a à Vancouver des maisons colossalement riches. Pourtant tous les millionnaires qui ont là la source de leurs richesses

n'y habitent guère et redescendent bien vite de cette station brumeuse, vraie rail-road city, vers le Paradis terrestre de Los Angelès et des rivages Californiens. On distingue dans cette station relativement ancienne, pourtant, un quartier élégant qui sort de terre, un quartier commerçant fait de cinq rues assez animées mais coupées à tout bout de champ par un crossing où défilent d'interminables convois, tandis que carillonne la cloche de la locomotive et que s'opèrent avec une lenteur prudente toutes les manœuvres ordinaires des grandes gares.

Vers trois heures, nous nous dirigeâmes vers l'embarcadère du canadian Pacific. Là beaucoup de monde, toute la malle d'Extrême-Orient. Des anglais, des allemands, des japonais enfin une armée de gêneurs qui sûrement allaient envahir en rangs serrés les Pullmann. Quelle malechance. Jusqu'à Banffs, les cars allaient être bondés et qui sait si même nous n'allions pas être séparés les uns des autres, isolés dans cette abominable cohue. A ce moment une véritable marée montante de célestes envahit la gare. C'étaient les émigrants déjà entrevus sur le pont du Transpacifique. Le chef de gare ou tout au moins le personnage qui me parut remplir ces fonctions m'apprit que ces chinois — ils étaient 300 — s'en allaient à la Havane pour y fabriquer des cigares. Un industriel les avait engagés et trois grands wagons de colonist allaient les emmener jusqu'au port de l'Atlantique où les devait prendre le steamer chargé de les conduire enfin à destination. Tous ces chinois quoique vêtus de cette sorte d'uniforme, blouse et pantalon gros bleu, que nous avions déjà remarqué, me firent bonne impression, ils étaient propres

et bien tenus : leurs figures s'éclairaient de joyeux rires. Le Chinois comme l'anglo-saxon émigre facilement et l'avenir inconnu ne l'inquiète pas, il aborde sans chagrin la rive étrangère. Là est, si l'on veut, la supériorité colonisatrice de ces races.

Après une pose interminable, le train, vers cinq heures seulement, se décida à paraître. Il vint poussé en sens arrière par sa machine, une petite locomotive, tout en cheminée et en chasse-neige et construite évidemment pour courir à travers les pentes, les viaducs, les spirales d'une voie ferrée dans un pays de montagne. Il était formé d'une suite de Pulmann magnifiques et des trois colonists — cars destinés aux fils du ciel.

Nous nous hâtâmes de chercher des cases libres mais le flot des voyageurs du paquebot avait rendu cette tâche difficile et ce ne fut qu'au bout de trois heures d'efforts, de questions, de recherches du porter en un mot d'une peine infinie que nous découvrîmes le nègre au courant de la distribution définitive des birth. Le docteur et moi nous eûmes un box situé au centre du wagon, position très recherchée des américains qui y trouvent les cahots moins durs. M. de Pierrefeu put trouver non loin de nous une birth inférieure et bientôt enfin, tranquillisés sur le sort de notre nuit prochaine, nous nous réfugiâmes au fumoir. Ces Pulmann du C. P. R. étaient d'un luxe et d'une élégance remarquables. Toutes les boiseries du wagon étaient de pitchpin et d'olivier qu'incrustaient des ornementations de nacre, d'ivoire et de malachite. De petites colonnettes de chêne clair, véritables merveilles d'ébénisterie, séparaient les vitres jumelles des croisées et, sur les pan-

neaux qui s'érigeaient entre les colonnettes, de petits miroirs, le biseau entouré d'un dessin renaissance en cuivre repoussé, s'agrémentaient de devises latines dans le goût de celle-ci : *Tuum est.* J'ajoute d'ailleurs bien vite que ce miroir n'était rien moins que *tuum,* étant rivé à la paroi du car par de solides écrous. — Au centre du Pulmann, un espace, où les banquettes destinées le soir à se transformer en matelas étaient placées dans le sens de la longueur.

Ceci faisait au cœur de la voiture un vide assez pittoresque. De tous les côtés l'œil ne se posait que sur de véritables chefs d'œuvre d'ameublement et de sculpture sur bois. Jusqu'aux lampes à pétrole dont l'enveloppe ouvragée dépassait en richesse tout ce que nous avions vu jusqu'ici. Quant au fumoir c'était un amour de petite pièce carrée à angles égaux donnant droit sur la plate-forme d'arrière du wagon. Une grande glace en faisait le fond, reflétant les détails du paysage qui semblait ainsi s'en aller en sens inverse. Nous nous assîmes brisés, fatigués de cette attente debout, dans la stationdu C. P. R. Bientôt nos trois pipes sortirent comme par enchantement de nos poches et nous fîmes l'essai du tabac américain dont le docteur avait une provision. Une épaisse fumée remplit bien vite le Smoking-room et les deux américains qui avaient supporté jusque là ce nuage de nicotine battirent en retraite nous laissant seuls. — C'est tout ce que nous voulions Nous en profitâmes anssitôt pour ouvrir une fenêtre, donner un peu d'air et regarder la route que nous suivions.

Cette partie de la Colombie anglaise n'offrit jusqu'au lendemain que des perspectives assez

banales et peu accidentées. Après New-Westminster qui nous apparut comme une assez grande ville dans la nuit tombante, nous passâmes sur un ferry la Frazer très élargie par les dernières pluies de l'hiver, et quand le transfert sur l'autre rive fut définitivement effectué, l'obscurité s'étant faite sur cette nature colombienne, ses forêts et ses rivières, nous gagnâmes nos couchettes que le nègre avait dressées sans attendre que nous le lui demandions et pour ma part, malgré les cahots du train qui me jetaient de droite à gauche et de gauche à droite, parfois avec une violence qui me faisait craindre une dégringolade, je ne tardai pas à m'endormir.

Au matin la petite locomotive avait ralenti sa marche ; nous filions à travers une région à la fois montagneuse et forestière. De temps à autre des chaînes plus hautes arboraient des sommets tout poudrés de neige. Enfin nous nous enfonçâmes dans la région tant vantée par les guides et les affiches du C. P. R. Vraiment au début nous fûmes subjugués ; entre deux murailles immenses, dans l'intervalle de deux montagnes gigantesques, toujours au fond de quelque entonnoir diabolique, le train continuait sa marche, serpentait, tournait les contreforts tandis que, torrentueuse maintenant, la Frazer roulait à toute vitesse dans la direction opposée à la nôtre. Les monts se succédaient comme dans un panorama mouvant dont quelque génie artiste et capricieux eut déroulé la toile.

Pendant plusieurs heures cet aspect tourmenté, sinistre parfois, du paysage ne varia pas. Nous franchissions de temps à autre la bouillonnante rivière dont la voie suivait à peu près également le cours

sinueux. Parfois nous étions plongés dans une ombre assez épaisse et nos cars rasaient avec fracas la base des parois verticales d'une colline. De temps à autre un lac apparaissait, tantôt étroit, noir, comme étouffé par la masse énorme de l'écran granitique qui lui dérobait les rayons du soleil, tantôt plus large, se dessinant d'une façon imposante et allant au-delà de la limite étroite de notre horizon baigner le pied d'autres montagnes dont nous apercevions le sommet au loin. Il y en avait d'exquis, de ces petits lacs, de bleuâtres, immobiles, figés pour ainsi dire dans la léthargie de leur nappe d'indigo et que n'animait même pas le vol d'une poule d'eau ou d'un canard sauvage. D'autres évoquaient le souvenir du Ben Lothian et des gracieux lacs de l'Ecosse. On en voyait de clairs où se reflétaient comme dans un véritable miroir les pentes boisées des Canadian Pacific mountains. Rarement même j'ai vu cette réflexion de l'eau cristalline des lacs de montagne produire de plus jolis effets.

Quant aux stations, elles étaient généralement circonscrites à quelques bâtisses où gîsaient des bûcherons, seuls hôtes, avec les ours, de ces régions boisées et elles marquaient un léger intervalle, une trêve de quelques minutes dans le défilé ininterrompu des Ossas et des Pelions de cette picturesque and scenic line. Tous les accidents de terrain, on le voyait, avaient été couverts d'une végétation splendide mais la hache du pionnier et la soif de gain du colon avaient littéralement massacré ces familles superbes de hêtres, de pins, de bouleaux. Pour un arbre resté droit et indemne on pouvait compter vingt troncs coupés barbarement à environ un mètre au-dessus

du sol. Dans un avenir qui n'est pas éloigné, soit que l'on veuille reboiser cette contrée forestière, soit qu'on veuille lui faire appliquer d'autres genres de culture, les souches constitueront un obstacle énorme à toute espèce de travail et l'extraction en sera ruineuse.

Malgré la Saint-Barthélemy des bûcherons il restait encore assez d'arbres debout pour donner à distance l'illusion d'épaisses forêts. Ce n'était que tout près qu'on se rendait compte des ravages inappréciables dont tout ce riche sol forestier a été et sera la victime. Des arbres bêtement coupés puis abandonnés avaient roulé par endroits et pendant au-dessus desprécipices, ou à demi-noyés sous les flots bouillonnants de la Frazer, formaient de-ci de là de véritables petites écluses. L'odeur du pin flottait dans l'air et je la respirais avec délices. Nous franchîmes à bonne allure les stations d'Agassiz, de Vale, de Tranquille et la gare plus considérable de Kamloops.

Les lacs continuaient à défiler comme dans un kaléidoscope magique. Il en parut un, petit, sombre, entouré presque partout de murailles à pic et qui avait un faux air d'entrée du Tartare avec son eau noire qui pourtant reflétait mais en lui donnant des tons tragiques le ciel bleu dont la nappe s'entrevoyait géométriquement coupée par des sommets.

Un courant d'air frais nous enveloppa tant que nous longeâmes cet étang sinistre dont le nom — qui est je crois Praïyellachie a quelque chose d'étrange. La voie s'arrondissait autour de cette cuvette nettement cerclée. Nous allions par courbes successives et à chaque instant dans le cintre inévitable des mouvements du train, nous aper-

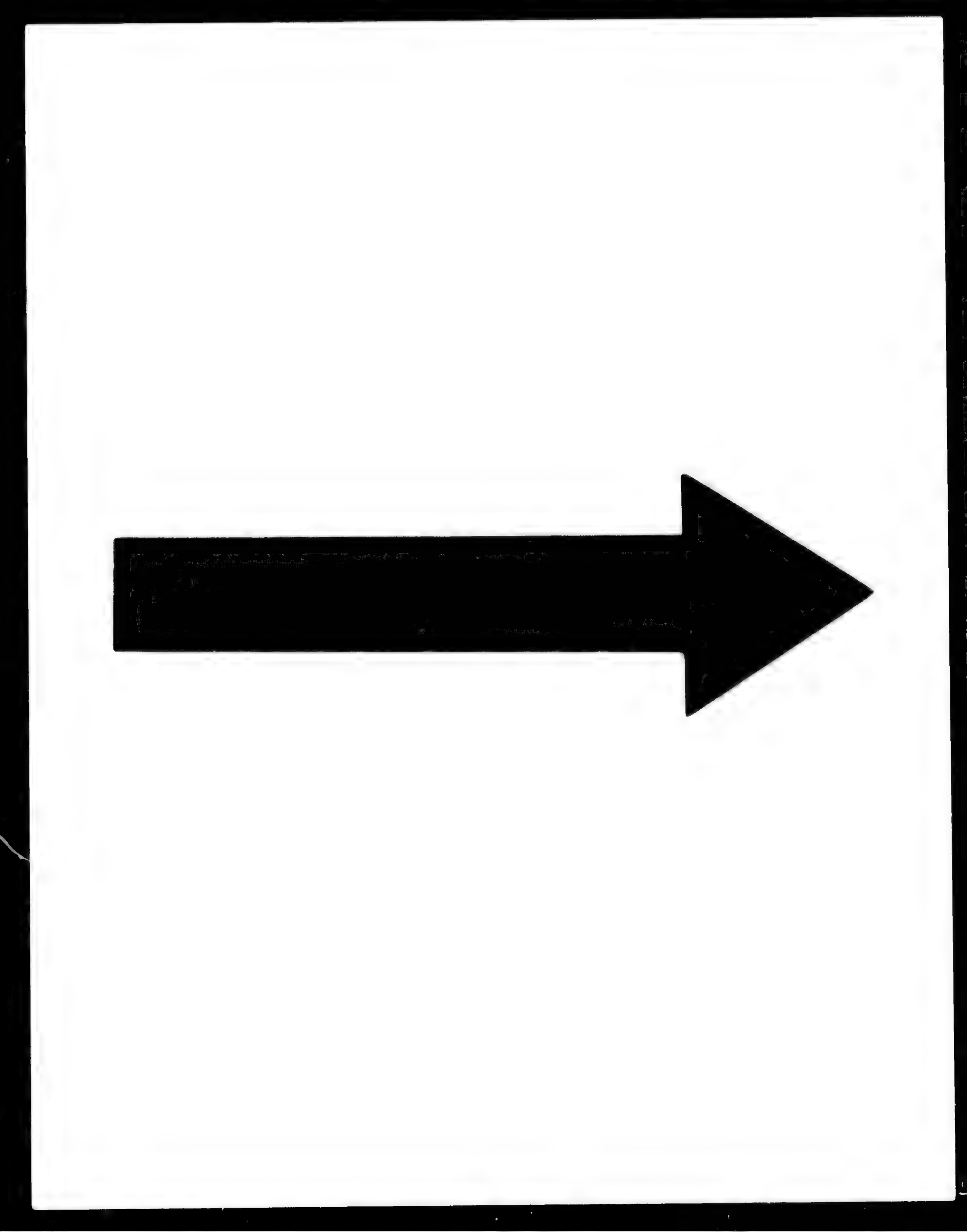
cevions la locomotive et les premiers wagons tournant comme dans un manège.

Pour nous consoler de ce tableau véritablement mortuaire mais d'une horreur toute païenne et suggestive nous eûmes les rives lumineuses d'un miroir-lake. Ce miroir-lac est-il bien celui dont parlent les guides! Je n'en sais rien mais à coup sûr c'est l'un des plus jolis de la ligne du grand Canadien.

La chaine des Rockys,ici, se dessinait soudain et à perte de vue c'étaient toujours des monts, des monts et encore des monts que le regard découvrait ; il y avait autour de ce lac comme une gradation dans la hauteur des éminences. Et l'étendue de cette eau absolument semblable à une glace n'avait à refléter que des monticules gracieux qui ne l'écrasaient pas de leur poids ou de leur ombre. Ravis de ce spectacle M. de Pierrefeu, le docteur et moi-même, dans un accès de gaminerie bien français, décernâmes un ban à ce tableau pur et lumineux. Mais l'une des plus belles scènes de cette longue suite d'accidents de terrain fut celle que nous offrit un des Cannons de la Frazer : pour ajouter encore à la grandeur sauvage de ces déchiquetements du granit et qu'on put découvrir de plus haut cette gorge effrayante la Compagnie avait fait élever une sorte d'observatoire en bois avec garde-fou et qui était soi disant destiné à empêcher les accidents que le vertige eût pu produire. Quand le train s'arrêta pour la visite traditionnelle à cet Albert-Cannon, je sautai sur la voie et me récriai aussitôt sur la grandeur du paysage. Deux pics imposants partaient du niveau même de la voie et s'élancaient environ à une hauteur de huit cents à mille mètres ; entre ces deux pics vers l'ouver-

ture où se dessinait un triangle de ciel bleu, on devinait un abîme. C'est là que le belvédère des prévoyants barnums du C. P. R. avait été établi. Tout le train courut en escalader les marches de bois y compris les 300 chinois qui s'y précipitèrent en se bousculant avec de grands rires enfantins. Le docteur toujours agile y fut le premier et nous grimpâmes derrière lui l'escalier de sapin. Une fois sur la plate forme, nous reculâmes vraiment fascinés par l'horreur du spectacle qui se creusait là. Sous nos yeux, à trois cents pieds de profondeur, au sein d'un ravin tout hérissé d'aspérités rocheuses, le torrent, avec des bonds fantastiques, saisi, — broyé dans l'étreinte de pierre de la montagne filait éperdu avec un rugissement continu et dont le bruit répercuté par l'écho des parois à pic nous arrivait lointain et cependant distinct. Cette tranchée qui pouvait avoir cinquante mètres de large à sa surface supérieure devait en compter de vingt à vingt-cinq à sa base. On peut donc se rendre compte de l'effet prodigieux que produisait le brusque plongeon du regard dans ce gouffre presque dérobé au sein d'un des replis de cette nature accidentée, insoupçonné quelques pas plus loin. Des touristes avaient pris des pierres et les jetaient dans le précipice au fond duquel elles mettaient bien de six à huit secondes en moyenne pour arriver. — Tous, européens, asiatiques, restaient émerveillés devant cette fissure colossale de l'enveloppe granitique du canadien.

On ne se lassait pas d'examiner les deux rebords de la descente et leur brusque chute faisait l'objet de remarques de tous. Quand de cette profondeur le regard se portait sur les deux pics voisins le



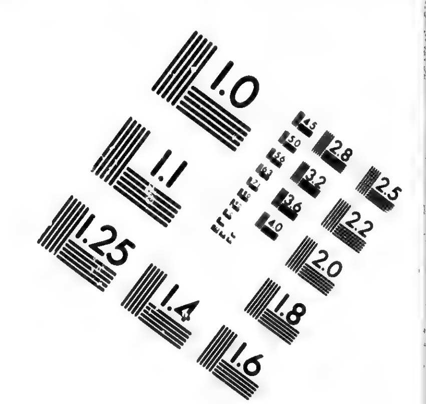
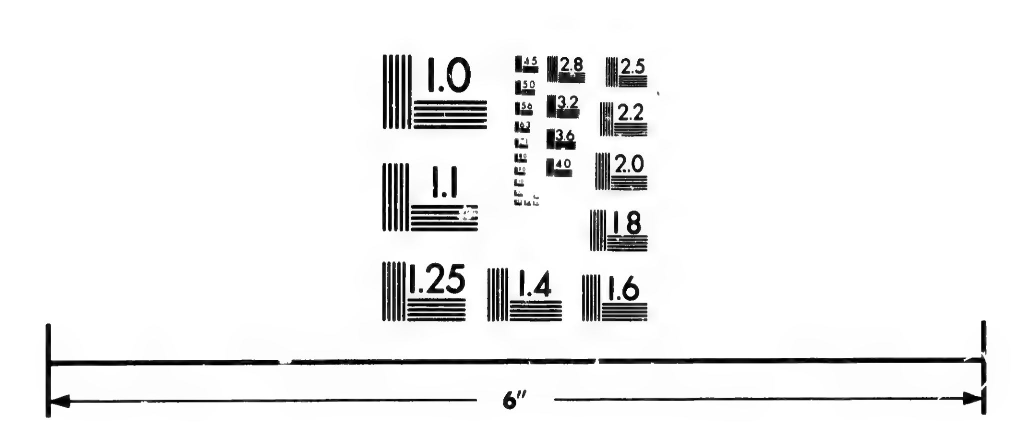
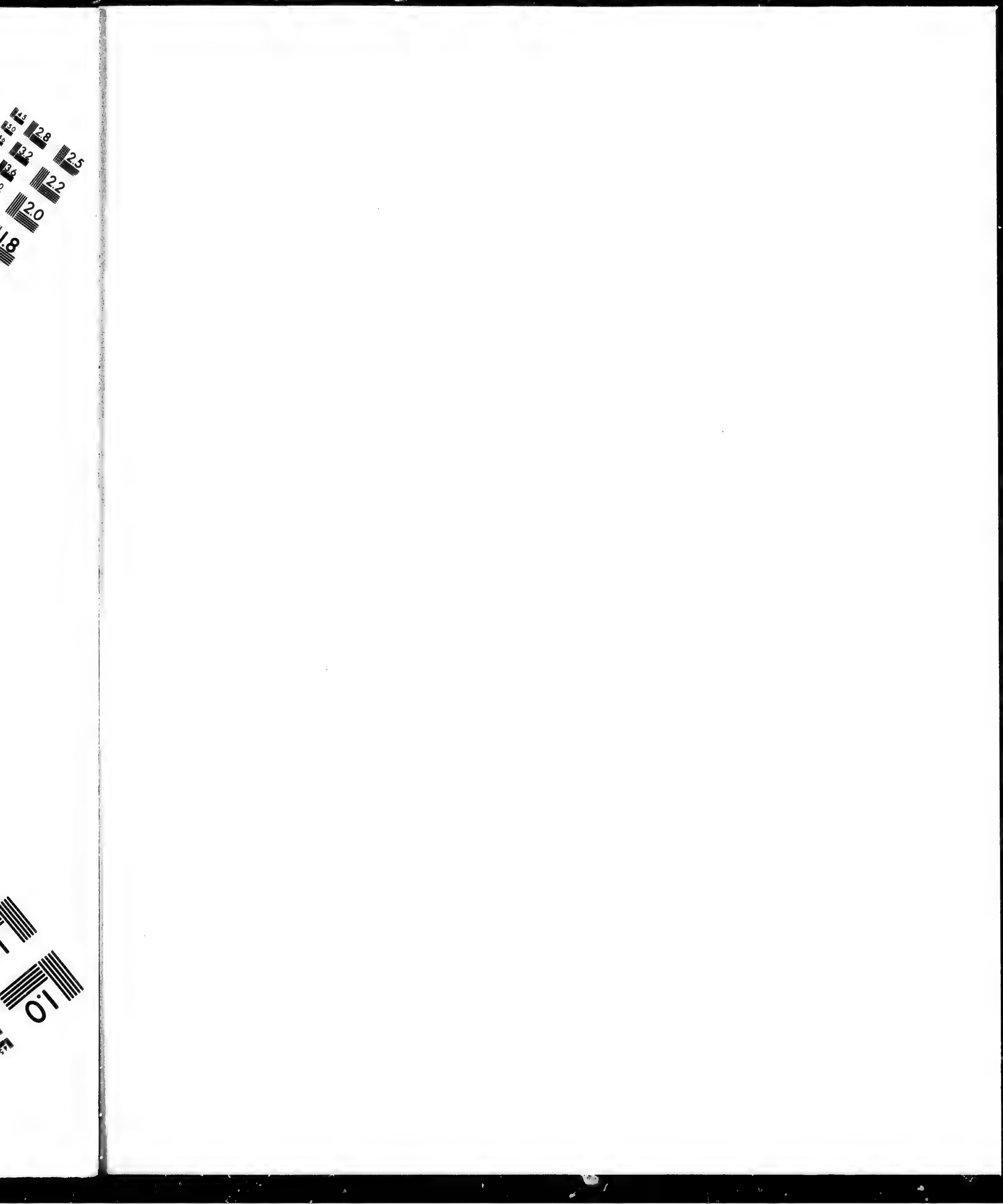


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

bas canal du torrent paraissait plus profondément enfoui encore, terré en d'inaccessibles profondeurs. C'était cependant nous qui avions monté et la Frazer que nous contemplions du haut de nos soixante mètres nous tenait encore côte à côte une heure auparavant fidèle compagnie.

Les nègres — porters et autres — les flagmen, les conductors de Pulmann, les brakemen, les surveillants et autres fonctionnaires parasites qui fourmillent dans les trains américains nous crièrent de remonter en voiture. Ce que nous fîmes et le train repartit à travers cette prodigieuse débauche de montagnes, fausse Suisse moins élevée que la vraie mais d'une invraisemblable étendue, d'une longueur qui confond le raisonnement. Que l'on s'imagine une chaîne ininterrompue traversant l'Europe d'Amsterdam à Cadix !

Nous commencions à nous habituer à ce spectacle toujours le même quand une certaine variété fut apportée dans le paysage par l'apparition de la neige. Elle commença à couvrir ce sol bouleversé à mesure que nous nous hissions vers les grandes hauteurs. En avant, car en nous élevant dans l'échelle des altitudes notre horizon naturellement n'était plus restreint et seuls les grands sommets bornaient le regard, nous apercevions fort loin encore mais distincte à la lorgnette la station de Glacier-House laquelle n'avait nullement l'aspect de nos grands glaciers français et Suisses. On y devinait un amas formidable de neige qui, probablement, s'accumulait là depuis des siècles et formait un manteau épais sous lequel peut être il y avait un sol glaciaire puis une moraine. Mais le seul « glaciérologue » dont l'incontestable autorité en ces difficiles matières

eût pu me renseigner bien vite sur la nature de cette attraction de la C. P. R. line me manquait et je dus me livrer à des suppositions, non sans avoir quelque peu interrogé, à défaut du Prince Roland, mes voisins sur cette fameuse maison du glacier. Nous montions sensiblement, d'ailleurs, et depuis Revelstoke, important centre minier situé modestement à 1475 pieds nous n'avions cessé de « grandir ». A l'Albert Cannon nous avions déjà 2,845 pieds, à Illicilliwaët nous en eûmes 3,590, à Ross Peak 3,600. Les passes découvertes en 1883 — c'est-à-dire tout récemment par le courageux major Rogers et qui de ce fait prennent le nom de Roger's Pass devaient marquer un arrêt après glacier (4,122 pieds). Mais nous avions la consolation de nous rattrapper sur la route — véritable escalier qui atteint Banffs et précédemment Hector à une jolie altitude de 5,300 pieds.

En attendant si nous apercevions au loin et à travers le défilé, heureusement élargi, la « pittoresque » perspective de Glacier-House nous n'y étions pas encore. Une rampe insensée, une escalade en spirale d'une invraisemblable longueur se déployait devant notre petite locomotive qui, prudente, chargea de bois son tender, avant de la gravir. Enfin l'ascension commença, mais, à notre pénible surprise elle ne prit pas l'allure que nous étions en droit, d'attendre et bientôt nous allâmes un train de tortue. Sans doute nous ne serions pas encore arrivés à destination si une machine de secours, mandée sans doute de la station précédente télégraphiquement, n'était venue à la rescousse. Elle vint buter ses tampons sur ceux du dernier Pulmann c'est-à-dire juste au-dessous de

la plate-forme sur laquelle nous nous tenions, selon notre déjà vieille habitude. Ainsi poussé par derrière et tiré par devant le train prit un peu plus de vitesse. Nous regardions cette locomotive si brusquement apparue et dont les rauques et pénibles souffles nous indiquaient les efforts. Une pluie d'étincelles tombant de la cheminée — car les chaudières dans toute cette partie de l'Amérique sont chauffées au bois, nous obligea à rentrer dans le fumoir.

Pendant trois heures l'ascension s'effectua, d'un mouvement lent et continu. La vue du paysage eût pu nous consoler de cette lenteur désespérante. Mais malheureusement ces fameux tunnels de bois dont nous avions eu sur la ligne de San Francisco à Tacoma des spécimens assez nombreux, devinrent fréquents, puis presque sans discontinuer nous enfermèrent dans leur agaçant conduit. Il y en eût dans lesquels nous demeurâmes de quinze à vingt minutes sans qu'une ouverture nous permit de voir un peu ces hautes régions au sein desquelles nous pénétrions. Ces coûteux et interminables boyaux, ces boisements qui, en effet protègent la voie, non seulement contre l'encombrement des neiges, mais aussi contre les avalanches possibles quoique rares, ne suffisent probablement pas à empêcher tout accident car nous vîmes bientôt s'aligner au passage du train des équipes nombreuses de terrassiers, une armée d'ouvriers. Des éboulement récents se constataient et, à n'en pas douter, une partie de la voie avait dû être emportée. Nous n'allions plus qu'au pas, nous avancions avec des précautions infinies, une allure de Chelydien circonspect. Et nous apprîmes du chef de train que trois jours avant, un ouragan formi-

dable suivi d'avalanches et de chutes de rochers avait coupé la voie du C. P. R. et rétabli sur un parcours assez long le dessin naturel des pentes montagneuses dont les travaux de la ligne avaient altéré les formes primitives. Aussitôt prévenus d'ailleurs les inspecteurs du Canadian Pacific s'étaient rendus sur les lieux, avaient fait venir des régiments de terrassiers — dont chose curieuse pas le moindre chinois ne se remarquait dans les équipes — et, bien vite, on s'était mis à coup de troncs d'arbres, de boisages faciles à improviser dans cet entrepôt fantastique que sont les forêts canadiennes, à rétablir la communication. Notre train était le premier qui passait sans attente ou sans transbordement. Mais de ce fait et de la vi-esse minime qu'il fallut observer pendant deux ou trois kilomètres nous perdîmes une bonne eure et nous avions déjà trois quarts d'heure de etard !

Enfin, sans même avoir songé une seconde au anger que nous pouvions courir, sur une route, flanc de précipice, encore peu sûre et à peine raticable, nous atteignîmes Glacier-House. Jamais ner ne fut plus bêtement servi à des gens plus famés.

Naturellement les divers employés du train, ut le bataillon de ceux que M. de Pierrefeu ommait justement les ostrogoths, avaient pris e bonne table réservée par les soins du buffe-r. On s'empressa autour d'eux et tout le domes-ue assez nombreux de cette restauration se mit quatre pour satisfaire ces nobles clients leur vit les plats les plus affriolants. Tandis que ces gt ou trente nègres et que les inspectors, les ductors, tous les parasites galonnés des che-

mins de fer du Nouveau monde mangeaient joyeusement dans un bruit de cuillers, de verres et de mâchoires, les voyageurs attendaient. Ils étaient bien une centaine. Quelques-uns se lassèrent à voir passer sous leurs yeux ces mets engageants. Plusieurs réclamèrent. Le docteur atteint de fringale courut fureter, s'empara d'une soupière qu'il ramena triomphalement aux cris d'approbation des convives de ce repas illusionniste.

Notre table était composée, en dehors de nous, d'un jeune prêtre, de deux femmes salutistes, laides à faire peur et décorées sur toutes les coutures de chrétiennes maximes, épinglées aux endroits les plus inattendus. Le jeune prêtre était un savoyard, né à St-Jean de Maurienne et qui appartenait aux Missions. C'était un charmant garçon intelligent et fier dans sa timidité et son extérieur un peu éteint d'ecclésiastique. Il fut parfaitement galant avec les deux ladies de la Salvation army et se dépensa de compagnie avec moi pour leur procurer quelque nourriture. J'avais découvert à mon tour un plat de purée qui fut balayé en un instant ; à peine en eus-je une cuillerée, trop empressé que j'avais été à en faire les honneurs à mes voisins ; quant à M. de Pierrefeu, une colère brillait dans ses yeux, il se contenait avec peine et clamait de temps à autre avec un accent de douleur irrité :

Roast-beaf! Mutton-Chopp! — Potatoes — Salmon

Mais cette énumération n'eut pas le don miraculeux de faire apparaître les chères qu'elle détaillait. Ce ne fut qu'après le second plat des employés quand l'appétit de ces dignes gentlemen fut un peu calmé qu'on s'occupa de nous. Alors ce fut un débordement, une cohue, une lutte à main

plate. Chacun craignait de voir encore se renouveler à ses dépens et au profit de ses voisins la petite plaisanterie du début. Enfin tout le monde fut rassasié et nous regagnâmes le train. Une couche de neige durcie de près d'un mètre tapissait le talus en bordure du rail road. Le glacier, paraît-il, n'était qu'à 20 minutes mais on n'avait pas le temps nécessaire pour cette visite à un phénomène géologique d'ailleurs sans importance quand on le compare à nos glaciers européens.

Nous étions enfin quittes avec les exigences de notre estomac, car à jeun depuis 9 heures il commençait à « taire faim » suivant l'expression militaire. Maintenant dans quelques heures nous allions être à Banffs, où une bonne voiture et un bon hôtel nous attendaient. La montée continua, terrible, toujours la machine auxiliaire poussant le convoi et nous assourdissant de sa respiration brutale.

La nuit était venue, une nuit profonde, froide, où manquait le clair de lune et dans laquelle on ne distinguait plus rien. Et cette ascension dans ce noir opaque avait quelque chose d'inconnu, d'inquiétant. Pourtant rien ne survint. Poursuivis par le souffle rauque de la seconde locomotive nous passâmes Moberly, Golden, Palliser où, sans la nuit nous eussions admiré un nouveau Cannon, Leancholl, où recommença un calvaire invraisemblable, une grimpée pas à pas, Oller-tail, Field, Hector et Stephen, sentinelles du C. P. R. fièrement posées au sommet des Rockys à près de deux mille cinq cents mètres. Sublime Scenery clame l'indicateur de la ligne ! Et il n'a pas tort. Par ce chaos où se devinent à peine les grandes masses des monts, toute la scène prend, en effet,

un caractère infernal et sublime. Nous passons encore Laggan, Eldon et Cascade. Là notre machine de renfort nous quitta et reprenant la vitesse normale nous arrivions à Banffs à 11 heures 5 minutes. Nous aurions réglementairement dû y descendre à 9 heures quinze !

*
* *

Nous mîmes pied à terre en bon ordre, M. de Pierrefeu commandant de bord, notre excellent géographical surgeon, puis moi-même. Dans la précipitation de cette descente je ne m'aperçus pas que le docteur n'avait pas avec lui une sorte de sac en toile imperméable, sac fort commode mais d'une forme extraordinaire qui le faisait positivement ressembler à un traversin. Nous nous dirigeâmes de notre mieux, car la gare était assez mal éclairée, jusqu'à l'omnibus de Banffs hôtel qu'il importait de ne pas confondre avec celui de Banffs Sanatorium destiné au transport des malades. Deux dames fort aimables et parlant fort bien français y prirent place avec nous ainsi que d'autres voyageurs, dont trois américains grands et minces comme des mâts de cocagne. Nous étions à peine en route que le docteur bondit, se précipita vers la porte. Nous l'arrêtâmes. — «Mon sac, clamait notre ami, j'ai oublié mon sac dans le Pulmann... et mon carton à chapeau... »

Hélas il était trop tard pour courir après le train, déjà les signaux d'arrière ne se distinguaient plus que très lointains et rapetissés ; le rail-road se hâtait, cherchait à rattraper son retard énorme.

M. de Pierrefeu, les deux dames, les trois américains d'une invraisemblable hauteur s'employè-

rent à consoler le docteur qui finit par rire de son étourderie et à l'arrivée à l'hôtel après vingt minutes de chaos, dans les ténèbres les plus épaisses, il se hâta de télégraphier à Calgary de bien vouloir s'informer dans le Pulmann « California » de deux paquets oubliés par un médecin français.

Le vaste caravansérail de Banffs était vide ou à peu près. La saison, sans doute, n'était pas commencée. Le lendemain matin nous partîmes faire une excursion dans les montagnes et visiter les sources chaudes qui n'ont absolument rien de remarquable si ce n'est que les propriétaires de ces thermes les ont fait couvrir d'une sorte de grotte artificielle d'un assez curieux effet. L'eau est d'une belle couleur un peu soufrée, d'un bleu légèrement teinté de jaune et la chaleur y rend possible le bain en toutes les saisons. Pour ma part je laissai là le docteur et M. de Pierrefeu très occupés à discuter sur la valeur de ces eaux et j'escaladai l'un des pics connus sous le nom de three sisters : les trois sœurs.

Essoufflé par une ascension rapide, je m'assis sur une butte de mousse au pied d'un sapin et je contemplai le paysage fort accidenté et fort complexe qui se déroulait à mes pieds. Je le trouvai pittoresque, mais rien de plus car vraiment sans même aller à Chamounix ou à Allevard, nous avons dans nos Vosges, des sites qui dépassent de beaucoup ce Banffs trop célébré. Mais je ne regrettai pas mon ascension en apercevant de l'autre côté du torrent fort large et fort bruyant qui descendait sur ma droite dans les halliers dont embroussaillaient les creux de la colline la plus proche, un ours, un joli petit ours, au pelage jaune clair ombré de noir qui dodelinait de la tête et de

temps à autre tournait vers l'espèce d'anfractuosité qui devait être l'orifice de sa tannière un regard de sentinelle prudente. La distance qui me séparait du plantigrade était des plus rassurantes. Néanmoins la vue d'un fauve quand on n'a à sa disposition qu'un stick,eut-il appartenu à Aurélien Scholl comme la canne à pomme d'or que j'avais à la main,cause toujours une certaine impression. Je regardai longtemps le curieux animal dont l'air bonasse et lourdaud m'amusait. Mais soudain que vois-je ? Oui, c'est M. de Pierrefeu, seul qui s'engage résolument dans le sentier même qui conduit à la tannière du grizli. Sans doute, il n'a pas vu le fauve. Je me lève, je crie, je hurle éperdument. Mais le torrent de son bruit continu et formidable couvre ma voix. Infortuné M. de Pierrefeu ! Enfin il est à espérer que l'animal entendant le bruit de ses pas fuira peut-être, l'ours n'attaque jamais l'homme. Peut être aussi M. de Pierrefeu va-t-il changer d'itinéraire, avoir une intuition bienheureuse et rebrousser chemin. Mais rien,appuyé sur son solide parapluie il descend droit au plantigrade. Et voici qu'une autre silhouette se détache, c'est le docteur qui s'est attardé à cueillir des herbes et qui dévale, qui dévale à toute vitesse pour rejoindre son compagnon. Je reprends de la voix, je lance à gorge déployée un « Docteur, docteur » éperdu. Peine inutile, les rapides font trop de vacarme. Mes deux amis ne sont plus qu'à vingt mètres de l'ours qui les guette,accroupi sur son séant. Ils vont le voir, ils l'aperçoivent. Eh bien ! ils ne reculent pas, ils n'ont pas l'air effrayés, ils avancent. Mieux que cela, ils vont droit à la bête. Ah ça ! mais je deviens fou M. de Pierrefeu, le sourire aux lèvres s'approche de

petit ours, il tourne autour de lui et soudain — oui je ne rêve pas, il passe dans son pelage épais une main caressante. Le docteur, à son tour, en fait autant, puis il ajuste ses lunettes et contemple sur toutes ses faces l'animal... Et soudain je me rends compte que l'ours est attaché au rocher par une grosse chaîne. C'est le fauve attitré du Banffs-Hôtel et d'où je suis, en dédoublant les verres de mon lorgnon, je découvre un « Avis » une grosse pancarte apposée sur le roc et donnant, sans doute, des indications sur le personnage.

Comme à Tacoma, comme à Victoria, comme sur toutes les stations importantes de cette contrée du Northern Pacific, il y avait un ours enchaîné condamné aux étonnements admiratifs des voyageurs et mes deux compagnons plus au courant que moi, sans doute, ayant lu le rassurant écriteau s'étaient payé ce luxe de jouer pendant une minute aux dompteurs. Un quart d'heure plus tard je les rattrapais et je leur contais mes frayeurs ce dont naturellement ils se gaudirent grandement.

Le soir arriva comme un ennui lourd pesait sur le caravansérail immense et désert de Banffs. Nous fîmes nos préparatifs de départ tandis que les trois anglais et les deux ladies, seuls hôtes avec nous de ce colossal hôtel baillaient énergiquement en présentant au feu leurs semelles trempées par les excursions de la journée. A dix heures on vint annoncer que le train de Vancouver avait une heure de retard. Cela tournait à l'habitude. Ce ne fut qu'à onze heures que nous pûmes sauter sur la plate-forme du Pulmann où son Altesse et M. Léandri nous firent la plus charmante réception. Il nous semblait à tous que cette séparation de quatre jours avait duré un temps infini. Le

docteur narra les mésaventures de ses précieux parcels partis vers l'Atlantique dans le Pulmann « California ». Il s'excusa de n'avoir à sa disposition qu'un chapeau mou. Le Prince lui répondit qu'il trouverait sans doute une coiffure à Médicine-hat où nous devions être le lendemain matin vers neuf heures. Nous rîmes beaucoup de cette coïncidence qui nous amenait à cette station si curieusement baptisée juste au moment où notre geographical and anthropological surgeon venait de perdre son gibus. Puis le Prince fit faire son lit : nous l'imitâmes un moment plus tard et bientôt nous dormîmes tous à poings fermés dans nos confortables couchettes tandis qu'avec un bruit de tonnerre le train franchissait les dernières passes des Rockys canadiens et s'engageait enfin dans la grande prairie, dans ces espaces immenses où il y a vingt ans les troupeaux de bisons arrêtaient encore la marche des railroads ! Pendant notre sommeil nous avions franchi Anthracite, Canmore, Kananaskis, toutes stations minières, Morley, Calgary la plus grosse ville située entre Vancouver et Brandon (3,400 habitants), grand centre d'élevage. Là s'arrêtaient les Rockys et nous avions égrené un certain nombre des minuscules stations dont s'émaille la voie ferrée au long de la longue et déserte prairie du Far-West.

Au petit jour je fus debout. Le son des lourdes roues du Pulmann s'assourdissait, on sentait les travées des rails posées sur un sol moelleux comme un tapis. Je courus au vestibule toilette dont je relevai les stores et j'aperçus alors un pays absolument différent de celui que nous venions de parcourir.

Plus de hauteurs, plus de végétation, plus rien.

Tout est subitement devenu plat, uniformément plat. Le railway s'allonge à l'infini sans que rien à l'horizon fixe le regard, arrête la vue, entre deux véritables steppes sans limites appréciables. Une herbe courte, sèche, qui tient de la mousse, tapisse seule ces solitudes dont l'aspect a quelque chose d'infiniment et d'éternellement morne. Des vols de petits oiseaux blancs et, — dans les endroits ma·récageux — des armées de canards et d'oies sauvages, volatiles migrateurs, rompent seuls l'implacable monotonie du ciel bas et grisâtre dont la nappe couvre ces steppes comme un suaire. Vers huit heures nous apercevons des bandes de jolies antilopes. Ces gracieux animaux effrayés par le train se replient en ordre, au galop, comme des escadrons à la manœuvre, nous présentant un alignement curieux de derrières tout blancs. Peu à peu les troupeaux augmentent de nombre; à un certain moment le Prince qui est venu respirer aussi l'air du matin sur la plate-forme en compte jusqu'à soixante. Quant aux buffalos, nous ne les cherchions pas pour l'excellente raison qu'il n'en existe plus que la rage avide du chasseur américain les a définitivement exterminés dans toute cette région autrefois pourtant leur royaume incontesté.

A neuf heures nous approchons de Medicine-Hat. Son Altesse affirme de nouveau au docteur qui nous a rejoint sur notre observatoire que ce nom lui paraît d'heureux augure pour les bagages égarés. La prophétie du Prince se réalisa mot pour mot « à Medicine-Hat, » un nègre à notre descente du Pulmann nous demande le docteur ...inard, et, sur notre indication, le conduit à la consigne où son bienheureux sac et son chapeau, sains et saufs, l'attendent sous la sauvegarde de

cette station prédestinée. — Quelques Indiens Blak-Feet, à la vérité moins incurablement abrutis que ceux des Etats-Unis et vêtus de pittoresques costumes, vendent aux voyageurs quelques fourrures bien ordinaires dont ils veulent des prix fous et des cornes de buffalos dont le docteur achète deux exemplaires. Puis nous remontons dans le Pulmann et nous voici repartis à travers la prairie tandis que les quelques maisons de Medicine, jetées, perdues dans cette immensité, s'éloignent, finissent par n'être plus perceptibles. Et la course recommence : on file à toute vapeur sur cette surface unie et déserte que ne coupe pas même quelque petit rio ou quelque lagon. Nous apercevons distinctement plusieurs loups qui, par la taille et le pelage d'un gris très clair sont facilement reconnaissables, mais dont le masque est tout-à-fait celui du renard. Des tribus de prairies-dogs (chiens de prairie) petits rongeurs un pe plus gros qu'un loir, traversent la voie, vont, vien nent d'un terrier à l'autre. Quant aux stations c sont le plus souvent quelques maisons de bois au tour desquelles paissent des bœufs, des vaches quelques cochons noirs et où parfois nous voyon le chef de gare ou ses fils conduire la charrue l long d'un peu de terre rendue arable à grand pein

Le temps s'éclaircit, le soleil vient enlever paysage sa tristesse grise. A midi, soudain la loco motive siffle, ralentit son allure, repart, resiffle s'arrête tout à fait. Je cours à l'extrémité train et j'arrive comme le mécanicien fait dégue pir avec de grands gestes une douzaine de vach qui trottaient depuis cinq minutes devant la loc motive. Un peu plus loin, même aventure av une jument et son poulain.

Pendant 38 heures, nous allions rouler dans le décor de ces majestueuses solitudes jusqu'à Winnipeg où nous devions arriver le lendemain. Pour ma part, je ne m'en fatigue pas et quand le soir tombe sur les prairies, je vais m'asseoir sur la plate-forme et je regarde mourir le jour. Son Altesse paraît prendre un vif intérêt au spectacle si particulier et si original de cette nature du Far-West et c'est avec des exclamations admiratives que nous détaillons les splendeurs du coucher du soleil. Tandis que toute une moitié de l'horizon s'embrase derrière nous et que de gros nuages se bordent de reflets métalliques, des rais d'une lumière colorée, tombent en hâchures nettes sur la steppe américaine. Une bonne odeur d'herbe aromatique monte du sol. La température s'abaisse sensiblement, à chaque instant d'ailleurs nous apercevons des arpents entiers de neige que les creux de terrain ont préservée des premières fontes d'avril.

Mais la nuit se fait plus complète et tout-à-coup, à droite, à gauche, des feux s'allument, des brasiers incandescents, parfois toute une ligne de foyers apparaissent, les uns tout près, chauffant jusqu'au marche-pied des voitures, les autres à de grandes distances. La plaine prend ainsi un aspect des plus étranges.

Bien avant dans la nuit, nous restâmes là, le regard fixé sur ces flammes énigmatiques qui brillaient dans la plaine comme les yeux d'on ne sait quels félins hallucinants. Enfin, après nous avoir appris que ces incendies constituaient le procédé de fumure habituel aux gens du Far West le prince Roland gagne sa birth ; nous ne tardons pas à suivre son exemple et c'est après

une nuit tranquille et sans émotion que nous quittons l'Assiniboia pour entrer dans le Manitoba. Nous venions de voir défiler un nombre incalculable de gares rudimentaires dont quelques-unes arborant des noms bien français: Cypress, Antelope, Morse, Chaplin, Caron, Moosejaw. Ce nom de Moosejaw est l'abréviation d'une appellation indienne qui devrait littéralement se traduire par The-creek-where-the-white-man-mended-the-cart-with-a-moose-jawbone!.. Ouf!.. Regina, capitale de l'Asssiniboia, Pilote-Butte, Balgonie. Qu'Appelle nom de ville et nom de rivière... Brandon, Portage, —la Prairie vont bientôt paraître.... Déjà les stations prennent quelque importance et la plupart sont ornées de ces gigantesques greniers à céréales qu'on appelle les elevators. Seuls au sein de ces étendues plates et sans bornes infinies, leur silhouette allongée et bizarre émergeait d'une manière tres inattendue. La plupart de ces magasins étaient peints en rouge très foncé. Nous devions en voir dans toute cette riche et agricole région qui va de Winnipeg à Minneapolis et Chicago et de là remonte vers Montréal. Une machine à vapeur dans chaque grenier fait monter les graines au sommet de l'élévator et de là les déverse dans leurs réservoirs respectifs. Lorsqu'on veut charger un wagon, on n'a qu'à l'amener sous la base de ces entonnoirs et à laisser couler le blé jusqu'à ce que le chargement soit complet. Ce procédé de conservation des diverses céréales donne apparemment de bons résultats, puisque jusqu'à Québec nous n'allions pas voir une seule ville, une seule station dépourvue de ces curieux bâtiments.

Sur certains points de grands ossuaires ind

quaient qu'un colon avait pris la peine de présider au rassemblement des derniers ossements de la prairie avant que la culture l'ait transformée à l'exemple des plaines du Missouri et du Kansas. Le docteur n'y put tenir, sauta à bas du train et eut en quelques minutes la chance de recueillir trois têtes de bisons, ornées de leurs cornes. Ces débris de buffalos, qui bientôt deviendront introuvables sur le sol américain, étaient assez embarrassants. On ne pouvait les introduire dans le car. Heureusement nous n'étions pas sur le rail road de Saint Louis à Pueblo et l'un des porters, un brave nègre fort obligeant... les serra dans son petit « room », se chargea de les faire parvenir à notre nom au Windsor-Hôtel de Montréal.

Le samedi soir à cinq heures nous débarquions à Winnipeg. Winnipeg est une ville étrange, poussée en quelques années et déjà pleine du mouvement et de l'activité d'une population considérable. Elle est la capitale de ce Manitoba qui sera quelque jour le grenier non-seulement de l'Amérique mais du monde.

Elle se compose pour ainsi dire d'une grande rue bordée de buildings monumentaux dont le plus beau était certes le Manitoba-Hôtel où nous descendîmes. Cet hôtel, l'un des mieux tenus que nous ayons rencontrés, avait pour manager un homme charmant du nom de Fred Sprado avec lequel je fis le lendemain une intéressante partie de cheval à travers les environs. Ce fut le seul manager chez lequel je n'ai pas rencontré le sentiment du lucre et du bas intérêt poussé jusqu'à la plus cynique exploitation. C'était un véritable gentleman. Je lui dus de pouvoir constater de visu la transformation opérée autour de Winnipeg

par le patient labeur des colons. Un étalage de cottages ravissants, des fermes enfouies dans une luxuriante verdure,des champs immenses disputés par de vastes drainages au niveau marécageux de cette région basse,telle m'apparut la banlieue de Winnipeg.

Le nom de Winnipeg signifie en dialecte indien Eaux sales. En effet, jamais peut être je ne vis eau plus sablonneuse, d'une couleur de quinquina brun rougeâtre. L'eau de nos bains en était rendue presque opaque et l'on hésitait à plonger sa tête dans le lavabo rempli de ce douteux délayage. Mais malgré tout l'eau de Winnipeg vaut mieux que sa réputation et que son aspect malpropre. Elle doit cette coloration aux sables. D'ailleurs, en ce moment la rivière rouge qui derrière Winnipeg, vient se réunir à la Mouse-River et forme un fleuve d'une belle largeur, avait débordé quelques jours avant notre arrivée et toute une région du Manitoba se trouvait de ce fait inondée. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que l'eau de la ville fût plus colorée encore que de coutume.

Le dimanche matin le prince Roland Bonaparte suivi de MM. Léandri et de Pierrefeu se rendit à l'église ou plutôt à la mission catholique de Saint-Boniface pour y entendre le service divin célébré par l'évêque. Ce vénérable « bishop » fit à nos compagnons une réception d'une cordialité touchante et d'affectueuses démonstrations s'y formulèrent en faveur de la France. De grands drapeaux tricolores avaient été arborés sur la charpente de fer du pont qui enjambant la Red River conduisait au quartier français, à Saint-Boniface petite ville détachée de Winnipeg et poussée là à l'abri du contact anglo-américain. Nous y fûmes, ce même

jour dans l'après-midi le docteur et moi. Toutes les boutiques de ce quartier restreint mais coquet portaient des noms français, des enseignes en notre langue. Des avis étaient placardés avec les vieux mots et quelques expressions de l'ancienne marine qui font aujourd'hui partie intégrante du vocabulaire canadien.

Partout flottaient les bannières tricolores. Partout en l'honneur du Prince on avait arboré nos emblèmes nationaux. A la mission nous pénétrâmes dans le cimetière où, pendant quelques instants, M. Topinard et moi, saisis par la gravité du lieu et envahis des réflexions inévitables qu'entraîne la vue des tombes et le retour sur le passé qu'on fait mentalement devant la mort, nous nous promenâmes un long moment silencieux et pensifs.

Instinctivement nous nous arrêtons soudain devant une tombe, quadrilatère de pierre rosée faite d'une sorte de grès rocheux et qui paraissait l'objet d'un soin spécial. Je me penchai pour chercher quelque inscription et je n'y trouvai que ce nom écrit en grosses lettres:

RIEL

Ainsi reposaient là les restes du dernier héros de l'indépendance canadienne, de celui qui chercha à débarrasser son pays de l'étreinte anglaise, qui souleva les métis ses frères et suscita un mouvement insurrectionnel dont sérieusement s'inquiéta un moment la puissance britannique.

Il ne tint pas à lui que le Dominion fût tout au moins morcelé et que le vieux Canada français ne revécut après un siècle de soumission à ses conquérants. On sait qu'il fut d'abord, en un combat, vainqueur des milices Anglo-Canadiennes et qu'en

cette occasion le commis, le placier quelconque de la maison de Philadelphie venu au moment précis de la bataille pour lui livrer une mitrailleuse fut forcé par les circonstances de se conduire en héros et fit l'essai de son engin meurtrier aux dépens des troupes gouvernementales. Riel, d'après tout ce qui nous fut dit, était un esprit généreux et un homme d'indomptable courage mais mal équilibré et incapable de donner à la lutte la taille qu'elle réclamait. Il eut des lieutenants qui lui étaient intellectuellement supérieurs et lors de son premier voyage à Québec le Prince Roland Bonaparte s'était fait présenter l'un d'eux. D'ailleurs toute cette affaire de Riel est pleine de dessous. Les canadiens français —non métissés —se désintéressèrent d'abord absolument de la question. Puis, comme partout, l'or anglais opéra merveilleusement et il est à peu près certain que le pauvre et vaillant métis fut plutôt vendu que pris de vive force. On sait son agonie, et l'année entière pendant laquelle la cruauté du pouvoir britannique lui fit attendre l'infamante potence. Ce révolté n'était pourtant pas un criminel et il eut mérité tout au moins le peloton d'exécution, la fin d'un soldat.

Quoi qu'il en soit, Riel personnifiera toujours pour l'avenir la lutte des derniers sangs-mêlés français contre l'influence anglaise. Aujourd'hui le vent est à la réunion aux États-Unis. Les Anglo-Canadiens y trouveront leur compte. Quant aux Canadiens français le gouvernement de Washington leur fait des avances, affecte au point de vue catholique de les avoir en grande tendresse et fait à leurs prélats et à leurs prêtres quand ils viennent sur le territoire de l'Union un accueil

adroit et flatteur. Cette conduite des Yankee n'est pas sotte et il se peut qu'elle ait avant longtemps des résultats. Riel aura donc inutilement versé son sang et celui des métis ses compagnons de lutte. Cette race n'a pas la tenacité et le sens d'organisation assez puissants pour fonder au Nord de l'Amérique un état indépendant de langue française. Puis ces malheureux sont trop peu et trop pauvres. Sans ces deux défauts primordiaux il y aurait belle lurette que le Canada du Nord-Est aurait échappé à l'étreinte des « goddem. » En attendant le loyalisme cette trouvaille politique du Foreign-Office maintient superficiellement tout au moins les sujets anglais du Dominion, quant aux Français ils finissent par ne plus trop savoir de quel côté se tourner. Ils ont conservé contre nous une dent terrible, une molaire séculaire qui date des fameux arpents de neige de M. de Voltaire. Ils haïssent cordialement les Anglais qui ont écrasé autrefois leurs phalanges réduites et quand aux Yankee ils ne les comprennent pas. Ainsi perplexes, la majorité d'entre eux se rallie à leur clergé composé d'hommes intelligents, éclairés. Une indépendance et surtout des mœurs démocratiques et égalitaires qui pourraient servir d'exemple à nos ecclésiastiques français, une union toute familiale entre tous les membres de ce clergé depuis l'archevêque jusqu'au plus humble desservant, tout cela donne aux prêtres canadiens une force prodigieuse. Leurs ouailles en effet ne se contentent pas de les respecter elles les aiment comme des pasteurs fidèles, vigilants et simplement dévoués — Mais que les évêques canadiens prennent garde aux États-Unis et qu'ils se rappellent l'histoire du loup et du petit chaperon.

« C'est pour mieux te manger mon enfant. »

Nous quittâmes à regret Winnipeg. Le Prince Roland parut fort touché de l'accueil qu'on lui avait fait à Saint Boniface et dans ce petit sanctuaire de l'influence et des traditions françaises situé aux portes mêmes de la ville aux eaux rousses. Mr Léandri était ravi d'entendre parler français et de retrouver un morceau de la patrie. Mr de Pierrefeu et le Docteur trouvaient la vie agréable et quant à moi le Manitoba-Hôtel depuis que son administration mettait son meilleur cheval à ma disposition m'apparaissait comme une succursale du Paradis terrestre. Néanmoins il fallut partir et nous reprîmes nos places habituelles dans un Pulmann Car décoré du nom mythologique de Niobé. Nous étions maintenant en route pour Chicago, cette fabuleuse cité synthèse en quelque sorte de l'esprit et des mœurs, des qualités et des défauts américains.

Quand sur le sifflement caractéristique de l'air-brake, le train qui nous emmenait loin du Manitoba, partit, une pluie fine et régulière cinglait les glaces du wagon et pendant quelques heures encore ce fut la prairie avec beaucoup de cultures et encore plus de marais. Puis soudain le paysage s'européanisa pour se servir d'une expression parfaitement juste en l'occasion. La voie se borda de haies, puis de jardins enfin de collines boisées, de vastes champs où des pommiers bas mettaient leur tache d'ombre quelque chose comme une nature normande.

Des villes passaient comme dans un éclair avec entrevues d'un rapide coup d'œil des avenues où trottaient des horse-Car. Les champs recommençaient leurs oppositions de couleurs l'arlequinad

de leurs terrains tantôt brunis jusqu'au noir, tantôt jaunes, tantôt violacés, presque rouges. En un mot nous en avions fini avec les terres vierges et la région à travers laquelle nous filions à toute vitesse pouvait rivaliser de soin, de régularité dans l'exploitation du sol avec nos plus riches provinces de France. Du Manitoba canadien et du Daccota nous étions passés dans le Minnesota américain, le pays le plus gras et — au point de vue agricole — le plus exploité des Etats-Unis Vers la fin de notre second jour de route nous passâmes à travers un des faubourgs de cette double et énorme ville qui s'appelle St Paul-Minneapolis. — Là nous franchîmes une série de ponts métalliques. Le confluent de la Minnesota River et du Mississipi a lieu en effet aux portes ou (pour parler mieux car les villes américaines n'ont pas de portes) aux abords de cette cité dont les moulins ont dans le monde entier une célébrité considérable. Nous les aperçumes ces fameux moulins à cheval sur les marches de l'escalier de géants que descend le Mississipi à cet endroit. Ces chûtes bien curieuses et qui disparaissent en partie sous le pilotis des grands moulins étaient à cette époque grossies par la crue du fleuve et leurs eaux puissantes retenues à demi par des écluses formidables s'écroulaient au-dessus des vannes avec un bruit de tonnerre.

L'arrêt à Saint-Paul station fut insignifiant et après qu'on nous eût adjoint un dining-car dont la vue fut saluée de dythirambiques exclamations par le docteur qui,levé avant le jour,avait fait une provision formidable d'appétit, nous repartîmes de suite dans la direction de l'Illinois. Nous cotoyions maintenant le Mississipi débordé. Aussi

loin que la vue pouvait s'étendre sur notre gauche les terres disparaissaient sous la crue.

C'était exactement le même spectacle que présentaient nos départements du midi quand en 1887 le Rhône débordé envahissait tout le pays avoisinant. Sur notre droite une suite ininterrompue de collines avait permis de continuer la voie du rail-road à mi-côte à l'abri des plus hautes eaux. Ce fut devant cet horizon lacustre que nous nous mîmes à table et que nous dégustâmes avec entrain le Tenderloin Beef in End Roast traditionnel.

La stupidité des nègres chargés du service atteignit des bornes jusque-là insoupçonnées et notre savant compagnon eut l'occasion belle de nous faire toucher du doigt la filiation qui unissait ces anthropoïdes aux quadrumanes qui dans les ménageries font la joie des enfants et aussi un peu celle des bonnes d'enfants et des militaires. Enfin après une série de conférences où le génie diplomatique d'un Castlereagh se fût difficilement tiré d'affaire, ces bons nègres nous apportèrent à peu près exactement le contraire de ce que nous demandions. Mais comme ce contraire était bon nous réfléchîmes qu'il était plus sage d'y faire honneur, et nous finîmes par avoir fort bien dîné. Bientôt le Mississipi nous quitta pour descendre vers le sud et nous arrivâmes à La Crosse. A partir de cette station commença une délicieuse campagne, d'une apparence délicate, moderne et distinguée comme tirée à quatre épingles, une suite véritablement ravissante de petits lacs ayant — Dieu me pardonne — de faux airs de notre étang national du Bois de Boulogne. La voie même était pierrée avec soin, le ballast en était des plus soi-

gnés et de chaque côté les talus alignaient leurs bandes vertes régulièrement dessinées attestant la présence de cantonniers vigilants. Les gares devenaient de véritables petites villas et aux crossing, aux embranchements les maisons des garde-barrières prenaient un aspect tout à fait cossu et confortable. Nous comptâmes une douzaine de lacs gracieux au long desquels s'allongeaient de jolies plages, des cités aux maisons blanches coiffées de tuiles rouges, des bourgs tout neufs comme sortant d'une boîte de joujoux.

Les routes étaient bordées partout de grands et beaux arbres et l'envie nous prenait au spectacle de cette ravissante contrée de descendre, d'aller — pédestrians conquis par la beauté du site — faire une bonne promenade sur les rives de ces pièces d'eau que sillonnaient de jolis canots. Le ciel lui-même paraissait vouloir être de la fête et une lumière gaie baignait tout ce panorama que je comparais avec enthousiasme et non sans raison à certains points des environs de Paris tels que Saint-Gratien près d'Enghien ou Hyères près Montgeron. Il est certain qu'on ne croirait jamais si quelque baguette de fée vous transportait soudain au sein de cette contrée lumineuse que ce pays il y a quelque cent ans était encore presque sauvage. A la plupart des stations de petits trains locaux se garaient pour laisser passer le nôtre et alors nous apercevions les gares pleines d'une foule animée et joyeuse où nous remarquions beaucoup de jolies femmes en claires toilettes.

Jamais l'horizon ne restait désert et quand ce n'était pas un village qui arrêtait nos regards, c'était quelque riche cottage, quelque castel aux allures semi-gothiques, fantaisie d'un des noble-

mans de ce pays crésusesque, c'était parfois aussi une exploitation rurale d'où sortait parfois en un landau bien attelé, le gentleman farmer, possesseur des terres avoisinantes.

Groupés autour du Prince, de La Crosse à Milwankee, nous ne quittâmes pas la plate-forme du car. Un excellent homme qui, sous l'étiquette de flagman, présidait à la pose des petits drapeaux indicateurs à l'arrière du train, nous avait pris en affection. C'était un Canadien français qui présentait le type pur du Béarn, une tête de Henri IV, étonnamment exacte de ressemblance.

Il avait tenu à Milwankee un hôtel et, à un certain moment, il avait été riche. C'est chez lui qu'était descendu, paraît-il, le prince Napoléon (Jérôme), lors de son voyage en Amérique. La ruine était survenue complète, irrémédiable et l'ancien hôtelier avait endossé l'uniforme des employés de la Milwankee and Saint-Paul-Line. Mais de sa prospérité il avait gardé un certain vernis: il parlait correctement le français et manifestait à notre égard, toutes les prévenances imaginables. Par lui nous avions été fournis de pliants et c'est assis, comme à la terrasse d'un café, que nous regardâmes se succéder les diverses perspectives de ce pays charmant. Pour compléter l'illusion, le Prince fit déboucher une bouteille de lager beer et nous bûmes à la prospérité de l'Illinois dans lequel nous venions d'entrer.

Bientôt, en effet, les premières maisons des faubourgs de Milwankee apparaissaient. Une série ininterrompue d'immenses docks à charbon entre lesquels se dressent les mâts de navires marchands enclavés là dans quelque garage de canal. Des rues populeuses, profondes où la vie ouvrière s

devine intense, des hangars à locomotives, des croisements de rails à n'en plus finir, tel nous apparait Milwankee, cité de la bière et dont les brasseurs ont leurs noms inscrits sur toutes les bouteilles de fine-beer qui se boivent de l'Alaska au Honduras. A un certain moment le train roule au beau milieu d'un carrefour noir de monde et de la plate-forme du car, j'ai le temps de saluer deux fort jolies Milwankéennes qui me répondent en agitant leurs mouchoirs et en riant comme des folles. « Eh, fait le prince Roland, vous avez des amis ici! » — Le docteur saisit sa lorgnette et regarde les deux jeunes ladies avec un certain claquement de langue qui décèle un « féminologiste », tout aussi expert qu'un anthropologiste. Enfin, nous entrons dans la gare après une dernière galopade entre les murs noirs d'une rangée de charbonnages.

Grande ville, grande gare. Celle de Milwankee est une des plus grande de l'Union et nous nous dirigeâmes vers un buffet supérieurement servi oùnous commandonsle "regular dîner" de rigueur. Après le premier service Son Altesse dit: Puisque nous sommes dans la cité de la bière voyons si à Milwankee même on peut en boire de bonne. — Waiter, de la bière, if you please ! A ce mot de bière, les servantes qui nous entourent se regardent avec effroi, il se produit un mouvement,une suite de signes désespérés, enfin le propre patron du buffet paraît et nous dit :

— Je suis désolé, gentlemen, mais c'est ici une Tempérance restauration, nous n'avons pas de bière.

La stupeur historique dont furent saisis les convives de Balthazar en voyant flamboyer sur la

muraille le « Mane Thecel Pharès » est seule comparable à l'étonnement prodigieux qu'amena en nous cette réponse.

— Pardon, dis-je au bar-master, un vieux, lunetté d'or, à l'allure mi-respectable, mi-compassée de sollicitor. Pardon! Nous arrivons, les uns du quartier Marbœuf, les autres du pays latin. Monsieur que voilà vient d'Aix en Provence où l'on passe — et il en est la preuve — pour avoir beaucoup d'esprit. Pour moi, j'ai quitté voici un mois la place Pigalle, méninges du cerveau parisien. Eh bien, mon cher, c'est excessivement drôle. Mais ne nous la faites pas plus longtemps. Et pour commencer, prenez donc un bock avec nous.

— Monsieur, me répliqua en bon français le buffetier, je ne plaisante pas. Voici la loi.

Il allait nous chercher le code-tempérant. Je me précipitai "Pas ça !... oh ! non... pas ça !" Il rebroussa chemin et nous dit sardonique : "Tee or coffee."

— Alors, gémit M. de Pierrefeu, on trouve du gras double à Lyon, de la bouillabaisse à Marseille, du Bourgogne à Dijon et du Bordeaux à Agen, mais Milwankee dont les canettes rincent quatre-vingts millions de « dalles » américaines, ne peut offrir à ses hôtes le moindre ale !

— Oh ! soupirai-je ! Des ale, des ailes ! Jamais le mot du poëte ne fut si juste.

— Hélas ! hocha l'homme. Tee or coffee ! Voici mon dernier mot.

— Ultima verba, soupira M. Léandri chez qui le latiniste se réveillait : mais vous avez de l'eau pure au moins !

— Certes acquiesça le restaurateur.

— Eh ! bien, continua notre ami le jurisconsulte,

versez à tasses pleines cette eau obligatoire. Excusez-moi, mon Prince, mais en l'absence de Claret.,.

– Bah! fit philosophiquement le Prince, si nous prenions du thé. Nous boirons le Claret tout à l'heure.

– Et comment, chorâmes-nous à ce sous entendu alléchant, auriezvous un "tuyau."

– Ça, dit son Altesse, c'est mon secret. Au thé, messieurs, au thé !

– Le thé, commentai-je, est un arbrisseau de la Chine. Sa découverte remonte, dit-on, à la première dynastie...

– Arrêtez-le, hurla le docteur, il va nous faire une conférence !

Je me tus; les bar-maids arrivaient en rang, telles les marcheuses d'un corps de ballet. Elles brandissaient des théières et bientôt la « poudre de Canton » comme disait le bon Delille :

Versait ses flots dorés dans l'émail du Japon.

Seul M. Léandri but de l'eau, aqua simplex. Il ne lui manquait qu'un bon fusil bronzé par la fumée pour avoir positivement l'air d'un Kurde.

Le « Bill of fare » était d'ailleurs fort bien composé et le dîner excellent. Un doigt de Corton en plus nous nous serions crus chez Delmonico, le Bignon redivivus de New-York.

L'arrêt dans cette énorme gare de Milwankee était d'une heure. Le repas terminé nous tirâmes qui son cigare, qui sa cigarette, qui sa pipe et nous gagnâmes le fumoir d'un élégantissime Parlor-Car. A côté de nous des files serrées de voyageurs fort bien mis, bourgeois endimanchés, coquettes ladies, miss en costumes lumineux prenaient d'as-

saut des trains de banlieue. Le spectacle de la gare Saint-Lazare un soir de fête.

Soudain, le Prince Roland qui ne fumait jamais, nous dit : l'instant serait peut-être venu de vider, en l'honneur de ces nouveaux Etats, une « bottle of Claret ».

— Hip, Hip... hurrah, clamai-je.

— Eh! bien, voyez donc, reprit notre « chief of party » voyez si Charles est là et dites-lui d'apporter la réserve.

— Quelle réserve?

— La réserve de Claret...et la territoriale avec.

Je disparus comme un sylphe. Peu après je revins suivi de Charles qui, de ses mains goliathesques, brandissait trois bouteilles de Bordeaux-Pomerol 1878—j'ai encore l'étiquette dans l'œil—et cinq verres.

Et joyeusement nous bûmes ce vin rouge de France qui a le don de chasser les idées sombres. Le nègre avait mis à notre disposition des verres, et nous pûmes porter tous ensemble un toast à l'esprit de prévoyance du petit neveu de Napoléon qui sans nous en rien dire avait préparé cette agréable surprise.

De sept heures à onze heures, nous roulâmes dans une nuit épaisse le long du Michigan, mais à une distance assez considérable pour que nous ne puissions pas le voir. A chaque instant il me semblait l'entredeviner à travers les constructions des villages que nous traversions ou les branches des grands arbres apparus de-ci de-là comme des épouvantails. Mais j'en fus pour ma ténacité d'observation. Enfin, vers dix heures et demie une lumière profuse sur notre gauche, puis des files de becs de gaz des routes sillonnées de voitures et o

les réverbères allongeaient à l'infini leur double haie sans qu'il y eut même encore de maisons ; puis des quartiers entrevus à la lueur argentée des grosses lampes électriques, des rues enfin très animées, de hautes silhouettes de buildings de structure fantastique, enfin une gare basse, peu élégante et encore à demi primitive. C'est Chicago, Chicago, le prototype des villes américaines, celle qui prétend « avaler » New-York, Brooklyn, Philadelphie et Boston ! — Vite sautons sur le quai : traversons une aile en construction, nous voici au beau milieu d'une grande artère chicagolaise. Des cabs, des tramways, des policemen faisant traverser les femmes, toute une foule sortant en rangs serrés du « Dépôt » et se répandant dans les rues voisines, enfin tout l'aspect d'une cité de première classe. La capitale de l'Illinois a tout de suite un petit air...

*
* *

L'arrivée de nuit à Chicago cause une impression saisissante. Sans doute il existe des esprits lilliputiens portés à faire « peuh » devant toute espèce de spectacle, soit qu'en réalité la grandeur des choses ne pénètre pas dans leur esprit, soit qu'ils aient la crainte absurde de paraître « épatés » On verra tout à l'heure que nous ne marchandons pas les vérités les plus dures à la grande ville illinésienne et à ses habitants, mais vraiment cette capitale absolument étrange, d'un type tout à part dans l'étalage peu varié des cités américaines, mérite d'être vue. Dès les premiers pas dans la longue artère d'Adams Street, nous eûmes une extraordinaire sensation d'écrasement. Machinalement nos yeux cherchaient au-dessus de

nos têtes à apercevoir la voûte étoilée et dans cet effort, le regard se lassait. A dénombrer les étages dont se composaient les maisons au long desquelles nous marchions, les nuques se fatiguaient à la longue. De chaque côté de la rue partaient vers je ne sais quelle ascension vertigineuse des buildings d'une hauteur paradoxale. Ainsi vus, toutes leurs fenêtres éteintes, éclairés seulement de la lumière électrique du dehors et dans le calme de la ville endormie, ces bâtiments à douze, quinze et dix-huit « floors » avaient la fantastique silhouette de ces maisons surhumaines dont se peuple parfois, dans le rêve, une ville entrevue au cours d'un cauchemar. « Ægri somnia. » Nous en étions à nous demander si ce que nous voyions n'était pas justement le caprice d'une imagination troublée par un sommeil pénible. Mais j'éprouvais de trop vives souffrances pour douter un seul instant de mon état de veille. En effet, le cheval de Winnipeg avait tenu, comme disent les cavaliers, à reprendre du cuir. Il en était résulté pour moi une inflammation de la surface interne du jarret qui me donnait de cuisants regrets de mon revenez-y hippique. Je fus resté en route sans le dévouement de M. Léandri qui, de son bras vigoureux, me fit un point d'appui, grâce auquel je pus suivre tant bien que mal la caravane.

C'est que, pour rien au monde, je n'aurais voulu profiter de l'omnibus qui avait emmené le fidèle Charles, notre interprète et nos bagages vers l'Auditorium. Le vue de Adams Street se déroulant au loin avec sa double haie d'immeubles colosses était trop tentante et je partageais tout à fait les idées du prince Roland sur ce sujet. Je

sais bien que certains voyageurs ne peuvent faire un pas à pied. Je les plains, car en ce cas, c'est surtout par les yeux de leur cocher qu'ils voient les villes parcourues. Le vrai moyen selon moi, de pénétrer le caractère d'une cité et d'une population, c'est de se faire tout de suite « passant. » C'est de s'intercaler immédiatement dans le flot des habitants qui vont, viennent, courent à leurs affaires, flânent ou s'amusent.

L'Agence Cook m'a toujours donné une abominable idée des chapelets d'ahuris que ses guides balladent de musées en musées de monuments en monuments selon des itinéraires prévus et immuables. Nous avancions donc vers le quai de Michigan que son Altesse affirmait devoir se trouver à l'extrémité d'Adams. De grandes et belles avenues, deux surtout : Clark Street et States Street nous apparurent brillamment éclairées, larges et d'un aspect point monotone presque parisien allai-je dire. Une troisième voie importante Wabash-avenue coupa encore notre itinéraire puis nous quittâmes les centres éclairées pour nous enfoncer dans une sorte de noir entre deux buildings aux allures de montagnes, on eut cru marcher au fond d'un puits tant la masse noire de ces monstrueuses maisons nous écrasait de ses altitudes alpestres. Enfin brusquement devant nous un vide immense comme le seuil d'un désert partant de la lisière même de la ville. Nos yeux s'habituent à cette espèce d'obscurité et bientôt nous distinguons des rives plates, larges et pauvrement gazonnées avec, au bout dans un brouillard quelque chose qui doit être une étendue d'eau. C'est en effet le Michigan et son aspect premier ne nous rappelle en aucune façon les jolis lacs, français, italiens et surtout

suisses dont l'aspect est en général, même la nuit, des plus avenants. Le sort de cette immense cuvette est en effet d'être toujours rasée par des brumes curieuses. Quand il pleut, naturellement il s'y développe d'épais brouillards, mais quand il fait trop beau, dans la saison chaude des buées vibrantes y forment à une certaine distance comme des rideaux. En ce moment une brume qui ne perçait pas les quelques lampes à arc espacées le long de cette berge mal tenue aux airs de terrain vague, s'élevait opaque devant nous. Signe de pluie pour le lendemain. Le Prince toujours tenant la tête passa devant d'immenses hôtels : le Leland, le Victoria, le Richelieu — l'air indigent et démodé à côté de ses riches voisins enfin l'effroyable building de l'Auditorium s'érigea devant nous. Bâti en fort belle pierre rocheuse cet hôtel formant à lui seul un ilôt ne comptait à vrai dire que dix rangées de fenêtres superposées ce qui déjà nous paraissait peu mais une énorme tour carrée partant du centre de ses constructions massives atteignait cette hauteur de vingt-six étages dont nous entretenait depuis deux ans la Presse du monde entier. Nous pénétrâmes dans un hall immense où de tous côtés montaient des ascenseurs, s'ouvraient des portes monumentales.

Les colonnes de ce hall tout marbre, jaspe et or, attirèrent mon attention. Une foule de voyageurs encombrait ce vestibule gigantesque. Les uns dévidaient des télégrammes tandis que les jeunes employées manœuvraient l'appareil : On sait qu'en Amérique tout hôtel qui se respecte a ainsi une communication télégraphique directe et qu'on y correspond en quelque sorte soi même recevant en mains propres le long ruban imprimé

de la dépêche répondante. Une nuées de porters, de domestiques en uniforme recevaient les bagages, ciraient les chaussures, couraient, répondaient téléphoniquement aux appels des chambres. Derrière le bureau une douzaine de clarks recevaient les nouveaux arrivants. Nous nous présentâmes avec la belle sérénité des consciences pures, dont le logis est retenu quinze jours d'avance, Or, jugez de notre stupeur, malgré la dépêche envoyée par nous de Winnipeg on ne nous avait retenu que trois chambres ! Oh ! mon yankeephile de la Bretagne où donc était-tu ? Que ne vins-tu pas admirer de près cette admirable logique américaine: Sept voyageurs envoyant dépêches sur dépêches au premier hôtel de Chicago. Le manager de l'hôtel répondant catégoriquement que nos places sont prêtes, retenues, surveillées, choisies... et nous disant avec le plus beau sang froid quand nous arrivons à minuit devant son bureau « Oui, on vous a promis... Mais j'ai disposé de vos chambres.. Il n'y a plus rien de libre !.... Oh ! ce pays de mensonge et l'insolent « humbuh ! ». Enfin après une discussion où le docteur dut secourir notre interprète fourbu nous fûmes conduits dans un ascenseur, véritable salon montant et peu après le Prince et M. de Pierrefeu s'installaient dans deux pièces fort simples. Le docteur, M. Léandri et moi-même montâmes au neuvième, un étage au-dessus de la salle à manger que nous entrevîmes en passant. On finit par nous trouver trois rooms ! Mais quelles mansardes. Celle du docteur était habitable, en revanche M. Léandri et moi eûmes deux minuscules cabinets bien incommodes. Le mien surtout était parcouru par une immense conduite d'eau chaude, boa d'un diamètre invrai-

semblable et qui longeait le mur près duquel se trouvait mon lit. Après avoir constaté que cette étuve n'était pas tenable j'empoignai mon matelas, mes draps, mes couvertures et j'emportai le tout chez le docteur où par terre je m'improvisai un lit. Mon savant ami se prêta volontiers à cette transformation de son room en dortoir.

Les deux premiers jours que nous passâmes à Chicago, furent marqués par une pluie diluvienne et continue. On ne voit, parait-il, ces averses de quarante-huit heures que sur les bords du Michigan. Je le crois sans peine. Résolus à ne pas rester plus longtemps disséminés aux quatre points cardinaux de ce caravansérail, nous pûmes, néanmoins effectuer notre déménagement et nous quittâmes cet invraisemblable Auditorium, véritable prison cellulaire pour aller au Léland-Hôtel qui ne se trouvait qu'à cent mètres de là. Entre nos deux gites nous voulûmes tâter du Richelieu, mais le propriétaire un vieux yankee demi-allemand malgré le nom français de son établissement, ayant reconnu le Prince, émit aussitôt la prétention de nous faire payer nos chambres un nombre tellement incalculable de dollars qu'une de nos journées dans cet échaudoir eut pu servir de capital à une petite famille.

Avant de nous endormir nous contemplâmes avec curiosité un cadran enclavé dans le mur et où comme l'aiguille mobile des baromètres, une tige pivotante en cuivre en se plaçant au-dessus d'un des nombreux mots qui faisaient le tour du cercle, devait mettre en mouvement les différents services de l'hôtel. Il y avait vingt-six indications placées comme l'eussent été les heures sur une horloge dédoublée.

Eau glacée, eau froide, eau chaude, du feu, de la lumière, le Porter, le groom commissionnaire, le garçon du restaurant, la liste des vins, du thé, du café, de la bière, le bain, le médecin, le masseur, le pédicure ou le manicure (chiropodist) la chamber-maid, du tabac, des journaux, les pompiers, la Police, les voitures, papier à lettres, Pharmacist, Handresser (coiffeur), télégraphe.

Je ne voulus pas tarder plus longtemps à faire l'essai de cette ingénieuse mécanique. Désireux dans l'état de courbature où j'étais de prendre un bain avant de me coucher je mis l'aiguille au-dessus de la mention « bath-room »; bientôt apparut un jeune boy qui,sans un mot,déposa sur la table un pot d'eau glacée. Ceci fait il disparut. Interloqué je remis l'aiguille au bath-room.Même manœuvre, même apparition d'un boy porteur d'un pot d'ice water. Je cours après lui, il se sauve sans pouvoir répondre à mes questions. Alors d'un coup de poing, colère, je flanque l'aiguille sur le mot chamber-maid.Au moins celle-là m'indiquera pensais-je la situation topographique du bath-room. Hélas, ce n'est plus un boy, mais un grand diable de nègre en uniforme qui parait, salue et dépose sur la table un troisième pot d'ice Water. A la fin impatienté je place l'aiguille sur toutes les indications. Cette fois le résultat fut négatif. Personne ne parut et las, à la fin de ce manège agaçant je m'étendis sur mon matelas où je ne tardai pas à m'endormir, en bénissant le modernisme des perfectionnements américains the bests aménagements in the world. Le docteur était déjà plongé dans un profond sommeil.

Nous nous installâmes donc au Léland où nous nous trouvâmes fort bien. Nous ne regrettâmes

de notre premier gîte immense, que la salle à manger. Le Dining-room de l'Auditorium en effet, avait été fort heureusement aménagé au huitième étage, à une hauteur superbe, d'où on voyait, en une perspective tout à fait impressionnante et impressioniste, l'étendue du Michigan. Durant les trois repas que nous fîmes là, le lac sous les rafales et les ondées semblait plutôt une immense toile de pastel brunâtre tendue à peu de distance du Building et bouchant hermétiquement l'horizon. Avec un peu d'attention, on devinait tout en bas une sorte de wharf auquel conduisait un pont de bois. On pouvait même apercevoir une voie ferrée établie sur le bord même du Michigan. De grosses ombres parfois se distinguaient au long du pier. C'était les steamers qui faisaient le service de l'exposition. Vu de cette salle ruisselante de dorures et de glaces, ce coup d'œil perpendiculaire sur l'immensité grise de ce quai où partout on sentait par moments sous la couche pesante de brouillard, une foule grouillante, un mouvement considérable eût pu tenter l'audacieux pinceau d'un impressionniste.

De même de la petite fenêtre de ma chambre, le spectacle était formidable, presque fantastique. Sous les hâchures de l'averse je voyais à perte de vue des toits immenses se dressant à des élévations inquiétantes au-dessus d'autres toitures plus basses. De-ci de-là, un coin de rue ou de place battu par l'eau qui tombait à torrents, un plongeon du regard sur un morceau d'avenue qui semblait enfouie à des profondeurs considérables.

Pour compléter l'effet écrasant que nous donnaient ces oppositions bizarres de perspective, des tuyaux de fonte et de briques comme jamais

je n'en vis ailleurs, couraient au long de buildings pyramidaux. On eût dit les cous gigantesques de je ne sais quels plésiosaures. Des cheminées de tôle aux chapeaux larges comme des toitures de cirques terminaient ces tuyaux apocalyptiques. On se sentait rapetissé, annihilé, comme le cœur broyé dans je ne sais quel rouage impitoyable.

Devant les proportions inusitées de ces maisons chicagolaises, ce n'était même plus du vertige, c'était comme une sensation de mauvais rêve angoissante mais bien curieuse tout de même. On ne saurait je crois trouver que dans la White-city comme l'appellent un peu par antinomie les gens de l'Illinois au sein de ces greatets and highest buildings in the World ! cette impression particulière. Dans nulle ville au monde la hardiesse des constructions n'a été poussée plus loin. Les terrasses de Babylone et certains édifices de l'Inde et de l'Egypte devaient donner des impressions semblables.

Dès que le temps se fut un peu rasséréné je m'empressai de sortir et de flâner par les rues afin de voir si vraiment les deux millions d'habitants dontse réclame et s'enorgueillit Chicago donnaient à la cité Illinesienne l'aspect d'une grande capitale. Il faut en convenir, dussent les dudes de la fifth avenue en sécher de dépit et les vieux quakers de Philadelphie en frémir de jalousie, Chicago seule possède des rues pouvant rivaliser pour l'élégance des magasins, le modernisme des étalages et l'animation avec les rues de Paris. Je n'ignore pas que de Broadway New-York peut être fière à plus d'un titre mais New-York, vaste entrepôt avant tout grand centre d'arrivées et de départs a tou-

jours l'air d'avoir une population de passage. Les installations au fond vous sont toujours d'aspect provisoire tandis que chez sa rivale, Clarke-Street et States-Street par exemple sont de belles voies à la fois spacieuses et soignées, élégantes et monumentales où — chose chère au cœur du latin — on peut flâner, flâner des heures entières. Je n'oublierai jamais le tableau vraiment joli du corner de Washington et de States-Street ces deux artères si fréquentées de Chicago quand après mon déjeuner et mâchonnant « John Arthur » cigare à la mode alors dans toute l'Union je me dirigeais tout doucement vers les bureaux du Herald, le plus grand paper de Chicago où je devais être reçu non comme un confrère mais comme un ami par le sémillant Mr Scott -un « Director » qui, s'il vous plait, vaut : cinq millions de dollars (pardon ! ça m'a échappé !). A l'heure où ma capricieuse promenade m'amenait à ce coin de la capitale de l'Illinois digne d'inspirer un de Nittis States Street et Washington étaient également noires de monde.

Les tramways à câble et ceux à chevaux s'entrecroisaient dans un clair tintinnabulement de timbres et de grelots. Devant moi, formant les quatre coins du carrefour, quatre magasins superbes, installés à la façon des plus riches shops de Londres et qui n'eussent point déparé Deauville. De tous côtés du reste des vitrines étincelantes, encadrées dans des devantures de marbre noir où rayonnaient toutes sortes d'inscriptions d'or... Rien qui sentit la barbarie primitive, aucune de ces oppositions d'élégances modernes et de grossières imperfections qu'on trouve à Washington par exemple, ville politiquement plus raffinée que Chicago. Les

trottoirs étaient larges, s'harmonisaient par un dallage régulier et, chose rare en Amérique, bien tenu, avec la beauté des magasins. Les réverbères témoignaient d'un effort artistique, ce qui constituait à nos yeux un véritable phénomène et l'éclairage au gaz comme l'éclairage électrique y étaient représentés par des candélabres qui n'eussent point déparé une rue de Paris. A perte de vue la file des boutiques miroitait sous un gai rayon de soleil qui, après les ondées de la veille, avait en un clin d'œil séché les chaussées. Les magasins de nouveautés tiraient l'œil par le soin et la variété de leurs étalages où les tissus les plus séduisants étaient savamment chiffonnés; des librairies fort bien agencées exposaient des volumes aux riches reliures et—traduites en français, beaucoup de choses de Maupassant, de Zola, de Mendès et de... Gaboriau. Des joailliers savamment échafaudaient, derrière leurs vastes glaces, des ruissellements de bijoux et de pierres, des monceaux d'argenterie. On découvrait partout les symptômes d'un raffinement dans les mœurs, d'un luxe débarrassé de la primitive barbarie. Là, rien ne venait vous rappeler les récents débuts de cette ville immense et sa croissance abracadabrante. Quant à la foule qui suivait en rangs serrés les vastes trottoirs de States Street elle n'avait également aucun rapport avec les passants de New-York ou de San Francisco. Il y avait là des femmes en toilettes claires, dernières créations des grands couturiers parisiens, des jeunes filles un peu « cocottantes » avec trop de chapeau, trop de plumes, trop de bijoux et trop de cheveux, mais jolies et regardant les hommes dans le blanc des yeux avec cette belle candeur des yung ladies américaines—candeur, soit dit en

passant, dont le fond n'a rien de candide. De même que chez nous et malgré ce qu'on a dit de l'indépendance d'allures des jeunes filles américaines, les mamans plus fortes, moins vives de démarche, marchaient derrière en costumes foncés et surveillaient leurs progénitures, l'œil aux maris possibles. Je vis peu de fillettes seules et encore n'avaient-elles pas les allures, la tournure cavalière des crânes misses de Philadelphie. Les hommes eux étaient en très petit nombre.

C'était un peu, somme toute, le public de nos boulevards vers trois heures, alors que les administrations, les bureaux, les affaires retiennent dans les maisons la majorité du sexe laid. Mais tout ce monde avait un cachet d'élégance et, même dans le mauvais goût, de recherche du joli et du gracieux qui me frappa. Washington-Street moins large que States-Street n'était pas moins animée. On y remarquait sur la droite un énorme bâtiment, édifice municipal ou national évidemment et qui était le City-Hall. Enfin, chose curieuse, à ce coin de la ville d'une coquetterie européenne aucun immeuble à vingt étages ne venait écraser de sa hauteur choquante les constructions avoisinantes.

Tout au plus distinguait-on au loin le sommet de Tacoma-Building et celui du Masonic Temple, dont le vingt-deuxième s'apercevait vaguement sur la droite. Ce mouvement, cette animation, ce bruit, ce « chic » des magasins et des passants, ce joli ciel clarifié par les pluies précédentes, tout distrayait le regard et aidait à oublier un instant la grâce obsédante des souvenirs parisiens.

Toujours flânant j'arrivai aux bureaux du *Chicago-Herald*. Cet édifice, une des curiosités de la grande cité « enfonce » pour me servir d'un mot

exact, tous nos hôtels de journaux depuis le coquet et petit home du *Figaro* jusqu'au vaste bâtiment où s'élabore le *Petit Journal*. Reçu, je l'ai dit, de la plus cordiale façon par le Directeur, et promené à travers ce monde qu'il appelait son journal, je revins si étonné de ce que j'avais vu que le lendemain sur mes instances le prince Roland Bonaparte se résolut à aller jeter un coup d'œil sur ce journal « Vingt et unième siècle ». Le docteur, M. de Pierrefeu et moi l'escortâmes. Le digne directeur du *Chicago-Herald* m'avait, en effet, prié de transmettre à Son Altesse son désir de la voir faire à son building l'honneur d'une visite. Aussi M. Scott fût-il enchanté quand nous arrivâmes dans son vaste bureau. Il accourut au-devant du Prince. C'était un petit homme au regard vif, à la démarche ronde et bon enfant. Après les présentations d'usage dans lesquelles je me serais probablement empêtré faute d'un anglais suffisant sans l'aide du Prince lui-même, le maître du lieu nous fit apporter des sièges. Je l'observai attentivement. M. Scott, une des grandes fortunes de l'Illinois, évoquait à mes yeux le souvenir de Villemessant, mais d'un Villemessant anglo-saxon. Petit, replet, légèrement bedonnant, le rose de la santé à fleur de peau, des cheveux et des moustaches d'un joli blanc, ce digne gentleman respirait la bonne humeur et la gaîté. Ce devait être un homme heureux en tout, un de ces veinards à qui tout réussit comme si leur extérieur joyeux et sain attirait cette courtisane capricieuse qui est la fortune. Il vint au Prince et, en quelques mots, lui exprima tout le plaisir que lui causait sa visite. Nous nous assîmes en cercle devant son bureau, meuble monumental d'acajou derrière lequel le

directeur du *Herald* disparaissait presque et la conversation s'engagea fort courtoise mais, seuls, Son Altesse et le docteur y purent prendre une part active car M. Scott ne savait pas un mot de français.

Les premiers compliments échangés, le journaliste, cédant à un petit mouvement d'amour-propre bien américain, sonna. Un nègre parut. Il ouvrit, sur un signe, des armoires dissimulées adroitement dans les boiseries des murailles et nous apporta quelques spécimens d'un fort joli service de porcelaine, rangé là, côte à côte, avec des pièces d'argenterie qui nous parurent de prix. Ces divers objets nous dit avec satisfaction notre hôte, sont placés là en vue des repas que je suis souvent obligé de prendre au journal même. Après avoir payé notre tribut de louange aux porcelaines, nous dûmes admirer un meuble que tout d'abord ont eût pu prendre pour un aquarium. C'était un crachoir, une magnifique vasque de marbre blanc agencée pour l'usage cher aux fumeurs yankees et dans laquelle quelqu'une des opulentes beautés chères au cœur d'Armand Silvestre eût pu prendre un bain de siège.

J'ajoute que M. Scott ne paraissait se servir, en aucune façon, de cet instrument mais c'est avec la plus légitime fierté qu'il nous le fit contempler sur toutes ses faces. Peut-être était-ce là the finest « crachoir » of United states. Il était évident que l'honorable directeur se sentait fier d'être Américain en contemplant ce splendide carrare promis aux expectorations de ses invités car, chose plus curieuse encore, M. Scott ne crachait pas. Après un coup d'œil aux innom-

brables tuyaux acoustiques, téléphoniques, télégraphiques qui aboutissaient à sa dextre dictatoriale. M. Scott se fit donner son chapeau et nous précédant, se mit en devoir de nous faire visiter toute l'installation de son journal. On surprendrait sans doute beaucoup nos typographes français et nos machinistes si on leur disait qu'à Chicago les diverses équipes d'ouvriers que nécessite un travail tel que le tirage du journal le plus répandu de la région, ont chacune leur bar room et leur bath room. En des pièces toutes revêtues de marbre, ce qui a coûté sans doute horriblement cher, mais ce qui permet d'avoir toujours, malgré les encres, malgré la fumée, malgré les graisses employées, des murs constamment blancs, éblouissants de propreté, en des pièces dis-je, d'une somptueuse netteté, de jolis bars tenus avec soin s'alignaient. Des plats variés et appétissants, des assiettes deviandes toute servies, du thé, du café bouillant attendaient le moment où protes, typos, compositeurs, conducteurs, machinistes, plieurs et plieuses, employés rédacteurs, enfin toute la population dont se compose un journal comme le Chicago Herald, allait venir, le travail fini, se restaurer au barroom. -- Les diverses salles à manger rivalisaient de netteté appétissante et de soin. Les bars des grands hôtels n'étaient pas mieux tenus et même on y trouvait la vitrine obligatoire avec, dedans toute la variété des gros cigares américains. M. Scott nous expliqua que grâce à ce système — véritable coopération des divers corps de métier occupés au journal, un ouvrier qui, au dehors serait déplorablement nourri pour 1|2 dollar trouvait là pour vingt cinq ou trente cents de quoi se refaire

érieusement. Nous vîmes à l'œuvre deux typographes lesquels engloutissaient des tranches de roastbeef qui pouvaient compter en effet comme fortifiantes ! Les bath-room, petits mais pratiques servaient aussi de salles d'hydrothérapie. Aussi en sortant de leur travail plus ou moins salissant chaque ouvrier pouvait prendre en toute tranquillité et à toute heure soit un bon bain tiède, soit une douche. De là il se rendait dans son petit compartiment pour y passer des vêtements de gentleman et sortir de là, correct, propre, frais comme un élégant quittant le Hamman. Après quelques incursions dans les bureaux de la rédaction, alors en plein travail nous descendions vers le hall gigantesque où grondait la trépidation des machines. Toujours malin autant que pratique, M. Scott a su exploiter ce qu'a de curieux le spectacle de cette espèce d'Etna. Un escalier de fer court à mi-hauteur d'une des murailles, bordé d'une solide rampe de cuivre et le public est invité à venir de ce balcon voir la manœuvre étourdissante et assourdissante des machines du Herald. Nous y suivîmes notre guide et peu après un compositeur vint apporter tout frais à son altesse le numéro du Dimanche qui venait d'être terminé. On sait que les papers américains au contraire des nôtres sont beaucoup plus fournis le Sunday que les autres jours. Il en est qui donnent jusqu'à cent pages. De quelle littérature ? J'aime mieux ne pas approfondir. Quoi qu'il en soit le numéro du Sunday's-Chicago-Herald était fort bien rempli orné de dessins intéressants. Dans le vide solennel du désœuvrement dominical ces journaux-volumes rendent aux Yankees l'immense service de leur aider, sans fatigue, à tuer le temps que la religio

soustrait aux business ! Nous longeâmes l'espèce de promenoir où nous avait engagés notre hôte et de là nous pouvions voir et surtout entendre les machines du journal dans le feu de leur manœuvre. Au long de cette salle je comptai une vingtaine de rotatives assez semblables à nos Marinoni mais qui débitent les numéros en travers au lieu de les présenter de face.

Les rouleaux sont placés de biais. La rapidité ne m'en parut pas supérieure à celle de nos presses parisiennes. Mais cet alignement en peloton régulier de vingt monstres de fer marchant, frappant, recommençant leurs mêmes gestes automatiques et brusques avec la même précision et la même vitesse, les ouvriers qui surveillaient attentivement la manœuvre arrêtaient par moment la marche pour retirer un exemplaire « mâché » et repartaient de plus belle, tout cela constituait un spectacle intéressant encore que déjà vu; de grosses lampes électriques, — la machinerie étant située dans les sous-sols — éclairaient de leur lumière maladive cette scène curieuse et tous les détails du vitrage et de l'installation tout entière frappée au coin de la plus récente des perfections. Nous descendîmes et passant prudemment entre les presses haletantes nous allâmes visiter les deux énormes machines par lesquelles se mouvait l'écheveau indéchiffrable des courroies sifflantes et grondantes dont le vent nous souffletait de tous côtés. En passant sous deux roues plates où filaient à une allure vertigineuse deux énormes rubans de transmission, M. Léandri sentit son chapeau brusquement soulevé. Il le rattrapa dans un état déplorable. Je venais ensuite et le même accident faillit m'arriver. Je retirai à temps mon tube qu

n'eut qu'une chiquenaude. Le Prince à nos deux cris s'était retourné et — inquiet — il nous recommanda une prudence absolue. Quant à M. Scott il souriait, mais visiblement il y avait dans son regard un certain dépit et le naturel l'emportant, il ne put s'empêcher d'émettre la réflexion, qu'un accident arrivé au prince Bonaparte dans les bureaux du *Chicago-Herald* eut été pour les lecteurs du journal « the greatest attraction ». Son Altesse sourit de bon cœur à cette saillie, mais elle ne jugea pas à propos de devenir la proie d'une rotative pour donner au digne M. Scott la plus palpitante des dernières nouvelles !

En remontant du machinery-hall il nous fallut visiter la composition où, dans une salle vaste comme un théâtre, cent-cinquante compositeurs travaillaient debout devant leurs petits casiers: puis nous allâmes à la clicherie où se tenaient en permanence les hommes chargés quand arrive le croquis du fait du jour apporté au fur et à mesure « des événements » par un des artistes attitrés du journal — d'en faire la reproduction dans les colonnes du *Herald*. J'observai à cette occasion la différence immense, et vraiment tout à notre désavantage qui sépare l'ouvrier américain de l'ouvrier français dans ses rapports avec cet être privilégié qui s'appelle le patron. Partout où nous avions passé les ouvriers et les employés sans même tourner la tête avaient continué tranquillement leur travail. Fondeurs jetant les formes dans la chaudière, conducteurs huilant leurs machines tous avaient montré la même ardeur à la besogne sans que notre présence parut les intriguer en rien. A la clicherie en ce moment on chômait.

M. Scott nous apprit que les dessins n'étaient

pas encore descendus. Sur cinq hommes présents dans cette pièce, un seul se dérangea — le plus âgé et le chef évidemment ; il nous fit obligeamment voir la manœuvre des puissants appareils à lumière électrique et oxhydrique dont il avait la direction. Pendant tout ce temps les quatre aides étendus sur des établis ne bougèrent même pas, la présence de M. Scott ne leur fit faire aucun mouvement. Quant au directeur du Hérald, il ne me sembla pas effleuré du moindre sentiment d'étonnement ou de mauvaise humeur. Ces ouvriers n'avaient rien à faire. Ils se couchaient à leur aise ! Tout ce qu'il leur demandait c'était de se démener au moment du travail pressé !

Eh bien, j'affirme que dans ce simple fait il y a une manifestation de la vie sociale, un trait de mœurs tout à l'honneur de l'Amérique. Les relations d'employé à patron sont beaucoup moins humiliantes que dans la vieille Europe. Le yankee ne sort pas de ce raisonnement. Je vous paye tant pour que vous me fassiez tant d'ouvrage. Faites le comme vous voudrez peu m'importe. — Je mets en fait que dans un atelier parisien tout ouvrier qui prendrait dans sa journée, même après un coup de collier éreintant, un quart d'heure de repos pour s'étendre serait vivement pris à partie par son chef. Entre eux les ouvriers le traiteraient de fainéant, de couleuvre et d'endormi. L'idéal pour le travailleur européen c'est de donner à son patron plutôt l'illusion d'un travail acharné qu'une peine réelle. Nos ouvriers de Paris ont un joli mot pour cela : Masser. Il faut avoir l'air de faire des « Masses » d'ouvrage. Il faut masser et ça épatera le bourgeois ; jamais, dit-on volontiers d'un ouvrier, on ne le voit inactif et c'est là le

plus bel éloge. L'Amérique, on doit le dire, parait s'être affranchie de ces petitesses d'esprit.

En nous reconduisant à l'ascenseur M. Scott demanda à son Altesse si sa soirée du lendemain était prise. Sur sa réponse affirmative, le digne gentleman exprima tous ses regrets puis il me prévint que je recevrais le surlendemain une invitation à dîner à son club ce dont je le remerciai en acceptant.

Nous quittâmes les bureaux du journal comme sonnait minuit.

Le retour au Leland hôtel nous permit de constater qu'il existait un Chicago de nuit aussi attrayant que le Chicago de jour au moins pour les quartiers du centre que nous traversions. Partout flamboyaient des portiques de gaz indiquant de nombreux théâtres, des music-hall variés. De tous ces endroits sortait une foule bruyante et fêtarde. Nous avisions de nombreuses ladies à l'allure significative, la plupart assez jolies quoique outrageusement plâtrées. Beaucoup de magasins gardaient à la mode anglaise leurs vitrines ouvertes et éclairées derrière l'acier prudent d'élégants grillages. Au bout de Madison une vive lumière indiquait la présence sur le bord même du lac d'un établissement de plaisir. C'était une copie de nos Folies-Bergère qui se baptisait Trocadéro. On sentait que Chicago n'était pas une ville puritaine et que la vie nocturne avec tous ses plaisirs et toutes ses fantaisies y tenait une grande place. Une seule chose gâtait un peu la scène. Tout le long de States-Street nous comptâmes jusqu'à huit musées anatomiques, collections d'horreurs variées où s'exhibaient des êtres humains affligés d'épouvantables difformités. L'amour des Chicagolais

pour les phénomènes touche à l'idolâtrie. A cette époque on montrait dans un de ces établissements le plus cauchemardant des hommes squelettes: un malheureux phtisique et étisique au suprême degré, positivement atteint d'une espèce de clarification, de vitrification du système osseux qui rendait son thorax transparent comme de la corne. Le souvenir me hante encore de cette horreur, de cet épouvantable monstre auquel les membres inférieurs atrophiés, ses bras démesurés et sa tête maladive ornée de lunettes d'or donnait l'aspect de ces gnômes apparus dans les accès de fièvre. Nous nous arrêtâmes pour siroter au coin de Wasbach avenue et de Madison un verre de bière de Pilsen ou du moins soi-disant telle et nous agnâmes nos « rooms » les oreilles pleines encore u vacarme des machines du Herald.

Le lendemain nous allâmes en corps jusqu'à poste plutôt pour faire une courte promenade ue pour y prendre notre courrier et comme nous evenions vers le Michigan je m'arrêtai, brusqueent surpris en apercevant sur le seuil du Leland eux rayons lumineux qui, à n'en pas douter, émaient d'un couple de gentlemen debout sous le orche de l'hôtel et dans les yeux droits desquels ncastraient deux rondelles de cristal.

La présence de deux monocles, à cette heure, plein Illinois était bien faite pour confondre on intellect. J'en demeurai stupide. Le Prince mon étonnement et s'informa de ce qui le usait.

— C'est répondis-je que j'aperçois une chose n surprenante.

— Quoi donc, fit le docteur déjà intéressé, ait ce du domaine de l'anthropologie ?

— Peut-être dubitai-je. Regardez bien.

— Je constate, reprit l'héritier de Broca, la présence de deux faisceaux irradiants lesquels partent à n'en pas douter des prunelles de ces personnages qui plantés devant le Leland, paraissent attendre quelqu'un.

— Quels personnages? questionna vivement le Prince.

— Mon Prince, fis-je, ce sont des monocles!

— Alors, affirma le neveu de Napoléon, ce ne peuvent être que mes amis MM. de Julvécourt et Périer. Eux seuls sur toute la surface du globe ont résolu le problème de la stabilité des monocles. Ils en ont même résolu la bi-stabilité car on voit rarement l'un sans l'autre! Nous ne tardâmes pas à reconnaître que le diagnostic de notre « Chief of party » était d'une exactitude rigoureuse. A notre aspect les deux monoculistes poussèrent des onomatopées qui n'avaient rien d'Anglo-Saxon et le plus corpulent s'en vint au-devant de nous souriant.

C'était bien en effet le comte de Julvécourt autrefois compagnon du Prince à cette école que les Saint-Cyriens appellent traditionnellement le pékin de bahut. De St-Cyr datait pour les deux officiers une amitié des plus cordiales, et des plus charmantes. Légèrement gras mais d'une impeccable cambrure de reins, M. de Julvécourt avait ce que j'appellerai le type à la Mayenne, type français s'il en fut! La bouche ironique et fine surmontée d'une légère moustache en crocs à désespérer Van Dyck lui-même, toute sa physionomie respirait le boulevardier au point qu'après m'être abîmé cinq bonnes minutes dans sa contemplation je cherchai instinctivement des yeux la terrasse de Larue. Fort spirituel et d'un entra

jamais démenti, je sentis circuler en lui ce vieux sang français dont les heureux possesseurs se font rares en notre bonne Gaule envahie par le rastaqoüerisme et la finance. Il en existe encore Dieu merci, quelques uns de ces fins gentilshommes et que l'agent de change olâtrie n'a pas envahis et je me rappelai à propos ces noms de Tassin de Villiers et de Pierre de Seyssel... amis chers dont les cahots de la vie m'avaient trop tôt séparé ! Gentilshommes très XVIIIme siècle dont l'aimable fantaisie colora d'un reflet charmeur les heures si souvent pénibles du collége et du régiment.

Le compagnon du comte appartenait lui, à cette espèce de boulevardiers qui, M. Brunetière me saura gré de cette réminiscence Bossuetienne — savent montrer à l'occasion une âme maîtresse du corps qu'elle anime. M. Périer sans avoir en apparence autant de robuste vigueur que son co-monocle possédait contre les fatigues inhérentes à tout voyage une résistance au moins égale et une bonne humeur tout aussi inaltérée et inaltérable.

— L'un et l'autre d'ailleurs s'offraient le paradoxe qui est bien de « chez nous », d'un voyage à travers l'Amérique anglais sans vouloir à aucun prix émettre même un soupir dans la langue de ce Brummel avec lequel ils avaient des affinités. Tout au plus condescendaient-ils à appeler un menu « meniou » et des pommes de terre « pioumes de bar » ce qui la plupart du temps leur causait de très grosses surprises. Ils étaient heureusement par la pantomine d'une force à renverser Félicia Mallet et leurs pérégrinations à travers le continent rouge eussent pu s'intituler "le voyage de Debureau." Il est vrai qu'avec les nègres de l'Union ce procédé vaut mieux qu'un autre car ces anthro-

poïdes ne comprennent en général aucune langue humaine et les lois américaines ont bien fait de les protéger vigoureusement contre l'impatience de leurs concitoyens blancs. Je sais une phrase qui pourrait s'intituler dialogue de la botte et du... rein et dont pour ma part j'aurais certainement abusé avec ces misérables agressifs et mauvais pour rien, pour le plaisir, comme on dit dans Marion !

MM. de Julvécourt et Périer venaient du Mexique où ils avaient exploré quantité de pays en papo-catepet, cet latepet, queuzacohalcas et autres désinences « incas » qui ont l'air de ces vilains mots qu'une ingénieuse pudeur renverse. Ils avaient subi la soif dans les déserts de l'isthme, la faim dans les Ventas de la Cordilière, ils avaient chassé le caïman, parcouru sans quitter l'étrier des myriades de kilor tres, fait le coup de feu avec les indiens et — c i est plus dange-reux — avec les blancs, à Mexico on avait un ins-tant filé puis arrêté M. de Julvécourt qu'un alcade trop zélé prenait pour Arton avec lequel il n'avait pourtant aucun point de ressemblance, car le grand nom de ce pérégrinant et insaisissable cor-rupteur hantait même les cervelles mexicaines, ils avaient enfin traversé en canot à pétrole, les rivières Papaloapan et autres de l'intérieur mais jamais, au grand jamais, leurs yeux n'étaient restés un instant veufs de leurs baccarats et jamais, même quand sur la ligne de Denver leur locomotive sauta, leurs monocles immuables ne lâchèrent leurs orbites !

Les premiers shake-hand échangés nous liâmes plus ample connaissance et notre caravane s'accrut de deux charmants compagnons grâce auxquels

cette ville de goujats prétentieux, d'ouvreurs de portières enrichis et de brasseurs d'affaires mal élevés nous parut amusante au possible. Pour commencer nous arrêtâmes pour le lendemain matin même et — en corps — une visite à l'exposition.

Ce fut donc au nombre imposant de sept que nous nous rendîmes le jour suivant à ce fameux World's Fair pour qui retentissaient dans le monde entier les zimboum boum de la plus effrontée réclame. On nous avait à notre passage à New-York fortement bêché Chicago et son exposition. Il y avait certes exagération de la part de ces rivaux jaloux mais on va voir, qu'en somme, avec ses dehors pleins de promesses, avec des éléments d'intérêt et de pittoresque absolument uniques au monde, ce World's Fair eut pu être toute autre chose. Mon jugement initial et final sera celui-ci. Quel malheur que cette foire du monde, ses buildings, ses colonnades en carton plâtre, son immense étendue et son lac n'aient pas été à la disposition d'un français. Que n'aurions-nous pas fait avec tout cela, avec les sommes énormes engloutiesen cette entreprise c'eut été un éblouissement. Les américains se sont donné beaucoup de mal mais dès l'abord trois fautes de goût des architectes sont sensibles : ils ont masqué complètement la vue sur leur lac qui pourtant eut pu se prêter à d'admirables perspectives. Les quelques spécimens de ces petits établissements exotiques et de ces lieux de plaisir chers au flâneur et au visiteur fatigué, cafés de tout genre, reconstitutions orientales, panoramas, évocations de la vie et des mœurs populaires de l'étranger, tout cela fut parqué honteusement en une léproserie qu'on baptisa de

Midway plaisance au lieu d'être comme chez nous répandu avec tact et bonheur un peu partout. De là une solennité et disons le mot un vide ininterrompu et regrettable.

Enfin, outre le prix d'entrée fort élevé (environ 2 fr. 50) on devait à chaque instant payer pour profiter des rares attractions espacées au long de ce véritable territoire.

En résumé, le World's Fair a été une salade que les yankees ont oublié d'assaisonner !

Notre départ pour la Columbian exposition s'effectua par un petit rail-road spécial dans d'affreux wagons peints en jaune qu'un système barbare et automatique fermait brusquement d'une simple barrière de fer, laquelle a dû pratiquer sur les doigts des voyageurs de fâcheux traumatismes. Ce railway partait justement du pier situé en face du groupe des grands hôtels Leland, Auditorium, Victoria, etc... Le docteur avait calculé de façon à nous faire prendre un « direct », ce qui réduisit la durée du trajet à 20 minutes de bonne vitesse. Encore une faute de goût et non des moindres que cette ligne malpropre longeant sur la gauche une digue faite de deux rangées de pilotis noirs et tristes enserrant des amas de pierres. Certainement l'indifférence de l'Américain pour le luxe inutile peut se contenter de ce rempart tout primitif aux lames parfois mauvaises du Michigan.

Mais vraiment ce spectacle n'était pas fait pour prévenir favorablement les visiteurs tant sollicités. Les ingénieurs américains sont assez forts pour venir à bout d'édifier là une digue en pierres et en briques qui aurait au moins pour elle sa régularité et sur laquelle ils pourraient faire circuler une promenade avec garde fous dans le genre de

celles qui décorent nos jetées. Cette bordure — comme abandonnée, même — par endroits — laissant voir l'effondrement de ses matériaux, empêchait positivement de goûter, comme on l'aurait fait sans cela, la beauté du Michigan, dont les eaux calmes s'étendaient au loin, bornaient l'horizon. Sur la droite le spectacle était plus intéressant, une suite de quartiers dont quelques-uns décorés de belles avenues, d'hôtels luxueux, de buildings confortables et d'agréables villas. Mais, autre faute de goût, comptons-les si vous voulez, la gare d'arrivée, cette station qui devait recevoir Lucullus allant chez Lucullus c'est-à-dire le monde allant à la fête du monde, se réduisait au plus misérable des quais. Un quai dont une gare de la banlieue parisienne eut rougi. La voie à cet endroit formait viaduc. Aucun abri, aucune salle d'attente, de grossières balustrades de bois séparant le trottoir de l'arrivée et celui du départ! Rien, absolument rien pour relever la nudité de cet arrêt. Pas même, comme on l'eut improvisé chez nous, des mâts ornés de drapeaux ou d'oriflammes. Des poteaux mal équarris désignent la sortie. Avant de suivre leur indication, nous nous arrêtons un instant à contempler le panorama de World's Fair que — grâce à notre position dominante sur le viaduc — nous embrassions du regard à peu près complètement. La masse des bâtiments de l'exposition Colombienne fait assez bon effet. Il y a de la quantité. La qualité, nous n'en pouvons juger de là. Les immenses galeries ont l'air jetées un peu au hasard et aucune harmonie ne se dégage de cet assemblage de constructions colossales. On aperçoit de ci de là deux ou trois dômes lourds et disgracieux. Enfin ce qui nous choque

surtout c'est l'avenue qui va nous conduire au World's Fair. Entre deux rangées de bâtisses à peine crêpies et où s'installent déjà de douteux bar-rooms où l'étranger sera détroussé à la façon de l'oncle Sam,—mon ami, entre ces maisons laides, une rue toute dépavée, une fondrière qu'on macadamise en toute hâte. Tout cela a un aspect inachevé qui surprend. Voilà bientôt un mois que l'exposition est ouverte et, sur notre gauche, dans une enceinte de murs, les constructions d'un village irlandais et de divers édifices enclavés dans l'annexe de Midway plaisance en sont encore aux fondations. Quel retard ! Je comprends maintenant l'insistance des yankees avec lesquels j'ai causé les jours précédents. « C'est en septembre qu'il faudra voir le World's Fair ! »

— Sapristi ! fait M. de Julvécourt, en relevant le bas de son pantalon : Nous allons franchir une zône marécageuse en diable.

Le docteur, lui, pressé de pénétrer dans l'exposition, a déjà descendu l'escalier du viaduc. Nous le voyons trotter courageusement à travers les fondrières. Bientôt nous le rattrapons et nous arrivons tous ensemble devant les guichets du World's Fair.

Troisième faute de goût : Sous le prétexte de remplacer le petit tourniquet métallique en usage chez nous les managers de la great exhibition on Earth, ont fait dresser des tourniquets de bois massif qui semblent destinés à dénombrer le passage d'un troupeau de bisons. C'est bien autre chose que l'inoffensif enregistreur de nos expositions. Ce n'est plus dans l'abdomen où sur les reins qu'on reçoit le choc de l'instrument, c'est dans le nez, dans l'œil, sur son chapeau, dans les

jambes, partout. Un poteau central énorme, où s'embranchent six poutres transversales, s'élevant du sol à une hauteur de deux mètres environ, pivote sur la poussée du visiteur. Mais, pour peu qu'un imprudent s'engage derrière vous, il reçoit à la volée une bastonnade en règle. S'il ne tient bon il est jeté par terre. Le docteur ayant pénétré tête baissée dans l'appareil, je l'y suivis et, bientôt atteint par les bras du poteau, je voyais mon chapeau et mon lorgnon dégringoler immédiatement. Plus prudents, le Prince Roland et nos compagnons passèrent avec un sage lenteur et évitèrent ainsi tout désagrément. Les monocles de nos deux boulevardiers n'eurent pas un tressaillement.

Tout de suite nous nous dirigeâmes vers le point central, le point culminant, la great attraction, le « clou » de cette exposition interminable et interminée, vers le great Basin. Nous longeâmes l'Horticultural building, vaste caserne dominée par un dôme assez laid pour que je n'insiste pas et presque entièrement remplie d'oranges échafaudées — ce qui est drôle pendant cinq minutes et fastidieux pendant vingt. Nous franchîmes des canaux capricieux et coquets sur de petits ponts en dos d'âne mi-chinois, mi-Vénitiens.

Enfin, tournant à droite, nous laissâmes le Fisheries-building aux pilastres romans si heureusement adornés de tous les poissons de la création et de tous les crustacés des halles centrales. Nous cotoyâmes l'immense bâtisse du "government "et du "manufactures and art" building et bientôt une éclaircie nous avertit que le Basin, la pièce de résistance, le clou architectural du Worlds-Fair n'était pas loin.

Au moment où nous débouchâmes sur l'immense et somptueuse piazza baptisée Great basin par le guide officiel, le soleil qui, pour un moment, avait voilé de lourdes vapeurs sa face resplendissante, se dégageait enfin et tombait d'aplomb sur ce décor absolument théâtral. C'était le triomphe du carton plâtre : mais il eut été profondément injuste de ne pas constater l'effet très réussi de l'ensemble. A nos pieds, courant entre deux rampes de balustres semées de statues et de plantes vertes, un canal dans le goût vénitien aboutissant à une pièce centrale gigantesque ; des gondoles couraient sur les eaux jaunâtres et peu engageantes du Michigan, conduites par des troubadours de pendule. Je reconnus avec horreur les derniers figurants d'*Haydée*. Il n'y manquait qu'une ritournelle d'Auber.

Culottés d'azur, une petite veste rose faisant ressortir la lourdeur de leurs... bases anglo-saxonnes, des gondoliers grands, roux, affreux, maniaient l'asnpect avec une grâce d'éléphant s'essayant aux révérences. Mon regard ne s'arrêta pas longtemps sur cette fâcheuse réminiscence, chez nous réservée aux seuls bronzes de bazar. Je levai les yeux et je restai surpris. A perte de vue un étalage de palais, de colonnades, de porches, de tours, de frontons... s'étendait, du Michigan que masquait une rangée de corinthiennes alignées par quatre jusqu'à une espèce de building qui ressemblait prodigieusement à un œuf privé du sommet de sa coquille. Peut-être était-ce un hommage à Christoforo. Sur les deux côtés du rectangle les architectes américains avaient tenu à accumuler les splendeurs architecturales et à faire parade de leur érudition. Erfuhrt ayant eu un parterre de

rois, Chicago se devait un assemblage de palais à faire loucher la dame au taureau autrement dite Europe. Je retrouvai dans chaque détail de ce vaste tableau le Parthénon, Saint-Marc, la Colonnade du Louvre, Saint-Pierre de Rome, la Géralda de Séville, les pièces d'eau de Versailles, les monuments de l'Espagne gothique, ceux de l'Espagne mauresque... Un éblouissement de ressouvenances!

— Et Christophe? arguai-je, ne voyant rien dans cette immense machine qui me rappelât le héros sous l'invocation duquel on l'avait placé?

— Voyez l'orfèvrerie, dit le docteur, toujours distrait.

— Pardon fis-je, je n'ai pas dit Christophle.

— Ah! s'écria l'anthropologiste, j'avais cru entendre.

— Et puis, fit le Prince, vous êtes profondément irrespectueux.

— Soit, consentis-je; où trouvez-vous dans tout cela trace de Colomb? A part l'administration building qui offre aux admirations du monde l'œuf... le fameux œuf...

— En effet, appuya M. de Julvécourt, l'homme qui a découvert l'Amérique eut eu droit, ce me semble...

— Mais interrompis-je, Colomb n'a pas découvert l'Amérique. — Ah bah, gesticula M. Léandri Ce n'est pas Christoforo Colombo né à Calvi (Corse) qui a fait au nouveau monde l'honneur de le découvrir! Monsieur vous me rendrez raison d'une aussi violente entorse à la vérité historique.

— Pourtant, tremblai-je, il a été démontré jusqu'à l'évidence que bien avant Colomb des navigateurs venus du vieux continent avaient débarqué...

M. Léandri devint rouge. Il me regarda d'un air qui ne présageait rien de bon. .

— Monsieur, fit-il, seul, un corse pouvait trouver l'Amérique et si ce n'est pas Colomb alors c'est quelqu'autre fils de la vieille Cyrnos!

— Non, déclarai-je, et si votre colère doit frapper un coupable, que les Dieux détournent de moi votre ire. Si quelqu'un mérite vos anathèmes, ce n'est pas votre modeste journaliste de compagnon.

— Qui est-ce, alors, Monsieur, qui est-ce, clama notre ami.

Le Prince s'était mis à tousser énergiquement. Je laissai passer l'accès et très carrément.

—L'opinion sur laquelle je me base, répondis-je, est celle d'un américaniste émérite, d'un américaniste dont le nom fait autorité...

— Eh oui, finit par dire le Prince. Vous citez là un auteur qui gêne ma modestie, Sans contester la découverte des côtes Nord Est de l'Amérique par des navigateurs scandinaves, et sans par conséquent causer la moindre contrariété à M. de Chateaubriand qui s'est beaucoup étendu sur la question dans la préface de son voyage, je fis au congrès international des anthropologistes en 1888 à New-York une communication qui va sans doute affliger notre ami Léandri. Il est possible, c'est même probable selon moi, que le continent américain ait été découvert auparavant par les Chinois.

Un savant français a découvert de nos jours, dans un ouvrage chinois très ancien, le récit de voyages de quelques prêtres chinois dans un pays très éloigné qu'ils appelaient Fu Sang et que l'on suppose être la côte nord-ouest de l'Amérique. « Cette supposition, ajouta le prince, peut être

exacte, comme elle peut être erronée. Nous n'avons pas le moyen de la vérifier. Mais il est un fait que nous connaissons : c'est que mon ami, M. Désiré Charnay, dans ses explorations au Mexique, a trouvé à Palanqué un symbole boudhiste représentant l'idée de la perfection morale. Ce symbole est très commun en Chine, où l'on peut le voir peint sur de nombreux monuments. J'ai même en ma possession une antiquité chinoise sur laquelle se trouve ce symbole. Or, un objet exactement semblable a été trouvé au Mexique. Ces coïncidences sont au moins curieuses.

— D'ailleurs, conclut le petit fils de Lucien, Colomb n'a pas été oublié et si vous voulez vous donner la peine de traverser cette place ensoleillée vous découvrirez sur la gauche une reconstitution du couvent de la Robida et là doit être réuni tout ce que l'on a pu rassembler de reliques Colombiennes.

— Go-ahead ! dit M. de Pierrefeu, mettons le cap sur le point indiqué.

Nous « mîmes le cap » et nous commençâmes par longer le great-basin. Cette superbe pièce d'eau avait fort bon air. L'Agricultural Building, le Machinery-Hall, les bâtiments de l'électricité, des mines, des manufactures and liberal arts lui faisaient un second plan de colonnades variées, presque toutes de mode Corinthien. Tout cela était neuf, fëeriquement blanc et, sous l'averse des flèches solaires, prenait un aspect grandiose — et même artistique. Aux points d'intersection des canaux, des rostres s'érigent, construits selon la plus pure tradition attique. De lourds animaux de plâtre — vus à une certaine distance — supportables, s'enlevaient sur un repoussoir de pal-

miers, de phénix, de canas aux larges éventails vert sombre, contribuaient à donner un cachet civilisé et européen au panorama gigantesque qui déroulait de tous côtés son paravent de palais. Nous nous arrêtâmes devant la galerie allégorique, la grande fantaisie monumentale de Frederick Mac-Monnics.

De chaque côté de l'esquif antique, deux rangées de rameuses, — chiourme succulente —, le corps légèrement incliné sur leurs avirons poussaient vers le lac la hautaine silhouette de la Columbia, assise au sommet du vaisseau, dans une cambrure aristocratique des reins, sa poitrine élégante dégagée de tous voiles, pointant orgueilleusement dans l'air bleu. Cette tête froide mais fine, ce coup long, ce torse allongé et robuste en sa délicatesse même, tout cela me parut le type même de la beauté américaine et je restai convaincu qu'un modèle de pure race Yankee - une Philadelphienne sans doute puisque c'est là que de l'avis général se rencontrent les plus jolies misses de l'Union — avait posé pour cette pièce du groupe. Il y avait là-dedans beaucoup de raideur, mais aussi ce que j'appellerais une « iron-beauty » « une joliesse de fer ». Ces filles de pionniers cachent en effet d'inusables muscles sous la plus frêle des apparences !

Quant à la Liberté d'or qui faisait face à l'autre bout de la Piazza à la fontaine allégorique, je n'en parle que pour mémoire et comme d'un devoir fort bien fait : une copie grecque non sans mérites.

La seule grosse faute commise sur ce point capital de l' « exhibition » fut à coup sûr la colonnade qui derrière cette Minerve colossale barre l'hori-

zon. Pourquoi avoir masqué complètement le lac? Ah! qu'un architecte de sang latin eut tiré de cette immensité glauque de beaux effets de perspective. Les Grecs cachaient-ils donc les flots de sinople de leur archipel et n'édifiaient-ils pas au contraire leurs temples dans les conditions panoramiques les plus vastes! Pourquoi cette borne stupide mise à l'espace et ne pouvait-on laisser au moins un dégagement central, un haut portique qui eut joué les « perspectives » du cap Sunnium et autres « points of view » célèbres !

Ainsi réfléchissant, nous étions arrivés au « Couvent » réinstitué de la Robida.

— C'est en effet, dit le Prince, l'exacte reconstitution du cloître où Colomb vint chercher les encouragements moraux dont il avait grandement besoin. Ce fut là que le prieur franciscain, Frère de Marchenna, recut le grand homme affligé, rebuté et sur le point de renoncer aux glorieuses pensées qui étaient sa vie même. Le navigateur éprouvait alors toutes les déceptions. Il faut, pour soulever ces questions pareilles à des mondes une force d'âme, une énergie, une persévérance qui lorsqu'elles manquent au génie le font avorter. Peut-être existe-t-il en ce moment des Napoléon, des Newton, des Colombs, végétant obscurément en d'infimes conditions. Il manque peut-être à leur intelligence les conditions de développement nécessaires, il leur manque surtout la force. Etre irréductible. Etre fort, ne jamais perdre une seconde le but. Voilà le secret des éclosions sublimes du génie. Galilée, Colomb, Descartes, Fulton, autant de chercheurs illustres, qui, sans la trempe d'acier de leur âme persévérante et convaincue « usque ad mortem », n'eussent fait

que de bons professeurs. Donc Christophe comme vous l'appelez irrévérencieusement passait un vilain moment de doute et de fatigue et ce sera l'éternel honneur de ce franciscain, demeuré certainement obscur aux yeux des siècles sans cet épisode, d'avoir réconforté le seul homme au monde qui eût conscience d'un continent inconnu placé par delà les flots de l'Atlantique.

Grâce à son influence Colomb put exposer ses idées à la reine qui se laissa enfin fléchir. Ferdinand et Isabelle n'avaient pas grande confiance au fond dans l'entreprise du malheureux grand homme. Sans l'influence du clergé, si puissant alors, l'honneur de découvrir l'Amérique était réservé à quelque autre ; mais un siècle ou deux se fussent peut-être écoulés avant qu'un marin eut l'audace et la conviction nécessaire pour franchir l'énorme étendue des mers intercontinentales!

— Alors, fit M. Léandri, ce prieur fut pour le célèbre corse un véritable collaborateur.

— Vous l'avez dit, répondit le Prince.

Nous franchîmes le seuil du cloître. Dès le vestibule une désastreuse « mistress » vendait d'affreux *souvenirs* bagues, médailles, presse-papiers, cuillers. On sait que la manie des américains consiste à acheter dans tous les coins plus ou moins vantés par les guides de petites « spoons » souvenirs. Peut-être est-ce encore un hommage au navigateur. Ils pensent à l'œuf en dégustant les « eggs boiled » du « breakfeast. »

Ce musée nous fut une déception. La seule chose à voir nous parut être de vieilles gravures assez curieuses indiquant l'état d'esprit terriblement naïf qui se déclara en Europe après que la nouvelle des découvertes espagnoles y eut circulé.

On croyait retrouvée la patrie des cyclopes, des hommes sans tête, des hommes arbres. Toutes les fabuleuses contrées qui teintent d'un vague si piquant et si délicieux les récits des premiers missionnaires papaux et de l'illustre Marco-Paulo, on les plaça dans ce monde nouveau encore si plein de mystères. Le royaume du Prêtre Jean et bien d'autres états dont l'enseigne restera sans doute et malheureusement éternellement insoluble pour nous, avaient intrigué les imaginations pendant tout le moyen âge. On voulut les revoir dans l'étrange pays de ces hommes rouges, tout bariolés de teintures et vêtus de plumes aux tons éclatants. Mais, chose plus triste, ces anciennes et naïves estampes sont bien vite remplies du spectacle affreux des combats, des hécatombes, devrai-je dire, où ces inoffensifs, les naïfs et enfantins aborigènes deviennent pour la cruauté des aventuriers débarquant avides de conquêtes et hypnotisés par l'idée de l'or — une proie facile.

Les européens à coup de mousquet délogent ces infortunés presque nus, mal armés et superstitieux épouvantablement. C'est un massacre continu. Pan! Pan! les armes à feu font rage et par milliers, craintifs, ces pauvres diables s'enfuient laissant derrière eux le sol jonché de morts. Une étreinte douloureuse vous enserre le cœur. On a beau se dire que ces temps cruels étaient ainsi : que l'humanité a évolué : qu'une vie d'homme à cette époque pesait moins que l'existence d'une mouche, il est douloureux de songer aux ravages qu'exercèrent les Pizarre, les Cortès, les Almagrs et tant d'autres. Ils furent légion les bourreaux de l'Amérique et jamais on ne dira trop les fureurs de l'inquisition, la rage de mort qui poussa les

prêtres espagnols à décimer ces populations sans résistance. Rappelons du reste que le clergé catholique n'eut pas le monopole des odieux abus de puissance. L'histoire si mélancolique et bien plus récente d'Évangeline, l'horrible brutalité avec laquelle on brisa (plus que la vie) le bonheur tout familial, la douce et mythologique société des Acadiens. Fut-ce là l'œuvre des papistes ? Non. — Mais si Longfellow a sauvé de l'oubli cette grande injustice ce n'est pas Marmontel qui rendra le même service aux Incas et à leurs peuples. L'histoire effroyable des indiens aux prises avec les conquistadores, tyrans capricieux et insatiables n'a pas trouvé d'historien compatissant et ému. Le malheur s'attache jusqu'à la mémoire de ces martyrs. Car les admirables sonnets de Jose Maria de Heredia sont plutôt une glorification des magnifiques bandits au « sangre azul» qu'une vengeresse élégie sur les malheurs de leurs victimes.

A part ces gravures du XVI[e] siècle rien de bien saillant dans cet énorme musée où l'on peut contempler les choses les plus inattendues, jusqu'à des éventails peints par des dames bien intentionnées et représentant de petits sujets rococos, jusqu'à un portrait de la reine Victoria (! !) et à des paysages parisiens (! !)

— Pardon, fit un de nos monoculaires compagnons, M. Périer, à un des gardes de cet étrange couvent, où est le rayon des articles à vingt-neuf sous !

— I don't know, fit l'homme. Par endroits c'était en effet une succursale du bazar de l'Hôtel de Ville. Nous en vînmes même à découvrir une photographie du Czar Alexandre et de son impériale famille.

— Pour Dieu, fit M. de Julvécourt en retirant son tyrolien.

— Pour le czar, appuyai-je en soulevant mon haute-forme.

— Pour la Patrie, finit M. Léandri en découvrant sa noire chevelure. Cela devenait un bric à brac sans intérêt. Nous allions partir quand on s'aperçut que le docteur manquait.

— Où diable a pu passer le directeur de la *Revue d'anthropologie*, interrogea M. de Pierrefeu.

— Il se confesse au père de Marchena, émis-je.

— Il a été enlevé par des collègues américains et porté en triomphe au Geographical-Illinois-Institute, argua M. Léandri.

Mais comme nous nous livrions à cette orgie de suppositions, le Docteur en personne parut le visage rayonnant.

— Eureka, fit-il, j'ai trouvé !

— Quoi donc, attaquâmes-nous en chœur ?

— Un portrait de Colomb !

— Eh bien qu'y a t-il là de.....

— Un Colomb inédit !

— Quoi, interrogea le Prince Roland, un Colomb sans barbe.

— Non !

— Avec barbe.

— Non !

— Avec moustaches !

— Non!

— Avec favoris?

— Oui.

Et triomphant le Docteur nous exhiba une médaille qu'il venait d'acheter pour le prix modique de dix cents. Or cette médaille dont les inscriptions avaient été rajoutées, gravées longtemps

après la fonte n'étaient autres que des rondelles commémoratives de bronze où s'étalait la tête de feu M. Grévy.... de Grévy lui même.. ex-président et redoutable joueur de billard.. A quelle occasion furent frappées ces pièces commémoratives?.. Mystère et camelots. Rien ne se perd dans la nature et puisqu'on n'est pas d'accord sur le type définitif de Columbus pourquoi ne pas l'admettre comme un sosie de M. Cleveland où du général Grant!

Nous rîmes de cette trouvaille bien étrange en effet! et pour nous remettre de notre émotion nous fûmes absorber quelques french drinks au restaurant français, une des deux oasis de cette phénoménale exposition où partout ailleurs le Ginger Ale est la loi et l'eau de seltz la raison d'Etat.

Le reste de la journée fut employé à parcourir le vide immense et morne de ce World's Fair. Beaucoup de chiffres, beaucoup de graphiques, beaucoup de réclames surtout. Quant à cette sauce dont j'ai parlé, à cet assaisonnement sans lequel une exposition universelle ne saurait intéresser, attirer le public: elle est absente à peu près de partout. Pour en finir une dernière fois avec la foire du monde je citerai quelques extraits des lettres que j'adressai à cette époque de Chicago même à Paris. Quant à l'exactitude des sensations, malgré la verdeur de mes expressions d'alors, je ne me sens aucunement l'envie d'en atténuer la sévère mais juste portée.

A mon sens disais-je, seul parmi tous ces bâtiments, la transportation building avait un cachet réellement américain :

Chicago, le 1er juillet

Il me faut aujourd'hui parler de Midway-Plai-

sance. Qu'est-ce que Midway-Plaisance? Une sorte de dérivatif à l'ennui prodigieux qu'engendre la vaste (oh! combien vaste) monotonie du World's Fair. Dites aux gens de Chicago que leur exposition n'a pas les côtés récréatifs et joyeux des expositions parisiennes, ils vous répondront en souriant finement : Avez-vous vu Midway.

Ce paradis tant vanté est une sorte de petite exposition à côté. En descendant du steamer, il faut traverser dans toute sa largeur l'enceinte absolument dépourvue d'ombre du World's Fair. Sur toute cette route saharienne ne cherchez pas un café, une buvette, une oasis quelconque, un bock sauveur. Oh! soda-water, seul rafraîchissement autorisé de cette immense machine, que de crimes on commet en ton nom!

Soutenu par l'espoir des jouissances promises vous passez devant les Beaux-Arts, les pêcheries, le Woman's building, vous vous lancez dans une avenue aveuglante, vous atteignez enfin une voûte au-dessus de laquelle passe en grondant un railroad... et à cent mètres plus loin vous êtes dans Midway.

C'est là qu'on a voulu grouper — comme si ce voisinage eût été humiliant — les seules brasseries, les seuls cafés de l'Exposition — car je ne parle pas des deux cafés (allemand et français) enfouis sur les bas côtés du Manufacture's and liberal Art building — où l'on se puisse délasser quelque peu en tête à tête avec autre chose qu'un verre de soda (eau de seltz vulgaris). Le malheur a voulu qu'on ait intercalé dans cette annexe les choses les plus disparates. Il y a là une ménagerie genre Bidel, ornée d'affiches hurlantes et devant laquelle on s'étonne de ne pas voir

faire la parade. Il y a un concours de beauté où un industriel malin a réuni une soixantaine de fort jolies filles habillées — dit le barnum — avec les dernières créations des grands couturiers de Paris.

Il y a un village indou qui n'est pas terminé. Plus loin on achève un bourg irlandais — le plus pittoresque de tous, avec sa tour féodale écrasant les chaumières environnantes. On y verra, dit-on, des évictions très exactement reproduites. Voici maintenant un village allemand (que peut-il avoir d'allemand) avec un jardin au milieu duquel se dresse un kiosque. Dans ce kiosque se dressent également, raides comme des automates, les musiciens d'une musique militaire prussienne. Ces malheureux, qui doivent étouffer sous le drap ultra-épais de leurs tuniques, s'époumonnent dans le désert ; le jardin est vide, complètement vide et les mesures de la Schiller-Marsch retentissent inutilement.

Le public fait défaut. En effet, entrée comprise, visite du musée (et quel musée?) et la moindre consommation absorbée, vous en avez au moins pour vos deux dollars ! Voici maintenant un japonese-bazar, bien achalandé celui-ci et servi par de petits Japonais malins et adroits comme des singes. Presque en face se dresse une monumentale brasserie viennoise où l'inévitable orchestre de tziganes sévit. Je passe diverses attractions mi-foraines, mi-commerciales, des installations non encore terminées (! !) et j'arrive à la Roue, par un grand R *(the great Ferris Wheet)*. Oh ! cette roue ! Voilà donc la grosse surprise, le « clou », la great attraction de cette exposition. C'est avec cela qu'on devait éclipser l'énormité de notre tour Eiffel.

C'est ce joujou colossal et cocasse qui devait donner au World's Fair son cachet spécial. Sera-t-elle seulement jamais achevée, cette « Ferris Wheel the greatest in the World » ?

Au sein d'un échafaudage monstrueux, véritable forêt verticale de madriers, on commence à distinguer les essieux de cette roue étonnante ou mieux les tourillons destinés aux essieux et dont la base qui doit supporter le poids principal est l'objet des soins du constructeur. Cette bizarre machine, inspirée en somme par les balançoires rotatives que l'on peut voir dans toutes nos fêtes, sera splendidement aménagée et ce seront des « cars » luxueux, éclairés à la lumière électrique, pourvus de tous les perfectionnements du confortable moderne, qui enlèveront à 80 mètres de haut les clients de la « Ferris Wheel. »

Seulement, tandis que chez nous on obtient déjà un mal de cœur moyen, un malaise parfaitement suffisant avec des roues de huit à dix mètres, que sera-ce quand deux mille cinq cent personnes décriront dans l'air une parabole de quatre-vingts mètres ! Qu'on se représente un plongeon demi-circulaire opéré à la hauteur des tours Notre-Dame. Que l'on fasse tenir deux mille cinq cents personnes aimant les syncopes artificielles dans cette roue, cela peut paraître fort, mais j'ai la conviction que la roue aura les proportions voulues et qu'elle marchera. Les ingénieurs américains sont d'une force indiscutable pour élever à des puissances énormes les essais tentés dans les autres pays.

Leurs maisons à quinze, seize et dix-huit étages sont des chefs-d'œuvre de solidité et, soit dit en passant, voici à peu près sur quelles fondations

elles reposent. Le sol de Chicago, si près du Michigan, est mou. On y enfonce, à l'aide de moutons formidables, des arbres tout entiers, jusqu'à ce qu'ils forment un nouveau sol d'une solidité à toute épreuve. Là-dessus on coule couches de béton sur couches de béton, qu'on entrecoupe d'un système de croisements en poutres de fer ou même d'acier dont le nom m'échappe. Ces fondements demandent deux ans de travaux ; on y engloutit un monde de matériaux, après quoi la la maison à quinze étages s'élève comme par enchantement en six ou huit mois, au moyen d'un ajustage tout à fait remarquable de simplicité et de sécurité....

Mais c'est égal on eut pu mieux faire qu'un cerceau de 200 pieds pour glorifier le génie des architectes américains. La tour Eiffel n'est pas belle soit, mais à côté de cette "Ferris-Wheel" elle devient une incomparable œuvre d'art.

Je me suis dirigé vers la Transportation Building.

C'est là, évidemment, la partie la plus neuve, la plus intéressante de la manifestation américaine.

D'abord, à part un faible essai de l'Allemagne, c'est le triomphe de l'Amérique. Ni l'Angleterre, ni la France ne sont encore représentées. La France surtout manque totalement : on sait à la suite de quels embarras suscités et de quelles petites infamies commises par les douanes et les transports coalisés de l'Union.

Mais, en tant qu'exhibition purement yankee, il y a là des choses fort curieuses. Le Pullmann-Car y éclate sous toutes ses formes, comme une série de météores. Réellement, ces wagons ont un luxe, et un luxe « artistique » dont on n'a aucune idée

en Europe. Le wagon impérial allemand a l'air, à côté d'eux, d'un jouet en zinc. Les bois les plus précieux, teintés avec des gradations savantes, rehaussés d'incrustations d'onyx, de laque, de nacre, de marbre, composent tout le revêtement supérieur. Les lampes qui éclairent le couloir central sont d'un travail parfait et, sous la triple épaisseur des tapis, on sent une voiture admirablement suspendue. Des « box » capitonnés on peut gagner un fumoir dont s'enorgueillirait justement les plus élégante garçonnière du quartier de l'Etoile. J'ai compris comment on pouvait voyager six jours et six nuits consécutives sans fatigue. Ce sont de véritables salons-bonbonnières, où tous les perfectionnements possibles ont été apportés. Le jour où nous aurons des wagons-lits de ce modèle, le voyage de Paris à Nice ne causera pas plus de lassitude que celui d'Asnières à Versailles.

Les wagons-restaurants, beaucoup plus larges que les nôtres, ont aussi leur cachet de confortable américain. Quant aux compartiments réservés, aux toilettes, aux plates-formes transformées en « observations », tout cela est à proclamer hautement supérieur aux véhicules même les plus récents de la vieille Europe.

Ce couplet entonné à la gloire du matériel des rails-roads américains, il me faut montrer également le revers de la médaille. Des gravures, des photographies, répandues à profusion, montrent les voyageurs servis par une foule empressée de serviteurs en uniforme. Des familles sympathiquement groupées sont l'objet des soins attentifs du conducteur, du porter, de tout le personnel du train.

L'un des bas-reliefs du portique — bien vilai-

nement doré — représente cette scène touchante. Or, la vérité, la vérité brutale, absolue, la voilà : dans le personnel des rails-roads et des pulmanns, comme dans tous les personnels des Etats-Unis, il n'y a aucune, mais *aucune* règle aucune autorité, aucune discipline. Tous maîtres, tous libres.

C'est très beau, en principe. Mais quand vous sonnez deux heures pour avoir un verre d'eau, quand un employé vous rit au nez et vous laisse à entendre, avec la grossièreté la plus infecte, « qu'il vous servira quand le moment sera venu », alors peut-être souhaiterez-vous un décor moins somptueux et un service plus sûr. J'ai vu des Américains — car en sa qualité d'étranger on se pourrait croire moins bien traité — j'ai vu, dis-je, des Américains furieux de ces façons de faire, mais avec une force d'amour-propre que nous n'aurons jamais, nous autres frondeurs de France, refréner leur mécontentement et me dire en souriant: « C'est curieux, cela m'arrive pour la première fois. » En fait, même en laissant couler les dollars en cascade, vous n'êtes jamais sûr, aux Etats-Unis, que le groom qui vous sert daignera se déranger autrement que lorsqu'il le jugera nécessaire et convenable.

Mais où les admirateurs du World's Fair poussent des cris d'enthousiasme, c'est devant l'histoire de la locomotive, mise en action sous les yeux du public par une série de pièces d'un haut intérêt. Toute la gamme des machines est là. Il y en a une cinquantaine, depuis le « vieux pionier » « old pioneer », la première locomotive qui ait amené des voyageurs à Chicago, jusqu'aux monstres sortis des usines de Baldwin ou de Brook, et pesant 195,000 livres. Là se peut lire, ligne par

ligne, l'histoire d'une des plus extraordinaires conquêtes de l'esprit humain. Basses sur pattes, avec des cous trop longs, des allures alternatives de canards ras de terre ou de cigognes haut perchées, toutes ces machines témoignent une par une de progrès considérables. Parmi celles qui datent de quarante ans seulement, il en est qui sont de véritables montagnes roulantes au sommet desquelles se dresse comme un belvédère la logette des « engineers ».

Puis on arrive à quelque chose d'effroyable, de difforme, d'inexplicable. Ce sont les grands chasse-neiges, nécessaires sur les lignes du Nord et du Canada. Rien n'en saurait rendre l'aspect apocalyptique.

Du font d'un wagon de dimension maxima et dans lequel on distingue les forts rouages d'une machine à vapeur, se détache un éperon d'acier formidable. Tantôt cet éperon affecte la forme d'un coin, et cet angle de métal poli, haut de cinq mètres et long de huit, on se le représente battant la muraille épaisse et durcie des neiges du Canadian-Pacific Railway; tantôt c'est un tire bouchon, une spirale effrayante, dont la pointe a la grosseur d'une tête de bœuf, tantôt un volant à coupant aigus, qui, paraît-il, décrit devant la machine des rosaces de neige fantastiques, envoyant le déblai à 70 pieds de distance. Tout cela est fort curieux et donne une idée des conditions tout à fait spéciales dans lesquelles opèrent les grandes entreprises de voies ferrées aux Etats-Unis.

Dans les galeries supérieures, les bicycles et les tricycles s'alignent avec une supériorité désespérante. Il est évident que l'usage de ces appareils

est devenu à peu près général dans toute l'Amérique du Nord. Quelques exposants ont bien voulu soumettre à mes faibles lumières leurs dernières créations. J'ai pu constater qu'ils étaient arrivés à des résultats très brillants et que la légèreté de leurs machines était étonnante ; quant à la solidité, ils ne paraissent pas en douter un moment.

Quant à la « transportation » maritime, elle est bien faiblement et bien peu pittoresquement représentée. Des plans sur papier, deux ou trois coupes de steamers qui ont déjà traîné partout, d'affreux panoramas-réclames pour voyages Cook.. toute cette partie du Transportation Building est pauvre, pauvre !

La partie carrosserie est amusante en ce qu'elle donne bien la note exacte du goût, du chic yankee en fait de voitures. Le plus simple de nos coulissiers refuserait de paraître en un coin quelconque de Paris dans ces sortes de guérites admirablement vernies et agencées, mais dont les coffres traînent jusqu'à terre, en sorte que toute la partie basse de la portière ne laisse émerger que le haut du visage. On est littéralement enfoui là-dedans.

Peut-être est-ce confortable ? Assurément c'est affreux. Combien plus affreux encore le goût des lanternes à dix étages et à dorures, argentures, nickelures et cuivreries dignes du huit-ressorts de Mangin. Ce sont de véritables phares de mauvais goût que ces appendices éclairants. Mais où la chose devient du dernier cocasse, c'est quant on examine le " cercueil de luxe. " Sous un triple verre biseauté et une débauche de tentures à chatoiements tendres, le cercueil apparaît tenant presque toute la place, tant le véhicule est restreint, — au rebours des nôtres. Involontairement

on cherche, comme dans les pullmann, s'il n'y a pas à la portée du défunt une série de " commodités " et d'appareils perfectionnés, pour agrémenter cette ultime balade dans l'autre monde. Sur ce sujet triste je termine.

Il me faut citer, — au moins pour mémoire — dans ce court aperçu de l'exposition Colombienne une série de bâtiments qui contenaient — en germe — d'excellentes idées. Pourquoi ces germes sont-ils restés embryonnaires? Explique qui pourra, toujours est-il que pour ne citer que ceux-là: Le Woman's Building et les pavillons des états partaient de deux intentions très heureuses. Mais dans l'un, sous prétexte de donner une idée du travail de la femme — au point de vue artistique surtout — dans les diverses parties du monde on avait ramassé, à côté d'assez jolies choses, un tas de petites horreurs. Seuls, les japonais, gens artistes d'instinct au contraire des yankee, qui ne le sont que par raisonnement avaient trouvé le « la ». Ils exposaient deux " intérieurs ,, nippons. L'intérieur du logis n'est-ce pas la femme même? Ah ! qu'il eut été charmant de voir, bien reconstitués avec des figures de cire et des petits décors panoramiques, une chambre bretonne, un salon parisien, un appartement anglais, un boudoir italien, une vérandah espagnole, un harem, un gynécée... Mais voilà ! l'imagination américaine s'arrête à l'étiquette et au classement et leur principale fierté venait surtout en l'occurrence de je ne sais quelles aquarelles " lavées ,, par la reine Victoria. C'est chez ce peuple républicain que j'ai vu le plus vif engouement pour tout ce qui touchait aux choses aristocratiques. " Royals contributors" disait le catalogue et de ces deux mots

le moindre courtaud de boutique de States Street ou de Wabash Avenue avait plein la bouche En tous cas le Womans building eut pu être une chose exquise, ce n'était qu'un froid et ennuyeux musée. De même pour les Etats. Que n'eussions-nous pas trouvé avec l'immense latitude laissée aux organisateurs par ce programme même : States exhibitions ! Nous eussions fait passer le visiteur par les prairies de Far West où il eut condoyé les Cow-boys, nous l'eussions conduit aux rives du Pacifique où il eut gravi des réductions de Sierras et couru en railway à des hauteurs vertigineuses, nous l'eussions promené dans les Cliff-dwellers et les pueblos du New-Mexique dans les cavernes de Kentucky, sous le ciel et parmi les végétations tropicales de la Nouvelle-Orléans... Que sais-je encore. Hélas, trois fois hélas ! l'Uncle Sam élabora en de petits édifices mesquins des statistiques, des listes, des graphiques et dans une multitude de petits locaux une série de spécimens agricoles qui avaient l'apparence fâcheuse d'un concours de tenias !

Aussi dès l'époque (juin 1893) émis-je dans l'*Évènement*, le souhait qu'en 1900 nous montrions aux yankees comment s'organise une exposition de cette sorte et que nous ménagions à nos hôtes un voyage facile et varié dans toutes nos vieilles provinces : Auvergne, Bretagne, Rouergue, Quercy, Dauphiné, Lorraine, Flandre, etc.... J'y pris date pour ce désir qui, je l'espère, sera réalisé et que j'aurai été le premier à formuler.

Autre guitare. Si nos beaux-arts, malgré une mise en place absolument criminelle où hurlaient (de douleur) des Van Beers côte à côte avec des Delacroix, ont obtenu un beau succès, il fut un

coin tout à fait exquis de ce Fines-art building. J'ai nommé la Section Japonaise. Je l'ai dit et je le répète, ce Japon nous égale, nous dépasse même certainement comme tempérament artiste et comme esthétique. Il y avait là des paysages, des aquarelles tiquetées, des soies d'un prodigieux intérêt, des portraits merveilleux et des bois sculptés de grande valeur. Ne saurions nous à la « prochaine » avoir cette corde à notre arc et cette attraction sur notre programme. Les artistes Japonais qui — comme les nôtres du reste — ont risqué gros en envoyant leurs œuvres dans ce pays — véritable capharnaüm juridique et où le vol est un prétexte à admirations symptômatiques, n'hésiteront pas à faire des envois sérieux à Paris, ville où jusqu'ici l'honnêteté fut de mise.

Malgré moi, quand revenu du World's Fair, j'avais débarrassé mon individu des couches de poussière charbonneuse qui, dans cette ville bénie, se superposent sur votre épiderme avec une ténacité désespérante, c'était toujours vers Washington Lassalle ou States Street que se portaient mes pas. J'ai toujours préféré les longues flâneries par les rues populeuses aux visites de musées et aux excursions genre Cook dont les guides vous font une loi. L'aspect animé, coquet, presque parisien de ces quartiers, l'ombre colossale que de temps à autre y projette un de ces buildings à seize ou vingt "floors" m'attirait.

Mais il était dit que toutes les surprises m'attendaient dans ce Chicago renversant. Une après-midi, comme je comptais les étages d'une maison qui n'en finissait plus, un timbre ami et harmonieux résonna derrière moi.

— Il y en a dix-sept !

Je me retournai et je reconnus un des causeurs les plus mordants qu'il m'ait été donné à Paris de rencontrer dans le monde : M. de Z., officier de cavalerie et attaché à une ambassade dont je tairai le nom pour ne pas lui causer d'ennui — mais qui n'est pas celle de Washington... Je manifestai doublement ma joie de rencontrer de Z. en cet endroit du globe, car non seulement c'était un esprit d'élite, mais encore il connaissait l'Amérique comme sa poche et les Américains comme s'il eut créé cette race hétéroclite.

— Où êtes-vous descendu, me dit-il bientôt?

— Au Leland, et vous ?

— A l'Auditorium.

— C'est à côté, faites-moi le plaisir de m'accompagner jusqu'à ce caravansérail fabuleux. J'y sais un old whysky que le patron du bar réserve aux seuls initiés. Vous plait-il d'en être?

— J'en suis, criai-je, car, j'exècre le Whysky mais j'adore voir les autres en boire !

Bientôt nous allumions deux cigarettes de caporal dans un coin tranquille du bar de l'Auditorium et tout de suite M. de Z. attaqua la question sans me donner la peine de le mettre sur la voie.

— Vous désirez peut-être connaître mon opinion sur les gens de l'Illinois,sur cette espèce de Yankees qui peuple les bords du Michigan?

— Vous l'avez dit, répliquai-je.

— Eh bien voilà, ici plus que partout ailleurs c'est le triomphe « du décor », l'apothéose du superlatif et du best in the World. Peut-être est-ce à Chicago qu'éclate dans sa quintessence le pur esprit américain, fait de mufflerie, d'auto-admiration et des « zimbalaboum », d'une réclame étourdissante ! — J'ai dit décor, — je pourrais

ajouter frimes, mensonges, mirages, trompe — l'œil, poses de lapins, blagues multiformes et autres synonymes à ma pensée.

Voyons, parlez franchement, quand vous avez apposé votre quarante-trois grande largeur, sur le sol Chicagoan, n'avez-vous rien éprouvé ?

Il disait Chicagoan ! D'autres disent Chicagoins, Chicagais, Chicagiens, — pour moi j'aime Chicagolais qui sonne mieux. On dit bien les Congolais.

— Si, dis-je, j'ai été frappé de la hauteur des maisons...

— Oui, poursuivit l'officier sans m'entendre, on est tout d'abord ébloui par le fracas d'une civilisation qui semble exaspérée, arrivée à son maximum de puissance. La lumière électrique vous rôtit la vue, le vacarme des rues vous claque le tympan, les ascenseurs donnent à vos entrailles d'agréables fluctuations, dans l'air s'entrecroisent par milliers des fils dont le moindre morceau venant à tomber peut vous causer de désagréables sensations et vous priver à tout jamais de la lecture du « Harper's ». Enfin autour de vous, et c'est cela surtout qui nous frappe, nous autres boulevardiers, une foule effrayante grouille, coule, roule, détale et moutonne. « Business » ! "Times is money" ! Quelle activité, quelle furia commerciale, quel peuple, quel génie. J'ajoute quels dentistes, car cette agitation c'est une monumentale fumisterie : tout cela, décor, décor et encore décor ! Où vont ces passants affolés, ces gens éperdus, fièvreux, à quelle chasse aux dollars volent-ils ainsi, la bouche frémissante, l'œil allumé ?... Ils vont tout simplement vers quelque sous-sol où bientôt devant un coktail soigneusement trituré ils s'abime-

ront pendant des heures, les pieds étendus sur un tabouret, dans la lecture de ces in-folio, de ces volumes interminables qui constituent les "papers" du jour !

Ah ces journaux, quelle jolie plaisanterie. Tous, avec une unanimité implacable reproduisent les mêmes articles communiqués par le syndicat de la presse. Ils remplissent chaque jour quinze pages — pardieu — la chose est facile ! Titres à sensation tenant la moitié d'une colonne, réclame éhontée sous toutes ses formes, potins invraisemblables, histoires de couturiers, cancans de five o'clock, compte rendus administratifs de sport, boxe, canotage, cyclisme, etc... etc... insultes à l'adresse des Cresus qui, à leur lit de mort oublient de payer leurs éloges posthumes, histoires de concussions et de vénalités administratives, deux lignes sur les évènements d'Europe, un peu d'insinuations fielleuses à l'égard de cette France qui fut assez sotte pour leur envoyer ses soldats. — Et voilà tout, n'y cherchez pas autre chose.

Maintenant retenez que ces journaux sont "les meilleurs et les mieux faits du monde entier". Je vous l'ai dit "le superlatif" toujours et partout. Doit-il entrer dans la cervelle d'un yankee que ce qu'il produit puisse supporter même l'ombre d'une comparaison avec ce qui n'est pas de "la maison". Le comparatif est ignoré. Une ménagère ne dit pas "Murray, l'épicier de la 28me rue, vend des pruneaux meilleurs que ceux de ses concurrents" il dit "les pruneaux de Murray sont the best and the finest in the world !" Le raisonnement perpétuel du monsieur de New-York et de Chicago consiste à ne considérer toute chose que relativement à la catégorie immédiatement inférieure.

Tel financier est le plus riche ou le plus filou de l'Amérique, des Etats-Unis, de l'Illinois, de Chicago, de son "bloc" de sa maison. Trois pelés et un tondu jouent au foot-ball dans un coin de Jackson-parck. Bien vite c'est le plus grand évènement sportif de l'Univers. L'observatoire de Chicago avait un télescope qui n'était que le second de l'Amérique: on organise en ce moment des souscriptions pour que cet instrument devienne celui du monde entier qui aura coûté le plus cher.

Voilà pour leur manie exagérative. Maintenant si nous passons aux mœurs "privées", à l'organisation des services municipaux, à la police, quel peuple, mon Dieu, quel peuple! Le "Hands'up" fleurit un peu partout: ne vous aventurez pas sans guide dans les faubourgs de Chicago. Vous courez la chance d'être accosté par un gentleman qui vous priera poliment d'élever les bras en l'air (Hands'up!) de le laisser explorer vos goussets et vos poches. Quelquefois ce gentleman aura un uniforme. Alors ce sera un policeman. Si vous pouvez avec l'aide de quelques passants, arrêter cet agent d'une espèce particulière, laissez le plutôt s'en aller. Vous voulez des poursuites? Mais malheureux, avant que votre plainte soit déposée, votre homme, sous une caution quelconque aura disparu, filé, avec la connivence de ses camarades du district. Si vous sortez votre Smith-Ewesson et que vous blessiez le policeman détrousseur... Oh! alors, mon cher, vite... aboulez caution et pendant trois ou quatre ans, attendez-vous à ne plus ouïr parler ni de votre affaire, ni de votre argent.

Oyez en revanche cette anecdote, absolument

typique et belle de candeur. Le corps diplomatique vint, il y a un an, à Chicago. Quel accueil ! quelles gracieusetés, quel hôtel... On les abreuva de politesses on les logea splendidement dans un des meilleurs établissements. Le hasard, et je pense quelque Uncle Sam aussi s'en mêlant voulut que divers bijoux et un certain nombre de décorations disparurent des chambres mises avec tant de soin et de sollicitude à la disposition des diplomates. Ceux-ci firent un nez. Il y avait de quoi. La trouvant déplorable ils mandèrent le patron de l'hôtel, gentleman gros, gras, souriant, fleuri, voleur comme Cacus et faux comme un jeton qui leva vers le plafond des bras irresponsables. Il fit voir aux nobles étrangers la pancarte de soie rose où s'étale le petit "advice" prévenant les voyageurs d'avoir à déposer les valeurs à "l'office". Mais là n'est pas le comique. Il y a beaucoup plus fort. Comme espagnols, français, italiens, russes, hollandais, se lamentaient au souvenir de leurs éléphants, de leurs Danebrogs, de leurs jarretières, de leurs grands cordons et de leurs cravates perdues, l'hotelier pirouettant sur son talon gauche leur lança cette phrase historique :

« Mais êtes-vous bien sûrs qu'on vous ait volé quelque chose ? »

— Ah ça, interrompis-je, et ils n'ont pas transformé la protubérance postérieure de ce coquin en un essuie-pieds ?

— Eh ! fit de Z...et la dignité diplomatique ! Les ambassadeurs se contentèrent de faire une horrible grimace et de porter désormais leurs mains à leurs chaînes de montre chaque fois qu'un américain s'approchait d'eux un peu trop près. Ce fut leur vengeance.

— Elle est maigre ! fis-je.

Rentré à l'hôtel j'y trouvai l'invitation de M. Scott me priant d'honorer de ma présence le dîner qui aurait lieu à l'Argo Club. Ce nom m'étonna d'autant plus qu'on indiquait la situation topographique de ce cercle comme terminant "l'Illinois central rail road pier". Du diable si je comprenais comment un club pouvait se trouver installé en plein Michigan. Heureusement, le prince Roland vint à mon secours. Dans la conversation qu'il avait eue avec l'illustre Master Scott, ce dernier lui avait donné la clef de l'énigme. De notables chicagolais appartenant pour la plupart au monde des lettres ou des arts, avaient rêvé d'établir un cercle sur les bords du lac afin d'y pouvoir braver les terribles chaleurs de l'été et — le soir — d'y siroter l'old brandy, au souffle rafraichissant de la brise lacustre, mollement épandus sur les reclining-chairs. Malheureusement une loi d'Etat interdisait — au moins pour cette partie du Michigan — de rien bâtir sur les rives. Les Etats-Unis font ainsi semblant d'avoir une peur atroce du Canada, afin de pouvoir un jour justifier l'inévitable conquête du Dominion. Ils tournent vers le nord du lac, des regards inquiets à la façon des prestidigitateurs qui contemplent une muscade. Quoi qu'il en soit, on opposa aux désirs de ces braves gentlemen un « non possumus » radical. Enfin, après s'être creusé la tête à chercher un moyen de tourner la loi, les amis du petit père Scott en imaginèrent une bien bonne. Ils firent échouer comme par hasard — à l'extrémité du pier de l'Illinois central — un gros schooner ventru et "capax" : puis ils se mirent à pousser des lamentations devant l'impossibilité de ren-

flouer le bateau. A force de tirailler, et sans aucun doute la raison dollar venant à la rescousse on finit par leur donner la paix. C'était là ce qu'ils désiraient et, tranquillisés, ils s'établirent dans le bâtiment échoué. On en fit un cercle fort bien aménagé et qui, surtout en ce littoral que rôtit littéralement l'ardeur caniculaire avait *seul dans Chicago*, l'inappréciable avantage d'être — dès le jour tombant — l'unique endroit frais de la ville. Ces clubmen, on le voit, n'étaient pas précisément des imbéciles.

Ce fut donc vers le pier subindiqué que je me dirigeai après avoir revêtu la cravate blanche et l'habit et non sans avoir adorné ma boutonnière d'un gardenia dont je tairai le prix par convenance d'abord—et puis parce que vous ne me croiriez pas. J'atteignis l'extrémité du môle comme la nuit arrivait à grands pas et que sur les bords assombris du lac des feux jaunes, rouges, verts s'allumaient. Je n'eus pas de peine à découvrir le schooner et bientôt arrivé sur le pont j'y trouvai M. Scott entouré de gentlemen qui fumaient comme des locomotives et à travers la buée bleuâtre des cigares je reconnus deux têtes de compatriotes. Bientôt les premiers mots de politesse échangés je serrai la main à M. Krantz, un commissaire actif et gracieux, un des rares représentants de la France à l'étranger (avec le consul de Philadelphie, M. Vossion) qui ne paraissent pas uniquement convaincus de l'infériorité de leur propre pays vis-à-vis des autres. Quant à Uzanne, j'éprouvai doublement du plaisir à lui serrer la main, d'abord parce qu'il existe peu d'esprits plus fins, plus délicats que le sien (ce n'est pas pour rien qu'il habite quai Voltaire), et ensuite parce que

c'était un confrère. Nous devions durant toute cette soirée examiner tous les types du journalisme américain et nous amuser beaucoup des parallèles imprévus qui forcément résultèrent de notre observation. Le diner fut servi fort luxueusement encore qu'avec une lenteur désespérante mais ce que nos commensaux anglo-saxons engloutirent de champagne est absolument inimaginable! Je ne croyais pas qu'on eut pu absorber autant. Et quel champagne! D'un raide à foudroyer Bassompierre lui-même! Du cognac gazeux! Nous avions l'air, nous trois, Français, peu enclins à l'alcool, de petites pensionnaires au milieu d'un escadron de francs-licheurs. Uzanne surtout qui se contenta d'avaler force verres d'Apollinaris. Après deux heures d'exercices manducatoires on apporta des sorbets puis du thé, des liqueurs — exquises—et de gros cigares, je crus le diner fini d'autant que chacun se dérangeait et que des groupes se formaient. J'en étais à mon deuxième régalia quand je vis apparaître force perdreaux et tranches de venaison. Ceci n'était qu'un entracte, assez dans les habitudes chicagolaises. Chacun se replaça et le repas continua, toujours avec le même appétit et peut-être avec plus de soif encore. Mais l'heure des speachs et des toasts sonnait. J'avais heureusement comme voisin le directeur du *Sun* de New-York, un américain aussi civilisé et aussi artistiquement raffiné qu'un européen, Ce très courtois yankee, irlandais d'origine, non seulement habitait la France une partie de l'année mais encore n'ignorait le nom d'aucun de nos peintres, de nos musiciens ou de nos littérateurs. Il parlait, d'ailleurs, français avec une remarquable pureté. Il fut assez aimable pour me traduire les toasts que me commenta ironiquement Uzanne.

On avait apporté remplie de champagne une cruche d'argent, énorme, à deux anses et sur laquelle au milieu de fort jolies sculptures se détachaient ces mots en notre langue : « A Votre Santé ». M. Scott y but une forte rasade et la passa à son voisin qui en fit autant. J'étais un peu inquiet à cause d'un groupe de deux ou trois joyeux compères qui avaient si copieusement dîné que visiblement ils étaient dans ce que les gardiens de la paix appellent un état d'ébriété manifeste. Heureusement aucun accident ne se produisit et des mains d'Uzanne la cruche passa dans les miennes puis des miennes dans celles du directeur du *Sun*. Elle n'y resta pas longtemps. Deux mandolinistes requis pour la circonstance attaquèrent le *Yankee Doodle* et chacun se leva. Puis ce fut le tour immédiat de la *Marseillaise*, alors j'assistai à un spectacle incommensurable. Uzanne, Krantz, et moi debout débordés par la tempêtueuse violence de cet enthousiasme Unclesamesque subîmes un ouragan bien cher à nos cœurs patriotes — mais d'une force à fêler les trompes d'Eustache les mieux confectionnées. Les six gros journalistes du centre, les « Capelles » (1) américains comme les appelait Uzanne, se levèrent d'un élan à tout renverser. M. Scott mêla sa voix ainsi que tout ce qu'il y avait là de vrais yankees et ce fut en français (Ah! mes enfants!) que notre hymne national fût lancé aux voûtes de bois de l'Argo qui résistèrent au choc. Le schooner était décidément bien bâti.

« Aos êrmes, scitouailleuns !

Puis ce fut le tour du *God Save* que les Anglais,

---

(1) Notre excellent confrère Capelle (Pelca) du *Gaulois*, excusera sans nul doute cette petite taquinerie.

beaucoup plus saoûls que leurs voisins mais dignes — oh combien dignes — avec des airs de croque-morts en goguette, écoutèrent les yeux baissés. Enfin tous les chants nationaux y passèrent y compris le sémillant *«Saint-Patrick'sday»* qui ravit l'âme de mon voisin le « Sun's editor. » Ces chants nationaux anglais et américains manquent de gaieté le *« Yankee Doodle »* a toujours l'air d'une pauvre gigue de matelots raclée sur un crincrin dans quelque taverne indigente et berçant l'ivresse triste du whysky... Le *Holl-Columbia* est assez beau, mais n'a pas ce quelque chose qui popularise un air.— Le *« Rule Britannia »* seul est enlevant mais ce n'est il est vrai, qu'un accessoire prolétaire du lugubre *God Save.*

Les chœurs terminés on toasta. Cela dura une heure et demie. Il y eut des gens qu'il fallut faire taire. Sans cela ils parleraient encore à l'heure où j'écris ces lignes. Les gros « Capelles » de la presse chicagolaise se distinguèrent par des flux irrepréssibles de paroles qu'ils accompagnèrent de claques magistrales sur leurs abdomens hémisphériques. Je compris, non sans stupeur et avec l'aide de mes voisins que ces personnages racontaient purement et simplement leurs petites affaires. Un des plus gras parmi ces joyeux pachydermes nous expliqua qu'il avait eu peu de jours auparavant une espèce de fluxion de poitrine. « Ah ! s'écriait-il ému et semant de larmes le plastron éblouissant de sa chemise, c'est là que j'ai pu connaître jusqu'où peut aller le dévouement d'une femme. Ah ! Mary, ma compagne ma compagne aimée, quelles douces tisanes vous m'avez préparées, que de soin vous mettiez à ce que je n'eusse jamais les pieds froids et comme vous me disiez d'une jolie petite voix

musicale « My dear Arthur... My dear Arthur.. êtes-vous mieux. C'est mal à un gros cher petit homme comme vous de tousser ainsi... Ah ! j'entends sa voix... my dear baby... »

— Et, interrompis-je, elle vous passa la main dans les cheveux ?

— Mon observation ayant été faite en français, le speaker n'y fit nulle attention : il la prit pour un commentaire ému.

— Ah oui, reprit-il, d'un ton claironnant, vous avez raison, mon cher Biddleworth (il me prenait pour un de ses copains, évidemment) elle fût l'ange même du Dieu qui bénit les bons ménages. Aussi, chers amis, je vous souhaite d'en avoir une pareille (femme — et non fluxion de poitrine) — Voyez-vous quand on rentre chez soi un peu fatigué, je te crois —) même un peu malade capillairement parlant rien n'est plus doux que de voir une jolie frimousse qui vous tend son bec et vous montre de la main le thé bien chaud et les cakes tout alignés en disant : « How do you do, my dear baby! » Et il pleurait, et il pleurait. Cet homme eut fait d'excellents fricandaux !

Il récidiva dans la soirée, mais nul ne l'écouta. Les Anglais (dont une célébrité de la presse britannique nommé Villiers), (rien de l'Isle-Adam) parlèrent. Leurs discours tout ponctués de ces petits signes stomacho-nerveux qui sont en grande estime encore dans certaines parties de l'Espagne se ressentaient de leur état d'âme brittannique. Dieu, quelle brumeuse rhétorique mais surtout quelle... cuite ! (révérence parler). Voilà qui explique l'horreur des anglais pour le cru en littérature. La seule note intéressante qui surnagea dans cette soirée mémorable fut une paire de monolo-

gues détaillés avec un très réel sentiment du dramatique et une sobriété, une simplicité d'effets absoluments saisissantes par un immense gentleman, rasé, long, maigre, aux yeux pleins d'un éclat singulier et qui parait-il était l'auteur même des soliloques interprétés.

Cependant mon tour de speach approchait. Uzanne se leva et dit trois mots fort bien tournés, gracieux pour chacune des nationalités représentées à ce banquet. Après lui j'étais horriblement perplexe et me préparais à boire tout simplement à la gracieuse Mistress Cleveland, reine par la beauté de la plus grande république du Nouveau-Monde, quand un des monumentaux « editors » ayant sans doute perdu le sentiment de l'équilibre stable s'écroula sous la table. — Je dois dire qu'il se releva aussitôt. Sa chaise avait glissé. Mais chacun se leva, courut à lui, l'aida à retrouver son aplomb et comme on était rasé depuis quatre vingts minutes montre en main on m'oublia. God Save the argo Club !

Mais c'est là que le panmuflisme des chicagolais, les yankees par excellence apparut sous ses plus douces couleurs. Pressés d'aller finir leur soirée ailleurs que dans un radeau, tous nos américains disparurent et nous revînmes seuls, Krantz, Uzanne et moi dans la solitude noire du pier, obligés d'allumer des « matches » pour ne pas poser les pieds dans des gouffres ; le plancher du wharf avait des trous. On eut pu tout au moins nous donner un guide avec une lanterne. Des cabs passèrent entrainant ces théories de gros hommes hurlant dans la nuit des chansons à boire (Encore !!) Tous nos commensaux s'évanouirent vers le centre, vers Customer house place et rues avoisinan-

tes. Cette ville immense et singulière ainsi parcourue à trois heures du matin n'était rien moins que rassurante. Pas l'ombre d'un policeman. M. Krantz prit un cab car il demeurait assez loin. Uzanne et moi parisiens sceptiques revînmes vers nos hôtels voisins tranquillement la cigarette aux lèvres. Nous arrivâmes au Leland sans avoir rencontré une âme.

Joie américaine, gaieté yankee, brutalités et enfantillages, fausses confidences. Au fond jovialité de maquignons peu dégrossis, me disait le correspondant du *Figaro*. Comme elle sonne mal et lourdement à nos oreilles latines. (On sait qu'Octave Uzanne descend de je ne sais quel tyran italien de la Renaissance et qu'il a le type Médicis ou Borgiesque, au choix). Voyez quelle dépense de mots, quel verbiage ridicule pour dire quoi? D'extraordinaires platitudes. Un seul a été drôle. Cet auteur glabre et sinistre. C'est un grand artiste celui-là et ce qu'il a dit (car déclamé serait injuste) a été senti même par nous auxquels échappaient pourtant bien des finesses. Ce monologue étrange du pochard mélancholieux qui tient pendant vingt minutes une harangue philosophique et transcendentale à un fossoyeur aux trois quarts enfoui dans une tranchée était de toute beauté... et bien drôle aussi la réponse du pseudo-fossoyeur. « Mais imbécile... tu m'empêches de finir la pose de mon tuyau à gaz !....... » A part cet homme curieux et vraiment original le reste n'a été que mots pompeux et vides de la part des Anglais. Ce disant nous étions arrivés devant le Leland-Hôtel.

— Au revoir, cher ami, après cette soirée un peu de repos me semble indiqué.

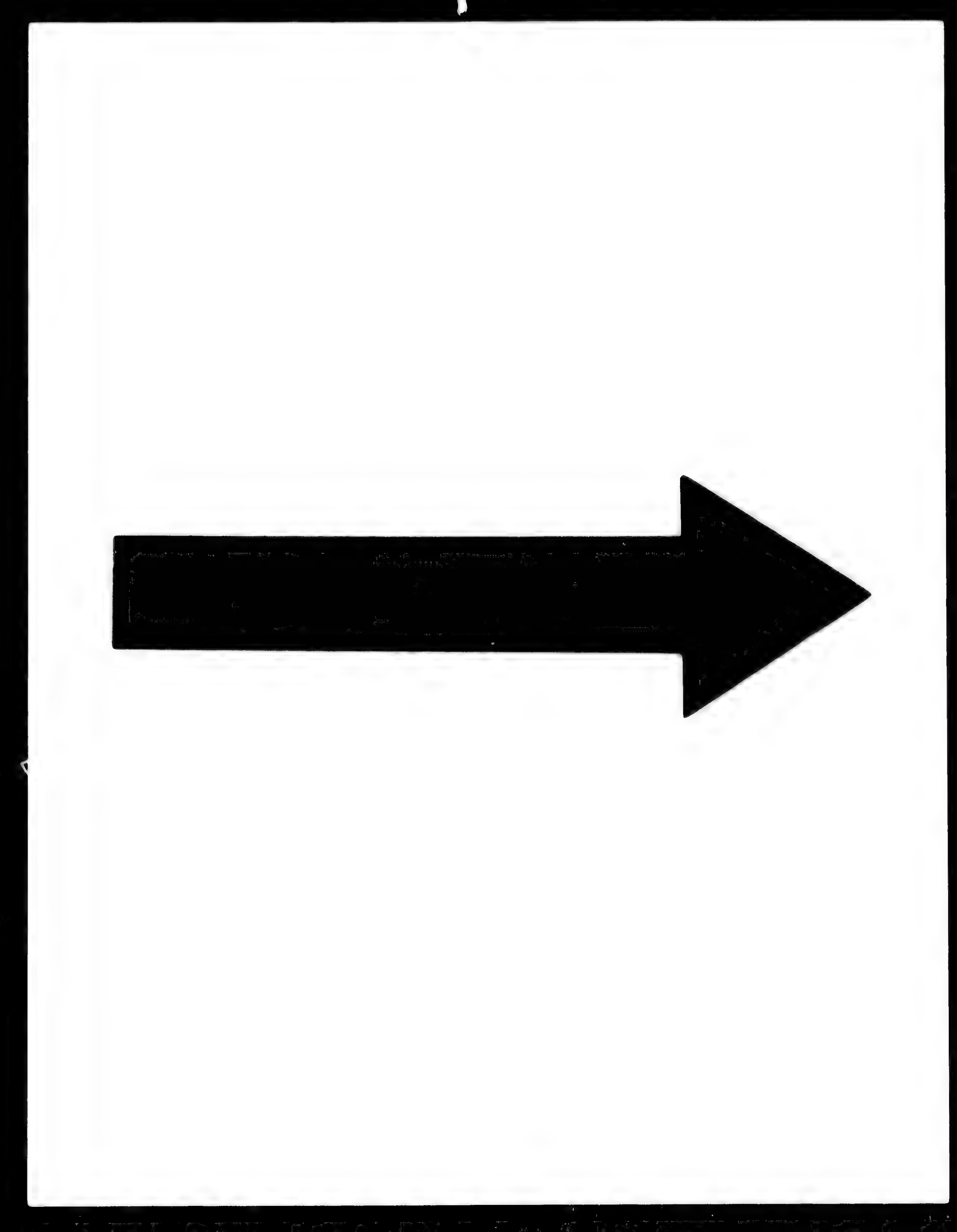
— Bonne nuit, cher confrère.

Et je regagnai ma chambre ; le jour naissait.

Mais je ne saurais dire à quel lendemain me condamna l'absorption forcée de champagne à laquelle malgré tous mes efforts il avait fallu me livrer. Ah ! M. Scott ! M.Scott ! j'ai passé grâce à vous vingt quatre heures diantrement mouvementées. Il est vrai que votre diner avait été charmant mais je ne pensais pas — quelque politesse que j'y misse, — à vous le rendre aussi vite !

***

Nous fîmes avec un certain plaisir nos préparatifs de départ pour Toronto. L'extrême chaleur qui soudain avait fondu sur Chicago nous avait fatigués. L'air même de l'immense ville qui semblait fait de poussière et de gaz nous était devenue pénible. Pour qui a l'habitude de vivre dans l'atmosphère aussi pure que vivifiantes des côtes du Pacifique, ce pays plat de l'Illinois ce grand lac aux eaux troubles, cette cité disproportionnée, constituent un regrettable ensemble de causes morbides. Or nous avions depuis Salt Lake jusqu'à Winnipeg parcouru un véritable sanatorium. A San Francisco, après quelques heures de repos, nous nous levions frais dispos, pleins de santé et d'ardeur. A Chicago c'était les jambes cassées et les membres las que nous sortions de nos lits après y avoir passé le double de temps. Aussi jetâmes-nous sans chagrin un dernier coup d'œil sur States Street, sur Adams, enfin sur la Fifh avenue que nous prîmes pour gagner Deaborn station. Nous allions devenir les clients de la Wabash Line dont le drapeau rouge et la lanterne répandus à profusion sur les indicateurs prospectus nous poursuivaient depuis notre rentrée sur le



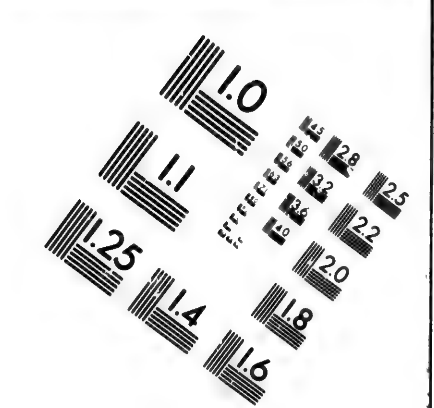
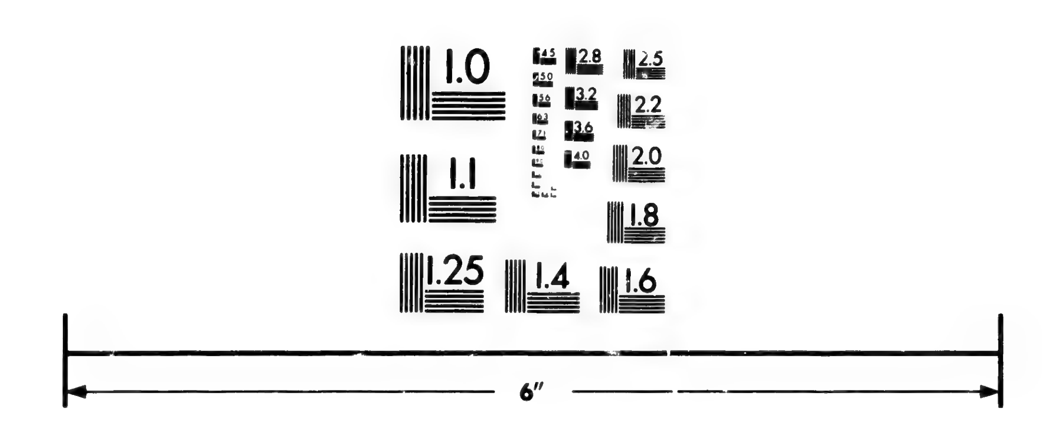
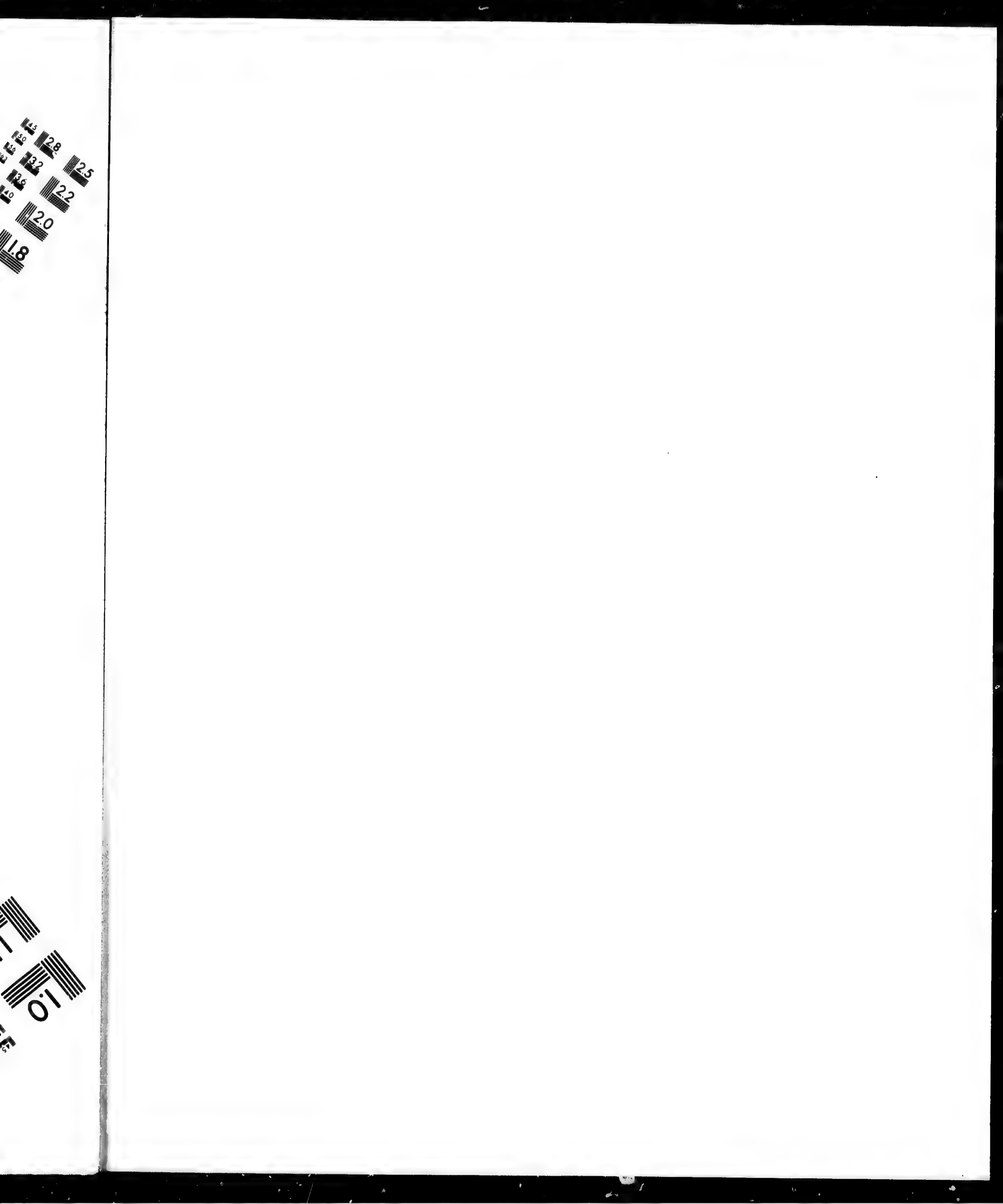


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

territoire de l'Union. Nos amis, les deux boulevardiers nous reconduisirent de leurs monocles jusqu'au seuil du Wagner Car. Pulmann en effet ne fonctionnait pas sur le Wabasch. A notre regret car ces Wagner ne valaient pas les remarquables wagons, les « Ideals » et les « Niobés» des lignes pacifiques. Je ne manquai pas d'ailleurs une seule fois, de les appeler Wagner-Pulmann-Cars-hérésie qui était immédiatement suivie des protestations désespérées de tout le personnel. Après nous avoir une dernière fois serré la main, le comte de Julvécourt et M. Périer redescendirent sur le quai et presque immédiatement le train partit. Nous nous penchâmes par dessus la balustrade de la plateforme pour les saluer le plus longtemps possible de nos casquettes de voyage. Enfin le Deabornstation, ses bâtiments et ses habitants disparurent brusquement au tournant de la voie.

Nous commencions à rouler bon train en plein milieu d'un faubourg. Toute cette banlieue chicagolaise ressemble, mais en caricature, à celle de Londres, les maisons bâties par douzaines sur le même type tenaient plutôt de ce que nos forains appellent des roulottes. C'étaient des cassines de bois, constructions à bon marché, surélevées au-dessus du sol pour éviter l'humidité et qui ont l'air de reposer sur un support de trétaux. De grandes avenues qui n'en finissaient pas, désertes et envahies par l'herbe, pas encore pavées, mais déjà sillonnées de rails nous annonçaient les derniers quartiers, la zone excentrique. Ces fins de grandes capitales sont rarement gaies. Paris lui-même n'a de coquette que sa banlieue Ouest. La misère, en effet, ou tout au moins la pauvreté doit forcément se réfugier en ces lointains faubourgs

où les logements sont à bon marché. D'où l'espèce de désenchantement que cause généralement au voyageur le premier ou le dernier coup d'œil. C'était le dernier que nous jetions en ce moment sur Chicago et il n'avait rien de folâtre. Des hardes lugubres séchaient aux fenêtres ou dans les jardinets minuscules vaguement tracés, dépourvus de haies. Beaucoup d'enfants dont quelques-uns couraient après le train et sautaient avec adresse sur les marchepieds. Ce jeu scolaire où excellent les jeunes yankees cause chaque année la mort d'une centaine environ de bambins. Enfin nos plates-formes se dégarnirent de cette encombrante marmaille, nous filâmes à travers de grands espaces cultivés. Des villages très rapprochés comme toujours aux alentours des grands centres parurent. On y dansait, on y buvait, on y chantait. C'était dimanche et nous vîmes même un gentil bal champêtre organisé sur une pelouse. Là, au rythme d'une polka écorchée par quelques souffleurs tudesques des gens se trémoussaient qui n'avaient rien de paysan. En Amérique, à part le Cow-boy, les gens de la campagne ne se distinguent guère des gens de la ville que par le hâle de leur peau. Blouses, sarraus, limousines y sont inconnus ; le Sunday, ce sont des gentlemen qui vont au prêche ou vident ensemble la chope traditionnelle sur la terrasse d'un cabaret de village.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à Detroit où nous eûmes le plaisir de quitter notre wagon pour un Pulmann aux boiseries claires des plus coquets mais malheureusement aussi des plus encombrés. Nous y dormîmes pourtant point trop séparés les uns des autres. A quatre heures j'étais debout et il m'était donné d'admirer la plus ravis-

sante des campagnes, dans la lumière suggestive de l'aube. Ce n'était que verdure ; les champs, les arbres, les pentes gazonnées, les cottages eux-mêmes tout couverts d'un vêtement de plantes grimpantes s'y confondaient dans une réjouissante note émeraldine. Ma toilette terminée, je sortis du car et vins respirer sur la plate-forme l'air vif du matin. Une foule d'odeurs exquises traînaient dans l'atmosphère de ce pays joli comme un coin de nature bretonne. Ma pensée, par dessus l'énormité des distances, se reporta vers la patrie et je me sentis devenir mélancolique. Elle semble parfois pénible à l'homme l'idée que la nature qu'il parcourt ressemble à celle de son pays et que des êtres prodigieusement étrangers ont le bonheur de posséder ce fac-simile de la terre natale. Ainsi l'excès de l'affection engendre un machinal égoïsme.

Vers huit heures et demie, l'Ontario parut sur notre droite et nous devions arriver à Toronto vers neuf heures. Cette fois le train fut exact et entra à la minute juste dans une vaste gare que flanquait l'inévitable panorama, pris de loin pour un gazomètre, de la bataille de Gettysburg. Cet obsédant combat ne laissait même pas débarquer le voyageur et le prenait à son entrée en gare. Ah ! les Sudistes sont bien vengés et la présence de ce panorama partout où la population agglomérée dépasse quinze cents habitants doit amèrement faire regretter aux Nordistes leur bruyante victoire.

De la gare de Toronto nous arrivâmes par une courte marche le long d'une petite rue montante devant le Rossin-house, le meilleur hôtel de la ville, assurent avec raison les guides. Dès qu

nous eûmes réparé le désordre d'une nuit en wagon, nous descendîmes dans les rues de cette ville qui s'intitule fièrement la cité-reine du Canada.

Justement l'hôtel avait une sortie sur King-Street une des rues principales. Dès notre irruption sur les trottoirs de cette voie nous poussâmes une exclamation bien naturelle. Non seulement King-Street était d'un bout à l'autre bordée de jolies maisons point colossales et de magasins du plus pur style londonien, mais elle était admirablement bitumée, que dis-je, sur les côtés au ras des trottoirs elle était pavée avec un soin dont se fut enorgueillie la rue du 4-Septembre. C'était la première ville aussi soignée que nous rencontrions et vraiment elle prenait tout de suite de cette voierie si bien entretenue une petite tournure européenne qu'augmentait encore le mouvement des passants marchant à l'anglaise, vite, les jambes allongées, l'extrême propreté et la simple élégance des étalages, enfin les toilettes de bon goût qu'arboraient dans les electric-cars qui passaient sous nos yeux, les jolies torontaises. Yonge-Street et Queen-Street n'étaient pas moins animées, moins soignées. Là enfin nous trouvions trace d'une municipalité intelligente et sachant ne pas sacrifier à l'utilitarisme l'élégance et la propreté, ces deux sœurs. Toronto, dans l'échelle des villes américaines, tient incontestablement le premier rang pour la beauté régulière et harmonieuse de ses grands artères et la façon dont elles sont tenues. Philadelphie viendrait bonne dernière avec son pavage, véritable gageure faite aux dépens des infortunés habitants, lesquels doivent avoir la sensation perpétuelle d'une danse sur des paratonnerres. Le propos me revenait justement à la mémoire d'un riche Phila-

delphien,qui nous déclara lors de notre visite que tout ce que pouvait faire le meilleur coupé,c'était de durer six mois. Au bout de ce temps, roues, ressorts, essieux, la voiture entière était hors d'usage.

Le soir, cet aspect anglais et soigné des grandes rues de Toronto n'était pas moins frappant. Les appareils d'éclairage y étaient prodigués avec un luxe aveuglant. Par moment dans les carrefours, à l'entrecroisement des fils suspendus des electric cars, quand un tramway franchissait le crossing, une vive lueur pendant la durée d'un éclair, illuminait le corner ; de grands bâtiments d'une recherche évidente d'ornementation se détachaient avec les mots : Bank, ou Hotel en lettres dorées flamboyant sur leurs frontons. Mais comme nous allions regagner l'hôtel, un spectacle inattendu nous fut offert. Le son d'une musique militaire arriva jusqu'à nous et débouchant derrière un flot populaire, tout un bataillon de higlanders précédé de fifres fit son apparition dans King-Street. Ils avaient vraiment bon air ces écossais, vigoureusement bâtis , avec leurs hauts bonnets à poil et leur petit jupon quadrillé. Ce devaient être pour la plupart d'anciens soldats , car leur marche s'effectuait avec une sûreté et une rectitude parfaite. Après ce bataillon, la fanfare que nous avions entendue tonnait, enlevant un pas redoublé dans un contrechant formidable de trombones. C'étaient les musiciens de la milice et tout un régiment de miliciens les suivait. D'un bout à l'autre de la colonne des porteurs de torche formaient la haie. A ne juger ces miliciens que par ce défilé de parade ils firent au prince Roland une excellente impression et certes son Altesse n'avait pas pour

habitude d'user d'indulgence avec tout ce qui lui paraissait tenir plus ou moins de la garde nationale. Maintenant quelle serait devant l'ennemi la contenance de ces soldats citoyens qui, sanglés dans leur tunique noire et couverts de l'énorme et ridicule casque colonial en honneur dans tout le Canada, gardaient d'impeccable façon leurs distances et ne se seraient pas permis même un regard de côté ? — Question qui reste à approfondir.— Quoi qu'il en soit, cette retraite aux flambeaux dans le décor correct et élégant des principales voies torontaises présentait un tableau agréable et d'une jolie couleur.

Le lendemain le docteur et moi nous partîmes, en gamins selon sa propre expression, pour une petite excursion sur les bords de l'Ontario. Nous n'avions fait encore qu'apercevoir ce grand et beau lac mais pour ne point voir des rives encombrées de docks, de débarcadères et de gares nous prîmes un joli horse-car qui suivait King-Street et dont la voie ferrée allait se perdre tout là-bas dans la direction de Détroit. Trois quarts d'heure de trot soutenu dans cette abominable rue droite comme un i et sans une ondulation, enfin les maisons se raréfient, voici des cottages, des maisons de campagne cachées derrière de beaux jardins et tout à coup, sur la gauche, le car tourne, franchit en cahotant un passage à niveau. C'est la voie du grand Trunk qui à cet endroit longe la côte Ontarienne ce crossing passé nous voici sur une berge étroite avec, devant nous, se déroulant à perte de vue, le lac plein de majesté dans l'immense étendue de ses eaux claires et tranquilles.

Ah ! ce n'est plus le Michigan qui, tantôt aveuglant de soleil, tantôt caché par une impénétrable

ouate de brumes, garde toujours au fond une couleur troublée et peu avenante. L'Ontario roule des flots menus, limpides et sautillants sous l'averse des flèches solaires. Le ciel est d'une pureté admirable, une brise douce et fraîche vient du large et à nos pieds des lames minuscules viennent se briser en passant par tous les tons intermédiaires, qui vont du bleu au vert et du vert au blanc de l'écume. Sur notre droite s'élèvent plusieurs garages et s'aligne toute une flottille de canots car le Rowing est très en honneur aux portes de cette ville plus anglaise que bien des cités du Royaume-Uni. D'un de ces garages sort une petite yole adroitement conduite par une jeune fille laquelle rame pendant qu'au gouvernail un bambin, son frère sans doute, veille à la direction. Le petit bateau vient de notre côté longeant la rive. La jeune torontaise, fort jolie ma foi, « nage » comme un vieux loup de Marne, elle fait littéralement voler le léger esquif sur la surface unie du grand lac. Leurs paroles nous arrivent transmises par l'absolue pureté de l'atmosphère et les échos de la rive répètent le rire perlé de la jeune canotière, les cris de joie du petit garçon. Eux seuls mettaient du mouvement sur l'infinie de cette nappe transparente et faisaient en quelque sorte ressortir le silence de cette belle nature et l'imposante grandeur de cette surface immense et paisible dont rien en dehors de la frêle embarcation ne venait rompre la poétique solitude.

Les eaux de l'Ontario sont si claires que le soleil qui, en ce moment, dardait horizontalement ses rayons, éclairait les profondeurs de saphir de l'onde par dessous la quille de la yole et que le canot où s'escrimait dans un gracieux mouvement

de nuque abaissée puis relevée la jeune miss canadienne, avait l'air de flotter sur de la lumière liquide.

Du côté de la terre, des cottages fleuris, des allées de beaux arbres faisaient au lac une bordure ravissante. Pour jouir longtemps de ce paysage tout à fait reposant et plein de douceur nous allâmes nous établir, mon compagnon et moi, sur la vérandah d'un des garages qui était aussi une espèce de café. Nous dûmes nous contenter de Ginger ale, cet établissement étant de tempérance. Mais l'horrible mixture qu'il nous fallut avaler nous parut supportable tant nous étions absorbés, pris dans la contemplation de ces belles eaux d'un vert-bleu lumineux comme mordoré et qui s'étendaient à l'extrême limite de l'horizon sous un ciel adouci, d'un outre-mer pâle et mat où l'œil se reposait. Le docteur ayant promis au Prince de le rejoindre vers cinq heures en ville pour visiter l'Université, une des plus belles du Canada, nous reprîmes à regret notre car et bientôt nous étions revenus sur le pavé de la Queen of the Lakes. C'est de Toronto que nous devions gagner Niagara tandis que le Prince qui déjà avait visité en son précédent voyage toute cette région allait se diriger vers l'Ecole militaire de Kingstown et vers Ottawa, siège du gouvernement Canadien, quelque chose comme le Washington du Dominion où il devait être l'hôte du gouverneur général. Ce haut fonctionnaire britannique fit, paraît-il, à Son Altesse une réception parfaite, si parfaite, me disait au retour M. Léandri qu'on ne se serait pas cru en Amérique mais dans une des seigneuriales et historiques demeures de la vieille Angleterre.

C'est que le poste de gouverneur du Dominion est un des plus recherchés de l'aristocratie anglaise et que le titulaire de ce magnifique emploi, appuyé, du reste, sur un budget solide, offre à ses invités en sa résidence d'Otturra, vrai château de vice-roi, toutes les élégances et toutes les splendeurs de la grande vie européenne.

En attendant l'heure du départ définitif et pendant que nos compagnons retenus par une revue qu'on devait le lendemain passer en l'honneur du prince Roland Bonaparte, restaient à Rossini-House, nous nous en fûmes de bon matin M. Topinard, M. Léandri et moi à l'embarcadère lacustre de Toronto. Là nous trouvâmes deux beaux navires répondant aux noms baroques de *Chicora* et *Ciboula*. Cette chicorée et cette ciboule étaient, du reste, des bâtiments neufs, fonctionnant depuis peu et ce qui est, en somme, une rareté en Amérique, mus par une hélice. Nous y prîmes place n'emportant avec nous que des « parcels » juste le linge nécessaire pour un déplacement de trois jours. Nous comptâmes cinq heures d'une navigation charmante car le lac à ces premiers feux de l'aurore se colorait d'une foule de nuances exquises et la fraîcheur du vent réveillait, fouettait le sang nous permettant de goûter comme il convenait la saveur de ce lever au soleil sur l'Ontario. Au départ de Toronto, une île que coiffait un faubourg nous était apparue en passant et si mes souvenirs ne me trompent point il nous fut dit que c'était la Victoria Island (à moins que ce ne fut Queen Island !) Mais ensuite jusqu'à l'apparition de la côte sud du lac rien ne vint rompre l'uniformité de cette immense superficie liquide. En arrivant en vue de la rive Niagarienne nous fûmes témoins

d'un phénomène curieux et que je n'ai pas vu se reproduire ailleurs. A environ deux milles de la terre l'eau soudain, comme si la main d'un géomètre eut tracé une ligne de démarcation régulière, se teintait subitement et en une seconde nous passions des flots vert clair dans des flots vert-bleu, un peu plus loin, avec la même netteté, même démarcation et passage du vert-bleu au vert-jaunâtre. Enfin une troisième zône non moins exactement tracée au compas et qui bordait le littoral revêtait une teinte presque rouge, d'un brun de terre de Sienne. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre ces trois rubans délimités avec une netteté prodigieuse suivaient la côte comme ces tracés de couleurs diverses dont les écoliers entourent sur leurs cartes les îles ou les continents. Le docteur m'expliqua de la plus remarquable façon et par un système d'alluvions la formation de ces zônes régulière et sa démonstration durait encore quand nous pénétrâmes dans le Niagara-river. Nous nous arrêtâmes un instant à l'entrée de ce vaste estuaire pour desservir la petite ville de Niagara puis nous avançâmes résolument vers Lewiston point où le fleuve devient plus étroit et où viennent mourir les derniers flots du Whirlpool et des rapides inférieurs. De chaque côté les rives étaient couronnées de falaises et les falaises elles-mêmes exhibaient une végétation, une verdure éblouissantes. Nous éprouvâmes un vrai plaisir après ce séjour à Chicago au sein de cette Iron and Stone city à regarder ces jolis coteaux où riait un printemps gai comme le printemps de France. A Lewiston enfin nous descendîmes. Nous revoici sur le sol Américain. Le temps de subir une inspection peu farouche des doua-

niers, d'absorber en guise de morning breekfast un verre de Whysky et enfin d'escalader une rampe assez raide et nous voici sur le quai de la petite gare. Justement le railway arrive en sifflant, vite nous sautons dans un quelconque des compartiments où nous nous installons aussitôt sur la droite de manière à apercevoir les chûtes dès qu'elles seront visibles.

On nous avait prévenus de l'espèce de désenchantement qu'allait nous causer ce premier aspect. De la ligne ferrée qui court parmi les crêtes des falaises, on apercevait, en effet, l'immense cascade comme au fond d'un couloir et les proportions même de ce couloir sont telles que, vu à cette distance, le saut du Niagara ne parait pas plus grand et plus haut qu'une de ces chûtes si fréquentes dans les pays de montagne. Un pont suspendu qui enjambe le lit profond de la rivière fixerait plutôt à ce premier abord l'attention du touriste. Aussi en descendant à Niagara-Falls et quand nous eûmes trouvé, grâce aux soins du docteur un hôtel confortable nous nous dirigeâmes pédestrement vers le fleuve avec la hâte de corriger cette impression première. On nous avait prudemment touché un mot des vols positivement cyniques, de l'exploitation révoltante du touriste auxquels se livrent la tourbe ignoble des industriels de toutes sortes accrochés comme des araignées en quête de mouches dans tous les coins, à tous les détours de cette ville et de ce site admirable. La chose est si connue que le dernier guide indicateur pris au hasard dans les gares vous met en garde, vous avertit qu'il importe, en ce pays vraiment sous ce rapport insupportable, de ne rien accepter, de ne parler à aucun guide, à aucun

cocher, de ne pas avaler un morceau de pain sans faire son prix d'avance. Vraiment, avant que les Etats-Unis et le Canada n'aient déclaré parcs publics et propriétés nationales tous les grounds qui bordent les deux chûtes, ce devait être à se sauver avant d'avoir rien vu. Je dus repousser l'assaut successif de vingt cochers, de cicerones parlant français, de marchands de souvenirs, d'industriels possédant le secret de certaines explorations ignorées du public. Jamais je ne vis faces plus patibulaires. On eut dit autant de convicts à peine évadés ou autant de bandits redoutables à rencontrer la nuit ailleurs que là. Nous allâmes déjeuner chez un restaurateur, individu au regard louche. Le docteur avait fait ses prix : mais le repas fini et comme l'anthropologiste avait été au dehors se rendre compte de l'effet d'une rafale qui en ce moment courbait jusqu'au sol les arbres des « parks », ce coquin me réclama cinq dollars que, dit-il, il avait oubliés sur la note. Heureusement le docteur rentra au même moment ; habitué dans son enfance à ces façons il rendit au maître filou son addition sans ajouter un mot; l'autre la déchira aussitôt en disant « All Right » comprenant que son essai de coquinerie venait de manquer. Mais, comme nous nous étions fait servir trois petits verres de Whysky, il se vengea en nous comptant 25 cents pièce, soit 1 fr. 25 le plus odieux alcool qui se put voir ! Ajoutons qu'à Hoffman-House le prix maximum de la liqueur nationale américaine est de 15 cents.

Nous reconnûmes aussi qu'on ne nous avait pas exagéré l'immonde fripouillerie des gens de Niagara Falls. Mis en garde, nous reçûmes si mal les nuées de raccrocheurs qui s'abattirent sur nous

que ceux-ci n'insistèrent pas et, l'air vexé, nous laissèrent marcher tranquilles. Nous descendions les pentes du parc qui, du côté où le rail road nous avait déposés, sert d'accompagnement à la rive américaine et nous allions vers le pont suspendu d'où l'on a le spectacle panoramique des chûtes. Nous prenons au péage un ticket d'aller et retour et nous passons. Arrivés au milieu du pont, en effet, brusquement, dans un bruit sourd et profond, dans un tremblement de tout, du tablier métallique, du sol, de l'air lui-même, et tandis que nous arrosent des nuages pénétrants de fine vapeur d'eau, les cataractes du Niagara nous apparaissent — cette fois magnifique, sublimes de grandiose horreur. En face de nous la chute canadienne « en horse-shoe,en » fer à cheval, large et cintrée. A gauche et beaucoup plus près,dans une vitesse éperdue,la masse d'eau de l'american Fall, plus resserrée et plus régulière, dégringole avec des détonations par moments toute pareilles à des coups de canon. Justement le ciel est tragique,bossué de nuages orageux et à ce moment un coup de vent terrible s'abat sur le pont,une rafale semblable à celle qui, quelques instants auparavant avait fait sortir du restaurant l'excellent docteur.

La suspension Bridge résiste, mais nous n'avons que le temps de nous jeter à quatre pattes, sans cela l'ouragan infailliblement nous renverserait. Au milieu du pont, les chevaux d'un landau, pris de peur se cabrent et reculent. Enfin le vent s'apaise un peu et nous achevons de traverser les rapides qui, à cinquante mètres au-dessous de nous, roulent dans un chaos de rochers. Nous suivons maintenant la rive canadienne fort joliment ar-

rangé, et — Dieu merci! convertie maintenant en un parc d'aspect charmant.

Nous arrivons bientôt au bord de ce horse shoe et là nous lâchons sans réserve la bride à notre admiration. Il n'y a pas à barguigner, on est stupéfait, suffoqué, ravi. Les Vandales des deux nations ont eu beau détourner une partie des chûtes, les encombrer d'horribles ascenseurs, de maisonnettes, d'usines, de petites tours Eiffel et de boutiques de photographes, ces chûtes sont et restent à coup sûr une des merveilles du monde. Le saut que fait le fleuve est inouï : qu'il suffise de dire que la chûte mesure à cet endroit quelque chose comme deux cent cinquante mètres de large (660 pieds) et qu'au centre de l'échancrure qui lui a fait donner son nom, la nappe d'eau a dit-on, 25 pieds d'épaisseur. Du reste, elle reste en ce point d'un bleu superbe, pas même troublée grâce à son épaisseur par le coup de fouet de sa brusque tombée. C'est ce qui explique aussi pourquoi, lorsqu'elle frappe le sol 180 pieds plus bas, on n'entend qu'une sorte de mugissement continu. Son volume, malgré la hauteur, l'empêche de frapper en plaquant le roc inférieur. Il est vrai que sur les côtés quelques courants détournés par le caprice du barrage se chargent d'appuyer ce long et imposant gemitus d'une fusillade nourrie. ... Léandri, très enthousiasmé me propose de revêtir la capote de caoutchouc qu'un industriel offre à nous louer et de descendre par un chemin spécialement organisé pour cette excursion jusqu'à la base de la formidable cataracte. J'accepte et nous voilà partis. Le docteur qui craint les douches forcées nous accompagne un bout de chemin ainsi que l'employé préposé à ce service. Nous

sommes vraiment fort baroques sous notre capuchon de toile cirée, notre blouse imperméable qui descend jusqu'à nos talons et nos snow-boots. Avec cela, me semble-t-il, nous sommes à l'abri de l'arrosage. Nous prenons place dans un petit ascenseur qui nous descend environ 150 pieds plus bas, là notre guide nous fait suivre une espèce de sentier de chèvre à flanc de coteau. Tout au-dessous de nous, à demi cachés par moments d'un nuage de poussière liquide nous voyons une sorte de palicable qui rode au long des rocs sur lesquels viennent frapper les jets latéraux de la chûte : Ce chemin hasardeux se perd dans le chaos grondant, hurlant, bondissant du horse-shoe. Sans doute, pensons-nous, c'est une ancienne route de visiteurs qu'on a dû abandonner. Cependant nous allons, la poussière d'eau commence à nous mouiller la figure. A ce moment le guide nous fait faire un à droite qui nous dérobe un instant la vue terrifiante de cette espèce d'effondrement de tout un fleuve. Nous pénétrons dans un chemin creusé dans le roc. Là enfin nous nous entendons parler; le guide a pris une lanterne prudemment remisée en une anfractuosité de cette espèce d'antre et nous dit de le suivre. Nous marchons à la file dans l'étroit boyau et soudain la galerie s'arrête, nous avons devant nous une fenêtre et devant cette fenêtre passe et croule avec fracas une énorme colonne d'eau ; ce n'est pourtant qu'un des échappements latéraux du Fer à Cheval. Mais quand sur l'invitation du cicerone, nous voulons jeter les yeux vers le sommet, vers le point de départ de cette gerbe énorme, la respiration nous est brusquement coupée. A travers des volutes de vapeur d'eau nous distinguons comme en un

éclair la crête de la cataracte à 60 mètres au-dessus de nos têtes, mais il faut se retirer bien vite tant est suffoquant le déplacement d'air causé par la cataracte. Après un instant de repos nous reprenons la route de l'ascenseur et notre guide nous dit en mauvais français :

— C'est ainsi, vous avez vu tout.

— Tout, proteste M. Léandri, comment c'est là tout, mais vous affichez sur vos réclames que les voyageurs peuvent aller sous les chûtes ?

— Oui, reprend le docteur, quand je suis venu ici, tout jeune, j'ai passé entre la nappe et la paroi.

— Certes, reprend l'homme, mais aujourd'hui c'est impossible ; pourtant si ces gentleman le désirent, il y a ce chemin pour gagner les bas du Harse-Shoe.

— Où ça, fais-je avec impatience ?

— Là.

— Et le préposé à l'ascenseur nous désigne l'espèce de praticable qui se perd vers la base fumante de la cataracte.

— Ce chemin est possible s'écrie M. Léandri?

— Yes, sir.

— Vous nous accompagnerez?

— No sir.

— Nous pouvons nous hasarder seuls?

— If you will.

— All right alors, venez-vous Bonnaud ?

Si je venais ! — Et nous voilà partis laissant le docteur qui rit à notre emballement. Nous dégringolons un sentier de traverse et nous voici bientôt sur cette corniche artificielle dont l'audacieux trajet nous a tant étonné. Déjà il nous est impossible d'articuler un son, nous nous hurlons dans

le visage sans nous entendre. D'épais nuages de vapeur nous arrivent comme lancés par l'invisible vaporisateur d'un titan et nous noient la figure; le plancher de la jetée ruisselle, et de tous les côtés sur les rocs viennent s'abîmer avec des clapotements divers mille et mille petites niagara-falls. Toujours sur notre gauche la grande chûte continue son refrain formidable et de ci de là par les brouillards liquides qui montent sans cesse comme animés d'un mouvement régulier et sans fin, nous distinguons, mais rarement tout au loin la colonne centrale, celle dont le bleu opaque nous a tant frappés. Notre route de bois zigzague maintenant, elle contourne une série de rochers, évolue entre les nappes tombantes. Voici des marches! gravissons-les. Paf! je patine sur ces solives polies à la longue par les eaux et sur lesquelles mes souliers de caoutchouc n'ont pas prise. M. Léandri au pied plus montagnard file toujours, nous sommes maintenant sur une plate-forme. Une véritable avalanche d'eau nous tombe sur la tête, sur les épaules. Déjà je me sens tout pénétré, tout trempé. Impossible de lever le nez. A peine si je puis respirer. Mais ce pas difficile est franchi, nous voici à l'abri d'un grand roc. Nous reprenons haleine. Toujours impossible de parler. On se croirait au milieu de cent camions de ferraille roulant de front sur un pavé inégal. Goahead! M. Léandri reprend sa course. Nous sommes de nouveau réempoignés par l'averse et soudain nous plions les jarrets, pour un peu nous serions à genoux. Une douche compacte, une colonne liquide projetée avec force nous frappe verticalement. Nous sommes roués de coups et cependant nous continuons. Voici en effet les barrières

finales, la carcasse à demi noyée d'un belvédère se dresse devant nous. Un effort et nous y sommes. Je ne vois plus mon compagnon. Vingt fois je roule, vingt fois je me rattrape à la main courante et à la rampe de bois que par moments je suis obligé de saisir à bras-le-corps. Enfin je heurte un corps, c'est M. Léandri qui se cramponne définitivement à la dernière balustrade Au delà, c'est l'abîme, c'est la mort. Ce ne sont plus des morceaux de falls qui s'effondrent à vingt mètres devant nous. Sous son manteau de poussière blanche nous devinons la grande cataracte, la masse inouie qui se broie au contact de la roche avec des cris de colère. Malheur à celui qui s'aventurerait plus loin sous cette avalanche effroyable. D'ailleurs nous ne voyons ni n'entendons plus grand chose, le moindre essai pour jeter soit de côté, soit en biais vers le sommet des chûtes, un regard rapide est cruellement puni. Les yeux, le nez, la gorge sont pénétrés, noyés et je sens en ce moment que je n'ai plus un fil de sec, mon costume n'a été qu'un préservatif ridicule contre l'invasion de l'eau, et je constate que ces filous font payer un dollar pour vous louer de vieux imperméables usés par dix générations de touristes : « Humbugh ! Humbugh ! » toujours et partout.

Après une pause d'une demi minute nous rétrogradons sous la douche ininterrompue et serrée qui tombe de là-haut. Je cours vite ayant hâte de me sécher. Nous filons poursuivis par les innombrables fouets de la cataracte qui nous châtie sans doute ainsi de notre indiscrétion. Cette chaste Suzanne n'aime pas qu'on relève sa robe de poussière diamantine et nous avons beau ne pas être des vieillards, elle nous administre une correction

soignée. Le docteur nous reçoit trempés comme des barbets, transformés en gouttières, gelés, mais heureux tout de même de cette petite pointe jusque sous l'épiderme du monstre !

La chûte américaine, moins grande, n'offre pas moins d'attraits elle est dotée d'une grotte des vents que pour ma part je ne trouvai point extraordinaire, sauf en ce point qu'on peut s'y rendre compte de la nature du roc qui constitue ces barrages hyperboliques. Ce que cette cataracte offre de vraiment saisissant c'est son petit redon construit sans doute au moment des gelées, quand cette masse liquide est figée en une merveilleuse débauche de stalactites cristallines. Ce redon termine le parc en terrasse qui va sur la rive droite de ce bras du fleuve entre la cataracte américaine et le pont suspendu.

C'est une sorte d'observatoire circulaire qui domine perpendiculairement la chûte et la flanque à la manière dont les poivrières flanquaient jadis les anciens châteaux-forts. Nous nous penchâmes sur le rebord de pierre, sur le garde-fou circulaire qui assure les curieux contre un vertige inévitable. Nous pouvions nous croire littéralement suspendus sur l'abîme et il nous était facile, après une seconde d'hésitation bien naturelle de voir approcher avec une rapidité insensée la charge folle, irrésistible du flot entraîné vers le gouffre. Déjà fortement remuée par les obstacles rocheux qui constellent son cours supérieur, l'eau du Niagara arrive bouillonnante d'écume dégageant déjà sa poussière à la fois impalpable et tenace. Et brusquement à dix mètres du saut elle se forme en colonnes glauques profondes, plus vite que le regard elle glisse, se brise à demi sur les irrégu

larités de la crête granitique, tombe avec un bruit tonnant tandis que s'élèvent presque jusqu'au sommet de l'escarpement des nuages de fumée d'eau. La tête tourne à la longue à voir — sans une seconde d'arrêt, cette course hâtive du fleuve vers sa chûte. Nous quittâmes et nous reprîmes plusieurs fois ce merveilleux poste d'observation. Nous finîmes enfin par nous en détacher et nous regagnâmes l'Hôtel-Porter en suivant pendant un temps le cours supérieur du bras canadien. C'est un spectacle moins extraordinaire mais tout aussi beau que celui de ces rapides d'une largeur de 250 pieds et qui ont l'air de descendre je ne sais quel escalier de géants. Il s'y forme des gerbes, des chenals, des tourbillons, des cascatelles : selon tous les caprices d'un sol extraordinairement bouleversé. Les rapides inférieurs que nous vîmes le lendemain ne sont qu'une répétition affaiblie de spectacle : le fleuve y court entre deux escarpements d'une jolie hauteur et à un certain moment il y fait le coude brusque pompeusement nommé Whirl-Pool : mais c'est là tout ce que j'ai remarqué de particulier. Il parait seulement qu'au point de vue géologique le Whirl pool est d'un intérêt palpitant et le docteur pour un peu l'eut préféré aux cataractes elles-mêmes.

Ce soir là nous rentrâmes sous la plus vive impression. Quand la nuit fut tout à fait tombée, au clair de lune, nous retournâmes fumer le cigare d'après dîner sur le petit redon du parc canadien. Longtemps nous écoutâmes la plainte de la cataracte et les coups sourds que frappaient sur l'enclume des rochers inférieurs ses puissantes colonnes.

Le lendemain nous fûmes, sur la rive américaine

visiter Goat-Island, cette île qui sépare les deux chûtes et qu'on a transformée en un fort joli jardin public. M. Léandri admira beaucoup les *Three Sisters*, véritables paradis terrestres qui reliées par de petits ponts sortent du lit du fleuve un peu avant la grande chûte. Ces trois îles sœurs élèvent gracieusement leurs bouquets de bois au milieu de ces eaux grondantes et renfrognées. Jadis, beaucoup plus près de la chûte et s'avançant jusqu'au milieu même de ce barrage gigantesque, trois fois plus large que la crête américaine s'élevait la fameuse Perrapin Tower.

La base de cette tour reposait sur ce Table Rock, véritable plancher de granit dont se couronne sur la droite la Horse-Shoe fall et qui permet encore aujourd'hui de faire avancer les promeneurs de la rive américaine assez avant vers le centre de la cataracte. Tout ce parc de Goat-Island est exquis. Ce n'est qu'en 1885 que l'Etat de New-York dont dépend cette rive du grand déversoir américain se décida à enlever cet espace à tous les malandrins qui s'étaient établis là et y exploitaient sous tous les prétextes l'infortuné touriste. On y payait pour voir telle ou telle partie des chûtes, on y payait pour s'approcher du bord, on y payait pour circuler... un peu plus on y aurait payé pour respirer. On parle des écorcheurs suisses mais jamais, à en juger par ce qu'on voit encore aujourd'hui à Niagara, je n'ai observé plus regrettable mise en coupe réglée du public. Certes c'est déjà un progrès qu'on puisse se promener en paix dans ces grounds ombreux arpenter les sentiers couverts ou les grandes allées verdoyantes pendant que les cataractes continuent invisibles leur gigantesque accompagnement de contre-

basse ; mais quand les deux gouvernements se décideront-ils à parfaire leur œuvre après avoir assaini et embelli les rives, après avoir donné à la célèbre chûte une bordure de jardins et de parcs bien aménagés, il reste encore à faire déguerpir les tenanciers d'ascenseurs, les photographes, les marchands de curiosités et de souvenirs pacotilles venues le plus souvent de Pantin ou de Cologne, qui se sont tapis sur le versant des berges comme des rongeurs malfaisants. Je ne puis dire ce que ces espèces de marchands de contremarques sont hideux et assommants. Ils vous gâteraient cette scène unique dans tout l'Univers si leur laideur pouvait dépasser cette œuvre colossale et sublime de la nature. Allons, après les rives, balayez les berges et n'y laissez plus vivre la plus interlope des populations.

La chance voulut qu'après avoir vu la veille les chûtes sous l'écrasement d'un ciel d'orage, j'eusse le lendemain le spectacle des cataractes éclairés par un soleil éclatant. Nulle part la diversité des aspects selon l'état de l'atmosphère n'est plus sensible que dans ce cadre extraordinaire. L'eau qui hier prenait des airs tragiques et semblait dans la pénombre d'un jour éteint enfanter dans l'air des processions de fantômes devient le lendemain d'une gaieté charmante. La pureté du ciel fait subir à la poussière d'eau une sorte de lessive, elle est claire, joyeuse, coquette comme ces jupons blancs que jadis les Mimi-Gothon-Bonnet fleuries, chères aux étudiants de 1830, mettaient le dimanche pour aller au Prado. Et ce qu'on ne se lasse pas d'admirer, c'est la profusion des arcs-en-ciel semés dans toute cette vapeur comme des pierres fines sur un voile de mariée. La beauté des

arcs-en-ciel qui se suspendent comme autant d'aériennes tuniques de Loïe-Fuller taillées dans le tulle immense des Niagara-Falls est célèbre et mérite de l'être. Je réfléchis en les contemplant que les anciens n'étaient pas si ridicules quand ils donnaient à ces délicieuses fantaisies de la lumière et des couleurs le nom gracieux d'écharpe d'Iris. Mais je ne communiquai pas cette réflexion à notre géographical Surgeon lequel m'eut,en cette occurrence, vertement rappelé la parole jurée à mon oncle. « Lugete, musæ! »

Excellent oncle! Dans la lettre que j'avais confiée la veille au soir au courrier du Porter-Hôtel, je lui disais tous mes regrets de ne pas le voir là à côté de moi, devant ce panorama admirable des cataractes. Et puis peut-être eut-il levé l'interdiction et m'eut-il permis d'entonner sur un rythme quelconque l'ode de rigueur au Niagara.

Enfin il était difficile de lui demander de nous rejoindre en vingt-quatre heures et puis — entre nous— l'ode,ça vous a quelque chose de terriblement vieilli et qui malheureusement évoque le souvenir d'Ecouchard Lebrun, lequel, nous dit l'histoire, préféra (j'te crois) s'appeler Lebrun Pindare.

Après avoir vers midi reconduit au railroad M. Léandri qui retournait à Toronto pour, de là, accompagner le prince Roland à Kingston et à Ottawa, nous pûmes ce jour-là admirer toutes les beautés de la rive canadienne,laquelle abonde en sites délicieux et en curiosités que l'Appleton, en bon guide yankee, passe religieusement sous silence. Des petits bras détachés du Niagara et dont quelques uns eussent constitué de véritables fleuves en Europe y croisaient le dessin fantaisiste de

leurs eaux. Des futaies épaisses, toute une végétation laissée à elle-même faisaient de cette espèce de delta une sorte de bois sacré mythologique. Il n'y manquait que des nymphes fuyant vers les saules à travers les sombres épaisseurs des taillis et le son d'une Syrenx maniée par quelque Pan du Nouveau Monde. Justement aucun touriste, sa calotte en cloche à melon sur l'oreille, ses pantalons relevés, son Appleton dans une main, son parapluie dans l'autre ne détériorait ce paysage digne de Corot. Les canaux, toujours bouillonnants, contrariés par les rocs dont s'émaillait leur lit, faisaient entendre un bruissement musical. Ils tournaient, serpentaient, se confondaient, puis se divisaient selon le plus pittoresque des caprices. De petits chemins dissimulés avec goût couraient le long de ces torrents et dans les perpétuels détours que nous obligeait à faire le circuit des îlots qu'enserrait en autant de lacets grondants le fleuve indompté, nous trouvions au décor quelque chose de sévère et de grave. Un de ces sentiers qui courait au raz même des rapides, avait été baptisé du nom de Lowers-way — chemin des amoureux, il s'enfonçait avec une partie du rapide sous un couvert de verdure, dans une espèce de demi obscurité pleine de mystère. Nous y rencontrâmes deux lowers qui, serrés l'un contre l'autre et se regardant dans le blanc des yeux, ne firent même pas attention à nous. D'ailleurs nous disparûmes vivement trouvant l'un et l'autre que ces sortes d'effusions intimes doivent être respectées. Peut-être après tout n'étaient-ce là que deux figurants loués à tant l'heure par les barnums de la Canadian Fall, pour corser un peu le spectacle. Pourtant cette Canadienne et ce Canadien paraissaient convaincus

et le bruit fugitif d'un baiser fut saisi involontairement par mon oreille. D'ailleurs cette idylle ne détonnait pas en ce cadre mythologique que nos ancêtres eussent appelé selon la formule de Rousseau : un temple de la nature et de l'amour.

La Fantaisie qui brûle, tel est le nom étrange et justifié de l'endroit bizarre où me conduisait, à travers les îles, les îlots, les rocs, les ponts, et les berges l'excellent docteur Topinard. Ce curieux phénomène est peu connu et les guides n'en parlent pas. Dans une petite construction assez coquette et située au sommet d'une côte, non plus dans les islands mais sur la terre ferme, nous fûmes reçus par une yung lady, fort jolie femme ma foi et préposée à la vente d'une série de curiosités venues toutes plus ou moins de la rue Chapon. Elle nous pria de patienter un moment et en échange de 50 cents, un demi dollar, nous remit un ticket, lequel devait nous permettre d'assister à l'expérience de la source enflammée. A ce moment nous fûmes rejoints par un peloton de clergymen, venus comme nous, en touristes,et ce fut en leur compagnie que le père de la jeune hôtesse, enfin apparu se décida à nous conduire vers la fameuse fontaine. Au centre d'un hangar, dont le toit affectait la forme d'une cheminée il découvrit la margelle d'une espèce de puits. Dans ce puits, nous pûmes constater la présence d'une eau noirâtre, d'aapect quelconque. Le barnum nous pria de nous écarter et soudain ayant frotté une allumette il la jeta dans le puisard. Immédiatement une flamme énorme s'éleva à cinq mètres de haut et alla lécher le sommet de la toiture qui heureusement formait, je l'ai dit, un appel d'air. Nous avions tous bravement reculé et pour ma part

l'un de mes sourcils venait d'être à peu près complètement roussi. Cette flambée inattendue nous avait surpris, et prudemment garés, nous regardions monter de la fontaine, comme de je ne sais quel bol de punch gigantesque, une jolie langue bleue et rose qui dansait avec la légèreté d'un feu follet. Au bout d'un instant le gardien de la source inflammable la recouvrit d'un vaste entonnoir. Alors, comme d'une lampe à souder dont un géant aurait avivé le foyer à l'aide d'un chalumeau mystérieux, un jet de feu sortit avec bruit de l'orifice de l'entonnoir. Une chaleur intense se répandit dans toute la baraque. Pour nous faire voir que cette flamme dardée ne brûlait qu'en sa partie supérieure, le barnum passa et repassa à la bouche même de son appareil un foulard qu'il nous rendit ensuite intact. Enfin, en guise de bouquet, il activa à l'aide d'une clef l'arrivée de cette eau fantastique dans le puisard et quand il retira l'entonnoir, ce fut une explosion, nous étions entourés de flammes. Les clergymen filèrent prestement dans la pièce voisine : mais le guide nous fit signe de ne rien craindre et presque aussitôt, d'un nouveau tour de clef, il ramena à des proportions plus rassurantes le flamboiement de la source, graduellement il l'éteignit et nous nous approchâmes aussitôt. Le docteur se fit donner une tasse de cette eau, l'examina, la goûta et lui trouva un arrière-goût de magnésie. Nous sortîmes de la fontaine qui brûle fort étonnés de ce que nous venions de voir mais plus surpris encore que l'entreprenante initiative des Américains-Canadiens n'ait rien tiré qu'une curiosité locale, de cette particularité hydrologique.

Notre troisième journée à Niagara Falls fut

marquée d'abord par l'arrivée de M. de Pierrefeu, qui devait le lendemain matin nous dire un au-revoir définitif et partir non pour Toronto, ni pour Montréal mais pour New-York, le Hâvre et Lyon, où l'attendait impatiemment sa nombreuse famille. C'était les dernières heures que nous passions avec un compagnon dont l'égalité d'humeur et le robuste entrain avaient agrémenté notre voyage. On s'attache fort les uns aux autres dans l'éloignement considérable où on est de ses compatriotes et dans l'espèce d'isolement que crée autour de vous la différence de race et de langue. Nous employâmes naturellement tout le temps disponible en promenade. M. de Pierrefeu fut d'une gaieté qui redoubla nos regrets de le voir ainsi s'en retourner avant l'heure définitive de la séparation. Après avoir couru toute la matinée, nous nous décidâmes, après déjeuner, à prendre nos tickets pour le petit bateau à vapeur *Maid of the mist* qui va courageusement jusqu'à environ cinquante mètres du pied de la cataracte et pénètre dans le brouillard épais qui se forme à cet endroit.

Nous nous étions complu depuis notre arrivée à considérer le spectacle de ce mignon steamer construit sur un modèle assez semblable à celui de nos « hirondelles » de Seine et qui, bravant la puissante colère des chutes, s'en allait en sifflant jusqu'à l'endroit où le flot le faisait basculer d'abord puis reculer. Le gracieux yacht revenait courageusement à la charge dans un effort éperdu de sa machine et de son hélice, cinq ou six fois il pénétrait dans le chaos de la cataracte et avec des embardées amusantes se voyait, après chaque tentative, ramené à son point de départ. Nou

primes place, après avoir été descendus par un ascenseur au niveau du Niagara inférieur, sur le pont de la *Maid*. On vint nous y apporter des costumes de caoutchouc supérieurs — il n'y avait pas grand'peine — à ceux dont M. Léandri et moi nous nous étions recouverts à notre descente dans le Horse-Shoe. Nous enveloppâmes nos genoux et nos sièges d'une pièce de toile imperméable et, après trois petits appels joyeux, la *Maid of the Mist* se mit en marche.

Un rayon de soleil vint à ce moment éclairer les deux nappes d'eau et nous faire voir jusqu'à quatre arcs-en-ciel admirables. Tout de suite le vapeur se dirigea sur la chute américaine qui n'était qu'à une centaine de mètres et une averse serrée commença à fouetter en crépitant le pont du bateau. Nous nous garantissions de notre mieux. Le bruit devenait formidable. Nous avancions mais d'une manière insensible. Sans doute le courant rendait la marche en avant presque nulle. Cependant à un certain moment, nous reçumes en plein visage les éclaboussures gigantesques d'une des colonnes tombantes qui frappait à bâbord tout près du bâtiment un énorme rocher de forme arrondie. Nous commencions à ne plus rien voir, à ne plus nous rendre un compte exact de notre situation. Au même instant, nous fûmes soulevés comme si quelque poisson gigantesque passait sous la quille du steamer. Nous comptâmes cinq ou six coups de tangage violents. Enfin nous roulâmes, non sans donner fortement de la bande sur tribord, et peu après, revenus au centre du fleuve, nous piquions droit sur le Horse-Shoe.

Ce fut un peu la même répétition qu'à l'américan Fall, sauf que le flot, d'une puissance inouie,

saisit le vapeur avant qu'il ait pu s'approcher de beaucoup aussi près et le balança d'une façon inquiétante. Ce fut en vain que le patron du petit bâtiment essaya, au moyen de savantes obliques, de se tenir un peu moins loin de la chute. Peine perdue. Mais nous eûmes au moins la satisfaction d'y voir clair, de n'être pas souffletés avec la même précision, et l'impression de grandeur du Horse-Shoe s'accrut encore dans notre esprit. Nous avions l'air si petits, si petits, sur ce bateau pourtant long comme nos bateaux omnibus! Perdus au milieu de cette largeur de courant, notre regard s'attachait aux deux murailles qui bordaient le fleuve et dont nous pouvions, par comparaison, mesurer la hauteur. En face de nous, dans une diversité de vacarmes vraiment surprenante où l'on aurait cru percevoir des crépitements, des bruits de gifles formidables, des cris, des hurlements, des sonorités de timbale, des roulements, des coups de tonnerre, tout un orchestre où dominait pourtant la vibration de basse de la chute centrale.

Là haut, penchés sur les parapets des promenades latérales, des hommes apparaissaient petits et frêles comme des fourmis, ridicules devant l'horreur grandiloquente de ce cataclysme. Le soir M. de Pierrefeu nous fit ses adieux. Le Docteur, toujours distrait dans l'effusion des dernières poignées de main, oublia que le train marchait sur le quai. Je suivais en courant le Parlor — derrière les vitres duquel je voyais le docteur insouciant continuer à donner à notre ami ses derniers renseignements — car dans tout ce voyage, M. Topinard fut notre ange gardien, notre providence sous le rapport des renseignements que l'infor-

tuné interprète ne se procurait qu'à grand'peine. Enfin grâce à mes appels désespérés, le docteur s'aperçut que le train filait déjà à une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. Il gagna la plate-forme du car et avec une aisance et une agilité absolument stupéfiantes, il se lança dans le vide, tomba sur ses deux pieds, avec la précision d'un gymnaste. J'arrivais à ce moment tout pâle : mon cœur battait à se rompre. — Ah ! docteur, docteur, si c'était moi qui eusse fait cela, de quels reproches ne m'auriez-vous pas accablé ! Pour moi, je me contentai de tâter l'éminent anthropologiste sur toutes les coutures, et ayant constaté qu'il était intact, je poussai un long soupir de soulagement. Le lendemain matin nous repartîmes pour Toronto afin de prendre nos bagages au Rossini House et de gagner Montréal. Le pont de la *Chicorée* était couvert de jolies femmes en claires toilettes et l'Ontario nous fut aussi clément au retour qu'à l'aller. Nous avions six heures à utiliser dans la Reine-des-lacs et le docteur me fit une proposition inattendue.

Il y avait de grandes courses annoncées sur tous les murs de la ville par une série d'affiches multicolores et l'anthropologiste se déclara tenté d'y assister. J'acceptai et nous nous y rendîmes. Aussi peu expert, moins encore s'il est possible, en matière de turf, de ring, de steeple-chase, de cracks, de Top-weg que moi-même, mon savant ami se présenta aux portes du pesage, où l'on nous réclama d'un air tout simple, cinq dollars d'entrée. Légèrement étonné, le docteur battit en retraite, et après une discussion compliquée, nous résolûmes de nous offrir les entrées les moins chères, soit 75 cents (3 fr. 75). Je me sens encore

en proie à la plus torsive des hilarités en songeant en quelle compagnie nous nous trouvâmes. On nous avait abandonné la pelouse comprise dans la boucle formée par la piste et nous pouvions bien être là une dizaine, dont trois nègres dénués de chemise et probablement de préjugés, six jeunes voyous, aux mines suburbaines, et un homme d'un certain âge, mis avec soin et qui évidemment n'était venu comme nous que comme spectateur désintéressé et turfiste accidentel. Le docteur engageait avec ce gentleman une conversation en anglais, quand un des nègres vint me demander de lui prêter vingt-cinq cents. Il me les demanda avec une désinvolture que n'eût pas désavouée quelque gros clubman de Paris ou de Londres, demandant au cours d'une partie la monnaie de vingt-cinq louis. Je crus bien de les lui donner, pensant qu'il pourrait peut-être les aller chercher dans ma poche, tout naturellement, sans attendre mon autorisation. Il les prit, courut les remettre à l'un des pâles gamins qui sans doute faisait pour ces ombres de parieurs miteux et calamiteux une ombre de cote. Les chevaux partirent. Ils étaient deux en tout, et à ma grande stupéfaction le nègre, ayant évidemment gagné, vint fort poliment me rapporter mes vingt-cinq cents, mais cette haute moralité me toucha tant que je refusai de les prendre. Il me remercia et les fourra instantanément dans son parapluie, un de ces antiques pépins multicolores et grotesques comme seuls les nègres savent en arborer et qui lui servait de coffre-fort portatif.

Cependant j'avais rejoint le docteur toujours plongé dans sa conversation avec son gentleman. C'était bien un Anglais et ce qu'il racontait à

M. Topinard, en effet, ne pouvait manquer d'intéresser un Français. Sa conversation roulait sur l'isthme de Panama. Il disait qu'il avait travaillé à Panama pendant toute la durée des travaux, qu'il avait été même le seul Anglais sur le chantier dont il faisait partie, et ce fut avec les larmes aux yeux qu'il sortit de sa poche une lettre toute faite qu'il allait, disait-il, envoyer à Mme de Lesseps. Quelle injustice et quelle infamie! poursuivre un tel homme! disait-il avec un feu d'un emportement rare chez un Anglo-Saxon. Tenez, gentlemen, j'ai vu, j'ai suivi toute cette tentative de percement de l'isthme. Mille milliards et mille millions d'hommes s'y fussent engloutis en vain. Tout a été tenté, tout a été fait. C'était inutile. J'ai vu le travail de huit jours détruit en une heure par les mouvements des sables. Il est impossible qu'on condamne M. de Lesseps. C'est un great old man, lui aussi, dit-il, dont la France a le droit de s'enorgueillir. Non, il n'y a eu, ni de sa part, ni de celle des siens, aucune faiblesse, aucun calcul coupable. C'était un travail irréalisable et voilà tout. Vous voyez ces nègres, ajoute l'insulaire en nous désignant les trois sportmen de couleur, ce qu'il en est mort là-bas, c'est incroyable. On n'en trouvait plus de rechange. J'estime que dix mille noirs ont laissé leurs os dans cette région néfaste. Je vous le dis, entreprise impossible, mais quel est l'homme qui ne se trompe jamais ?

— *Errare humanum est,* fit le docteur, seulement vous savez que le proverbe ajoute, *perseverare diabolicum.* Or, il ne fallait pas persévérer. Du reste je suis sans animosité contre les de Lesseps.

— Alors, repris l'Anglais, vous croyez qu'une

lettre à laquelle je donnerai une forme plus documentée servira peut-être à quelque chose.

— Ecrivez toujours, fis-je.

— Eh ! bien, j'écrirai, il serait odieux qu'un grand homme comme votre Lesseps fût victime d'épouvantables calomnies !

. . . .

Telle fut l'étrange conversation que nous eûmes avec un Anglais sur le champ de Courses de Toronto. Nous suivîmes avec plus d'attention les dernières épreuves courues par des chevaux plus nombreux. Beaucoup de jockeys étaient des noirs. Nous pariâmes entre nous — par manière de plaisanterie — et le docteur me gagna six dollars qu'il refusa absolument de toucher. Me prenez-vous pour un boomaker, my dear fellow, fit-il en riant.

Vers sept heures et demie nous montions dans un superbe Pulmann digne du Canadian-Pacific-Railway, auquel du reste il appartenait, tout en Pitch Pin, en olivier et en thuya, il était relevé d'arabesques d'ivoire et de jolies peintures sur vernis Martin. Le fumoir avec ses glaces biseautées, ses stalles de bois sculpté et son vestibule tout en marbre blanc, éblouissant, nous conquit tout de suite et nous y bavardâmes jusqu'à minuit.

Le docteur avait retrouvé dans les poches de son pardessus une provision de cigarettes faites par M[me] Topinard elle-même avec du caporal français. Ce fut un bonheur et je dois ici rendre hommage au talent de la charmante compagne du docteur. Pas une lady du Nouveau-Monde ne saurait apporter tant de tact, de finesse et de correction dans la préparation de cette chose si difficile à réussir qui s'appelle la cigarette ! Il y faut une Française.

Du trajet de Toronto à Montréal, peu de chose à dire puisque nous parcourûmes de nuit toute cette province canadienne de l'Ontario. Le matin, au lever du jour, c'est-à-dire environ cinq heures avant notre arrivée dans la grande ville du Saint-Laurent, j'étais levé, et après des ablutions copieuses au lavatory de porphyre, je me rendis sur la passerelle. La campagne était jolie, toute verte avec des pommiers, des champs, des fermes construites à flanc de coteau : tout à fait un paysage français. Les routes s'ombrageaient de grands arbres. — A un certain moment je me serais cru sur le parcours de Laroche à Dijon P. L. M., si la richesse du wagon n'eût éloigné de mon esprit toute pensée de comparaison avec les cages à lapins de nos lignes françaises — mais réellement ce pays ressemblait comme deux gouttes d'eau à la basse Bourgogne. Et pour compléter l'émotion que me causait ce ressouvenir, je vis soudain que les poteaux indicateurs n'étaient plus ornés d'inscriptions en langue anglaise. A chaque passage à niveau, au lieu de l'inévitable pancarte « Railway-Crossing », mes yeux ahuris lisaient: « Croisement du chemin de fer. » Sur les rares bornes où s'inscrivaient les distances, je voyais ces mots : Route d'Ottawa, Route de Kingston, Route de Montréal. De ce que nous avions déjà vu du Canada, j'avais conclu que somme toute ce pays n'était de langue française qu'accidentellement et par petits groupes — comme à Saint-Boniface, par exemple. Maintenant je comprenais que nous entrions dans une région où l'idiome de Shakespeare cédait le pas à celui de Molière. Il me semblait étrange que ce splendide Pulmann, que toutes les habitudes de la vie américaine fussent ainsi continués au milieu

d'une population parlant notre langue et je me demandais ce qui devait résulter du choc bizarre des deux esprits,au fond très divers et très opposés, des vieux colons français et des nouveaux venus du Royaume-Uni qui peuplaient cette vaste partie du Canada. Comment nos compatriotes d'outre-mer s'arrangeaient-ils de la vie et des habitudes que forcément il leur avait fallu adopter dans un pays où la métropole les avait abandonnés? Autant de questions que je me proposais de résoudre dès que nous serions en contact avec les populations canadiennes françaises. Aussi est-ce avec une vive impatience que, aussitôt en gare de Montréal, je pris le bras du docteur pour gagner le Windsor-Hôtel, où devaient être arrivés depuis la veille au soir le Prince et M. Léandri, l'interprète et le fidèle Charles. Justement l'interprète vint à notre avance. L'hôtel n'était qu'à deux pas et bientôt un ascenseur nous hissait à nos chambres respectives dans un superbe building presque aussi vaste que le Palace de San-Francisco.

Un joli rayon de soleil traversait les vitres de ma fenêtre et venait tracer sur le couvre-pieds du lit des rectangles lumineux, quand, après le bain réparateur, je m'habillai pour aller parcourir Montréal, ville hybride, mi-française et mi-américaine. De ma croisée — car nous avions, le docteur et moi — les deux rooms les mieux orientées du cinquième étage, on découvrait toute la grande cité canadienne étendue à côté du Saint-Laurent, vaste à cet endroit comme un grand lac. Le fleuve s'allongeait au loin, se répandait autour d'un véritable archipel que franchissaient d'interminables ponts en fer. Des montagnes au-delà du Saint-Lawrence, suffisamment élevées pour former un

dernier plan de grisailles, bornaient l'horizon tandis qu'à l'opposé, de jolies collines boisées, un véritable jardin français, le Mount-Royal-Park, faisait à cette partie de Montreal une banlieue de verdure. D'ailleurs tout ce qui allait du magnifique immeuble de l'hôtel à l'espèce de mission, — sorte de Panthéon mitigé d'une façade jésuite, — qui lui faisait pendant de l'autre côté du Windsor-square était visiblement le quartier anglais et aristocratique de la ville. Les villas, les cottages, les petits hôtels, s'y ornaient de petits jardinets soignés, et les rues larges, froides, tristement uniformes, n'y avaient rien du caractère moins ordonné mais plus pittoresque des voies latines. Droit devant mon regard, je devinais la cité proprement dite, la zône des affaires ressemblant curieusement au centre de nos grandes villes de province, Nantes, Bordeaux ou Rouen, avec ses promenades courtes, ses banques monumentales et sa cathédrale visiblement inspirée de Saint-Sulpice. Enfin, tout à l'extrémité du tableau qui se déroulait devant comme un plan, des rues serrées qu'on devinait populeuses et populacières, des pâtés de maisons longeant le port dont on pouvait distinguer les Wharfs, les elevators gigantesques et les quais encombrés — ce devait être là le vieux quartier français.

Je ne m'étais pas trompé dans mon appréciation approximative de la topographie sociale montréalaise. En effet, dès que j'eus été prendre des nouvelles du prince Roland qui paraissait satisfait de son séjour à Ottawa et à Kingston, je descendis vers le port. Après une courte marche par des rues qui ne différaient de celles de Cambridge ou de Cantorbéry que par leur détestable pavage, je vis

enfin apparaître une espèce de promenade ornée à son centre d'un square exigu et au long duquel tous les magasins — à peu de chose près — étaient français. Les gens que je croisais parlaient français, les cochers qui, à cet endroit, tenaient station me proposèrent « Une voiture, monsieur? », enfin un gamin, puis deux, puis trois passèrent en criant « la *Patrie... Vient de paraître* ». J'achetai la *Patrie* de Montréal. Un autre me proposa l'*Evènement*. J'achetai l'*Evènement*. J'aurais acheté n'importe quoi du moment où ce n'importe quoi n'était plus anglais! A ce moment j'aperçus de dos un monsieur dont la tournure française, elle aussi, ne m'était pas inconnue. Il achetait la *Patrie*, l'*Evènement*, la *Défense*..... tout ce que de mon côté je collectionnais. A un moment il se retourna, j'aperçus la figure radieuse de M. Léandri. Il m'avait vu également et il vint à moi.

— Ah! mon cher, me dit-il, quel plaisir, quel délassement de ne plus entendre les rauques syllabes anglo-saxonnes! Tout en me promenant je ne me lasse pas d'écouter: il me semble qu'on exécute à mes oreilles la plus délicieuse des symphonies.

Je partageais trop le noble sentiment de mon ami pour ne pas le comprendre, mais déjà je trouvais un abominable accent à ces braves Canadiens. Déjà des toué, des moué, des itou avaient frappé mon oreille. C'était l'intonation normande dans ce qu'elle avait de plus chantant et de plus nasillard. Mais enfin c'était du français, et depuis deux mois passés que nous ne l'entendions plus parler autour de nous, il ne fallait pas chicaner sur un léger petit défaut et un ridicule bien anodin.

Nous gagnâmes ensemble, M. Léandri et moi,

le Palais de justice, que flanquait une de ces esplanades fréquentes dans nos villes françaises et qu'on appelle, suivant le lieu, Champ de Mai, Champ de Juillet, Place Nationale, etc..... Cette place était déserte et triste, des gamins couraient deci delà avec des cris, et un gros bourdon s'étant mis à sonner solennellement, j'eus tout à fait illusion d'un coin de province française. Ces vibrants accents de bronze venaient des tours de la cathédrale, que nous avions manquée dans notre ignorance forcée des chemins à suivre. Après être revenus sur nos pas, nous débouchâmes enfin sur le parvis. Tiens, m'écriai-je aussitôt, mais nous sommes à Sainte-Clotilde. Et en effet un square réduit tout pareil à celui de la rue de Grenelle se dessine devant nous avec, derrière ses arbres, les trois portiques de l'Eglise métropolitaine. La place est enserrée sur les autres côtés par des buildings — pardon... par de grands bâtiments à l'aspect solennel et dont l'un est la Banque. C'est là que se rend M. Léandri. Pour moi, je continue ma route. Je jette un coup d'œil sur la haute basilique. Elle est — pour une église moderne — fort jolie. Sur les marches qui y conduisent montent et descendent des formes féminines vagues et emmitouflées, tout à fait le type des dévotes de province. Sur les côtés on devine d'autres dépendances, un vaste établissement religieux, le séminaire fameux de Saint-Sulpice, qui fournit au Canada ce clergé à la fois familial et respecté, si différent du nôtre et selon moi grandement supérieur, ainsi que j'en donnerai plus loin des preuves. Des enfants sortent d'un cours ou d'un catéchisme, deux jeunes prêtres les surveillent et gourmandent en riant d'une façon toute paternelle les plus turbulents. A ce moment

une voiture s'arrête près de moi, un de ces invraisemblables carrosses que le XVIIe siècle a légués intacts au Canada. Ce fiacre possède des lanternes monumentales de cuivre ouvragé, vrais luminaires de vestibules et que n'osent même plus arborer chez nous les véhicules affectés aux noces modestes. Il y a des ressorts — parfaitement — c'est un huit ressorts avec, dans le dos, deux crosses de bois sculpté dont les lions inoffensifs tiennent dans leurs gueules les larges courroies qui suspendent ces antiques machines ! Le marchepied est au moins à un mètre du sol. Je contemplai cette exhumation curieuse et j'admirai son allure rétrospective. Je n'avais pas encore vu les « cabriolets » de Québec. Comme j'étais plongé dans cet examen, le cocher crut que je voulais profiter de son carrosse et bien poliment il s'excusa :

— M'sieu l'curé Fontârce m'â ret'nu m' châr !

Je reculai devant cette avalanche d'accent circonflexes et je répondis :

— Ça ne fait rien : mais voulez-vous me dire le nom de cette cathédrale ?

— Ce n'est pas une cathédrâle, c'est Notre-Dâme, ben, m'sieu.

— Ah ! vous avez une Notre-Dame comme à Paris.

Alors le cocher narquois :

— P'têt ben, p'têt ben, ça s'peut !

Je remercie ce normand plus normand que nature et je poursuis mon chemin le long de la rue Notre-Dame allant vers le port que déjà j'aperçois au bas des voies latérales. A l'extrémité d'une de ces courtes ruelles, je m'arrête devant une église au toit triangulaire, à la façade indigente, où se s'enchâsse une statue de la Vierge. Je descen

cette rue toute bordée d'hôtels français, de boutiques aux noms significatifs : à l'Ecu de France, au Grand monarque, au Cheval Blanc. La population est plus dense mais aussi elle est plus pauvre. Les hommes sont des débardeurs, des manouvriers, des portefaix du port. Aucun ne porte la blouse — simple remarque qui a son importance. Ils s'interpellent avec des phrases dans ce goût :

— Eah Toué ct'y qu't'attends el châr !

— J'voulions z'ler vec m'mâre et m'pâre et toué itou fare eun' prom'nâde au Grand-Parc. Mant'voué, el' ciel il est tout pétuné, r vâ mouiller sûr, rentrons cheu nous à c't' heure !

Mes regards à ce moment se portent vers la petite chapelle et je lis sous la statue de la Vierge ces quatre vers répartis sur les deux côtés :

Si l'amour de Marie | En passant ne t'oublie
Dans ton cœur est gravé, | De lui dire un ave.

De pauvres Canadiennes qui passent se signent et récitent en marchant l'ave demandé. Tout cela a un cachet lointain et ancien qui me prend au cœur.

La rue que je suis maintenant me met en plein port. Une marmaille sale, pittoresque dans le délabrement de ses loques, court et crie autour de moi. Ils exagèrent tellement l'accent qu'un moment je me demande s'ils parlent ma langue. Devant moi passent et repassent des tombereaux. On fait une espèce de vidange des vieilles rues de la ville. En effet, le choléra se mettrait dans cette partie de la cité qui a la malpropreté des vieux ports latins, Toulon, Naples, Cadix... Aussi avec un dégoût tout britannique, les vieux quartiers neufs de Montréal sont-ils situés juste à l'opposé

des docks. Sous mes yeux quatre-vingt-dix tombereaux s'en vont à la file chercher les immondices. A-t-il fallu que ça finisse par être dégoûtant pour que les édiles de Montréal se décidassent à faire entreprendre ce travail ? Rien que par ce qu'on jette en d'énormes chalands qui tout à l'heure transporteront tout cet engrais perdu dans le haut fleuve, je me fais une idée de ce que ça devait être... Je comprends maintenant le prudent éloignement des « goddem », comme les appelle encore la population franco-canadienne.

Le lendemain était un dimanche, nous en profitâmes pour aller vérifier si ce qu'on nous avait dit de la splendeur des grand'messes à Notre-Dame méritait créance. L'église était pleine. J'ai le regret de dire que les Canadiennes, qui se ressemblent toutes d'une façon désespérante, ne sont pas jolies. Grandes, osseuses, de très beaux yeux mais des bouches énormes ; elles ont l'allure des bonnes de ferme ; elles supportent l'atavisme d'une lignée de cultivateurs cassés au travail des glèbes. Peu de grâce, beaucoup de feu dans le regard, le teint souvent maladif, et toujours, toujours des bouches! des bouches! Oh! mon Dieu! Eloignez de moi le souvenir de ces orifices !

Les hommes n'ont guère plus de distinction. Ils sont souvent roux, et sous un front carré, têtu, car il y a chez eux autant de sang breton que de sang normand, ils ont un regard mauvais ou quelquefois, ce qui est pire, humble et volontairement abruti. Il va sans dire que je ne parle ici que des classes pauvres, des travailleurs du port et des ouvriers des manufactures.

A l'élévation, nous avait-on dit, un sacristain, à l'aide d'une manette, illumine subitement l'église

du feu de mille petites lampes Edison dont les ampoules de verre — en l'occasion des Saintes-ampoules — étaient répandues à profusion le long des piliers. Ce jour-là cette petite mise en scène assez originale n'eut pas lieu et l'église resta dans une demi obscurité religieuse. Le vaste vaisseau de Notre-Dame de Montréal ne présente pas grandes qualités et les vitraux naturellement ne sont pas anciens. C'est à force de dorures et d'ornements accessoires qu'on est arrivé à lui donner ce cachet de richesse et de somptuosité catholique qui frappe aux premiers regards. Seule la petite chapelle du fond est curieuse avec toute son ornementation ultra-moderne de bois taillé. Nous la surnommâmes dès l'abord Pulmann-Church, et vraiment, n'était la hauteur de la voûte, on se serait cru dans quelque salon des trains de luxe de Pensylvanie-Rail-road.

La ponctualité des fidèles, la présence de la presque totalité de la population aux cérémonies du culte, le nombre incalculable de garçons et de filles que nous vîmes sortir leur livre de messe sous le bras, tout cela donne des prêtres canadiens catholiques une opinion très élevée. Et quand on songe qu'en ce pays il n'existe pas de budget des cultes, on reste encore plus surpris de cette influence dominante.

Nous employâmes l'après-midi du dimanche à visiter le Mountain-Park, qui est joli et soigné, comme un paradis français. Des groupes de Montréalais s'y livraient aux douceurs des pique-niques qui sont là-bas la distraction favorite. Ce vieux mot qu'on ne trouve plus guère que dans Paul de Kock est là-bas affiché partout. Pique-nique-grounds, Pique-nique-Chairs, Pique-nique-meats-Chairs.

Ces réunions, ces repas en commun sur l'herbe, chacun apportant son plat, tiennent dans la vie des Canadiens français une importance énorme. Il n'existe pas de jour de fête sans pique-nique.

A l'espèce de cabaret-bar qui flanque le grand labyrinthe principal du Mountain Park, nous nous fîmes servir de la bière. La fillette qui nous l'apporta était réellement charmante, d'une gentillesse de porcelaine de Saxe. Je la regardai avec plaisir; mon compagnon qui n'avait pas les yeux uniquement fixés sur les livres de feu Broca en fit autant et me dit : Peste la belle fille!

En effet, répondis-je, et ce petit costume Louis XV, à demi décolleté, qu'elle porte avec grâce, cette croix d'or au cou, ce milieu où l'on renifle comme une odeur de moisi d'un siècle et demi, ce cabaret qui vous a un faux air des Porcherons! Par la Sang-bleu, docteur, on pourrait se croire chez Ramponneau. Hôlà! me voici, garde française, à votre santé, sergent Belhumeur, et buvons au marquis de Montcalm.

J'avais pris pour déclamer cette bribe de tirade la voix, ou tout au moins une imitation de la voix de Delaunay et je regardais machinalement les talons du bon docteur pour voir s'ils ne rougissaient pas.

..... Or ça, continuai-je, qu'on nous verse du vin, du vin, encore du vin. Je veux noyer mon chagrin dans les pots. Puisque le roy nous oublie ici et que Monsieur de Voltaire nous déclare arpents de neige, foin pour les Courtisans de Versailles! bran pour les habits-rouges! Je me sens homme à défendre tout seul le Canada. Allons Major, médecin de Dieu ou du Diable, une rasade pour ce brave Montcalm. Par les Vertugadins de

la Marquise, nous tiendrons jusqu'à la dernière bayonnette! Il faut croire que j'étais intéressant en débitant ces incohérences, car, la fillette qui nous servait s'était arrêtée. Elle me regardait avec intérêt. D'un geste cavalier je l'appelai, et frisant une moustache.

— Parlez-vous français, jeune tendron?

— Un peu, fit-elle, en rougissant de plaisir, car ma mère est française de famille, mais mon père est originaire de Dublin.

Patatras! pour une Canadienne jolie, elle était à demi irlandaise. Sans me démonter, je poursuivis :

— Et, pardon si je vous interroge, vous qui connaissez tout le grand monde de Montréal, n'avez-vous pas entendu parler d'une certaine Manon Lescaut?

— I don't knovv, fit-elle, en riant de ses trente-deux perles.

— C'est que, voyez-vous, j'ai beaucoup connu cette dame, qui partit, il y a longtemps, pour la Nouvelle-Orléans. Un abbé — de mes amis — que je soupçonne de broder un conte, assure qu'elle est morte de misère et de faim, dans les plaines du Mississipi, mais mes renseignements me font croire qu'elle a tout simplement passé au Canada, où elle s'est mariée à un certain Desgrieux.

— Et il y a longtemps que cette Madame Escaut... Lescaut... serait venue ici?

— A peu près cent trente-cinq ans!

— Ah! fit la maline entant, il n'y a pas que vos amis qui inventent des histoires. — En attendant, vous ne buvez pas?

Ça, c'était la race irlandaise qui parlait.

— Mais si, deux « chopes ».

— What is it?

— Deux bocks. J'ai peine à me remettre au ton du siècle.

Le père de la mignonne barmaid, quoique n'entendant pas un mot de français, parut s'amuser à ces plaisanteries. J'étais surpris de sa politesse et de sa prévenance. Quand nous partîmes, le papa et la fillette nous reconduisirent jusqu'au milieu de l'allée qui devait nous ramener à Montréal, par le bizarre ascenseur en deux parties qui nous avait amenés. Et quand ils s'en retournèrent vers leur établissement, j'entendis la fillette dire :

— You believe, papa, these gentlemen are the prince Napoleon's frends?

— I believe, répondit l'homme.

Ainsi ce nom de Napoléon, à New-York comme à Pueblo, à Port-Towns-End comme à Winnipeg, était une sorte de formule magique. Vraiment cet homme a été grand et prodigieusement grand pour que son nom retentisse ainsi, comme une fanfare, sur tous les points du monde. Quant aux Wellington dont les Anglais du Canada inondent leurs hôtels et leurs intérieurs, on les considère avec d'autant plus d'intérêt qu'on pense immédiatement à... l'autre. Napoléon était mieux qu'un Annibal, et le duc de fer, seul avec ses soldats vis-à-vis des légions impériales, n'eût jamais été un Scipion. Il était nécessaire que Bulow et Blücher parussent!

Nos dernières heures à Montréal furent moins enthousiastes. La sensation pesante et impossible à repousser d'une ville de province, et d'une ville de province en retard de cent ans, nous faisait

souffrir dans notre amour-propre, car les quartiers anglais sont laids et bêtes, mais ils sont confortables, on y sent la fortune, l'amélioration du sort des habitants, les perfectionnements du confort moderne. Au contraire toute la partie française ressemble à un faubourg pauvre de Bourges ou d'Orléans. On y est à chaque instant frappé de la misère qui s'étale, de la tenue sordide des petits commerçants.

Nous entrâmes dans un bar, qui s'intitulait aussi Café français, et que tenaient deux Canadiens, le mari et la femme, aux mines sournoises, derrière un comptoir acheté à la vente de quelque bar élégant de Toronto ou d'Ottawa, tombé en déconfiture, ces deux êtres nous servirent avec une politesse triste, comme sépulcrale. Ils étaient également possesseurs d'un hôtel dont le couloir d'entrée courait le long de l'établissement. Des passagers minables, des voyageurs à l'air las et borné, entraient et sortaient de temps à autre. Quand le docteur voulut fumer, ces gens n'avaient ni tabac, ni cigares : ils ne possédaient que d'affreuses allumettes phosphorées, suivant une formule ancienne. Un peu plus ils avaient le briquet Fumade.

Le docteur ayant voulu prendre un siège, la patronne épouvantée s'en fut vite lui tirer des mains l'escabeau qu'il avait découvert et avec beaucoup de politesse nous pria de passer dans l'arrière-boutique. Là nous eûmes enfin le droit de nous asseoir entre un vieillard à demi décédé qui crachait ses dernières minutes et un petit enfant abandonné là, sur un tapis. Il nous fut facile de constater qu'il venait de se livrer à des exercices du reste habituels aux marmots de son es-

pèce, mais qui, en l'occasion, ne transformaient pas la pièce où nous étions en laboratoire de parfumeur. Ses cris d'ailleurs n'amenaient personne.

Après avoir bu un doigt d'une absinthe assez bonne, nous nous levâmes et nous partîmes. Le patron réclama pour nos deux verres la somme insignifiante de 10 cents (50 centimes).

Tout dans ce que nous venions de voir sentait le délabrement, l'indolence et le manque de soin incrustés dans les mœurs. Enfin le billard à demi crevé et boiteux, les carreaux cassés pansés de vieux journaux, tout cela nous causa une tristesse indicible. Le moindre bar-room de Salt-Lake-City ou de Victoria n'eût pas eu deux clients dans de pareilles conditions.

Quand aux cafés proprement dits, aux terrasses, aux brasseries, aux estaminets, enfin à tout ce qui nous eût rappelé la France, sans doute, ce sont choses d'invention trop récente. A Montréal comme à Québec on ne connaît que le bar, que les gens du cru appellent « la Barre ». — Toute cette race canadienne française est rétrogade, ancrée dans des mœurs hétéroclites qui n'ont plus le pur esprit français d'antan et qui ont moins encore l'esprit moderne des Anglais et des Yankees. On les sent surtout avares, d'une avarice incroyable et décidés à rester toute leur vie propriétaires d'un sou de rente plutôt que de risquer ce sou même dans les plus loyales et les plus tentantes entreprises. Aussi le Canada français peut-il malheureusement s'appeler le Canada pauvre.

Puis il y a un autre défaut qui rend encore cette race rebelle aux transformations que doit subir toute race, à l'évolution nécessaire à tout individu

comme à tout peuple. C'est la méfiance et le manque de sincérité. Faut-il qu'on les ait trompés, mon Dieu, ces braves Canadiens, pour qu'ils en arrivent à ce degré de finauderie grotesque! Ils adorent vous faire parler et vous écoutent d'un air plein d'appréhension et de soupçonnante réticence. Quand vous avez fini de causer, interrogez-les, vous trouvez un mur, un roc, un tombeau. Et toute cette diplomatie retorse et paysanne pour aboutir à quoi? à végéter. Tout ce qui est commerce prospère, hôtel recommandable, grandes entreprises, travaux considérables, industrie exigeant de grands capitaux, tout cela est anglais.

D'ailleurs, pour donner une idée de cette ambiguité d'esprit qui les perd, comme elle perdit les Byzantins, voici un curieux exemple. Le docteur et moi venions de visiter un elevator immense, le même que j'avais aperçu de ma fenêtre en arrivant. C'était un monde, où pouvait tenir la récolte d'un département français, et les greniers réservoirs, dans lesquels de puissants tuyaux aspirateurs déversaient cette richesse de céréales, avaient la profondeur d'une maison à douze étages. En descendant, nous jetâmes un regard aux deux machines élévatrices, dont les roues monstrueuses tournaient non loin de l'elevator dans deux bâtiments spéciaux,

Le propriétaire de cet édifice, un Ecossais, véritablement aimable et cordial comme un gentleman farmer des highlands, parlait cet épouvantable jargon canadien. Il était bien convaincu que Labruyère et Nodier avaient dû, de leur temps, s'exprimer dans ce dialecte — vrai sabir du Nouveau-Monde. Il nous présenta d'abord le premier

mécanicien, Anglais correct, qui salua sans se déranger de son poste ; puis nous passâmes à la seconde machine, laquelle était dévolue à un engineer canadien-français. Il avait une tête intelligente et son accent était presque insensible.

Je lui dis :

— Vous êtes Français ?

— Non, protesta-t-il avec une intonation indignée, que je jugeai blessante. Non, je ne suis pas Français. Je suis bel et bien né à Québec.

— Alors, fis-je, piqué, vous êtes Anglais.

— Oh ! non, fit-il, la figure encore plus dédaigneuse : Ni Anglais, ni Français.

— Pourtant, lui dis-je, vous parlez bien notre langue ?

— Ça ne veut pas dire que je sois Français.

— Alors, sujet anglais, je vous le répète, vous êtes un des administrés de sa gracieuse majesté la reine Victoria.

— Non, reprit-il avec force, je ne veux être ni Français, ni Anglais. Je suis Canadien, voilà tout.

— Soyez tranquille, dis-je d'assez piètre humeur, la France ne vous réclame pas, et comme l'Angleterre vous possède, qu'elle vous garde.

A son tour, il parut vexé et, s'entêtant dans son raisonnement buté, il reprit son travail, en répétant :

— Je suis Canadien, je suis Canadien, voilà tout !

. . . .

On voit que ces malheureux sont, en somme, comme l'aiguille de la boussole au pôle. Ils ne savent pas trop comment se tirer d'une situation compliquée. Mais il est certain que dans le Parlement d'Ottawa, ils ne comptent qu'un dixième

des voix et qu'ils sont fatalement attachés au sort de leurs compatriotes de race anglaise. Or ce sort sera, tôt ou tard, l'annexion aux Etats-Unis.

Le Prince Roland nous réunit le dernier jour de Montréal. Il nous déclara que, par suite d'invitations, si gracieusement faites qu'il ne pouvait s'y dérober, il se voyait obligé de se rendre dans plusieurs villes du Nouveau-Brunswick. Mais comme la navigation fameuse du Saint-Laurent, la visite à Québec et la remontée du Saguenay étaient des choses trop intéressantes pour nous en priver, Son Altesse nous donna cinq jours pour effectuer ces diverses excursions — ce qui était suffisant — et rendez-vous nous fut fixé à Frederickton, ville située à peu près à égale distance du Saint-Laurent et de l'Atlantique. Inutile d'ajouter que nous remerciâmes le Prince de cette attention délicate, et qu'immédiatement nous arrêtâmes notre plan de départ sur le steamer spécialement affecté au service du haut fleuve. Auparavant, et pour profiter de notre dernière matinée à Montréal, nous résolûmes de nous offrir l'excursion dite des Lachine rapids. Ce nom étrange de Lachine aurait, affirment les gens de Montréal, été donné à ces curieux barrages par les premiers explorateurs du grand cours d'eau canadien. Bien que ce soit présumer un peu de la naïveté de Jacques Cartier et autres vieux loups de mer du temps des caravelles, que de les supposer capables d'une erreur aussi corsée, la chose est, paraît-il, après tout, possible. Colomb s'imaginait bien marcher vers les Indes.

Sans autre impedimentum que la jumelle du docteur, nous descendîmes gaîment vers la gare.

La station du Grand-Trunk railway est toute neuve et fort coquette. C'est même un des jolis

édifices de Montréal; les salles d'attente, aménagées à l'européenne, et tous les services y sont désignés avec une clarté et une précision bien rares dans les gares américaines. Après avoir traversé un drawing-room, où ne manquaient que des habits noirs et des femmes décolletées, nous nous jetâmes dans un petit railway, lequel prit, au bout de quelques secondes, la direction de Kingston. C'était un véritable train de banlieue, s'arrêtant toutes les cinq minutes, et qui me rappela les interminables façons de notre chemin de fer de ceinture.

A la cinquième station, il nous déposa sur ce que je crus tout d'abord être la rive d'un lac. Ce n'était pourtant que le Saint-Laurent qui à cette endroit affectait des élargissements lacustres.

Cet endroit d'ailleurs est — si ma mémoire est bonne, — baptisé lac Saint-Louis par les Canadiens, de même qu'ils ont baptisé lac Saint-Francis, le renflement situé un peu plus haut. Nous étions à Lachine-Station. Derrière nous, à part les bâtiments d'une gare rudimentaire, peu d'animation, une campagne solitaire et ressemblant à toutes les campagnes du monde. Mais, devant nous, il était impossible de ne pas se sentir à la fois l'imagination et la vue conquises par la majestueuse et formidable scène qui se déroulait — commentée par la profonde symphonie des flots — orchestre surhumain dont se fussent épris Beethoven ou Wagner. L'esprit le moins sensible aux grands spectacles de la nature eût admiré les proportions colossales de ce Saint-Laurent qui, non content de rouler ses flots sur une largeur de près de deux kilomètres, les précipite encore avec une violence à rendre jaloux le Rhône. Cette mass

d'eau en mouvement, ces flots qui se bousculent, se contrarient, se choquent comme les béliers d'on ne sait quel formidable troupeau, ce rivage opposé qu'on aperçoit à une distance extraordinaire, le bruissement sourd et continu de cette course, de cette charge des eaux sur un front d'étendue qui confond l'imagination ; tout cela est magnifiquement grand.

Le ciel, ce matin-là, était justement sans nuages et l'uniformité de son azur ajoutait encore à l'impression d'immensité qui ressortait du spectacle. Une grande fraîcheur montait de tout ce remous liquide et c'est après avoir prudement relevé nos collets que nous passâmes sur le pont du steamer de Lachine à Montréal, qui venait d'arriver. Il y avait beaucoup de monde sur ce bateau, où pas un mot n'était prononcé qui ne fut français : beaucoup de gens des environs de Montréal, de braves cultivateurs, des maraîchers, qui emploient ce mode de locomotion pour aller vendre à la ville leurs petites provisions. C'était, avec l'accent paysanesque de rigueur, le public des omnibus de banlieue aux premières heures du jour, alors que roule vers les Halles tout un monde de campagnards. Nous étions montés sur le pont, d'où le docteur assistait avec attention à l'embarquement d'une charrette dont on venait de dételer le cheval. La voiture enfin fut amarrée et le cheval, derrière elle, pénétra dans les flancs du bateau. Le docteur haussa les épaules et se tournant vers moi :

— Ah! mon ami, nous ne sommes plus aux Etats-Unis.

— Dame, docteur, il y a quelques probabili...

— Ce n'est pas ça, mais avez-vous vu cette charrette ?

— Oui, eh bien ?

— Ils ont dételé le cheval, défait les harnais, relevé les brancards.

— Certainement... pour transporter...

— Comment, pour transporter? Il était besoin d'autant de cérémonies? Soyez sûr qu'à Saint-Louis ou à Portland on eût embarqué le tout: cheval, voiture, cocher et cargaison, sans même que le conducteur fût descendu de son siège! Et à la prochaine escale, c'est au trot et mèche claquante que l'équipage eût dévalé.

Le docteur, on le voit, raisonnait comme un natif de Brooklin. Le vapeur définitivement chargé se mit en marche. Il opéra une espèce de conversion en demi-cercle qui nous permit d'admirer dans toute sa beauté la largeur de ce fleuve aux allures de torrent. Un calme inoubliable, une atmosphère d'une pureté et d'une douceur merveilleuses planait sur ce vaste tableau, rendu plus vaste encore par l'absence de hauteurs. Les rives du Saint-Laurent étaient en effet très peu élevées et c'est à peine si nous distinguions les maisons du village indien de Caughuawaga alignées face au fleuve. Nous courions sur cette étendue mouvante poussés par le courant des rapides. Mais la vitesse de la course nous échappait en quelque sorte à cause des proportions invraisemblables du cadre. Enfin les premiers récifs de la fameuse passe de Lachine firent leur apparition. De ci de là, comme des cétacés endormis, de gros rochers se devinaient sous la transparence de l'eau, d'autres émergeaient tout à fait environnés d'éclaboussures, de gerbes, de petits tourbillons et battus par les flots grondants qu'ils dérangeaient dans leur descente affolée.

A des différences subites de niveau on devinait, sans les voir, de véritables écluses sous-marines — lignes de blocs granitiques disposées avec la régularité d'un barrage par dame nature. Il était permis de se demander comment le steamer allait faire pour évoluer au milieu de tous ces obstacles. J'étais toutefois sans crainte car le Prince Roland m'avait averti que ce passage des Lachine's rapids n'était pas aussi dangereux qu'il en avait l'air, surtout à cette époque de l'année, quand les eaux du fleuve sont hautes. Il ne s'agissait que de se fier au courant, lequel conduit les bâtiments au long de cette espèce de dédale sous-fluvial mieux que le meilleur pilote. D'ailleurs les gravures qui représentent leur énorme vapeur sautant avec la légèreté d'une grenouille d'une marche à l'autre de cet escalier mystérieux et gigantesque ne sont qu'une aimable plaisanterie.

Aucun navire que je sache ne se risquerait à ces sauts de carpe dont le plus anodin jetterait la moitié de ses passagers et de sa cargaison à l'eau et briserait les cloisons les plus résistantes. Mais le humbugh américain ne s'arrête pas pour si peu et les prospectus distribués à profusion aux touristes continueront à représenter les rapides franchis par un steamer dans une position des plus tragiques, la tête en bas et les pieds en l'air.

L'allure s'accrut cependant à notre entrée dans le chenal et — mise en scène ou nécessité impérieuse — quatre gaillards solides s'installèrent à la barre du gouvernail qui doit évidemment, pour cette manœuvre délicate, obéir avec rapidité, — avec instantanéité même aux ordres du patron. Il y eut des ordres jetés d'un ton bref, des coups de barre violents dans tous les sens et enfin, après

avoir donné de la bande sur tribord, mais d'une façon presque insensible, le steamer s'abandonna au courant.

Nous passâmes dans un flic-flac, un clapotis formidable, entre des récifs à l'aspect peu rassurant. Nous rasâmes de quelques mètres un alignement de petites pointes brunes entre lesquelles l'eau par degrés descendait en nappes gracieuses, déployées comme des éventails. Mais le fameux stream, dont le prince m'avait parlé, veillait sur nous, et après quelques minutes de course, nous quittâmes ce dangereux voisinage pour reprendre dans des eaux calmes une navigation plus tranquille. Le bruit des rapides diminua, finit par devenir lointain, et le mouvement régulier de la machine redevint perceptible, berça la marche désormais quelconque du navire. Nous avions franchi les Lachin's rapids.

En face de nous Montréal s'élevait sur un joli fond de firmament taché de ci de là par les fumées noires des cheminées d'usine, et l'on se rendait bien compte ainsi de l'importance de cette grande cité qui certainement, avec un peu d'énergie, de bonnes lois protectrices et des lignes transatlantiques beaucoup plus sérieuses que celles qui y aboutissent, deviendrait en peu de temps la rivale canadienne de New-York.

Une foule de petits bâtiments, dont beaucoup de ces côtres et de ces grosses et lourdes barques à voile qui cabotent le long du Saint-Laurent, y grouillaient dans un désordre et un fouillis pittoresque. Un beau et grand steamboat à trois rangées de hublots, garni à son avant et à son arrière de balcons-galeries, se distinguait nettement, grâce à la hauteur de ses tambours et à la couche de pein

ture blanche dont il était recouvert. C'était le *Québec*, le bateau qui devait dans quelques heures nous prendre pour nous conduire à la ville dont il portait le nom. Enfin, après avoir arpenté dans toute sa largeur ce fleuve aux proportions étonnantes, notre vapeur accosta le long même du *Québec*, que nous dûmes traverser pour gagner la passerelle. Bientôt nous remontions allègrement les rues du vieux Montréal. Notre excursion, rail-road et navigation, n'avait duré que trois heures.

Nous parcourûmes une fois encore, et avec une certaine émotion, ce coin français de la grande ville canadienne, regardant avec plaisir les vieilles bâtisses aux fenêtres à deux battants, aux escaliers de pierre, avec, sur leurs toitures, leurs croisées à balcons surmontées de la poulie obligatoire, telles qu'on en trouve encore à Paris, dans le vieux Marais. La maison du Gouverneur, seul reste, seul débris de l'histoire française de Montréal, que nous contemplâmes, avec un pieux respect, non loin du Palais de justice, nous parut avoir les proportions d'un de ces vieux hôtels du dix-huitième siècle, comme en possèdent les petites villes de province. Montréal, à cette époque, n'avait que 20.000 habitants, elle en a aujourd'hui 235.000 !

Le steamer se détachait tout doucement du troupeau compact des navires amarrés ou ancrés au long des Wharfs. Quoique le soleil eût déjà disparu derrière l'horizon, la lumière du jour était encore tout éclatante. Le bleu du ciel tournant légèrement à des teintes verdâtres de turquoises indiquait seul l'approche de la nuit. Le Saint-Laurent se déroulait devant nous immense, imposant entre ses rives peu élevées, que couron-

naient de ci de là des bouquets de bois, des villages groupés autour de leur clocher.

Pendant un temps assez long, les remorqueurs, les ferrys, les trains de bois, en un mot tout le mouvement du port, nous tint compagnie. Nous croisâmes deux batiments marchands, l'un suédois et l'autre italien qui, après avoir traversé l'océan et remonté l'estuaire du vaste fleuve, arrivaient enfin à leur port terminus. Ils n'avaient pas l'air trop fatigué, et marchaient à une bonne allure, reposés sans doute par leur long trajet sur l'eau douce du grand fleuve. A mesure que le jour disparaissait, les eaux prenaient une teinte rousse, d'un ton absolument merveilleux, et les berges, maintenant couvertes d'une petite végétation, projetaient dans la nappe des eaux Laurentiennes, aux clartés comme figées, des ombres de plus en plus épaisses. Il m'était impossible dans cette belle tombée de la nuit, devant ce ciel parfaitement pur et où la lumière s'éteignait par dégradation, et en face de ce ruban colossal qui semblait maintenant une coulée d'argent bruni, de ne pas songer à certaines études que les orientalistes ont faites du Nil. Pour compléter cette illusion, des arbres au tronc mince pointaient de ci de là surmontant de petits promontoires ou des îles minuscules. Dans l'ambiance aurée qui enveloppait les objets d'une sorte de buée roussâtre, ces végétaux grêles se détachaient avec des airs de palmiers.

Enfin la nuit vint tout à fait. Une nuit étoilée, une nuit d'Orient. Aucune fraîcheur fâcheuse ne vint distraire notre attention, et appuyés sur le bastingage d'avant, nous contemplions en silence l'aspect nouveau que prenait cette suite de scènes

admirables qui s'appelle le cours du Saint-Laurent. La largeur majestueuse du grand cours d'eau canadien réflétait le ciel étoilé, et les rayons d'argent de la lune brisés en mille reflets, dansant au ras des flots, éclairaient tellement le paysage, qu'on voyait, et de fort loin, la moindre embarcation remontant le fleuve avant même que d'en voir les feux. Justement un certain nombre de ces bâtiments caboteurs, côtres à voiles carrées et de forme presque orientale, s'étaient arrêtés — quelquefois au milieu même du fleuve. — Ils avaient allumé leurs fanaux, replié leur toile, et solides sur leurs ancres ou amarrés à des pilotis placés exprès pour ces sortes de stationnements, ils s'apprêtaient à passer la nuit. Leurs mâts, leur grande vergue pointue s'élançant en plein ciel, avaient quelque chose du gréement de ces Dabaïeh qui vont et viennent entre le Caire et Khartoum, sur le grand fleuve sacré des Egyptiens. L'équipage de ces bateaux primitifs, le plus souvent composé d'une même famille, profitait de la splendeur de cette soirée. Hommes, femmes et enfants prenaient leur repos sur le pont même de l'embarcation, sans autre lumière que la clarté stellaire, et éclairés fantastiquement par la flamme sautillante et irrégulière d'un petit foyer installé près de leur cabine. Cette existence du batelier a tout à fait quelque chose de biblique, et j'ai rêvé bien des fois — ceci n'est pas un paradoxe — de cette vie de patriarche où la nuit venue on n'a qu'à s'amarrer au long de quelque berge ou de quelque garage et à grouper autour de soi sa famille pour le repas du soir pris ainsi tranquillement, dans le grand silence — à peine troublé par le passage de loin en loin d'un steam-boat — de

ce fleuve aussi tranquille et aussi doux qu'il e puissant!

En guise de phare, des feux allumés de distanc en distance indiquaient sans doute les dive tournants du Saint-Laurent, lequel a, du reste, u cours assez droit.

La nuit était si claire que ces embryons d sémaphores eussent pu économiser le combu tible, mais on sait que dans tout le nord de l'Am rique on ne gâche pas le bois, on le jette et plus souvent on le brûle — pour s'en débarrasse Il n'est pas rare de voir des hangars, des chantier auxquels on met le feu volontairement pour débarrasser d'une provision de bois qui devie encombrante, ou qu'on veut remplacer par aut chose. Sur toutes les voies ferrées, quand o change les traverses des rails, on brûle sur pla celles qui sont hors d'usage. Combien de tem durera ce gaspillage? Jusqu'au jour où il faud reboiser — comme en Europe — ce qu'on au déboisé.

Vers dix heures, un arrêt. Nous sommes à station de Sorel, résidence d'été des gouverneu du Canada, et bâtie, disent les guides, par le ma quis de Tracy en 1665.

A Sorel descendent une foule de gens très ga et le capitaine du *Québec* m'apprend que ce so les Invités d'une noce montréalaise. Malgré le accent, d'ailleurs moins exagéré, car ce ne so pas des campagnards, et les hommes ont l'aspe de négociants aisés et les femmes de bourgeois bien attifées, leur gaieté est toute française, e éclate en chansons et en plaisanteries, en bonn grosses niches faites et supportées de bon cœu Cela fait plaisir de ne pas avoir toujours sous l

ux la gourme anglo-saxonne. Je dis mon con-
ntement au brave commandant qui, sous son
z bourré de tabac et entre ses deux petits fa-
ris ras, ouvre une bouche ravie à faire pâmer
ute la salle du Palais-Royal. Quel succès cet
mme aurait eu en amiral suisse sur une de nos
ènes parisiennes! Il ne lui manque qu'un para-
uie et un panier sous le bras avec un canard
dans. A onze heures, nous passons devant les
ois-Rivières, Three rivers, une des plus anciennes
illes du Canada. Cette position des Trois-Rivières
t, dans les opérations de Montcalm, une grande
portance stratégique. Partout abondent les sou-
nirs de l'occupation française.

Minuit. Le docteur est couché depuis longtemps.
me rends enfin, et après un dernier regard à la
ajesté du Saint-Laurent endormi sous le ciel
nstellé, je vais prendre possession de ma cabine
de mon lit.

*
* *

Cinq heures du matin. La cheminée du *Québec*
nce de grosses volutes de fumée grise qui tra-
ent sur le mur de ma cabine des jeux capricieux
e lumière. La sirène lance un appel interminable,
ous devons être bien près de la vieille ville cana-
ienne, celle, m'a-t-on dit, où je pourrai me
roire tout à fait sur terre de France. En hâte, je
aute à bas de mon lit, et mes vêtements passés à
hâte, je cours à la galerie d'arrière qui est la
lus proche de ma cabine. Là, un souffle frais
'air matinal me fait agréablement frissonner, et
ne brise piquante force à se fermer mes yeux
ncore mal éveillés. Quand je les ouvre, un spec-
acle d'un incomparable charme, se présente à

ma vue, et appuyé contre le bordage du steamer, je déguste littéralement le panorama.

Le Saint-Laurent ici paraît dédoublé. Il s'étend sur une largeur inouïe et va, juste en face de nous, contourner le pied d'une sorte de cap. Sur ce cap, une ville étrange, une ville de rêve se déploie de la plus bizarre façon, dominée par une masse noire aux formes carrées et rébarbatives qui s'enlève dans l'air blanc du matin. C'est la forteresse de Québec bâtie au sommet de la montagne. A mi-hauteur on devine des quartiers intermédiaires aux petites maisons grouillant dans un joli désordre, des rues tournantes, gravissant, par des circuits variés, les premières pentes de la colline, des escaliers au long desquels des bicoques se poussent comme un troupeau de chèvres. Enfin, tout en bas au niveau du fleuve, l'éternel quartier de la ville des affaires, des business, dont on ne soupçonne pas à cette distance l'épaisseur et qui semble une ville de papier, un décor de toile collé sur la base du mont. Tout en avant, à la pointe même de ce promontoire, pénétrant comme un bec dans le fleuve des quais, deux grands elevators et une flottille de bâtiments amarrés, une forêt de fines mâtures enchevêtrées se projettent avec ce relief et cette netteté que prennent les choses dans le plein air matinal. Des barques vont et viennent déjà sur la nappe frissonnante du Saint-Laurent. Il semble positivement qu'un autre cours d'eau vienne de là bas, de derrière Québec et sa montagne, se jeter dans la grande artère fluviale canadienne. J'ai la conviction et même la conviction passionnée que l'artiste assez puissant pour rendre cette admirable expression de Québec surprise ainsi dans son

réveil, aurait un joli succès. La manière inattendue dont émerge brusquement cette espèce de cap montagneux, son sommet fortifié qui prend tout là haut des airs de sombre bastille, toute cette cité suspendue à ses flancs, ce fleuve admirable du sein duquel il émerge tout à coup et qui l'entoure de sa ceinture majestueuse, vraiment il y a, avec les lointains accidentés, les hauteurs des derniers plans rejetés très loin dans une fumée violacée par l'extension formidable du Saint-Laurent, vraiment, il y a là dedans les éléments d'une œuvre immortelle. Mais il faut croire que c'est là une tâche difficile, car les quelques essais qu'il me fut donné de voir à Québec même, me causèrent la déplorable impression d'un décor d'architecture. Le souffle nécessaire pour rendre une aussi grande scène y manquait, et surtout on n'y sentait pas cette vibration, cet infini papillonnement de l'air qui circule avec à profusion dans toutes les parties de ce paysage apporté par le couloir titanesque du Saint-Laurent et qui donne aux moindres détails une vie et une poésie intenses. Il me semble que le talent de Carle Vernet avec un peu plus de vie et de modernisme eût convenu parfaitement à cette tâche difficile. Car il n'y a pas à dire, malgré les élévators de son port, malgré les nouveaux remparts, malgré le drapeau anglais et malgré les coups de pioche donnés impitoyablement à travers le pittoresque de ses vieux quartiers, Québec donne la saisissante impression d'une ville française et d'une ville française du XVIII[e] siècle. Je ne pus me défendre de cette impression et la toute puissance des souvenirs historiques mise de côté, il n'y avait pas là qu'un excès d'imagination. En effet

les quartiers nouveaux, les « homes » à la mode anglaise, les grands buildings et surtout cette pièce montée colossale qui s'appelle le parlement de Québec, toutes ces « actualités », bâties sur le plateau, sont cachées par la masse ombreuse et écrasante de la citadelle. Ce qu'on voit surtout ce sont ces quais demeurés primitifs, fortement « province » d'aspect ; ces voiliers dont les formes n'ont guère changé, et ces bas quartiers dont les rues étroites rappellent avec une frappante exactitude la rue Brise-Miche, la rue Maubuée, la rue des Lions-Saint-Paul, la rue de Venise et autres vieux conduits lutéciens, ces antiques voies parisiennes qui disparaissent de jour en jour sous l'œil attristé de ceux que les vieilles choses enchantent et qui cultivent la poésie du souvenir, on les retrouve là bas non plus noirâtres, humides, mais gaies, bien conservées; ce sont des centenaires qui n'ont pas une ride.

Justement, après avoir couru une bordée spacieuse, presque jusqu'au quai de Lewis, le faubourg de Québec jeté sur la rive droite du Saint-Laurent, le steam-boat se rapprochait vivement de la ville. Les maisons de la Gibraltar américaine, comme l'appellent les Anglais, se faisaient visibles, tassées derrière les docks qui couraient le long des quais. Le *Québec* s'introduisit dans un espace laissé libre exprès pour sa vaste personne, et bientôt nous accostions au pied même d'une rue en pente qui dévalait droit vers le fleuve. A ce moment le docteur, armé de pied en cap, son parapluie d'une main, sa valise de l'autre, sa jumelle en sautoir et ses poches atteintes d'emphysèmes variés parut et me gourmanda, car tout entier à ma contemplation, j'en avais oublié les prépa-

ratifs élémentaires du débarquement. Je courus en hâte à ma cabine. Je ramassai mes « parcels », et quelques instants après, je mettais le pied sur ce sol où se combattirent avec acharnement l'héroïque Montcalm et le général Wolfe des Cinés, péris tous les deux sur le même champ de bataille et dans la même action.

Après une lutte non moins acharnée avec les cochers de Québec qui, rangés en peloton et maintenus à peine par la poigne vigoureuse d'un policeman, barraient, en vociférant, la rue, nous prîmes sur la gauche une petite voie transversale qui nous mit droit au marché. Ah ! le brave marché ! et pittoresque, et décrépit, et bien vieux siècle. Il n'y manquait que des soubrettes en paniers et des porteurs en culotte courte. Des bourgeoises aux toilettes matinales, accompagnées de leurs bonnes, faisaient leurs emplettes pour la journée. Et tout le monde sans exception s'exprimait en français. Les criailleries des revendeuses, les discussions des paysans, les offres des marchandises, tout cela avait des airs de vieux marché normand : il fallait un effort de mémoire pour ne point se croire à Caudebec en Caux ou à Vernon, et pour se rappeler que le sol que nous foulions était le dernier vestige de cette nouvelle France, dont l'abandon restera éternellement et irréparablement la pire action politique de Louis XV.

Mais mon bonheur, ma joie de revivre ces âges disparus où les défaites même avaient des éclats de triomphe, devinrent du délire quand nous arpentâmes les rues parallèles de la basse ville. Une double rangée d'enseignes pittoresques se balançaient en grinçant au-dessus de nos têtes, et

grâce au peu d'espace ou de largeur de la rue, par moments se touchaient presque.

Et tous ces panonceaux avaient leur cachet XVIIIe siècle, sentaient leur temps, leur âge de galanterie d'esprit et de poudre. Des Mortiers d'argent, des Pilons d'or, des Truie-qui-file, des Plats d'étain, se succédaient dans une évocation délicieuse de boutiques d'apothicaires, de drogueries, de fruiteries, dignes de servir de décor à quelque récit de ce bohème avant la lettre qui s'appela Restif de la Bretonne ; des carrefours où il ne manquait que des personnages de Marivaux ; des petits hôtels d'aspect cossu, hermétiquement fermés, et dans l'intérieur desquels on soupçonnait quelque Bartholo ami des volets clos... Dans les maisons aux toits coupés de mansardes, par les fenêtres peu élevées des étages inférieurs, j'apercevais de bonnes vieilles chambres de style Louis XVI, distribuées à la Française, avec leur lit à rideaux de cretonne, et dans le fond de vastes armoires, de ces cabinets où nos aïeules rangeaient en bataille des armées de pots de confitures... Et ces noms... quel charme ! et comme il vous fleuraient bien leurs gardes françaises et leur royal-marine : Latulipe, Belami, La Ramée, Sans-Quartier, Lavaleur, Jolicœur et même Brindamour. Notez qu'il n'y a pas à Québec qu'une seule personne qui porte chacun de ces noms ou plutôt de ces surnoms. Les descendants des fantassins de Louis XV se chiffrent par douzaine, et dans la même ruelle il y a cinq ou six Bel-œillet et huit ou dix Lafleur. Je relevais avec une véritable émotion ces noms suggestifs, dernier écho d'une de nos vieilles gloires, mais le docteur avait son idée qu'il mûrissait, pendant

mes enthousiasmes, très indifférent au pittoresque de ces rues, qu'il trouvait laides, et au charme suranné de ces enseignes et de ces noms, qu'il jugeait absurdes. L'anthropologie n'avait, en effet, rien à démêler avec ce genre d'impressions. Tout ce qui remontait en deça du déluge n'avait pour le docteur qu'un intérêt médiocre, et il eut rangé volontiers tout ce clinquant exquis XVIIIe siècle dans la catégorie des futilités et des choses qu'un savant se doit de ne pas approfondir. Aussi brusquement me fit-il faire un à droite et me ramena-t-il vers le port en me faisant presser le pas.

— Eh ! quoi, fis-je, où me menez-vous ?

— Vous le voyez, au bateau.

— Quel bateau ?

— Celui du Saguenay. Si nous voulons avoir le temps de parcourir comme elle le mérite cette région, qui m'a tout l'air d'être merveilleuse sous le rapport des sites, si nous tenons à voir tout ce vieux pays français de Saguenay et l'île aux Coudres, et la Murray-bay, et Tadousac, et Chicontimi, enfin cette baie au nom baroque qui s'appelle la baie des Ha !-Ha !, il faut aviser tout de suite aux moyens de transport. Je vois là un bateau qui s'apprête à partir, ce doit être le nôtre, hâtons-nous.

J'étais un peu chiffonné. J'aurais voulu voir Québec plus en détail. D'un autre côté, la baie des Ha !-Ha ! m'attirait ; enfin le docteur, qui me vit hésitant, me conquit à ses projets en me disant :

— D'ailleurs en revenant, nous aurons une grande journée à passer ici, je vous promets que nous ne laisserons pas un coin de la ville inexploré.

— Si c'est cela, m'écriai-je, partons, car je vous

l'avoue la baie des Ha!-Ha! m'intrigue ; pourquoi, docteur, ce drôle de nom de baptême?

— Parce que les premiers navigateurs qui abordèrent dans cette anse, située au sein d'un décor de montagnes superbes, s'amusèrent, dit-on, à réveiller les échos voisins de cette exclamation toute française : Ah! Ah! D'aucuns affirment que ce furent au contraire les indiens qui, à l'aspect des navires européens, accoururent sur le rivage en criant : Ha! Ha! Je vous donne ces explications pour ce qu'elles valent.

Toujours causant nous étions arrivés au quai. Un steamer un peu plus petit que le *Québec* y allumait en effet ses fournaux. C'était le *Saguenay*, vapeur qui fait le service du bas Saint-Laurent et de la Saguenay-river et va de Québec à Chicontimi et vice-versa. Personnel, marins, contrôleurs, tous étaient Canadiens français. Les passagers, nous le vimes en prenant possession de nos chambres, étaient peu nombreux : une grosse dame à papillottes et à lunettes bleues, femme d'un juge de Québec, trois ou quatre Canadiens à l'air matois et rustaud, un député de langue française mi-provincial, mi-paysan, enfin un jeune Anglais de Montréal, veuf depuis huit jours et qui cherchait à distraire, en voyageant, sa douleur très sincère et très vive, tels étaient pour le moment nos compagnons de voyage.

Le capitaine vient nous saluer de quelques mots aimables. C'était un gaillard de belle taille, haut en couleur et dans les cheveux roux duquel se mêlaient de petits fils d'argent : type de trappeur et de paysan. Il paraissait, sous son amabilité voulue, assez préoccupé, et j'appris par la suite que ses appointements en effet s'élevaient ou s'a-

baissaient selon le nombre des passagers. Or nous étions, on l'a vu, peu nombreux. Le chemin de fer qui dessert de son côté la région du haut Saguenay, fait un tort énorme à ce très ancien service de steamers.

Je me promenais sur le pont, ne pouvant me lasser de regarder cette ville étrange qui doit faire de loin l'effet d'une pyramide et qui semble de près une succession de terrasses babyloniennes, quand plusieurs voitures vinrent s'arrêter en face la passerelle, et des ecclésiastiques en descendirent. Le capitaine se précipita la casquette à la main, c'était en effet l'évêque de Québec qui s'en allait en tournée pastorale dans l'île aux Coudres. Il venait prendre passage à bord du Saguenay, suivi de ses secrétaires et de son grand vicaire. Le prélat avait une physionomie fine et discrète, mais certainement il était de race anglo-saxonne, comme le témoignaient ses manières un peu froides. En revanche, le vicaire était, en fait, le plus magnifique officier de cuirassiers qui se put voir. Brun, grand, bien découplé, fort soigné, d'allures à la fois élégantes et dégagées. Celui-là, du moins, n'était ni anglais, ni américain, ni canadien, mais de la meilleure race de France ! Ces messieurs gagnèrent, derrière leur pasteur, les cabines qui leur étaient réservées, et à ce moment le capitaine donna l'ordre d'appareiller. Le *Saguenay* siffla et commença à battre l'eau de ses vastes roues. A peine eut-on le temps de cueillir au passage une gentille enfant d'une quinzaine d'années que ses parents conduisaient, et qu'ils firent passer à bord non sans l'avoir vigoureusement embrassée. Le jeune veuf anglais avec lequel j'avais déjà échangé quelques paroles me souffla :

C'est la nouvelle télégraphiste de Murray-bay qui va rejoindre son poste à l'hôtel de cette localité.

— Il y a donc un hôtel à Murray-bay, répliquai-je?

— Non seulement il y a un fort bel établissement, me répondit l'aimable widow, mais la baie de Murray est un rendez-vous estival, une station très connue, très appréciée, et, vous le verrez, délicieuse. Il y vient des familles de Boston, de New-York, même de l'Angleterre.

Alléché par des paroles aussi prometteuses, je me fis d'avance faire une petite description du voyage que nous allions accomplir.

Cet Anglais accéda à mon désir. Il s'exprimait en excellents termes et en fort bon français. Il avait, du reste, séjourné quelque temps à Paris avant de passer comme chef de bureau à l'une des grandes banques de Montréal, et il connaissait admirablement notre langue. Il fut pour moi un compagnon d'autant plus agréable que parmi les passagers canadiens-français, il ne s'en trouva pas un pour nous entretenir du curieux pays que nous traversions. Méfiants et sournois, ils voulaient bien nous questionner, mais quant à répondre à nos interrogations... ils nous bombardaient de répliques normandes : Ah! vous croyez! P'tètre ben... Pour sûr que si y en a, y en a. On dit que c'est comme ça, mais je crouais bien que c'est différemment.

Devant cette logique absurde de paysans qui s'imaginaient sans doute que ces réticences sont de la fine diplomatie, je me renfermai comme un limaçon dans ma coquille et m'évitai désormais d'inutiles efforts. J'eus perdu ma belle jeunesse à

oindre ces vilains et ne voulant les *poindre*, je les laissai tout bonnement de côté.

Le steamer, après l'inévitable manœuvre du démarrage, avait enfin gagné le milieu du fleuve et il commençait à prendre son allure régulière. Le Saint-Laurent, au-delà de la ville, s'élargissait, je l'ai dit, comme si quelque autre grand cours d'eau eût surgi de derrière le roc de Québec vers un confluent gigantesque. Maintenant, nous voyions la ville en quelque sorte de face et nous suivions de l'œil la ceinture splendide et liquide que lui font les eaux du fleuve.

Ce que nous avions pu prendre pour un affluent débouchant par delà la montagne, n'était qu'un golfe large à son entrée dans les terres, mais bien vite réduit à des proportions plus simples et au fond duquel venait se jeter la rivière Saint-Charles. Entre ces deux nappes d'argent, la cité s'échelonnait par rampes successives, montait vers des hauteurs abruptes, toujours dominée par le carré massif de la citadelle.

Nous étions en route depuis à peine un quart d'heure, quand la rive gauche devint soudain sauvage et montueuse. De vastes falaises, de véritables montagnes apparaissaient, tout un pays accidenté, d'une beauté désolée.

Le docteur me fit remarquer les chutes de la rivière Montmorency, qui verse dans un étranglement ses eaux éblouissantes d'écume. C'est d'une jolie hauteur de 251 pieds que tombe cette nappe qu'on voit distinctement du pont du steamer. Le paysage autour de ces saels est tout à fait nu, et rien — arbre ou verdure — ne vient ajouter du charme à cette brusque chute. — Nous devions maintenant avoir à bâbord une rive escarpée et

constamment sévère, un paysage à la fois triste et grandiose. Le Mount Saint-Anne (2,687 pieds) dressa, au-delà d'une succession de hauteurs, sa masse confuse. Sur notre droite nous avions pris, en sortant de Québec, l'île d'Orléans, peu élevée, mais verte et riante. Pendant deux heures, nous la longeâmes, et quand nous l'eûmes dépassée, nous pûmes alors contempler le Saint-Laurent dans toute sa largeur. Nous voguions en bourdonnant au beau milieu de cette nappe immense, insectes perdus dans une mer. La rive droite du fleuve ne s'apercevait plus que comme une ligne de grisailles, aucun bâtiment n'était en vue, et le soleil, perçant de temps à autre les nuages, laissait descendre sur les divers points de ce panorama gigantesque des parallèles de lumière.

En ce moment, le bruit d'un sanglot arriva jusqu'à moi. J'aperçus alors la petite télégraphiste de Québec qui pleurait, pleurait éperdument, la tête dans ses mains. Maintenant le coup de fouet du départ, l'attrait nouveau des premières phases du voyage, tout cela était passé. La pauvrette ne voyait plus, même en cherchant bien loin, la silhouette de la ville où demeuraient les siens, où restés peut-être encore émus et pensifs, accotés sur les gardes-fous du port, son père et sa mère cherchaient vainement dans le lointain le *Saguenay* disparu ! Et personne sur ce bateau n'avait un mot pour elle, le docteur, touché de ce gros chagrin d'enfant, n'osait lui dire quelques paroles d'encouragement. Enfin, il s'en fut dans le salon des ladies et trouva moyen d'intéresser au sort de notre petite compagne la préposée aux « rooms » féminins. Quelques minutes après, cette brave femme, une Canadienne française, prenait la petite

éplorée avec elle et la raisonnait doucement. Quant au docteur, il me parut, après cette bonne action, comme plus heureux, plus guilleret. O anthropologie, voilà bien de tes coups !

Nous doublâmes une série de caps formant la base des falaises, que seule une étroite bande de terre séparait du fleuve. Le cap Tourmente, le cap Rouge et le cap Gribaune, aux bons vieux noms français, nous présentèrent successivement leurs pics situés à peu de distance de la pointe même du promontoire à des altitudes de 1,919 et 2,171 pieds. — Sans avoir encore la sévérité imposante des caps du « Saguenay », dont les « peaks » partent perpendiculairement des berges mêmes du fleuve, ces points avaient un grand cachet de poésie mélancolique. Aux flancs de ces hauteurs, rien de vivant, rien qui décelât la présence de l'homme, aucun village, aucun bourg, à peine de ci de là une rare et pauvre masure, abri de pêcheurs, assis tout près de la grande rivière. On voyait, autour des pics, voleter de grands oiseaux, très probablement des aigles, et c'était la seule chose qui animât la solitude de ces interminables falaises. Vers onze heures, arrêt à Saint-Paul-bay, jolie anse, mais qui paraît bien peu habitée. Sur la longue jetée de bois, toute rudimentaire, des hommes à la figure hâlée, aux bonnes têtes de pilotes bretons, aident à l'arrimage, on descend quelques ballots, on échange, du pont, avec la rare population de Saint-Paul-bay et du petit village de Saint-Pierre, des quolibets au gros sel, de grosses plaisanteries villageoises. Toujours, pas une syllabe anglaise. « Eh ! ben, quoué, teu veux pus retournais à la Mâlebaie à c't'heure ? — Eh ! dits' donc, M'sieu Jacquot, si vous v'yez el' grand

Charles, dites-y que c'e un feignant. I n' promet ed' venir nous vouëre d'pis la Chandeleur. — Hé! le bruno, n'oublie point l'paquet au juge Pelletier. — Soué tranquille, te trouble point, il es dans ma cariôle. »

J'éprouve un grand charme, en ce coin perdu de l'Amérique, à entendre ainsi tous ces braves gens parler français. Ce sera comme ça jusqu'à Chiconmi. Dans toute cette vaste région, il n'y a pas cinquante familles anglaises, touristes à part, bien entendu.

Nous étions à peine amarrés depuis cinq minutes, quand le docteur, qui observait la baie avec attention, poussa soudain un cri de surprise. « Là! criait-il, au milieu de l'eau, une station de voitures! » Et je regardai à mon tour dans la direction qu'il m'indiquait. Deux carriages aux rosses étiques, comme endormies sur leurs huit jambes bossuées d'éparvins, stationnaient en effet à une centaine de mètres du bord. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux genoux, les voitures jusqu'aux essieux. Et sur le siège les deux cochers, deux Canadiens français, la pipe à la bouche, n'attendaient qu'un signe pour fouetter leurs bêtes et aller « cueillir » le client au milieu de la jetée, qui, je l'ai dit, avait des proportions interminables. C'est qu'à cet endroit le lit du fleuve est très étendu, et qu'aux basses marées les navires ne peuvent approcher sans crainte d'échouage. C'est cela d'ailleurs qui permettait à ces cochers étranges de rester ainsi à mi-distance du débarcadère. Mais c'est égal, je n'oublierai pas de sitôt ces deux voitures stationnant patiemment au beau milieu des eaux de la Saint-Paul bay. Voit-on bien une file de « sapins » arrêtés en pleine Seine, entre

l'écluse de la Monnaie et le pont des Arts?

Nous ne restons pas longtemps à Saint-Paul bay et bien vite le steamer reprend sa marche. Mais voici que le Saint-Laurent se sépare de nouveau au seuil d'une île charmante, toute en verdure, aux bords élevés sans toutefois jamais devenir des falaises. Des plantes aquatiques, des joncs, des bouquets de coudriers forment, en suivant le dessin du littoral, une bordure de jolis tons verts à cette île qui est, en effet, Couder-Island. Appelons-la « l'île aux Coudres », nom plein de charme et qui sent sa vieille France. Quoiqu'on n'arrête pas d'une façon régulière à cette île, le *Saguenay* s'y dirigea, car l'évêque et sa suite devaient descendre, nous l'avons vu, pour effectuer parmi les pauvres insulaires, tous pêcheurs ou vanniers, une tournée pastorale. Après avoir longé ces rives pittoresques que battait le reflux de nos roues, nous accostâmes au long d'une espèce de débarcadère fait de solides madriers, véritable pont-levis dont on abaissait la herse jusqu'au flanc du steam-boat. Un chemin creux, raviné, tout bordé de coudraies et couvert par de grands arbres, partait de ce « pier » et pénétrait bientôt par un coude brusque dans l'intérieur boisé de l'île. Le tableau était charmant. Sur le bord même du Saint-Lawrence, quelques pêcheurs en costume de travail, la face toute culottée par les frimas et encadrée d'un épais collier de barbe dure, attendaient le signal du capitaine et l'approche du bateau pour aider à la manœuvre du pont volant. Derrière eux les femmes, de pauvres paysannes en bonnets de couleur, un bébé sur les bras et trois ou quatre marmots pendus à leurs jupes de bure grise, observaient avec attention le pont du steamer. Enfin

sur l'ordre du commandant, le *Saguenay* accosta. En bas des hommes ouvraient un des vastes sabords et bientôt, non sans les alternatives et les tâtonnements que rendaient inévitable la primitive organisation de ce « pier », une communication était établie entre le steam-boat et l'île. Deux ou trois hommes, pieds nus, vinrent chercher les bagages de l'évêque et les portèrent dans une petite voiture qu'un massif de hêtres avait tout d'abord dérobée à ma vue. Enfin l'évêque parut, derrière lui, veillant à sa marche et l'entourant de prévenances, marchait le vicaire ; les deux jeunes abbés — les secrétaires, — fermaient la marche. Femmes, marmaille, pêcheurs, s'étaient précipités à l'extrémité de la passerelle, et quand le prélat mit définitivement le pied sur la terre de l'île, tous d'un même mouvement tombèrent à genoux; les hommes avaient retiré leurs chapeaux; un silence plein de pieux respect planait sur cette scène digne des premiers temps de l'Eglise. L'évêque s'était arrêté; il jeta sur tout ce troupeau prosterné un long regard, il eut un bon sourire de contentement, et son vicaire l'ayant à propos débarrassé de son sac à main et de son parapluie, il étendit ses doigts joints, dans le geste de la bénédiction ; puis se retournant, il nous bénit également et je m'aperçus que pas un de nous n'était resté couvert, même le capitaine. Cette scène avait à la fois un caractère de grandeur et de simplicité que je n'oublierai jamais, et elle était d'autant plus touchante que bien réellement c'était par de pauvres gens, par des familles de rudes travailleurs que l'évêque était reçu là. Aucune redingote, aucun chapeau ne venait se mêler au groupe de vareuses rapiécées et de corsages

passés qui entouraient le pasteur. Sa bénédiction donnée, le prélat serra toutes les mains qui se tendaient vers lui, tira familièrement les oreilles à quelques-uns des marmots qui lui couraient aux jambes, et s'en fut vers la voiture qui l'attendait. La réception qui venait de lui être faite n'était relevée d'aucune pompe officielle, d'aucun apparat cérémonieux, et cependant elle était imposante plus que je ne puis le dire. Ces braves gens recevaient leur évêque comme des enfants eussent reçu leur père au retour de quelque voyage. On les sentait naïvement heureux, et fiers de posséder momentanément le chef de leur petit troupeau.

Cependant, pour n'avoir point de retard, le capitaine avait déjà fait enlever la passerelle et refermer le sabord de communication. Nous nous éloignions déjà de l'île et nous reprenions notre marche au milieu de l'énorme fleuve. L'île aux Coudres défila longtemps sur notre droite puis elle s'arrêta, nous salua d'un dernier cap et bientôt s'effaça, se confondit à l'horizon, loin derrière nous. A ce moment le ciel se gâta tout à fait, et la pluie commença à tomber. Rien de triste comme ce déluge nous surprenant, perdus sur ces immenses nappes. Nous étions positivement entre deux eaux, et le ruban des hautes falaises qui continuait à se dérouler sur notre gauche prenait, vu ainsi à travers l'averse, un aspect horriblement triste. Vers une heure nous arrivâmes à la Murray-bay, dont l'anse vraiment superbe abritait quelques canots et deux ou trois côtres. Un village aux toits de tuile rouge s'allongeait sur le bord même du fleuve, au pied des falaises; sur le flanc du coteau, on apercevait d'autres habitations,

et tout en haut, dans une situation merveilleuse, un vaste et bel hôtel. Beaucoup de monde sur la jetée, qu'il a fallu prolonger non moins que celle de Saint-Paul-bay pour parer au peu de profondeur et à la variation des marées, dont le flux et le reflux se font sentir jusqu'à Montréal. Le *Saguenay* apportait une cargaison importante pour Murray-bay, dont les maisons de plaisance nous étaient cachées par la position des falaises et dont nous n'apercevions en somme que le village canadien, le hameau des pêcheurs. Pendant qu'une équipe nombreuse s'activait à ce transbordement, la petite télégraphiste ayant serré la main de la brave femme du lady's room, qui l'avait prise en amitié, quitta le bateau et s'en alla tout là-bas, tout là-haut vers l'ôhtel. A une certaine distance elle se retourna, et comprenant sans doute l'intérêt que nous lui avions indirectement témoigné, elle nous envoya de la main un salut amical et un gentil baiser.

Le *Saguenay* ne s'attarda pas en face de ce golfe que les vieux Canadiens appellent d'un nom sinistre : la Male-baie. Nous repartîmes après quelques minutes d'arrêt et alors la pluie redoublant, force nous fut de nous abriter derrière les vitres du salon. Justement les proportions colossales du paysage s'accrurent encore, et tandis que l'ondée, rabattue par le vent, flagellait en crépitant les carreaux, les rives du Saint-Laurent finirent par devenir presque invisibles, à peine soupçonnées, loin, très loin, derrière le rideau d'acier de l'averse. Ce n'était plus un fleuve, mais positivement un bras de mer, et il fallait tous les efforts du raisonnement pour réfléchir à l'énorme distance où nous étions encore de l'embouchure définitive

du grand cours d'eau canadien. Nous nous dirigions maintenant vers la Rivière du loup, autre nom suggestif et qui date de l'époque héroïque des trappeurs et des chasseurs. L'Appleton nous apprend gravement que le « Du Loup » se précipite de son lit de rochers à une hauteur de 80 pieds, mais nous ne devions pas visiter cette petite chute et nous dûmes nous contenter d'apercevoir les bâtiments de la Rivière du Loup et la ville industriellement importante de Cacouna, qui n'est pas éloignée de plus de six milles. Ce coin du Saint-Laurent paraissait plus modernisé, plus fortuné. Dans les deux gros bourgs que nous avions sous les yeux, nous distinguions d'importantes usines, des scieries, des chantiers considérables, et enfin, au centre, l'Eglise, élevant au-dessus des toits voisins, son clocher et son vaisseau aux fenêtres ogivales. Malgré la pluie, quelques dames étaient venues à l'arrivée du bateau, arrivée qui, dans la vie tranquille de ces provinces, est une espèce d'événement. Malgré le froid et les ondées, un petit métis indien, à demi-nu, courait autour du pier. Je lui jetai quelques piécettes qu'il ramassa en m'adressant un signe de tête reconnaissant. Les courriers échangés, le *Saguenay* vira de bord et se disposa à traverser le Saint-Laurent dans toute sa largeur, depuis Cacouna jusqu'à Tadousac. On aura une idée de la grandeur du fleuve à cet endroit, quand on saura qu'il nous fallut, à bonne allure, une heure et demie pour atteindre la rive opposée. Nous atteignîmes Tadousac vers quatre heures ; le jour avait diminué singulièrement d'éclat, et je me rendis compte de l'effet d'ombre qui se produisait sur toute cette rive, quand je vis de quelles pittoresques masses

rocheuses est dominé ce triangle de terre dont le Saguenay et le Saint-Laurent baignent deux côtés. Nous étions en effet à l'embouchure du Saguenay, mais avant de pénétrer dans le fleuve, le steamer s'arrêtait non pas dans la jolie anse que domine le village, mais dans un petit port naturel situé tout à coté. Une vaste esplanade à demi édifiée sur pilotis, et où le bois a été employé avec le luxe et la dépense insouciante qui caractérise ces pays forestiers, présentait son quai aux flancs du *Saguenay*. Là du moins on n'avait pas été obligé de recourir à un Wharf, et selon la hauteur des eaux, on jette le pont volant sur l'une ou sur l'autre des marches rudimentaires pratiquées dans la berge. Tadousac n'était pas, comme les deux stations qui lui font vis-à-vis, une bourgade prospère, et en dehors des quelques maisonnettes, d'ailleurs assez gaies, des paysans, on n'y remarquait guère que cinq ou six villas, gentilles habitations de plaisance. Nous vîmes bien que la population n'y avait rien d'industriel ou d'ouvrier, car elle était venue tout entière sur le port, assister à l'arrivée du paquebot. Il y avait là beaucoup de jolies misses en toilettes claires, des jeunes filles de la bourgeoisie canadienne française et qui me parurent, chose rare, très gracieuses, charmantes. Des familles au complet se promenaient en flânant, comme sur la promenade favorite d'un mail de province. D'ailleurs le *Saguenay* acheva de se vider là ;... déjà décimée par les précédentes escales, sa population diminua encore : bref, il ne resta plus à bord que le docteur, le député qui s'en allait à Chicontimi et la femme du juge qui faisait, comme nous, un voyage « round trip » aller et retour, pour le plaisir. L

jeune veuf britannique vint me serrer la main, il allait passer quelques jours dans une famille de Tadousac, et je le vis bientôt cueilli agréablement par un essaim de charmantes yung ladyes. Je parierai ce qu'on voudra qu'il est aujourd'hui consolé et probablement remarié. Le célibat n'est pas dans les mœurs de la race anglaise, et c'est là l'un des gros éléments de sa prospérité.

Comme je dévorais des yeux tout ce ravissant panorama de Tadousac, ces chaos granitiques, ces collines accidentées où couraient et serpentaient des sentiers de chèvres, et, visibles dans le fond des vallées, de délicieux petits lacs dont l'entourage de roches faisait ressortir l'éclat, le capitaine me donna familièrement sur l'épaule une tape dont mon humérus droit resta tout froissé. L'excellent homme me dit : « Tourmentez-vous point, au retour on raste ici une couple d'heures ; vous pouvez descendre et trotter si ça vous plait. D'autant plus qu'il fera ptèt' beau, car à c'theure i petune, i petune ». Je compris la délicate attention du commandant et je l'en remerciai. Il avait quelque raison de dire que le ciel était « petuné » car il tombait encore un peu d'eau mais l'atmosphère se désembrumait pourtant progressivement ; cette lumière bizarre, particulière aux fins de journée dans les pays de montagnes, baignait tous les objets, leur donnait un relief puissant, accentuait toutes les ombres, et c'est sous cette coloration surnaturelle qu'on s'imagine les paysages des vieux contes de Peredur, d'Owen, de Ghérent et des chevaliers de la Table-Ronde. Enfin la pluie avait tout à fait cessé quand nous quittâmes Tadousac, salués « des bon voyage » de toute la population féminine agitant des mouchoirs, sur

la berge du port. Le député au parlement d'Ottawa voulut bien m'entretenir de ses petites affaires, des amitiés qu'il avait à Tadousac, des intérêts électoraux qui l'appelaient au lac Saint-Jean, sur les bords de ce joli réservoir d'où sortent, au-delà de Chicontimi, les eaux du Saguenay. Mais il gardait au fond une méfiance qu'accrut encore le docteur en lui apprenant qu'il parlait à un journaliste. J'examinai bien l'état d'esprit de ce Canadien français, nature assez complexe et comme je l'ai dit mi-provinciale, mi-paysanne. J'y démêlai comme chez tous ses compatriotes un sentiment de fierté exagérée, une vieille rancœur, encore bigrement vivace, de l'abandon de 1759. Dans toute mâchoire canadienne il y a une dent contre les Français, une incisive rancunière et méfiante, et les Parisiens naïfs et bons garçons qui, en entendant parler la langue de Flaubert s'imaginent qu'ils n'ont qu'à ouvrir leurs bras et leurs cœurs, ne tardent pas à s'en apercevoir.

Cependant, ayant contourné le cap aux falaises déchiquetées derrière lequel s'abritent Tadousac et ses anses, nous pénétrâmes droit dans l'embouchure du Saguenay.

L'entrée du Saguenay restera pour moi l'une des plus puissantes impressions de notre vaste voyage. Là se déploie l'un des tableaux les plus merveilleusement grands de la nature canadienne. De chaque côté de ce vestibule d'une sauvagerie apocalyptique, la nature a posé comme des sentinelles, comme des monuments gigantesques, des rocs superbes, tout ravagés, tout abrupts, dont le pied plonge directement et verticalement dans les eaux profondes de la rivière. Ces môles de granit

s'élèvent à huit ou neuf cents pieds, formant comme un couloir plein d'horreur tragique et resserrant à leur sortie les eaux du Saguenay — le plus large, comme on sait, des affluents du Saint-Laurent — dans un espace relativement restreint, mais dont l'écartement mesurait encore un bon kilomètre. Au-delà on devine des espaces mornes, des nappes immobiles à peine froissées d'un léger souffle de vent et qu'emprisonnent en de mystiques cercles de roc la double muraille des rives. Plus de coteaux verdoyants, plus de berges où se tapissent des hameaux de pêcheurs, plus rien qu'un fleuve aux flots d'un bleu noirâtre et dont le regard n'ose scruter l'obscure profondeur, un fleuve qui se déroule entre deux parois inhospitalières et lisses s'enlevant perpendiculairement vers le ciel. Quand nous nous engageâmes entre ces murailles, il me semblait pénétrer vers je ne sais quel pays de rêve où des Saint-Georges eussent instinctivement cherché des dragons à occire. J'espérai pourtant que, soudain, après ces colonnades monstrueuses, ce chenal si brutalement encaissé, allait nous apparaître quelque site lumineux ; tels jadis, après les défilés pleins de surprises et de fantastiques horreurs, le bois sacré, terme de leurs rudes travaux, apparaissait enfin aux yeux éblouis des Bretons, chevaliers du roi Arthur ! Mais vain fut mon espoir ! Quand des bords du Saguenay, tout envahis par l'ombre des falaises, mon regard gagnait le sommet de ces murs gigantesques, dignes du plus magnifiquement terrible des fjords norvégiens, j'apercevais des crêtes dénudées avec à peine, de ci de là, quelques pins au feuillage gris et sombre comme la roche elle-même. Pas une habitation, pas un

être vivant. Par moments, quand la paroi granitique s'entrouvrait légèrement et permettait au regard de pénétrer vers l'intérieur des forêts moutonnantes, des bois épais se laissaient entrevoir dans le lointain. La chasse doit être encore bien palpitante sur ces sommets, parmi ces hauteurs que n'ont point encore trop envahies les agences Cook et que leur désolation même gardera longtemps vierges. En hiver, m'affirma du reste le député canadien, on y fait des battues à l'ours, à la martre, à l'orignal, au loup, au renard, à Rancooun, à l'Elk, qui sont pleines d'intérêt et constituent le grand plaisir de l'hiver, — de cet hiver canadien si rigoureux et si long!

Le jour était bien près de sa fin, quand nous aperçûmes devant nous l'Eternity baie et ses deux caps, Eternity et Trinity, ces deux promontoires empreints d'une poésie si parfaitement grandiose et mélancolique. Le Saguenay ici s'arrondissait, creusait dans l'encaissure violente de ses rives des golfes farouches. Le clapotis de notre sillage contre la bordure de roche s'entendait comme si nous n'eussions été qu'à quelques mètres de la muraille. Et cependant, le capitaine ayant fait apporter sur le pont un seau rempli de galets, il fut impossible au plus adroit d'entre nous d'atteindre ces rives, en apparence si proches. C'est là une illusion d'optique fort explicable, mais qui ne laisse pas que d'être amusante, et nous nous épuisâmes longtemps à lancer nos cailloux avant d'être convaincus de l'inanité d'une pareille entreprise. C'est à l'orée d'un de ces golfes, l'Eternity bay, que le cap Trinity nous apparut. C'était la réunion de trois rochers formidables, graduellement superposés, et dont la base plongeait à pic

dans l'eau. Toute l'Eternity bay, d'ailleurs, était dans tout son circuit flanquée de falaises de mille six cents pieds, on s'y serait cru dans le fond d'un gouffre, et des précipices dégringolaient de tous les côtés en droite ligne vers la rivière. Sur le rocher qui sert de base monumentale au cap Trinity, une statue de la vierge s'élevait, étendant ses mains bénissantes sur ces solitudes. La vieille foi catholique, toujours si vivace au cœur des Canadiens français, était reconnaissable à cette manifestation touchante, et le silence auguste qui planait sur ces granits déserts en prenait une teinte religieuse. Elle évoquait tout un passé cher à nos cœurs, cette statue ainsi placée au milieu d'un pays resté tout au moins français de langue et attaché au culte de nos pères!

Nous contournâmes la base de Trinity rock et le steamer, soudain, salua la mère de Dieu d'une série de stridents appels de sirène. C'est l'habitude des vapeurs de Saguenay de ne jamais passer devant ce cap sans donner de la voix, et la légende veut que, pour avoir oublié cette touchante formalité, quelques steamers aient subi des aventures malchanceuses. Peut-être aussi la compagnie n'est-elle pas fâchée de faire entendre aux touristes les échos de ce fiord, et je pus constater que chaque coup de sifflet était répercuté au moins cinq ou six fois par les falaises d'Eternity bay.

Nous rasâmes un peu plus loin les assises d'un cap baptisé comme le golfe même, cap Eternity, moins grand que son vis-à-vis le cap Trinity, il était, faut-il le dire, déparé honteusement par des réclames que de criminels barnums n'avaient pas craint de faire apposer sur sa base rebondie presque au ras de l'eau. On y recommandait je ne sais

quel hôtel de Québec et je ne sais quelle moutarde anglaise. Je détournai les yeux pour ne pas voir cette profanation stupide.

La nuit envahit le paysage comme il commençait à s'humaniser. La crête des falaises s'abaissait et bientôt parut une baie bien arrondie, au rivage en pente douce, entourée de jolies collines toutes tapissées d'une herbe épaisse et verdoyante ; elle avait, après les gorges désespérées que nous venions de parcourir, un aspect si reposant, que je m'écriai d'un air soulagé :

— Ah ! ah ! Enfin.

— Oui, c'est elle, fit à côté de moi la voix du docteur.

— Elle ? qui ?

— La baie des Hâ !-Hâ ! ne venez-vous pas de le dire ?

— Moi, je n'ai rien dit.

— Pardon ! vous avez fait Ah ! Ah !... j'ai bonne ouïe. Mais enfin, mon cher ami, conclut le docteur, vous venez involontairement de donner raison à la version la plus généralement adoptée et qui veut que ce nom de Ha !-Ha ! vienne de la surprise des premiers explorateurs français, enchantés, comme vous venez de l'être, d'en avoir fini avec cette sombre et terrifiante nature du bas Saguenay. Remarquez du reste que tout le monde ressent un peu la même influence bienfaisante.

En effet, tandis que le bateau s'embossait dans ce golfe enchanteur, les deux ou trois passagers du steamer, penchés sur le bastingage, souriaient en considérant cette nature clémente. Un peu de Florian repose du Corneille. La femme du juge elle-même, ses papillotes ébouriffées, sautillant à la brise, se promenait sur le pont, les yeux ins-

pirés, tournés vers la terre et s'écriant dans un élan à la Corinne : « Dieu! quel délicieux spectacle, quelle nature adorable! ». — Le *Saguenay* ayant accosté là pour un assez long moment, rien ne nous empêcha, le docteur et moi, de courir vers les prairies qui dominaient la baie, gesticulant et cabriolant dans une débauche de Ha! Ha! sonores, capables de troubler les cendres de Jacques Cartier.

A Chicontimi où nous fûmes vers minuit le steamboat s'amarra pour cinq longues heures et j'en profitai pour dormir tranquille sans être dérangé par le mouvement de la machine. Au lever du jour, j'arrivai à temps pour voir fuir Chicontimi, station régionale importante avec un millier d'habitants, une cathédrale, un couvent, et, disent les guides, un collège « de pierre neuve! » L'exposition de Chicontimi est agréable mais n'a rien d'exceptionnel.

Maintenant, nous redescendions le Saguenay au fil du courant. Un jour blême et pluvieux se levait sur toute cette nature, qui — à mesure que nous nous éloignions de la région du lac Saint-Jean — redevenait sauvage et triste.

L'Eternity bay reparut, les cîmes de son cirque de granit rosées d'un pâle rayon solaire, et le cap Trinity, toujours désert, toujours grandiose, avec sa vierge toute blanche dans les clartés du matin.

Je ne saurais dire quel charme ont pour l'oreille française tous ces noms répandus sur les rives du Saguenay. Rivière des Outardes, Anse de la Descente des femmes, Port aux écrits... qui évoque le souvenir de quelque découverte mystérieuse des premiers voyageurs,... et cette appellation tout à fait délicieuse, digne de se trouver

dans un vers de Villon, « Cap Jaseux ». N'y a-t-il pas là une manifestation du vieux et charmant génie de notre langue, et ce « jaseux » ne dit-il pas bien le bruit du ressac, l'éternelle conversation du flot et de la roche, le duo cher à l'âme du rêveur, de la vague battant doucement la rive. Voici encore la Rivière au Canard, la Port au Crêpes, la Basse-Pierre, la Pointe, la Boule, la Pointe aux Vaches...

Il était huit heures quand nous arrivâmes à Tadousac, et j'étais impatient de profiter des deux heures de liberté que m'avait promises le capitaine. A peine le Saguenay amarré, je sautai à terre, et tandis que le docteur s'en allait de son côté pour herboriser dans les chaos rocheux du rivage, je pris le chemin de Tadousac.

La route était belle et bien entretenue : elle enjambait au fond de la baie proprement dite de Tadousac une petite rivière.

Ce cours d'eau qui descendait en jolies cascatelles vers le Saint-Laurent, venait d'un lac qui sur la gauche, clair et limpide, réflétait les collines rocheuses dont il était entouré, avec la fidélité d'un miroir. Ce joli coin de paysage passé, la route monte, puis tourne, et brusquement elle débouche sur la place de Tadousac. Une église de bois, une vingtaine de maisons groupées autour de leur clocher, et du côté de la baie, quelques habitations villageoises s'enfonçant vers le littoral, tel m'apparut ce joli hameau. Deux gamins se gourmaient au seuil d'une porte et je les séparai et leur demandai de m'indiquer le presbytère.

Instantanément, avec le plus pur accent canadien, ils m'indiquèrent la demeure du curé. C'était une modeste maisonnette toute en rez-de-chaussée

ni ferme, ni cottage, et que bornait un jardinet égayé de tulipes. A ma vue, un homme en bras de chemise et en pantalon de toile, fort occupé à arroser les plates-bandes, disparut précipitamment : puis, quand j'eus franchi la petite barrière normande, une brave femme, un madras de couleur sur ses cheveux gris, vint à mon avance. Elle m'introduisit d'abord dans une petite pièce où se faisaient vis-à-vis de vieux meubles français, puis dans une sorte de chambre à coucher, où, devant un bureau chargé de livres, le curé de Tadousac, achevant de boutonner sa soutane, me souriait aimablement. C'était bien lui qui tout à l'heure maniait si vigoureusement l'arrosoir. Il avait à la hâte fait un brin de toilette et s'excusa de m'avoir fait attendre. Enfin la conversation s'engagea sur ce pays si pittoresque, sur ses habitants, sur les sublimes aspects de sa nature tourmentée, et sur ce délicieux pays de Tadousac, si curieusement perché dans les roches, entre deux immenses cours d'eau.

La vue de ce bucolique intérieur, l'espèce de simplicité évangélique dont me paraissait empreinte toute l'existence de ce prêtre, me conduisirent à des pensers tout à fait abbéconstantinesques et j'en arrivai à lui confesser l'excellente impression faite sur moi, véritable — et je m'en vante — Tolstoïsant, Tolstoïphile et Tolstoïmane.

— L'existence du prêtre canadien, me dit-il, n'est pas, au point de vue matériel, très brillante, et nous devons dans les paroisses pauvres, — comme la mienne, — mettre la main à la bêche et cultiver notre petit potager. Mais au point de vue des satisfactions que nous donnent nos fidèles et de la belle et robuste foi que nous rencontrons

dans notre petit troupeau, nous ne sommes pas à plaindre. Aussi le clergé canadien se recrute-t-il aisément.

— Au rebours, dis-je, de celui de France.

— Il se peut, répondit le prêtre, car j'ai entendu dire que chez vous le clergé obéit aux règles de la plus étroite hiérarchie, et que tout y marche un peu... militairement. Ici, depuis l'Archevêque jusqu'au plus humble desservant, nous formons non pas un corps, non pas une caste, mais une grande famille : nul besoin d'intrigues ne nous agite, et jamais nous ne faisons antichambre à l'évêché, quand les besoins de notre paroisse nous y appellent. Le respect que nous portons à nos pasteurs n'a rien d'officiel ni de hiérarchique : c'est très exactement la vénération que doivent avoir pour un père aimé et écouté des fils dévoués. Au reste, notre indépendance est absolue, et ce sont des liens moraux qui seuls nous lient d'obéissance à l'égard de nos prélats.

Le curé de Tadousac parla longtemps et avec éloquence sur ce sujet ; il me dit l'étroite communion de sentiments et d'idées où les prêtres canadiens se trouvaient avec leurs fidèles, le perpétuel contact, la similitude d'existence avec les populations du Canada français, et je finis par me rappeler cette belle parole du père Hyacinthe, lors de la visite à Paris des officiers de l'escadre russe : « Ah ! France, quand donc auras-tu un clergé national ! » Là, sur cette vieille terre de langue française, le clergé était national et populaire et j'en voyais à chaque instant les heureux effets.

Après une bonne demi-heure de conversation, le curé se leva et, me priant de le suivre, s'offrit

de me conduire, non pas à l'église du village — sorte de bâtiment de bois sans caractère — mais à la petite chapelle commémorative du premier débarquement, à cette pointe mi saint-laurentienne, mi saguenayenne du littoral, des explorateurs français. Nous longeâmes les haies de quelques petits jardins et, soudain, nous débouchâmes sur un talus, une vaste pente qui s'en allait droit vers la baie de Tadousac. De là, la vue était splendide. L'œil embrassait toute la largeur du grand fleuve canadien et s'en allait jusqu'à la rive opposée, à la rivière du Loup, que tout là-bas masquait une ligne teintée de lilas. Sur l'autre versant de la crique, un joli bois aux feuillages d'un vert foncé, et à la lisière duquel quelques fermes se disséminaient, grimpait parmi les grandes roches. Au-delà on sentait l'espace libre du Saguenay. Dans l'anse, trois ou quatre barques sommeillaient, bercées par les ondulations du flot, et un petit canot à voiles, coquette embarcation de plaisance, manœuvré par une équipe de trois jeunes gens, s'en allait vers le large et commençait à développer toute sa toile. Je suivis le prêtre jusqu'à une sorte de petite cabane carrée, surmontée d'une croix et d'un clocheton tout rudimentaire, et qui se trouvait exactement placée au centre même du petit golfe. Nous entrâmes dans cette chapelle. A l'intérieur, une douzaine de bancs de bois s'alignaient de chaque côté au long des murs peints en blanc et fort proprement tenus. Deux pauvres tableaux, deux scènes de la Passion, décoraient ces murailles. Dans le fond, un autel très simple, en bois peint, recouvert d'une housse de mousseline. Arrivés derrière le sanctuaire, dans l'espèce d'abside de cette chapelle, le curé s'arrêta et ouvrit

avec respect une petite armoire. Il en tira divers objets, deux chandeliers d'argent d'abord, sans grand style, mais qui furent donnés à la chapelle naissante de Tadousac par le gouverneur de S. M. le roi de France, vers 1755. Mais ce qui me frappa davantage, ce fut deux ou trois fragments de fer rouillé, ayant visiblement appartenu à des anciennes ancres, des débris d'armes, mousquets ou arquebuses; enfin, une très vieille croix, également en fer. Ces reliques étaient tout ce qui demeurait de la chapelle bâtie bien avant celle où nous nous trouvions, et celle-ci, en effet, ne datait que de 1746, époque où l'édifièrent les Jésuites. Mais les premiers navigateurs — Jacques Cartier et ses compagnons — avaient célébré là les premières messes, les premières cérémonies du culte catholique ; ils y avaient bâti une église, paraît-il fort belle, mais dont le temps, les intempéries, peut-être aussi un peu les Iroquois, eurent finalement raison. Ces bribes de métal, rongé par le temps, étaient tout ce qui demeurait de cette incursion de nos pères. Je les contemplais avec respect, songeant aux impressions merveilleuses que devait faire naître dans l'âme de ces ancêtres la vue d'une pareille nature, encore dans la splendeur de sa virginité.

Je quittai mon hôte obligeant, lequel m'indiqua, pour regagner le port, un chemin de traverse courant à travers les routes et le bois qui me faisait face. En effet, au bout de dix minutes d'une route impossible, mais en effet beaucoup moins longue que le grand chemin, je dévalais vers le « pier » et j'allais rejoindre, au dining-room — dans la cale — le docteur, qui, revenu de l'excursion, était aux prises avec un beefsteak de bonne tournure.

Le reste de la journée, nous marchâmes à petite allure, et, selon l'habitude, paraît-il, de ces retours, le steamer fit partout des escales de deux, trois, quatre et même cinq heures.

A Murray-bay, nous en profitâmes pour grimper à l'hôtel qui domine tout le golfe du haut d'une terrasse à pic de cent soixante mètres environ et à laquelle on accède par une série d'escaliers. Après avoir absorbé un rafraichissant soda, nous rêvâmes en contemplant l'étendue prodigieuse du panorama, lequel enveloppe toute une partie du cours de Sa Majesté le Saint-Laurent, roi des fleuves américains. A la nuit nous redescendîmes de l'autre côté de la falaise et nous nous trouvâmes, non plus dans le pauvre village situé à l'extrémité du wharf d'accostée, mais dans une heureuse petite localité, toute en maisons de campagne jolies et même luxueuses. Beaucoup avaient déjà leurs hôtes de saison, et sur la route qui traversait le pays, un monde de mamans, de fillettes, de garçonnets aux toilettes de villégiature se promenaient aux dernières lueurs du jour agonisant. J'entrai un instant dans la chapelle catholique du village et je restai tout saisi du spectacle inattendu qui m'y fut offert. Aucune lumière n'y brillait, seule, de l'espèce de tribune placée au-dessus de l'entrée, partait une lueur discrète. On jouait de l'orgue là-haut, deux charmantes jeunes filles s'escrimaient à déchiffrer un *Ave maris stella*. La voix de celle qui chantait avait un joli timbre, encore que très inexpérimentée, et je restai longtemps à l'entendre dans cette quasi obscurité troublante avec, autour de moi, des formes agenouillées, perdues dans leur prière.

Enfin le docteur m'appela discretement de la

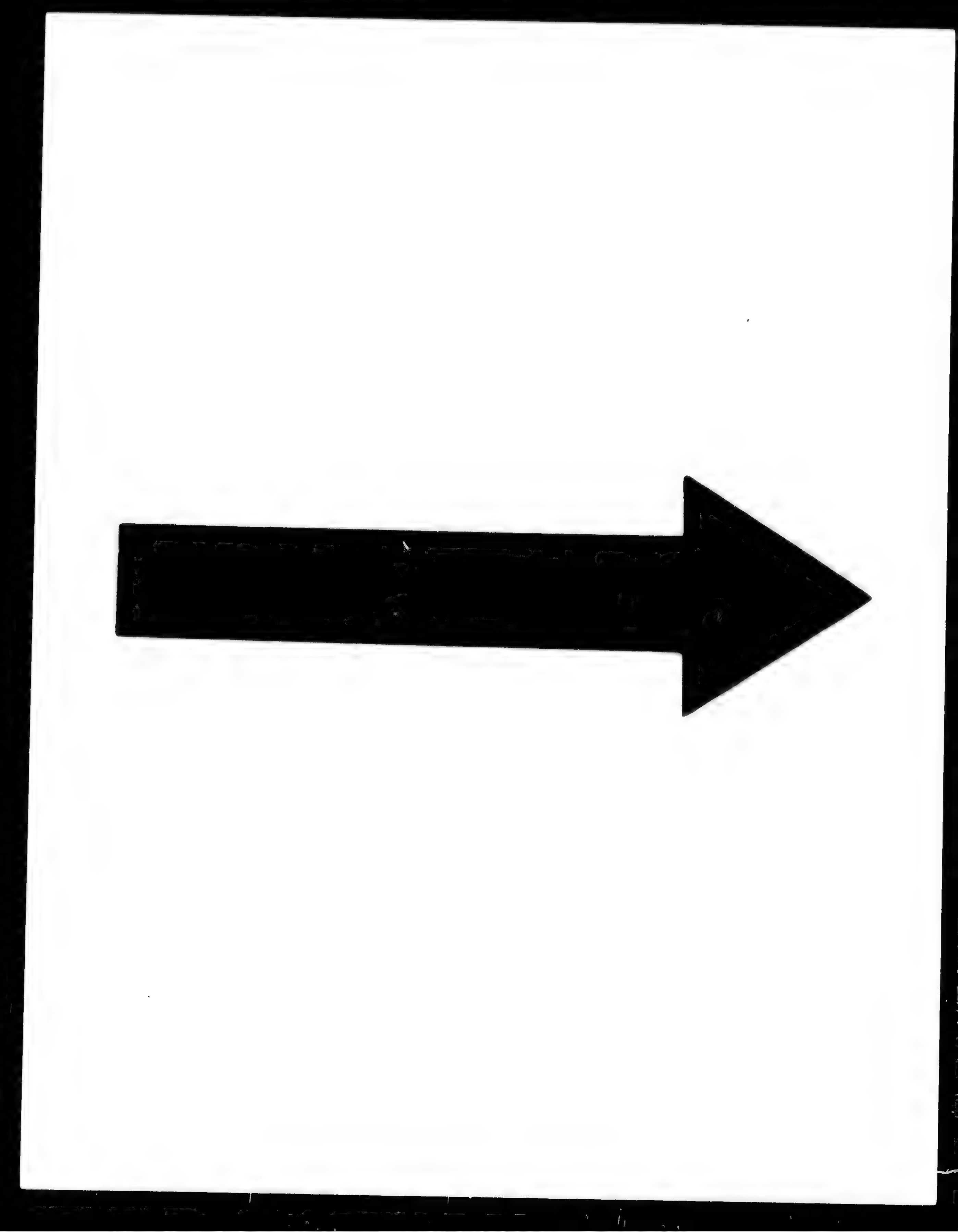
porte; il avait lui, poussé jusqu'à l'extrémité du village, jusqu'au fond de la baie; il était émerveillé de la beauté de cette courbe des rives saint-laurentiennes. Quel dommage! disait-il, pendant que nous regagnions le steamer, quel dommage que ce soit si loin! Comme j'y viendrais passer une saison avec plaisir. Quelle paix, quelle tranquillité, quel calme charmeur!

La nuit était tout à fait noire quand nous aperçumes les feux du *Saguenay*. Nous traversâmes dans toute sa largeur le village, où les paysans canadiens causaient d'un côté de la rue à l'autre, assis sur le pas de leurs portes. Ils nous regardèrent d'un mauvais œil, les conversations cessant tout à coup, et instinctivement je regardai derrière moi, me demandant si quelqu'un de ces sournois ruraux n'allait pas se livrer à quelque mauvaise plaisanterie. Je n'eus qu'à éloigner de ma canne quelques chiens hargneux que ces aimables naturels nous lancèrent aux jambes, et bientôt nous étions en sûreté, sans autre incident, à bord du bateau. Nous dînâmes de bon appétit, puis nous fûmes à nos cabines. Le lendemain à six heures, quand nous nous réveillâmes, le *Saguenay* immobile était amarré au quai de Québec.

Le docteur m'avait promis d'utiliser cette journée à visiter la vieille ville canadienne. Je m'habillai à la hâte et après avoir pris nos précautions pour être à cinq heures du soir en gare de Lewis, nous et nos bagages, nous partîmes. Québec s'éveillait, les boutiques s'ouvraient, les Latulipe et les Sanspeur, les Jolicœur et les Brindamour des quartiers bas enlevaient les gros contrevents du « Panier-fleuri », du « Pilon d'argent » et du « Mortier-Royal ». Les voisins échangeaient entre

eux d'amicales interpellations. Enfin les ouvriers des docks se rendaient à leur travail et je constatai une fois de plus que tous ces pauvres diables étaient, sans exception, des Canadiens français. Comme à Montréal, comme partout, ces bas métiers sont uniquement dévolus aux gens de langue française. Triste! Triste!

Par une sorte d'ascenseur oblique, nous fûmes, moyennant trois « cents », transportés sur une place qui, partant du pied de la citadelle, domine pittoresquement la basse ville. Autour de nous les immeubles devenaient luxueux et modernes. C'étaient les quartiers neufs — les quartiers riches — qui commençaient. En me penchant par dessus le parapet qui bordait cette espèce de terrasse, j'aperçus dans une jolie échappée le fleuve, une partie du port et les vieilles rues, ces fameuses vieilles rues du Québec ancien qui grimpaient au long de la pente. L'ascenseur nous avait évité cette route pittoresque. C'est pourquoi, d'un commun accord, le docteur et moi, sacrifiant les trois sous inutilement dilapidés, nous voilà dégringolant par ces ruelles cahoteuses. C'est bien là, avec ses maisons serrées, étroites, dont quelques-unes débordent, envahissant la chaussée, le type de ces anciens quartiers comme, à Paris, on peut encore, sur le versant nord de la montagne Sainte-Geneviève, en trouver quelques fragments vers la rue Mouffetard et l'Ecole polytechnique. Cela rappelle ces dédales antiques et malpropres qu'on appelle au Mans les « Pans de Goron », à Nice « le vieux Nice » à Marseille « le vieux port ». Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Les croisées à petits carreaux, d'un vert suranné, aux deux battants bien français, les boutiques basses,



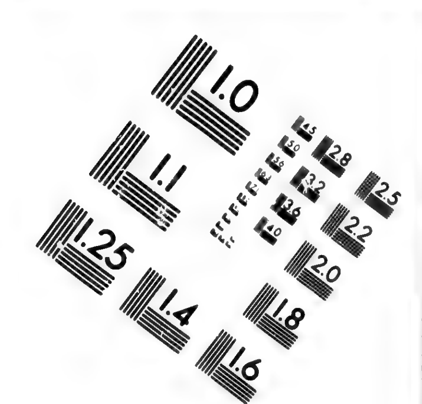
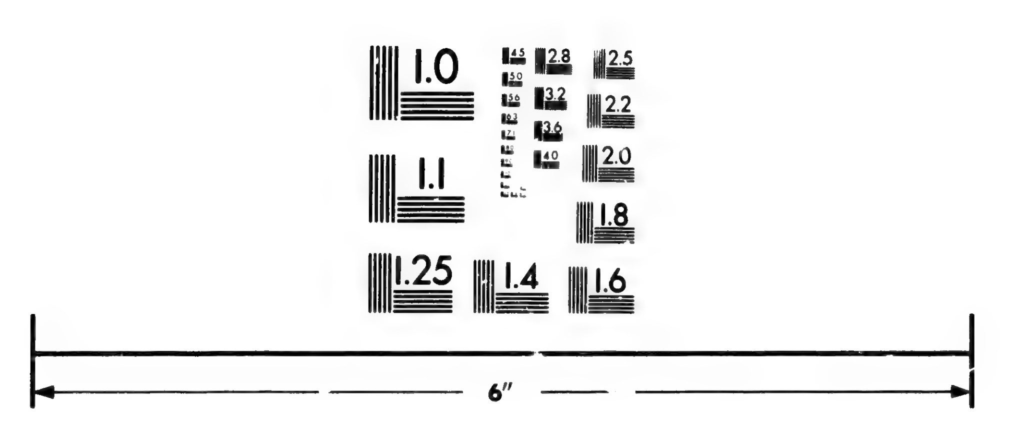
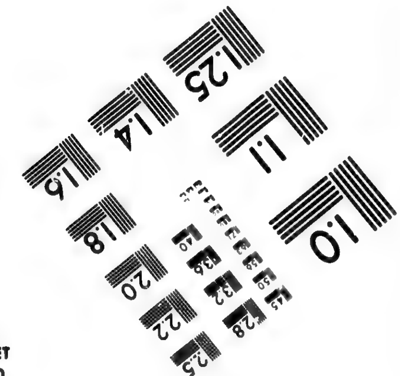
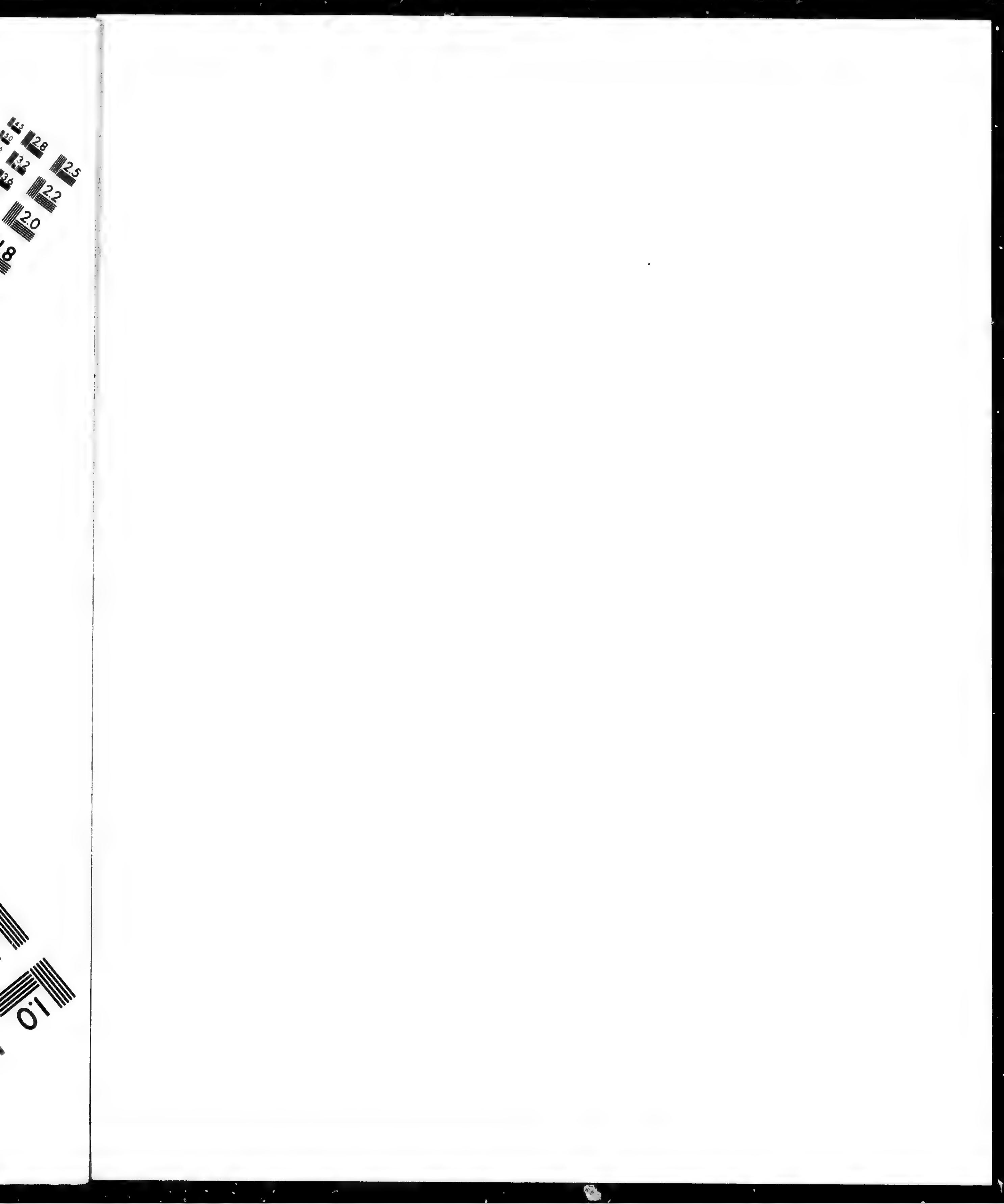


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

qu'on devine humides, peu achalandées, et à chaque instant de brèves impasses, larges, juste pour laisser passer deux hommes de front, tout cela cause une singulière impression. Notez que pas un mot d'anglais (sauf une très rare exception) ne s'offre à votre vue. Vous pouvez vous croire dans une ville française, en plein dix-huitième siècle. Les enseignes augmentent encore cette impression : « Hardes sur mesure », « Dubou« quet, artiste capillaire et tonsorial », « Jasmin, perruquier ».

Et quand, par hasard, passe un de ces cabriolets dont les cochers ont une si âpre façon de vous racoler lors de votre arrivée dans la ville, alors l'illusion est complète. Sur deux roues, d'une hauteur abracadabrante, et suspendue par d'énormes lanières de cuir entrecroisées et toutes piquetées de clous d'or à têtes rondes, se balance une caisse d'un rococo admirable, sur laquelle les voyageurs sont perchés comme au sommet de je ne sais quel appareil de gymnastique. Une capote, qui ne doit jamais s'ouvrir, couronne l'édifice. Certainement on est assis en haut, à plus de deux mètres au-dessus du sol. Tantôt le cocher possède un siège qui porte sur les timons, tantôt il s'assied sur le brancard de gauche, en « lapin », comme disaient nos pères.

Et, en effet, c'est bien là le type de ce cabriolet de régie dont il est question dans les *Filles de Marbre*, et dont Desgenais vante l'utilité dans ses excellents mais inutiles conseils à l'innocent Raphaël. Il semble qu'on voit, mise en action, une caricature de Vernet, une estampe de Boilly ou de Debucourt, le départ de quelque bourgeois de la Restauration pour le village des Batignolles ou

pour sa maison de campagne de Chaillot. D'ailleurs, ces véhicules ont une supériorité sur les nôtres. Ils vont vite et les cochers de Québec sont d'habiles automédons. Ils descendent au trot allongé les pentes les plus accentuées de cette partie de la ville, où les inclinaisons ne manquent pas, et toujours, nous fut-il assuré, ils rendent sains et saufs les clients qu'on leur confie.

Nous regrimpâmes ces rues du vieux Québec, après les avoir descendues, et force nous fut de constater que ce quartier avait perdu beaucoup de son originalité primitive. Partout on trouait, on démolissait sans pitié. On venait de jeter à bas une rue toute en marches et qui était une des originalités les plus célèbres de la cité. Nous en vîmes les débris et nous comptons certainement parmi les derniers Parisiens qui ont gravi ces degrés bi-centenaires entre deux monceaux de décombres.

Les quartiers hauts sont élégants, d'une élégance un peu province, mais enfin tout y respire une aisance cossue, la coquette propreté des homes s'y relevait encore pourtant de cette pointe de fantaisie et de goût qui caractérise la maîtresse de maison française et cette constatation me fit plaisir. Nous achetâmes dans un grand et beau magasin des photographies qu'on nous fit aimablement choisir, mais avec un dédain de l'article et une insouciance de la vente que je jugeai regrettable à deux pas de ces si habiles faiseurs d'affaires que sont les Anglais et les Yankees. Le hasard me mena au long d'une sorte de place spacieuse et claire, tout en haut de la ville devant les bureaux du journal Quebecquois, l'*Evènement*. J'entrai et déclinant ma qualité de chroniqueur à

l'*Evénement de Paris*, je fus accueilli avec la plus parfaite et la plus délicate sympathie par l'administrateur. Cet homme aimable qui parlait un français digne du boulevard Malesherbes, me pria fort de revenir dans la soirée au moment où la rédaction du journal devait se trouver réunie. J'eus le regret de ne pouvoir le lui promettre et je me retirai emportant le souvenir d'un très charmant et très sympathique confrère.

C'est une des grandes originalités de Québec que la situation positivement extraordinaire de ses hauts quartiers posés sur la crête même du mont et qui paraissent comme suspendus à la façon des terrasses babyloniennes. Quand on a dépassé le parlement, cette vaste machine, grande (Dieu me pardonne) comme le château de Versailles, on pénètre dans une série de petites voies bordées de gentils hôtels, où l'on sent l'influence, sinon la présence anglaise.

Presque toutes ces ruelles tranquilles qu'anime rarement le passage d'une voiture donnent d'un côté, par une dévalade brusque, sur la pente latérale, on dirait qu'elles s'effondrent dans le fleuve et dans la baie de la rivière Saint-Charles. On a là des échappées vraiment pittoresques et les arrière-places du tableau dont un coin se déroule aux yeux étonnés du touriste se prolongent à une distance infinie vers des montagnes aperçues dans un bleu confus aux extrémités de l'horizon, tandis que plus près, une partie de la baie se développe et que l'on aperçoit les navires groupés au long des quais comme écrasés à des profondeurs vertigineuses. Quelques rues du vieux Montmartre ont aussi, à l'étendue près du majestueux Saint-Laurent, des perspectives de ce genre, et il est

impossible à un Parisien, à un vieux natif de la butte surtout, de se défendre d'une réminiscence.

C'était là et non sur les bas côtés de Québec, dans ces Plains of Abraham où le touriste doit le chercher, que j'espérais découvrir sur un point de cette ville haute, qui vit tant d'héroïsmes déployés et tant de luttes épiques engagées le long de ses rampes grimpantes, quelque souvenir de la guerre tragique et désespérée où — cent contre un — les Anglais finirent par avoir raison de l'indomptable courage de nos soldats et des efforts suprêmes des malheureux colons. Les fleurs de Lys furent là défendues contre le rouge étendard d'Albion avec une grandeur qui mériterait mieux qu'un stèle mesquin ou une colonne élevée sur les bords d'un lac, dans un but de finauderie politique. Jamais on ne célébrera trop chez nous ces épisodes glorieux d'une lutte d'autant plus grandiose que nos infortunés partisans se battaient obscurément, abandonnés, dénués de tout, sans espoir de vaincre, pour la seule et sublime idée du devoir à accomplir jusqu'au bout, jusqu'au fond du calice amer des défaites inéluctables! Jamais nous n'élèverons trop haut les noms des Vaudreuil, des de Drucourt et des Montcalm. Ah! ce Montcalm, quelle tête charmante et fine, et bonne! Ce héros avait des traits de femme, de beaux et doux yeux, une bouche mutine toute XVIIIe siècle. Sa physionomie respirait la générosité, l'esprit, le courage irraisonné : Une âme claire et loyale transparaissait dans son large et pur regard. Encore aujourd'hui, rien qu'à contempler un de ses portraits on se sent conquis, on l'aime. Ses malheureuses troupes surmenées, affamées par le ravage des terres que les Anglais opéraient méthodiquement,

victimes de l'abandon où les laissait un pouvoir coupable, décimées enfin par la maladie et le chagrin, Montcalm les électrisait d'un sourire. Partout où se portait le marquis, dit un historien anglais, relatant la bataille de Carillon, partout nos meilleurs soldats, nos vétérans les plus tenaces lâchaient pied : Oui ! ce sont de tristes pages que celles de cette agonie. Elles méritent, malgré la mélancolie qui s'en dégage, qu'on remette en lumière, chaque fois que cette sainte tâche est possible, les sanglantes péripéties qu'elles contiennent : Nous allons accomplir ce devoir pieux, souhaitant qu'après nous, d'autres plus autorisés le fassent, et dans les termes magnifiques que réclame tant de constance et tant de malheurs! Leur courage leur valut la même mort et l'histoire leur garde la même renommée. La postérité leur donna le même tombeau.

Donc, en 1754, les Anglais convoitaient depuis longtemps la belle ligne des établissements français de l'Ohio, qui s'étendaient pour ainsi dire de la Louisiane au Canada par des régions demi-sauvages dans lesquelles nous avions espacé quelques forts, régions qui sont aujourd'hui aussi civilisées et aussi peuplées que la banlieue londonienne. La manie des Anglais a toujours été de convoiter quelque chose. Avant d'engager directement les hostilités, nos ennemis commencèrent par édifier une série de forts dont le but évident était de fournir tôt ou tard une base aux opérations stratégiques destinées à couper nos communications avec le sud et à isoler les deux zones d'influence française.

Les petites garnisons de l'Ohio ne pouvaient en effet avoir qu'un but : faciliter le transit commer-

cial et veiller à la sécurité des routes. Le commandant français, instruit des manœuvres britanniques, chargeait bientôt un officier, nommé Jumonville, d'aller inviter les Anglais à cesser leurs menaçantes démonstrations et à évacuer le fort déjà construit de la Nécessité. Par un de ces odieux guet-à-pens, dont l'histoire de notre malheureux pays est remplie, Jumonville, attiré en parlementaire avec quelques hommes seulement, fut tué raide d'un coup de fusil, et sa troupe, faite prisonnière, envoyée à Boston.

Le major qui en cette occasion commandait les Habits-rouges n'était autre que Washington, le futur fondateur de la République américaine. D'autres destinées — plus glorieuses — attendaient ce petit officier calme et méthodique dont la vertu dominante, ce que j'appellerai le Cunctatorisme, put s'exercer à l'aise dans cette guerre... Le frère de Jumonville-Villiers ne tarda pas du reste à enlever par un joli coup de main, à la tête de quelques soldats et d'un contingent important de sauvages, le fort objet du litige. Il usa de sa victoire avec une modération qui surprit les Peaux-Rouges, auxquels il paraissait plus logique de répondre à la cruauté par la cruauté. La présence de ces Iroquois, de ces Algonquins, de ces Cris, parmi les troupes de l'une et de l'autre armée, corse encore d'une jolie touche pittoresque le tableau de ces guerres lointaines. C'étaient du reste des chasseurs de premier ordre, et sans avoir la solidité des européens, on pouvait les utiliser précieusement comme tirailleurs. Les Anglais ne tardèrent pas à en faire la plus cruelle des expériences. Le 9 juillet 1855, douze cents hommes admirablement équipés, dit Washington, qui servait en l'occasion

de chef d'état-major au général Braddok, s'avancèrent de Wills Alek, localité située aux pieds des Apalaches, pour surprendre le fort Duquesne, une des « protections » de la fameuse ligne de l'Ohio. La petite armée expéditionnaire était composée en grande partie de vieux soldats d'excellente tenue, et Braddok qui les commandait était un brave homme d'officier plus ferré sur la tactique européenne que sur les manœuvres à exécuter dans une guerre de cette sorte. Il s'engagea imprudemment dans la forêt et vit soudain sa tête de colonne accueillie par un feu des plus vifs. Quelques pièces de campagne servies par des canonniers français firent dans les premiers rangs de sérieux ravages. Aussitôt, des arbres où s'étaient postés avec leur agilité coutumière quelque deux cents peaux-rouges bons tireurs, une fusillade s'abattit sur les troupes anglaises. Nos soldats attaquaient au même instant le flanc de la colonne ennemie avec une furia irrésistible. Tout plia. Braddok, atteint d'une balle au cœur, roula à bas de son cheval, première victime de ces erreurs militaires et de ces routinières dispositions, conformes, il est vrai, à la tactique européenne, mais désastreuses dans cette guerre des bois. Les trappeurs dont se composaient les milices Virginiennes, plus habitués à ces surprises, sauvèrent seules le corps envahisseur d'une destruction complète. Washington, sous une averse de balles, dirigea la retraite avec un sang-froid qui devait plus tard l'immortaliser, et ramena comme il put quelques braves qui seuls avaient résisté à la panique générale. « Une poignée de français, avoua-t-il avec sa sincérité habituelle, ont eu raison d'une armée qui, dans la pensée générale ne devait faire du

Canada qu'une bouchée ! » C'étaient, en effet, des Canadiens français commandés par M. de Beaujeu et assistés de six cents indiens qui venaient d'infliger cet échec sanglant au corps de Braddok, corps que les huit cents hommes du colonel Dunbar, parus vers la fin de la bataille et entraînés dans la déroute, avaient porté à deux mille combattants, c'était une belle page de plus dans nos fastes militaires coloniaux, mais les avantages remportés ne pouvaient être que provisoires dans l'impardonnable oubli où la métropole laissait ce petit nombre de vaillants. Les Anglais poussèrent leurs contingents sur vingt points à la fois. Le fort Duquesne, démantelé par sa propre garnison qui dut l'abandonner, fut rebâti par eux et fortement garnisonné. De tous côtés, des incursions portèrent la terreur et le ravage dans les campagnes canadiennes. A Montréal, le gouverneur de Vaudreuil répugnait à employer des auxiliaires sauvages, il ne se faisait aucune illusion sur le sort réservé à la malheureuse colonie. Enfin un découragement profond, né du sentiment de l'infériorité numérique, gagnait tous les cœurs. Seule, une âme exceptionnelle, un héros trempé à l'antique, pouvait, dans de pareilles conditions, diriger et prolonger la résistance. C'est alors que parut Montcalm.

Montcalm était l'émanation même du caractère français dans ce qu'il a de hardi, de spirituellement intrépide et d'entreprenant. Il arrivait en remplacement d'un général atrabilaire et vieillot qui s'appelait Dieskau et tout de suite la lutte rebondit. Il n'eut qu'à paraître et son fier et charmant sourire fit éclore des héros ; autrefois Pompée se flattait d'en faire sortir de terre en

frappant du pied le sol latin. Le nouveau général improvisa tout, il versa dans l'âme ébranlée des Canadiens une indomptable vertu, et bientôt l'on eut ce spectacle incroyable d'une nation armée moins nombreuse elle-même que les soldats lancés pour la réduire. L'Angleterre, en effet, avait fini par donner, sous l'impulsion de Pitt, tous ses efforts à cette guerre où jusque là son rôle n'avait été rien moins que brillant. Vers le milieu de l'année 1758, elle eut près de soixante mille hommes sur cette terre où déjà dormaient plus d'un de ses fils. Avant d'en arriver là, on avait tenté plus d'un grand coup et partout où Montcalm avait commandé, la victoire était restée fidèle à nos enseignes. Nos sauvages alliés avaient une respectueuse admiration pour cet invincible, et dans ses mains ils devinrent ce qu'ils n'avaient jamais été jusque là, des auxiliaires précieux et des soldats résistants. Vainqueur à Oswego sur les bords de l'Ontario et au fort William-Henry près du lac Saint-Sacrement, Montcalm passa les deux années 1756 et 1757 en guerroyant avec succès et en dévastant la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie. Ces justes représailles des incendies et des destructions anglaises amenèrent le général Abercromby à l'attaquer au fort de Carillon avec environ vingt mille hommes, Montcalm en avait quatre mille. Il leur fit établir un rempart solide fait d'épieux durcis à la flamme et plantés en terre de manière à remédier au défaut de cavalerie dont il souffrait et à briser l'élan des colonnes d'assaut. Abercromby n'hésita pas, il lança ses bataillons en masses profondes, pensant enlever la position à la bayonnette. Mais un feu terrible, dont aucun projectile ne se perdait, décima les avant-

gardes. Les épieux retardèrent mortellement la course des assaillants e. les Anglais surpris reculèrent. Avec un entêtement digne d'un meilleur sort, Abercromby précipita de nouveau ses troupes sur les obstacles, et, l'épée à la main, les entraîna jusqu'aux premières lignes françaises. Mais la précision de notre mousqueterie, l'entraînant exemple du marquis et la confiance qu'il avait su inspirer à tous décidèrent du sort de la journée. On repoussa la charge par une charge. Abercromby vit poindre la déroute. Les meilleurs vétérans avaient péri. Il se retira en assez bon ordre affaibli de quatre mille manquants, morts ou prisonniers. La lutte avait duré cinq heures avec un acharnement incroyable de la part des Anglais. Du coup, Montcalm se trouva maître du lac Champlain.

Mais l'éternelle et navrante tristesse du fort Duquesne devait se reproduire. Des secours de tous côtés arrivaient d'Angleterre, secours en hommes, en vaisseaux, en munitions, en vivres, en argent. Tandis que Montcalm manœuvrait au-delà de Montréal, la flotte anglaise appuyée d'un corps important d'infanterie commandé par le général Wolfe assiégeait Lausbourg. Le gouverneur, M. de Drucourt, tint jusqu'à la dernière extrémité. Sa femme ranimait le courage des défenseurs et on la vit plus d'une fois remplacer devant un canon le pointeur qu'une balle venait de frapper. Malgré tout cet héroïsme, il fallut se rendre. La place n'eût pas tenu un jour de plus. Les Anglais occupèrent avec joie cette position qui leur donnait en quelque sorte la clef du Canada.

La France cependant abandonnait complètement Montcalm à ses seules ressources ; or de

ressources il n'en existait plus. Une famine affligeait tout ce beau pays laissé sans culture. Tout homme valide tenait un fusil. Mais les vides faits par le feu des Anglais ne se remplissaient pas et la disproportion des forces devenait épique. Enfin les derniers et sublimes acteurs de ce drame poignant se trouvèrent réunis, au nombre d'une quinzaine de mille, au pied des hauteurs de Québec. Ils purent longtemps garder la ville et, pendant plus de deux mois, des escarmouches eurent lieu chaque jour, où les Anglais n'avaient pas toujours l'avantage. Les quartiers bas de la ville canadienne n'étaient plus qu'un monceau de décombres, mais la haute ville était intacte. Le général Wolfe, le même qui à Lausbourg avait conduit les opérations du siège, désespérait d'enlever la place et de pouvoir jamais déloger ce ramassis de soldats dépenaillés, de Canadiens étiques et d'indiens fatigués, des positions où ils se tenaient avec une obstination désespérée. Le 13 septembre 1759, grâce à une ruse habile, Wolfe put franchir le cordon des sentinelles et bientôt il déployait dans les fameuses plaines d'Abraham ses colonnes débarquées enfin à l'anse du Foulon. C'était une bataille rangée que Montcalm allait avoir à livrer. Il la livra. Elle fut terrible. Ce petit troupeau de spectres balança un instant la chance de la lutte. Français, colons, métis, Peaux-Rouges firent des prodiges. Montcalm se prodiguait : il chargeait désespérément sur un peloton d'Habits-rouges quand un coup mortel le frappa. Presque au même instant, Wolfe, grièvement atteint, tombait dans les bras de ses officiers. Comme les chirurgiens pansaient en hâte sa blessure, il entendit l'un d'eux parler de fuite et de déroute. Il se

releva d'un soubresaut terrible pour demander anxieusement : « Qui donc fuit. Qui donc est en déroute ? — Les Français, répondit le chirurgien. —Alors je meurs content», dit cet homme héroïque, et il expira presque aussitôt. Montcalm gisait de son côté, mais c'étaient les débris, une armée vaincue qui emportait le corps de l'infortuné capitaine. Québec était entre les mains des Anglais. Ils ne devaient plus l'abandonner. Cependant le courage d'un nouveau commandant, le duc de Lévis, futur maréchal de France, faillit venger ce sanglant échec. Un autre combat eut lieu dans les plaines d'Abraham, où la valeur française encore triompha. Québec fut assiégé par ces mêmes soldats qui, un an auparavant, en défendaient les abords. Tout l'intérêt se concentra sur la venue prochaine des navires de guerre.

Chaque matin, assiégeants et assiégés tournaient leur regard dans la direction du Saguenay ; ils interrogeaient avec anxiété les vastes horizons du Saint Laurent. Ces vaisseaux qui allaient décider du sort de la ville battraient-ils pavillon blanc ou pavillon britannique. Un jour on aperçut une voile et M. de Lévis eut un instant d'ivresse patriotique en croyant reconnaître le drapeau fleurdelisé. Hélas! c'était une frégate anglaise que bientôt deux autres rejoignirent. Leurs batteries nettoyèrent les rives laurentiennes et le dernier soupir de ce qui avait été la plus belle de nos possessions, le joyau le plus merveilleux de notre couronne coloniale, vint s'exhaler derrière les fossés, remparts insuffisants et primitifs de Montréal. Vaudreuil, qui y avait transporté le siège du gouvernement, capitula malgré la résistance de Lévis, qui voulait encore se battre et tenir jusqu'à la

mort dans une des îles du fleuve — l'île Sainte-Hélène. Cinquante-cinq ans plus tard, une autre Sainte-Hélène devait mériter le surnom de tombeau des braves. En attendant, le Canada était à tout jamais perdu. L'impéritie de Louis XV avait consommé la ruine de cette nouvelle France. Nous n'avons jamais retrouvé aussi belle colonie !

Et franchement, quand on a sous les yeux cet exemple de l'ingratitude des rois et la désinvolture avec laquelle le Bien-Aimé laissa périr tant de loyaux et dévoués serviteurs, on est presque tenté d'excuser la haine — un peu coriace — que les Canadiens portent à Voltaire et à ce joli coup des arpents de neige que leur monta l'inventeur de la jésuitophobie.

Certes, il serait injuste de dire qu'en France on ignore ces glorieux épisodes. Mais c'est à Versailles ou dans une de nos galeries nationales qu'à défaut d'un poète, un grand artiste devrait immortaliser cette épopée. Et quel joli sujet : ces gardes-françaises, ces chasseurs en catogan, rasés, coquets, les buffleteries blanches se croisant sur leurs habits à la française, ces officiers poudrés à frimas, portant l'épaulette molle et le tricorne si délicieusement fripon de cet amour de XVIII[e] siècle, à leurs côtés ces trappeurs aux toques de castor, robustes gaillards mi-sauvages avec leurs oreilles traversées d'ornements sauvages, maniant le fusil au combat comme à l'affût ; ces peaux-rouges enfin, encore dans tout l'éclat de leurs costumes de guerre, traînant derrière eux, comme de monumentales arêtes, les plumes éclatantes et multicolores de leur harnachement guerrier. Tout cela, ce me semble, prêterait à l'imagination d'un Detaille ou d'un Le Blant !

Je revoyais, des ouvrages extérieurs de la citadelle que nous côtoyions à ce moment, le paysage où s'était déroulé la lutte historisque de Montcalm et de Wolfe. J'apercevais l'anse de Foulon et les derniers débris de ces faubourgs qui gardent encore je ne sais quel charme suranné et intime. La municipalité de Québec a tort de laisser éventrer ces vieux quartiers dont les pierres ont un très ancien cachet et d'où s'évade un parfum vieillot semblable à celui qui règne dans certains musées.

Le docteur, malgré sa volontaire cuirasse anthropologique, me paraît avoir ressenti une émotion de même nature que la mienne. Je vis cela à l'empressement qu'il mit à se rendre au pied d'un assez beau monument de pierre que nous aperçûmes le long des bastions et sur lequel une inscription prolixe avait été tracée. Je courus derrière lui... déjà intéressé... Hélas! ce n'était qu'un groupe élevé à l'héroïsme... de deux pompiers morts au feu dans le grand incendie qui vers 1880 détruisit une partie de Québec.

Légèrement décontenancés, nous descendîmes les rampes du versant est et bientôt nous prenions place dans un des ferrys qui font le service entre Québec et Lévis. L'eau du fleuve avait pris une teinte translucide tout à fait charmante. Des dames en costumes clairs et de jolis bébés, tout un monde coquet de bourgeoisie provinciale parlant notre langue et d'ailleurs bien française prit place sur le steamer et bientôt nous quittions les quais de la basse ville assoupis sous les rayons du soleil, tandis que grave et sonnant je ne sais quel office, un bourdon envoyait dans l'air lumineux les volées harmoniques.

C'était notre dernière traversée du Saint-Laurent. Nous faisions en quelque sorte nos adieux à Québec. Le Ferry s'en allait doucement sur l'eau papillonnante du fleuve et derrière nous la vieille capitale du Canada français se dressait toute rosée par l'or du couchant. Etait-ce ingratitude, le scepticisme du docteur avait-il fini par déteindre sur moi ? toujours est-il que nous regardions l'un et l'autre s'éloigner de nous sans regret cette ville sur laquelle pourtant je m'étais fait tant d'illusions. Nous avions presque hâte de quitter cette vue comme on quitte le spectacle attristant d'une nécropole. J'étais prêt de formuler comme mon savant compagnon « ces vieilleries ne me disent rien ». C'est que malgré tout j'avais encore devant l'imagination l'idéal que je m'étais tracé du Canadien français. J'avais cru rencontrer des cœurs vibrants, une population restée foncièrement et irréductiblement française, avec en plus l'intérêt qui s'attache à tous ceux dont une injuste fatalité a fait des vaincus et dont une lutte suprême autour du drapeau haché de balles a conservé l'honneur entier. J'avais vu une bourgeoisie correcte mais comme provinciale, éteinte, morte aux saints emballements qui font les héros ; j'avais vu un peuple retardataire, indolent, comme désintéressé de tout.

Les miséreux que j'avais aperçus au long des remparts, sur les trottoirs des quais et dans le kiosque de la petite place — près de la citadelle — m'avaient rappelé fâcheusement les lazzaroni. Où j'avais cru trouver quelque chose comme ces soldats de Montcalm ou ces volontaires de Lévis, dont l'audace sublime faisait trembler la vieille Angleterre, je m'étais trouvé vis-à-vis de paysans

plus madrés, plus retors, plus têtus et plus avares que nos propres ruraux de la Normandie ou de la Beauce. Je souhaite de tout mon cœur que cette impression ne soit pas la bonne ; mais enfin je ne puis mentir et mon cœur de Français bien assez en a gémi.

Nous déjeunâmes au buffet de Lévis, servis par deux fillettes ravissantes qui vraiment méritaient à elles seules de justifier cette réputation de beauté des Canadiennes françaises dont quelques voya geurs ont eu le toupet de parler. Bientôt un train vint se former le long du quai, sous les fenêtres même de notre dining-room. C'était le convoi de Sherbrook. Après avoir demandé l'addition, je fis approcher les deux charmantes Hébés de cet olympe canadien. A force de tourner et de retourner les poches de mon veston, j'avais fini par découvrir deux bibelots insignifiants, achetés à Vancouver, deux broches cloisonnées représentant des Japonaises jouant avec un chat. Je les leur offris non sans ajouter à ce don un petit speech que le docteur déclara « lapidaire ». Je leur rappelai,ce dont elles parurent très étonnées,qu'elles descendaient des délicieuses soubrettes de Watteau et des exquises friponnes que taquinait aux bals de l'Opéra l'audace entreprenante des petits abbés entreprenants. Je les exhortai à ne pas perdre les saines traditions du XVIIIe siècle, ce qui me permit de louer ainsi qu'il convenait leurs yeux superbes, leurs tailles invraisemblablement fuselées, leurs fines chaussures à talons hauts, si différentes des plates raquettes des Anglaises, et enfin leur teint bien français, d'une finesse d'émail... Je terminai en les embrassant l'une et l'autre sur les deux joues, ce à quoi elles se prêtèrent avec

l'adorable niaiserie d'écolières un jour de distribution de prix.

Ma petite allocution amena sur leurs joues un incarnat digne de tenter le pinceau de Greuze. L'ombre de l'abbé Prévost planant sur cette scène, je me sentis devenir ce que nos arrière-grands-pères appelaient un «cœur sensible». Le docteur s'était levé, et, avec une grâce que n'eût point désavouée Lauzun, il esquissa sur un fredon de ménuet un rond de jambe de galbe très pur.

Mais voici qu'un bruit de ferraille, un souffle rauque, passent sous nos fenêtres. C'est la locomotive qui vient de s'atteler au train de Sherbrook. Vite nous descendons et nous prenons place dans un wagon de première aux banquettes de velours rouge. Il n'y a sur ce court trajet ni parloir ni sleeping-car. Un moment encore nous jetons un coup-d'œil sur ce milieu si bizarrement français, sur Québec, sur ces gens dont pas un ne s'exprime autrement que dans notre vieux langage.

Un petit gamin vient sous les vitres du compartiment crier des journaux de la métropole. Je lui achetai un *Journal illustré* vieux de trois semaines. Enfin un choc, deux ou trois exclamations « Au r'voire », « A bêtôt »... et le train part. Au bout de cinq minutes une ondulation nous dérobe la vieille capitale du Canada français et son vaste fleuve. Nous allons dans la direction du Maine qu'il nous faudra traverser pour arriver à Frederickton. Jusqu'à Richmond, la voie chemine au milieu d'une nature très cultivée mais peu pittoresque. Des bouquets de bois, des allées de peupliers, beaucoup de petits cours d'eau serpentant par des plaines basses et marécageuses par endroits, rappelant certaines parties de la basse Picardie.

Mais en s'approchant de Sherbrook le paysage prend un tout autre aspect. La région devient tout à fait forestière et des collines s'y arrondissent en larges ballons couverts d'une noire toison d'arbres feuillus et serrés. De ci de là des petits lacs entourés d'une ceinture de brousse épaisse réfléchissent l'azur du ciel où s'allongent de fins cirrus. Rien de joli comme ces pièces d'eau mélancoliques où vient se baigner dans le chaos d'une végétation irrégulière et indomptée le pied des monticules boisés. Nous devons arriver à Sherbrook à sept heures. A six heures et demie en effet des feux de briques piquent l'horizon, des globes de lumière pâle sur le front agreste et sauvage du panorama au long duquel le railroad court rapidement dans un assourdissant vacarme. Des deux côtés de la voie des terrassiers ont fait des hécatombes de traverses et y ont mis le feu. Nous allons à toute vitesse entre deux incendies. Décidément c'est une habitude sur les lignes américaines.

Notre surprise n'est pas petite de voir des routes désertes, des chemins s'en allant à travers forêts, illuminés de la vive lueur des lampes à arc. Nous sommes dans l'état d'esprit où serait un voyageur qui trouverait des rampes de gaz dans la forêt de Compiègne.

Enfin le railway pénètre dans une vaste gare découverte ; — derrière les barrières une douzaine de petits omnibus attendent les touristes, et tout cela apparaît dans une débauche de lumière électrique. Les Sherbrookois sont vraiment favorisés sous ce rapport. Nous sautons à terre et bientôt nous dînons sur la terrasse d'un des hôtels voisins de la station. Après quoi, nos valises à la main, nous nous dirigeons à travers cette ville

inconnue vers la gare du Canadian Pacific railway, où nous devons retrouver notre vieille connaissance le C. P. R., ses Pulmanns, ses drawing-rooms, ses fumoirs et tout son luxe d'installations princières.

La cité naissante de Sherbrook consiste surtout en une large rue montante auprès de laquelle la pente fameuse de la rue des Martyrs n'est qu'une inclinaison sans importance. C'est au sommet de cette côte que la gare toute neuve et coquette du Canadien-Pacifique nous apparaît enfin tout illuminée intérieurement. Nous allons droit aux salles d'attente, mais, à notre grande surprise, toutes les portes sont fermées à clef, et force nous est de contempler à travers les vitres des croisées ces très confortables waiting-rooms dont les rockings-chairs nous tendent des bras impuissants. Je fais le tour du bâtiment, je crie, je hèle, je frappe. Personne, pas une âme, pas un employé. Je chante inutilement quelques mesures de «Tarara-boum di aye». C'est en vain. Cette gare est le château de la Belle au Bois dormant. Enfin, de guerre lasse, nous pénétrons dans un family house de bourgeoise apparence. Là, personne encore. Tout est désert; je traverse une demi-douzaine de pièces silencieuses. Je découvre enfin, guidé par une espèce de rugissement, le garçon de l'hôtel qui ronfle comme une toupie, étendu tout habillé sur un lit de camp. Nous déposons près de lui nos parcels. Il est huit heures et demie. Le train pour Fredericton n'arrive qu'à onze heures. Espérons qu'à ce moment les salles d'attente s'ouvriront au public. En attendant nous voilà partis, le docteur et moi, en vagabonds, à la découverte. La route était facile à suivre, grâce aux lampadaires électriques

semés à profusion. Nous nous dirigeons vers un petit vallon qu'enserrent deux coteaux couverts d'arbres. Au fond de ce creux nous découvrons soudain la chose la plus inattendue, une usine en pleine activité, une machinery-hall qu'alimente un cours d'eau dont les chutes mugissent sinistrement dans la nuit. Et soudain nous comprenons pourquoi tout ce pays est si richement éclairé, pourquoi les lampes à arc y poussent au long des routes avec l'abondance des champignons. On utilise cette force que dame nature a si à propos amenée à proximité de la ville. Nous descendîmes par un petit chemin pratiqué dans la berge jusqu'à cet établissement et là — l'engineer — un vieillard fort aimable, nous reçut avec une affabilité digne des Ecossais légendaires. Il nous pria de lui remettre nos montres nous avertissant que le voisinage des énormes, dynamos actionnés par les cascatelles était fatal aux chronomètres. Puis il nous fit visiter son installation vraiment à la hauteur des derniers perfectionnements de cette science contemporaine et américaine aussi qui est l'électricité. Puis il nous apprit que non seulement Sherbrook, mais une localité voisine où se trouvait un des plus grands collèges de la région étaient éclairées ainsi que les routes conduisant de l'une à l'autre par les chutes de cette rivière, qui — si ma mémoire est bonne — doit être la Brompton River.

Après avoir causé dynamos, volts et ampères pendant une heure, nous quittâmes l'aimable engineer, Robinson Crusoë de cette espèce d'île artificielle élevée sur l'eau grondante des chutes dont le plancher de bois vibrait comme en proie à des spasmes ininterrompus. Il avait un Vendredi

dans la personne d'un petit moutard, son apprenti, qui déjà maniait ces dangereux accumulateurs avec l'aplomb d'un vieil électricien.

En sortant de là, nous fûmes un bon moment sans pouvoir débarrasser nos oreilles du bourdonnement dont elles s'étaient remplies et qui n'en voulait plus sortir. Remontés sur le quai, nous allâmes rechercher nos bagages dans ce family-house si particulier, où nous trouvâmes le garçon toujours endormi à côté de nos valises. Ayant repris notre bien, nous quittâmes cette maison étrange, où des malfaiteurs eussent eu réellement beau jeu pour dévaliser de fond en comble. J'offris même au docteur d'emporter un superbe harmonium qui décorait l'une des chambres de ce temple du sommeil. Il refusa — je dois le dire — avec indignation.

Cependant la gare du Canadien-Pacific s'était animée de la présence d'un employé. Nous pûmes enfin pénétrer dans ce paradis défendu et y attendre patiemment le train de Frederickton en fumant dans le bercement des rockings-chairs. A onze heures, le convoi, très exactement, fit son entrée à reculons dans la gare, et bientôt un immense nègre, sautant sur le quai, demandait aux échos The Doctor Teupord, ce qui, en l'occasion signifiait Topinard. Nous avions, en effet, retenu télégraphiquement, en arrivant à Sherbrook, deux birth latérales de Pulmann, et ces couchettes confortables nous attendaient, fraîches et coquettes comme la corvette d'Haydée.

Je refis la mienne, sachant par expérience de quelle odieuse façon ces porters font les lits, et mes habitudes de soldat me rendant insupportable une couchette où rien n'était sérieusement bord

et replié et sur laquelle, au bout de cinq minutes, on luttait corps à corps avec le crin du matelas, toutes couvertures envolées.

Après une bonne nuit d'un sommeil peuplé de rêves roses, selon les propres expressions de mon ami l'anthropologiste, nous nous levâmes, et après avoir pris plusieurs cup of thee tout à fait succulentes, nous allumâmes chacun une cigarette et nous fûmes bavarder sur la plate-forme.

Nous roulions en ce moment sur le sol des United-States. La ligne canadienne traversait une série de paysages empreints d'une poésie intense. Sous nos yeux défilèrent successivement une série de jolis monts tout boisés et presque tous encadrant des lacs aux noms pittoresques : lac Moosehead, lac Bastahegan. C'était le même cadre, mais considérablement agrandi et embelli que celui des environs de Sherbrook. Je comprendrais plutôt que ces Yankees battissent la grosse caisse, puisqu'ils aiment cet exercice, au profit de ce pays du Maine qui est merveilleusement attrayant.

Rien de sauvage, aucune montagne n'atteignant la limite des neiges, les forêts escaladant toutes les cimes, et, à travers ces milles et ces milles de futaies, de fourrés, de halliers, de jolies rivières décrivant des courbes gracieuses et toutes encombrées des arbres abattus que le bûcheron de ce riche sol forestier abandonne au fil de l'eau. De ci de là, un village aux rares maisons, mi-fermes, mi-cottages, de très modeste apparence, mais toujours coquettement posé à la lisière d'un bois; placé dans une clairière, comme un nid dans un buisson. Parfois, une petite chute nous envoie l'écho de son bruit marmotteur : au-dessus du barrage, de véritables trains de bois se forment,

recouvrant parfois la rivelette comme d'un plancher; quelques pauvres silvains, à l'aide d'anspects, leur aident à franchir le passage, et bientôt les troncs épars des sapins et des hêtres plongent dans le niveau inférieur avec un joli accompagnement de gerbes d'eau. Quant aux lacs, il en est de très grands, sur le bord desquels on apercevait des villes et quelquefois de grandes manufactures. Des bateaux, les sillonnent et toujours, toujours, le manteau forestier se répand, couvre tout ce beau pays jusqu'aux berges des rivières. Pour moi, qui estime la forêt supérieure à tous les autres charmes physiques de notre planète; moi, qui mets au-dessus de la mer, au-dessus de la montagne, au-dessus des grands fleuves, un coin de Moret ou d'Apremont, je suis dans le ravissement. Quand nous approchons de Frédérickton - Junction, le soleil commence à darder des rayons plus chauds. Il est environ neuf heures. De la multitude dense des arbres, qui forment de chaque côté de la voie deux haies profondes, suinte le plus délicat arôme qui se puisse respirer. La rosée s'évapore au-dessus de cette végétation magnifique.

Des odeurs résineuses, des senteurs de mousse, de branchages aromatiques, d'herbes séchées, remplissent l'atmosphère, et je me laisse aller à la griserie de ces sensations. Quant au docteur, après avoir boudé quelque peu à ce plaisir qui n'a rien d'anthropologique, il finit par se rendre et déclare que réellement cette longue course à travers les frémissements de la forêt à peine éveillée, possède un grand charme, et jusqu'à la « jonction » finale, nous restons assis comme des indiens sur les marchepieds du Pulmann, le visage fouetté de cette bise silvestre aux mille parfums subtils.

A Frederickton-Junction nous quittons notre Pulmann, non sans une pointe de regret, car presque aussitôt on nous transborde dans un petit convoi de mise plus que simplette.

Deux wagons à banquettes sommairement rembourrées attelés à une locomotive d'un modèle ultra-rococo ! Mais le chef du train nous console en nous apprenant que ce trajet jusqu'à Frédérickton ne durera guère que troisquarts d'heure. Et nous repartons sur une petite ligne toute verdie par les folles herbes et presque jusqu'à la ville, nous cheminons cahin-caha à travers une forêt vaste mais clairsemée, coupée de routes fréquentes. Les haltes, car on ne peut donner le nom de station aux quelques arrêts qu'effectue le railroad au tournant d'un carrefour ou devant une grande ferme au milieu de cette végétation envahissante, ontun charme compagnard très prononcé. On se croirait sur une petite ligne d'intérêt local de nos départements de l'Est, vers Brienne ou Saint-Dizier.

Enfin voici paraître un fleuve et, sur les bords de ce fleuve une verte cité, un gros bourg plutôt, que dominent les hautes silhouettes d'une église et d'un vaste bâtiment carré qui se trahit de loin comme un édifice officiel. Nous pénétrons dans une gare gentillette et bientôt un landau de forme antédiluvienne nous entraîne au galop de deux petits chevaux maigres et vifs vers Quen-hôtel où doivent être descendus le Prince et sa suite. Après avoir longé de grands jardins clos de murs, et des villas enfouies dans des frondaisons épaisses où poussaient marronniers et platanes, nous tournâmes court dans une longue rue qui constituait à la fois la plus importante artère et la seule artère

sérieuse de Frederickton. Juste comme nous franchissions le « Corner », un puissant accord de cuivres nous fit tressaillir sur les coussins de la voiture. Je me penche et j'aperçois une douzaine d'habits rouges, qui, rassemblés sur une pelouse, autour d'un chef de musique galonné jusqu'aux épaules, exécutent avec beaucoup de « chic », ma foi, un allegro militaire. Un peu plus loin, sur une terrasse, des officiers non moins écarlatement vêtus, achèvent de humer leur café, et au milieu de leurs superbes uniformes, deux « pékins » m'apparaissent.

L'un d'eux cause avec le général, ou, tout au moins, le colonel qui commande la garnison Fredericktonienne. Seul de tous les convives, il ne fume pas. Ce détail eût suffit, si je ne l'avais reconnu tout de suite, pour me faire trouver le Prince Roland dans cette assemblée guerrière.

J'aperçois également M. Léandri qui, — lui, — grille une cigarette française avec des signes extérieurs de satisfaction d'un monsieur qui n'a pas la digestion lugubre et qui ne connaît les maux d'estomac que par ouï-dire.

A Quen-hôtel, nous déjeunons aussitôt arrivés, car nous tombons tout simplement d'inanition, mon savant compagnon et moi; on nous sert des choses d'aspect effroyablement hétéroclite. Un moment je caresse le projet d'envoyer chercher une cuisse de poulet ou un os à moëlle au mess des Habits rouges, mais en somme la faim l'emporte, et nous engloutissons indistinctement tout ce qu'on met à la portée de nos redoutables mandibules. Le fameux requin de M. de Pierrefeu qui digérait les hélices de steamer nous revint à la mémoire. Enfin cette fringale s'apaisa. Un moment

après, le Prince Roland et notre ami Léandri revinrent du quartier de la Canadien colonial infantry, et de les voir, notre joie fut au comble. Notre séparation du « corps d'armée principal » avait duré presque une semaine et nous sentîmes les uns et les autres l'impression toute particulière d'isolement que causent en voyage, et surtout à ces distances de la patrie, quelques jours d'éloignement. Notez qu'à Paris on reste très bien deux ou trois mois sans se voir, et qu'au bout de ce temps on se retrouve aussi cavalièrement que si l'on s'était séparé la veille.

Nous employons la soirée à flâner le long des rives du Saint-Jean, le plus grand fleuve du nouveau Brunswick et que vient rejoindre là son affluent, le Nashwank descendu des immenses forêts du Nord. Eussions-nous ignoré les origines de cette rivière au lit très étendu, aux eaux vives mais peu profondes, que la vue des morceaux de bois dont son cours était sillonné nous eût éclairé là-dessus. C'est là le grand chemin pour expédier vers le port de Saint-John et la baie de Fundy les grandes coupes pratiquées dans l'inépuisable épaisseur des forêts néo-brunswickiennes. Chaque tronc d'arbre grossièrement équarri, chaque madrier, chaque poutrelle confiée au fil de l'eau est marquée à un chiffre connu, et le classement s'opère aux barrages du bas fleuve. La quantité de bois charriée par le Saint-Jean doit certainement s'élever à un chiffre extraordinaire, car depuis notre arrivée dans la capitale du New-Brunswik, jusqu'à l'heure de notre départ, nous vîmes la rivière toujours également encombrée.

La tombée de la nuit nous surprit à environ un

kilomètre au-delà de la ville. Un remorqueur qui traînait péniblement tout un chantier de bois flotté s'arrêta soudain au même point de la rive que nous-mêmes et, faisant un à gauche, vint se ranger pour y passer la nuit le long de la berge gazonnée. De sa cheminée sortait une poussière d'or, comme des myriades de lucioles, car c'est là la beauté — et le danger aussi — du chauffage au bois de dégager par l'orifice des cheminées, en gerbes pétillantes du plus joli effet, une prodigieuse quantité d'étincelles. Dans l'ombre grandissante dont s'enveloppaient le fleuve et les lignes sombres des horizons forestiers, on eût dit que ce modeste steam-boat tirait en notre honneur un merveilleux feu d'artifice.

Le grand silence qui, une fois les feux du remorqueur éteints, planait sur toute cette scène, la pureté de l'air chargé des senteurs intimes de toutes les essences silvestres imaginables, la tranquillité dont nous étions entourés à quelques minutes de cette petite ville endormie déjà comme une humble sous-préfecture, tout nous reposait l'esprit et nous donnait ce que j'eus appelé un bain d'âme, si je n'eusse craint les foudres du docteur impitoyable pour ma psycholâtrie. Le Prince, débarrassé des réceptions officielles et que sa grandeur n'attachait plus au rivage, nous tenait sous le charme de sa parole et se payait le malin plaisir de nous lancer à bout portant les plus imprévus paradoxes. Nous finîmes par nous asseoir non loin d'un arbre sur les basses branches duquel je m'avisai de grimper. Malheureusement pour moi, j'avais bien négligé mon instruction gymnastique depuis quelque vingt ans : au moment précis où j'atteignais la maîtresse branche,

M. Léandri déclama d'une belle voix sonore :

Et monté sur le faîte...

Il n'eut pas le temps d'attaquer le second hémistiche ; un bruit de brindilles cassées, la chute mate d'un corps. J'étais tombé en plein sur le « dos », d'une hauteur de près de trois mètres. *Degringolavi brancam in brancam atque feci Pouf!*

Je restai tout froissé comme le bonhomme de Boileau que l'on « heurte d'un ais » et j'eus une seconde la sensation atroce de m'être cassé les reins. M. Léandri m'avait aussitôt relevé et le docteur me palpait avec anxiété. J'en fus, à mon vif étonnement, quitte pour une courbature qui ne dura qu'une ou deux heures. Je recommande l'air de Frederickton aux gens qui ont à soigner quelque fracture.

Mon accident servit de thème à la conversation qui nous ramena vers la ville. Des lampes électriques étaient allumées sur divers points de la petite capitale et devant l'édifice officiel — siège du gouvernement — un énorme lampadaire éclairait une façade de bon style, un bâtiment aux fenêtres hautes, construit en belles pierres et déjà tout patiné par le temps. Ce palais gouvernemental est, en effet, l'un des plus vieux du Canada anglais, et Frederickton en est justement fière. Des soldats à la tenue correcte et coquette flânaient sous les quinconces qui, à l'ouest, servent de promenade à la ville. Ils rectifièrent fort martialement la position en croisant le Prince, qu'ils reconnurent, et leur salut était donné dans un style qui eût enchanté mon maître es-épée et mon an-

cien capitaine, le colonel Derué, escrimeur émérite et célèbre dans les deux hémisphères.

Il était onze heures quand nous revînmes de cette petite balade semi-nocturne. Je dormis médiocrement, quelque peu hanté par les souvenirs physiques de ma dégringolade, et toute la nuit je fis le rêve désagréable de tomber du Mont-Blanc et de faire un plongeon dans le vide, d'une hauteur de 4,810 mètres. Dans ma chute effroyable, j'entrevoyais, en passant, le fameux observatoire sur la porte duquel le Prince Roland Bonaparte et M. Janssen commentaient l'apparition inattendue de cet aérolithe à forme humaine.

Le lendemain au matin, nous reprîmes le chemin de Frederickton-Junction, où nous arrivâmes vers midi. Nous nous installions dans un confortable Parlor-car. Nous roulions dans la direction de la baie de Fundy et de Saint-John. Etendu mollement dans un fauteuil à pivot, la tête dodelinant aux sautes du railway, le long du dossier monumental de mon siège, je me laissai aller au charme de ce merveilleux pays. J'ai dit quelque part mon adoration de la forêt, et, certes, si j'aime Wagner, c'est beaucoup pour la page exquise qu'il écrivit, l'âme toute remplie des murmures profonds et charmeurs du Wald enchanté. J'étais à belle fête. Derrière la glace — vaste comme une vitrine — défilait une région exquise, toute en vallonnements boisés, une véritable mer d'arbres. De ci, de là, un lac : et pendant quatre heures ce spectacle se répète, sans que jamais une lassitude me vienne, tant cette nature, dans son uniformité même, est séduisante et belle. C'est bien la paix des premiers âges qui plane sur toute cette contrée. On doit y vivre avec des idées plus pures,

plus douces qu'ailleurs. Et j'aimais à me pénétrer des plus tendres illusions à ce sujet, car, hélas! l'homme est partout le même, et c'était, de ma part, une naïveté de vouloir imaginer, dans la clémence et la tendre poésie de ce coin du globe, des êtres qui ne fussent ni égoïstes, ni jaloux, ni avides de jouir aux dépens de leurs semblables; mais si elle existe, la contrée bénie où l'on applique, comme il doit l'être, le sublime enseignement : « Aimez-vous les uns les autres! » ce doit être au sein de ce cadre idyllique et pastoral.

L'horizon s'élargit soudain. Nous approchons du port néo-brunswickais, et ma surprise est grande. En effet, comme tout bon Français, j'ignorais l'importance de cette ville et je ne me la figurais guère plus grande que Frederickton. Or, voici qu'entre plusieurs « buttes », sur lesquelles elle s'étend à perte de vue, Saint-John apparaît à mes yeux étonnés. Mais c'est qu'elle est coquette, et vaste, et animée, cette cité, au centre de laquelle descend vers la mer une rue large et élégante! Ah! Marseille, si fière de ta Canebière, prends garde de te laisser abattre! il y a là-bas, en Amérique, mirant sa haute silhouette dans la baie de Fundy, un port qui — joliment posé sur le versant du littoral atlantique — prend des airs de triomphe et nargue la supériorité, jusqu'ici reconnue, de ta fameuse promenade.

Cependant, nous voici en gare, une gare de grande ville, close et couverte, dirait un architecte. Nous sautons à terre. Un gentleman des plus corrects, suivi de deux valets de pied, fort bien « tenus », vient à notre avance et demande au docteur Topinard, dont la physionomie lui paraît assurément française, de bien vouloir lui

indiquer le Prince. L'aimable anthropologiste accède à son désir, et bientôt nous prenons tous place dans les landaus officiels, lesquels rapidement nous conduisent au Royal hôtel. Cet établissement, fort confortable d'ailleurs — surtout en arrivant de Frederickton — est situé juste à mi-côte dans cette belle et large avenue qui dévale vers le port. Aussitôt installés, rafraîchis, brossés, nous partons, le docteur et moi, pour courir à travers cette ville de 48.000 âmes. C'est justement le samedi soir, et toute la ville est dehors. On a la sensation d'un jour de fête. La soirée est d'ailleurs des plus charmantes pour un pays, surtout où la température subit des variations fantastiques et marque parfois, de la nuit au jour, des différences de 50 degrés Farenheit. Saint-John possède peut-être la plus jolie marchande de tabac du Canada, et Appleton a tort de ne la point galamment mentionner ; cette Tobbaconist, aux yeux de velours, trônait tout à côté de notre hôtel, derrière des redoutes de Virginian Tobacco, et le cours de mes excursions à travers la ville me ramena bien des fois devant son comptoir. Nous finîmes enfin par causer, mais dans quel charabia : je frémis d'y songer, et, jusqu'à mon départ de Saint-John, ce que je fumai de cigares est invraisemblable.

Si tous les clients de la belle débitante sont d'aussi intrépides fervents de l'herbe à Nicot, cette agréable et honneste dame doit être au plus mal avec l'inénarrable société « contre l'abus ».

Le port de Saint-John est grand ; c'est du reste une baie dans la grande baie. La plupart des navires y chargent sous toutes ses formes le bois, richesse encore inépuisée de ce pays de forêts.

Nous longeâmes les côtes, nous arrêtant à Digby, à Annopolis, au long de jetées qui n'en finissaient pas ; car, en raison même du peu d'élévation du rivage, il a fallu donner ces dimensions aux wharfs. On amarrait, on descendait quelques ballots, des bestiaux. A Annopolis, deux cochons s'enfuirent très ahuris, et pendant dix minutes ce fut une chasse amusante où s'actionnèrent gaiement les hommes du bateau et ceux de la station. Nous descendîmes quand ce rally d'un nouveau genre fut couru, et nous nous dirigeâmes vers le train qui chauffait au bord de la mer, prêt à filer sur Halifax.

Comme à Saint-John, toutes les autorités étaient là, et pour un pays de cette importance modeste, une voiture qui n'eût point déparé l'avenue Matignon attendait encore notre Prince «Our Prince», comme disent les Anglais en parlant de leur royal « Bertie ».

Une armée d'incommodes marmots avait envahi les wagons et venaient effrontément nous regarder sous le nez. Le Prince et M. Léandri étaient, grâce à la voiture du très aimable fonctionnaire, M. Savary, qui les avait cueillis à la descente du paquebot, exempts de cette exhibition agaçante. Ils roulaient, par les rues de la petite ville, quant à nous — pour un peu — on nous eût jeté des petits pains comme aux ours du Muséum. Afin d'éloigner ces importuns, je crus bon de les prévenir que celui qu'ils comptaient contempler était absent. Mais les gamins ne se démontaient pas et me demandaient qui j'étais et quel était le nom de mon voisin. Le docteur était plongé jusqu'aux omoplates dans son Appleton. L'interprète et le fidèle Charles avaient prudemment déguerpi. Je me

levai et dans un anglais rudimentaire je déclarai à ces presqu'insulaires:

— Myself! i am the Ravachol's nephiew.

Et me tournant vers notre cher anthropologiste:

— Master Jack the ripper, Jack l'éventreur, my sohn. A ces mots ils s'enfuirent épouvantés. L'ordre régnait enfin dans le railroad d'Annapolis.

Bientôt le prince Roland reparut, enchanté de son excursion. Il remercia avec une cordialité qui chatouilla une fibre nationale, car nul n'égale, sous le rapport de la courtoisie, la grâce simple et délicate d'un prince français.

Nous partîmes enfin, tandis que toute la population se découvrait au passage du train et que le petit neveu de Napoléon saluait en souriant ces braves gens dont les bonnes figures hâlées exprimaient une curiosité naïve et certainement, visiblement, sympathique.

L'intérieur de la Nouvelle-Ecosse, dans lequel nous pénétrions à toute vapeur, est plein de poésie charmante et un brin mélancolique. Les hauteurs du Nouveau-Brunswik ont disparu mais les forêts continuent à border de chaque côté la voie du chemin de fer. Les lacs prennent des proportions bien moins alpestres et le plus souvent semblent de jolis étangs. L'eau de ces lagunes est claire et limpide partout; dès que les arbres disparaissent, une verdure adorable, une pelouse continue qu'on croirait entretenue par quelque équipe innombrable de jardiniers, baigne nos yeux de tons reposants et frais. On comprend que Longfellow ait choisi cette nature pour y faire se dérouler l'une des plus pures créations qui soit jamais sortie de l'âme auguste des poètes. C'est bien là le pays d'Evangéline, de cette martyre d'une infinie résignation,

s petits voiliers européens viennent s'y remplir squ'aux bastingages, — ceci n'est pas une métaore, — de madriers, de mâts, de poutrelles. Nous levâmes un certain nombre de navires italiens, beau cinq mâts belge et pas mal de bateaux ndinaves. Les forêts norwégiennes auraientes perdu leurs beaux arbres, et là encore, estle nouveau monde qui vient au secours de l'ann? Les roux matelots de ces embarcations se raient, au long des cordages, à des exercices 'un gymnaste de profession n'eût pas désavoué. Rien de bien saillant ne marqua notre séjour à nt-John. Nous regrettâmes qu'un service inrompu nous empêchât d'aller en pèlerinage à rsboro, ou plus exactement à Grand-Pré, pays Longfellow fait naître l'exquise créature qu'il mortalisa sous le nom d'Evangéline.

J'allais oublier le bon marché cocagnesque du mard, dont les plus beaux spécimens atteignent prix réjouissant de huit cent huit sous ! Oui, ma re. Mon savant compagnon s'offrit de nomux exemplaires de ces crustacés pas cher. J'en s à ne plus l'appeler que le lobster Topinard, dont, grâce à son excellent caractère, le sucseur de Broca ne se formalisa point.

Nous quittâmes le lundi matin Saint-John et sa marchande de tabac, mais cette fois ce ne pas pour nous engouffrer dans un sleeping. s prîmes en effet le bateau, un steamer à peu de la taille du *Québec*. La mer était tranle et nous voguâmes rassurés malgré le luxe écent de petites cuvettes en zinc dont s'émailt les rooms du bâtiment. Le port de Saintn était à ce moment éclairé des feux anémis d'un soleil atône, mais qui nous permettait

pourtant d'en saisir les vastes proportions. Nou
passâmes au long de plusieurs grands paquebot
endormis sur leurs ancres. Derrière nous la vill
se détachait avec ses deux flancs monstrueux et se
hauts quartiers. D'une petite île toute proche pa
tait, de trois minutes en trois minutes, l'app
d'une sirène à vapeur, et nous distinguions le j
de fumée du puissant instrument avant d'en pe
cevoir le son. Je me demandais le pourquoi de c
signal strident, quand brusquement, en cinq o
six minutes et comme pour nous donner un exem
ple des caprices atmosphériques si fréquents su
ce point de la baie de Fundy, un brouillard opaqu
à couper au couteau, nous enveloppa.

Notre machine se mit, elle aussi, à hurler. C
modulations sinistres, qui semblent chanter d'
vance l'horreur tragique des abordages, no
causa un serrement de cœur, vite passé du rest
car à une certaine distance des côtes le ride
s'éclaircit et, finalement, laissa devant notre ma
che un bel espace libre se contentant de nous e
serrer de loin entre deux murailles cotonneus
Pendant trois heures on marcha ainsi, puis so
dain nous piquâmes droit dans une nouvelle m
raille de brume. Le capitaine, sur sa passerel
avait un air incertain qui ne présageait rien
bon. Pourtant il nous conduisit avec la plus m
veilleuse précision juste en face le chenal, p
sage épineux entre deux pointes et tout au fo
duquel s'allonge au ras des eaux la ville de Dig

Nous en avons fini avec cet hôte incommode
gris, dont le suaire fait, malgré tout, une tri
impression sur l'âme de ce pygmée attaché
flancs hasardeux d'un navire et qui s'intitule
roi de la création.

ictime parmi les victimes d'une des plus mons-
rueuses injustices de l'histoire. « La force prime
droit. » Cet axiome inventé bien avant M. de
ismarck n'a jamais peut-être été plus cruellement,
lus cyniquement appliqué que dans l'épisode
rrible de cette inoffensive et bucolique popula-
on acadienne brutalement arrachée à son sol
héri et tant cultivé. La plus atroce des ruses bri-
nt la famille même, embarquant, sous la menace
es fusils braqués, toute la jeunesse de ce doux
ays, puis la conquête lâche, l'envahissement
dieux des terres, alors que les défenseurs pos-
bles étaient à jamais éloignés... tout cela pénètre
ncore l'âme, à bientôt deux siècles de distance,
une douleur étonnée, et l'on reste surpris, en
oie au plus cruel des doutes à l'idée que de telles
iquités aient pu s'accomplir à la face de Dieu.

*
* *

La Nova-Scotia est réellement un pays délicieux
les sites durent enchanter certainement le cœur
s premiers colons qui, débarquant au milieu de
tte végétation verdoyante, crurent avec raison
oir retrouvé une autre patrie. C'est la partie de
mérique qui ressemble le plus à nos jolies cam-
gnes du Nord de l'Europe.

Nous arrivâmes à Halifax vers sept heures du
ir, et le premier coup d'œil que nous jetâmes
la rade immense, aux bouches de laquelle
tage la ville la plus foncièrement anglaise du
nada, nous enchanta. Qu'on s'imagine un golfe
s nettement décrit, arrondi harmonieusement
des rives toute riantes, une ceinture coquette
verdures joyeuses. Tout là-bas, comme fond au
bleau, l'Océan, et semés le long du littoral un

véritable essaim de cottages, de villages proprets, de châteaux. Toute l'immensité de cette belle nappe d'eau frissonne au souffle qui vient du large et s'ondule de milliers de petits plis. Près de nous, des roches, comme posées là par quelque décorateur inventif et officiel, ajoutent aux prairies que foulent les roues de notre car je ne sais quel « chic » de parc ou de promenade créée pour le plaisir des yeux du nommé Public. Un grand et beau croiseur, près duquel somnolent deux torpilleurs, détache, sur le fond blanc et clair de l'horizon, le fin dessin de sa mâture et de ses deux hautes cheminées. C'est le *Blake*, navire anglais, car il ne faut pas oublier qu'ici le Canada finit et Albion commence. D'autres navires, dont la forêt seule des gréements s'aperçoit au-dessus d'un alignement serré de piers, annoncent l'importance de ce port, qui n'est pas seulement un port de guerre. De grands bâtiments caserniformes précèdent les premiers faubourgs, longent le bord du golfe. Des factionnaires, en tuniques écarlates, en gardent les portes. Ce sont les arsenaux de la marine.

Mais nous entrons à grand fracas dans la gare spacieuse d'Halifax, et bientôt, tandis que le Prince est, au débotté, entouré par la foule respectueusement sympathique des officiers et des fonctionnaires, le bon Charles nous fourre, le docteur et moi, dans un cab. Dix minutes après, par des chemins impossibles, nous sommes au Queen's hôtel.

Halifax est une ville laide, mais dans laquelle on se plaît néanmoins beaucoup. Ceci a l'air d'un paradoxe. Je m'explique. Halifax ne possède, en somme, que trois ou quatre rues parallèles

qui n'en finissent pas, qui ne donnent sur rien et sont plutôt monotones et tristes. Le quai tout entier du port est bordé de docks qui en dérobent la vue, et les architectes de Quenn's hôtel durent édifier une haute terrasse, un belvédère élevé pour permettre aux touristes de voir et d'admirer les belles proportions de l'Halifax-bay. On pourrait se promener huit jours dans les artères de la cité sans se douter des splendeurs panoramiques qui l'environnent. Mais quand on sort de la ville ou quand on effectue l'ascension de la « Citadel », on reste bouche bée, tant la situation de la capitale néo-écossaise est admirable. On est seulement stupéfait que les premiers constructeurs d'Halifax en aient si bêtement tracé les rues et masqué absolument la baie.

Appleton ne manque pas de nous instruire qu'il y a 236 pieds du niveau de la mer au sommet de la côte, sur laquelle courent ces longues rues, d'un parallélisme idiot. Et le digne Américain ajoute, avec une secrète fierté : « Its plan is regular! » Je te crois, ma chère !

Aussi, d'Halifax même, rien à dire, sinon que les homards y furent plus beaux encore qu'à Saint-John et d'une succulence à ravir Brillat-Savarin. Nous en fîmes, à chaque repas, de véritables hécatombes. C'est au Queen's hôtel également que je trouvai le seul stilton digne de ce nom ; partout ailleurs, ce roi des fromages anglais était inmangeable. Nous étions bien sur terre britannique, et j'en poussai, de plaisir, un hourrah sonore. Le manager de l'hôtel s'étant marié, il nous fut gracieusement offert, à la place du burgundy ou du claret, de délicieux champagne, qui ne rappelait que de loin celui de Chicago et ses mortels effets.

Chère et service étaient d'ailleurs de premie ordre et dignes d'un grand hôtel de Londres o de Liverpool. Je ne vois guère qu'Hoffmann hous qui puisse, en Amérique, supporter la comparai son avec les mérites culinaires de cet établisse ment.

Si l'on n'est pas tenté de s'étendre sur les beau tés halifaxaises, il est impossible de ne pas célé brer les splendeurs de ce golfe telles qu'il nou fut donné de les voir sur un des torpilleurs d *Blake*, où le commandant de la station tint à nou servir d'obligeant cicerone. Je ne puis non plu passer sous silence l'admirable jardin public, l park, un des plus beaux de l'Amérique, qui, à troi kilomètres environ de la ville, en face même d point où la côte se ploie pour laisser l'Océan al longer l'infinie perspective de ses étendues, d core d'une végétation forestière merveilleuse u espace énorme et va se fondre au loin avec le vastes forêts de l'intérieur, au somptueux vêteme desquelles il semble un magnifique lambeau.

L'excursion en torpilleur qu'il nous fut donn de faire à Halifax est l'un des épisodes les pl agréables de notre voyage et l'un de ceux do j'aime à me souvenir avec plaisir. Le comma dant du *Blake*, officier supérieur de la mari anglaise, fut plein d'affabilité et d'hospitaliè complaisance non seulement pour le Prince, ma pour nous tous. Nous visitâmes en détail l'inté rieur du croiseur, véritable instrument de préc sion, montre aux mille rouages subtils, et ten avec un soin minutieux, avec une discipline tou européenne. Le docteur, dont les aptitudes gue rières ne m'avaient jamais autant frappé, escalad des bastingages, descendit par des échelles d

fer jusqu'à la soute, disparut dans la cale, reparut à l'hôpital, où il donna à deux fiévreux une consultation attentive. Les jeunes midshipmen apportèrent la plus empressée politesse à nous faire les honneurs de leurs divers postes. C'étaient pour la plupart de grands jeunes gens, de grands enfants, avais-je envie d'écrire, à l'hilarité facile et bien portante. Roses — oh combien ! — Imberbes — oh tant ! — Frais de teint comme des jeunes filles. La bonne humeur de M. Topinard et les quelques plaisanteries auxquelles se livra l'anthropologiste de concert avec moi les ravirent. Jamais je n'ai vu rire d'aussi bon cœur que cette belle jeunesse anglaise. Nous serions restés trois semaines à Halifax que ces charmants officiers auraient fini par prendre la « note » parisienne et que leur « carré » serait devenu une succursale du « Chat-Noir ».

Nous passâmes du pont du *Black-Prinz* sur celui d'un ravissant petit torpilleur, fuselé comme un doigt de fée et corseté d'acier bruni. Cette légère embarcation était dirigée par un aspirant gigantesque, mais qui ne devait guère avoir plus de vingt ans. J'allai m'installer non loin de lui, attiré vers cet immense collégien flavescent, à la physionomie ouverte et souriante. Le commandant, ayant le Prince Roland à sa droite, se tint au centre devant la basse cheminée du petit bâtiment. M. Léandri s'assit près d'eux sur un roof qui formait saillie. Le docteur alla de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant avec sa vélocité et son ardeur exploratrices habituelles.

Quelques tours d'hélice dont vibre la coque tout entière du torpilleur et nous voici quittant les flancs du *Black-Prinz*. Les quais d'Halifax s'éloignent, et nous cinglons vers le centre du

golfe, laissant derrière nous une gracieuse para-bole d'écume.

Le temps est magnifique. Les derniers flocons du brouillard, qui, au matin encore, couvrait la rade immense, se sont fondus aux rayons d'un beau soleil. L'air a la fraîcheur et la transparence du cristal, car ces brumes qui naissent et meurent avec la facilité des éphémères lavent perpétuel-lement l'atmosphère et donnent un relief saisis-sant aux moindres traits du paysage, une colo-ration exacte et vive à la gamme tout entière de tons dont se compose et s'harmonise le tableau En face de nous ce sont des versants d'un charm engageant, des côtes toute couvertes de tapi prodigieusement verts, avec, çà et là, des petit bois aux ramures ombreuses, des villas coquettes de gentilles maisons campagnardes dont le crép blanc éclate comme une détonation, dans l'en semble plutôt adouci des couleurs environnante Cette rade est d'une imposante splendeur, et grandeur de sa nappe ovale et tranquille para plus saisissante encore quand on est au cent même du bassin. Le petit torpilleur marche av une vitesse rageuse et littéralement semble vol sur l'eau. Un coup de barre sur bâbord et no filons droit sur le fond de la rade, que nous ape cevons vaguement comme un horizon extrêm ment éloigné. Mais notre frêle embarcati redouble d'efforts. Son avant coupe en sifflant flot qui jaillit des deux côtés en une gerbe bru sante. Nous atteignons une sorte de barrage, de pont de bois, qui relie, à l'endroit où se resse légèrement la baie, les deux côtés du port m taire canadien. Le torpilleur siffle, car au long ces pilotis noirs de goudron, courent de jo yoles à voiles que notre esquif rapide coupe

en deux avec la précision d'un sécateur. On s'écarte en toute hâte, on fait manœuvrer le petit tablier d'un pont-volant et nous passons très vite encore, malgré un ralentissement prudent de l'allure ; nous franchissons ce défilé sans broyer personne et voilà qu'au delà de cette estacade s'arrondit la plus harmonieusement cintrée des baies.

Un chef-d'œuvre de la nature, ce « bassin » qu'enserre l'arc tendu de rives fleuries. On le roirait tracé par la main géniale de quelque décorateur, maître omnipotent des choses.

Le torpilleur, lui aussi, suit le cercle du ravisant golfe et maintenant le sillage du léger bâtiment dessine une boucle d'une précision géométrique. L'aspirant tient évidemment à nous montrer ses qualités de barreur, bien qu'il ait pris e poste accidentellement et en l'honneur de son assager princier. Nous mettons, montre en main, ingt minutes pour effectuer cette course circuire.

Nos yeux se grisent de verdure, de blancheurs, 'azur ; c'est une débauche de tons vifs à désespérer la palette de Sisley lui-même. Jamais ourtant, sous le ciel torride de l'Orient, ces égradations des couleurs et des ombres, cette riété enivrante de tous les verts végétaux, aurait autant de subtilité et de finesse...

Les paysages du nord l'emportent sur ceux du idi quand ils reçoivent les flèches lumineuses l'Astre. Mais, hélas ! ils ne les possèdent 'à l'état d'exception, ces rayons bienfaisants.

Un coup de sifflet, nous revenons à l'estacade. ous la traversons dans un élan vertigineux. Le mmandant Hamilton semble fier de la vélocité son torpilleur et il a raison ; nous filons quel-

que chose comme dix-huit nœuds à l'heure et le petit bateau ne force pas ses feux. Nous repassons de nouveau à Halifax, dont les maisons s'élèvent par toitures successives comme les gradins d'un cirque. Nous allons droit vers la haute mer. Pendant une demi-heure nous marchons d'un train régulier. Les côtes s'éloignent, la ville s'efface à l'horizon, nous franchissons l'entrée du golfe, et enfin nous ralentissons sur le seuil même — on peut employer cette expression juste — de l'Océan. Le torpilleur commence à esquisser un léger rythme de valse à deux temps, il « bostonne » et je jette un regard sur mes compagnons.

Le temps est si pur, la mer est si belle que pas un de nous ne sent ce roulis avertisseur. M. Léandri est radieux, le visage au souffle de la brise, il irait, il irait ainsi, et nous avec lui, jusqu'au Havre. Hélas! pourquoi faut-il que la grande bleue ne soit pas toujours la grande tranquille.

Pouf!... Patapouff!... Holà!... Attention! Madame la mer n'entend pas raillerie. Une lame déferlante, une « baleine », dirait M. de Pierrefeu, dont l'absence est ici regrettée de nous tous, balaye le pont. Comme pour s'en prendre à l'hôte de marque du torpilleur, elle a décoché une fusée d'eau salée jusque sur la redingote du Prince. Le commandant, couvert d'un waterproof, en a reçu sa part. Il s'excuse de l'incongruité de la nommée Amphitrite. Mais le petit-fils de Lucien Bonaparte secoue gravement les basques de son vêtement, s'essuie la figure de son mouchoir et se contente de dire :

— Ne vous excusez pas, commandant, j'adore le sel.

L'officier rit de cette pointe d'humeur à la tournure britannique, et, pour éviter le retour de

etit accident, il donne l'ordre à son aspirant de evenir au point de départ. Aussitôt, un coup de barre, et le docile petit steamer court à bâbord ne embardée frémissante. Malheureusement, ous contrarions tout d'abord le vent, que nous vons vent debout et qui pousse maintenant les agues sur le flanc, que le torpilleur lui présente out entier. Il en résulte une pluie de « baleines ». Plout ! il en pénètre dans mon cou,une autre s'introduit dans mes bottines ; le docteur, la bouche uverte, subit un gargarisme excellent, mais orcé ; M. Léandri se trouve arrosé verticalement, t son chapeau reçoit un coup de fer au chlorure e sodium. Aussitôt le capitaine nous entraîne ers la chambre de l'aspirant. Là, du moins, nous rons à l'abri ; si le logis est exigu ou peu confortble, au moins l'eau ne nous y poursuivra pas. ous descendons par une sorte d'escalier possént avec ce que nous dénommons échelle une ssemblance frappante. Mais, quoi? Que voyonsous ? Quelle surprise?

Dans cette logette, que j'imaginais digne de la chette de Notre-Dame de Paris, une table est essée, couverte de nappes et de serviettes, linge grande finesse, à dessins russes bleus et rouges. n thé s'él... re dans un coquet et mignon saovar. Des tas.. es de fine porcelaine attendent en ombre égal au nôtre, enfin toute une argenterie bon goût s'étale avec un légitime orgueil sur la ble du bord, digne en ce moment de figurer au e-o-clook de la plus élégante lady. Tout ceci, reste, appartenait au matériel étiqueté, classé réglementaire du gouvernement, et c'était l'aral qui gracieusement l'avait envoyé à bord du pedo-boat.

Ah ! criâmes-nous d'un commun accord, M. To-

pinard et moi, ce thé est un des plus beaux jours de notre existence juiferrantesque au pays que découvrit Colomb! Et de fait, il était préparé de main de maître, ni trop « strong » ni trop « leight ».

Ce fut le Commandant qui servit lui-même, avec les attentions et la coquetterie d'une excellente maîtresse de maison. D'ailleurs, je ne sais où on aurait « niché » un domestique dans cet étroit espace. Nous dégustâmes les gaufrettes Huntley et Palmers en rendant hommage à l'amabilité de notre hôte. Quand nous eûmes pris notre troisième tasse de thé, le bâtiment s'arrêta, nous étions arrivés comme par enchantement à l'un des piers du port d'Halifax. Sur ce pier stationnait le landeau du Gouverneur. Le moment était venu de prendre congé des aimables officiers. Après leur avoir exprimé tout le plaisir que nous avait fait cette délicieuse promenade, nous nous mîmes en devoir de passer sur le pier. La chose n'était pas commode, car jamais il n'avait été fa[it] pour les torpilleurs, ce vieux wharf de bois, [à] moins que ce fussent les torpilleurs qui n'aient pas été faits pour lui. On nous jeta une espèce d'échelle de corde, et l'un après l'autre nous grimpâmes. Bientôt, de la voiture officielle qu[i] nous emmenait au grand trot vers Queen's-hotel nous saluâmes d'un dernier hourrah le Commandant et l'aspirant, qui, de la plate-forme du pet[it] bateau, agitèrent tant qu'ils nous virent leu[rs] casquettes cerclées d'or.

Nous effectuâmes le lendemain l'excursion pro[jetée] jetée au parc qui, je crois, s'appelle Pleasant Point, et qui érige ses belles futaies à l'orée d[u] golfe battu d'un côté par les eaux de la rade et d[e] l'autre par les lames de l'Océan ; un épais brouillard enveloppait d'un voile fantastique ce superb[e]

ardin grand comme la moitié de notre bois «boulonien», et dont les moindres allées, les plus modestes sentiers, étaient tracés avec un soin et un goût bien rares en Amérique. Nous entendions, sans le voir, le flot du large qui se brisait sur les côtes toute semées de roches de ce littoral inhospitalier.

De véritables hurlements montaient dans l'air obscurci d'une épaisse et humide fumée. Nous restâmes, quand enfin, las d'arpenter sous les grands sapins les routes de ce parc magnifique, nous eûmes débouché sur la plage, saisis de l'horreur de ce spectacle. A cinquante mètres, rien qu'un mur opaque et inquiétant. A nos pieds, des récifs où la houle assez forte venait heurter ses lames en longs sanglots. Parfois une grande ombre énigmatique et mourante s'apercevait à je ne sais quelle profondeur dans le coton grisâtre de la brume.

C'était un steamer qui gagnait la haute mer. Une sirène qu'on ne pouvait apercevoir hululait au loin, précaution utile dans les ténèbres, et indiquait aux arrivants l'entrée de la passe. Enfin, derrière nous, les troncs bleutés des bouleaux et des pins se profilaient en colonnes régulières tout estompés d'un nuage décoloré qui eût enchanté l'âme rêveuse de Corot. Oui vraiment c'eût été un bien poignant et bien suggestif tableau qu'eût fait avec un tel paysage l'auteur de la *Danse des nymphes*. Le docteur lui-même se laissait aller à la rêverie — chose rare, — un peu plus il eût fait des vers, piétinant ainsi sur la consigne de mon oncle. Nous rentrâmes à Halifax l'âme toute pénétrée d'une mélancolie qui n'était pas sans charme et qui nous faisait penser aux chers absents restés là-bas dans l'enceinte de mossieu Thiers !

Le brouillard, qui avait fait relâche pour notre arrivée, eut également la délicate attention de disparaître au moment où le railroad nous entraîna loin de la cité Neo-Ecossaise.

Un joli coup de soleil nous permit, comme pour aviver les regrets du départ, d'admirer encore cette admirable baie, cette double rade, une des plus belles du monde, immense lac de saphir serti dans l'émeraude.

Halifax, sa rade et ses forts venaient à peine de disparaître à l'horizon qu'un personnage long, sec, roux et sanguin vint s'asseoir à mes côtés sur la banquette de velours rouge du car. Je crus démêler sur sa physionomie le désir d'engager conversation. De ma nature je suis peu « renfermé ». Ce que j'ai ébauché sur les impériales des omnibus d'amitiés bien vite emportées par le vent, est fabuleux. Je crus donc devoir m'écrier à un certain moment et sur le ton de l'admiration la plus sincère :

— Dieu ! la jolie rivière !

Ceci dit, je laissai venir, comme disent les pêcheurs. Mon voisin mordit immédiatement. Je ne m'étais pas trompé. D'un timbre un peu rude mais empreint pourtant d'une grande amabilité, il dit :

— Ce paysage est scénique ! Je vois qu'il vous plait.

— Eh ! oui, répondis-je, Longfellow avait bien choisi son « lieu ». L'inspiration devait lui venir toute seule. D'ailleurs toutes ces ligues de la Nouvelle-Ecosse sont ravissantes.

— Merci, Monsieur, dit le gentleman aux cils roux.

Et il me tendit sa carte. Je lus :

— W. S. Amstrong, Nova-scotia, rail road general agent.

Je fus décontenancé. Pourtant la physionomie caractéristique de mon vis-à-vis, les nodosités qui bossuaient sa peau parcheminée, ses veines tendues comme les cordes d'un violoncelle fantastique en faisaient un personnage Hoffmanesque et à coup sûr dont le passé devait recéler quelque chose de pas ordinaire.

Désirant m'informer je répondis :

— Ah! vous êtes l'agent général de ce rail road. Eh bien! monsieur, je vous félicite, et si mes compliments peuvent faire quelque plaisir à votre cœur de Canadien...

— Je ne suis pas Canadien, interrompit mon compagnon, poliment, mais vivement.

— Excusez-moi, fis-je sachant que rien ne chatouille certains épidermes comme les questions de nationalité. Mais vous êtes à coup sûr d'un des États voisins du nord de l'Union.

— A ces mots, le général agent faillit briser d'un coup de poing la vitre du car. Il mugit :

— Du Nord! Jamais, monsieur, jamais. Du Sud, oui, et je m'en fais gloire!

Et se levant, il articula :

— J'ai fait partie comme lieutenant de vaisseau de l'équipage de l'*Alabama*.

Du coup, je me trouvai debout. Il me tendait la main, je la serrai avec émotion. En même temps, une paire de lunettes, deux favoris et un parapluie avaient surgi au mot d'*Alabama*, du box voisin. Le docteur, dans un flot d'anglais, priait l'ancien Sudiste de répéter sa phrase.

— Eh! oui, messieurs, j'ai pris part comme lieutenant de l'*Alabama*... au combat... comment dites... en français, navaux... navy... naval de Cherbourg!

— Alors, glapis-je, contez-nous donc ça.

Il s'assit : nous l'imitâmes. Le docteur, attentif, n'osait pas broncher de peur de perdre une parole. Cependant l'ex-officier de la marine confédérée avait tiré de sa poche quelques papiers jaunis par le temps : la preuve évidente de sa présence au fameux duel de l'*Alabama* et du *Kersaage*.

— C'était un beau navire et un bel équipage que le nôtre, commença-t-il comme en un drame de Bouchardy. Nous étions à Cherbourg où chacun nous faisait fête. Ah ! vos marins de France, quels braves gens ! Chaque jour c'était fêtes, bals, soupers. J'étais tout jeune à l'époque et fier comme un paon de mon uniforme encore neuf et pourtant déjà couvert de gloire. Le mal que nous leur avons fait aux Nordistes, jamais, entendez-vous bien, jamais on ne le saura. L'*Alabama*, voyez-vous, c'était un peu croquemitaine pour tous ces commis de Boston ou de New-York. Quand nous apparaissions tout s'enfuyait. Ce que nous avons criblé d'obus les bâtiments abolitionnistes est effrayant. Quant au tort fait au commerce des états ennemis, c'est par centaines de millions qu'il faut le chiffrer. Nous avions fait des pointes renversantes, la nuit, au beau milieu des ports où dormaient à l'ancre les escadres de ces fanfarons du Nord. Enfin, pendant que l'illustre Lee rossait, avec des poignées de braves, ces fanfarons du Nord, pendant que l'héroïque Jackson « Stonewall Jackson » déroutait à force de courage et de hardiesse les combinaisons péniblement échafaudées des grands stratégistes en chambre de Washington, la perte de l'*Alabama* fut résolue. Vous savez le reste...

Blessé au côté par un des projectiles du *Kersaage*, je fus conduit à l'hôpital maritime

et soigné comme seuls les français savent le faire.....

*
* *

Le train nous déposa à Picton, où nous recueillit un steamer de taille modeste mais orné — ce que j'appréciai vivement — de deux galeries découvertes à l'avant et à l'arrière. Une bande d'employés de commerce qui se rendait dans l'île du Prince Edward nous gratifia d'une série de chœurs psalmodiés avec une tristesse sans pareille, bien qu'ils eussent l'intention d'exprimer par cette musique des choses extrêmement gaies. Nous prenons, dit le docteur, une forte dose de « ch-l-oral »! Hélas! ces ennuyeux faux-bourdons arrivaient mal à propos pour gâter l'une des plus admirables traversées — la plus parfaitement lumineuse et souriante que nous ayons eue. Les côtes s'éloignaient, s'éloignaient... comme si elles eussent voulu se perdre à l'horizon, mais une rive disparue, une autre se profilait. Jamais l'œil ne perdait de vue la terre. La largeur de ces sunds dépassait de beaucoup celle des grands canaux de Tacoma et le spectacle était imposant au possible. Je me demande seulement comment, par les grosses mers, cette traversée peut s'opérer sur d'aussi piètres bateaux. Heureusement le temps, je l'ai dit, était féeriquement beau. Le ciel avait juste assez de nuages, blancs et rosés, pour atténuer un peu la crudité du bleu firmamental. La mer était transparente comme l'eau de quelque Léman américain, et ces rivages qu'on entrevoyait au loin, ces montagnes peu élevées qui dépassaient à peine la ligne uniforme des terres, enfin ce soleil qui échauffait le plancher du pont et dorait la fumée qui floconnait au-dessus de nos têtes... tout cela avait une beauté saine et

vigoureuse, il en ressortait une impression d'immensité et de clarté dont la pensée se trouvait comme réjouie.

Six heures de traversée nous conduisirent enfin devant Charlottetown, jolie petite ville assise à l'embouchure d'une large rivière sur le bord d'un estuaire spacieux comme un golfe. Une haute cathédrale, quelques bâtiments officiels de style relativement ancien, des rues peu animées, l'aspect sous-préfecture modeste, telle apparait à nos regards la capitale de l'île. Nous nous y reposâmes quarante-huit heures dans une bonne paix provinciale. Le Prince, dès le matin, au trot de deux nerveux trotteurs, s'en allait en compagnie du gouverneur, parcourir l'intérieur de Prince-Edwards-Island. Le docteur et moi partions à pied, à la papa. L'anthropologiste prenait son Appleton, moi quelque tragédie de Shakespeare qui me servait à la fois de distraction et d'exercice. Nous allions, après avoir traversé en ferry la baie de Charlottetown, nous étendre dans l'herbe haute et touffue, sur la lisière de quelque bois plein de chansons d'oiseaux et des parfums mystérieux qui s'éveillent de la terre aux premières splendeurs du printemps. Là, nous lisions, nous devisions, nous discutions, nous étions heureux, tranquilles, fortifiés par ce mélange atmosphérique où se mariaient heureusement la mer, la forêt et la prairie. Nous étions « au vert » comme disent les éleveurs.

Ce « vert » fut de courte durée car le surlendemain de notre arrivée nous quittâmes Charlottetown et son port rudimentaire, où se pressaient des bateaux de formes passées, des caboteurs chargés de bois et destinés évidemment à faire la navette entre l'île et la Nouvelle-Ecosse. Charlottetown a 11.485 habitants, ce qui m'étonne et vous étonne-

rait certainement autant que moi si vous aviez vu le morne abandon de ses rares avenues et de ses rues peu récréatives, presque sans magasins et sans vie, où l'herbe pousse entre les planches des trottoirs. Ce ne fut pas un steamer qui nous emporta vers le continent mais bien un railroad : Le service de paquebots de Charlottetown à Boston fonctionnait mal ou ne fonctionnait pas, et nous dûmes renoncer au plaisir qui m'aurait été vivement sensible, d'aller par mer jusque dans la capitale des Massachussets. Comme toujours, les horaires étaient faux, les indicateurs inexacts, les affiches épouvantablement blagueuses. — Oh ! les agacements du voyageur dans ce pays du roi Pétaud. En l'absence des steamers une seule voie nous restait, gagner au sud de l'île le port de Summerside, atteindre à Port-du-Chêne par dessus le détroit de Northumberland, la côte du New-Brunswick et de là gagner par rails l'avant-dernière étape de notre voyage.

Nous dûmes adopter ce plan, dicté par la sagesse et la nécessité, sous peine de passer peut-être le reste de nos jours dans la ville de Charlotte, perspective peu récréative.

*
* *

A Summerside nous trouvâmes effectivement un magnifique steamer, à hélice s'il vous plaît, et « paré » pour les plus gros temps de la pleine mer. D'ailleurs son trajet ne se bornait pas au voyage de l'île du Prince-Edward à Port-du-Chêne, et sa course, je crois, se prolongeait jusqu'à cette île de New-Foundland que le Prince souhaitait vivement voir et étudier.

Ce fut dans un drawing-room d'une élégance pulmanesque que nous effectuâmes le voyage.

Voyage rapide, car en deux heures nous fûmes à la côte Neo-Brunswickaise.

Port-du-Chêne, dont le nom sonnait agréablement à notre oreille et qui devait être le dernier reflet de ce Canada français dont il marque ici la zone extrême d'influence vers l'est, se présenta à nous sous l'aspect très étrange d'un pier colossal, d'une esplanade énorme, où évoluaient des trains chargés de bois. Au bord du pier était rangée toute une flotille de voiliers qui prenaient directement leur chargement dans les wagons amenés jusqu'à deux mètres de leurs sabòrds par une série d'embranchements. Toute cette toile, dont une partie flottait et séchait au vent, me rappela de jolis paysages de l'école hollandaise et me ramena à des temps bien anciens. C'est là que M. de Pierrefeu, resté fidèle admirateur de ces voiles qui donnent comme des ailes aux lourde liotes ventrues, se fût épandu en dythirambes sur la poésie des ris, des huniers, des focs, des bonnettes et des cacatois !

Nous avions mis pied à terre : le train, selon les horaires, ne devait venir nous prendre que deux heures plus tard. Nous en profitâmes pour visiter l'un des plus beaux voiliers de la pacifique escadre qui se pressait devant la jetée de Port-du-Chêne. C'était un navire norwégien, et les honneurs nous en furent faits par le capitaine avec une amabilité des plus attentives et une bonne grâce parfaite.

Le Prince, ayant aperçu dans sa cabine des cartes marines intéressantes, s'était plongé, avec l'ardeur que ces sortes de choses inspirent à son cœur de géographe, dans l'étude des grandes routes de la navigation voilière. Je dois dire que notre « chef de détachement » accompagnait cette étude de commentaires qui, tout en éclairant mon igno

rance à ce point de vue spécial, m'intéressaient
vivement. Ces antiques routes océaniennes sont
en effet celles qu'ont prises tous nos ancêtres de-
puis quatre siècles, et jusqu'à l'invasion de la vapeur,
c'était sur ces rubans verts que circulait entre ces
deux mondes l'immense escadre des voiliers de
commerce.

Et s'emparant d'une carte marine, le Prince nous
fit une conférence improvisée du plus haut intérêt,
et où l'existence aventureuse des anciens naviga-
teurs était évoquée de la façon la plus séduisante...

* * *

Le train nous prit enfin vers trois heures au mi-
lieu de quelques maisons toutes bar-rooms et dé-
pôts de whysky dont se compose Port-du-Chêne.
Le soir nous arrivions à Saint-John, encore en-
trevu dans la nuit, brillamment éclairé. Là, nous
changions de ligne, et confortablement installés
dans un élégant Pulmann, nous filâmes sur Boston
où nous devions arriver le lendemain vers trois
heures de l'après-midi.

La nuit se passa sans incident, presque sans
arrêts. Au petit jour nous courions avec une vi-
tesse superbe et qui enfin était à la hauteur des
prétentions américaines! D'ailleurs nous ne rou-
lions plus sur le sol canadien et c'était le pavillon
constellé qui flottait dans les villes au milieu des-
quelles nous passions avec un bruit de tonnerre.
C'était bien là cette nouvelle Angleterre dont
toute la région bostonienne revendique orgueil-
leusement l'appellation. Je constatai, en effet, que
dans cette partie de l'Amérique, les villes, les vil-
lages, les bourgs étaient aussi serrés que dans le
comté le plus populeux de la Grande-Bretagne
et dans le plus dense de nos départements fran-

çais. En même temps reparaissait la petite propriété avec son infini morcellement. La symphonie multicolore des champs, les maisonnettes entourées de jardinets, les élégants cottages, les castels plus ou moins gothiques, riches fantaisies de propriétaires, tout cela défilait sans discontinuité.

Plus de terrains sauvages, plus de prairies désertes. Tout donnait une singulière impression de richesse. Tout le littoral de Portland à New-York est d'une prospérité grouillante et débordante.

Nous arrivâmes à Bangor comme le jour triomphait enfin des dernières convulsions de la nuit et comme le matin sonore orchestrait son éternelle symphonie dans la nature reposée. Nous devions attendre là deux heures avant de reprendre le train de Boston. Comme le buffet ne fonctionnait pas encore, j'allumai une cigarette et — pédestrement — je m'en allai vers la ville. Je la trouvai encore plongée dans le sommeil, car l'horloge de son hôtel de Ville marquait à peine cinq heures. C'était une ville dont le charme bourgeois et propret eût mérité d'inspirer quelque chant à la muse de Coppée. Elégants et solides « Solidly and handsomly », telle est l'épithète que décoche Appleton aux édifices de cette cité de 20.000 âmes qui semble un joli petit chef-lieu français. Des policemen se promenaient mélancoliques par les rues désertes et jetaient sur cet inconnu si matinal des regards soupçonneux. Une des curiosités de Bangor, c'est son City-House, construit de la plus étrange façon au beau milieu d'une petite rivière qui répond au nom guilleret de Penobscot et dont les deux bras, larges comme un trottoir de nos boulevards, l'enserrent pittoresquement. Les magistrats municipaux peuvent s'y croire dans quelque Venise, et pour ma part je ne manquai pas de

faire le tour de ce monument dont le parvis est un pont. Les environs de Bangor sont superbes, ce ne sont, jusqu'à la gare, c'est-à-dire pendant environ deux kilomètres, que cottages et villas toute couvertes d'un manteau de verdure grimpante. Cette décoration à l'aide des plantes parasites de la pierre est heureuse et les effets qu'on en obtient sont charmants. Mais c'est à Boston surtout que l'art des jardiniers a su en tirer les plus beaux effets. L'utilitaire New-York méprise le temps perdu à cette ornementation, et c'est seulement dans le Maine, le New-Hampsire et les Massachussets que cette parure de feuillage décore le « Sweet home familiary ».

Nous déjeunâmes au dining-room de la gare, servis par un escadron de jolies maids aux minois ravissamment fripons. Nous dûmes livrer un combat héroïque à ces séduisantes Walkyries pour obtenir..... du pain. Selon l'usage américain, elles offraient à notre appétit français une petite tartinette pour cinq et elles s'amusèrent beaucoup de nous voir toutes les deux minutes réclamer une « piece of bread. »

Jusqu'à Boston, la ligne courut à travers le même pays industriel et peuplé. Le paysage avait perdu de sa grandeur physique, mais il gagnait au point de vue économique et nous donnait le spectacle d'un grand peuple à l'apogée de son évolution.

Je ne crois pas qu'il existe en Europe une banlieue où les villes soient aussi serrées que la banlieue bostonienne. Je me figurais à chaque instant que nous entrions dans la capitale des Massachussets, tant le railway coupait à angle droit de vastes rues aux maisons à cinq étages, semées de tramways, d'electric-car, encombrées de voitures

et de piétons. Pourtant il nous restait encore une bonne heure pour atteindre le Boston and Lowel Railroad-dépôt, lequel n'est pas situé dans le centre de la cité, mais bien à une distance encore assez éloignée des quartiers principaux. Ces voies populeuses, ces belles avenues, ces alignements de magasins, c'était Lynn (60,000 habitants), c'était Swampscott (28,000), Saleni (30,000), aux environs de laquelle le docteur cherchait avidement des yeux l'Université Peabody, que je m'obstinais à appeler la station Chambaudet. Cambridge Revere, Brooklin, Chelsea,... Boston possède, on le voit, une ceinture d'importantes stations, et le jour où elle englobera son vaste « umgebung », ce sera l'une des plus grandes capitales du monde.

Le cab qui nous conduisit du « dépôt » à l'hôtel Vendôme nous permit de constater l'aspect anglais de Boston, la netteté propre de ses maisons, et dans ses vieux quartiers l'évidente trace d'une origine relativement ancienne. En Amérique avoir deux siècles, c'est être très ancien. Le Vendôme se trouvait situé dans la plus belle avenu de la ville, la Commonwalth, placée au prolongement de grands et beaux parcs qui donnent a Boston central beaucoup de gaieté et de fraîcheu Quant à notre hôtel, il était tout marbre et to or, mais le service y était fait par la plus horrib légion de nègres qui se puisse imaginer. Ces m ricauds eussent agréablement figuré dans une te tation de Saint-Antoine aux trousses du malhe reux anachorète. La cuisine, pour aussi pompeu que le reste, ne valait pas à beaucoup près cel d'Halifax. Bref, si j'ai un conseil à donner a voyageurs que leur étoile conduirait sur ces riv ges atlantiques, c'est d'éviter ce trop magnifiq établissement, le plus cher et le plus mal servi

toute l'Union. Oh ! ces nègres qui jouaient l'idiotisme et faisaient répéter jusqu'à six fois les plus simples mots, tels que bread, butter ou wine ! Ces nègres, qui cherchaient à projeter sur nos jaquettes la sauce corrosive des plats ! Ah ! Lincoln, c'est très beau ce que tu as fait d'affranchir ces noirs bonshommes, mais tu aurais bien dû par a même occasion les doter d'un peu d'intelligence t surtout d'un peu de bonté. En général, il n'y a as une voix qui varie là-dessus, le nègre des tats-Unis est méchant, bassement agressif, et il 'est pas un étranger qui n'ait souffert des tracasières vilenies de ces anthropoïdes malveillants. ussi les hôtels vraiment bien administrés, Hoffann-house en tête, n'emploient-ils les nègres u'au cirage des souliers, seule fonction où ils ient sans rivaux, sympathie de couleur sans oute.

Boston, proclament avec orgueil ses habitants, oston est une ville anglaise. C'est vrai ; mais je sais pas si l'anglomanie est une chose dont il lle tant se vanter. Il est certain que j'ai rentré là les plus beaux quartiers de toute l'Amérique et qu'aux environs de Commonwalth les rues uvent supporter, sous le rapport de l'élégance, la propreté, de la richesse des immeubles, la mparaison avec ce que j'appellerai les coins nglais » de Paris, c'est-à-dire avec l'avenue edland, le Haut-Roule et la partie nouvellent bâtie des Ternes. Mais il y règne une cerie froideur, qui, pour être britannique, n'en est moins triste. New-York, c'est certain, est à ston ce qu'une boutique malpropre est à un ais. Mais l'animation fébrile, le m'en-fichisme usant des New-Yorkais, leur mépris du luxe tile, l'étrange spectacle des elevateds des

piers, des ferrys gigantesques, tout cela donne à New-York une allure bien yankee que n'a pas la capitale du Massachussets.

Philadelphie évoque d'antiques et vénérables souvenirs, la vieille Amérique quakeresse et marchande, San-Francisco est une merveille de lumière et de gaieté, Chicago amuse par l'imprévu de ses buildings à vingt étages, par la vie peu rigoriste qu'y mènent les gens les plus graves, Saltlak-City charme étrangement, Saint-John plaît et Québec étonne. Boston seule ne semble pas avoir rien de profondément original, rien qu'on n'ait déjà vu ailleurs. De là la facilité avec laquelle on se détache de cette ville et le peu de regrets qu'on éprouve en quittant ses aristocratiques avenues.

Pourtant, il faut le reconnaître, originalité mise à part, Boston est incontestablement la ville la plus élégante de l'Amérique. Les quartiers qui avoisinent Commonwalth peuvent, je l'ai dit, rivaliser avec les rues « les mieux portées » de Londres ou de Paris. On éprouve tout d'abord un certain plaisir à arpenter ces larges trottoirs dallés avec soin, à flâner entre deux rangées de maisons, véritables bijoux de finesse et d'élégance. Il semble en contemplant ces « churchs » toute neuves bâties sur de jolis modèles romans, ces buildings de style : musées, bibliothèques, académies, qu'on rentre définitivement en plein cœur d'une antique civilisation. On sent dans tous ces édifices la main d'un artiste érudit, affiné, familiarisé avec les esthétiques de tous les temps. Sur l'harmonie des lignes. la mode de ces Etats du Nord-Est jette des épaisseurs pittoresques de feuillages grimpeurs. Mode charmante, d'ailleurs, car rien ne se marie mieux aux détails architectoniques que ces vég

taux parasites : le lierre, la glycine, la clématite. Les Hellènes le savaient bien, et l'origine du chapiteau corinthien ne vient pas d'autre chose que d'un caprice de l'achante.

Cette décoration doit exiger, par exemple, de grands soins, un époussetage continu : mais les ladys bostoniennes mettent tout l'orgueil de leur « home » dans cette ornementation, et tout autour de Commonwealth, on marche au milieu de la plus ravissante débauche de verdures verticales qu'il soit possible de rêver.

Chaque matin, je me laissais aller à l'impulsion de ma badauderie native de parisien « musard », et je flânais de préférence par ces riches boulevards du New-Boston, désertant les parcs du centre et Tremont-Street et Washington et States... pourtant ruisselantes de splendides magasins et encombrées d'une foule n'ayant rien d'américain au sens négligé du mot. Ce fut là qu'un peu avant midi je fus surpris par l'apparition singulière de deux longues files de cavaliers en habits rouges et d'écuyères en jaquettes écarlates. En même temps les éclats de cuivre d'une musique de bastringue m'apportent les notes rythmées d'une marche militaire. Après un court instant de soliloque interrogatif, je compris que cette cavalcade précédait la promenade classique qu'accomplit à son arrivée dans chaque ville le cirque de l'immortel Barnum. Ce défilé est tout à fait dans les mœurs américaines et la représentation du soir n'en est, au fond, qu'un accessoire. Ravi de l'occasion qui m'était offerte de prendre ma part de cette distraction aussi populaire que gratuite, je me rangeai au milieu d'un groupe de gamins, seul public attentif de cette solennelle préexhibition. A Boston, ville anglaise, le flâneur n'existe pas non plus

que dans Oxford-Street ou dans Cheapside.

Je dénombrai donc patiemment toutes les merveilles de ce défilé, qui semble quelque illustration de féerie, due au génie inventif d'un Gustave Doré et descendue de son cadre. Ecuyers et amazones allaient au pas, leurs montures bien « rassemblées », de jolis chevaux bien tenus. J'en comptai trente-cinq de chaque côté de l'avenue. Ces graves personnages passèrent sérieux et hautains, en gens qui se savaient les représentants de l'équitation nationale. Derrière eux, sur un char épouvantablement surchargé de dorures en carton-plâtre, une douzaine de musiciens déchaînaient des borborygmes tempêtueux, du pavillon tonitruant de leurs trombones. Ils stridaient en déchirements et en crépitements dont .. fût esjoui l'âme gauloise d'Armand Sylvestre. Mais, tout de suite après ces exécutants, le cortège prenait une allure très caractéristique. Des éléphants, d'abord, s'avancèrent lourds et bonnasses avec des rigolades malicieuses dans leur petit œil rond. Ils étaient seize, un troupeau. Les deux premiers seuls harnachés, surmontés de palanquins multicolores et assez sales d'ailleurs, où se prélassaient des hour[is] dont le toupet à la bar-maid n'avait rien d'orien[tal]. Les quatorze autres pachydermes allaient [de] la taille la plus petite à la plus haute stature [de] ces colosses africains. Ceux-là étaient nus, si j'o[se] ainsi parler, nus comme la main, nus comme [un] discours d'un académicien, et nul cornac ne cro[i]sait les jambes sur leurs têtes dociles. C'est à pei[ne] si à droite et à gauche des cavaliers afghans [en] maillot café au lait, le cimeterre au poing et [la] petite rondache des guerriers asiatiques au coud[e] veillaient aux écarts de ces géants débonnair[es]. Les frères de l'illustre Jambo agitaient leur trom[pe]

avec un ensemble qui me rappelle le balancement de main de nos gardes municipaux à la revue de Longchamps. L'un d'eux barît soudain et son petit cri ridicule amusa fort la galerie de moutards qui m'entouraient. Parut ensuite un nouvel orchestre, puis tout un bataillon de chameaux et de dromadaires, tous attifés selon les exigences de l'orientalisme forain, tous portant une Fathma ou une Meryem, née vraisemblablement sur les rives de l'Hudson, à moins que ce ne fût sur celles du canal de l'Ourcq.

Mais la pantomime affichée sur tous les murs de la ville allait nous exhiber des bribes de la grande légende colombienne. Derrière ces ruminants, surgit une fanfare à cheval. Je ne sais trop quels chevaliers moyenâgeux et bardés de fer blanc, destinés chaque soir à suivre Colomb dans la découverte du Nouveau-Monde, marchaient derrière leurs trompettes sonnantes, la lame au pied. Il y avait là des seigneurs bannerets qui, sans soucis pour leurs nobles armoiries se bossuaient les joues de chiques énormes et salivaient en bons yankees, par-dessus la tête de leurs palefrois, de longs jets de liquide jaunâtre et nicotineux. Enfin, derrière ces gens d'armes, parut le clou — selon moi — de ce défilé, une série de fauves en cages dont la vue me fit rougir de honte en songeant à notre museum moins riche, à coup sûr, que ce cirque, création de l'étonnant Barnum! Dans les premières voitures, six lions à crinière épaisse, de grands lions sahariens, huit lionnes et deux couguars au pelage uni, regardaient d'un œil d'envie cette foule de spectateurs, menu appétissant, mais de par les barreaux inapprochable. Puis ce furent des tigres, splendides animaux dont le moins cher avait dû coûter ses cinq mille dollars, tigres

royaux du Bengale, tigres de Cochinchine, tigres de Birmanie. L'un d'eux, bête merveilleuse, était positivement rayé de barres de jais sur une fourrure impeccablement blanche. Mais ce que j'admirai sans réserves dans la multitude des petites cages où se dandinaient hyènes, chacals, panthères, lynx, etc... ce fut une mignonne panthère de Java, mise en un char spécial, sous la surveillance d'un gardien et absolument noire, sans une tache grise, noire des ongles aux oreilles, le poil luisant comme celui d'un joli chat et ouvrant mélancoliquement deux yeux pleins de lumineux mystères et qui semblaient de vivantes émeraudes d'un foncé précieux.

Des ours, des singes, des rhinocéros, un hippopotame, l'air abruti et résigné, des tapirs, des lamas... que sais-je encore... des autruches, des casoars... il en défila pendant une heure; chaque cage était attelée de quatre beaux chevaux caparaçonnés avec un luxe criard. En même temps passaient des musiques, des guerriers, des clowns, un monde!

Pour terminer, ce fut le tour des pantomimes mises en action et représentées sur les estrades roulantes par des figurants groupés de façon à rappeler la scène principale de l'œuvre. Mon cœur de français fut vivement touché, comme dans la chanson, en voyant Lafayette ainsi que Washington entourés de leur état-major, désignant un point sur la carte de l'Amérique délivrée. Serait-ce un reliquat de notre 22 septembre ! Barnum, ce serait de tes coups !

J'eus également la satisfaction de voir paraître les fines et légendaires créations de Perrault : le Chat-Botté, le Chaperon-Rouge, la Belle au bois dormant, le Petit-Poucet.., Tous y passèrent avec

leur titre fidèlement traduit et flottant dans les plis soyeux d'une bannière. Il me plut de voir le terrible esprit pratique et positif du Yankee rendre cet involontaire hommage au naïf et délicieux conteur si cher à nos imaginations enfantines!

Quand passèrent les derniers figurants de ce cortège extraordinaire, il y eut dans la foule des gamins des cris de rage, des sifflets désespérés. Ces messieurs trouvaient la fête trop tôt terminée. Vraiment je me demande ce qu'ils pouvaient exiger encore après ce défilé de trois quarts d'heure. Ces jeunes yankees avaient sur la gratuité des spectacles des idées d'un modernisme effrayant.

En revenant au Vendôme, je fis part au Prince de la curieuse impression qu'avait produite sur moi la caravane de Barnum, et il fut décidé que nous irions tous au cirque le lendemain soir. Fervent américaniste — comme son grand-père le prince Lucien (qui fut un américaniste avant la lettre) — notre Prince n'était pas fâché de voir sous quelles couleurs on représentait, dans le premier hippodrome de l'Union, l'arrivée de ce vieil old fellow Colomb, lequel ignora du reste profondément ne parcourut jamais ce qui, aujourd'hui, constitue les Etats-Unis.

Jusque-là j'employai mes loisirs en fructueuses promenades. Le côté tout à fait européen de cette ville énorme m'apparaissait de plus en plus frappant. Dans Bremont, le mouvement était prodigieux, et rien n'y venait donner la note américaine. Les maisons avaient des hauteurs normales, aucun elevator ne barrait l'horizon; enfin, ces grands jardins publics bordés de grilles, ces vieux temples apparus çà et là, quelquefois même avec les débris de leur cimetière primitif, au beau milieu de l'animation fourmillante des rues, tout

donnait la sensation de l'Angleterre. Les étalages avaient un certain cachet de goût, de raffinement artistique qui me plut, et je parcourus la plupart des grands magasins « instars », aurait dit le cafetier célèbre, de nos Louvres et de nos Bons-Marchés véritables capharnaüms peuplés comme des villes et où le roi Calicot trône dans sa froufrouteuse élégance des soieries, dans l'éclat des rubans e dans la finesse arachnéenne des dentelles.

Le vieux Boston est en revanche assez sale, et ne fait pas bon d'approcher trop près du port. Ja mais je n'ai vu autant de fripiers. Tous les Selig mann et tous les Goldschmidt de la création s sont donnés rendez-vous là.

Le soir où l'interprète nous apporta la loge re tenue par ses soins pour la représentation du Ba num-Circus, la journée avait été magnifique, sur ces grands quartiers propres, sur ces bell avenues régulières et monumentales, un beau co cher de soleil projetait des réflexions d'un ro tendre. Nous dinâmes de bonne heure afin d'avo le temps de bavarder en fumant un cigare le lo de Commonwealth. Après ce jour un peu chau une fraîcheur délicieuse courait par les vast trottoirs, venait des grands parcs aperçus là-b au bout de l'avenue. Nous prîmes la direction cirque, qui se trouvait tout en haut de la Colon bus-Avenue, c'est-à-dire un peu au-dessus l'hôtel Vendôme et à la lisière de la cité.

La lueur tumultueuse des torches, un pelot de policemen faisant circuler une foule épaisse moutonnante, nous indiqua l'endroit cherché. fus surpris, car l'installation de ce fameux cirq était toute provisoire et d'une pauvreté affligean Sous une bâche de toile, vaste, il est vrai, com la toiture de feu notre hippodrome, une pi

vale de sciure et de tan s'allongeait envahie par es spectateurs en rangs serrés et éclairée des feux uissants de lumière électrique. Au long de cette iste s'étageaient de grossiers bancs de bois. Les roisièmes, places à vingt cents, consistaient posiivement en des planches jetées sur le sol ; les ens du premier rang avaient le dos dans la sciure, eux du fond devaient se tenir debout. Les secon es consistaient en banquettes moins rudimenires. Les premières possédaient sur le bois blanc e leurs sièges une couche infinitésimale de tapis. nfin, les loges du centre bénéficiaient de chaises e paille et nous y fûmes assez confortablement. out cela avait un aspect provisoire lamentable. ien n'était sacrifié à rehausser un peu la nudité une pareille baraque, et certes, en France, dans os grandes villes de province, un impresario se t fait conspuer en présentant sous ce piteux asct les exercices gymniques ou équestres de ses ensionnaires.

Nous attend.ons avec inquiétude, nous demannt comment les artistes allaient pouvoir opérer milieu de cet espace bourré d'une foule comcte. Pourtant aucun policeman ne parut, mais uelques écuyers opérèrent sur les côtés des gapades plus bruyantes qu'agressives, et le vide se à merveille, instantanément. Un bras cassé, une te fêlée n'ont pas là-bas l'importance qu'on y tache chez nous, et ce procédé fort simple obt un succès immédiat. La piste fut débarrassée les exercices commencèrent.

L'originalité de ce fameux circus, c'est qu'il mprend cinq pistes circulaires au lieu d'une et 'il s'y fait cinq numéros à la fois. C'est certaiment peu banal, mais on se demande s'il ne udrait pas mieux avoir cinq cirques séparés.

L'œil se perd dans cette multiplicité d'attractions et le plaisir en somme est forcément incomplet. Seulement cela permet au directeur d'offrir une grande quantité de plaisir sans se préoccuper de la qualité. En France, ce serait le contraire. En Amérique, tout le monde reste en admiration devant cette prolixité du programme, gros comme un petit volume, et l'on n'y remarque pas l'évidente banalité de la plupart des exercices. Nous vîmes là des acrobates qu'on eût sifflés à la foire de Neuilly, des jongleurs fort ordinaires, et, quant à la voltige, le dernier de nos hussards ou de nos dragons eût pu rendre des points aux artistes de Barnum.

Ce que nous attendions seulement avec impatience, c'était la grande pantomime de « Columbus », et d'avance nous écarquillions les yeux devant les splendeurs promises par la brochure.

En effet, après un court entr'acte, une toile de fond bien grossièrement machinée et peinte nous fit assister au spectacle d'une réunion chez les Maures espagnols. Une espèce de Boabdil parut bientôt, suivi d'un état-major d'Arabes caracolants et sans que je puisse saisir très exactement quel rapport cet intermède avait avec la découverte de l'Amérique, nous assistâmes à une bataille entre les Espagnols et les Sarrazins. L'issue en fut heureuse pour les chrétiens. Les Maures rentrèrent en désordre dans leur ville, et les derniers coups de mousquet résonnèrent derrière la toile. Alors parut un grand monsieur glabre dont la tête, en effet, eût pu figurer dans un médaillon, et qui ressemblait fort au portrait de Colomb, imberbe. Cette question de savoir si l'illustre Corse était ou non pourvu de barbe divise encore le monde, et l'on discute passionnément sur le système pile

du navigateur. Le Prince seul avait trouvé la formule conciliatrice des deux opinions. Selon lui, Christophe partit d'Espagne, rasé comme un sociétaire de la divine Comédie-Française, et les soucis de la traversée, soucis qui atteignirent, on le sait, les plus désagréables proportions, l'empêchèrent évidemment de songer aux douceurs d'une barbe entourée de soins.

Rasé moralement par ses matelots, brutes révol-ées, Colomb n'osa peut-être pas confier sa gorge entatrice à l'acier d'un subalterne. L'illustre Bain, – fondateur de l'ordre du même nom, — n'avait as encore inventé le rasoir mécanique. Force fut u grand homme de laisser croître sa barbe, et, uand il mit le pied sur la terre américaine, il tait hirsute comme un sapeur, — un sapeur de énie, eût dit Willy.

Le Colomb de cette pantomime n'eut pas dans ne soirée le temps nécessaire à cette croissance ui explique tout, et d'un bout à l'autre, son menon resta bleu. Nous le vîmes successivement cauer avec animation au supérieur de la Rabida, rave religieux qui flairait dans ce Nouveau-Monde ne excellente affaire pour l'Inquisition. Puis on résenta le navigateur au roi et à la reine d'Espane. Sur les instances de Colomb et de ses amis, s y allèrent de quelques caravelles, flairant un pin phénoménal et considérant « in petto » le avigateur comme un songe-creux, un esprit himérique et légèrement détraqué. Quoi qu'il en it, porteur de l'ordre, scellé et dûment paraphé, otre héros s'en fut vers les coulisses, tandis que cortège se retirait lentement et majestueuseent, comme il convient à une suite royale. Sur ut cela, avait plu les mesures d'une musique telment, pauvre, que j'en eus pitié. En consultant

le programme, le pourquoi de cette indigence me fut expliqué: le chef d'orchestre, auteur de ces motifs horriblement maigres, était un italien. Il signor Monticelli — je crois.

A ce moment, la toile se roula brusquement, laissant apparaître la caravelle assez bien enlevée sur le fond panoramique de l'océan. Sur le pont de la *Santa-Maria* des choristes mâchonnaient on ne sait quel hymne à la nuit étoilée. Enfin une recrudescence de lumière électrique annonça le lever du jour; la caravelle disparut à son tour et la rive du Nouveau-Monde devint visible. Une douzaine de pauvres diables en maillots miséreux de couleur chocolat (pourquoi?) vinrent au-devant de celui qui leur apportait cette civilisation bienfaisante qui les devait croquer jusqu'au dernier. Ils ne s'écrièrent pas comme dans la légende américaine: « nous voilà enfin découverts », mais ils témoignèrent d'intentions gentilles au monsieur rasé, lequel dédaigneusement les envoya paître et planta bien vite un drapeau. Sur cet étendard on eût pu écrire la mise à l'encan, l'envahissement de ces pays vierges, toutes les horreurs de la conquête.

Ensuite, à genoux, dans un beau geste de l'épée, Colomb et les siens remercièrent Dieu, tandis que trémulait et filait comme du macaroni un motif pleurard du capelloneister...

Le retour et le triomphe de Colomb remplirent la fin de cette pantomime et constituèrent avec force chœurs, ballets, pas divers, danses variées, défilé de cavalerie, fanfares, etc., etc., l'apothéose de cette vaste machine. On ne nous fit pas voir le grand homme malheureux et chargé de chaînes en récompense de ses prodigieux services. D'ailleurs en quoi le spectacle de cette grande infortune eût-il pu les intéresser. C'est à chacun de se débrouil-

ler. Tant pis pour celui qui tombe ! all right ! — Go head !

Cette pantomime terminée, chacun s'en fut aux écuries admirer la magnifique ménagerie qui, le matin, avait défilé par les rues de Boston. Là, s'exhibaient, outre les magnifiques fauves déjà entrevus, une série d'animaux-phénomènes vraiment surprenante.

On pouvait y admirer un cheval le plus grand in the World — en effet — mesurant trois mètres du sabot au garot, et à côté de lui le plus petit des poneys, une liliputienne monture de poupée. Il y avait aussi un bœuf sans poil, un veau à cinq pattes, un cochon à cornes, un mouton qui avait l'air d'un manchon et qu'on ne distinguait plus dans l'épaisseur de sa laine, un canard à trois becs comme celui de Jonas, un chien danois de la taille d'un gros âne et un âne de la grosseur d'un caniche. Enfin tous les phénomènes imaginables, toutes les capricieuses fantaisies que s'offre parfois dame nature en des accès d'incompréhensible fumisterie s'étalaient aux regards enchantés des yankees. Nulle part comme chez l'oncle Sam on n'aime les monstruosités physiques !

Nous quittâmes le Barnum's circus comme onze heures sonnaient, et nous regagnâmes l'hôtel Vendôme tranquillement, à pied, sous le ciel où pleuvaient des étoiles filantes, devisant des merveilles tant annoncées, tant prônées, de ce cirque où, vu le humbog américain, chacun de nous s'était imaginé qu'il allait contempler des choses uniques et mirobolantes. — Boston dormait sous les pâles rayons des lampes électriques, et, vues ainsi, les grandes rues qui nous ramenaient à Commonwealth avaient l'air d'un décor de théâtre décor élégant et soigné, et le bruit de nos pas ré-

sonnait dans le silence des trottoirs déserts comme ceux des justiciers dans les mélodrames. L'architecture à tendance grecque de ces quartiers neufs leur donne positivement, quand la vie du jour a cessé de les animer, de faux airs de toile de fond. On y pourrait jouer la tragédie. D'ailleurs Boston ne s'intitule-t-elle pas l'Athènes américaine?

Le lendemain, le Prince, escorté du Docteur, se rendit à la célèbre Université Harvard. Il en revint très frappé de ce qu'il avait vu. Les Américains ont une façon de comprendre la vie d'étudiant et la vie de collège de la façon la plus large, et disons-le, la plus intelligente.

Chaque pensionnaire a sa chambre, dans ce somptueux établissement dont le revenu se chiffre par une trentaine de millions, ce qui, on le voit, représente un assez joli capital. En dehors des cours, les études ne sont pas réglées au tambour, et quant aux repas, ils se font à la mode américaine, c'est-à-dire à n'importe quelle heure du jour. La table est toujours servie. La seule différence qui marque les diversités de fortune parmi les élèves, c'est le plus ou moins d'élégance des chambres. Certains, fils de milliardaires, y ont un appartement complet. Reste à savoir si ces mœurs s'adapteraient au caractère français?

Ce fut le mardi soir que, pour la dernière fois, nous prîmes place dans un luxueux wagon américain, seul point où réellement le Yankee puisse se vanter de n'avoir point de rival. La station toute neuve de l'Old-Colony-railway reposait sous les rayons adoucis des grandes lampes. Désertes, ses somptueuses salles d'attentes, désertes, ses lady's rooms et ses raiting-rooms. Le train que nous devions prendre était le seul qui partit à ces heures avancées. C'était un convoi de Wagners-cars for

luxueux et divisés en une série de petits sleepings, véritables chambres à deux lits superposés. Le docteur et moi nous nous installâmes l'un au-dessus de l'autre, je refis pour la dernière fois cette petite couchette toujours aussi mal bordée par les nègres. J'enlevai les deux petits draps, dont je fis un portefeuille selon les sains principes puisés au régiment. Je roulai soigneusement la couverture, je la recouvris de mon chaud macfarlane doublé de flanelle, et ayant fortement étagé les deux oreillers minuscules, à l'aide de mon sac de voyage, je m'introduisis dans ce fourreau bien abrité des courants d'air. J'étais, faut-il le dire, légèrement ému en songeant que de longtemps peut-être je n'allais plus vous revoir, petite birth, à laquelle je commençais à m'habituer. Je jetais un dernier regard sur le filet où mes vêtements s'empilaient, sur le crochet où oscillait ma montre, sur la planchette où reposait ma cravate et mes quelques bijoux, valeurs inoffensives! J'avais fini réellement par trouver la façon la meilleure de s'installer dans ces couchettes : j'étais devenu sous ce rapport ce que mon ami Courteline eût appelé un troupier « sondeur ». J'avais un « truc » pour fermer hermétiquement mon rideau, un « truc » pour éteindre la lampe du couloir, dont la lumière aveuglante me poursuivait, un « truc » pour m'habiller, un autre pour me déshabiller. Quant à mon lit, tel je le faisais le soir, tel au lendemain je le retrouvais, en dépit de la trépidation violente du railroad. Je me réveillais comme je m'étais couché sans qu'un de mes draps eût bougé. Voilà, ami Courteline, un des bienfaits des tribulations et des petites misères de l'escadron, c'est de vous rendre « débrouillard » et de vous habituer à n'être jamais embarrassé par les mille et une épingles de

l'existence. Lidoire et Biscotte, dans un Pulmann, sauront toujours se tirer d'affaire.

Le docteur, au-dessous de moi, s'était déjà endormi quand se produisit la secousse du départ. Le train prit rapidement son allure moyenne de 60 à 88 kilomètres à l'heure et je regardai, non sans inquiétude, les magnifiques glaces à biseau qui décoraient le mur triangulaire que formait devant nos lits la porte et les deux cloisons de notre sleeping-room ! En cas d'accident, ces luxueux miroirs se fussent transformés en quelque chose d'atroce, et je songeai à Régulus !

Fort heureusement la catastrophe ne se produisit pas. Cette ligne d'Old-Colony est merveilleusement tenue, toujours à deux ou à trois voies, desservie par un block-système parfait et bordée sur tout son parcours de barrières à rendre jalouse la ligne du Champ-de-Mars au Point-du-Jour. D'ailleurs notre express était le seul qui sillonnât la route ferrée à ces heures nocturnes. De vives lumières filtrant à travers les aérifères du plafond m'apprenaient par le procédé violent du réveil que nous traversions de grandes gares : Providence, Kingston, New-London...

A quatre heures, le petit jour pointait. Je me levai et, après une douche copieuse sur ma tête ensommeillée, je m'en fus sur la plate-forme du car. Dans l'air vif une brise bien reconnaissable soufflait. Nous étions effectivement tout proche de l'Océan. Seuls, de grands et beaux arbres, sous le feuillage desquels une ombre de nuit rampait encore, cachaient l'horizon. Le railway secouait au passage des branchages couverts de feuilles d'un vert tendre. Le printemps, si tardif en cette année de grâce 1893, — pour le Nouveau-Monde du moins, — éclatait enfin, et les rameaux agi-

tés par le vent de notre course balançaient dans l'air, comme autant d'encensoirs, de pénétrantes effluves. Enfin l'Océan parut, limitant l'horizon de sa ligne infinie, d'un bleu d'acier. Des nuages matineux roses et blancs tamisaient, au-dessus de son étendue, les premiers feux de l'aurore, et des bataillons d'oiseaux de mer planaient au-dessus des falaises. Presque en même temps, une grande ville, encore plongée dans l'oubli des business et dont les vastes rues dormantes se prolongeaient à perte de vue, sans un passant, sans un car, parut, ceignant une anse toute pleine de bateaux. C'était New-Haven. Le rail-road ne s'arrêtait pas, et il traversa en grondant la gare déserte de ce port important du Connecticut.

La campagne, à mesure que nous nous rapprochions de New-York, nous causait une impression toute différente de celle que nous avions ressentie à notre arrivée. Eh quoi! c'était là cette New-York, entourée d'une ceinture pelée de parks tristes et mal entretenus, de cottages peu engageants!... La végétation avait transformé toute cette région comme une baguette de fée, et c'était maintenant un merveilleux pays, tout resplendissant de verdures et de fleurs, gai de toute la joie du printemps! Jamais contraste ne fut si frappant. New-York et ses environs perdent évidemment cent pour cent, je parle yankee, — à être vus en hiver.

Une demi-heure de marche précipitée entre deux remblais de pierre, véritable tour de force d'ingénieur: des tunnels saccadés, des ponts passant sur d'autres ponts, des docks, des abris où s'entrevoyaient des wagons en nombre formidable; cette old colony Line a dû savoir le prix de revient de ces travaux gigantesques dans ce pays où le prix de la main d'œuvre atteint des proportions

invraisemblables ! Enfin, nous voici revenus dans la première ville de l'Union. Nous prenons congé de ces superbes cars des lignes américaines, nous jetons un regard d'adieu sur les couchettes en désordre, et nous voici — la gare spacieuse et d'un modernisme élégant enfin traversée — sur le trottoir d'une belle avenue semée de petits squares et qui va nous conduire presque directement à Madison. New-York dort encore, bien qu'il soit à peu près six heures, mais on est beaucoup moins matinal ici qu'en Europe, et nul travailleur ne s'astreindrait à se lever comme chez nous, vers quatre ou cinq heures du matin. Le docteur, qui a au fond un vieux faible pour la ville où fleurit le Herald, chantonne :

Amis, la matinée est belle !

En effet, rien d'étrange comme l'aspect de ces grandes artères rectilignes que balayent de loin en loin quelques cantonniers nègres, lesquels se contentent de changer la poussière de place dans un mouvement de balai peu convaincu. O Paris, gai séjour, ne confie jamais les excellents « pinceaux » de ta municipalité à des hommes de couleur ! Les trottoirs sont vides et toutes les boutiques encore hermétiquement closes. Nous débouchons en face d'Hoffman-House, dont quelques « porters » gardent en somnolant l'entrée.

Nous revoyons avec plaisir cette place de Madison, mais combien changée, transformée en un véritable bouquet d'arbres verts et d'épais gazons, tandis qu'à notre arrivée, c'est à peine si l'on eût soupçonné là la présence d'un square ! En haut de l'immeuble qui forme le coude de la cinquième avenue de Broadway, les lettres immenses des ADMIRAL CIGARETTES font chatoyer leur do-

rure aux reflets du soleil levant. Sur toutes les façades monumentales du vaste carrefour, sur les fenêtres et sur les balcons de l'Hoffmann, du Fift-avenue-Hôtel, de Delmonico, les teintes rosées du jour naissant mettent une douce lumière qui nous égaye le cœur. Il nous semble retrouver des pénates longtemps quittées ! Un peu plus nous chanterions en chœur « home sweet home ». Au loin, sur le fond des rues transversales, la ligne métallique des élevateds met une barre. Et nos yeux aiment à se retrouver parmi ces choses déjà vues, presque familières. Voici les premiers trains du manhattan-elevated-railway qui passent dans des blancheurs de fumée par-dessus les chaussées sillonnées seulement de lourdes voitures de glace allant jeter au seuil des portes leurs cubes fondants de cristal ; ces blocs transparents, dont l'eau vite dégelée coule en petites rigoles vers la bordure des trottoirs, attendent le bon vouloir des bonnes, paisiblement déposés dans la poussière et les ordures. Quelques policemen se dandinent, l'œil au guet, devant les hautes portes des buildings, vigilants gardiens des Banks et des Commercial-house. Enfin, vers Broadway pointent les premières phalanges de cette masse d'employés, de ce million de travailleurs que commencent à jeter sur le pavé de New-York les ferrys du New-Jersey et de Brooklyn. Nous gagnons nos chambres, où bientôt, plongés dans les douceurs réparatrices du bain, nous récapitulons les phases de notre voyage et nous calculons le peu de temps qu'il nous reste à passer sur la terre de l'Union.

Dès midi, tandis qu'une délégation d'officiers américains venait prier le Prince à une revue et à une visite des forts de la grande rade New-Yor-

kaise, je « tirai les plans » que je jugeai les meilleurs pour utiliser les heures dont je pouvais encore disposer jusqu'au départ de la *Champagne*. Avant tout je voulais revoir le pont de Brooklyn, et aussitôt le repas terminé, le docteur s'étant mis fort obligeamment à ma disposition, nous gagnâmes bras dessus bras dessous les quais de l'Hudson et de l'Ister River.

La chaleur était accablante et nous dûmes, à plusieurs reprises, avaler quelques lemon's soda pour nous dessécher la gorge. Tout le long des quais la plus grande activité régnait cependant. Un monde de débardeurs allait et venait des vaisseaux aux grandes voitures carrées où s'empilaient les marchandises les plus diverses. Nous visitâmes en passant un des steamers de cette fameuse ligne Cunard et qui s'appelait, je crois, l'*Aurelia*. C'était un bâtiment gigantesque à coup sûr, mais auquel j'aurais préféré le dernier voilier de commerce à condition qu'il fût aménagé à la française. Nos steamers de la Compagnie transatlantique peuvent marcher tranquilles. Si leur vitesse est dépassée, leur confort, leur propreté, leur service admirablement fait, leur assurent une supériorité énorme sur leurs rivaux. Le nombre beaucoup plus restreint de leurs passagers est en outre une garantie des soins qu'on y peut trouver. Ces immenses machines sont des casernes flottantes. Les nôtres sont de véritables « casinos », des « salons » d'un ton et d'un goût parfaits.

Ce fut l'œil las de contempler tout le long des piers cette flotte marchande, aussi difficile à compter que les sables de la mer, pour employer l'expression biblique, et clignotant aux miroitements de l'eau, que nous arrivâmes au pied d

grand pont suspendu. Nous primes place sur un ferry qui nous transporta dans Brooklyn. Nous gagnâmes ensuite par des rues montantes et bien cruellement pavées le seuil du Suspension-bridge. Là je restai confondu devant la longueur de l'œuvre et la hardiesse de sa trajectoire au milieu des airs, bien au-dessus des plus hauts buildings. Ce pont est nécessairement « the largest in the world ». Il s'élève, chacun le sait, à 135 pieds au-dessus du niveau de l'Ister et il a 5.989 pieds de long. J'ajoute bien vite qu'il a coûté 15.000.000 dollars, soit 75 millions de francs. J'aurais peur, en oubliant d'en dire le prix, de m'attirer de gros ennuis avec les neveux de l'Uncle Sam!

C'est du milieu du pont que l'impression est réellement saisissante. Aucun vertige, tant ce pont est large et solidement maintenu par des cables gros comme des troncs d'arbres. Penchés sur le parapet nous embrassions d'un coup d'œil la fantastique enjambée. Au-dessous de nous, rapetissés à des proportions infinitésimales, des ferry de tous genres, de toutes tailles, de toutes formes couraient sur le vert sombre de l'Ister. Nous en vîmes passer couverts de trains sous pression, prêts à se raccorder à quelque ligne du Sud. Un vapeur énorme, colossal, véritable grand hôtel, naviguant, fila droit vers l'Est, tout fier de sa sextuple rangée de cabines, ouvrant leurs coquettes fenêtres sur la mer. Sa coque toute blanche ruisselait de dorures. Cet édifice somptueux desservait, paraît-il, Providence et les stations intermédiaires de la côte nord. Enfin le panorama de New-York city, vu de cette hauteur, était prodigieux. Cette ville me parut aussi vaste que Londres et notre regard s'y perdait à chercher les divers monu-

ments qui, d'habitude, nous servaient de point de repère. Des hachures régulières nous indiquaient le tracé des rues, et d'autres, un peu moins droites, le dessin des avenues. Ce qui surnageait dans cet océan de constructions était facile à reconnaitre, car New-York, comme toutes les villes américaines et moins que les autres peut-être, possède bien peu de monuments. Nous aperçûmes le Post-office, la tour du World, la tour de Madison et son colossal « building » que surmonte une espèce de casino avec jardins suspendus, la Court très proche, quelques church, plusieurs immeubles à douze ou quinze « floors » aux alentours de la cinquième avenue... et ce fut tout, le reste se noyait dans une mêlée confuse de maisons, hautes, basses, belles, laides, un capharnaüm de bâtisses sans intérêt.

Mais la hardiesse et les proportions de ce pont suspendu nous fournissaient d'inépuisables et admiratifs colloques. Sous nos pieds roulaient des trains tirés par un cable, à droite et à gauche, un peu en contrebas, les deux allées réservées aux voitures se remplissaient d'un mouvement contin de cabs, de tombereaux, d'omnibus, de tous les véhicules commerciaux en usage aux Etats-Uni Et tout cela vivait, vibrait, roulait, bruissait dan les airs, au-dessus du fleuve et de la ville, formi dables, l'un et l'autre! L'impression est des plu saisissantes surtout quand l'air est pur et qu'o peut, comme nous le pouvions ce jour-là, embra ser jusqu'aux derniers détails de l'incroyable pa norama dominé par le « Brooklyn bridge ». On la sensation de quelque chose de fantastique, d'e frayant, et l'on se pince involontairement pour bie se persuader que cela existe et qu'on n'est pas

jouet d'un rêve, d'une hallucination causée par la lecture d'une page d'Edgard Poë ou de Villiers de l'Isle Adam.

J'employai mes dernières journées à parcourir es rues de New-York, continuelle et triomphale pothéose du dieu Business. Broadway, vraiment, st une de ces rues jamais ennuyeuses, aux aspects oujours changeants et toujours nouveaux, comme notre Paris en offre beaucoup (et non pas une ou deux) aux yeux de l'observateur et du paysagiste.

La file de ses magasins, surtout aux environs l'Union et de Madison-Squares, est pleine d'in-érêt pour le flâneur et l'observateur. Une bou-ique de glacier m'amusa par l'allure affairée, nécanique allais-je dire, des gens qui y péné-raient afin de s'y livrer, par cet après-midi cani-ulaire, aux douceurs d'une pinapple-ice-cream u d'une salsaprella-soda-ice-water. De jeunes emmes en toilettes claires et tentatrices sortant e chez le bon faiseur, des gentlemen, la pensée illeurs, des chiffres dansant devant leurs yeux de usinessmen, entraient là d'un pas rapide. Tous es gens étaient étrangers les uns aux autres. En rance, on se privera plutôt des plaisirs du bock il faut l'absorber tout seul, « faire suisse », comme sent les troupiers. Ici, rien de tel. La yung-lady égante, le commis couvert de bijoux de Broad-ay ou de la cinquième avenue franchissent ce uil de pâtissier comme celui d'une banque. Ils ennent à la caisse, moyennant dix cents, un chet de métal qu'ils tendent à l'une des em-oyées. Aussitôt, sans un mot, on leur emplit, à ide des palettes de ruolz, un verre de leur crème vorite. Ils et elles attaquent ce rafraîchissement ns un coup d'œil sur le voisin, l'absorbent avec

rapidité, et, posant le verre vide devant eux, s'en vont en quelque sorte sans « y être », d'un pas automatique. Ce n'est point un plaisir qu'ils viennent de prendre, c'est une fonction qu'ils se sont hâtés d'accomplir, la fonction qui consiste à se fourrer quelque chose de frais dans l'œsophage quand il fait trente degrés à l'ombre. Oh! chers cafés parisiens, je ne suis pas un de vos « piliers », oh non! mais un quart d'heure de flânerie heureuse, de rêverie désœuvrée à vos terrasses, échangeant de ci de là avec l'ami qui vous accompagne quelque « mot » sur le monsieur qui passe ou la dame qui promène son dernier costume... Oui, ce simple quart d'heure, qui peut se vanter de l'avoir passé en Amérique? New-York est la seule ville de l'Union qui possède deux terrasses, un café français et une brasserie viennoise... et l'on n'y voit jamais personne!

Mais pour se rendre compte de la ferveur et de l'inlassable activité qu'apporte au culte du dieu Business cette population américaine, il faut suivre un de ces « elevateds » aux heures où s'y concentre d'une façon prodigieuse la vie newyorkaise, aux deux instants de la journée qui marquent la reprise et la cessation des affaires. Un matin, je m'en fus seul prendre, à deux pas d'Hoffmann-House, le viaduc de la Twenty-sixts. Je marchais d'un pas normal, coudoyé, bousculé, dépassé, tout le long de la rue qui me conduisait à la station, par une foule de jeunes gens, de gentlemen, le bas du pantalon retroussé, le collet relevé à cause de l'air un peu vif et de quelques gouttes de pluie, qui, par intervalle, tombaient... Une armée de commis, de teneurs de livres, de garçons de recettes, de courtiers... d'employés de

toutes sortes, noircissait les trottoirs, s'engouffrait finalement en rangs serrés, dans la cage du roide escalier de l'embarcadère. Je suivis le mouvement et je me trouvai presque porté sur le trottoir de la gare, dont la voie formait comme une seconde chaussée, mais déserte celle-là, parcourue seulement par les trains, et suivant, à la hauteur d'un troisième étage, les divers contours de l'Avenue. Très étrange ce second plancher, sous lequel on entend gronder la rue, ses voitures, ses tramways, ses crieurs de journaux et ses bicyclistes.

En sortant du vacarme des artères new-yorkaises, les plus bruyantes peut-être du monde entier, ce brusque changement de décor nous déconcerte. On se demande avec stupeur d'où sort et où va ce railroad entre ciel et terre. Elevated, que me veux-tu ? Mais voici que sur la droite un point noir grossit, s'avance dans un rythme de souffles rauques. C'est un train. Il court à la hauteur des barres d'appui, frôlant les corniches et les fenêtres en saillie des maisons. Un peu plus il roulerait à travers les appartements. Il entre enfin en gare. Ses roues font sur les traverses de bois, un bruit sourd, et brusquement d'un bout à l'autre l' « Airbrake » fonctionne. Comme un cheval qu'un puissant écuyer arrête sur ses jarrets, le convoi tout entier stoppe avec un grincement épouvantable de freins. C'est une suite de longs wagons que traîne une toute petite machine, presque du modèle Decauville. Chaque car n'est pas seulement complet, il est bondé, surchargé. Les voyageurs y sont encaqués dans les plus invraisemblables postures. Des familles pendent comme des grappes aux courroies de la main courante. Entre les banquettes ce sont des agglomérations

insensées d'individus. Sur les plates-formes, où cinq personnes tiendraient à peine, vingt individus pressés, serrés, comprimés, s'étouflent... C'est là dedans qu'on nous convie à prendre place, amère dérision. Le mot impossible n'est pas français, mais l'expression « complet » n'est pas américaine. Je m'en aperçois, car, malgré l'effroyable cargaison humaine qui déborde des portières, mes compagnons d'attente ne balancent pas, et tandis que, flâneur, je regarde stupéfié ce spectacle, tous plongent tête baissée, chargent éperdument en plein cœur des carrés impénétrables qui defendent l'entrée des voitures. Les employés sont parvenus, par je ne sais quel prodige, à ouvrir les barrières de fer qui ceignent les plates-formes, et chacun s'intercale, se glisse... Un léger remous s'opère dans la foule, quelques malheureux roulent, en guise de muette protestation, des yeux furibonds. Mais qu'importe!... et, sur un coup de cloche, l'elevated repart d'une secousse brutale qui jette les uns sur les autres tous ces hommes fort insuffisamment calés. C'est là que la verve d'Ibels, ce petit-fils de Daumier, eût trouvé matière à s'exercer et que son crayon eût pu, dans la synthèse de ses souples traits, rendre ce tableau multiple, ce grouillement où les têtes se touchaient, se dominaient, se multipliaient, se heurtaient, et où, décapités par le bas des glaces, une file de crânes bien curieux s'alignaient, formant comme un extraordinaire et richissime massacre!

Cependant j'étais resté sur le quai, seul avec mon déshonneur et rongeant mon humiliation. J'étais un vivant exemple de l'espèce d'abâtardissement qu'engendre en nos esprits l'habitude des numéros d'omnibus: le un! le deux!... vous n'avez

pas de correspondance?... Mais j'étais résolu à ne pas me laisser, au prochain train, devancer par mes co-attendants. Je n'eus pas longtemps à patienter. A peine l'elevated que j'avais si remarquablement raté s'évanouissait-il au prochain tournant qu'un autre entra en gare. Celui-là m'eût paru plus bondé encore, si la chose eût été possible ! lais je n'hésitai pas. Après une courte invocation Saint Aurélien Scholl, patron des journalistes, je iquai, moi aussi, une tête dans cet agglomérat ui avait presque la dureté du granit. Après avoir bondi une ou deux fois contre l'impénétrabilité e cette foule bottelée par les balustrades, dont la ésistance est pour moi une stupeur, je parvins nfin à introduire ma main droite entre l'abdomen 'un énorme yankee qui lisait une petite « review » t la gibbosité d'un triste bossu à demi mulâtre ui disparaissait entre les feuilles drapiformes du erald. Il n'en fallait pas plus, je suivis ma dextre , par je ne sais quel prodige, je finis par m'enstrer, inébranlable (oh combien !) entre ces deux rsonnages. Je sais bien que dans les boites de r blanc, les sardines résolvent un problème non oins compliqué, mais elles n'y viennent pas utes seules. Ce serait trop beau. Ce que j'avais it restait donc tout à l'honneur de l'espèce huaine. J'affirmais notre supériorité sur le hareng ur.

Mais cette brusque façon de s'insinuer dans un agulat yankee n'avait pas été sans peine. Pour es voisins d'abord. J'avais écrasé consciencieusent un assez joli nombre de pieds américains rgest in the world !) et je ne pouvais me mouer qu'en risquant de pocher les yeux de la plut de mes voisins. Il y eut bien quelques gro-

gnements, je crois même quelques jurons, mais quand l'elevated repartit, chacun s'était replongé dans ses papers et je pus profiter de la malléabilité engendrée par la trépidation du rail road pour atteindre le coin de la plate-forme d'où je dominais également le panorama de la voie et, à travers la vitre, l'intérieur du wagon.

Bien curieux cet intérieur, où sur trois cents voyageurs je n'en découvris qu'un seul occupé à dévisager ses compagnons de route (c'était moi). Pas un homme qui ne fût plongé dans la lecture des « papers ». J'apercevais, émergeant de temps à autre d'une tribune ou d'un World, une physionomie impassible et propre, un col blanc et une cravate de couleur voyante. Quelques jeunes ladies avaient tiré de leurs ridicules des brochures dans lesquelles elles paraissaient s'absorber, ce qui était une fumisterie de haut goût, car elles regardaient beaucoup plus leurs voisins que leur livre, mais c'était fait avec tant d'habileté !...

Mais ce qui m'émut un tantinet ce fut la brusque division du viaduc de l'elevated en deux voies latérales, au lieu d'une double voie centrale. Jusque là ce train épouvantablement chargé courait sur deux traverses, que soutenaient de temps à autre (quand cela leur disait) deux colonnettes de fonte. Soudain je m'aperçus que le rail road n'était plus supporté que par une série de légers, très légers poteaux métalliques, affectant la forme de potences. Comment cet unique point d'appui tolérait-il ces poids énormes? Mystère et habileté des constructeurs New-Yorkais. De temps à autre d'ailleurs un elevated pique une tête vers la chaussée inférieure. Mais cela est encore assez rare, et d'ailleurs personne n'y fait attention. N'en parlez pas si vo

craignez de passer pour un radoteur atteint de pusillanime cacochymie.

Ce trajet paradoxal au ras des logements dura vingt minutes. Ce que je vis défiler de chambres encore en désordre où se démenaient les chamber-maid, de bureaux où évoluait un monde de travailleurs, de « clubs » où déjà étendus sur leurs rocking-chairs des gentlemen fumaient et de temps à autre quittaient de l'œil leurs journaux pour projeter vers leurs crachoirs de gracieuses courbes de salive jaune !... Je ne saurais en donner même une idée approximative. Cette ville n'en finit pas et quand on songe qu'elle a un appendice qui s'appelle Brooklyn ! on reste stupide positivement.

Vers la Batterie, le faisceau compact des voyageurs se désagrégea, puis ce fut enfin une déroute, une fuite formidables, les cars se vidèrent éperdument. Je suivis le mouvement et je quittai le convoi, lequel d'ailleurs n'allait pas plus loin. Par les escaliers de fonte, ce fut un effondrement, un torrent humain dévala, engloutit les rampes, emplit la gare tout entière d'un tremblement et finalement s'épandit par les rues en nappes débordantes. L'endroit où j'étais descendu était proche de la « Court » et des bâtiments du World que domine orgueilleusement sa tour de soixante-quinze mètres. C'était l'extrémité même de Broadway. Là venaient aboutir, non-seulement les elevateds mais tous les moyens de transport ; des ferrys amenaient vers ce centre des « business » des bataillons serrés du New-Jersey ou de Long-Island, des douzaines et des douzaines de tramways jetaient sur le pavé de longues théories d'employés. Et ce n'était pas, comme chez nous, la descente

matinale des faubourgs qui s'opère dans un désordre pittoresque. Tous ces gens semblaient prendre la file d'on ne sait quel cortège très pressé. Ils suivaient le même trottoir, du même pas rapide et indifférent, et si prodigieusement indifférent que je compris soudain le sens caché de l'Homme des foules, ce conte étrange de l'étrange Poë! Tous ces gens traversaient aux mêmes corners, obliquaient aux mêmes tournants, se rangeaient avec un ensemble parfait quand la voie se rétrécissait et finalement s'engouffraient par petits paquets dans la haute porte de quelque building, banque, maison de commerce, office industriel ou grand magasin... Pour moi je pénétrai hardiment dans le building du World où, lorsque je déclinai ma qualité de confrère, la plus aimable et la plus cordiale réception me fut faite. Je fus conduit au haut de la fameuse « Tower ». De là-haut vraiment le spectacle était admirable!

Je ne sais pourquoi, mais le spectacle de New-York, vu du pont de Brooklyn ou de la tour de World, évoquait en mon esprit le souvenir de Carthage. Je suis né trop tard pour taper sur le ventre d'Annibal, mais enfin les classiques latins et l'imagination de Flaubert nous ont conservé quelque chose de cette étrange cité. Là aussi le commerce était roi; ici, il est Dieu. Ces deux énormes bras de mer, — plutôt que fleuves, — qui enserrent la ville et sur lesquels court un monde papillottant de steamers, ce sont les business qui les couvrent de ce mouvement intense. Dans le fourmillement des maisons, ainsi vues d'en haut, quels sont les monuments qui frappent le regard : Des églises? des temples? des palais? des musées? Peu ou point. Ce sont des buildings où tra-

; un dé-
mb'aient
es pressé.
as rapide
ndifférent
l'Homme
nge Poë!
corners,
ange ient
se rétré-
petits pa-
building,
lustrie! ou
hardiment
je déclinai
et la plus
conduit au
t vraiment

e de New-
la tour de
uvenir de
per sur le
ques latins
t conservé
Là aussi le
Ces deux
ves, — qui
un monde
isiness qui
e. Dans le
d'en haut,
le regard :
des mu-
gs où tra-

aillent, pour la plus haute gloire du Dollar-God, les milliers de Yankees. Ne cherchez pas ces élé-gances inutiles ni des quais comme ceux de West-minster, ni des places comme celle de la Concorde, i des temples comme le Panthéon, ni des rues omme Piccadilly ou la rue de Rivoli... Tout ici st sacrifié aux besoins du commerce, et ce que l'œil américain trouve de meileur à contempler, 'est assurément l'aspect d'un ferry chargé jusqu'à a flottaison de passagers et de marchandises ou elui qu'offrent à certaines heures ces interminables t rigides streets envahies par le flot compact des availleurs... Mais, abstraction faite de ces vieux entiments d'Européens habitués aux manifesta-ons artistiques et ne comprenant guère une ille importante sans un cortège de monuments de somptueuses « piazzas », la vaste reine de Hudson cause à nos esprits assurément plus élicats une impression étrange, où, — j'ai honte e le dire, mais c'est bien cela, — se mélange un u de terreur et de mystérieuse crainte. C'est effet que devait produire la rivale de Rome. Que t à nos âmes latines le mot business? Rien ou u de chose. Eh bien! rien qu'à prononcer ces llabes sifflantes, l'œil du New-Yorkais s'illu-ine, rayonne. On sent que c'est la divinité secrète terrible qu'adorent tous ces gens, Le reste n'est l'hypocrisie. La formule, *enrichissez-vous*, qui votre loi suprême, ô protestants américains, st-elle pas formellement opposée au plus blime esprit de l'Evangile: « Pourquoi amasser des trésors que rongeront les vers et la rouille. Vous pouvez acquérir des richesses autrement écieuses et inestimables... Faites des bonnes vres... Nul ne peut servir deux maîtres... Dieu

et l'argent. » Aussi nos bons Yankees servent-ils avant tout ...l'argent. Dieu, c'est pour le dimanche, parce que ce jour-là les boutiques sont fermées. On lui décoche quelques chants gutturaux, on écoute un prêche resasseur et monocorde en songeant au cours des cotons ou à celui des blés ! — Dame ! « Business is Business. »

Ainsi, autrefois le Baal mystique et impitoyable des Phéniciens et des Puniques n'était guère autre chose que la sauvage personnification du dieu Commerce ; à la place du gracieux Mercure aux pieds ailés, des temples monstrueux recélaient on ne sait quel culte, où coulait le sang des hommes, et les marchands carthaginois se sentaient pénétrés de respectueuse terreur devant cette divinité invisible aux yeux du profane. Ils n'eussent pas entrepris un voyage, une vente un peu sérieuse, sans invoquer le Dieu. Aujourd'hui et toutes proportions gardées, l'Américain n'abandonne jamais, fût-ce une seconde, en tous le lieux et à toute heure, la prédominante idée de affaires... Jamais ils ne se livrent, jamais ils ne s dégagent de cette arrière-pensée qu'on sent tou jours présente derrière leurs moindres paroles Et pour un Européen, pour un Latin surtout, o finit par éprouver devant cette espèce de réserv mercantile un sentiment peu bienveillant. Tou les Français que j'ai vus aux Etats-Unis pouvaien se diviser en deux classes : ceux peu nombreu qui s'étaient américanisés et qui admiraient to imperturbablement et ceux qui, au contrair nourrissaient contre ce peuple de commis, buto et indélicats sentant l'argent, une haine d'âm froissée, d'enthousiasme indignement tromp Le dollar n'a pas d'odeur au sens physiq

du proverbe, mais il en a une, et terrible, dont sont imprégnés tous les Yankees, depuis leur Président jusqu'au dernier commis de Broadway... Avares ? Non pas, moins que nous, peut-être, et pas si bêtes de se priver toute leur vie, comme nos petites gens de France, pour mourir sans avoir profité de leur fortune. Mais leur générosité est égoïste. C'est un faste de parvenus, de petits esprits, qui flairent dans toute amitié, non pas le plaisir de ce qu'au XVII[e] siècle on appelait un « commerce agréable » mais le plaisir du commerce, des relations utiles, ce qui n'est pas du tout la même chose. L'étiage où se mesure une amitié nouvelle, c'est la phrase classique : « Combien vaut-il ? » Je ne vois pas bien Alfred de Vigny ou Balzac, mettant en présence deux grands seigneurs dont la première question serait : « Combien valez-vous ? »

Où l'inévitable tristesse qu'engendrent ces préoccupations puissantes et constantes de l'argent à gagner se remarque beaucoup, c'est dans la manière dont s'amusent les neveux de l'oncle Sam. Ce peuple de calculateurs et de teneurs de livres ne sait pas se distraire. Il contemple, avec la gravité d'un auditeur de rote assistant à une remise de barette, les plus folles bouffonneries. Il aime pourtant le théâtre et le café-concert le « music hall », mais sa façon de parler, de sortir, de s'asseoir, d'avaler son coktail, de consulter son programme, d'allumer son cigare, est absolument mortuaire. La clientèle des concerts, n'est pas d'ailleurs, recrutée comme chez nous parmi la jeunesse dorée. Il est mal porté pour un jeune homme d'une certaine situation de paraître en ces endroits. Ceux-là n'ont pour se distraire que les

Recitals organisés dans des salons *ad hoc* où se jouent Haëndel, Bach, et Mendelssohnn, et auprès desquels nos concerts des salles Erard et Pleyel sont de joyeux rendez-vous. J'eus l'occasion d'aller dans la même journée à l'Impérial music hall et à un recital donné au Grand-Hôtel de X***. Le café-concert était tout à fait dans le goût anglais avec des séries de petites danseuses costumées en bébés kategreenway et dissimulant sous des mines polissonnes de gamins, un nombre respectable de campagnes. Cette prédilection de la race anglo-saxonne pour l'exhibition de la femme en « baby » marque un sentiment bien bas et bien répugnant. C'est profaner l'enfance avec tout ce qu'elle a de charme insoupçonné et ingénu que de faire se trémousser en d'indécentes postures une vieille garde chevronnée « chantant » dans l'ampleur d'un tablier d'écolière et sous l'ébouriffement d'une perruque de fillette... Je préfère voir, comme chez nous, une belle fille aux trois quarts dévêtue, comme Prelly ou Lender, que d'assister à ces ébats malpropres.

En revanche, le récital fut de haut goût, d'un cérémonieux effrayant. C'était l'après-midi, le cou engonsé dans la lourde cravate Charles X, à la mode alors, des redingotes à longues basques leur battant les talons, les cheveux plaqués en épaisseur sur le sinciput... de jeunes élégants se répandirent par la salle... des toilettes charmantes ne tardèrent pas à paraître. Alors ce fut un flirt discret, un papotage distingué dans toute la salle. Malgré tout, je ne sais quel rastaquouèrisme pesait sur tout ce monde. Le ton était monté à un diapason ridicule, l'élégance était outrée, la mode exagérée, et surtout ces façons maniérées, qui

ad hoc où se
delssohnn, et
salles Erard et
. J'eus l'occa-
e à l'Impérial
Grand-Hôtel
à fait dans le
tes danseuses
et dissimulant
ns, un nombre
rédilection de
n de la femme
en bas et bien
avec tout ce
ngénu que de
postures une
» dans l'am-
s l'ébouriffe-
prétère voir,
trois quarts
e d'assister à

goût, d'un
rès-midi, le
Charles X, à
ues basques
plaqués en
élégants se
charmantes
fut un flirt
ute la salle.
risme pesait
à un dia-
e, la mode
iérées, qui

m'avaient tant frappé à mon arrivée, se donnaient là libre carrière. C'était un assaut de minauderies, de petits piaulements entre les deux sexes. Où retrouver cela à Paris, dans les salons Sud-Américains qui avoisinent l'Arc-de-Triomphe, mais dans notre haute société française, de pareils pantins détonneraient par l'exagération même de leur « chic ». Le programme de ce récital fut intéressant en ce qu'il me permit d'applaudir un compatriote, lequel accomplissait ce miracle de chanter en anglais et d'y être divinement charmeur et gracieux. Cet artiste remarquable à tous égards s'accompagnait lui-même et composait de charmantes mélodies. Il s'appelait Gaston Wiallard.

Cependant à courir ainsi à travers New-York, l'heure du départ approchait.

Notre dernier trajet d'Hoffmann-House au pier de la compagnie transatlantique nous fut une curieuse réminiscence de nos premiers pas sur le sol américain et de nos primes impressions. Le samedi n'avait plus que deux heures à vivre et d'ailleurs le dimanche, aux Etats-Unis comme au Royaume-Uni, part de Saturday afternoon. A midi toutes affaires cessantes chacun reprend le chemin de son home où l'attendent les multiples félicités du repos dominical. Ce fut donc à travers des rues sans vie, des avenues désertes et entre deux alignements de maisons hermétiquement silencieuses, que nous gagnâmes les bords de l'Hudson. La joie du retour ne m'empêchait pourtant pas de sentir une vague tristesse à l'idée que ce monde nouveau, si lestement parcouru dans son immensité, ne serait bientôt plus pour nous qu'un souvenir. La sixth avenue que nous suivions était bien celle que nous la vîmes lorsque son immense lon-

gueur et la file parallèle de ses légers viaducs frappa pour la première fois nos regards. Pas une âme, à peine, à de rares corners, l'indécise silhouette d'un policeman. En revanche, au-dessus de nos têtes, de minute en minute, les trains de l'elevated railway passaient dans un vacarme de ferraille. Nous ne parlions guère, tous absorbés dans la même pensée et nous savourions en quelque sorte nos ultimes sensations, comme le violoniste qui joue pour la dernière fois un motif de Mendelssohn ou de Beethoven avant de déposer l'archet. La colossale cité dormait son lourd sommeil, en opposition si virulente avec l'éperdu mouvement du jour. New-York, d'ailleurs, n'est pas une ville de nuit. San Francisco, et surtout Chicago, sont les seules capitales de l'Union qui s'animent un peu à la manière parisienne, au moment de la fermeture des théâtres...

Cependant nous débouchâmes sur le quai. Un vaste trou noir, à peine semé dans l'opacité d'une nuit sans lune de quelques lampes électriques. Devant nous pourtant, la carapace arrondie du Hall des steamers français finit par se distinguer en raison même de l'énormité de sa masse sombre. Nous y pénétrons et bientôt, nos bagages à main déposés dans les cabines, nous nous retrouvons sur le pont de la *Champagne* pour y serrer la main au digne interprète qui nous regarde partir sans déguiser son émotion.

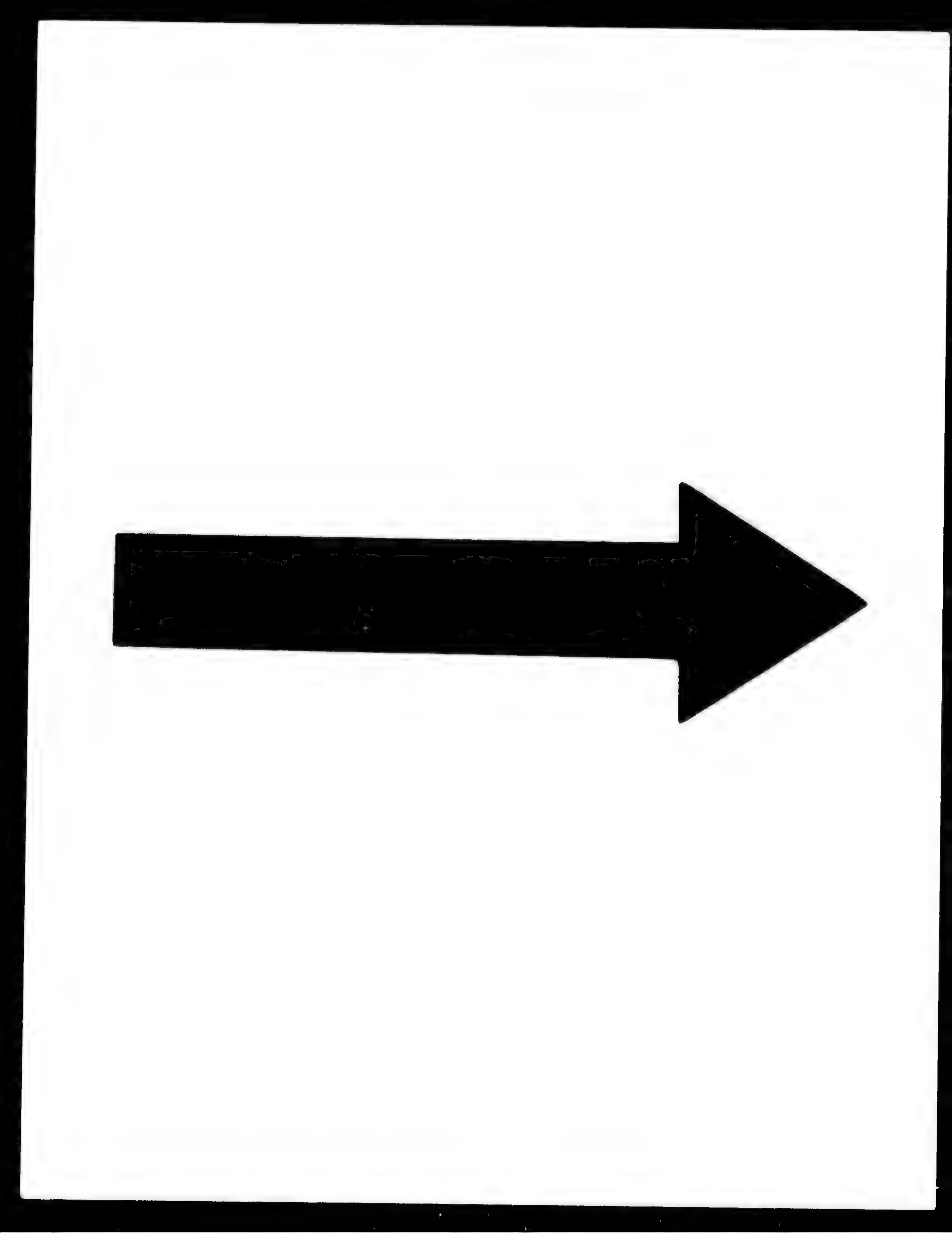
Le paquebot s'emplit de rumeurs, des groupes de voyageurs arrivent par paquets irréguliers, disparaissent dans les énormes flancs du navire. Les hommes du bord vont, viennent, courent dans un feu croisé de commandements, d'appels, de fébriles recommandations. Nous ne devons partir qu

six heures avec la marée. Aussi chacun de nous va-t-il prendre un peu de repos sur sa couchette avant que les premières blancheurs du jour aient teinté de gris les flots de l'Hudson.

A cinq heures, les premiers tressaillements de la machine et les vibrations de l'hélice qui s'essaye me réveillent. Je m'habille en hâte et je cours à l'avant, l'album à la main. Une très légère petite pluie pique de temps à autre les figures d'une gouttelette rafraîchissante. D'ailleurs la nuit rapidement s'en est allée, et le panorama de New-York, dès que l'immense bâtiment s'éloigne définitivement de son pier, se déroule à nos yeux. Peu de monde sur le quai. Quelques mouchoirs s'agitent et des onomatopées anglo-saxonnes s'échangent dans l'air vif du matin. Mais le steamer se meut sans aide, le depart s'effectue sans que le colosse ait besoin comme à l'arrivée, du secours des « flyboats » du port. Et nous filons, nous filons avec une rapidité prodigieuse, en gens que ne regarde aucune formalité et que rien, en ce jour sacré, ne va déranger de sa route sur la nappe tranquille de la rade. Pas un ferry ne coupe l'horizon de son panache de fumée. Les voiliers, les vapeurs, les petits remorqueurs, toute la gamme diverse des bateaux à l'ancre ou amarrés sommeille feux éteints, voiles carguées, dans l'aube dominicale. Tant mieux : la voie formidable de l'Océan est libre. Go ahead ! All right !

Nous laissons à droite la Liberté de bronze brandissant sur son piédestal de roche sa torche emblématique. Peu à peu elle se rapetisse aux proportions infinitésimales d'une statuette.

Brooklyn et son pont retiennent un suprême regard vers bâbord, puis la baie se rétrécit. Au



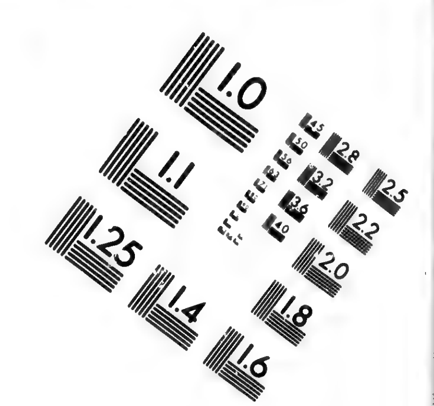
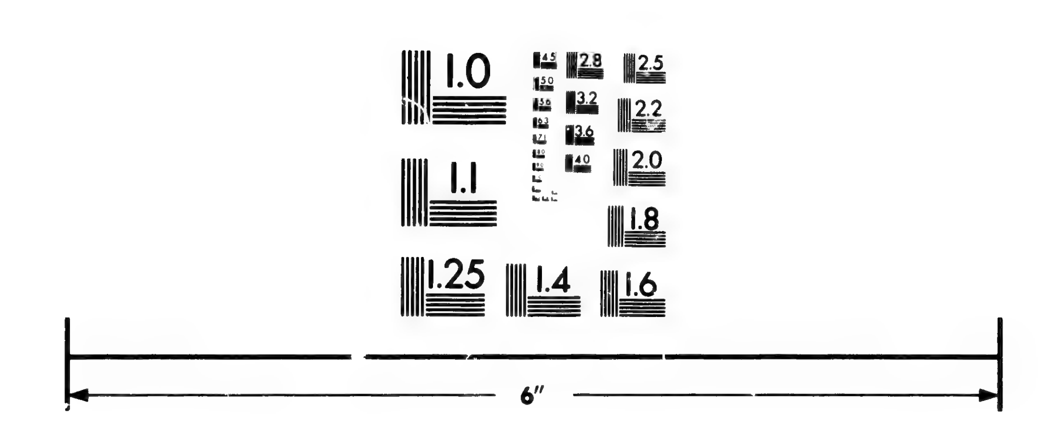
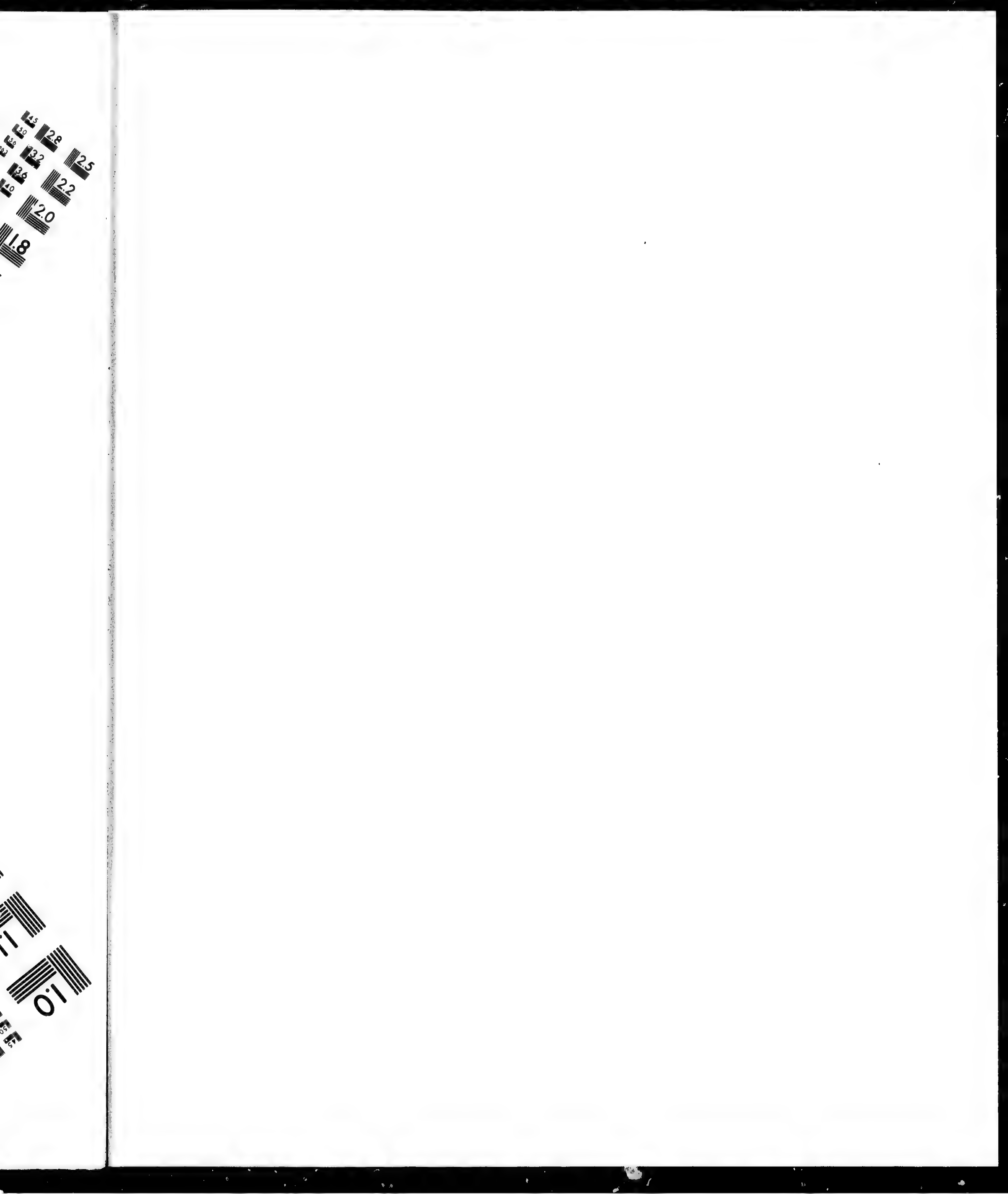


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





grouillement pittoresque des usines, des villas, des buildings, des hôtels, succède la zone maintenant éblouissante de verdure où se devinent çà et là les formes géométriques de quelques fortifications. Nous côtoyons Staten-Island et Long-Island, dont les rives se rapprochent, et enfin nous passons sans encombre les Narrows. Nous apercevons les îlots sablonneux, Sandy-Hook, triste sous la douche du jour naissant. Le ciel gris tend à se dégager, et enfin, quand nous battons d'un rythme vif la pleine mer, un coup de soleil vient égayer le pont. Hélas! ce n'est qu'un leurre. La *Touraine* que nous avons aperçue en quittant l'Hudson, aux prises avec les services américains nous a, paraît-il, appris qu'un brouillard de trois jours consécutifs l'avait enveloppée dès les premiers passages de Terre-Neuve. Brrrou! Déjà la sirène commence à déchirer l'air de plus en plus humide et épais qui nous environne. Triste! Voyons, docteur, vous toujours si gai, si résistant : un conseil! Soit, le tangage est nul, le roulis insignifiant, allons : une partie de tonneau! Et bientôt nous voilà les palets en main. Ce diable de docteur exécute des séries mirobolantes. Il a fait un pacte avec la grenouille, ce qui (remarque le Prince, pour la plus grande joie des deux gentlemen corrects avec lesquels nous avons engagé la partie) n'a rien d'étonnant pour un français. Ne sommes-nous pas les « frog eaters » par excellence! — C'est ainsi que l'excellent anthropologiste combat l'évidente mélancolie qu'entraîne l'ouate funèbre au sein de laquelle nous courons à toute vapeur. *Juvat ridendi timentes*!

Mais l'heure du déjeuner s'approche. Ma bonne étoile veut qu'en causant avec le docteur de Par

— et des travaux qui nous y attendent — j'évoque le souvenir de quelques journalistes amis. Et de là, glissant à une critique de « nos critiques », j'analyse le fonds et le tréfonds des Lemaître, des Sarcey, et terminant par une incursion chez les Zoïles musicaux, je prononce le nom d'Oscar Commettant.

— Vous connaissez Oscar Commettant, dit derrière moi un timbre jeune et sympathiquement vibrant?

Je me retourne. Un commissaire galonné, du dernier chic, son col à la Sagan s'enveloppant d'un triple tour à l'Antony, me sourit, une casquette barrée d'argent à la main? Son facies ironique et légèrement bêcheur a des plis tout parisiens.

— Monsieur, dis-je, votre question est pour le moins étrange. Sachez que moitié de ma vie se passe entre la rue du Croissant et le faubourg Montmartre. Sachez également qu'il est peu de concerts — musique de chambre ou musique classique — auxquels je n'assiste et où je ne communie en Mozart, Haydn, Schumann et en Beethoven, ce Dieu!

— Alors, reprend tranquillement la physionomie parisienne qui se recoiffe avec flegme, alors vous connaissez mon père?

— Et votre père est?

— Oscar Commettant, monsieur.

— Commettant, m'écriai-je, un grand cœur et un lumineux, sincère artiste, un esprit...

— Monsieur, vibra la casquette argentifère, épargnez la modestie d'un fils.

Dix minutes après le jeune commissaire et moi étions amis comme phascolomes.

— Vous me ferez l'amitié de manger à ma table, me dit enfin l'officier.

— Sans doute, acquiesçai-je le docteur s'est lié avec des diplomates russes et des savants de même nationalité. Je les laisserai aux prises. J'ai le respect de cette alliance.

— *Bojé tzara Krani*, répliqua Commettant.

— Et vous êtes musicien, interrogeai-je ?

— Quelque peu. Je compose.

— Bigre.

— Monsieur, interrompit un garçon qui parut le cuisinier dit que le sac 412 de haricots rouges a été soulagé de seize kilos.

— Diable, éplora le fils du critique, est-ce qu'il seraient partis tout seuls !... soit, j'y vais. Excusez-moi, monsieur, monsieur ??...

— Bonnaud... Mac-ash pour Courteline et pou mes amis.

— A tout à l'heure, monsieur Mac-ash... Nou déjeunons dans vingt minutes.

Et il disparut, battant du poing son front dé gagé et clamant :

— Seize kilos de haricots, soit huit francs quatr vingt-dix-sept centimes !...

Derrière lui trottait le garçon atterré.

Cependant la cloche dingdonda. On descendit a somptueux local du Diningroom. Le très courto capitaine Laurent, l'idéal du commandant de bor s'installa au centre. Aussitôt présenté au Prince, l'o ficier le pria de se placer à sa dextre. De l'autre, maître après Dieu avait placé son état-major, c'est dire en tout et pour tout le docteur Jullian — m decin sceptique et doux, guérissant le mal de m par l'affabilité et sachant plaindre ses malades fe mes — ce qui suffit les trois quarts du temps à guérir. Durant ces formalités, l'ami Commett organisait une partie des plus férocement parado

les et des plus juvénilement bavardes à la table du commissaire. Là cinq ou six « présomptifs » fils de négociants français et qui venaient de procéder à Chicago à l'installation des produits paternels dépassèrent en gaieté française, en saillies ininterrompues, en discussions esthétiques et passionnelles, l'esprit de deux états américains. Nous révolutionnions — mais — je le dis bien vite, gentiment, sans bruit, le monde du paquebot. Les gens graves avaient pour nous des regards pleins d'indulgence et plus d'une fois le docteur échappant à ses Bojétsara Kraniens vint s'intercaler au milieu de nous pour notre plus grande joie. C'est là que j'entendis conter l'anecdote suivante :

J'ai déjà dit, au début de ce livre, en quelle piètre estime nos capitaines de la compagnie transatlantique tiennent les pilotes new-yorkais. L'apparition de ces pseudo-bookmakers, sortant des vagues en chapeau melon, la lorgnette en sautoir, le pantalon retroussé et gantés de beurre frais, est chaque fois, à l'arrivée dans les eaux new-yorkaises, le signal d'une douce gaieté.

Or, parmi les commandants de la flotte transocéancienne française, il en existe un : le capitaine Frangel, qui connaît le littoral américain de l'Atlantique comme sa poche. Plusieurs personnes paraissent même croire qu'il l'a fait.

Sur son navire, d'habitude les pilotes de New-York se considérant eux-mêmes un impôt forcé, se promènent d'un bout à l'autre de la passerelle, se contentant de ne pas gêner la manœuvre.

Un jour, le bord du capitaine Frangel fut hanté par un jeune, tout jeune pilote, qui, n'étant pas au courant des usages, manifesta l'intention de diriger le transatlantique sans le secours du capi-

taine. Frangel vit d'un coup d'œil que cet apprenti allait faire une épouvantable gaffe et qu'on allait droit sur les points qu'il fallait soigneusement éviter. Il écarta d'un coup de poing le Yankee et remit le navire en position.

L'autre fut un certain temps à se rétablir de cette intervention énergique, mais, tenace, il émit de nouveau la prétention de conduire la vaste machine, et très probablement de la conduire à sa perte plutôt qu'aux piers de l'Hudson.

— Alors, vous croyez, dit l'Américain au Français, que je vais rester là les bras croisés.

— Certainement, fit l'autre.

— Jamais de la vie, je tiens à remplir ma tâche.

— Vous dites.

— Jamais de la vie.

— Kardouëc, cria le commandant à un mathurin qui passait, vite, fais-moi porter une bouteille de porto et des cigares, des havanes, les meilleurs.

L'œil de l'Américain s'éclaira. On apporta bientôt les consommations demandées. Le temps était beau. L'Océan n'avait pas un soubresaut. Frangel commanda : Mets ça sur une chaise; apportes-en une autre pour Monsieur! Le matelot redescendait l'escalier quand le pilote, pris d'un remords rebalbutia :

— Mais... et la direction du steamer? Je veux remplir ma tâche...

— Kardouëc, reprit Frangel : une bouteille d'old brandy-martell 1856 et une boîte de suavitas imperatores !

Cette fois, le jeune Yankee ne broncha plus.

On apporta l'old brandy et la boîte de cigares, la fine fleur des provisions tabagiques de l'officier. Frangel veilla à ce que son hôte fût installé co

fortablement, il lui tendit sa boite d'allumettes, dans un beau geste de marin, de loup de mer qui n'aime pas à être « cramponné ».

Maintenant, dit-il, bois et fous-nous la paix.

Et le steamer, *la Touraine*, je crois, arriva sans aucune espèce de difficultés à son pier d'atterrissement.

Ces histoires et d'autres encore débitées avec une verve toute gauloise et qui nous désaméricanisait, si j'ose ainsi parler, nous aidèrent à passer e temps. En dehors de notre table, les garçons que j'avais baptisés le « bachelors club », abondaient dans le paquebot en types d'une infinie variété. Il y avait là plusieurs familles péruviennes, dont les jeunes filles au pur type espagnol étaient le charme du bord. Les anglo-américains étaient cette fois en minorité et nul ne s'en plaignit. Nous pûmes étudier de près divers originaux : Un directeur de cirque de la Havane, homme aimable et courtois, du reste, mais qui ne possédait pas moins de vingt-sept bagues. Ses épingles de cravates étaient de véritables vitrines de joaillier, cinq ou six chaînes se croisaient sur son gilet, un paquet formidable de breloques lui battait l'abdomen, et, enfin, un caméléon desséché, porte-veine cher à ce havanais bizarre, se balançait à la bélière d'une de ses huit montres. Il y avait un médecin de marine que je surnommai le petit madère, et qui, d'ailleurs, était le meilleur fils du monde. De huit heures du matin à minuit, le docteur, attablé au fumoir, coupait tous les quarts d'heure ses phrases d'un « garçon, un petit madère » ponctuel comme une sonnerie d'horloge. Ayant beaucoup vu et aussi beaucoup bu, il avait beaucoup retenu, et ses histoires de voyages étaient souvent fort intéressan-

tes. Enfin, un notable commerçant lyonnais, retour du Worlds Fair, où il avait été installer l'exposition de la soierie française, plein de bonne humeur et d'une parfaite ressemblance avec Grévin, nous tint souvent d'amusants propos...

L'élaboration d'une soirée artistique qui, au retour, s'organise d'habitude parmi les passagers, fournit quelque chose à dévorer à l'activité de notre Bachelors-Club. Jamais besogne ne fut plus méritante, puisque c'est au profit de la Société centrale de secours aux naufragés que cette petite solennité musicale et littéraire a lieu. Le toujours-sur-la-brèche Commettant, M. Gay, conseiller général et grand industriel de Grenoble, M. Dietntz, MM. V*** et D*** se réunirent en conseil dans la chambre du commissaire. Nous y mandâmes également un excellent artiste, le baryton Dethureins, qui n'était pas d'ailleurs une nouvelle connaissance pour moi, et dont la voix superbe devait constituer le « clou » de notre petite fête. Une jeune femme, canadienne française, M[me] A..., qui faisait son voyage de noces, et qui interprétait très agréablement Chopin, voulut bien nous offrir son concours. Un Anglais aimable (il y en a), M. Pewny, s'offrit à servir d'accompagnateur, et un couple de duettistes bien connus dans les concerts de Paris, M. et M[me] Dérouville-Nancey, promirent de chanter les meilleurs morceaux de leur répertoire. Enfin, une femme de beaucoup d'esprit, M[lle] Lataille, conférencière for goûtée en Amérique et sachant non seulement comprendre, mais rendre tout le charme de nos poètes — en diseuse impeccable, — fut priée par nous de semer de quelques jolis vers notre programme. Avec tout cela, nous avions les éléments

d'une « représentation » intéressante. Commettant déclara qu'il ouvrirait le feu et qu'il jouerait en numéro un pour ménager toutes les susceptibilités. Nous n'avions donc plus qu'à aller de l'avant.

La date du jeudi soir fut choisie et à partir du mardi matin une rumeur emplit le salon où les charmants et mignons bavardages des jeunes misses américaines et des jolies péruviennes roulèrent exclusivement sur le futur concert. Au fumoir, où les joueurs de poker, en dépit du roulis, s'escrimaient dans le décor mauresque du smoking-room; à la salle à manger, où les Yankees insatiablement vidaient dans leurs assiettes des pots entiers de gelée de groseille ; sur le pont, où malgré la pluie des irréductibles perambulaient, partout on jasa de la fameuse soirée. Nous étions donc rigoureusement tenus à ne pas faire un « four ». Alors, dans les rares loisirs de son service, notre commissaire s'exténua, cria, tempêta, en vrai régisseur. Le mercredi matin un violent tangage secoua le steamer : nos sujets-femmes en furent malades. La gentille madame Dérouville dut répéter au piano entre deux coupes de champagne, un citron devant ses quenottes blanches et le front tout moite d'une sueur d'angoisse. On arriva quand même, grâce au dévouement de son mari, à établir trois chansonnettes, bien qu'après chaque accord la jolie divette déclarait qu'elle serait sûrement morte avant le concert. Commettant s'offrit galamment à dire quelques mots au capitaine afin de le prier de changer le plus tôt possible l'état incohérent de la mer. Heureusement la dame canadienne n'était qu'à demi atteinte par le mal de mer. Son mari la soignait avec un dévoue-

ment jaloux; en leur qualité de nouveaux mariés ils déclarèrent qu'ils répéteraient, sans le secours de personne, dans leur cabine et à la lecture. Madame A... était d'ailleurs assez bonne musicienne pour que nous fussions sans crainte. Nous laissâmes cet heureux couple à ses ensembles conjugaux. — Pour mademoiselle Lataille, nous ne la trouvions nulle part, et déjà nous craignions qu'un violent mal de mer l'eût retenue dans sa chambre. Commettant se fût arraché les cheveux s'il n'avait, disait-il, été forcé par l'article 234 du code maritime de rendre au gouvernement un compte exact de ses appendices capillaires. « On me les ferait payer », prétendit-il. M. Dientz et un charmant garçon que j'avais surnommé Titus Andronicus, à cause de sa barbe bouclée, fouillaient les coins et recoins du navire. Je fis une enquête auprès des garçons du bord. Je n'appris rien de positif et déjà une légende mystérieuse s'établissait autour de la spirituelle femme de lettres, quand Titus Andronicus amena un des mousses de la *Champagne* qui, avec un bon accent normand, affirma savoir où se tenait l'aimable Corrine :

— Tu as vu cette dame, interrogea le commissaire ?

— Oui, fit le moussaillon.

— Où cela ?

— A l'avant.

— Par un temps pareil ! posa Commettant. Voudrais-tu t'offrir nos têtes vénérables ? Il fait un vent à casser les cheminées et nous dansons agréablement...

Au même instant, un coup de roulis plus fort nous jeta les uns sur les autres. M. Dientz s'accrocha à Titus, Titus se cramponna à moi, et je me

cramponnai à Commettant, qui heur usement résista.

— Holà, gamin, reprit le commissaire : tu vois s'il doit faire bon là-haut. Tu as rêvé.

— Ben sur que non, fit le gosse, la dame alle est à l'avant, je l'ons ben vue.

— Allons, s'écria Titus, j'en aurai le cœur net, venez-vous, Messieurs.

— Andiamo, entonnai-je.

E nous partîmes.

Des l'abord, pour ouvrir la porte de communication de l'escalier au pont, nous eûmes une peine infinie. Un aquilon terrible nous la jeta en plein visage, irrésistible. Nous faillîmes être projetés dans la cage aux rampes d'acajou. Enfin nous pûmes, à la faveur d'une acalmie, mettre le pied sur le plancher du spardeck. Derrière nous l'huis de tôle se referma avec le fracas d'un coup de canon.

— Combien sommes-nous, hurla Commettant, dans la rafale. On n'avait pas entendu, mais on avait compris le geste circulaire. Nous nous comptâmes ! nous étions cinq : le commissaire, M. Gay, M. Dientz, Titus Andronicus et moi.

— Celui qui survivra, clamai-je, ira porter à nos compagnons la funèbre nouvelle.

— A Dieu vat, cria Titus.

J'allais riposter, quand une « baleine » pour me servir de l'expression dont M. de Pierrefeu aimait baptiser les gros paquets de mer, nous tomba à bloc. Une douche salée et dense de plusieurs tonnes. Nous fûmes immédiatement transpercés.

— Je file ! siffla un timbre suraigu.

Et en une seconde, M. Dientz, M. Gay, portés sur les ailes du vent, s'engouffrèrent dans l'esca-

lier des premières, comme avalés par la porte ouverte et refermée en un dixième de seconde.

— Ils nous lâchent, vociférai-je à l'oreille de Titus Andronicus.

— Ça m'en fait l'effet, me riposta par le même procédé la barbe aux boucles fines.

Mais le commissaire, le capuchon relevé, filait droit devant lui, en marin que rien n'estomaque. Pour moi, la violence du suroît me coupait littéralement la respiration, et j'étais forcé de me retourner pour renouveler la provision d'air nécessaire au jeu de mes poumons.

Cependant, nous avions dépassé la cabine du commandant, les passerelles de l'avant, et nous nous arc-boutions cahin-caha aux tambours où dorment sous leurs chaînes les ancres monstrueuses. Les paquets de mer se suivaient agréablement. L'un n'attendait pas l'autre. Des giffles sonores nous étaient octroyées avec une générosité qui me rappelait le *Pied-de-Mouton* et l'un des tableaux les plus drôles de cette antique féerie. Notre chef de file allait toujours : mais, de temps à autre, il secouait négativement la tête. Des rigoles circulaient dans les plis de son caban. Il avait l'air d'un Triton. Quant à nous, des filets humides glissaient comme des couleuvres le long de nos dos respectifs. Une fontaine coulait de la barbe monumentale d'Andronicus. Et toujours rien.

Dans une saute de vent, Commettant, désespéré, cria :

— Personne !

Mais, au même instant, nous dressâmes l'oreille : une voix claire et douce, une voix de femme s'entendait. Le souffle du large nous amenait directement le son de cet organe argentin, et, charmé

nous ouïmes le rythme pompeux des alexandrins. La voix disait à l'ouragan des vers de Hugo, et ces vers, dans le sifflement infini des éléments déchainés, sonnaient comme dans leur milieu naturel.

> Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
> Echevelé, livide,au milieu des tempêtes.

A ce moment, une montagne d'eau amère croula sur nous. Nous nous secouâmes, et le bruit un peu calmé, nous réentendîmes la voix :

> ...l'homme sombre arriva...

Le steamer donna aussitôt une bande effrayante sur babord. Titus glissa, se rattrapa comme il put à un palan. Je dus faire un tour de valse pour ne pas être flanqué net par terre. Enfin, je retrouvai ma stabilité un instant compromise. La récitante continuait :

> ...ses fils hors d'haleine,
> Lui dirent couchons-nous sur la terre et dormons.

— Nous nous étions instinctivement rapprochés tous les trois.

— C'est elle ! fit le commissaire.

— C'est elle ! reprit Titus.

— A moins, fis-je, que la *Champagne* ne soit hantée, cela s'est vu quelquefois. Les transatlantiques ne sont pas à l'abri de ce que Crookes a si joliment appelé des « matérialisations » !

— Non, non, dit Andronicus, c'est Mlle Lataille. Avançons. Nous avançâmes, et bientôt, en effet, nous découvrîmes une ombre luisante qui arpentait avec de beaux gestes l'extrême avant du paquebot. C'était la conférencière elle-même. Couverte d'un solide imperméable, elle répétait

ainsi devant l'horreur de l'Océan démonté, s'emplissant l'âme d'infini tragique !

Et le soir, on lançait des flèches aux étoiles,

—Mademoiselle ! Eh ! mademoiselle, hêla Commettant. C'est très dangereux ce que vous faites-là.

Alors Tubalcaïn, père des forgerons...

— Ah ! c'est vous, messieurs, s'interrompit en souriant Mlle Lataille. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Merci de ce charmant préambule, répliquai-je, nous venions savoir seulement si ce temps affreux ne vous incommodait pas !

— Oh non ! fit l'intrépide « authoress ». Je n'ai jamais le mal de mer.

Nous respirâmes. Encore un numéro de sauvé.

— Allons, tant mieux, fit Titus, jouant sur les mots, Mademoiselle, nous vous laissons aux prises avec votre « conscience », et nous allons élaborer notre programme.

— Bonne chance, Messieurs, et à demain soir.

— A demain.

Nous repartîmes, tandis que la brise escortait d'alexandrins scandés les rauques coups de buccin de la bourrasque.

La soirée fut employée par nous à préparer l'ordre et la marche de nos divers numéros. Le lendemain, le temps se remit un peu des chaudes alarmes de la tempête. Un petit roulis fatigant, mais supportable, subsista seul. Nous respirâmes, et, dès le matin, Commettant fit afficher partout le programme.

Le dîner fut des plus gais, dans l'attente du concert dont s'allait enfin bercer l'ennui de ces

huit journées monotones. Des profondeurs du couloir des premières, la basse énergique de Delthureins vibrait, s'essayant à l'air de Massenet, paroles d'Armand Silvestre.

Un peu d'âme erre encore aux calices défunts.

Tandis que « pianissimo » Dérouville susurait dans le calme du drawing room désert :

L'dimanche suivant, tout l'mond' décanille.

Et que la petite voix de madame Dérouville répliquait :

On va prend' le train à la Bastille.

Vers six heures, les invités arrivèrent en foule. Tout le pourtour du salon, qui n'est, on le sait, qu'une galerie circulaire tournant au-dessus du dining-room, se remplit de ravissantes yung ladies en toilettes resplendissantes, et de jolies mistress jouant de la face à main. Une ravissante jeune fille chilienne, mademoiselle Z. de José, son frère, gentil gamin répondant, ou plutôt ne répondant pas au nom de Pepe, son père, le plus aimable des docteurs, vinrent prendre place sur les divans du pourtour. D'autres Américaines du Sud, non moins capiteuses, parurent, trainant paresseusement leur petit bagage de livres, de parfums, de bibelots.

En bas, le long des tables rectangulaires de la salle à manger, des gentlemen corrects et tout de noir vêtus se rangèrent : un véritable « orchestre » d'habits noirs et de gilets blancs croisés. Ce fut là que nos amis du Bachelors-Club s'installèrent. Ils s'étaient dévoués à servir de « romains » dans cette solennité artistique, et les applaudissements les plus nourris devaient éclater de cette claque ultra-select au moindre signe de Commettant,

deus ex-machina de cette représentation. Je me tins pour ma part prêt à annoncer les divers morceaux du programme et à servir d'introducteur à nos interprètes femmes.

Enfin, jugeant l'assistance au complet, je m'avançai vers la balustrade d'où, speaker de circonstance, je pouvais dominer la foule des spectateurs. M. Léandri et le docteur Topinard s'étaient assis non loin du piano. Quant au Prince, ami du mouvement, il se tenait debout dans un des angles de la salle à manger. Voyant tout le monde rassemblé, un des Stewarts frappa solennellement les trois coups, et la « séance » commença.

Ainsi que je l'ai déjà dit, Commettant ouvrit le feu. Notre sympathique commissaire parut, gracieux, pimpant, revêtu de son uniforme de grande tenue, ET TOUJOURS le sourire sur les lèvres! Il dévissa à moitié, d'un rond de bras qu'eût avoué Mauri, le tabouret rebelle, et préluda par quelques arpèges et deux ou trois accords plaqués avec un certain « chic ». Puis il attaqua doucement sa nuit d'été. C'était une gracieuse composition, à la fois simple et originale, sorte de rondo capricioso. Autour du motif principal grimpait, comme une clématite autour d'un pilier, un contre-chant et des effets d'assonnances recherchées, qui, tout de suite, prouvaient aux connaisseurs que l'auteur était rompu aux arcanes de la fugue et du contrepoint.

Rien de curieux comme les égrènements de ce piano au milieu du silence et de l'immobilité de cent auditeurs, tandis que, de temps à autre, le transatlantique, penché par le roulis, forçait une partie du public à se cramponner prudemment aux voussures des portes et aux aspérités des pan-

neaux. Des hublots, la vue par moment s'allongeait au loin sur la mer tout argentée des reflets lunaires et où les lames de fond plaquaient des touches plus sombres. Quelquefois, répondant à un trille exécuté sur les hautes notes du clavier, la sirène, d'un, de deux ou même de trois appels brefs, annonçait les voiles en vue. Sa nuit d'été terminée, le galant pianiste, à la demande générale et sous les applaudissements forcenés de la plus belle moitié de l'auditoire, se remit devant l'instrument. Il décocha des profondeurs des basses divers appels en si bémol, qu'il harmonisa suivant de savantes et wagnériennes gradations et tout à coup s'étendit sur un largo avec des tenues de violoncelle. Le chant grave d'abord se déploya, à peine ponctué d'accords discrets, puis brusquement il s'élargit, passa d'un andante maëstro à une sorte de deux-quatre, dont la phrase passionnée, fébrile semblait déchaînée par des trombones au milieu des sifflements chromatiques des violons. Enfin, après avoir été un instant submergé par une infinie variété de modulations, le motif éclata, escorté de stridences cuivrées, pour finir comme dans une apothéose, joué à l'octave et dominant l'orage grandissant des triples croches. Les bravos éclatèrent nourris, puis les rappels, mais déjà le compositeur commissaire avait disparu... Alors parut le baryton. Le vaillant Dethureins, en dépit d'une après-midi passée à griller imprudemment des cigarettes et à élucubrer les interminables tactiques de la manille, était en voix. L'accompagnateur exécuta sans prétention les quelques notes de prélude et le timbre empoignant, vibrant, superbe de l'artiste vint dès le début mettre un joli frisson dans les rangs des audi-

trices. Accoudé — calé plutôt — contre le piano, le chanteur, d'un timbre adouci, doux comme un velours, soupira sous la *pensée d'automne* en homme sûr de lui, détailla magnifiquement — ce dont je lui sus gré — tous les vers de Silvestre et recueillit pour la peine une ovation qui faillit ne pas finir. Après une demi-douzaine de réapparitions, le baryton s'éclipsa pour laisser la place à Mlle Lataille, qui s'avança, ayant quitté mon bras, jusqu'à la « rampe » et débuta par un petit speach où elle argua justement de l'instabilité de sa cathèdre, la conférencière, avec beaucoup de majesté et de conviction, aborda cette « conscience » qu'elle avait répétée de façon si curieuse, la veille, devant l'épouvante de la tempête. Pour se venger sans doute, en professeur brutal, l'océan balança à plusieurs reprises la *Champagne*, d'un tel remous que ce fut dans le public une oscillation générale. Un jeune homme mal assis tomba. Un monsieur à favoris blancs fut projeté contre la partie vitrée, dont l'épaisse glace heureusement tint bon. Malgré ces menus incidents, Mlle Lataille alla jusqu'au bout et lança — non sans succès — le traditionnel :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

La *Marche nuptiale* de Grieg fut pour madame A..., l'occasion d'un vif succès. Le jeune mari n'avait voulu laisser à personne le soin de tourner les pages, et je n'exagère rien en disant qu'il ne cessa pas une minute de boire sa femme des yeux, heureux couple ! Ce sont là des choses qui réconfortent, et si l'exemple d'affection conjugale que j'avais sous les yeux eût été moins rare, j'eusse bien auguré de la repopulation de notre vieille Gaule devenue bréhaigne. Mais cette marche so

lennelle, après la *Légende des siècles*, c'était un peu trop sérieux pour une partie de l'auditoire. Aussi l'apparition des duettistes Dérouville-Nancey, fut-elle saluée d'un murmure de plaisir. Fort en beauté, la petite madame Dérouville avait revêtu une toilette de haut goût et sorti des diamants variés, lesquels me donnèrent une haute idée des appointements offerts au couple par les impresarii d'outre Océan. Fut-ce pour complaire aux moscovites du docteur, ou la Bojetsaracranomanie sévissait-elle dans leurs cerveaux fantasques, toujours est-il qu'ils chantèrent, non sans un enthousiasme patriotiquement légitime, la *Czarine* de l'ami Ganne.

Le docteur Topinard avait fixé de son geste familier ses bésicles sur son front broussailleux, il regardait ses voisins en bon slavophile qui sait comment se doit contempler un russe au moment pù sur la scène quelque chose le congratule nationalement. Mais les moscovites de l'anthropologiste étaient des sceptiques. Rien n'est plus diplomate qu'un diplomate du pays de Tolstoï. Le noindre attaché rendrait des points à Talleyrand. Aussi laissèrent-ils passer cette douche de lyrisme ranco-russe, sans autre chose qu'un léger sourire musé.

L'aimable accompagnateur, M. Pewny, nous ratifia ensuite d'une fantaisie sur Tannhauser ouée avec une belle énergie, mais le triomphe de a soirée fut sans consteste pour Dethureins dans ette palinodie d'un poncif évident, dans cet ymne sacro-saint dont les gargouillades emplisent les arrière-boutiques des marchands de vin le imanche soir, et qui s'intitule les *Rameaux*. Pour tout dire, l'artiste interpréta cette balançoire

avec autant de sûreté et d'ampleur que Faure lui-même. Le trait final :

Qui vient sauver le mon-on-on-on-on-de

enleva l'auditoire. Les Anglo-Saxons trouvaien ça très bien. Les Français, en majorité du moins avaient été empoignés par ce lyrisme chahutar et facile, et quant aux américains du Sud, c'étai de l'enthousiasme... Appelez-vous donc Césa Franck !

Les salves claquantes duraient encore quan une lueur formidable, fluant à travers les hublots vint frotter de blafardes projections toutes le faces subitement inquiètes. On eût dit d'une foul éclairée par des bocaux de quelque pharmaci fantastique. Les femmes eurent de petits cris d stupeur effrayée. Le feu blanc justement cédait l place à un feu rouge. Le salon, la salle à manger s'illuminèrent de reflets pourpres ; sous ces clarté d'incendie, les petites lampes électriques pâliren s'évanouirent, noyées dans le flot lumineux. Le hommes se précipitèrent vers l'escalier, mais déj les garçons, rassurant, jetaient aux voyageurs ce mots : « Les signaux, les signaux ! »

C'était en effet en guise de signal que trois ma telots, penchés sur le bastingage de bâbord, brû laient, au grand souffle de la mer, d'énormes feu de Bengale, flambantes couleurs du drapeau fran çais. Au loin, un navire encore inconnu s'illumi nait aussi, et bientôt nous eûmes le joli spectacl d'un duel à la pyrotechnie entre les deux formi dables bâtiments. Le steamer rencontré était u allemand, comme l'attestèrent bientôt ses flam mes versicolores. Couvertes à la hâte de leu mantilles, toutes les voyageuses se tenaient dan

l'entrepont, et les groupes compacts formés çà et là le long des énormes flancs du vapeur passaient, selon que l'une ou l'autre des pièces d'artifice s'éteignait ou se ravivait, par les tons les plus divers, bleu vif, bleu rose, violet clair, rouge vif, rouge ponceau. Enfin, l'échange de signaux lumineux cessa et l'obscurité retomba plus pesante après cette orgie éclatante de lumière colorée. L'immense gouffre reprit son opacité et ce petit intermède s'acheva gaiement dans un retour précipité, une galopade vers le salon, loin de la fraîcheur humide du pont. Nous marchions vite, et sans nul doute, dans la journée du vendredi, nous allions enfin apercevoir les scilly et les rocs, sentinelles avancées de la côte anglaise. En attendant, on se remit en place, et après un allegro vivement enlevé par M. Pewny, la vente aux enchères des programmes commença. Grâce au concours du Bachelors-Club, nous fîmes une belle recette ; je dis nous, car — rougissez, mânes futures de Sa...s — j'avais héroïquement accepté le rôle de crieur, et je fis en l'occasion un boniment plus ou moins réussi, mais qui, en tous cas, amena dans l'escarcelle du commissaire second — non moins charmant garçon que son supérieur — une somme de sept cent soixante francs. M. Léandri, Titus Andronicus, M. Gay, MM. D..., J... et P... firent atteindre aux mises des altitudes Himalayesques ! — Quête après le concert et vente produisirent environ treize cents francs. — Espérons qu'à cet argent, des naufragés devront quelque jour le salut. En tous cas, c'est en mer surtout qu'on comprend la sainte utilité de ces grandes sociétes de sauvetage. C'est le « suave mari magno » renversé.

Le vendredi se passa joyeusement. Le temps s'était rasséréné tout à fait. Par les hublots ou-verts, de gais rais de soleil filtraient, donnant au salon un air de fête. Les jeunes misses avaient arboré de fraîches toilettes, et une partie du « Ba-chelor » flirtait avec entrain. Le docteur Z... m'en-tretenait de ses études médicales faites autrefois à Paris, car ce Chilien n'était pas un médecin pour rire, et c'était dans nos grands hôpitaux qu'il avait accompli son internat. Je l'écoutais distraitement, l'œil sur miss Z..., — une des plus exquises et des plus radieuses incarnations de cette beauté de la jeune fille, qui si délicieusement vous prend au cœur, plus encore qu'aux sens. Tous les charmes cette exquise enfant les possédait. Elle causai avec un joli sérieux, et dans ses moindres parole vibrait un monde d'enivrante poésie... Ainsi va la vie, triste et décevante. Les joies y sont courtes

Les huit jours de la traversée filèrent comm une minute, tant un seul regard de cette enfant dont le rayonnant visage eût inspiré Murillo lui même, m'emplissait l'âme de bonheur harmo nieux. Et cependant, où sont ces minutes si douces Où est-elle maintenant la petite Américaine ?...

Le train qui nous amena à Paris nous rendit au tendresses des miens, et, elle, s'en fut avec so père et le turbulent Pepe vers les quartiers d l'Etoile, en une demeure dont l'adresse s'es imprimée dans ma mémoire obstinée. Pourtan je n'essayai pas de la revoir. Le docteur était bie l'hospitalité et la courtoisie mêmes, mais ell était, me fut-il dit, l'un des plus beaux « partis d Chili ». Qu'étais-je ? moi, sinon un journaliste ses débuts, un vague poète plus riche en rêve étoilés qu'en maravédis sonnants. Peut-être aus

le souriant et gracieux accueil qu'elle me faisait au cours des journées du bord n'était-il qu'une politesse et qu'une amabilité involontaires... Peut-être m'étais-je emballé avec une sotte fatuité... Et puis, tout réfléchi, cette impression demeurée si tendrement en mon âme, n'est-ce pas la fleur immaculée, le parfum fruste de cette chose subtile qui s'appelle l'amour, et qu'il est parfois bête et brutal de vouloir approfondir. Le souvenir de ces yeux si profondément teintés d'outremer, de ce sourire exquis dans un ponctuant de fossettes, une bouche andalouse, de ces cheveux sombres et indomptés, aux crespelures bondissantes, comme ceux que l'on imagine à la petite Chiquita de Gauthier, couvrant comme deux ailes de cygne noir un front impeccable et rayonnant, enfin de cet angoissant arôme, que tout son corps jeune et brun dégageait à flots parfumés, tout cela reste éternellement frais, lumineux, intact, abrité de toute déception, devant mes yeux émerveillés. — Oui, il vaut mieux, certainement, qu'il en soit ainsi ! Je préfère aux fleurs fanées le souvenir souvent impérissable que laisse leur doux et cher parfum, associé dans la mémoire à l'heure troublante qui les vit éclore.

L'approche des côtes de France produisit cet effet singulier que j'avais déjà remarqué en arrivant à New-York. En un clin d'œil, l'aspect du navire changea. Le salon, jusque-là si gai, si animé de la présence d'une foule de jolies femmes, devint subitement désert, hanté seulement par les quelques marmots du bord. Chacun se renferma dans sa cabine pour s'y livrer aux divers préparatifs du départ. Sur le pont, plus de groupes conversant, plus de jeux, chacun, désormais étranger

l'un à l'autre, ne se saluait à présent que d'un bonjour hâtif, d'une poignée de main distraite.

Au matin du samedi, Cherbourg et la côte normande défilèrent sous nos yeux, dans une jolie brume transparente et comme nacrée. Enfin, à midi, nous dûmes nous arrêter en vue du Havre. Impossible d'entrer. L'heure de la marée montante ne le permettait pas. Heureusement, deux petits steamers vinrent se coller aux flancs du paquebot. L'un se chargea des bagages, l'autre des voyageurs. Nous y prîmes place, non sans avoir remercié chaleureusement le capitaine Laurent de son hospitalière courtoisie. Cet homme charmant laissait des regrets dans le cœur de chacun de nous, et longtemps, sur le petit vapeur à roues qui nous entraînait vers le quai havrais, nous le saluâmes de nos chapeaux agités au-dessus de nos têtes, tandis que, debout sur sa passerelle, l'aimable officier suivait notre marche de sa jumelle braquée.

Sur le port, où stationnaient quelques curieux et beaucoup de fantassins oisifs, venus pour se distraire au spectacle d'un débarquement, nous nous trouvâmes bientôt réunis, notre commissaire en tête, car lui ne lâchait ses voyageurs qu'une fois ceux-ci bien et dûment installés dans leurs wagons. « Sans cela, disait-il malicieusement, ils « me » feraient des bêtises ! » Ce furent les dernières causeries avec ces compagnons divers dont le charme, l'originalité, la cordiale solidarité et même les ridicules avaient amusé notre traversée. Le docteur prodiguait ses dernières et slavophiles amabilités au diplomate russe et à sa femme.

Le Prince et M. Léandri étaient allés vers la ville afin de savoir si — quelquefois — la Princesse Pierre et sa petite fille n'y seraient point

descendues. J'allais, pour ma part, de Commettant, toujours railleur, aux autres membres, bientôt dispersés aux quatre points cardinaux de notre Bachelor's-club. M. Gay, M. Dientz, MM. P. J. déjà bifurquaient, prenaient des directions variées. Titus Andronicus avait trouvé là sa famille tout entière et celle-ci l'avait aussitôt enlevé. Le docteur Z., la jolie Chilienne et le petit Pepe attendaient la formation du train. Je leur tins fidèle compagnie, ne m'arrachant à ce charmant voisinage que pour serrer une dernière fois la main à Mlle Lataille plongée dans un volume qu'elle venait d'acheter à M. Pewny, anglais du genre aimable, au baryton Dethureins et au médecin de marine qui déjà en était à son trente-deuxième « petit madère ». Enfin les lourds wagons français, si laids, si incommodes et si sales — par opposition sans doute aux Pulmann qui peuplaient notre mémoire reconnaissante — vinrent se ranger devant nous. J'aidai mes amis péruviens à s'installer ans leur compartiment, et bientôt — le Prince étant revenu de son incursion dans la cité havraise — j'allai rejoindre notre « party ». La machine iffla, les roues crièrent, nous partîmes. Nous tions seuls et tous heureux au fond, à l'idée de evoir les nôtres, de retrouver nos habitudes et otre cher Paris. Ainsi ce grand voyage était terniné. Tout ce féerique défilé, New-York, Wahington, les Mormons, San-Francisco, le Paciique, Vancouver, Bauffs, Chicago, le Niagara, les cs, le Canada, Halifax, Boston... tout cela 'existait plus qu'à l'état de souvenirs. Malgré ma oie à la pensée d'apercevoir sur le quai de la are mon oncle Vincent et d'embrasser enfin excellente « tantan Marie », un peu de mélanco-

lie m'envahissait aux reminiscences de tant de belles choses disparues, de tant d'impressions nouvelles nées du spectacle d'un monde nouveau et désormais évanouies, devenues du passé.

Rouen nous retint vingt minutes, et enfin nous franchîmes les dernières ondulations de la Normandie. La nuit vint, Poissy illuminée passa dans un éclair devant nos vitres baissées. La chaleur était suffocante. Partout, dans ce ravissant écrin qui est la banlieue parisienne, des fêtes locales se célébraient : Un samedi soir d'une gaieté folle jetait sur les quais des petites gares une foule houleuse. A Asnières, un feu d'artifice lançait aux étoiles un bouquet crépitant, en l'honneur peut-être de Silvestre, fils et gloire de cette localité suburbaine qui s'appelera un jour Cadet-Bitardville.

Enfin à onze heures moins quelques minutes nous entrions en gare. Portières ouvertes cris de joie, voix émues, embrassements, serrements de mains!

Tout notre monde est là. Les deux Princesses, mon oncle, ma tante Marie, tous, jusqu'à M. Escard qui a délaissé sa bibliopole, nous tendent leurs phalanges ou leurs joues. Mon oncle, une fois la première et tumultueuse effusion passée me pince l'oreille. Tel Napoléon quand il s'apprêtait à nommer roi, prince ou duc, un de ses généraux. Ce n'est pourtant pas pour me donner même un siège de sénateur, c'est simplement pour mieux examiner la mine que je rapporte du pays de crackers.

— Eh bien ! mon oncle, suis-je en bon état?

— Mais... oui mon coquin de neveu, l'Amérique t'a profité. Et... ta muse, l'as-tu point taquinée ?

— Oh ! que nenni !

— A la bonne heure. Du reste tu n'as pas l'ex

térieur d'un poète. Ces gens-là sont généralement hâves. A propos et ton supplément?

— Quel supplément?

— Ta femme? La milliardaire?

— Ah! miss Vauderbelt! Je suis arrivé dix minutes trop tard. Elle s'était fiancée à un marchand de cochons de Cincinnati. Oh! Elle a beaucoup regretté... mais, vous comprenez, l'autre avait sa parole. Ce sera pour une autre fois.

Là-dessus je tends mon bras à tantan Marie qui s'extasie elle aussi, sur mon embonpoint et nous sortons pour quérir un fiacre. Hélas... dans la vaste cour du Hâvre pas un sapin, pas un coursier, pas même l'ombre d'une rosse traînant l'ombre d'un carosse. Les chapeaux de toile cirée sont en grève. Et puis quelle honte devant ce train bondé, qui jette sur le pavé en bois lutécien sa foule inquiète et fatiguée, rien, pas un véhicule. De loin en loin un omnibus passe complet. Des flâneurs vous regardent désœuvrés, curieux, lents. Quelques hommes d'équipe emportent nonchalemment des bagages. Des boutiquiers s'attardent dans ce soir de juillet, au pas de leurs portes, devant leur devanture à demi-fermée. Tout ce monde a l'air heureux et tranquille, mais aussi, où donc est l'activité New-Yorkaise, la file des cars, des omnibus, des elevated précipitée sur les points où la réclame la fébrile affluence des voyageurs. Nous attendons trois quarts d'heure une voiture de l'Ouest. Enfin celle-ci paraît. Elle vient d'effectuer un voyage. Il n'y a qu'un sapin pour huit. Oh! misère européenne. Oh! brave captain Cap qui voulut faire partir de Montmartre le mouvement insurrectionnel contre les vieux us et l'antique routine du sénile continent. Il en faut,

captain, mais pas trop !... Oh ! le temps perdu, gaspillé et qui, cependant, fuit irréparable : ***Fugit irreparabile*** disaient les latins, en une phrase autrement tapée que le *Times is money*. Et pour la première fois je comprends, je saisis dans toute sa justesse le vrai de la fameuse réponse de Napoléon III à Feuillet, lors d'une soirée à Compiègne.

— Sire, disait l'auteur de M. de Camors, quelle fut votre impression quand, revenant des Etats-Unis, vous apposâtes sur le sol français votre impériale bottine ?

— Je me suis dit, répondit l'empereur après une très courte hésitation, que ***tout le monde avait l'air endormi*** !

. . . .

Cependant, je m'installe auprès de ma tante dans la voiture blanche marquée aux O de la compagnie, et bientôt ce fiacre, lancé d'une main sûre, nous ramenait à Batignolles-Monceau. Je sautai à terre, heureux de retrouver ma bonne vieille maison, endormie et silencieuse à cette heure indécente dans ces quartiers rentigères. Habitué aux voitures américaines, je jetai distraitement à l'automédon une pièce de dix francs, et ayant sonné, j'allais pénétrer dans le vestibule derrière tante Marie, quand le cocher me rattrapa.

— Monsieur, dit-il, et votre monnaie ?

— Quelle monnaie, fis-je ! ah ! c'est vrai. Eh bien ! gardez !

— Ah ! psalmodia l'homme, son chapeau de toile cirée balancé jusqu'à terre à la façon d'un encensoir, comme on voit bien que Monsieur revient d'Amérique ! »

FIN

ERRATUM :

Pages 433 et suivantes, lire *Chicoutimi* au lieu de *Chicontimi*.